HISTOIRE
MODERNE.

TOME NEUVIEME.

HISTOIRE MODERNE

DES CHINOIS, DES JAPONNOIS, des Indiens, des Perſans, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Africains, des Ruſſiens & des Américains.

Pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire ancienne de M. ROLLIN.

Continuée par M. RICHER depuis le VIII. vol.

Nouvelle Édition, revûe & corrigée.

TOME NEUVIEME,

Contenant le commencement de l'Hiſtoire des Ruſſes.

Trois livres relié.

A PARIS,

Chez la Veuve DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXXV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

POUR donner au Public une histoire complette de Russie, j'ai consulté tous les Ecrivains qui ont jusqu'à présent parlé de ce pays. Mes recherches m'ont prouvé que les nuages qui enveloppent ses commencemens sont si épais, qu'il est presqu'impossible d'appercevoir la vérité. On n'a commencé qu'au seizième siécle à écrire dans cette nation ; c'étoit même un crime pour un Russe, de prendre la plume. J'ai plusieurs fois abandonné cet ouvrage, croyant qu'il m'étoit impossible de l'achever : je communiquai mon embarras à M. Caperonier, qui me reçut avec cette affabilité qui lui est ordinaire, &, toujours guidé par son zèle pour les lettres, il me prêta les Livres dont il crut que j'avois besoin. Ce n'étoit point encore assez, je n'y trouvai point la liste des grands Ducs : il n'y avoit que des notices sur quelques regnes. J'appris que M. de Lisle, célébre Astronome, avoit apporté de Russie un manuscrit qui contenoit ce que je cherchois : il me le confia ; c'est-là où j'ai tiré l'ouvrage

que je donne au Public. La ſuite eſt ſous preſſe; je me hâterai de la donner, parce qu'elle eſt plus intéreſſante que le commencement. J'ai trouvé plus de ſecours pour les regnes ſuivans ; les Ecrivains ſont en plus grand nombre. Ce premier volume n'a, j'en conviens, que le mérite de préſenter une liſte ſuivie des Princes Ruſſes , & de faire voir quelle fut autrefois la foibleſſe de cet Empire ; les autres feront connoître quelle eſt aujourd'hui ſa puiſſance.

HISTOIRE
DES
RUSSES.

HAPITRE PREMIER.

ARTICLE PREMIER.

Description de la Russie.

'EMPIRE de Russie, comme tous les autres Etats qui se sont formés dans le monde, a eu dans son commencement des
'nes fort étroites : il ne comprenoit
une partie de la Sarmatie Européenne,
s'est accru au point qu'il est à présent
plus vaste de l'univers. Son étendue,
ccident en Orient, est de plus de deux
e deux cents lieues ; sa largeur, du
au Nord, est de huit cents cinquante ;
qui fait environ le double de l'Europe.
bornes à l'Occident, sont l'île d'Oe-
qui est au 41 degré de longitude sep-
rionale, & à l'Orient, le pays des

Etendue de l'Empire de Russie.

Strahlenberg, description de l'Empire Russien. Découvertes des Russes, par M. Muller.

Tſchutſchis, ſitué au 205, ce qui fait 164 degrès. Lorſqu'il eſt midi à l'Occident de cet Empire, on a preſque minuit à l'Orient. Il a pour limites au Nord la mer Glaciale ; à l'Occident les Laponies Danoiſes & Suedoiſes, la Finlande, la mer Baltique, la Courlande, la Lithuanie & la Pologne ; au midi ; la petite Tartarie, les Kubans, les Circaſſes, la mer Caſpienne, les Tatars Karakalpacs ou Tatars à bonnets noirs, ceux de la Caſatſchia-Orda, les Kontaiſchs ou Calmouks, les Mongales ou Mongous, & les Chinois ; à l'Orient la mer du Japon & le détroit d'Anadir, qui ſépare l'Aſie de l'Amérique ſeptentrionale.

Diviſion de la Ruſſie.

On peut diviſer l'empire de Ruſſie, en Ruſſie proprement dite, & en pays conquis. La Ruſſie propre ſe ſubdiviſe en grande Ruſſie, en petite Ruſſie, & Ruſſie Blanche *.

La grande Ruſſie, ou, comme les Ruſſes l'appellent, *Velicaia Ruſſia*, contient

* La Ruſſie Noire appartient depuis long-tems à la Pologne. Il paroît que cette diſtinction de Ruſſie Noire & de Ruſſie Blanche vient de la vénération que les Tatars ont toujours eue pour le Blanc, & du mépris que le Noir leur a toujours inſpiré. Lorſqu'ils veulent annoncer qu'un objet mérite de la conſidération, ils lui donnent le titre de Blanc. Toutes les grandes villes, chez eux, ſont des villes Blanches ; celles qui méritent peu d'attention, ſont des villes Noires. Les terres des Nobles, exemptes de tout impôt, ſont des *terres Blanches*, & les biens des Payſans, ſujets à contribution, ſont appellés *Noirs*. De-là, on donna le nom de *Ruſſie Blanche* à la partie de cet Empire où réſidoit le Souverain, & celui de *Ruſſie Noire* à celle qui étoit habitée par des Payſans.

Principautés de Novogorod-Veliki, Wolodimir ou de Moscou, de Twer, Resan, de Iaroslave, de Rostou, de ·lo-Ozero, & les seigneuries de Nischnei-·vogorod, & de Pskow ou Pleskow.

La petite Russie comprend les principau- de Kiow, de Czernikow, avec le ·s des Cosaques, ou l'Ukranie.

Dans la Russie Blanche est la principau- de Smolensko, dont les provinces de ·hewa & de Biela étoient autrefois apanages, ainsi que celles de Mitzislau ·le Polosko, qui appartiennent depuis ·g-tems à la Pologne.

·es pays conquis sont la Permie, les ·aumes de Casan & d'Astracan, la Sibé-, la Finlande, la Livonie & l'Ingrie.

Ses Gouvernemens. M. de Voltaire, Hist. de l'Empire de Russie, t. I.

·es différens pays sont aujourd'hui par-·s en seize Gouvernemens. Le plus ·idental est celui de Livonie.

·u Nord, on trouve le gouvernement Revel; à l'Est de ce dernier est celui ·étersbourg, dont la capitale porte le ·ne nom. Cette ville est située à l'Orient ·ac de Finlande, à la jonction de la ·va & du lac de Lagoda. C'est la plus ·e & la plus nouvelle de l'Empire. Pier-·e Grand la bâtit, malgré tous les obs-·es qui s'opposoient à sa fondation. ·te ville sera un monument éternel de ·agnificence de son illustre fondateur.

Description de Petersbourg.

·s'éleve sur le golphe de Cronstrad, ·milieu de neuf bras de rivières, qui ·sent ses quartiers; un château inexpu-·le est au centre, dans une île formée ·la Neva. Sept canaux baignent les murs Amirauté, du chantier des galères,

plusieurs manufactures & un palais. On compte à Pétersbourg trente-cinq grandes églises, parmi lesquelles cinq sont pour les étrangers, soit Catholiques-Romains, soit Réformés, soit Luthériens. Il y a cinq palais : l'ancien d'été, situé sur la Neva, est bordé d'une balustrade immense de belles pierres, tout le long du rivage : le nouveau palais d'été, situé près de la porte Triomphale, est un très beau morceau d'architecture. Outre ces palais, on voit dans cette ville des bâtimens de la plus grande beauté ; tels sont l'Amirauté, l'hôtel des Cadets, les collèges Impériaux, l'Académie des Sciences, la Bourse, le magasin des marchandises, celui des galères, la Police, la Pharmacie publique, le magasin pour la Cour, l'Arsenal, la fonderie, &c. Les ponts, les marchés, les places publiques, les casernes pour la garde à cheval & la garde à pied, contribuent à l'embellissement de Petersbourg. Les environs de cette belle ville sont ornés de maisons de plaisance d'une grande beauté. Petersbourg est regardé aujourd'hui comme la capitale de l'Empire : le lieu où il est situé étoit un marais impraticale. Vibourg, & la partie de la Finlande que la Suede céda à la Russie en 1742, font un gouvernement. Celui d'Arkhangel comprend la province de même nom, qui fut ainsi appellée de l'Archange saint Michel, sous la protection duquel elle fut mise. Ce pays resta inconnu jusqu'au milieu du seizième siécle : les Anglois, cherchant un passage par les mers du Nord, pour aller aux Indes orientales,

écouvrirent le port d'Arkhangel, d'où
yant remonté la rivière de la *Duina*, ils
ntrerent dans les terres, & arriverent à
Ioſcou. Ils ſe rendirent les maîtres du
ommerce de la Ruſſie, qui de Novogorod
ù il ſe faiſoit par terre, fut tranſporté
u port d'Arkhangel : les Hollandois parta-
èrent bien-tôt avec les Anglois ce com-
ıerce, & ces deux Nations en tirerent
e très-grands avantages, juſqu'au tems
ù Pierre le Grand ouvrit la mer Baltique
ſes ſujets. Dans le gouvernement d'Ar-
hangel ſe trouve la Laponie Ruſſe, qui
it la troiſième partie de cette contrée :
s deux autres appartiennent à la Suede
t au Danemark. La Laponie occupe envi- **La Laponie.**
on huit degrès de longitude, & s'étend
n latitude, du Cercle Polaire au Cap
ord. Pendant l'hiver, le ſoleil ne paroît
oint ſur l'horiſon : il y a trois mois de
uit ; mais pendant l'été, il ne ſe couche
oint, & il y a pareillement trois mois de
our. Le froid eſt ſi violent pendant l'hi-
er, qu'il n'y a que les naturels du pays
ui puiſſent le ſupporter : il arrête les fleu-
es les plus rapides dans leur cours ; la
lace eſt quelquefois épaiſſe de trois cou-
ées. De ce froid exceſſif, on paſſe tout-
-coup à une chaleur extrême. La terre
'eſt ni graſſe ni maigre ; mais elle eſt ſi
emplie de pierres & de cailloux, que le
rain n'y peut venir. Il y a cependant d'aſ- **Hiſt. de la Laponie, par Scheffer.**
z bons pâturages en certains cantons,
t le bétail y engraiſſe aſſez promptement.
n été, l'herbe y eſt d'un vert admirable.
y a beaucoup de montagnes & de rochers
ı Laponie : celles de *Doſrims*, qui font la

féparation de la Norvège d'avec la Suede, font d'une hauteur extrême, & les vents qui y regnent font fi impétueux, que les arbres n'y peuvent prendre racine. Le nombre des bêtes fauvages eft prodigieux en Laponie : le poiffon y eft fi commun, que la plûpart des habitans en font leur nourriture : le gibier y abonde au point qu'on en fait trafic avec les nations voifines.

Les Lapons font forts petits : les plus grands hommes parmi eux n'ont que trois coudées de hauteur : leur vifage eft ordinairement pâle & bafané, leur eftomac large, leur ventre plat : ils ont les cuiffes & les jambes grêles, & les pieds petits, ce qui les rend propres à courir au milieu des rochers dont leur pays eft tout rempli. Les femmes font auffi petites que les hommes ; mais leur figure eft moins défagréable : leur teint eft affez beau. Les Lapons étoient autrefois idolâtres : leur principale divinité s'appelloit *Jumala*. Ils ont embraffé la religion Chrétienne il y a environ deux fiécles. Les anciens connoiffoient les Lapons fous le nom de Troglodytes & de Pygmées feptentrionaux.

Olaus.

Le gouvernement de Mofcou eft au centre de la Ruffie Européenne. La ville de Mofcou, que plufieurs écrivains regardent encore comme la capitale de tout l'Empire, eft au 55e. degré & demi de latitude feptentrionale. L'air y eft moins froid, & le terrein beaucoup plus fertile qu'à Petersbourg. Elle eft fituée au milieu d'une vafte plaine, arrofée par la rivière de Moskwa, par la Neglina, & par le ruiffeau d'Yaoufa, qui vont fe perdre avec

:lle dans l'Occa. Moſcou n'étoit au trei-
:ième ſiécle, qu'un aſſemblage de cabanes,
onſtruites par des malheureux qui fuyoient
a fureur des deſcendans de Gingis-Kan.
Elle eſt partagée en quatre parties, dont
hacune eſt entourée d'une muraille ou
'un foſſé : mais ces fortifications ne la
nettroient pas en état de ſoutenir un aſ-
aut. La première enceinte eſt appellée
Slabodes ou fauxbourgs : la ſeconde *Czar-Gorod* ou la ville du Czar : la troiſième le
Kitai-Gorod ou ville de la Chine, ainſi
ommée parce qu'on y vend les marchan-
iſes qui viennent de la Chine : la quatriè-
me, qui fait le centre des autres, le *Cre-melin*. C'eſt le palais qu'occupoient les
grands Ducs de Ruſſie, & qu'occupe en-
ore le Czar lorſqu'il eſt à Moſcou. Il eſt
eint d'une muraille de pierres, flanquée
le pluſieurs tours : ſon architecture eſt
gothique. La grande égliſe du Cremelin
ſt très-vaſte, & d'une architecture fort
groſſière. On trouve auſſi dans le Creme-
in, une égliſe dédiée à ſaint Michel : c'eſt
à où ſont les tombeaux des grands Ducs
le Ruſſie & des Czars. Auprès de cette égli-
e eſt l'abbaye de Tzudoff : c'eſt un Cou-
vent de Religieuſes, dans lequel ſont les
ombeaux des grandes Ducheſſes & Cza-
ines.

Moſcou peut avoir trois lieues de tour.
Sa grandeur ne ſervoit autrefois qu'à an-
noncer la barbarie de ceux qui l'habitoient.
Ses maiſons ne formoient qu'un aſſembla-
ge informe de cabanes ; ſes rues n'étoient
que des chemins ſales & étroits. Pierre le
Grand, qui ſavoit étendre ſon génie par-

tout, embellit Moscou, dans le tems qu'il construisoit Petersbourg : il fit paver les rues, l'orna de plusieurs beaux édifices ; & l'Impératrice Elizabeth y établit une Université.

A l'Orient du Duché de Moscou, on trouve celui de Smolensko, que Vitond, grand Duc de Lithuanie, conquit en 1403, sur le grand Duc de Russie : en 1514, le grand Duc de Russie le reprit : Sigismond III, roi de Pologne, l'enleva aux Russes en 1611. Enfin, le Czar Alexis, pere de Pierre le Grand, le recouvra en 1654, & par un traité de paix fait en 1687, les Polonois céderent aux Russes tout le droit qu'ils prétendoient avoir sur le duché de Smolensko, qui depuis ce tems a toujours fait partie de l'empire de Russie. La capitale de ce Duché porte le même nom : elle est située sur le Dniper, à la droite, & se trouve aux confins des duchés de Moscovie & de Lithuanie. C'est une grande ville assez forte : il y a un château au milieu, lequel est sur une montagne : on y entretient garnison.

Au Nord du duché de Smolensko, on trouve le gouvernement de Novogorod. On prétend que les Slavons firent leur premier établissement dans ce pays, où ils bâtirent la ville de Novogorod, qui subsiste encore aujourd'hui & en est la capitale. Elle est située sur la rivière de Wolchowa, qui sort de la partie septentrionale du *lac d'Ilmen*, à une demi-lieue de la ville. On l'appelle communément Weliki-Novogorod, ou la Grande Novogorod, parce qu'elle a effectivement beaucoup d'étendue.

l paroît même qu'elle étoit autrefois beau-
:oup plus grande qu'elle n'eſt à préſent.
On voit, dans ſon voiſinage, des reſtes
e clochers & de murailles, qui faiſoient
ıns doute partie de cette ville. Le grand
ombre de tours & de clochers dont elle
ſt remplie, annonce une ville beaucoup
lus belle qu'elle n'eſt en effet : en y arri-
'ant, on ne trouve, pour fortifications,
ue des murailles de bois, & pour mai-
ɔns que des poutres & des ſolives de ſa-
in, entaſſées les unes ſur les autres. La
ivière de Wolchowa, qui eſt navigable
epuis ſa ſource, rendoit cette ville très-
ommerçante. Les Livoniens, les Suédois,
es Danois, les Allemands & les Hollan-
ois y alloient chercher du bled, de la
ire & du cuir, qui paſſe pour le meil-
eur de la Ruſſie. Les villes Anſéatiques
' avoient un comptoir. Les privilèges
ont elle jouiſſoit ſous ſon Prince, qui
'étoit point ſoumis au grand duc de Ruſ-
e, l'avoient rendue ſi puiſſante, qu'on
iſoit, en proverbe : *Qu'eſt-ce qui peut s'op-
ɔſer à Dieu, & à la grande Novogorod ?*

Olearius, l. II.

Wilthold, grand duc de Lithuanie, &
énéral de l'armée Polonoiſe, la força l'an
427. de payer tribut. Iwan III. après une
uerre de ſept ans, battit, au mois de
Novembre 1467. une armée que cette ville
voit miſe ſur pied, & contraignit les ha-
itans de recevoir un Gouverneur de ſa
art : mais ne s'y croyant pas aſſez abſo-
ı, il y alla lui-même en perſonne, pre-
ant pour prétexte la Religion, & vou-
ınt, diſoit-il, les empêcher de ſuivre la
Catholique Romaine. Si-tôt qu'il fut entré

dans la ville, il la pilla, & en enleva tant de richesses, qu'il emmena avec lui trois cents chariots chargés d'or, d'argent, de pierreries, de riches étoffes & de très-beaux meubles : il transporta la plûpart des habitans, & envoya des Russes à leur place. Cette malheureuse ville fut encore pillée & saccagée l'an 1569. par le tyran Jean Basilowits. Avant que les habitans de Novogorod eussent embrassé la Religion Chrétienne, ils avoient une idole appellée *Perun*, c'est-à-dire, *Dieu du Feu.* Ce Dieu tenoit la foudre, & l'on entretenoit auprès de lui un feu perpétuel de bois de chêne, & ceux qui étoient chargés de le garder étoient punis de mort lorsqu'ils le laissoient éteindre. Sur les débris du temple de ce Dieu, on a bâti un couvent qui s'appelle *Prunski-Mouastir.*

Id. Ibid.

Le gouvernement de Kiow est borné au Nord par Smolensko, à l'Orient par Belgorod, au Midi par la petite Tartarie, le pays des Tartares d'Oczakou, & par la Moldavie au couchant méridional. Ce Gouvernement contient une partie de l'Ukranie, qui est à l'Est du Boristhène : il est arrosé par une multitude de rivières, qui le rendent si fertile, qu'il fournit des grains, des legumes, du miel, de la cire, du bétail, &c. à presque toute la Russie. Ce seroit le pays le plus fécond du monde connu, si les habitans savoient en tirer parti : mais la nature n'y travaille que pour des ingrats, qu'elle invite en vain à la seconder. Les Cosaques étoient autrefois laborieux, actifs, vigilans & courageux ; ils n'ont aujourd'hui d'activité que

Hist. généalogique des Tatars, pag. 440.

pour le vol & le brigandage. Par une inconstance naturelle à des brigands, ils ont servi tour à tour la Pologne, la Turquie & la Russie : Pierre le Grand les soumit, & leur imposa des Loix : ses sages successeurs ont toujours su les maintenir dans le devoir.

Kiou, la capitale de ce gouvernement, fut bâtie par les empereurs de Constantinople, qui en firent une Colonie : on y voit encore des inscriptions Grecques. Elle fut la résidence des grands ducs de Russie, jusqu'au quatorzième siécle que les Polonois s'en emparerent : les Russes l'ont reprise depuis. Elle est située sur le bord occidental du Borysthène, au-dessous de sa jonction avec la Dezna. Cette ville autrefois très-florissante, est peu considérable aujourd'hui.

M. de Voltaire, empire de Russie, t. 1.

Au Nord-Est du gouvernement de Kiow, est celui de Bielgorod : c'est la partie orientale de l'Ukranie : elle est aussi fertile, & aussi mal cultivée que la précédente : elle est arrosée par une branche du Don ou Tanaïs.

Le gouvernement de Woronez ou de Veronis, qui se trouve au Nord-Est de celui de Kiow, est fort étendu : il a au Midi les Palus-Méotides. Ce fut à l'embouchure de la rivière de Veronis, dans le Don, que Pierre le Grand fit construire sa première flotte. La capitale de ce Gouvernement est Veronis : elle est située sur la rivière de même nom, & sur le haut d'une montagne. On la divise en trois parties : la première, qu'on appelle *Jakatof*, est habitée par des marchands Russes. La cita-

delle eſt à l'Eſt de la rivière de Veronis. C'eſt un bâtiment quarré, & le principal magaſin de l'artillerie. On y entretient une forte garniſon. Les chantiers, pour la conſtruction des vaiſſeaux, ſont aujourd'hui à côté de la citadelle : autrefois ils étoient répandus dans toute la ville. On y trouve tout ce qui eſt néceſſaire à la marine, juſqu'à des habits pour les matelots. Les principales égliſes ſont celles de l'*Aſſoupiſſement de la Mere de Dieu*, *ſaint Côme & ſaint Damien*, l'égliſe de l'*Aſſemblée des Saints*, l'égliſe du *Vendredi*, nom qui lui a été donné, parce que, ſuivant la tradition du pays, la ſainte Vierge y apparut un vendredi. A quelque diſtance de Veronis, on trouve un moulin d'une conſtruction extraordinaire. Il y a dans l'intérieur quatre moulins qui vont en même tems, quoiqu'on ne voie point d'aîles au-dehors : mais il y a en-dedans ſept voiles ſemblables à celles d'une barque. On le ferme par quatre grandes fenêtres ou portes, & on en ouvre deux ou trois du côté d'où le vent vient : alors il donne dans les voiles, & fait tourner la machine avec beaucoup de violence. Ce moulin a été conſtruit par un Circaſſien.

On trouve enſuite le gouvernement de Niſchgorod, qui eſt traverſé par le Volga : il eſt très-fertile en grains ; comprend le pays des *Morduas*, des *Czeremiſſi-Logowaja*, & une partie de celui des *Schuwaſches*.

Le gouvernement d'Aſtracan eſt un des plus beaux de la Ruſſie : il commence au 43e. degré & demi de latitude, & finit vers le cinquantième, & comprend environ

autant de degrés de longitude. Il est borné au Nord-Ouest par le gouvernement de Veronis, au Nord par celui de Casan, à l'Orient par une chaîne de montagnes que forme le mont Caucase. Ce pays est arrosé par le Volga, le Jaïk & plusieurs autres rivières, qui le rendent très-fertile. Un Ingénieur Anglois, nommé Perri, a prétendu qu'on pouvoit tirer entre ces rivières des canaux, qui, en recevant les inondations, feroient dans ce pays le même effet que font ceux du Nil en Egypte. Le même Ingénieur, qui étoit employé dans ces quartiers par Pierre le Grand, y trouva des vastes déserts, couverts de pâturages, de légumes, de fruits de toute espèce & de moutons sauvages qui paissoient dans ces solitudes. Le pays d'Astracan faisoit partie du Capshak, conquis par Gengis-kan, ensuite par Timur-Bec ou Tamerlan : le Czar Jean le conquit en 1554. comme nous le dirons dans la suite.

M. de Voltaire ; Strahlenberg, description de l'empire de Russie, Abulgasican, Hist. Généal. des Tatars.

Les Tatars qui habitent le royaume d'Astracan, sont Nogais : ils sont d'une figure fort désagréable, & leur ajustement augmente encore leur difformité : c'est une veste de gros drap gris, sur laquelle ils mettent une casaque de peau de mouton noir : en été, ils tournent la laine en-dehors, & en dedans pendant l'hiver. Leurs bonnets sont aussi de peau de mouton, & ils les tournent dans les différens tems, comme leur casaque. Pour chausses & souliers, ils ont des bottes fort grossières, faites de cuir de cheval. Les femmes des Nogais passent pour être d'une figure assez

agréable : elles portent communément une robe de toile blanche ; leur coëffure eſt un bonnet de la même étoffe : il eſt rond & pointu. En hiver, elles mettent pardeſſus leur robe de toile, une peliſſe de peau de mouton noir. Ces Tatars vivent de la chaſſe, de la pêche & de leur bétail, qui conſiſte en chameaux, bœufs, vaches, brebis, &c. Leurs chevaux ſont fort petits ; mais robuſtes & bons coureurs. Ils commencent à ſe civiliſer ; beaucoup d'entr'eux s'occupent à cultiver les terres, travail autrefois totalement inconnu à cette nation. La plûpart des Nogais habitent pendant l'été ſous des tentes : lorſque l'hiver approche, ils vont à la ville d'Aſtracan ſe pourvoir de ce qui leur eſt néceſſaire dans leurs ménages. Le Gouverneur eſt chargé de leur diſtribuer des armes pour ſe défendre contre les Tatars Koubans, ceux de la Caſaſtchia Orda, & les Calmouks, qui viennent les piller ſi-tôt que les rivières ſont gelées. Comme les Nogais ſont naturellement inquiets, on les force de rapporter leurs armes à Aſtracan au commencement du printems. Chaque Horde a ſon chef particulier, auquel on donne le titre de *Murſe.* On retient ordinairement un ou deux de ces Murſes à Aſtracan, pour ſervir d'ôtages de la fidélité de leur nation. Avant qu'ils fuſſent ſoumis à la Ruſſie, ils étoient Mahométans : mais la plus grande partie a embraſſé la Religion Grecque.

La ville d'Aſtracan eſt ſituée dans une île aſſez longue, que forme le Volga à ſon embouchure. Les murailles ſont de

pierres, & ont une bonne lieue de tour. Les rues sont fort étroites & presque impraticables quand il tombe de la pluie : mais cette ville s'embellit tous les jours par le grand commerce qui s'y fait avec les Russes, les Persans, les Indiens, &c. Enfin, le nombre d'étrangers qui y viennent de toutes parts est si considérable, qu'on y entend parler jusqu'à trente langues différentes.

Le gouvernement de Casan, est fort étendu : il renferme le Royaume de ce nom, & depuis quelque-tems la grande *Permie* : elle étoit, il y a trente ans, du gouvernement de Sibérie. Sa situation est au nord de celui d'Astracan, au-delà du Volga & du Jaïk. Le royaume de Casan fut autrefois soumis aux conquérans de la Tartarie, Gengis-kan & Tamerlan : Jean Basilievitz le conquit à son tour, & depuis ce tems il est toujours resté sous la domination des Russes. Ce vaste pays étoit autrefois riche & florissant : la ville de Casan conserve encore quelques restes de son ancienne splendeur : on la regarde comme une des meilleures de la Russie. Elle est située sur la rivière de Casanka : son étendue est assez considérable : mais ses maisons & ses remparts ne sont que de bois : le château a cependant des remparts & des fortifications revêtues de pierres : le lit de la rivière lui sert de fossé : il est muni d'une assez bonne artillerie, & d'une nombreuse garnison. La ville est habitée par des Russes & des Tatars : mais il est défendu à ceux-ci, sous peine de la vie, d'entrer dans le château.

Olearius. *l.* 4. *col.* 410.

Strahlenberg, *ubi supra.*

La grande Permie, que les Ruſſes appellent *Perma-Velikaia*, étoit autrefois très-riche : c'étoit un entrepôt des marchandiſes de l'Orient : les Tatars, les Perſes, & les Indiens même y alloient faire le commerce. *Pomponius Mela*, *Cornelius Nepos* & *Pline* diſent que du tems d'Auguſte, un roi des Sueves fit préſent à Metellus Celer de quelques Indiens & de leurs bateaux, que la tempête avoit jettés ſur les côtes voiſines de l'Elbe. Il paroît que ce fut la ſingularité des bateaux qui engagea le roi des Sueves à faire ce préſent au Romain, & l'on préſume que ce ſont encore les mêmes dont on ſe ſert dans ces contrées. Strahlenberg dit en avoir vu à Tobolsk : ils ſont, ſelon lui, conſtruits de côtes de baleines, revêtues de peaux de chiens de mer : ils peuvent contenir quatorze perſonnes aſſiſes : on s'en ſert pour paſſer les lacs & les rivières, & lorſqu'on eſt arrivé à bord, on les plie, & on les porte juſqu'à ce qu'on ſe trouve dans le cas de s'en ſervir. Ces Indiens étoient allés en Perſe, avoient traverſé la mer Caſpienne, le Volga, la Kama & autres rivières : c'étoit par cette voie que ſe faiſoit le commerce du Midi au Nord : on a ceſſé de la ſuivre depuis qu'on a découvert le cap de Bonne-Eſpérance. Ce qui prouve inconteſtablement que la grande Permie étoit un pays très-riche, c'eſt qu'on trouve le long du fleuve Petzora, principalement du côté de la ville de *Tzerdin* ou de *Welyka-Perma*, la grande Perme, une prodigieuſe quantité de tombeaux tout remplis de médailles des anciens Califes Arabes,

Bateaux ſinguliers.

On voit sur les rochers des caractères peints dans la pierre, avec une couleur rouge qui ne peut s'effacer.

Les Permiens adoroient autrefois le feu, l'eau & une idole nommée *Solotta Babba*, ou la femme d'Or, à laquelle ils avoient érigé un temple proche le fleuve *d'Wina*, & les étrangers y alloient en pélérinage avec autant de dévotion que les Mahométans vont à la Mecque ou à Médine. La Permie embrassa la religion Grecque en 1343. renversa l'Idole & le temple. La grande Perme, capitale de ce pays, est située sur le Kama: elle a beaucoup perdu de son ancienne splendeur: c'est aujourd'hui fort peu de chose.

La Permie prouve, d'une manière bien sensible, quel effet le commerce peut produire dans les Etats. Il en avoit fait le pays le plus florissant du monde: elle étoit couverte de villes & de villages: toutes les nations de la terre étoient répandues dans ses campagnes: le commerce a cessé, ses villes ne sont plus que des ruines, ses campagnes des déserts.

Le gouvernement de Sibérie est à l'Orient d'Arkangel, d'Astracan, & de Casan; il s'étend de-là jusqu'à l'Amérique, dont elle n'est séparée que par un détroit. Cette vaste contrée peut avoir deux cents lieues de France de l'Occident à l'Orient, & quatre cents du Midi au Nord, est habitée par une infinité de Nations qui varient autant par leurs mœurs & leurs ajustemens, que par leur figure. Les derniers qui ont été découverts, & qu'on a soumis, sont les Kamschadales, qui habitent

la presqu'île de Kamschatka, située sur la mer du Japon, & les Tchuktschi, qui sont au Nord-Est des Kamschadales, sur la mer qui sépare l'Asie de l'Amérique septentrionale. Tous ces peuples sont Barbares ; & le soin que le gouvernement de Russie a pris pour les civiliser a été jusqu'à présent inutile.

Strahlenberg.

Les anciens Géographes ont mal-à-propos regardé la Sibérie comme une portion de la grande Tartarie. Nous diviserons avec le Traducteur de Strahlenberg les peuples qui habitent ces deux vastes contrées, en six classes ; nous désignerons les différens pays que chaque peuple habite, & nous donnerons une idée de ses mœurs & de ses usages.

La première classe comprend les *Morduas*, les *Czeremisses*, les anciens habitans de la Permie, les *Wotiakes*, les *Wogulitzes*, les *Ostiakes* & les *Barabintzi*. De tous ces peuples, il n'y a que les Permiens & les Ostiakes, qui aient embrassé la religion Chrétienne.

Les Morduas.

Les Morduas habitent les forêts qui sont dans la partie méridionale du gouvernement de Nischgorod : ils s'appelloient *Jumis* & *Jumala*. Ces peuples ont embrassé le Christianisme.

Les Czeremisses.

Les Czeremisses ou Scheremisses demeurent dans le gouvernement de Casan. Ceux qui sont à la gauche du Volga habitent des plaines, & sont nommés *Lugovija* ; ceux qui sont à la droite se nomment *Zanagarnia* ; ils habitent des montagnes. Ces peuples sont Payens : ils s'assemblent autour de gros arbres, & adressent leurs

prières au Ciel, auquel ils facrifient des animaux, dont ils fuſpendent la peau & les os aux arbres. Leur langue avoit beaucoup de conformité avec la Fiennoiſe; mais elle eſt aujourd'hui fort mêlée avec celle des Tatars & des Ruſſes.

Dans le voiſinage des Czeremiſſes il y a deux autres peuples appellés *Moſchiani* & *Czuſwaſchi*, qui ſont plus policés que les précédens : ils ſacrifient au Dieu Thor toutes les prémices de leurs fruits. La polygamie eſt en uſage parmi eux. L'habillement des femmes n'eſt différent de celui des hommes qu'en ce que les chemiſes des hommes ſont brodées tout autour de ſoye de différentes couleurs : toutes les portes de leurs maiſons ou cabanes ſont tournées au Sud.

Les Wotiakes.

Les Wotiakes habitent la province de Wiatka, qui dépend du gouvernement de Caſan : ils ſont auſſi Payens, & regardent comme ſacré un petit ruiſſeau qui tombe dans la Piſchma, au Sud de la ville de Glinow : ils lui offrent des ſacrifices.

Les Permiens.

Les Permiens étoient autrefois fort induſtrieux, grands commerçans & fort riches : ils ſont aujourd'hui fort groſſiers. Nous en avons parlé ci-deſſus.

Les Wogulitzes.

Les Wogulitzes ſont établis des deux côtés du Kamenoi-Poyas, pays tout rempli de montagnes. Ils adorent le Soleil, la Lune, les Etoiles, auxquels ils ſacrifient tous les ans des ours. Pour cet effet ils placent au milieu d'un temple aſſez mal conſtruit, une table qui ſert d'autel, mettent derrière trois peaux d'ours empalés, & à côté de chaque victime eſt un homme,

tenant une longue baguette. Lorſque tout eſt ainſi diſpoſé, un homme entre, la hache à la main, & fait ſemblant d'attaquer les ours qui ſont empalés ; ceux qui ſont à côté d'eux paroiſſent vouloir les défendre avec leurs baguettes, & finiſſent par demander pardon, ſi ces animaux ſont morts, diſant que c'eſt la faute des Ruſſes qui ont fabriqué le fer & les flêches qui les ont percés. Pendant cette cérémonie, d'autres hommes ſont autour du temple & font cuire la chair des ours. Lorſque ce ridicule ſacrifice eſt achevé, on diſtribue une partie de la viande aux hommes, & l'autre aux femmes.

Les Oſtiakes. On regarde les Oſtiakes comme le peuple le plus ſtupide qu'il y ait ſur la terre : ils habitent le long des fleuves Obi & Irtiſch, dans la Sibérie : ils donnoient à leurs principales Idoles le titre de *Vieux* ou de *Vieille*. On prétend qu'ils ſont originaires de la Permie, qu'ils abandonnerent, lorſque le Chriſtianiſme s'y établit. On voulut en 1714 les engager à recevoir le Baptême, & on leur enleva beaucoup de petites Idoles de fonte, d'un pied de haut & aſſez bien travaillées. Comme on ſavoit qu'ils étoient trop mal-adroits pour faire le moindre ouvrage qui eût l'apparence de ſculpture, on leur demanda qui les leur avoit fournies ; ils répondirent qu'elles leur venoient des Scythes, qui occupoient leur pays avant eux. Ils en ont fabriqué de nouvelles, qui ne reſſemblent en aucune manière aux premières : elles ſont de bois ou de pierre, ſans aucune eſpèce de forme, & couvertes de

chiffons : on leur prit en outre de fort belles plaques, fur lefquelles étoient repréfentés des cerfs, des chiens, &c. ils les adoroient. Ils croient que ceux qui meurent d'une mort violente, ou en combattant des ours, vont droit au Ciel; & que ceux qui meurent d'une mort ordinaire, font obligés de fervir long-tems un Dieu févère qui eft fous terre. Ces peuples, comme les Tatars de la Sibérie, ne comptent point le tems par années; mais par le nombre de fois qu'il tombe de la neige. Lorfqu'on demande à quelqu'un quel âge il a, il répond : tant de chûtes de neige.

Les Barabintzi.

Les Barabintzi font plus au midi de la Sibérie, entre les villes de Tara & de Tomsk. Ils font encore Payens, & ont des tambours magiques, tels que ceux des Lapons : ils ne faifoient autrefois qu'un même peuple avec les Oftiakes. Ils ont à peu-près la même Religion, & la même idée fur la vie future.

La feconde claffe des Tatars comprend les Budziacs; ceux de Crimée & ceux de Kuban; ceux de Dageftan & de Comuek dans la Circaffie, au Sud-Eft & près de la Perfe : les Tatars d'Aftracan, ceux de Cafan & de Catchin, ceux d'Ufa & les Bafchkirs, enfin ceux qui habitent en Sibérie les environs des villes de Tumen, de Tura, de Tobolsk & de Tomsk, qui fe font emparés de la Sibérie proprement dite, fur des peuples dont on trouve encore un petit nombre auprès de Tomsk : on les appelle Gaufchftingi. Toute cette feconde efpèce de Tatars eft foumife aux

Russes. On en trouve d'autres de la même classe, errans dans la grande Tartarie, près la mer Caspienne : ce sont les Usbeks, les Turcomans, les Uganiens, les Kergœses, les Brutt-Tatars, les Karakalpacs, &c. Ces trois espèces de Tatars sont Mahométans; mais ils n'ont ni Moullahs ou Prêtres, ni Alcoran, à l'exception des petits Tatars & des Usbecks : ces derniers passent même pour être savans.

Les *Sayantzi* habitent vers la source du *Ienisei* : les Tatars les nomment *Soyoth* ou *Sayath*, ce qui signifie chasseur. C'est le seul mot qui se soit conservé en Tartarie de celui de *Scythe*, qui n'étoit point le nom d'une nation; il désignoit seulement les peuples chasseurs & errans. Les *Arintzi* sont établis sur les bords du Ienisei, proche la ville de Crasnoïar. Lorsqu'ils virent que les Russes étendoient leur domination dans la Sibérie, ils leur envoyerent présenter, par des députés, une fléche, un renard noir & un morceau de terre rouge, ce qui signifioit, suivant leur usage, qu'ils offroient à l'ennemi la paix ou la guerre. Les Russes firent peu d'attention à ce qu'on leur présentoit, ils pénétrerent toujours dans le pays, surprirent les Arintzi, qui s'étoient assemblés pour leur résister, les taillerent en pièces, & exterminerent presque toute cette nation.

Sur les bords du fleuve Lena, on trouve les *Iakuti*, qui étoient autrefois établis vers le Tibet, au midi de la grande Tartarie, & ne faisoient qu'un même peuple avec les *Burati*. Cette nation peut être composée de trente mille hommes, qui

ont divisés en dix tribus. Le barbare usa-
;e d'enterrer des esclaves vivans avec les
;ens de marque qui étoient morts, s'est
ong-tems conservé dans cette nation;
nais les Russes le leur ont défendu. En
ain on a voulu établir le Christianisme
armi eux : ils ont toujours conservé leur
ncienne religion, qui est le Paganisme.
)n trouve chez eux quelques Idoles mons-
rueuses : mais leurs principales divinités
ont invisibles ; ils leur font tous les ans
ın sacrifice d'eau-de-vie faite avec du lait
le jument.

Les *Samoiedes* sont établis sur les bords
le la mer Glaciale : ils sont originaires
le la Finlande ou de la Laponie. Pierre
e Grand en fit baptiser beaucoup. Le tri-
ùt qu'ils payent à la Czarine consiste en
eaux d'hermines, d'écureils & autres pel-
eteries, distribuées par paquets de neuf
ièces chacune, parce que ce nombre est
sacré chez eux.

Les *Mungales* ou *Mongous*, les *Calmoucs*
ou *Eleuths*, sont situés au milieu de la
grande Tatarie. Autrefois ils ne faisoient
qu'un même peuple. Ce sont les descen-
dans de ces célébres Mongous qui firent
trois descentes dans l'Asie Méridionale,
& auxquels les Historiens ont donné le
nom de Tatars ; parce qu'ils conquirent
ce païs qu'on regarde comme la vraie Ta-
tarie. La première de ces expéditions se fit
sous Ogus-Kan : elle est fort ancienne, &
paroît avoir beaucoup de rapport avec
celle que les Grecs disent avoir été faite
par les Scythes du tems d'Ardis, roi de
Lydie, & de Cyaxare, roi des Medes. La

seconde est celle de Gengis-kan & de ses enfans, qui s'emparerent d'une grande partie de l'Asie, passerent en Europe, pénétrerent jusqu'en Silésie & en Hongrie: leurs descendans regnent encore dans la petite & la grande Tatarie. La troisième fut faite par *Timur-Beg*, connu sous le nom de Tamerlan. Les Empereurs de l'Inde sont ses descendans: le nom de grands Mogols qu'on leur donne vient de celui de Mongous.

Journal étranger Mars. 1755.

Les Mongales & les Calmucs sont Payens: ils portent communément à leur col une petite Idole de terre cuite, ou de quelque métal: ils vont la chercher dans le Tibet, où le *Dalaï-lama*, leur grand Prêtre la distribue. L'Idole, ou l'image paroît représenter la Trinité: vers l'extrémité supérieure, elle se partage en trois figures humaines, & vers l'extrémité inférieure, elle se termine en un seul corps. Cette divinité a les jambes croisées, & paroît assise sur un tabouret élevé, à la manière des rois Orientaux: Un arc, qui est couché contre le tabouret, caractérise encore la puissance suprême. Cette espèce de tabouret semble représenter un puits, pour faire entendre que Dieu, soutenu par lui-même, est assis sur le néant, au milieu de l'abîme. C'est l'idée générale que ces peuples paroissent avoir de l'Etre qu'ils adorent, & auquel, suivant l'inscription de la médaille, ils donnent le nom de *Dia.* Ils le croient composé de trois personnes qu'ils distinguent par des attributs conformes au pouvoir de chacune dans la création & dans le partage du monde. Une de

Divinité des Mongous.

de ces trois personnes est sur le devant, au milieu des deux autres : elle est plus grande & plus robuste, a l'air plus âgé, la tête plus grosse, est plus élevée & couverte d'une espèce de mitre. La partie inférieure où se termine le corps de la Divinité, semble être la continuation de cette personne qui a les bras croisés & garnis de brasselets.

La personne qui est à la droite a l'air plus jeune que les deux autres : sa tête est couverte d'un petit bonnet rond ; ses bras sont pareillement garnis de brasselets : dans sa main droite est un cœur enflammé, qui paroît désigner son amour pour les mortels : dans sa gauche est un sceptre couché, dans l'attitude d'un commandant vigilant qui pense aux entreprises dont il est chargé.

La troisième personne, qui est à la gauche, a l'air plus vieux & plus pensif que la seconde : elle a aussi un bonnet sur la tête, & des brasselets aux bras. De la main droite elle tient un miroir qui semble annoncer qu'elle découvre ce qui se passe dans le cœur de l'homme : dans sa gauche est un lys épanoui, qui est l'emblême de la majesté, de la douceur, de la candeur & de l'asyle. L'air & l'attitude de ces trois Divinités prouvent presque incontestablement que ces peuples reconnoissent un Dieu en trois personnes, parmi lesquelles ils admettent une procession & une prééminence. Celle qui est au milieu représente le pere & le chef, comme Créateur de toutes choses : celle qui est à la droite a le visage plus près de la première,

qui tourne les yeux sur elle & semble lui parler : elle est la plus chérie, & par conséquent la seconde. La personne qui est à la gauche paroît donc être la troisième.

Ibid. M. le baron de *Grante*, de qui j'emprunte ce que je viens de dire, ajoute un fait assez singulier pour trouver place ici. En voyant l'inscription qui est sur le revers de la médaille, il reconnut la langue, les caractères, les chiffres & les abréviations usités en Irlande sa patrie. De-là il conclut que le langage sacré du Dalaï-Lama est la langue qu'on parle depuis un tems immémorial en Irlande. Selon lui le sens de cette médaille est : *Vous êtes notre unique asyle, le souverain bien, notre Pere, notre Seigneur, notre Créateur, l'Etre qui existe par lui-même, &c.* On doit être surpris d'entendre un savant affirmer que la langue & les caractères de deux nations aussi éloignées que le sont les Irlandois & les Mongous, soient les mêmes ; mais M. le baron de Grante assure que, suivant une tradition constante en Irlande, les Irlandois sont sortis d'abord des provinces voisines de la mer Caspienne ; & il ajoute qu'il est en état de prouver que la province de Ghilan, qui appartient aujourd'hui à la Perse, porte encore le nom des Irlandois ; que ces derniers passerent avec Jubal en Espagne, d'où, après quatre cens ans, ils allerent s'établir en Irlande, où la tranquillité & l'éloignement des autres nations les mirent en état de conserver leur langue dans toute sa pureté.

Le Dalaï-Lama. Le Dalaï-Lama, qui est le grand Pontife de la religion des Mongous, a pour pa-

trimoine le royaume de *Tangut* ; lequel s'étend depuis le trentième degré de latitude septentrionale, jusqu'au trente-huitième. Il fait sa résidence au Sud des déserts de Goby, auprès de la ville de Potala, vers les frontières de la Chine, dans un couvent situé sur le sommet d'une fort haute montagne, habitée par plus de vingt mille Lamas, ou Prêtres de son culte ; qui environnent la montagne, à différens degrés de proximité, suivant que leur rang les rend plus ou moins dignes d'approcher du souverain Pontife. Le Dalaï-Lama ne se mêle point du temporel de ses Etats : il les fait gouverner par deux Cans des Calmoucks, qui lui fournissent tout ce qui lui est nécessaire pour son entretien & celui de sa maison. C'est ce même Pontife que différens auteurs ont appellé *Prêtre Gehan* ou *Prêtre Jean*, sans désigner précisément quel endroit du monde il habitoit. On a débité dans les siècles précédens, à son sujet, une multitude de fables, plus ridicules les unes que les autres. Voici ce que j'ai ramassé dans les auteurs qui me paroissoient le mieux instruits. Le mot *Lama*, dans la langue des Mongous veut dire *Prêtre*, & celui de *Dalaï* signifie *vaste étendue*, ou l'Océan ; ainsi *Dalaï-Lama* veut dire *Prêtre universel*. Il a le secret de se faire regarder par ceux de son culte comme immortel, même comme un Dieu. Les Lamas sont habillés de longues robes jaunes, à grandes manches, portent des chapeaux de la même couleur, ont la tête & le menton rasés de fort près, tiennent continuellement de grands cha-

Abulgasi-Bayadurkan, Hist. Généalog. des Tatars.

pelets de corail ou d'ambre jaune: ils font vœu de chasteté, ont des religieuses parmi eux qui font le même vœu, & portent à peu-près le même habillement, excepté qu'elles ont des bonnets bordés de fourrures. Leur culte extérieur a beaucoup de rapport à celui des Chrétiens, & particulièrement à celui des Catholiques Romains; ce qui fait croire qu'il doit son origine aux Missionnaires Nestoriens, qui étendirent fort loin, dans ces contrées, leurs conversions sous le régne de Charlemagne: mais les guerres survenues depuis entre ces peuples, & les fourberies des Lamas ont tellement défiguré le Christianisme, qu'à peine en reconnoît-on les traces. Plusieurs Voyageurs qui prétendent avoir conversé avec les Ministres de cette Religion, assurent qu'ils leur ont démontré qu'ils n'adoroient qu'un seul Dieu; que le Dalaï-Lama étoit son serviteur, qu'il lui apparoissoit souvent pour l'instruire de la manière dont il devoit conduire les hommes; qu'ils honoroient les images, comme la représentation de Dieu, ou de quelques personnages qui ont mené une vie exemplaire. Cette digression paroîtra peut-être un peu longue: mais j'ai suivi mon objet, & j'ai cru qu'il me conduisoit à parler d'une Religion qui est répandue dans une grande partie de l'Asie, & dont nous n'avons cependant presque point de connoissance. Je reviens à mon sujet.

Les Mongous & les Calmoucs n'ont point de villes: ils vont continuellement d'un lieu à un autre.

Les *Tugusi* ou *Tingises* ne faisoient autrefois qu'un même peuple avec les Tatars Mantcheoux, qui ont conquis la Chine : Strahlenberg dit que les auteurs Grecs les ont connus sous le nom de *Scythes Abiens*; qu'ils les plaçoient dans la Scythie, audelà de l'Imaüs. On prétend que ce furent ces peuples qui envoyerent une députation à Alexandre, lorsqu'il campa sur les bords du fleuve Jaxartes. Tous les Écrivains louent leur caractère : ils occupent une grande partie de la Sibérie. Les hommes sont grands & assez bien faits : les femmes & les hommes sont tout nuds pendant l'Eté, peignent sur leur corps différentes figures.

M. Strahlenberg, officier Suédois, qui fut pris à la bataille de Pultava, & envoyé en Sibérie, où il passa quinze ans, assure qu'on y trouve encore les restes d'une horde de Tatars, dont la peau est bigarrée & tachetée : ces hommes singuliers coupent leurs cheveux à un doigt près de la tête : ils ont autour des taches blanches comme la neige, & parfaitement rondes : elles sont de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre sols : le reste du corps est tacheté de même ; mais les taches sont d'un brun noirâtre, & moins régulières que celles qui sont sur la tête. On en trouve quelques-uns qui ont la moitié du corps noire, & l'autre blanche comme le reste des hommes. Cette horde de Tatars bigarrés est établie le long de la rivière de Czulim.

Enfin, les peuples qui habitent l'extrêmité orientale de l'Asie, sont les *Jukagri*,

les *Tſchalatſi*, les *Tſchutchis*, les *Olutorski*, les *Lintori*, les *Koræiki* ou *Koraki*, les *Tukagiri*, & les *Kamtſchadali*. Ces peuples, dont le nom eſt auſſi ſingulier que leurs mœurs & leur langue, ont été inconnus jusqu'à nos jours : les anciens Auteurs n'en ont point parlé. Les Jukagiri ſont établis ſur les bords de la mer Glaciale, entre l'embouchure du fleuve *Lena* & le cap *Suetoi-Noſſ*. Leur langage reſſemble beaucoup au caquet d'une oye : ils ſont Payens, ſuſpendent leurs morts aux arbres, &, lorſque la chair eſt pourrie, ils prennent les os & les portent ſur eux toutes les fois qu'ils vont à la chaſſe. Les Tſchalatzi & les Tſchutſchis ſont plus au Nord ; & à l'extrémité orientale de l'Aſie : ils ſont très-féroces & aſſez braves : les derniers ſe percent les lévres, & paſſent au travers des dents de chevaux marins : il s'exercent à la fronde ; mais leurs principales armes à la guerre ſont les fléches : ils ſe nourriſſent de rennes, de baleines, de chevaux marins, & d'autres poiſſons ; de racines, d'herbes : le bois eſt très-rare dans ce pays. Les Tſchutſchis n'ont ni Souverains, ni Magiſtrats, ni Loix : chacun, pour regle de conduite, n'a que ſon caprice. Ceux d'une même race vivent enſemble, dans une eſpèce de ſociété. Lorſqu'ils prennent des engagemens les uns vis-à-vis des autres, ils donnent pour garant le ſoleil, ou leurs Prêtres. Muller aſſure que ces Barbares ont un uſage ſingulier : lorſqu'un étranger arrive chez eux, ils lui offrent, au premier abord, les faveurs de leurs femmes & de

Muller, découvertes faites par les Ruſſes, le long des côtes de la mer Glaciale, & ſur l'Océan Oriental, *t.* 1. *p.* 72. *& ſuiv.*

leurs filles : si ce dernier ne les trouve pas de son goût, ils vont lui en chercher d'autres, & les lui présentent ; il en choisit une, qui, lorsqu'elle s'apperçoit qu'elle plaît à l'étranger, remplit, en sa présence, une tasse de son urine, la lui présente, il faut qu'il s'en rince la bouche. S'il le fait, les Tschutschis le regardent comme un ami qui veut faire alliance avec eux; mais s'il le refuse, ils le regardent comme un ennemi. Ce fait, dit Muller, est incontestable : les Tschutschis l'ont raconté eux-mêmes : je l'ai entendu, ajoute-t-il, confirmer fréquemment à Jakutzk par des gens qui avoient été parmi les Tschutschis. Les Russes ont attaqué & battu plusieurs fois ces Barbares ; mais ils n'ont jamais pu les soumettre.

Les Olutorski sont établis au midi des premiers, & au Nord-Est de la presqu'île de *Kamtschatka* : pour maisons, ils ont des cavernes souterreines, & forment une nation assez puissante. Au milieu de cette presqu'île sont les *Liutori* qui n'ont que trois coudées de haut. Malgré leur petitesse ils sont fort courageux, & résistent toujours à la domination des Russes.

Les *Koraki* occupent tout le Nord de la presqu'île du Kamtschatka : leur pays s'étend depuis les bords septentrionaux du golphe Lama, jusqu'à la mer d'Anadir, qui sépare l'Asie de l'Amérique Septentrionale. On ignore quelle est leur Religion : tout ce qu'on en trouve dans les rélations, c'est qu'ils n'ont point d'idoles : mais ils ont des Prêtres. M. Mulyn, lieutenant Suédois, passa par leur pays en 1716,

Strahlemberg, Carte de Muller, sur les découvertes faites par des Russes, &c.

pour aller au Kamtſchatka. De tous les bœufs qu'il avoit amenés avec lui, il ne lui en reſtoit qu'un : les Koraki l'admirerent comme une choſe merveilleuſe, & l'appellerent en leur langage *Renne* de Ruſſie, parce qu'ils trouvent beaucoup de reſſemblance entre cet animal & leurs Rennes. Ces peuples habitent ſous terre.

Carte ci-deſſus.

La dernière province dont il nous reſte à parler eſt le Kamtſchatka. C'eſt une preſqu'île, ſituée au 66. degré de latitude ſeptentrionale, & entre le 175. & le 180. de longitude. Elle a beaucoup plus d'étendue du Nord au Midi que les Géographes ne lui en ont donné juſqu'à préſent. Quelques Ruſſes étant partis en 1648. de l'embouchure du Lena avec des bateaux, dirigerent leur route vers l'Eſt. Quand le vent ſouffloit du Nord, & renvoyoit les glaces vers la terre, ils ſe refugioient dans les embouchures des rivières ; & continuoient leur route, lorſque le vent du midi repouſſoit les glaces au large : enfin ils arriverent au Kamtſchatka. Pluſieurs d'entr'eux s'y établirent, & prirent pour femmes des filles Kamtſchadales, bâtirent des habitations à l'embouchure de la petite rivière de Nikul, qui ſe décharge dans celle de Kamtſchatka. On reſpectoit ces Ruſſes comme des Dieux, & on les regardoit comme invulnérables : à la fin il s'éleva une diſpute entr'eux : ils ſe battirent & ſe diſperſerent : les Kamtſchadales, ayant vû leur ſang couler, ceſſerent de les regarder comme des Dieux, & tuerent ceux qui étoient reſtés parmi eux.

Strahlenberg, *ubi ſupra*, Muller.

En 1697 Wolodimer Atlaſow alla dans

ce pays, entreprit d'en faire la conquête, & força une partie des habitans de payer tribut aux Russes; y bâtit une forteresse, & planta une croix sur les bords de la rivière du Kamtschatka : sur cette croix on lisoit cette inscription : *L'an 1697. le 13. Juillet, cette croix fut érigée par le Pitætidesætnik Wolodimer Atlassow & ses compagnons, dont le nombre se montoit à cinquante-cinq hommes.* D'autres Officiers, qui y furent envoyés en différens tems, y bâtirent plusieurs autres forteresses. En 1706. les Russes commencerent à se rendre maîtres de la partie Méridionale du Kamtschatka. En 1707. les Kamtschadales se revolterent, détruisirent la principale forteresse que les Russes avoient dans leur pays, & massacrerent la garnison; mais ils furent battus en 1711. par les Cosaques, qui rebâtirent la forteresse, & y établirent garnison : les premiers se révolterent encore en 1731. & furent encore battus. Il paroît qu'ils sont toujours restés soumis depuis ce tems. Ils n'avoient aucune espèce de Religion lorsque les Russes pénétrerent dans leur pays : ceux qui habitent au Nord de cette presqu'île n'ont ni cheveux, ni barbe, comme toutes les autres nations de la Sibérie; mais ceux qui sont au Midi, ont des cheveux, une barbe longue, & des robes qui leur descendent jusque sur les pieds.

Iles Kuriles.

Muller, *ubi suprà.*

Les *Iles Kuriles* sont au Sud-ouest du Kamtschatka. Les Cosaques qui étoient en garnison au Kamtschatka découvrirent les deux premières, & les soumirent à l'empire Russe. La première de ces îles est ap-

pellée *Schumtschu* : on traverse en moins de trois ou quatre heures le détroit qui la sépare du continent : le peuple qui l'habite laisse croître ses cheveux ; & celui qui est établi dans les autres se rase entièrement la tête : La seconde île Kurile, dont le nom est *Purumuschur*, n'est qu'à trois ou quatre werstes de la première *. Les habitans fabriquent une toile d'ortie, dont ils font leur habillement ordinairement : mais le commerce qu'ils font avec les autres îles qui sont au Midi, leur procure des étoffes de soye & de coton, des chaudrons, des sabres & des vases de porcelaine. Ils sont assez braves, se servent fort bien du sabre, de la flèche & de la pique : presque tous ont des cuirasses. Au-delà d'un détroit qu'on passe en moins de six heures, on trouve la troisième, qui est l'île d'*Onikutan* ou de *Muschu*. Ses habitans fabriquent aussi des toiles d'ortie, & prennent des loutres, des castors de mer & des renards : ils vont quelquefois au Kamtschatka acheter des castors, des renards, &c. qu'ils portent dans d'autres îles plus méridionales.

A l'Ouest de ces trois îles il y en a trois autres : mais elles sont inhabitées. La première est *Usachkupa* : il y a une haute montagne qu'on apperçoit d'assez loin. Les habitans des îles précédentes, & ceux du Kamtschatka y vont quelquefois chasser. *Sirinki* est une petite île, située vis-à-vis du détroit, entre la seconde & la troisiè-

* Le Werst de Russie fait à peu près un quart de lieue mesure de France.

me, vers l'Oueſt. *Kukumiwa* eſt une autre petite île, au Sud-oueſt de la précédente. La chaſſe attire, dans l'une & dans l'autre, les habitans des premières.

Araumakutan eſt au Sud des trois précédentes : elle eſt auſſi inhabitée : il y a un volcan. *Sioskutan* a peu d'habitans ; mais elle ſert de rendez-vous, pour le commerce, à ceux des autres îles dont nous avons parlé, & de celles dont nous allons rendre compte. *Ikarma* eſt une petite île déſerte, à l'Oueſt de la précédente. *Maſchauts* ſe trouve pareillement au Sud-oueſt d'Ikarma : c'eſt auſſi une petite île. *Igaitu* eſt au Sud-eſt de Siaskutan. *Schokoki* eſt éloignée de Siaskutan d'environ un jour de navigation. *Motogo*, *Schaſchowa*, *Uſchiſchir* & *Kitui*, ſont de fort petites îles, dont les Voyageurs ne donnent point la deſcription. On peut traverſer en moins d'un jour les détroits qui les ſéparent. Le courant eſt cependant ſi rapide pendant la marée, qui monte fort haut dans ces contrées, qu'il y périt ſouvent du monde. L'île de Kitui produit du jonc propre à faire des flèches. *Schiſmuſchir* eſt habitée ; mais on n'en a point la deſcription. *Tſchirpui* eſt à l'Oueſt du détroit qui ſépare Schiſmuſchir d'Iturpu. Elle ſe fait remarquer par une haute montagne, qu'on voit de fort loin. *Iturpu* eſt aſſez grande : elle a beaucoup d'habitans. Leurs mœurs & leur langue ſont différentes de celle des inſulaires précédents : ils ſe raſent la tête, & fléchiſſent le genou lorſqu'ils ſaluent : on les regarde comme très-braves & très-adroits à manier les armes. Cette île eſt couverte de forêts.

remplies d'ours, & d'autres animaux sauvages. On y trouve plusieurs rivières, à l'embouchure desquelles sont des espèces de ports, où les grands vaisseaux sont à l'abri des vents & de la tempête.

Id. Ibid. L'île *Urup* est habitée par une nation qui a beaucoup de rapport avec celle d'Iturpu. Comme la précédente, elle fabrique des toiles d'ortie, achete à Kunaschir des étoffes de coton & de soye, & va les échanger dans les deux premières îles, contre des loutres de mer, des renards & des plumes d'aigles. On est certain que ce peuple n'est soumis à aucun souverain; & on conclut de-là que les Iturpus jouissent de la même liberté. *Kunaschir* est une île assez grande : elle est fort peuplée, & ses habitans ressemblent beaucoup à ceux de l'île précédente : on croit cependant qu'ils sont soumis à ceux de Matmai, dont nous allons parler.

Matmai est la plus grande de toutes les îles Kuriles; ses habitans, dont le nombre est assez considérable, sont de la même nation que les précédentes. On trouve sur le bord de la mer, au Sud-ouest, une ville de même nom, laquelle a été bâtie, & est habitée par des Japonois. C'est dans cette île qu'on envoie les gens qui sont disgraciés au Japon. La place est défendue par une nombreuse garnison, bien pourvue d'artillerie, d'armes à feu, & de munitions de toute espèce. Il y a en outre des corps-de-gardes établis le long de la côte à l'Est & à l'Ouest : les habitans de l'île portent à la ville du poisson, de la graisse de baleine & des peaux. On trouve à Matmai

beaucoup d'esclaves, qui sont originaires du Kamtschatka. Cette île n'est séparée de celle de Niphon, qui est la principale de l'empire du Japon, que par un détroit, qui n'est pas large, à la vérité, mais on le regarde comme fort dangereux, surtout lorsque la marée monte ou descend, à cause des promontoires qui avancent des deux côtés.

Ces îles sont appellées par les Japonois *Eso* ou *Jeso*, d'où les Européens ont formé le pays de Jeso. Tous les Géographes ont eu des opinions différentes sur sa situation. Les uns l'ont joint au Japon; d'autres à l'Amerique; plusieurs l'ont confondu avec la presqu'île du Kamtschatka: quelques-uns n'en ont fait qu'une île, qu'ils ont mise au Nord-est du Japon. Ces erreurs viennent d'un vaisseau Hollandois, nommé *Castricum*, qui, en 1543, alla découvrir les côtes de la Tatarie. Ceux qui le montoient apperçurent ces îles, & ne visitant pas les détroits qui sont entre elles, les prirent pour une seule; & s'imaginerent que c'étoit le pays de Jeso des Japonois; & à leur retour en Europe, affirmerent qu'ils avoient vu *le pays de Jeso.* Les Géographes, d'après cette rélation vague, bâtirent des systêmes, & formerent dans leur imagination un pays de Jeso.

Muller, ut *suprà.*

La découverte du Kamtschatka conduisit bien-tôt à d'autres : on parvint aux îles Kuriles, & peu après au Japon. Pierre le Grand, dont le génie étoit trop vaste pour ne s'occuper que d'un seul objet, résistoit à l'intrépide roi de Suede, & char-

geoit un officier Causaque de visiter les limites de l'Asie & de l'Afrique. Ce Causaque n'ayant pas répondu aux intentions de son maître, celui-ci envoya un Danois, connu sous le nom de capitaine Bering, pour voir si, par la mer du Kamtschatka, on pouvoit aborder aux côtes d'Amérique. Bering partit en 1525. mais il ne réussit pas dans sa première expédition : la fortune sembloit alors fatiguée de seconder les entreprises du monarque des Russes : elle réservoit la gloire du succès à ses illustres successeurs. Bering partit une seconde fois, sous les ordres de l'impératrice Anne : il étoit accompagné de l'astronome de l'Isle de la Croyere, de cette famille de l'Isle qui a produit de si savans Géographes : il arriva dans un pays qu'on croit être l'Amérique : voyant que toute espèce de secours lui manquoit dans ce pays sauvage, il prit le parti de revenir au Kamtschatka ; mais il fit naufrage dans une île à laquelle il donna son nom, & y périt : *Ischirikow*, qui commandoit un autre vaisseau, périt aussi peu de tems après.

Les Russes ont cru ne devoir pas s'arrêter en si beau chemin : ils continuerent toujours leurs recherches. Vers la fin de 1763. un vaisseau partit du Kamtschatka, traversa le détroit qui sépare cette presqu'île de la terre qu'on croît être l'Amérique, arriva à des îles habitées : ceux qui le montoient débarquerent dans ces îles, y firent commerce avec les Insulaires, qui leur vendirent des peaux de renards noirs, lesquelles étoient d'une si grande beauté,

qu'on les jugea dignes d'être présentées à l'Impératrice. On a donné le nom d'*Alcyut* à ces îles. Pour entretenir le commerce avec les habitans, on a fait un établissement dans l'île de Bering. Catherine II, remplie de zèle pour ses sujets, a nommé le colonel *Bleumer* & d'habiles Géographes pour aller examiner ces îles nouvellement découvertes, & voir s'il est possible d'aller au-delà.

On a lieu d'espérer qu'on découvrira enfin un passage en Amérique par le Nord-ouest : les Anglois, de leur côté, font des recherches & des tentatives continuelles : ils rencontreront sans doute un jour les Russes : les marchandises de la Chine & du Japon passeront en Europe par la Sibérie, comme par le Canada.

L'ouvrage est commencé ; mais il n'est pas achevé. Il demande la protection des Souverains.

Par qui la Sibérie étoit autrefois gouvernée. Strahlenberg, *ubi suprà*.

La Sibérie occidentale étoit autrefois un Royaume : les Kans étoient Usbecks d'origine : leurs descendans sont encore en Russie, où ils ont le rang de Princes : on les connoît sous le nom de *Sibirski*. Les Russes s'en emparerent en 1595, comme nous le dirons dans la suite, y bâtirent des villes & des villages dans les meilleures contrées, & jusque sur les confins de la Tartarie Chinoise. Elle est aujourd'hui divisée en trois grandes provinces, qui prennent le nom de leurs capitales, savoir *Tobolsk*, *Jeniseik* & *Irkutsk*.

La ville de *Tobolsk* est située au confluent des rivières *Irtis* & *Tobol*. Elle est sur une montagne dont le pied est habité en partie

par des Tatars Mahométans, en partie par des Ruſſes. Elle eſt fort commerçante : il y va des marchands de preſque toute l'Aſie. Le Gouverneur de la province y fait ſa réſidence.

Jeniſeik eſt ſituée ſur le bord de la rivière Jeniski, dont elle tire ſon nom : elle eſt grande, bien peuplée, & aſſez fortifiée : les denrées y ſont à fort bon marché.

Laurent Lange, voyage à la Chine; Hiſtoire général. des Tatars.

Ivoire ſinguliere.

On trouve aux environs de cette ville, aſſez avant dans la terre, des eſpèces de cornes qui reſſemblent beaucoup à l'ivoire, par la couleur, le luſtre, même par les veines : elles en ont la dureté : mais elles ſont plus caſſantes, ce qui les rend plus difficiles à mettre en œuvre. Ces cornes peſent ordinairement ſoixante-dix à quatre-vingt livres. Les habitans du pays les appellent *Manmout* : ils ignorent d'où elles proviennent. Les uns prétendent que ce ſont véritablement des dents d'éléphans qui ont péri dans ce lieu ; d'autres aſſurent que ce ſont les cornes d'une grande bête qui vit ſous terre, & qui meurt auſſi-tôt qu'elle reſpire l'air. Pluſieurs perſonnes de diſtinction aſſurerent à l'auteur de la traduction d'Abulgaſi-kan, qu'ils avoient vu de ces cornes, où il y avoit encore une partie du crâne attaché, & des mâchoires entières de cette prétendue bête, avec des dents du poids de dix-huit à vingt livres chacune ; mais ils convenoient de bonne foi qu'il leur avoit été impoſſible de connoître ſi c'étoient des os, ou quelqu'autre matière : quoique la racine des cornes fût concave, & remplie d'une matière qui reſſembloit à du ſang caillé & ſeché.

Irkutsk eſt ſituée ſur la rivière d'Angara : elle eſt aſſez bien fortifiée. Le ſel, le bled, la viande & le poiſſon y ſont à grand marché. On voyoit autrefois à l'Eſt de cette ville une caverne, d'où il ſortoit des flammes, mais elle n'exiſte plus. Vis-à-vis d'Irkutsk il y a un aſſez beau monaſtère.

ARTICLE II.

§. I.

Climats & Productions de la Ruſſie.

JUSQU'A préſent on n'a eu qu'une connoiſſance très-imparfaite du climat de la Ruſſie : tous les écrivains qui en ont parlé l'ont repréſentée comme un pays très-froid, où l'hiver eſt plus long que l'été, dans lequel on trouve des forêts d'une étendue immenſe, & très-peu d'hommes.

Strahlenberg.

M. de Strahlenberg, qui, comme nous l'avons dit, reſta long-tems en Sibérie, s'occupa à connoître les mœurs, les uſages, les différents climats, les productions, &c. des différens pays qui compoſent le vaſte empire de Ruſſie. Il en donne une deſcription ; &, de tout ce qui a paru dans ce genre juſqu'à préſent, c'eſt ce que nous avons de mieux. Je l'ai pris pour guide.

Diviſion des Climats de la Ruſſie.

Il diviſe le climat de la Ruſſie en quatre parties, du Nord au Sud.

La première eſt compoſée des provin-

ces Septentrionales qui s'étendent depuis le 70e. degré de latitude, jusqu'au 60e. Elles ont de l'Est à l'Ouest une longitude aussi considérable que celle de l'Empire. Ces Provinces sont : la *Laponie Russienne*, la *Carélie Septentrionale*, *Olonetz*, *Kargapol*, *Arkhangel*, *Petchora*, l'*Ugorie*, l'*Oldoria* & la *Samoiede* ; & dans la Sibérie, les Provinces de *Beresow*, de *Surgut*, de *Narim*, de *Magasea*, de *Jakutsk*, & la partie septentrionale du *Kamtschatka*. Tout ce pays est très-froid, l'air y est très-rude, & l'hiver dure huit à neuf mois : il est presque tout couvert de marais, de forêts & de montagnes : le bled y est fort rare : il y a très-peu d'habitans. Pour faire le voyage d'Arkhangel à Pétersbourb en hiver, on est obligé de prendre de grandes précautions contre le froid & la faim : entre Arkhangel & le lac *Onega*, on ne rencontre qu'un desert affreux, où il n'y a ni bourg, ni village, ni maison : on est obligé de coucher deux ou trois nuits en plein air.

Premiere partie, très-froide.

Ce climat ne produit ni fruits ni légumes : on y trouve quelques choux blancs ; mais ils ne sont pas plus gros que le poing. Pour arbres il n'y a que des buissons & de arbrisseaux. Les groseillers noirs & rouges, les framboisiers, les fraisiers &c. y sont fort communs.

La quantité d'oiseaux, de bêtes sauvages & de poisson, dédommage les habitans de ce que la terre leur refuse : ils en trouvent assez pour se nourrir, se vêtir, même pour payer leurs contributions.

Seconde partie, moins froide.

La seconde division du climat de la

Russie contient les provinces situées entre le 60e. & le 57e. degré de longitude ; savoir, *Novogorod*, *Belozero*, *Wologda*, *Usting*, la *Permie*, & la partie moyenne de la Sibérie, où se trouvent *Werschoture*, *Tobolsk*, *Ienifeik*. & *Ilimsk*. Comme l'air y est plus doux, elles sont plus peuplées. Outre les petits fruits que j'ai nommés, elles produisent de fort bon bled & des légumes passables. Il y a beaucoup de gibier, de gros bétail, des moutons, des chevaux & du poisson de différentes espéces. Il arrive assez souvent que la récolte n'est pas bonne dans ce climat : mais il est habité par des hommes robustes & laborieux, qui savent, à force de travail, réparer les pertes que l'intempérie de l'air leur cause.

Troisième partie, tempérée.

La troisième division est entre le 57e. degré de latitude, & le 54e. Ses Provinces sont : *Smolensko*, *Moscou*, *Rostow*, *Resan*, *Nischnei-Novogorod*, *Casan*, *Wiatka*, la partie méridionale de la Permie, & la partie de la Sibérie qui est la plus au Sud, comme la *Slabode* d'*Iset* & de *Tobolsk*, *Tara*, *Tomsk*, *Krasnoiar*, & toute la *Daurie*, ou le pays voisin des *Nerzinsk*, sur les frontières de la Tartarie Chinoise. Ces Provinces jouissent d'un air sain & tempéré : il y croît des fruits de toute espéce, parmi lesquels se trouve une espéce de pomme appellée *Nalive*, ce qui veut dire en françois *versé plein*, parce qu'elle est en effet pleine de jus. Son goût est grelet & assez agréable. En mûrissant, elle devient si transparente, qu'on peut compter les pepins qui sont dedans. On

a souvent essayé de transplanter ce fruit dans d'autres climats ; mais il dégénere au point qu'il devient insipide. Les légumes & le bled viennent en abondance dans ces contrées. On y voit très-peu de montagnes, de marais & de forêts ; mais le pays est tout entrecoupé de rivieres & de lacs. Le gibier, la volaille, les bestiaux & le poisson y sont fort communs : il n'y a point de vignes.

Les cantons qui environnent Tobolsk & Iset sont regardés comme les greniers de la Sibérie. Le terrein y est si gras, qu'on n'y fait aucun usage du fumier. Pour fertiliser les prairies, on met au printems le feu à l'ancienne herbe. Il y a dans les villes des jardins immenses, où l'on cultive de l'ail, dont le peuple de Russie fait un grand usage.

Quatrième partie, meilleure que les autres.

Enfin, la quatrième division contient les Provinces qui sont situées entre le 54e. & le 46e. degré le latitude : ce sont la *petite Russie*, *Woronitz*, & *une partie du gouvernement d'Astracan*. L'air de ce pays est assez chaud : l'hiver y fort court & peu sensible. Le terrein est plat : il forme de très-belles plaines entrecoupées de rivières très-poissonneuses. Quoiqu'il n'y ait point de forêts, on y trouve beaucoup de gibier. Le plus commun est une espéce de lievres, qu'on appelle *lievres volans*. Ces animaux s'appuyent, en courant, sur leurs pattes de derrière, de manière qu'ils s'élancent de trente pieds, & si rapidement, qu'ils semblent voler : à peine les voit-on poser à terre. Ils sont de la couleur ordinaire des lievres d'Eu-

Lievres volans.

ſope, pendant l'été: mais ils deviennent blancs comme la neige pendant l'hiver.

On trouve peu de montagnes dans cette contrée: elle eſt beaucoup plus peuplée que les trois autres parties de l'empire Ruſſe: elle produit une quantité prodigieuſe de bled, de légumes & de fruits. Le fruit qui mérite le plus d'attention eſt l'*arbouſe*, eſpèce de melon. Il eſt d'un verd foncé, rond comme une groſſe citrouille: on ne trouve point de vuide en dedans: ſa chair fond dans la bouche: ſon goût eſt extrêmement agréable: il rafraîchit beaucoup, & ne cauſe pas la moindre incommodité. La graine n'eſt point raſſemblée au milieu comme dans le melon & la citrouille; elle eſt répandue dans toute la chair, environ à deux ou trois doigts de l'écorce.

Il y a des vignes auprès d'Aſtracan: le raiſin en eſt aſſez gros & d'un goût agréable; mais le vin qu'on en tire n'eſt pas bon & ſe conſerve fort peu, parce que le terrein eſt chargé de nitre & de [illegible]l. Au contraire, celui qu'on recueille ſur les bords du Don & du Dnieper, proche les villes de *Czerkatkoi*, *Belgorod* & *Kiow*, eſt ſupérieur à celui de Saxe. Le Don & le Volga fourniſſent une eſpèce de poiſſon qui eſt aſſez remarquable: il ſe nomme *Belluga*. C'eſt le plus gros poiſſon de rivière que l'on connoiſſe: on en voit de cinquante-ſix pieds de long ſur dix-huit de large. On le ſale, le fume, & on en fait une nourriture aſſez agréable. Avec ſes œufs on fait le *caviar*, qui ſe tranſporte en Italie &

en Espagne, ce qui fait un revenu considérable à l'Empereur.

Il y a beaucoup de terres incultes du côté d'Astracan, sur les frontières de la petite Tatarie & de la Circassie: la cause vient des inondations du Volga, & des incursions des Tatars qui sont aux environs.

Fruits, Légumes.

La Russie produit beaucoup de miel & de cire, dont elle fait un commerce considérable. On y trouve les mêmes fruits que produisent les différentes parties de l'Europe, comme pommes, prunes, cerises, &c. Les melons y sont fort bons: les Russes les cultivent avec beaucoup de soin. Il y a tant de champignons, que le peuple en fait sa principale nourriture. Les racines de toute espèce y viennent fort bien. Il n'y a pas plus d'un siécle qu'on y connoît les asperges: on y en trouve aujourd'hui d'aussi bonnes que partout ailleurs: elles y furent portées par des marchands Hollandois & Allemands.

Olearius, *ubi suprà.*

Idem, Relation de tout ce qui regarde la Moscovie, tirée des meilleurs Auteurs 1687. Le géographe Turc, manuscrit de la bibliothéque du Roi, Jules Scaliger fait mention de cette plante.

Plusieurs écrivains assurent qu'entre le Volga & le Don on trouve une plante singulière. On l'appelle dans le pays *Boranez*, c'est-à-dire, *Agneau*: elle en a effectivement la figure. Sa toison est aussi délicate que celle d'un agneau nouvellement né, ou tiré du ventre de la mere. Les femmes s'en servent pour couvrir leur tête, & les gens riches en font des couvertures de lits: ses cornes sont des bouquets de laine: elle tient à la terre par sa souche, qui lui sert de nombril: en croissant elle change de place autant que sa

souche le lui permet, & se nourrit de l'herbe qui est autour d'elle: lorsqu'il n'y en a plus, ou qu'elle vient à secher, ce *zoophite*, ou cette plante animal, meurt: elle est très-agréable en goût: lorsqu'on la mange, on y trouve de la chair, d'où il sort un peu de sang. Sitôt que le loup l'apperçoit il se jette dessus & la mange avec avidité. Olearius, livre 3. dit que c'est une espèce de citrouille, qu'elle ne broute point l'herbe; mais qu'elle la fait secher autour d'elle. Quand cette citrouille est mûre, sa souche seche, & le fruit se couvre d'une peau velue, qu'on peut préparer & employer au lieu de fourrure. L'auteur ajoute qu'on lui montra plusieurs peaux qui avoient été déchirées d'une couverture de lit, en lui assurant qu'elles venoient de ce fruit: mais il eut de la peine à le croire.

Un Anglois, qui passa neuf ans à la cour de Russie, vers le milieu du dernier siécle, fit une rélation de ce qu'il avoit vû. Voici comme il s'exprime au sujet de la plante-agneau. » Quelques Histoires » rapportent d'une plante appellée agneau, » qui croît en ce pays-là (sur le Wolga) » qu'elle dévore toutes les herbes qui » croissent autour d'elle, & meurt en- » suite; mais ce qu'on en dit est une » fable. »

Il est possible que cette plante existe: elle enleve sans doute tous les sucs de la terre qui est autour d'elle, & par-là fait mourir l'herbe qui s'y trouve; voilà ce qu'on appelle brouter: sa figure peut avoir quelque rapport avec celle de l'agneau;

on trouve des choſes plus ſingulières dans la nature. Nous connoiſſons pluſieurs fruits qui ſont couverts d'une peau velue. Le chanvre eſt très-commun en Ruſſie.

Olearius, ubi ſuprà.

Le gibier eſt très-abondant en Ruſſie : les coqs de bruyere, les faiſans, les gelinottes, les perdrix, les oyes & les canards ſauvages y ſont à très-grand marché. On y fait peu de cas des hérons, des cygnes, des tourdres, des grives, des cailles, des alouettes : les payſans ne prennent pas même la peine de les tuer. Le nombre des oiſeaux de proye eſt conſidérable dans ce pays : on voit quelques faucons blancs dans les provinces ſeptentrionales. Les forêts contiennent un nombre incroyables d'ours, de loups cerviers, de tigres, des renards, de martres, de zibelines, de caſtors, d'hermines, &c. Les peaux de ces animaux ſont d'un grand produit pour la Ruſſie. Les plus précieuſes ſont de renard noir. Les ours & les loups y font des ravages terribles.

§. II.

Rivières, Canaux.

DANS la Ruſſie on trouve peu de rivières qui ne ſoient navigables : les principales ſont le *Dnieper* & le *Don*, qui coulent vers le midi ; le *Wolga*, qui, avec l'*Occa* & la *Moſckua*, coule d'abord à l'Orient, reçoit le *Kama*, groſſie par la *Wiatka*, & ſe replie enſuite vers le midi ; le *Duina* coule à l'Occident ; la *Wolhera*, le *Dwina* & le *Petchora* vont au Nord. Celles de la Sibérie ſont la *Tura*, l'*Iſet*, la *Taſſda*, le

Tobol,

Tobol, l'*Obi*, l'*Irtisch*, l'*Ischim*, le *Ket*, le *Ienisei*, l'*Angara*, &c. Ces deux dernières ont différentes cataractes assez dangereuses : on voit souvent périr des marchands qui tentent de les passer avec leurs marchandises. Les eaux des rivières de cette dernière contrée, après plusieurs circuits, & un cours de trois à quatre cents lieues, vont se perdre au Nord dans la mer Glaciale. Les rochers qui se trouvent dans celles de la Russie proprement dite, leur donnent un cours diamétralement opposé.

Dans la partie de cet Empire qui se trouve en Europe, & à l'Ouest des *Kamenoi-Poyas* ou *Monts Riphées*, les habitans tirent un parti très-avantageux des rivières, tant pour le commerce, que pour la communication réciproque des différentes provinces de l'Empire. La Russie étant située sous différens climats, l'abondance ou la disette ne sont jamais générales. Celles qui ont une abondante récolte prêtent, par le moyen des rivières, de prompts secours à celles qui en ont eu une mauvaise : ainsi la Russie, dans une calamité, se suffit à elle-même.

Pierre I. connoissant l'importance de cette communication, voulut encore que l'art secondât la nature : par des canaux il força toutes ces rivières de se joindre les unes aux autres. Le premier & le plus long de ces canaux fut tiré à côté & le long de la partie méridionale du lac de *Ladoga*. Il commence vis-à-vis de la forteresse de Sleuselbourg, qui est à l'entrée de la Neva, & s'étend à l'Est jusqu'à la rivière de *Wolchova*, proche la ville de

Nova-Ladoga. Ce canal a cent * *werstes* de long, ou vingt lieues de France. Le Czar fit construire ce canal, parce que le lac de Ladoga a un fond très-sabloneux, & si mouvant, que dans les grandes tempêtes, on voit souvent des bancs de sable transportés d'un endroit à l'autre; & les bâtimens qui alloient à Petersbourg étoient souvent jettés par la tempête sur ces bancs nouvellement formés, & périssoient sur les côtes basses de ce lac.

Plusieurs personnes assurent que la cause du changement de fond dans ce lac, vient de ce qu'il a tous les trois ans flux & reflux.

Le second canal commence à la rivière de *Twerza*, qui tombe dans le Wolga, proche la ville de *Twer*, joint cette rivière avec celle de *Msta*, qui se décharge dans le lac *Ilmen*, d'où sort la Wolchowa, qui communique avec le premier canal. Par le moyen de celui-ci, on peut à présent voyager par eau depuis Petersbourg jusqu'à la mer Caspienne. Mais les vaisseaux, allant contre le courant de l'eau, & étant obligés d'attendre dans le second canal que les rivières soient assez enflées pour fournir de l'eau aux écluses, on est ordinairement deux ans à faire ce voyage.

Le troisième canal commence proche la source du *Wolga*, aux environs de la ville de *Rzewa*, s'étend jusqu'à la rivière de

* Le werste est une mesure itinéraire de Russie : il en faut quatre pour faire une lieue de France.

Mosckua, & forme une communication entre les villes de Moscou & de Petersbourg : on n'en fait point d'usage.

On en a commencé un entre la *Tula* & une petite rivière qui tombe dans le lac *Ivan*, où le Don prend sa source; mais il n'a point été achevé.

Pour établir la communication entre le Don & le Wolga, on s'étoit proposé d'en commencer un à la rivière d'*Ilawla*, qui tombe dans le Don : on devoit le conduire jusqu'à celle de *Kamischinka*, qui se jette dans le Wolga.

Suivant le plan qu'on s'étoit proposé, on devoit construire un sixième canal, pour joindre les rivières de *Witigor* & de *Koef*, afin d'établir une communication entre les lacs *Belezero* & *Onega*.

Les rivières de la Sibérie se communiquent toutes, à l'exception de deux; mais il seroit fort aisé de les joindre : le terrein par lequel il faudroit conduire le canal est d'une très-petite étendue. On épargneroit par-là de grands détours qu'on est obligé de faire, pour aller commercer à la Chine, & dans le pays des Mongous. Comme l'endroit est presque désert, on n'a pas fait beaucoup d'attention à cet inconvénient.

Strahlenberg, *ubi supra*.

On voit, par ce qu'on vient de lire, que l'empire de Russie est un des mieux situés du monde. Toutes les provinces qui le composent peuvent non-seulement commercer ensemble par eau & par terre, mais encore avec les quatre parties du monde.

§. III.

Nature du terroir de la Sibérie. Mines.

Je ne m'étendrai pas davantage fur les différens climats, & fur la variété des productions de la Ruffie : la Sibérie n'étant connue que depuis très-peu de tems, je crois pouvoir faire un article particulier de la nature de fon terroir, & des différentes mines qui s'y trouvent. Cette vafte contrée eft baffe, plate, & fort en pente vers la mer Glaciale : le terrein y eft humide & marécageux ; il renferme beaucoup plus de falpêtre que les terreins fablonneux ; par conféquent il eft plus froid que les pays occidentaux, quoique fitués fous la même latitude. Il ne vient aucun fruit à Tobolsk, & on en a beaucoub à Stokolm, qui eft de deux degrés plus au Nord.

La pente de la Sibérie eft annoncée par le cours des fleuves, qui, comme nous l'avons remarqué plus haut, coulent au Nord, & par le vent du Nord : les montagnes ne la garantiffent point de fes cruels effets.

On trouve dans la Sibérie des cornalines, des amétiftes, & de très-beau cryftal. Le verre foffile y eft très-commun ; on s'en fert pour garnir les fenêtres. Il y a dans les montagnes beaucoup d'*amianthe* ou d'*afbeft*, efpèce de pierre qui fe file, & dont on fait le linge qui fe nettoie au feu. Les Anciens ont parlé de ce linge, mais ils le regardoient comme imaginaire.

Linge incombuftible. *Id. ubi fuprà.*

Le fer de Sibérie est beaucoup meilleur que celui de Russie. On a trouvé depuis quelque tems des minerais d'or & d'argent dans le pays des Baskirs. Il y a dans la Daurie, près d'Argun, une mine d'argent, qui étoit connue des Tatars orientaux, bien avant que les Russes fussent maîtres de ce pays. On trouve en outre, près d'Argun, une montagne de jaspe, qui est d'un très-beau vert; mais si dur, qu'on ne peut le travailler avec l'acier. Le prince Gagarin, gouverneur de Sibérie, en fit tailler de petits morceaux, comme des boutons de veste : il les fit enchasser dans de l'or, les mit sur les harnois de ses chevaux : cela faisoit un très-bel effet.

Près de l'*Irtisch*, entre le lac d'eau salée, nommé *Jamischewa*, & le lieu qu'on appelle *les Sept-Palais*, il y a beaucoup de matière bitumineuse, qui s'enflamme lorsqu'on l'approche de la chandelle. Cette matière n'est par couchée horisontalement; elle est au contraire rangée comme à pic & par bandes dans la terre.

Il y a deux volcans en Sibérie; l'un près de la rivière de Chatanga, à l'Est, aux environs de l'embouchure du Lena dans la mer Glaciale. On ramasse dans les cendres de ce volcan beaucoup de *sel ammoniac* : l'autre est dans le Kamtschatka, vers le Sud : on trouve auprès de ce dernier des fontaines d'eaux minérales, qui ne peuvent être d'un grand usage, à cause de leur éloignement.

Dans les montagnes d'*Ural*, d'où sort d'un côté le *Tobol*, de l'autre le *Jaïk* & la *Samara*, on recueille beaucoup d'huile

terrestre, qu'on appelle *Kaminamassa* en langue russe, c'est-à-dire, beurre ou huile de rocher. Plusieurs Auteurs ont cru qu'elle sortoit du roc telle que les Russes la vendent; mais ils se sont trompés. C'est une eau vitriolique que l'on fait secher dans des fours. Si par hazard elle se coagule dans les montagnes, elle noircit la terre; &, dans certains endroits, il s'en forme de l'ardoise. C'est avec cette espèce d'huile que les Russes nourrissent leurs cuirs.

ARTICLE III.

§. I.

Population.

JE crois ne pouvoir suivre dans cet article de meilleur guide que M. de Voltaire : il a travaillé sur des Mémoires qui lui ont été envoyés de Pétersbourg; & tous les autres Ecrivains s'en sont rapportés aux récits de quelques Voyageurs qui n'avoient que le oui dire pour autorité.

Les pays les plus cultivés sont toujours les plus peuplés. Les hommes sont plus rares dans le Nord, que dans les autres parties du monde, parce que les sciences & les arts y ont été portés plus tard. L'empire de Russie, relativement aux autres, est un Empire moderne; il est vrai que les Russes ont fait en peu de tems plus de progrès que les autres nations; mais ils ne sont pas encore arrivés à ce

point de perfection où la sagesse de leurs Souverains les conduit tous les jours. Leur pays n'est pas peuplé à proportion de son étendue. M. de Voltaire assure, d'après les rôles de la capitation, le dénombrement des marchands, des artisans, des paysans, que la Russie contient aujourd'hui vingt-quatre millions d'habitans : mais de ces vingt-quatre millions, la plûpart sont serfs, comme dans la Pologne, dans plusieurs provinces de l'Allemagne, & autrefois dans presque toute l'Europe. On compte en Russie & en Pologne, les richesses d'un gentilhomme par le nombre de ses esclaves. Voici le dénombrement fait en Russie des mâles qui payent la capitation : 198000. marchands, 16500. ouvriers, 1950. paysans incorporés avec les marchands & les ouvriers; 430220. paysans appellés *Odonoskis*, qui contribuent à l'entretien de la milice; 26080. qui n'y contribuent pas; 1000. ouvriers de différens métiers; 4700. qui ne sont point incorporés dans les classes des métiers; 555000. paysans dépendant immédiatement de la couronne; 1233450. de l'autre part; 64000. tant Chrétiens que Mahométans & Payens, employés aux mines de la Couronne; 242000. autres paysans de la Couronne, travaillant aux mines & aux fabriques des particuliers; 57000. nouveaux convertis à l'église Grecque; 241000. Tatars & Ostiaks Payens; 78000. Murses, Tatars, Morduates, & autres, soit Payens, soit Grecs, employés aux travaux de l'Amirauté; 28900. Tatars contribuables, appellés

Tepteris & *Bobilitz*; 9100. ſerfs de pluſieurs marchands & autres privilégiés, leſquels, ſans poſſéder de terres, peuvent avoir des eſclaves; 418000. payſans des terres deſtinées à l'entretien de la Cour; 60500. payſans dés terres appartenantes en propre à S. M. indépendamment du droit de la Couronne; 13600. payſans des terres confiſquées à la Couronne; 3550000. ſerfs des gentilhommes; 37500. ſerfs qui appartenoient à l'aſſemblée du Clergé, & qui défrayoient ſes dépenſes: ils ſont à préſent à la Couronne: 116400. ſerfs qui appartenoient aux Evêques: ils ſont aujourd'hui partie du domaine de la Couronne: 721500. ſerfs des couvens; 23700. ſerfs des égliſes Cathédrales & Paroiſſiales; 4000. payſans travaillans aux ouvrages de l'Amirauté, ou autres ouvrages publics; 16000. travailleurs aux mines & fabriques des particuliers; 14500. payſans des terres données aux principaux manufacturiers; 3000. travailleurs aux mines de la Couronne; 40. bâtards élevés par des Prêtres; 2200. ſectaires appellés *Roskolchiki*. Total ſix millions ſix cents quarante-ſix mille trois cents quatre-vingt-dix mille mâles payant la capitation. Dans ce dénombrement on a compris les enfans & les vieillards; mais non les filles, les femmes & les garçons qui naiſſent depuis l'établiſſement d'un cadaſtre juſqu'à la confection d'un autre. On peut tripler le nombre des têtes taillables, en y comprenant les femmes & les filles; par-là on trouve près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'état mili-

taire, qui eſt de trois cents cinquante mille hommes. La Nobleſſe & les Eccléſiaſtiques, qui montent, à peu-près, au nombre de deux cents mille, ne payent point la capitation. Tous les étrangers, de quelque profeſſion qu'ils ſoient, en ſont exempts. On ne comprend point dans ce dénombrement les habitans des provinces conquiſes, ſavoir, de la Livonie, de l'Eſtonie, de l'Ingrie, de la Carélie, d'une partie de la Finlande, de l'Ukranie; les Coſaques du Tanaïs, les Kalmoucs, les Samogédes, les Lapons, les Oſtiaks, & tous les peuples idolâtres répandus dans le vaſte pays de la Sibérie. Par ce calcul on peut conclure que le total général des habitans de la Ruſſie monte au moins à vingt-quatre millions. A ce compte il y a huit perſonnes par mille carré. Cette expoſition démontre que le terrein de la Ruſſie eſt, proportion gardée, cinq fois moins peuplé que l'Eſpagne; mais qu'il a près de quatre fois plus d'habitans: il contient, à peu-près, autant d'hommes que la France & que l'Allemagne; mais relativement à ſa vaſte étendue, le nombre des peuples y eſt trente fois plus petit.

M. de Voltaire, *ubi ſuprà.*

On compte dans cet Empire environ ſept mille quatre cents moines, & ſix mille ſix cents religieuſes, malgré tous les ſoins que Pierre le Grand prit pour les réduire à un plus petit nombre. Tout ce qui empêche la population eſt contraire à un Etat.

§. II.

Revenus du Souverain de la Russie.

Il est difficile de donner un détail circonstancié des revenus des Czars. Ceux qui se prétendent le mieux instruits comptent soixante-quatorze *Kopeiks* de contribution par tête, c'est-à-dire, cent sols de France. Cette somme monte à cinq millions. Les bourgeois & les paysans de la Couronne donnent, en outre, quarante Kopeiks par tête de plus que les paysans des Nobles, ce qui augmente le revenu du Souverain de deux millions. Les grands, les petits péages, & l'acise s'évaluent à quatre millions. Les monopoles de l'Etat, le commerce de la Chine & de la Perse par Astracan, les droits sur le sel, sur la boisson, sur le tabac, &c. montent à quatre millions : le tribut des provinces nouvellement conquises à deux : les mines, la Monnoye, les droits de Chancellerie & des autres Colléges à un : ce que l'Etat tire des Tatars & des Payens en pelleterie, à deux. La totalité monte à vingt millions de roubles, ou à cent millions de France. Je crois devoir observer que la capitation ne fut introduite en Russie qu'en 1716. Avant ce tems les contributions étoient réparties suivant le nombre des habitations des paysans.

Du tems du Czar Alexis, un paysan de noble ne payoit que dix Kopeiks & environ un boisseau, moitié seigle, moitié avoine : aujourdhui, en y ajoutant la contribution pour les recrues, un paysan paye

cinq ou six roubles, dont la perte tombe sur le gentilhomme, qui en tire d'autant moins.

§. III.

Forces Militaires.

AVANT Pierre I. la première milice de l'Empire étoit formée par les Strelits. On pourroit les comparer à ces *gardes Prétoriennes*, qui causerent tant de révolutions dans l'Empire Romain, qui, selon leur caprice, déposoient & proclamoient les Empereurs, ou à ces Janissaires, qui ont tant de fois troublé l'empire Turc, & qui font encore trembler l'empereur Ottoman. Les Strelits disposerent quelquefois du trône de Russie, & troublerent l'Etat tant qu'ils subsisterent.

Ils étoient au nombre de quarante mille : ceux qui étoient dispersés dans les provinces subsistoient de brigandages : ceux de Moscou vivoient en bourgeois, trafiquoient, ne servoient point, & poussoient l'insolence jusqu'aux derniers excès. Pour établir l'ordre en Russie il fallut les casser, ce qui étoit aussi dangereux qu'utile : Pierre I. eut le courage de l'entreprendre, & le bonheur de réussir. Le reste des troupes Russiennes n'étoit composé que d'une vile populace, mal disciplinée, & presque toujours mal commandée. Les Czars avoient la mauvaise politique d'éloigner de la guerre les Seigneurs & les Gentilshommes, qui en étoient venus à regarder cette indigne oisiveté comme une exemption honorable. Si par hazard quelques-uns d'eux servoient, leur naiss

ſance leur tenoit lieu d'expérience. Les Officiers qui commandoient les troupes étoient des Allemands, qui, ſimples ſoldats dans leur pays, n'étoient Officiers que parce qu'ils ſe trouvoient en Ruſſie.

Pour préſenter une juſte idée des forces militaires de la Ruſſie, telles qu'elles ſont aujourd'hui, il faut les diviſer en troupes régulières, & en troupes irrégulières, & les ſubdiviſer en offenſives & défenſives.

Strahlenberg, *ubi ſuprà*.

Les troupes régulières offenſives compoſent quarante-huit régimens d'Infanterie. La garde du corps eſt compoſée de quatre régimens, qui forment douze bataillons; chaque bataillon eſt compoſé de huit compagnies; quatre de fuſiliers, quatre de grenadiers, chacune de cent quatre-vingt-douze hommes; & d'une de bombardiers, de trois cents vingt hommes.

Le reſte de l'Infanterie eſt diſtribué en trois diviſions, dont chacune a un régiment de grenadiers. Chaque régiment eſt de huit compagnies, dont chacune doit avoir cent quatre-vingts hommes. Le nombre de ſoldats qui compoſent cette Infanterie monte à ſoixante-trois mille trois cents ſoixante hommes.

La Cavalerie ſe diſtribue auſſi en trois diviſions, dont chacune eſt de dix régimens de mouſquetaires, & d'un régiment de grenadiers. Chaque régiment forme dix compagnies, dont chacune doit être de quatre-vingt-ſeize hommes; ainſi ces trente-trois régimens ſont trente-un mille ſix cents quatre-vingts hommes.

L'Artillerie eſt compoſée de trois régi-

mens, chacun de treize compagnies, dont huit de canoniers, une d'artificiers, une de bombardiers, une d'ingénieurs, une de mineurs, & une de pontoniers, faisant en tout sept mille quatre-vingt-dix-huit hommes : en y ajoutant les ouvriers, le tout se montera à douze mille hommes.

Les troupes offensives irrégulières sont composées 1°. des gentils-hommes, 2° des Cosacs du Don, 3°. des Cosacs de la petite Russie, 4°. des Cosacs de Belgorod, 5°. des Cosacs de Iaïck, 6°. des Cosacs de Géorgie, 7°. des Calmoucs, 8°. des Tatars. Toutes ces nations réunies forment un corps de soixante mille hommes, toujours prêts à marcher au premier ordre.

On entend par troupes défensives, celles qui sont obligées de veiller continuellement sur les ennemis, ou d'empêcher les troubles.

Les troupes régulières défensives sont en garnison, soit au milieu du pays, pour éviter les troubles domestiques, soit dans les places fortes des frontières : on les appelle régimens Noirs. On fait monter le nombre de ces troupes à quatre-vingt-seize mille hommes.

Les troupes irrégulières défensives sont: 1°. la noblesse du pays avec ses valets : 2°. la milice de Russie dans chaque Gouvernement, 3°. les Cosacs, les Calmoucs & tous les Tatars. Ces troupes n'ont ni paye, ni uniforme, ni munitions de bouche : l'Etat ne leur fournit que les armes & les munitions de guerre : elles ont leurs officiers particuliers, & dépendent du Gouverneur général de chaque province.

Officiers Généraux.

L'armée est commandée par un Feld-Maréchal général : le second Feld-Maréchal préside au conseil de guerre, & change tous les trois ans.

Dans l'Infanterie, il y a deux Généraux, trois Lieutenans généraux, six Majors généraux, six Brigadiers, sans compter les officiers des gardes du Corps, qui sont presque tous Généraux ou Brigadiers.

Il y a dans la Cavalerie un Feld-Maréchal-Lieutenans-général, trois Lieutenans-généraux, trois Majors-généraux, & six Brigadiers.

Artillerie.

Pour l'Artillerie, il y a un grand-Maître, un Lieutenant-général, & trois Majors-généraux, savoir, un de l'artillerie, un des fortificattons, un Maître-général des quartiers, & trois Colonels ayant rang de Brigadiers.

En tems de paix, l'Artillerie est distribuée par trois divisions : la première est dans la ville de Moscou, d'où elle peut être facilement transportée par eau à Smolensko, à Casan & ailleurs ; la seconde division a son quartier dans la grande Novogorod, à cause de la proximité de la Livonie, de l'Ingrie & de la Lithuanie ; la troisième réside dans la ville de *Seusk* ou de *Sevski*, à cause du voisinage de Kiow, de la Crimée & d'Asow. A chaque entrepôt, il y a un régiment d'Artillerie, avec 12. pièces de canon de 24. livres de balles, 24. de 18. 30. de 12. & 120. de 3, 16. mortiers de 360. livres, 12. de 40. avec les charriots & les munitions nécessaires pour marcher sur le champ. Un tiers des chevaux est toujours avec

le régiment : les autres sont distribués parmi les paysans.

L'uniforme de l'armée est distribué selon les grandes couleurs des armes du pays. Les Gardes-du-corps ont du vert, du blanc, du bleu & du rouge : les paremens indiquent les divisions & les brigades.

Forces Maritimes.

Avant Pierre le Grand, la Russie n'avoit point de forces maritimes. Elle a aujourd'hui, sur la mer Baltique, 36 vaisseaux de ligne, 12. grandes frégates & 9. petites; 240. galeres, dont 60. sont destinées au transport de la Cavalerie, & toujours prêtes à se mettre en mer. On en garde dans les magasins un pareil nombre : elles sont démontées par pièces numérotées, avec les équipages qui leur sont nécessaires. On entretient toujours dans l'eau salée, près de Stra-Rousa, autant de chêne & de bois qu'il en faut pour les vaisseaux.

La flotte est divisée en trois escadres, & commandée par un Amiral-général, au pavillon blanc, portant la croix de Bourgogne. L'avant-garde a son Amiral, au pavillon bleu avec la croix blance : l'arrière-garde a aussi son Amiral, au pavillon rouge, & une croix blanche. Chaque escadre a un vice-Amiral, un Schoubynacht & trois Commandeurs.

Les galeres sont commandées par un Amiral, deux vice-Amiraux, trois Schoubynacht & trois Commandeurs : elles ont le même pavillon que leurs escadres, & n'en different que par la forme.

Lorsque le Czar commande lui-même, son vaisseau porte l'étendart de l'Etat; il

eſt jaune : au milieu ſont les armes de l'Empire, avec l'aigle noir & les quatre mers, qui ſont, la mer Blanche, la mer Noire, la mer Caſpienne & la mer Baltique. Le Czar avoit autrefois une flotte ſur la mer Noire; mais depuis que les Turcs ont repris Azow, on leur a vendu quelques vaiſſeaux, & on a retiré les autres à Tavror ſur le Don, où ils ſont à ſec ſous des auvents. Les guerres qu'on eſt quelquefois obligé de ſoutenir contre la Perſe, ſont cauſe qu'on entretient quelques petits vaiſſeaux ſur la mer Caſpienne.

Le prince d'Olgorucki, gouverneur général de Sibérie, reçut ordre de faire chercher dans cette contrée de bons ports & des commodités pour y conſtruire des vaiſſeaux.

Tous les ports de la Ruſſie ſont bien fortifiés & bien entretenus : ils dépendent uniquement de l'Amirauté. Le plus grand, ſur la mer Baltique, eſt celui de Cronſtadt : il eſt avancé dans la mer, bâti ſur des pilotis, & contient à l'aiſe trois cents vaiſſeaux. On peut regarder ce port comme étant celui de Saint-Petersbourg, il n'en eſt éloigné que de quatre milles d'Allemagne. Ce port a de grands inconvéniens; la mer n'eſt pas aſſez large devant ſon baſſin; il eſt environné d'une multitude infinie de rochers cachés ſous l'eau, & de bancs de ſable; les glaces y ſont un trop long ſéjour; la mer n'en eſt débarraſſée que vers la fin de Mai; la quantité d'eau douce qui eſt aux environs fait pourrir les vaiſſeaux. Le meilleur que l'on connoiſſe eſt celui qu'on nommoit autrefois le port Rager,

wiek, & qui, par les ordres de l'Impératrice régnante, porte aujourd'hui le nom de port Baltique.

Il n'y a point de port considérable sur la mer Blanche. On a toujours regardé comme une chose très-difficile d'en construire un sur la côte occidentale de la mer Caspienne, dont la Russie posséde une grande partie : les côtes sont trop plattes. Les Russes possédoient sur la mer Noire, près de Tagarock, un des plus beaux ports du monde; mais les Turcs le firent sauter & le démolirent totalement en 1711. après la paix de Pruth.

Les matelots & les autres gens de mer en Russie, sont sur le même pied que les troupes de terre; on enrôle dans toute l'étendue de l'Empire; ils sont obligés de rester continuellement dans les ports de mer, de monter la garde deux jours de la semaine, de travailler trois, & d'en passer un chez eux.

Le détail des forces maritimes de la Russie nous conduit à parler de la petite chaloupe qui a occasionné la construction de la flotte. En 1721, la paix étant conclue avec la Suéde, Pierre I. fit couvrir cette chaloupe de cuivre doré, & la fit transporter de Moscou à Saint-Pétersbourg, où, un jour marqué, on la lança à l'eau avec beaucoup de solemnité. Tous les vaisseaux, en général, la saluerent de toute leur artillerie.

Id. Ibid.

Quelques jours après, le Czar alla dans cette chaloupe à Cronstadt, où toute la flotte étoit à la rade. L'Amiral général tenoit le gouvernail, pendant que deux Ami-

raux & deux vice-Amiraux ramoient : le mât portoit l'étendart de l'Etat. La chaloupe étoit suivie de trois cents petits bâtimens. Aussi-tôt qu'elle parut, toute la flotte la salua, aussi-bien que les forts de Cronstadt & de Cronslot. On la salua une seconde fois, lorsqu'elle entra dans les rangs de la flotte, & une troisième lorsqu'elle jetta l'ancre. Elle rendit ces trois saluts, aussi-bien que tous les petits bâtimens qui l'accompagnoient. Les mêmes cérémonies furent observées lorsqu'elle s'en retourna à Saint-Pétersbourg, où on la conserve dans le magasin, comme un monument précieux de l'établissement de la marine.

§. IV.

Gouvernement.

Titre de Czar.

Le Souverain de la Russie portoit autrefois le titre de *Grand-Duc* : on l'appelle aujourd'hui Czar. Plusieurs auteurs ont confondu ces deux titres, les regardant comme synonymes; mais ils ont des significations tout-à-fait différentes.

Le mot de *Czar*, qu'on devroit écrire *Tzar* ou *Zar*, répond à celui de Roi. Les anciens livres Esclavons, tant sacrés que profanes, donnent à tous les Rois le titre de Czar. La Bible Esclavone, qui a été traduite il y a plus de sept cents ans, bien avant que les grands ducs de Russie ayent pris le titre de Czar, le donne à Pharaon, à Saül, à David, à Salomon, à Alexandre le Grand, &c.

Jean Basiliewitz, surnommé le Grand, ayeul d'Ivan Basilowitz le Tyran, est le

premier souverain de la Russie qui ait pris le titre de Czar : il venoit de conquérir le royaume de Casan : son fils Basile, qui lui succéda, perdit ce Royaume, & avec lui le titre de Czar : mais Iwan Basilowitz II, surnommé le Tyran, reprit le royaume de Casan, conquit celui d'Astracan, & fut appellé Czar comme son ayeul. Ses titres étoient Czar de Casan & d'Astracan, grand duc de Moscou, de Wolodimir & de Novogorod, seigneur de Pleskow, &c. *Powelitel* & *Samoderschetz* de tous les Russes : Powelitel veut dire Empereur, & Samoderschetz Souverain. Ces titres n'ont jamais été contestés aux monarques de Russie par les autres Souverains ; mais l'archevêque de Novogorod, pour faire sa cour à Pierre I. lui conseilla de changer le mot Russe Powelitel, en celui d'*Imperator* ou l'*Empereur*, ce qui répond à l'expression Powelitel. Toutes les Puissances de l'Europe lui avoient accordé ce titre en langue russe ; mais lorsqu'il fut traduit en françois ou en latin, elles firent beaucoup de difficulté pour le lui accorder, sous prétexte qu'il causeroit du changement dans le cérémonial. Ces contestations son enfin terminées à la satisfaction de la Russie : tout le monde donne aujourd'hui le titre d'Empereur à ses Souverains.

Armes & Sceaux de la Russie. *Id. Ibid.*

Les grands ducs de Russie, après avoir embrassé la religion Chrétienne, prirent pour armes trois cercles renfermés dans un triangle. Dans le premier cercle étoit écrit : *Notre Dieu, la Trinité, qui a existé avant le tems, non pas trois Dieux, mais un seul Dieu, selon son essence.* Le second con-

tenoit les titres du Prince auquel la lettre étoit adressée ; le troisième renfermoit les titres du grand Duc. Ce sceau paroît avoir été emprunté des Arabes & autres Orientaux ; mais les Russes protestoient, comme on le voit, contre l'imputation que les Mahométans font aux Chrétiens de reconnoître trois Dieux.

Par la suite des tems, on lui substitua un cavalier blanc, sur un écu rouge. En 1380, après la bataille de Rulikow, le grand Duc Démétrius, ayant défait les Tatars, y ajouta un dragon terrassé par le cavalier. En 1580, Iwan Basiliewitz, qui prétendoit que Rurich, premier Souverain de Russie, descendoit d'Auguste, ajouta à ses armes une aigle à deux têtes, dans laquelle il plaça le cavalier & le dragon.

Sur le revers des monnoies de Russie, on voit les armes de ce qu'on appelle les cinq Royaumes : 1°. l'aigle à deux têtes, avec le dragon terrassé par le cavalier, trois roses en quarré, qui semblent faire allusion au nom de Rossie, comme on l'écrit dans le pays ; 2°. sur la droite un dragon ailé, ce qui fait les armes du royaume de Casan ; 3°. à gauche les armes d'Astracan, qui sont un sabre surmonté d'une couronne ; 4°. en bas celles de Sibérie, qui consistent en deux flèches posées en sautoir, deux chiens rampans, & au-dessus une couronne ; 5°. en haut un cavalier, pour marquer celles d'Ukranie : le Prince de ce dernier pays, possède à la vérité le titre de Souverain : on l'appelle l'*Atman* ou l'*Hetman* des Cosaques : il jouit de plusieurs priviléges ; mais il dépend de l'Im-

pératrice, dont il est tributaire.

Voyons à présent comment la justice étoit administrée dans ce pays, quels étoient les usages & les mœurs, avant que Pierre le Grand eût paru, & eût, d'un peuple barbare, fait un peuple policé.

Gouvernement.

La race de Rurich a occupé le trône de Russie pendant six ou sept siécles : les aînés succédoient toujours à la couronne, sans aucune capitulation avec l'Etat. Leurs droits ne leur étoient jamais contestés de la part des cadets, auxquels ils accordoient des apanages considérables ; & tous ces Princes particuliers régnoient despotiquement chacun dans leur district, ce qui affoiblissoit beaucoup l'Etat. Iwan Vasiliewitz ou Jean III. séquestra toutes les Principautés, & abolit tous les apanages par une loi expresse.

Le forme du Gouvernement tenoit plus de l'Asie que de l'Europe : il n'y avoit pour loix que la volonté du Souverain : ses sujets étoient ses esclaves : il étoit maître de leurs biens : les enfans n'entroient en possession de celui de leur pere, qu'après avoir obtenu le consentement de l'Empereur : il falloit, pour cet effet, lui présenter une requête.

Olearius, l. 3, Relation curieuse de l'état présent de la Russie par un auteur Anglois, qui a été neuf ans à la cour du grand Czar. Le baron de Mayerberg, ambassadeur de l'empe-

L'Empereur a un conseil général & un particulier, avec lesquels il examine les affaires de l'Etat. La première dignité de l'Empire étoit celle de *grand écuyer de Moscovie* ; mais elle fut supprimée, lorsque *Zuski*, qui la possédoit, monta sur le trône : la seconde, qui est aujourd'hui la première, est celle du *grand Maître* : il a l'intendance & la direction de toute la

reur Léopold, vers le Czar Alexis Michalowics.

maison de l'Empereur. L'*Orusnitschei* vient après : il est chargé du soin des armes & des chevaux de l'Empereur.

Les grands seigneurs sont désignés par les titres de *Knées*, de *Boïares*, d'*Ocolnits*, de *Dumeni*, de *Duoraïni*, qu'on appelle *Simboïarski*, c'est-à-dire, fils de Boïares. Il y a en outre un Chancelier & deux Sécretaires d'Etat.

Principales familles de Russie.
Strahlenberg, *ubi supra.*

Le nombre des gens de qualité est considérable en Russie : mais leur naissance n'est pas également ancienne. Autrefois même la noblesse d'une famille n'étoit pas appréciée selon son ancienneté : elle l'étoit seulement selon le nombre des gens de mérite qu'elle avoit donnés à l'Etat. Il est souvent arrivé qu'une famille nouvelle, ayant plusieurs Boïares, plusieurs Généraux ou Ministres parmi ses ancêtres, l'a emporté, pour le rang, sur une maison de Prince. Le Czar Théodore II, voyant que cet usage faisoit naître des contestations assez vives, essaya de l'abolir, & Pierre I. en vint à bout : il ordonna que, sans aucun égard pour les familles, on observeroit le rang selon la charge & le mérite de chaque particulier.

La noblesse, selon la naissance, peut être divisée en plusieurs classes. La première, qui est composée des anciennes familles Russes, fut créée par le grand duc Volodimir I. Elle est très-respectée en Russie. La seconde comprend les familles étrangères établies en Russie. Comme ces familles sortent toutes de maisons Royales, elles sont autant respectées que les précédentes. Celle de *Gallitzin* est regardée

comme la plus noble de tout le pays. Les Princes créés font la troisième. On trouve en outre plus de deux cents familles qui sont des Knées titulaires, & d'une origine inférieure aux précédens. Elles descendent des principaux Tatars de Casan & de Casinow, que le Czar Alexis convertit au Christianisme, & qui, pour recevoir le baptême, exigerent qu'on les élevât au rang de Princes de Russie. On les confond communément avec la noblesse du pays.

Simple noblesse.

Il y a dans la simple noblesse des familles qui ont toujours été regardées comme égales aux premiers Princes, & qui ont conservé ce rang jusqu'à nos jours. On compte parmi les nobles de cette classe ceux dont les ancêtres ont été Généraux ou Sénateurs.

La seconde classe des simples nobles est composée de familles avec lesquelles les Czars ont fait alliance.

Les familles qui se sont élevées par leur mérite, sous Pierre le Grand & sous son pere, forment la troisième classe des nobles de la seconde espèce.

Les descendans de ces étrangers qui parvinrent aux premières charges, & qui amasserent des biens considérables pendant le regne de Pierre I. sont regardés comme nobles de la quatrième classe.

Les Knées, les Boïares & autres gens de marque étoient obligés de demeurer à Moscou, & d'aller tous les jours rendre leurs hommages au grand Duc. Par ce moyen, il les retenoit dans le devoir, & empêchoit qu'ils n'acquissent trop de con-

ſidération dans les provinces.

Le conſeil du Souverain eſt diviſé en ſix départemens, ou, ſuivant le langage du pays, en ſix chancelleries. Dans la première on parle des affaires étrangères; dans la ſeconde de celles de la guerre; dans la troiſième des finances; dans la quatrième on reçoit le compte des facteurs; dans la cinquième on juge, par appel, les procès civils; dans la ſixième enfin on inſtruit les procès criminels.

Lorſque la ville de Moſcou étoit la capitale de la Ruſſie, il y avoit trente-deux chambres, tant des comptes que de juſtice: les Ruſſes les appelloient *Pricas*. Dans la première chambre on régloit les affaires des Ambaſſadeurs, des poſtes de l'Empire, des Marchands étrangers. Dans la ſeconde on tenoit regiſtre du nom, de la qualité & de la famille des Boïares, de tous les gentilshommes de Ruſſie & des emplois militaires. Dans la troiſième on recevoit les droits que les fiefs devoient à la Couronne, & on y jugeoit les procès qui regardoient ces mêmes fiefs. On jugeoit dans la quatrième & la cinquième les procès de Caſan & de Sibérie: on y tenoit regiſtre des revenus qu'on tire des martres zibelines, &c. La ſixième étoit le lieu où ſe traitoient les affaires qui regardoient la maiſon du grand Duc. La ſeptième étoit deſtinée aux officiers étrangers: en tems de paix, ils y recevoient leurs ordres; leurs procès y étoient jugés. La huitième fut établie pour juger les affaires de la Cavalerie: c'étoit-là qu'elle recevoit ſes ordres & ſes gages. Dans la neuvième;

me, les receveurs des droits du grand Duc rendoient leurs comptes : on y examinoit les poids & les mesures. La dixième étoit le lieu où l'on jugeoit les procès des Knées, des Boïares & autres grands seigneurs. Dans l'onzième on rendoit justice aux gentilshommes, aux pages, &c. qui accompagnoient le grand Duc par-tout. Dans la douzième on jugeoit les procès criminels. Dans la treizième on décidoit des affaires qui regardoient les fondeurs de cloches, de canons ; les serruriers, les fourbisseurs, les armuriers, les maréchaux, les charpentiers. Tous ces ouvriers pouvoient s'y faire rendre justice. La quatorzième étoit établie pour regler les corvées, pour payer les gages des maîtres des postes, postillons, courriers ; pour donner des passeports, &c. Dans la quinzième on pouvoit citer en justice les *Diacs* ou secretaires, les commis, les capitaines des portes & les huissiers. La seizième ressembloit au châtelet de Paris : on y jugeoit toutes les causes civiles des bourgeois de Moscou : on y payoit aussi les droits des biens fonds qu'on achetoit, les taxes qui étoient imposées sur les maisons, pour l'entretien des ponts, des portes, des remparts, &c. La dix-septième étoit un bureau particulier, où les esclaves faisoient leur déclaration quand ils se vendoient, & où ils prenoient un certificat quand ils recouvroient leur liberté. La dix-huitième étoit le lieu où l'on fournissoit & l'on enregistroit les étoffes de soie, d'or & d'argent dont on faisoit usage à la Cour : on y gardoit l'argent qui,

Olearius *ubi supra.*

au bout de l'année, se trouvoit de reste dans les coffres du grand Duc. On jugeoit, dans la dix-neuvième chambre, les procès des principaux marchands, & des facteurs du grand Duc. La vingtième étoit destinée pour juger les affaires ecclésiastiques. Dans la vingt-unième on faisoit un magasin de matériaux nécessaires pour l'entretien des bâtimens du grand Duc : on y jugeoit les différents entre les charpentiers, les maçons, & on les faisoit payer de leurs journées. Les receveurs particuliers des villes de Novogorod & de Nisnovogorod rendoient leurs comptes dans la vingt-deuxième : on y jugeoit quelquefois les procès que les habitans de ces deux villes avoient entr'eux. La vingt-troisième fut établie pour recevoir les revenus des provinces de *Gallitz* & de *Volodimer*, & on rendoit justice à ceux qui les habitoient. Dans la vingt-quatrième se faisoient les recettes de toutes les tavernes de Moscou. Tous ceux qui tenoient cabaret étoient obligés d'y aller prendre l'hydromel, le vin, l'eau-de-vie qu'ils débitoient, & d'y rendre compte de la vente qu'ils en avoient faite. On y punissoit ceux qui en avoient vendu sans permission : on les condamnoit à de grosses amendes, & s'ils n'étoient pas en état de la payer, on leur donnoit la baftonade & on les envoyoit en Sibérie. Dans la vingt-cinquième on recevoit les revenus de *Castrum* & autres places adjacentes, & on y jugeoit les affaires de ces villes. Les revenus d'*Ustoga* & de *Colmogorod* se portoient dans la vingt-sixième. Les pierreries de la

Couronne étoient gardées dans la vingt-septième : on y payoit la vaisselle d'or & d'argent que les orfévres fabriquoient pour le grand Duc, aussi-bien que les pierreries qu'on lui avoit vendues. Toutes les affaires qui concernoient l'orfévrerie & la bijouterie y étoient portées. Dans la vingt-huitième on gardoit les munitions de guerre. Dans la vingt-neuvième étoit l'apoticairerie du grand Duc : les Médecins & les Chimistes étoient obligés d'y aller tous les jours, pour voir si on avoit besoin de quelque chose qui concernât leur profession. La trentième étoit la Douane : il y avoit continuellement un marchand du grand Duc, avec deux ou trois assesseurs qui rendoient compte à une autre chambre, de la recette de tous les droits d'entrée de la ville de Moscou. Dans la trente-unième on recevoit le dixième denier. La trente-deuxième étoit destinée pour terminer toutes les affaires extraordinaires qui n'avoient point de chambres particulieres.

Le Patriarche avoit aussi ses chambres de justice. Elles étoient au nombre de trois. Dans la première on tenoit registre de tous les biens ecclésiastiques : on y gardoit les chartres & les archives. Dans la seconde le Patriarche tenoit & exerçoit la jurisdiction spirituelle : enfin, on gardoit dans la troisième les trésors du Patriarche.

Dans toutes ces chambres, tant du grand Duc que du Patriarche, il y avoit un nombre prodigieux de greffiers & de clercs qui savoient assez bien écrire. Pour calcu-

ler, au lieu de jettons, ils se servoient de noyaux de prunes, & pour cet effet ils en portoient toujours une certaine quantité dans une petite bourse : il leur est défendu, sous peine du fouet, de recevoir des présens : mais dans ce pays, comme par-tout ailleurs, on est assez attaché à ses intérêts pour braver le danger.

Maniere de rendre la Justice. *Id. Ibid.*

La justice se rend aux particuliers dans les chambres dont on vient de parler. Le juge qui y préside est un Boïare : il a son secrétaire & ses assesseurs.

Comme les Russes n'avoient point autrefois de loix écrites, on observoit l'ordre suivant dans les procès. Dans le cas où les parties n'étoient point d'accord sur le fait, & où l'on manquoit de preuves suffisantes, le juge proposoit au défendeur de prêter serment sur son ame, ou de s'en rapporter à l'affirmation du demandeur. Celui des deux qui consentoit de prêter serment paroissoit pendant trois semaines consécutives, une fois seulement chaque semaine, devant le juge, qui lui remontroit à chaque fois l'importance du serment, & l'énormité du péché dont il alloit charger sa conscience, s'il n'étoit pas certain du fait qu'il alloit affirmer. S'il persistoit toujours, & s'il prêtoit serment, on le regardoit comme un infâme, quoiqu'il eût raison, & qu'il eût attesté la vérité : on lui crachoit au visage, on le chassoit de l'église, on lui refusoit la communion, & on ne la lui accordoit qu'à l'article de la mort.

Cette sévérité dans la manière de procéder diminua par la suite : on se contenta

d'amener devant l'image d'un ſaint celui qui devoit prêter ſerment. Là on l'avertiſſoit qu'il y alloit du ſalut de ſon ame s'il juroit le faux : lorſqu'il perſiſtoit, on lui préſentoit un petit crucifix à baiſer, & enſuite l'image du ſaint. Si on avoit des preuves qu'il eût affirmé la vérité, il étoit ſeulement obligé de s'abſtenir de la communion pendant trois ans, & on ne le traitoit pas d'infâme ; mais les gens d'honneur & de probité ſe faiſoient ſcrupule de le ſouffrir dans leur compagnie. Lorſqu'on découvroit qu'il avoit fait un parjure, il étoit fouetté avec la dernière violence, & banni enſuite.

Maniere de plaider.

Chaque province a ſa *précauſe* ou cour de juſtice, qui eſt compoſée d'un Boïare, qui repréſente la perſonne de l'Empereur, d'un *Diack* ou Chancelier, lequel a des *Podiacks* ou Secrétaires ſous lui. Toutes les affaires ſe traitent par requêtes : on les roule en rond, on les léve en haut devant les Boïare, qui les prend & les répond dans l'inſtant, ou les donne à ſon Chancelier, à qui il faut faire un préſent, pour qu'il ait ſoin d'avertir le Boïare qu'elles ne ſont pas répondues.

Code Ruſſien.

Olearius, Relation curieuſe de l'état de la Ruſſie, par un auteur An-

Les jugemens étoient autrefois arbitraires : les juges n'avoient pour régles que les exemples paſſés, & les ſuivoient avec aſſez d'exactitude lorſqu'ils n'étoient point corrompus par l'argent : mais Iwan Baſilievits ou Jean IV. ſurnommé le tyran, fit faire en 1647. un corps de droit qu'on tira des différens uſages & des exemples de queſtions décidées, & le fit diſtribuer à tous les juges, avec ordre de le ſuivre

glois. Strahlenberg. exactement. On l'appelle, en langue russe, *Soudebnaia Kniga*, ce qui veut dire, Livre de jugement. Depuis ce tems il servit toujours de regle de justice, quoiqu'il ne fût qu'en manuscrit : le Czar Alexis le fit imprimer vers l'an 1680.

Le meurtre en Russie, comme par-tout ailleurs, est puni de mort : mais on ne peut condamner un criminel, quand il y auroit vingt témoins, s'il n'avoue lui-même son crime. Pour lui arracher cet aveu, on lui donne la question la plus rude que l'on puisse imaginer. Tantôt c'est l'estrapade : on lui attache un poids très-pesant aux pieds, on lui lie les mains derrière le dos, on y passe une corde, & on le guinde en l'air. Pour augmenter encore ses douleurs, on allume sous lui du feu qui le brûle, pendant que la fumée le suffoque. S'il s'obstine à garder le silence, on le fouette, & en six ou sept coups, le bourreau lui met le corps en lambeaux : s'il ne déclare rien à cette seconde tentative, on lui fend le dos, on le sale, & on le met sur le feu pendant quelque tems : enfin la dernière tentative est de lui raser le haut de la tête, & de lui verser de l'eau goutte à goutte, ce qui cause des douleurs si sensibles que rien n'en approche.

Supplices.

On applique un voleur à la question ; pour lui faire dénoncer ses complices, & avouer ses autres crimes. Si c'est le premier larcin qu'il a commis, on le fouette dans le marché public, on lui coupe une oreille, & on l'enferme deux ans dans la prison. S'il retombe dans le même crime, on lui fait subir la même peine, & on

l'envoie en Sibérie. Les receleurs font aussi sévérement punis que les voleurs.

Pour punir les faux monnoyeurs, on fait fondre de la matière qu'ils ont employée dans leur monnoye, & on la leur fait avaler.

Les supplices les plus ordinaires sont de fendre les narines, de fouetter, & de donner le *battoki*. Ce dernier supplice est fort commun; un chef de famille le fait subir à ses enfans & à ses esclaves lorsqu'ils lui ont déplu. Celui qui est condamné à le recevoir ôte ses habits, ne garde que sa chemise, se couche le ventre contre terre : alors deux hommes se mettent sur lui jambe deçà, jambe delà, l'un sur le col, l'autre sur les pieds, & lui battent le dos avec des baguettes, à peu-près de la même façon que les pelletiers battent les fourrures pour en ôter les vers. On fend ordinairement les narines à ceux qui ont pris du tabac : il étoit autrefois défendu en Russie. On fouettoit ceux qui en vendoient, & qui distribuoient de l'eau-de-vie. Olearius dit que le 24 Septembre 1634, il vit donner le fouet à huit hommes & à une femme qui avoient vendu du tabac & de l'eau-de-vie. On les mettoit l'un après l'autre sur le dos d'un valet du bourreau, on leur découvroit le corps jusqu'aux hanches, on leur attachoit les pieds avec une corde qu'on passoit entre les jambes de celui qui les portoit; il leur tenoit les bras qu'il passoit à son col, & un autre valet tenoit la corde qui leur attachoit les pieds. Le bourreau étoit à trois pas de-là, tenant un fouet de nerf

de bœuf, au bout duquel étoient attachées trois aiguillettes de cuir d'élan cru, en forte qu'elles étoient presqu'aussi tranchantes que des rasoirs : il leur en donnoit des coups de toute sa force, sur le dos, & en faisoit partir le sang chaque fois qu'il les frappoit. Les hommes en reçurent vingt-cinq ou vingt-six ; on n'en donna que seize à la femme, qui tomba plusieurs fois en foiblesse. Après que cette expédition fut faite, on les attacha deux à deux, on mit un cornet rempli de tabac sur ceux qui en avoient vendu ; on suspendit au col des autres une petite bouteille remplie d'eau-de-vie ; on les conduisit en cet état par la ville, en les fouettant : on les ramena ensuite au lieu de l'exécution, & on les mit en liberté. Ce supplice est si cruel, que plusieurs en meurent.

Avant que les Russes eussent commerce avec les Européens, les supplices ne rendoit point infâme chez eux : on fréquentoit, sans scrupule, ceux qui avoient passé par les mains du bourreau. L'état de bourreau même étoit regardé comme si honorable, que les marchands quittoient quelquefois leur profession pour prendre celle d'exécuteur de la haute justice.

Les débiteurs sont traités avec la dernière cruauté : celui qui ne paye point dans le tems convenu, obtient d'abord quelque délai ; mais il est obligé de se mettre chez un huissier, qui répond de sa personne : si au bout de ce délai il ne paye pas encore, on le conduit en prison, d'où on le tire tous les jours pour

le conduire dans une place publique. Là le bourreau le frappe pendant une heure sur l'os de la jambe avec une baguette de la grosseur du petit doigt. Cependant le bourreau souffre que ceux qui sont en état de lui faire quelques présens passent un morceau de fer blanc entre leur jambe & leur bas. Si à la fin le débiteur ne peut payer, il faut qu'il se vende à son créancier, avec sa femme & ses enfans.

Mœurs, usages.

Les Russes sont forts, robustes & assez gras : ils faisoient cas de la barbe, au point que ceux qui l'avoient assez grande pour qu'elle couvrît leur estomac, étoient regardés parmi eux comme des gens d'importance. Lorsque les grands Ducs donnoient audience publique, ils avoient toujours dans leur anti-chambre des hommes à longue barbe & à gros ventre.

Habits.

Les grands Seigneurs se faisoient raser la tête, & les personnes de moindre condition portoient leurs cheveux fort courts : les Prêtres au contraire les laissoient pendre sur leurs épaules. Les Seigneurs qui étoient disgraciés les laissoient croître, pour marquer leur chagrin ; ce qu'ils avoient emprunté des anciens Grecs, que les Russes vouloient autrefois imiter en tout.

Olearius, ubi supr.

Les jours de cérémonies les Boïares avoient sur la tête de grands bonnets de peau de renard noir : pour l'ordinaire ils en portoient de velours doublés de martre, avec un petit bord & des agraffes de perles. Le peuple couvre sa tête pendant l'été avec des bonnets de feutre blanc ; & en hiver de drap doublé de peaux de mouton, ou de quelqu'autre pelleterie

commune. Les habits approchent beaucoup de ceux des anciens Grecs : leurs chemises sont larges & courtes, sans plis vers le collet, & doublées d'une pièce de toile triangulaire, depuis les épaules jusqu'aux reins. Plusieurs garnissent les aisselles & les fentes de taffetas cramoisi. Les gens riches font broder le collet de leur chemise, les poignets, ou bouts de manches, & l'ouverture de l'estomac de soye de différentes couleurs, souvent d'or & de perles ; le devant est fermé avec des agraffes d'or, d'argent & de perles. Les hauts-de-chausses sont fort larges & plissés vers la ceinture, de sorte qu'on peut les élargir ou les serrer comme on fait les caleçons. Sur cet ajustement ils mettent une espèce de camisole, qu'ils appellent *Kaftan* : mais elle descend jusqu'aux genoux, & les manches en sont si longues, qu'elles couvrent jusqu'au bout des doigts. Le collet en est si large & si élevé, qu'il couvre toute la tête par derrière. Ceux qui sont riches le doublent de velours ou d'étoffe d'or. Sur le kaftan ils mettent une *hongreline* ou juste-au-corps, qui descend jusqu'au gras de la jambe : il est de taffetas, de satin, de damas, ou de coton ; selon la qualité des gens qui le portent. Quand ils sortent, ils mettent sur leur juste-au-corps une veste qui va jusqu'aux talons : il est d'un drap violet tané, ou d'un vert-brun : les boutons sont d'or, d'argent ou de perles. Les manches des hongrelines sont fort longues, & excedent la main de beaucoup : les voleurs y cachent des bâtons & des pierres pour

assommer les passans. Ils ont pour chaussure des bottines fort courtes, & pointues vers le bout du pied : elles sont de cuir de Russie ou de maroquin du Levant, qu'on leur apporte de Perse.

L'habillement des femmes est à peu-près semblable à celui des hommes : celles qui sont riches font chamarer leur hongreline sur le devant des passemens de soye, d'argent ou d'or ; elles les ferment avec de gros boutons. Elles ne portent ni kaftan, ni ces collets hauts dont les hommes se parent. Les manches de leurs chemises ont quatre ou cinq aunes de long : elles les rangent en plusieurs petits plis sur le bras. Leur tête est couverte de grands bonnets de damas, de satin, ou d'étoffe d'or ; ceux de damas, ou de satin, sont brodés en or ou en argent : tous sont fourrés de castor, dont le poil couvre la moitié du front. Les filles qui sont en âge d'être mariées portent un bonnet de drap doublé d'une peau de renard. Les femmes mariées cachent leurs cheveux dans le bonnet ; mais les filles les tressent, les attachent au bout avec de la soye cramoisie, & les laissent pendre sur le dos. On coupe les cheveux aux enfans qui sont au-dessous de l'âge de dix ans ; mais on leur laisse deux touffes sur les temples. Comme ceux des deux sexes sont vêtus de la même manière, on ne distingue les filles d'avec les garçons que par les anneaux qu'elles portent aux oreilles.

En général, les femmes de Russie sont belles & bien faites : mais elles se gâtent la figure par la quantité de fard qu'elles

mettent. Elles sont chaussées comme les hommes, à l'exception qu'elles ont des talons d'une hauteur démésurée.

Les François, Anglois, Allemands, & autres étrangers qui se trouvoient à Moscou, étoient autrefois obligés de s'habiller à la maniere des Russes, pour n'être pas exposés à la risée du peuple : mais le Patriarche qui siégeoit en 1636, s'étant apperçu, dans une procession à laquelle il assistoit en personne, que les Allemands qui la regardoient passer, marquoient du mépris pour les cérémonies Russes, & particulièrement pour la bénédiction qu'il donnoit au peuple, en fut scandalisé au point qu'il alla un faire ses plaintes au Czar, lui disant que c'étoit profaner la bénédiction que de la donner aux étrangers, puisqu'il n'y avoit que les seuls Russes qui en fussent dignes : il ajouta qu'il croyoit qu'il étoit à propos de forcer ces étrangers de porter des habits suivant la mode de leur pays. Le Czar en conséquence porta une ordonnance, par laquelle il défendoit à tout étranger de s'habiller à la Russienne. Ces étrangers se trouverent alors fort embarrassés : d'un côté il falloit obéir ; de l'autre il n'y avoit point de tailleurs à Moscou qui pussent leur faire des habits comme ils les demandoient : enfin ; ils en firent chercher par-tout, & en trouverent : mais ils n'alloient point à leur taille : les uns étoient trop courts, les autres trop étroits : comme la plûpart étoient au service du grand Duc, ils ne pouvoient se dispenser d'aller à la Cour, & y parurent

avec ces habits ridicules, ce qui amusa beaucoup le Czar. Depuis ce tems chaque nation s'habille à sa mode.

Il n'y a point de différence entre l'habillement du Czar & celui des gens de qualité, si ce n'est que celui du Prince est beaucoup plus riche : il est tout couvert de pierreries. En 1634. Olearius accompagna l'ambassadeur du duc de Holstein en Russie. Michel Federowits, qui occupoit alors le trône de cet Empire, reçut cet Ambassadeur avec une pompe Asiatique. Il le fit défrayer sitôt qu'il entra dans ses Etats : lorsqu'il lui donna audience, il étoit environné de ses Boïares, tous vêtus superbement à la manière du pays. Le Czar étoit assis sur un fauteuil élevé de trois degrés au-dessus du plancher. Il y avoit aux quatre coins des colonnes d'argent doré : elles étoient de la grosseur de trois pouces : on voyoit au haut de chacune une aigle d'argent. Sur les colonnes étoient posés les quatre coins du dais impérial, au-dessus duquel s'élevoient quatre pyramides couronnées de quatre aigles de pareil métal que les autres. L'habillement du Monarque consistoit en une robe brodée de perles, & chargée d'une multitude infinie de pierreries, toutes variées. Il avoit un bonnet de martre zibeline, & par-dessus une couronne d'or parsemée de gros diamans : son sceptre étoit aussi d'or, & si pesant, qu'il étoit obligé de le changer quelquefois de main.

Le baron de Mayerberg, qui alla en ambassade à Moscou sous le régne d'Alexis-Michalowits, de la part de Léopold,

empereur d'Allemagne, fait à peu-près la même description des ajustemens du Czar.

Il est difficile de voir des habits plus simples que ceux des paysans du Russie : ils sont faits de grosse toile, & leurs souliers d'écorce d'arbre, qu'ils savent nouer & entrelasser, avec une adresse admirable : il n'y a presque de point de paysan Russe qui ne sache ce métier ; & on peut dire que chaque famille, dans cette classe d'hommes, a son cordonnier particulier. Aujourd'hui tous les gens de marque sont habillés à la Françoise.

Les Russes étoient, il n'y a pas même encore long-tems, fort jaloux, & laissoient peu sortir leurs femmes : on ne rencontroit dans les rues que des prostituées, ou des femmes du plus bas étage.

Autant on recherche aujourd'hui les arts dans cet Empire, autant on les méprisoit autrefois. Quiconque vouloit écrire l'histoire du pays se rendoit criminel. En 1689. le prince Gallitzin marcha dans la petite Tatarie à la tête d'une armée : il avoit à sa suite un gentilhomme nommé Rosladin, qui eut la curiosité de tenir un journal de toute la route. Le Prince n'en fut pas plutôt averti, qu'il fit arrêter Rosladin, & enfermer dans une étroite prison. Son journal fut brûlé publiquement, quoiqu'il ne contînt rien contre les intérets du Gouvernement. La disgrace du prince Gallitzin, qui arriva peu de tems après, sauva vraisemblablement la vie à l'Auteur.

Strahlenberg, *ubi supra.*

Enfin, avant le régne de Pierre le Grand, l'ignorance des Russes alloit si loin en tout genre, qu'ils s'imaginoient

qu'il falloit être ſorcier, & avoir commerce avec le diable, pour faire un almanach. Olearius s'aviſa en 1642. de faire un trou à un des volets de ſa chambre, & de placer vis-à-vis, un verre poli & taillé pour l'optique. Il ferma ſi bien ſa chambre, qu'elle ne recevoit de jour que par le trou qu'il avoit fait au volet, & ce jour alloit directement frapper ſur le verre optique, de manière que tout ce qui ſe paſſoit dans la rue venoit s'y peindre; mais d'une manière renverſée. Il fit voir cet effet naturel à pluſieurs Ruſſes, qui, d'après cela, demeurerent convaincus qu'il étoit ſorcier. Quelque-tems auparavant, un chirurgien Hollandois, qui s'étoit établi à Moſcou, où il avoit acquis aſſez de célébrité dans ſon art, s'aviſa un jour de jouer du luth: quelques Strelitz, qui paſſoient, s'arrêterent au ſon de cet inſtrument, & regarderent par le trou de la ſerrure. Ayant vu un ſquelette pendu derrière lui à la muraille, lequel étoit agité par le vent qui venoit par la fenêtre, ils en furent effrayés, & publierent par-tout que le chirurgien étoit ſorcier; qu'il avoit chez lui un ſquelette qui remuoit au ſon de ſon luth. Cet événement étant parvenu aux oreilles du Czar & du Patriarche, on envoya d'autres perſonnes vérifier le fait. Ceux qui furent chargés de cette commiſſion, ne ſe contenterent pas de confirmer ce que les Strelits avoient dit; ils ajouterent encore qu'ils avoient vû le ſquelette danſer au ſon du luth. Cette affaire fut regardée comme très-grave; on aſſembla le Conſeil, on délibéra, on décida

que le Chirurgien étoit magicien, & on le condamna à être brûlé avec le squelette. Cette nouvelle causa, comme on peut le croire, le plus grand effroi au Chirurgien ; il courut promptement chez un Marchand de ses amis, le pria de représenter à un seigneur de la Cour, auprès duquel il avoit beaucoup de crédit, qu'il n'y avoit point de chirurgien en Europe qui n'eût chez lui un squelette, pour apprendre la construction du corps humain, & la jointure des ossemens, afin d'être plus sûr de ses opérations lorsqu'il pansoit les malades. Sur les remontrances du Seigneur, on commua la peine de mort en bannissement, & le squelette fut traîné & brûlé au-delà de la rivière de Mosca.

L'ignorance, qui traîne tous les vices après elle, rendoit les Russes fiers, brutaux, mefians, cruels, &c. Persuadés qu'il failloit être né en Russie pour avoir du mérite, ils méprisoient toutes les nations étrangères : ceux qui étoient élevés en dignité traitoient leurs inférieurs avec le dernier mépris, & exigeoient d'eux les plus grandes soumissions ; mais, ce qui caractèrise les ames viles, le respect pour leurs supérieurs alloit jusqu'à la bassesse. Pierre le Grand mena chez eux des étrangers, & leur montra qu'il y avoit des gens de mérite au-delà de la Russie : appellant indistinctement aux dignités ceux qu'il croyoit dignes de les remplir, il leur apprit à s'aimer & à se respecter mutuellement. Les hommes sans expérience jugent toujours des autres par eux-mêmes : les

Russes, dans le tems de leur barbarie, se faisoient un mérite de tromper ceux auxquels ils vendoint, & s'imaginoient, par cette raison, que ceux de qui ils achettoient avoient toujours le même projet. La tromperie étoit chez eux un mérite : ils la louoient même dans ceux qui l'exerçoient à leur égard. Un marchand Hollandois trompa un jour des Russes au point qu'il auroit été repris de justice dans toute autre nation; mais ceux qu'il avoit trompés, loin de se plaindre, l'allerent trouver, & le prierent de les associer avec lui, afin d'apprendre parfaitement l'art de tromper & de mentir. Les arts & les sciences, en se perfectionnant dans la Russie, en chasserent la cruauté naturelle aux barbares.

Maisons, ameublemens.

Les maisons des Russes, même des plus grands seigneurs, n'étoient que des cabanes de bois, dans lesquelles on ne trouvoit pour meubles que trois ou quatre pots aussi de bois ou de terre. Les riches garnissoient les murailles de nattes, & pour décoration y mettoient trois ou quatre mauvaises images : les lits de plumes étoient totalement ignorés dans ce pays : les gens de marque couchoient sur des matelas : les pauvres n'avoient pour lits que de la paille, ou leurs habits : il n'y avoit point d'appartement séparé pour le maître, la maîtresse, les enfans des deux sexes & les domestiques : tous couchoient ensemble. A la campagne, la volaille, les bœufs, les vaches, même les pourceaux habitoient la même chambre que le maître & la maîtresse. On connoît

aujourd'hui l'architecture en Ruſſie ; & les grands Seigneurs y ſont auſſi-bien logés que dans le reſte de l'Europe ; leurs lits ſont de damas ; & les tapiſſeries de Flandres, même des Gobelins, décorent les appartemens : la décence y régne comme partout ailleurs, l'appartement du maître eſt ſéparé de celui de l'eſclave & du domeſtique : les enfans de différent ſexe ſont ſéparés les uns des autres.

Vivres.

La ſimplicité de leurs repas répondoit à celle de leurs maiſons & de leurs ameublemens. Sur une table longue & étroite, couverte d'une nape de groſſe toile, on mettoit une bouteille de vinaigre, une boëte de poivre & une ſalière. On préſentoit aux perſonnes les plus qualifiées une cuiller, une fourchette, un couteau, une aſſiette & une ſerviette ; les autres s'en paſſoient : les aſſiettes, comme les plats, chez les gens riches, étoient d'étain, mais ſi ſales & ſi mal-propres, que les perſonnes le moins délicates en auroient été dégoutées. Le repas, même chez les plus grands Seigneurs, commençoit par l'eau-de-vie : le maître & la maîtreſſe de la maiſon en préſentoient à tous les conviés un petit verre ſur une ſoucoupe. Le premier ſervice que l'on apportoit enſuite conſiſtoit en viandes froides, comme jambons, ſauciſſes, gelée de viande, avec de l'huile d'olive, des oignons cruds & de l'ail. Au bout d'une heure, on enlevoit ce ſervice, & on apportoit la ſoupe, le rôt, &c. le deſſert venoit enſuite. On commençoit à boire les ſantés, dès le commencement du repas, dans de grands

Le baron de Mayerberg, *ubi ſuprà*.

Mémoires ſur l'état préſent de la Ruſſie, par un Allemand réſident en cette Cour.

verres en forme de cloches : dans les repas de cérémonie, on ne buvoit que du vin de Hongrie, avec tant de profusion, qu'il falloit remporter tous ceux qui s'étoient trouvés au repas.

Chez les gens du commun, les femmes assistoient rarement aux repas : mais celle dont le mari régaloit prenoit ses plus riches ajustemens, entroit dans la salle où se donnoit le repas, suivie de deux ou trois esclaves, présentoit à celui des conviés qui étoit le plus élevé en dignité, un verre d'eau-de-vie, après y avoir trempé ses levres. Pendant qu'il le buvoit, elle se retitoit dans sa chambre, prenoit d'autres ajustemens, rentroit dans le lieu où l'on mangeoit, pour faire la même politesse au second, & lorsqu'elle avoit exercé la même cérémonie en général à l'égard de tous ceux qui étoient au repas, elle alloit se mettre contre la muraille, les yeux baissés, les bras abattus, & recevoit un baiser de tous ceux qui étoient présens, dans le même ordre qu'elle leur avoit présenté de l'eau-de-vie.

Boissons.

La boisson ordinaire des Russes est une espèce d'hidromel, qui est fait avec du miel, des cerises, des fraises, des framboises & des mûres. On laisse tremper ces fruits l'espace de deux ou trois jours dans de l'eau fraîche, on y met ensuite du miel vierge, on y jette un morceau de pain rempli de lie ou de levure de bierre. Si l'on veut que cette boisson cuve long-tems, on la met dans un lieu chaud; mais si on veut la boire promptement, on la met dans un lieu froid. Pour lui

donner un goût plus agréable, on y jette de la canelle & du clou de girofle.

Les gens du commun font le leur avec du miel qui n'eſt pas encore tout-à-fait ſéparé de la cire : ils le battent dans de l'eau tiède, le laiſſent enſuite repoſer pendant ſept ou huit heures, au bout deſquelles ils le paſſent dans un ſas, le font bouillir, l'écument, & le boivent.

Les pauvres, comme par-tout ailleurs, n'ont pour boiſſon que de l'eau, dans laquelle ils mettent un peu de levain; mais ſi-tôt qu'ils ont un peu d'argent, ils vont dans les cabarets, & boivent juſqu'à ce qu'ils ayent entièrement épuiſé leur bourſe : on en voit pluſieurs vendre leurs hardes, même juſqu'à la chemiſe, afin de ſatisfaire leur inſatiable avidité pour les liqueurs.

Débauche des femmes.

Il n'y a pas long-tems que les femmes, ne pouvant ſe trouver aux repas des hommes, ſe régaloient mutuellement : elles buvoient toutes, même les femmes de qualité, au point que le lendemain, celle qui les avoit régalées envoyoit un de ſes eſclaves leur demander ſi elles avoient pu retrouver leur maiſon : elles lui faiſoient faire des complimens ſur ſa bonne chere, & ajoûtoient qu'elles ignoroient comment elles avoient pu retourner chez elles.

Accidens occaſionnés par la débauche dans le tems du carnaval.

Relation curieuſe de la Ruſſie, par un Anglois.

Pendant le carnaval, les Ruſſes s'abandonnent à toutes ſortes de débauches : on entend dans les cabarets un tapage effroyable ; on voit les rues jonchées de gens ivres ; on rencontre des chariots couverts de cadavres, dont pluſieurs ont été, pendant la nuit, a demi-dévorés par les chiens :

cet horrible ſpectacle devroit arrêter la débauche dont il eſt la ſuite ; mais il ſemble l'irriter.

Les Ruſſes ſe ſervent du bain, comme d'un remede général contre toutes ſortes de maladies. Chacun à ſa manière de le prendre. Les uns entrent tout nuds dans un bateau, rament juſqu'à ce qu'ils ſoient en ſueur ; dans cet état ils s'élancent à l'eau, nâgent quelque-tems, & vont ſe ſécher au ſoleil ; d'autres commencent par ſe mettre dans l'eau : ils allument enſuite un grand feu ſur le bord de la rivière, ſe frottent de graiſſe ou d'huile, en ſe tournant toujours devant le feu, juſqu'à ce qu'ils ſoient bien échauffés. La troiſième manière de ſe baigner eſt la plus uſitée. On a bâti exprès des bains, dont une partie eſt deſtinée aux hommes, l'autre aux femmes. On fait de tems à autre, monter un enfant ſur le haut du bâtiment, pour avertir que l'eau eſt chaude. Ceux qui veulent prendre le bain ſe deshabillent à la vue de tout le monde, & ſe jettent dans l'eau chaude : lorſqu'ils croient y être reſtés aſſez long-tems, ils en ſortent, & ſe font jetter de l'eau froide ſur le corps, vont enſuite ſe chauffer & ſe ſecher devant le feu. Autrefois ils couroient, après cette cérémonie, tout nuds dans les rues ; & ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que les femmes & les filles en faiſoient autant : on en voyoit quarante ou cinquante demeurer toutes nues devant ceux qui paſſoient : elles les attaquoient & leurs tenoient les propos les plus deshonnêtes.

Les bains des Ruſſes.

Id. Ibid. Olearius, Mémoires ſur l'état préſent de la Ruſſie, par un Allemand, réſident en cette Cour.

Il y a une quatrième manière de se baigner en Russie, & on la regarde comme un puissant remede dans les plus dangereuses maladies. On fait chauffer un four comme pour y cuire du pain, &, quand la chaleur est un peu abattue, plusieurs Russes entrent dedans, s'y tiennent tout étendus : on ferme la porte sur eux, de manière qu'ils peuvent à peine respirer. Lorsqu'ils y ont été un cartain tems, & qu'ils sentent qu'ils ne peuvent plus endurer la chaleur, ils demandent qu'on leur ouvre la porte, sortent, prennent quelque-tems l'air, rentrent ensuite dans le four, & recommencent cette opération, jusqu'à ce qu'ils soient presque rôtis. Lorsqu'ils sortent du four pour la dernière fois, ils ont le corps rouge comme l'écarlate, & vont se jetter dans la rivière, si c'est en été ; si c'est en hyver, ce qu'ils aiment mieux, ils se couvrent tout le corps de neige & demeurent dans cet état pendant deux ou trois heures, plus ou moins, suivant leurs maladies. Les gens de marque ont des bains chez eux.

Mariages. Autrefois les cérémonies du mariage étoient aussi singulières en Russie qu'elles ont été dans tous les pays non civilisés : les peres & les meres étant convenus de part & d'autre d'unir leurs enfans par les liens du mariage, plusieurs amis du jeune homme se transportoient chez la fille, la voyoient toute nue, & alloient lui rendre compte si elle avoit ou n'avoit pas des défauts naturels : pour lui il ne la voyoit que dans le tems qu'il étoit seul avec elle dans la chambre où se devoit consommer le mariage.

Le jour marqué pour la célébration du mariage, un petit nombre de gens attendoient la mariée jusqu'à trois heures après midi. Lorsqu'elle sortoit de l'Eglise, le Sacristain jettoit du houblon sur elle, & lui souhaitoit autant d'enfans qu'il y en avoit de grains : un autre, avec un habit de peau de mouton, le poil tourné en dehors, l'accompagnoit, & faisoit des vœux pour qu'elle fît autant d'enfans qu'il y avoit de poil à son habit. Une troupe de jeunes gens conduisoient le marié à sa maison, & de vieilles femmes accompagnoient la mariée, qui avoit le visage couvert d'un voile : le Curé de la paroisse portoit la croix devant elle.

Les nouveaux mariés étant arrivés chez eux prenoient place à table : on mettoit devant eux du pain & du sel ; mais ils ne mangeoient point : pendant ce tems de jeunes garçons & de jeunes filles chantoient des épithalames & des chansons fort lascives. En sortant de table, une vieille femme & un Prêtre conduisoient les mariés dans une chambre, où la vieille exhortoit la mariée à marquer toujours beaucoup de douceur & de soumission à son mari, & le marié à aimer sa femme.

Le marié mettoit dans une de ses bottines un anneau, & dans l'autre un fouet : la mariée, selon l'usage établi, le déchaussoit, & s'il arrivoit qu'elle commençât par la bottine dans laquelle étoit l'anneau, elle le gardoit, comme un témoignage de leur bonheur mutuel ; si au contraire, elle commençoit par celle où étoit le fouet, son mari lui en donnoit un

coup, pour la punir de ſa mépriſe, & l'on regardoit cette eſpèce de châtiment comme une indice des peines qu'elle endureroit dans ſon mariage. Cette cérémonie étant achevée, on les enfermoit dans une chambre l'eſpace de deux heures, au bout deſquelles la vieille, qui avoit toujours accompagné la mariée, alloit chercher des marques de virginité ; & lorſqu'elle croyoit les avoir trouvées, elle ſe hâtoit d'aller en faire part à ſes parens. Les maiſons, dans le tems dont je parle, étoient de bois, &, pour tenir les appartemens plus chauds, on les couvroit de terre : c'étoit une façon de calfeutrer ; mais on avoit grand ſoin de n'en pas mettre ſur celles où il y avoit de nouveaux mariés : on ſe feroit fait un crime de leur donner dans ce tems l'image de la mort & de la ſépulture.

Lorſque les nôces étoient finies, les femmes ſe dévouoient à une retraite preſque continuelle : elles ne ſortoient que pour aller à l'Egliſe. Comme les filles de qualité & celles des principaux bourgeois n'étoient point accoutumés aux embarras du ménage, elles n'avoient d'autre occupation, lorſqu'elles étoient mariées, que la broderie : leur unique divertiſſement étoit des jeux d'enfans qu'elles prenoient avec leurs ſervantes. Un homme ſurpris en adultere en eſt quitte pour quelques coups de fouet & quelques jours de priſon, où on le fait jeûner au pain & à l'eau. La femme ſurpriſe dans ce crime, n'en eſt pas quitte à ſi bon marché : ſon mari peut la faire raſer & l'enfermer dans

Comment l'adultere eſt puni.

un

un couvent. Il s'en trouve qui prennent ce prétexte pour se défaire des leurs : ils subornent de faux témoins, sur la déposition desquels la femme est condamnée, sans être entendue : on la conduit dans un couvent, où elle passe le reste de ses jours. Il s'en trouve quelques-uns qui abandonnent leur femme pour se retirer dans un couvent, disant qu'ils doivent préférer Dieu à tout : la femme peut se remarier au bout de six semaines. La stérilité d'une femme est un cas de divorce.

Les femmes Russes n'aiment pas plus à être battues que celles des autres Nations.

Les femmes du commun sont souvent maltraitées par leur mari : la brutalité, jointe à l'ivrognerie, rend celui-ci capable de toutes sortes de mauvais procédés. On ne doit pas ajouter foi à ce que plusieurs Ecrivains ont assuré : les femmes Russes, selon eux, croient que leurs maris ne les aiment point, lorsqu'ils laissent passer plusieurs jours sans les battre. Il est incontestable que les femmes de Russie sont sujettes aux mêmes passions que les femmes des autres pays ; qu'elles sont, comme elles, sensibles au bien & au mal : enfin, il n'est pas possible que la brutalité passe chez elles pour de l'amitié ; qu'elles prennent les coups pour des caresses.

Mariage du grand Duc.

Lorsque le grand Duc vouloit se marier, on faisoit, suivant les antiques usages de l'Asie, venir à la Cour les plus belles filles qu'on pouvoit trouver dans toute l'étendue de l'Empire ; la grande maîtresse les recevoit chez elle, les logeoit séparément & les faisoit manger ensemble. Le Czar alloit les voir, le plus souvent sous un nom emprunté : peu après il fixoit le

jour de son mariage, sans désigner celle dont il vouloit faire sa femme : lorsque le jour étoit arrivé, il la faisoit connoître, en lui envoyant un habit de nôces : on distribuoit des habits aux autres, & on les renvoyoit chez elles.

Ecoles.

Dans les Ecoles, les enfans apprenoient seulement à lire & à écrire dans la langue Russe ; mais ils ont aujourd'hui des maîtres dans toutes les langues : autant les gens de qualité respectoient leur ignorance, autant ils cherchent aujourd'hui à s'instruire.

Musique.

Relation curieuse de l'état présent de la Russie, *ubi suprà.*

La Musique des Russes a toujours été fort mauvaise, quoiqu'ils eussent des Ecoles où on la faisoit apprendre aux enfans, avec beaucoup de soin, même de sévérité : leurs notes étoient empruntées de celles des Grecs ou des Sclavons ; leur game n'étoit point variée : au lieu de *Fa*, *Sol*, *La*, ils chantoient *Ga*, *Ga*, *Ge*. Leurs cadences étoient ridicules : pour imiter le récitatif des Italiens, ils montoient une montagne en courant & en chantant. Les concerts de Russie ressembloient assez à ces cris discordans dont on a les oreilles fatiguées, lorsqu'on passe auprès de ces cabarets qui sont aux environs de Paris, & où le bas peuple s'assemble les Dimanches & Fêtes.

Celui qui occupoit la place de Patriarche en 1636. poussé par un zèle dont on ignore le motif, défendit les instrumens de Musique : il en fit faire une recherche très-exacte dans toutes les maisons des particuliers, d'où il les fit enlever, & transporter au-delà de la rivière & brûler. Bo-

ris Mikita Ivanowits Romanou, Boïare, eut assez de fermeté pour résister aux ordres du Patriarche : il garda tous ses instrumens de Musique, & continua toujours de recevoir chez lui des musiciens Allemands.

On trouve aujourd'hui à Pétersbourg & à Moscou des musiciens Italiens, François & Allemands : on y joue des Comédies Françoises & des Opéra comiques.

Dans les Eglises, on n'entend ni Orgues, ni autres instrumens de Musique : les Prêtres disent que les choses inanimées ne sont pas capables de glorifier Dieu. Si les Juifs de l'ancien Testament s'en sont servis, ajoutent-ils, il ne s'ensuit pas delà que les Chrétiens doivent en faire usage : les instrumens de Musique doivent être aussi-bien bannis de l'Eglise que les autres cérémonies Judaïques.

§. V.

Religion.

TOUTES les Religions sont tolérées en Russie, excepté le Judaïsme. Personne n'ignore que la dominante est la religion Chrétienne Grecque. La princesse Olega l'établit vers l'an 955. Plusieurs prétendent que ce fut en 941. Le Christianisme s'étoit cependant introduit quelque-tems auparavant parmi les Russes Méridionaux, principalement à Kiow. Le Métropolite Macarius prétend, dans sa chronique, que les Bulgares, autrement appellés les Cosares, qui demeuroient sur le Dnieper &

le Danube, & qu'on croit avoir eu la même langue que les Ruſſes Septentrionaux, avoient été convertis auparavant, par Methodius & Conſtantin Cyrile, tous deux fils de Léon le Theſſalonique. Le même Macarius ajoute que les Bulgares étant en guerre avec Michel, empereur de Conſtantinople, la ſœur de Boris, Prince de ces mêmes Bulgares, fut emmenée en captivité à Conſtantinople, où elle embraſſa la religion Chrétienne. Cette Princeſſe ayant été par la ſuite échangée contre une dame Grecque, de la première conſidération, donna à ſon frere une ſi haute idée du Chriſtianiſme, qu'il envoya demander à l'empereur Grec des hommes aſſez ſavans, pour l'inſtruire lui & ſon peuple. D'ailleurs, lorſqu'Aſchold & Idir, généraux de Ruſſie, furent défaits devant Conſtantinople, il fut ſtipulé, par un article du traité, qu'ils embraſſeroient la religion Chrétienne : en conſéquence, ils emmenerent avec eux pluſieurs ſavans de Conſtantinople, pour être inſtruits. Cela arriva long-tems avant Olega, vraiſemblablement du temps de Cyrile, auquel on attribue l'invention des lettres Eſclavones ou Ruſſes, & la traduction des livres ſaints.

Swiatoſlas, fils d'Olega, ne voulut pas embraſſer la religion Chrétienne. Son fils Volodimir ou Vladimir I. établit entièrement la religion Grecque dans la Ruſſie, vers la fin du dixième ſiècle, ſous le régne de Bazile & de Conſtantin, dont il avoit épouſé la ſœur. Il ſe fit baptiſer par Anaſtaſe, évêque de Corſus, qui lui donna

le nom de Basile. Ce fut le célébre *Photius*, patriarche de Constantinople, qui envoya Anastase baptiser Volodimir : il saisit avec avidité l'occasion d'ajouter à son Patriarchat cette partie du monde. Les annales Russes disent que Volodimir, à l'imitation de ses ancêtres, étoit idolâtre, & que sitôt qu'il fut baptisé, il fit jetter dans la rivière la principale idole des Russes, laquelle étoit connue sous le nom de *Perun*.

Le patriarche de Constantinople lui donna pour premier métropolite de toute la Russie, Michel Syrus ou Cyrus, qui peu après baptisa les douze fils du prince Volodimir, &, dans un seul jour, vingt mille Russes.

Le Monarque, voyant que son peuple embrassoit avez zèle le Christianisme, fit construire plusieurs églises. Depuis ce tems la religion chrétienne Grecque s'est toujours conservée parmi les Russes, qui prirent avec elle une partie de l'alphabet des Grecs.

Je crois qu'il est inutile d'entrer ici dans aucun détail sur le schisme des Grecs : presque tous les Auteurs en ont parlé. Je remarquerai seulement que les Russes n'ont pas été schismatiques dès le tems que le Christianisme s'etablit chez eux, comme plusieurs l'ont prétendu. Michel Cerulaire, patriarche de Constantinople, fit schisme en 1043. mais les Russes resterent encore unis à l'Eglise Romaine. En 1051. ils élurent Hilarion Métropolite, & n'en demanderent pas la confirmation au patriarche de Constantinople. Il se trouva

Patriarches de Russie.

par la suite des métropolites de Russie qui embrasserent le schisme des Grecs, & reconnurent le patriarche de Constantinople, auquel ils envoyoient demander la confirmation de leur élection : mais en 1588. Jérémie, patriarche de Constantinople, se trouvant en concurrence avec Mitriphane, alla en Russie, dans l'intention d'y amasser de l'argent, pour faire des présens à l'empereur Turc, & pour obtenir la préférence sur son concurrent. Il commença par gagner le métropolite Job, le déclara patriarche de toute la Russie. Par la suite les patriarches de Russie furent reconnus par ceux d'Antioche, d'Alexandrie & de Jerusalem : ils jouirent des mêmes honneurs qu'eux. Ces Patriarches usurperent une si grande autorité dans la Russie, qu'ils y causerent souvent de grands troubles : le grand Duc s'humilioit devant eux, au point qu'il tenoit la bride de leur cheval le Dimanche des Rameaux. Pierre le Grand abolit cette dignité, & établit à sa place, pour gouverner l'Eglise, un synode fondé sur des réglemens solides, & muni d'instructions suffisantes pour tous les cas qui pourroient arriver.

Schisme en Russie.

Olearius.

Il s'est formé dans l'église Russe une secte, dont les partisans se donnent à eux-mêmes le nom de *Staronwersi*, ou les anciens fideles, & appellent les autres Russes *Roscolchiki*, c'est-à-dire, Hérétiques. Cette secte ne se sépara de l'Eglise Russe que dans le seizième siècle, sous le patriarche Nicon : mais elle existoit long-tems auparavant.

La plûpart de ces Hérétiques ne savent

ni lire, ni écrire, ils ſont tous fort ſimples, n'ont point d'égliſes publiques, & tiennent leurs aſſemblées dans des maiſons particulières. Voici en quoi conſiſte la différence de leur croyance, à celle des autres Ruſſes. 1°. Ils prétendent que c'eſt un crime de dire trois fois *alleluia*; qu'il ne faut le dire que deux : 2°. qu'il faut apporter ſept pains à la Meſſe, au lieu de cinq : 3°. que la croix qu'on imprime ſur le pain de la Meſſe doit être octogone, non carrée, parce que la traverſe qui ſoutenoit Notre-Seigneur à la croix étoit octogone : 4°. qu'en faiſant le ſigne de la croix, il ne faut point joindre les trois premiers doigts, comme font les autres Ruſſes; mais qu'il faut joindre l'annulaire & l'auriculaire au pouce, ſans courber l'index, ni le doigt du milieu : les trois premiers repréſentent, ſelon eux, la Sainte Trinité, & les deux derniers les deux natures en Jeſus-Chriſt : 5°. que les livres imprimés depuis le patriarche Nicon doivent être reprouvés, & qu'il faut regarder ce Patriarche comme l'Ante-Chriſt : 6°. que les Prêtres qui boivent de l'eau-de-vie ſont incapables de baptiſer, de confeſſer & de communier : 7°. ils prétendent que le Gouvernement temporel eſt une uſurpation, & que tout doit être commun entre des Chrétiens qui ſont freres : 8°. enfin, ils prétendent qu'on peut s'ôter la vie pour l'amour de Jeſus-Chriſt.

Ils ſont ſi perſuadés de la pureté de leur doctrine, qu'ils ſouffriroient les plus cruels tourmens, plutôt que d'en changer. On en a vu pluſieurs, qu'on perſécutoit pour

leur religion, se brûler dans leurs maisons. Ils regardent les autres Russes comme des impurs, & ne veulent ni boire ni manger avec eux. Lorsqu'un étranger va les voir, sitôt qu'il est sorti, ils lavent l'endroit où il s'est assis.

Ils prétendent trouver leurs principes de religion dans un ouvrage de saint Cyrille de Jerusalem, qui vivoit vers la fin du quatrième siécle: mais il est incontestable que cet ouvrage n'est point de saint Cyrille: il y est fait mention de Luther & de Calvin, qui ont paru plusieurs siécles après ce Saint.

Strahlenberg, ubi supra.

Ces Schismatiques ne sont pas même d'accord entr'eux : il y en a qui n'admettent point de Prêtres: ce sont les personnes âgées de l'un & de l'autre sexe qui administrent les Sacremens, & font le service de l'Eglise: ils regardent le célibat comme d'obligation indispensable; d'autres ont des Prêtres & se marient. Au reste, ces gens sont remplis de probité: ils ont le caractère fort doux, de la bonne foi dans le commerce, & vivent fort sobrement. Comme ils ne souffrent dans leurs assemblées que ceux de leur secte, on leur a imputé les vices les plus horribles : on prétendoit que dans leurs assemblées ils éteignoient leurs lumières, & se mêloient ensemble, sans avoir égard à la parenté.

Les patriarches de Russie firent dans les commencemens tous leurs efforts pour détruire cette secte; mais ils n'ont jamais pu réussir. Pierre le Grand ordonna de laisser ces Sectaires tranquilles, tant qu'ils

ne chercheroient pas à faire des proſélites, & dit aux Prêtres & aux Evêques qu'ils devoient tâcher de les ramener par la douceur & par l'exemple.

Religions tolérées.

La religion Luthérienne eſt la plus étendue en Ruſſie après la Grecque : toutes les provinces conquiſes l'ont conſervée : il y a deux égliſes Luthériennes publiques à Saint-Pétersbourg, autant à Meſcou, & une à Belgorod. Les priſonniers Suédois avoient une égliſe à Tobolsk, & le libre exercice de leur religion : on en a bâti une à Catherinebourg dans la Sibérie.

Les Calviniſtes & les Catholiques Romains ont auſſi des égliſes publiques à Saint-Pétersbourg & à Moſcou. Les Arméniens en ont une à Aſtracan, avec un Evêque. Les Mahométans ſont auſſi tolérés en Ruſſie : ils tiennent, dans tous les endroits qu'ils habitent, des écoles & des aſſemblées publiques, où ils ſont auſſi libres que s'ils étoient à Médine ou à la Mecque : on leur permet même la poligamie. Le nombre des Payens eſt très-conſidérable en Ruſſie : il y en a de tant d'eſpèces, que le détail en ſeroit trop long : ils reconnoiſſent tous un être Eternel, qu'ils adorent chacun à leur manière. On ne trouve chez eux ni livres, ni écritures : malgré cette ignorance, ils ſont fort doux, & remplis de probité.

Le Czar Alexis, pour engager ces barbares a embraſſer la religion Chrétienne, donnoit le titre de Knées ou de Princes à tous ceux qui recevoient le baptême. Cette politique lui réuſſit : une multitude incroyable de Payens, même de Mahomé-

tans, embrasserent le Christianisme, & depuis ce tems on trouve dans un seul village jusqu'à dix-huit de ces maisons de Princes qui labourent la terre.

Les anciennes cérémonies de l'église Russe.

Olearius.

Le culte Grec étoit autrefois rempli de cérémonies ridicules : lorsqu'on portoit un enfant à l'église pour recevoir le Baptême, le Prêtre avoit soin de se trouver à la porte : le Parrein & la Marreine lui présentoient neuf bougies, qu'il allumoit & attachoit à la cuvette dans laquelle le Baptême devoit se donner. Il présentoit de l'encens au Parrein & à la Marreine, bénissoit ensuite l'eau, & faisoit avec eux trois fois le tour de la cuvette : un Clerc, portant l'image de saint Jean, les accompagnoit. Après cette cérémonie, le Parrein & la Marreine présentoient au Prêtre un billet sur lequel étoit écrit le nom de l'enfant : le Prêtre le mettoit sur une image qu'il posoit contre l'estomac de celui qu'on alloit baptiser, &, après avoir recité quelques prières, il demandoit au Parrein & à la Marreine si l'enfant croyoit en Dieu le Pere, le Fils & le Saint-Esprit ; s'il renonçoit au diable, à ses anges & à ses œuvres : à toutes ces questions on lui répondoit affirmativement, & on crachoit trois fois à terre. Comme on croyoit que l'enfant étoit possédé du diable, avant de recevoir le baptême, on le portoit devant la porte de l'église, où l'on faisoit l'exorcisme, afin que le diable, en sortant du corps de l'enfant, ne profanât pas la maison de Dieu. Le Prêtre lui imposoit les mains, en disant ces paroles : » Sors du corps de cet enfant, esprit im-

» monde, & fais place au Saint-Esprit. » Il prenoit ensuite l'enfant, le plongeoit trois fois tout nud dans l'eau, en prononçant les paroles usitées dans ce Sacrement. Après toutes les cérémonies, dont le détail devient trop long, le Prêtre attachoit au col du nouveau baptisé une petite croix d'or, d'argent ou de plomb, selon les facultés des parens, & il étoit indispensablement obligé de la garder toute sa vie: si on ne la trouvoit point après sa mort, on le jettoit à la voirie.

Lorsque quelqu'un vouloit embrasser la religion Russe, il étoit obligé de s'enfermer six semaines dans un couvent, où les moines l'instruisoient, lui enseignoient les prières usitées, la manière d'honorer les Saints, de faire la révérence aux images; on le conduisoit ensuite à l'église, où il abjuroit sa première religion, crachoit toutes les fois qu'on la nommoit, & recevoit un second baptême, quoiqu'il fût déja Chrétien. Ils avoient cependant pour maxime de ne jamais forcer personne d'embrasser leur religion, à moins que de deux personnes mariées, il n'y en eût une qui l'eût déja embrassée: une jeune Angloise, dont le mari avoit reçu le baptême Russe, en fit une triste expérience: elle essuya toutes sortes de persécutions. Ceux qui avoient abandonné la religion Russe dans un pays étranger, étoient obligés de se faire rebaptiser, lorsqu'ils revenoient à leur ancienne communion, quoique les Grecs regardassent le baptême des autres communions comme suffisant.

Les Russes croyoient avoir régulière-

ment obſervé les Dimanches & les Fêtes; lorſqu'ils avoient été à la Meſſe : ils employoient le reſte du jour à leurs exercices, & à leurs travaux ordinaires ; mais les Patriarches changerent cet uſage : perſonne ne travaille aujourd'hui pendant ces jours-là.

L'office ſe célébroit trois fois par jour les Dimanches & Fêtes. Le matin avant le lever du Soleil on diſoit Matines ; à midi on célébroit la Meſſe, & le ſoir on diſoit les Vêpres. La Meſſe étoit précédée par la lecture de quelques chapitres de la Bible, d'une homelie de ſaint Chryſoſtome, du ſymbole de ſaint Athanaſe & de quelques prières, qu'on interrompoit pour dire, *ô Dieu, ayez pitié de moi.* Lorſque ces prières étoient achevées, le Prêtre s'approchoit de l'autel, récitoit l'office de ſaint Baſile, verſoit enſuite du vin & de l'eau dans un calice, y jettoit quelques morceaux de pain, conſacroit le tout, liſoit des prières pendant l'eſpace d'un quart-d'heure, au bout duquel il reprenoit le pain avec une cuiller, le mangeoit, & buvoit le vin : pendant cette Meſſe le peuple ſe tenoit debout, & faiſoit de grandes inclinations devant les images.

Morale de leurs Docteurs.

Olearius, *ubi ſuprà.*

Les Docteurs leur annonçoient la morale la plus ſingulière : ſelon eux, on pouvoit contracter l'habitude de pécher journellement, pourvu qu'on eût l'intention de s'en repentir un jour. Pour autoriſer ces abſurdités, ils avoient rempli de fables les livres Sacrés. On trouvoit dans leur nouveau Teſtament, que Marie-Mag-

delaine faisoit profession d'être courtisane, & qu'elle offensoit Dieu tous les jours : mais elle l'appaisa par le même crime qui l'irritoit : elle fut un jour rencontrée, sur le grand chemin, par un homme qui lui demanda ce qu'elle n'avoit jamais refusé : dans ce moment elle n'étoit pas d'humeur à être complaisante, & le refusa : il la pria de lui accorder pour Dieu, ce qu'il ne pouvoit obtenir de sa complaisance : elle se rendit alors, & obtint par cette action, commise au nom de Dieu, non seulement la rémission de ses péchés, mais encore le titre de Sainte : singulière canonisation : les Visigots, les Vandales ont débité de semblables absurdités.

Vénération des Russes pour les images.

Les Russes en général ont une grande vénération pour les images, & en particulier pour celles qui représentent saint Nicolas, lequel est patron de toute la Russie. Le plus grand seigneur, comme le dernier des paysans, a chez lui des Nicolas : lorsqu'ils entrent dans une maison, ils commencent par faire la révérence à l'image, & saluent ensuite la compagnie. Autrefois chacun avoit le sien dans l'eglise, & les gens riches les ornoient de ce qu'ils avoient de plus précieux : mais il n'étoit pas permis de le leur ôter, pour quelque prétexte que ce fût. Une femme qui avoit attaché à son image des perles & de pierreries, étant tombée dans la misere, s'avisa d'aller à l'église prier son saint Nicolas de lui prêter quelques-uns de ses bijoux, en lui représentant le besoin qu'elle en avoit. Voyant que l'image ne lui répondoit rien, elle prit son silen-

ce pour un consentement, & lui ôta un rubis : un Prêtre, qui étoit là par hazard, & qu'elle ne voyoit pas, l'apperçut. Ce crime parut, aux yeux du saint homme, mériter la plus grande punition : il courut en avertir la justice, qui condamna cette malheureuse à avoir les deux mains coupées, ce qui fut exécuté.

Id. Ibid.

Le culte des images est enfin si bien établi en Russie, qu'avant toute chose, on apprend aux enfans à leur faire des révérences & de profondes inclinations. Olearius dit qu'il étoit logé, en 1636, à *Ladoga*, chez une femme qui avoit un enfant si jeune, qu'à peine pouvoit-il se tenir debout, & articuler quelques mots : elle ne lui donnoit jamais à déjeuner, qu'il n'eût auparavant fait neuf inclinations devant le saint Nicolas, & bégayé autant de fois son *Gospodi pomiliu*, Dieu, ayez pitié de moi.

Les Suédois ayant pris la ville de Novogorod en 1610, la brûlerent : un des habitans, voyant que le feu prenoit à sa maison, présenta son saint Nicolas devant les flammes, & le pria d'en arrêter le progrès : voyant que le feu continuoit toujours, il le jetta dedans, en lui disant : » Puisque tu ne veux pas me secourir, » tire-toi comme tu pourras, & arrête le » feu si tu veux. »

Quand une image commence à s'effacer, on la porte dans un marché particulier, nommé le marché de Dieu : on en choisit une autre, & on laisse la sienne à la place : en donnant quelqu'argent pour la changer. Si celui qui a fait celle qu'on

veut prendre n'eſt pas content, il pouſſe l'acquéreur, qui, connoiſſant ce que cela veut dire, augmente la ſomme, juſqu'à ce que l'autre ceſſe de le pouſſer. Cette façon d'acheter eſt uſitée, parce qu'il n'eſt pas permis d'acheter ou de vendre des images : il faut les échanger.

On jette dans la rivière celles qui ſont effacées, & on fait des ſignes de croix, en leur diſant : *à Dieu, mon frere.* Toutes ces ſuperſtitions ſont inſpirées & entretenues chez les Ruſſes, par leurs Prêtres & leurs Moines, qui prétendent que les ſeules prières qu'ils adreſſent aux images, en obtiennent des miracles : ils ont ſoin d'exciter le peuple à faire des offrandes qui tournent toujours à leur profit. Les voyageurs ont ſouvent entendu ces Moines & ces Prêtres, dire que les proviſions commençoient à leur manquer, & qu'il étoit tems de faire des miracles. Deux Prêtres d'Arkangel, ayant amaſſé, par leurs fourberies & leurs impoſtures, une ſomme aſſez conſidérable, allerent ſe divertir dans un cabaret, où, après avoir bien bu, ils ſe propoſerent mutuellement de partager leurs profits. L'intérêt jette toujours la diſcorde parmi les gens avides, & le vin eſt un mauvais médiateur : les deux Prêtres ne tarderent pas à ſe diſputer : leur colere s'alluma, ils ſe traiterent de fourbes & d'impoſteurs, & s'en donnerent des preuves réciproques : quelqu'un les entendit, alla rendre leur converſation au Magiſtrat, qui les envoya chercher, les força de remettre le profit qu'ils avoient retiré de leurs impoſtures,

& leur fit donner à chacun cinquante coups de nerf de bœuf.

Ces imposteurs inspirent au peuple une si grande vénération pour les images, que, dans ses malheurs, il n'a recours qu'à elles. Dans une guerre contre la Suede, les Suédois étant entrés dans les maisons de plusieurs Russes, & n'y trouvant que des images, s'aviserent de les emporter; les Moscovites coururent après, &, pour ravoir les images, donnerent tout ce qu'on voulût exiger d'eux.

Moines & Prêtres de Russie.

Les impostures des Prêtres & des Moines nous conduisent à parler d'eux avec plus de détail. Il suffit de savoir lire & écrire, & d'avoir épousé une vierge, pour être sacré Prêtre. Il faut seulement s'abstenir de dire la Messe, lorsqu'on n'a pas gardé la continence avec sa femme. S'il arrive que la femme d'un Prêtre meure, il ne peut plus dire la Messe, & s'il se remarie, il devient séculier. Il n'y a point en Russie d'habit particulier pour les Prêtres; ils ne sont distingués des Laïcs que par la tonsure, qui est couverte d'une calote que l'Evêque leur met sur la tête, en les sacrant. Comme ils poussent presque tous la débauche à l'excès, s'enivrent & se battent avec les gens du commun, ceux qui se trouvent dans le cas de se battre avec eux, sont cependant obligés, pour marque de respect, de prendre leur calote, de la baiser, de la poser à terre; & lorsque le combat est fini, de la reprendre, de la baiser encore & de la replacer sur leur tête.

Moines.

Le nombre des Couvens de l'un & de

l'autre sexe est très-considérable en Russie : dans presque tous on suit la régle de saint Basile. Ce n'est pas la dévotion qui peuple les Couvens : l'indigence, la vieillesse, les infirmités, les désagrémens du mariage, les embarras du ménage, la violence, &c. y conduisent presque tous ceux qui les habitent. Il y en a cependant quelques-uns qui embrassent volontairement la vie monastique : on leur permettoit de donner une partie de leur bien au Couvent ; mais, voyant que les Moines se trouveroient par la suite en possession de tous les biens de la Russie, on y a mis ordre.

La vie religieuse est assez austère par elle-même : on n'y mange jamais de viande : toute la nourriture consiste en poisson sec ou salé, en œufs, en laitage, encore ce dernier mets est défendu les Lundis, les Mercredis, & les Vendredis de toute l'année, & le Carême, à l'exception du jour de l'Annonciation & du Dimanche des Rameaux : dans le même tems les Moines ne peuvent boire ni vin, ni eau-de-vie, ni hidromel, ni bierre ; leur boisson consiste en eau, dans laquelle on a mêlé du levain. Ils sont obligés d'assister exactement à l'Office : voilà ce qu'ils font dans leurs couvens. Voici leur conduite quand ils sont dehors ; il mangent & boivent de tout ce qu'ils trouvent, s'enivrent presque toujours, se battent ensuite avec le premier qu'ils rencontrent, traversent les rues tout remplis de boue & d'ordure, rentrent dans leur couvent sans que personne leur fasse de répriman-

de, parce que tous leurs confreres ſont à peu-près dans le même état.

Dans chaque Couvent il n'y a que trois ou quatre Prêtres, en comptant l'Abbé : les autres Moines ne ſavent ni lire, ni écrire : ſur dix, à peine en trouve-t-on un qui ſache l'Oraiſon Dominicale : très-peu ſavent le ſymbole des Apôtres & les Commandemens de Dieu. Il y a en outre beaucoup d'Hermites qui bâtiſſent des chapelles dans les bois, & qui ne vivent que d'aumônes.

Métropolites, Archevêques, Evêques.

Les Métropolites, Archevêques & Evêques, ſont preſque toujours pris parmi les Moines. Leur habillement eſt une ſoutane noire, ſur laquelle ils mettent un manteau de la même couleur ; ils ont ſur la tête une eſpèce de chaperon, qui a pour le moins une aune & demie de diamêtre. Ils ne ſe marient point & font même vœu de chaſteté : contre l'uſage des autres pays, ils ſont amovibles.

Religieuſes.

Il n'y a pas moins de Religieuſes en Ruſſie que de Moines : la première partie eſt compoſée de femmes qui ont abandonné leur mari, où qui en ſont elles-mêmes abandonnées ; la ſeconde comprend les veuves ; la troiſième les filles. Toutes en général n'obſervent pas mieux leur regle que les Moines : elles reçoivent des hommes dans leur Couvent, & ſortent ſitôt qu'elles ont aſſiſté à l'Office : comme elles ne ſont obligées de rendre compte de leur conduite à perſonne, on peut croire qu'elles s'abandonnent à beaucoup d'excès.

Jeûnes.

Les Ruſſes, ſuivant les régles de leur

réligion, font obligés de jeûner le Mercredi, le Vendredi & tout le Carême. Autrefois ils ne mangeoient point pendant les trois derniers jours. Un Gentilhomme, qui demeuroit ordinairement à la campagne, fut obligé d'aller à Moſcow ſur la fin du Carême : un des Eſclaves qu'il avoit amenés avec lui, eut la curioſité d'aller voir la cérémonie du Vendredi-ſaint : lorſqu'il en revint, il étoit ſi triſte que ſon maître s'en apperçut & lui en demanda le motif. L'Eſclave lui répondit que le Patriarche avoit ordonné à tous ceux qui étoient préſens de paſſer trois jours ſans manger, & qu'ayant eu la curioſité d'aller voir la cérémonie, il ſe trouvoit dans la cruelle néceſſité d'exécuter l'ordre : il ajouta qu'il craignoit de mourir de faim, parce qu'il n'avoit pas beaucoup mangé la veille. Ce malheureux obſerva l'abſtinence, & fit beaucoup d'imprécations contre le Patriarche. La ſuperſtition, fille de l'ignorance, expoſe les hommes à une multitude de contradictions : j'ai entendu à l'Egliſe une femme de bas étage, qui prioit Dieu, de tout ſon cœur, de faire périr ſon mari.

Pierre le Grand, comme on le verra dans la ſuite de cet ouvrage, abolit une partie de ces abus, qui s'étoient établis dans la Ruſſie ; & l'auguſte Catherine, qui occupe le trône de cet Empire, en détruit encore tous les jours.

Quoiqu'il y ait en Ruſſie des hôpitaux deſtinés à la ſubſiſtance des pauvres, on y voit, comme par-tout dailleurs, beaucoup de mendians ; il s'en trouve même,

Voyage en Moſcovie par un Ambaſſadeur de l'Empereur Leopold.

qui, pour exciter la commisération du public, enlevent des enfans. Quatre scélérats se réunirent, formerent le complot de prendre tous les enfans qu'ils pourroient attraper, & de leur rompre les bras & les jambes, ou de leur crever les yeux, & d'enterrer ceux qui ne pourroient résister à cette cruelle opération. Ils ne tarderent pas à trouver des victimes de leur avarice & de leur cruauté, les menerent avec eux dans les lieux publics. Ils exercerent cette barbarie l'espace de dix-sept ans, au bout desquels une femme passant dans une rue s'entendit appeller, ma Mere, par un enfant qu'un de ces scélérats tenoit: elle reconnut la voix de son fils, s'approcha; l'enfant lui tendit ses petits bras tous fracassés: elle le reconnut, l'embrassa & l'emporta avec elle. Le peuple, touché d'un événement si extraordinaire, arrêta le scélérat, qui accusa ses trois complices. Peu après ils reçurent la punition dûe à leurs crimes.

CHAPITRE II.

ARTICLE I.

Premiers Souverains de la Russie.

Anciens peuples de Russie.

LA Russie, comme tous les autres Etats, a pour habitans un assemblage de différentes nations. La France est aujourd'hui peuplée par des Gaulois ou Celtes; par des Francs; par des Germains ou Bourguignons; par des Alains; par des Visigots; par des Danois ou Normans,

&c. L'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, la Turquie, la Perse, l'Inde, la Chine sont également habitées par des peuples différens, qui, dans chaque pays, forment aujourd'hui un même corps de nation.

Avec les anciens peuples qui habitoient la Russie proprement dite, se mêlerent des Esclavons, des Huns, des Sarmates, des Cosares, ou Bulgares, des Warages, des Roxolans, &c. enfin les différens noms qu'elle a portés indiquent les différentes nations qui s'y sont établies.

Les mots de Russes & de Russie viennent de *Ross*, qui, en langue Esclavone, signifie *dispersés*. Procope dit dans son histoire des Gots, que tous ces peuples vivoient dans des cabanes éloignées les unes des autres, ce qui leur faisoit donner par les Grecs le nom de *Sporades*, qui, en langue Grecque, signifie aussi *dispersés*. On peut croire, d'après cela, qu'il n'y a eu aucune forme de Gouvernement avant l'an 492 de Jesus-Christ. Ce fut vers cette année que trois * Polonois vinrent avec leur Sœur, s'établir dans ce pays. L'aîné, qui s'appelloit *Kiew*, ou *Knis*, bâtit la ville de Kiow; le second, qu'on nommoit *Schek*, construisit celle de *Sckowitza*; le troisième, qui portoit le nom de *Corew*, fut le Fondateur de *Corewetza*. Leur Sœur, dont on désignoit la beauté par le nom de *Lebed*, qui signifie *Cygne*,

Tems auquel la Russie a commencé à former un Etat. Chronique Russe; manuscrit apporté de Russie, par M. de l'Isle & déposé au bu-

* Strahlenberg dit qu'ils étoient Russes; mais dans ce tems le mot de Russes, n'étoit pas encore passé en usage pour désigner une nation, & il y avoit aussi des *Ross* ou des *gens dispersés* en Pologne.

teau de la Marine du Roi de France.

bâtit aussi une ville ; mais on ignore quel nom elle lui donna. Une multitude d'hommes & de femmes, pour éviter les incursions des différentes hordes de Tatars, se rassemblerent dans ces villes, qui, par le nombre d'habitans qu'elles contenoient, & par les fortifications dont elles étoient environnées, sembloient pouvoir calmer leurs craintes. D'autres allerent s'établir aux environs, pour s'y retirer promptement, si-tôt qu'on seroit dans le cas de craindre quelque invasion. Ces quatre villes formerent enfin quatre petits Etats, dont les Fondateurs laisserent la succession à leurs descendans : mais il arriva parmi ces peuples ce qui se passoit en Angleterre; la division se mit entre les petits Souverains : ils devinrent la proye d'une multitude innombrables d'ennemis qui allerent les attaquer. Les Bulgares, chassés de la Tatarie, par d'autres Tatares comme eux, se répandirent dans le pays des * Esclavons, cultiverent les campagnes, se contentant de la subsistance pour prix de leur travail. Les *Hongrois Blancs*, dont il est fait mention pour la première fois sous l'Empire d'Heraclius, firent long-tems la guerre à Chosroès, Roi de Perse, attaquerent ensuite les Esclavons ou Russes, & s'emparerent d'une partie de leurs terres. Ces barbares furent bien-tôt suivis par d'autres appellés les *Obrins*. Les derniers, après avoir ravagé la Perse, tomberent sur les Esclavons en, détruisirent une par-

Barbares qui infestent la Russie.

Chronique Russe, *ubi supra.*

* Les Chroniques disent que ce nom a précédé celui de Russes.

tie firent souffrir à l'autre les plus cruels tourmens. Lorsqu'un Obrin se trouvoit dans le cas de faire un voyage assez long pour avoir besoin de voiture, ce n'étoit point des bœufs ou des chevaux qu'il y attachoit, il la faisoit traîner par quatre ou cinq femmes. Le desespoir tient souvent lieu de courage. Les Esclavons s'armerent un jour, attaquerent les Obrins & les exterminerent, au point que long-tems après, quand on vouloit dire en Russie qu'une chose étoit anéantie, on s'exprimoit ainsi : *Il n'en reste pas plus de vestiges que des Obrins.* Les *Peczenicges*, les *Hongrois Noirs* remplacerent bien-tôt les Obrins. Enfin, pour mettre le comble aux malheurs des Esclavons, différentes hordes de ces Tatars, que les Grecs ont nommés Scythes, toujours agités, toujours prêts à piller & à ravager, allerent s'établir dans leur voisinage.

Pour faire connoître combien ces voisins étoient désagréables, il suffit de donner une idée de leurs mœurs. Les Dreuliens, comme des bêtes sauvages, vivoient sans loix ; sans scrupule ni remords, ils se massacroient les uns les autres, pour les moindres choses. Comme des loups affamés, ils mangeoient, sans répugnance, les choses les plus dégoûtantes : les loix de la pudeur leur étoient inconnues ; ils habitoient avec la première fille qu'ils rencontroient. La férocité des *Radimiczes*, des *Viatczes* & des *Sièveres* alloit encore au-delà, s'il est possible : pour ne différer en rien des bêtes féroces, ils habitoient les forêts, mangeoient

Chronique Russe, *ubi suprà.*

les choſes les plus immondes, même des cadavres. Les femmes n'appartenoient à perſonne : elles ne connoiſſoient ni honte ni pudeur ; les Enfans mettoient * le parricide au nombre de leurs belles actions.

Peu de tems après la mort de Kiew, les Bulgares, qui faiſoient, pour ainſi dire, un même corps de nation avec les Eſclavons, attaquerent les *Dreuliens*, les battirent & les forcerent de leur payer un tribut, qui conſiſtoit en un ſabre par famille de *Dreuliens*. Les Bulgares & les Eſclavons, de retour chez eux, préſenterent ces ſabres à leurs Souverains & aux chefs de la nation. Ceux-ci, qui étoient, comme chez preſque tous les anciens peuples, des vieillards, tirerent un mauvais préſage de ces ſabres parce qu'ils avoient deux tranchans, & dirent : « Nous les avons attaqués avec des ſabres qui n'avoient qu'un » tranchant, ils nous en donnent qui en » ont deux : c'eſt une marque certaine » qu'ils nous vaincront un jour. »

On ne peut donner aucun détail ſur l'Hiſtoire des peuples qui habitoient alors la Ruſſie proprement dite : on ſait ſeulement qu'ils eurent ſouvent, comme je viens de le dire, des guerres à ſoutenir contre leurs voiſins ; qu'ils attaquerent pluſieurs fois les Empereurs de Conſtantinople, qu'ils aſſiègerent même cette ville & furent toujours repouſſés. On trouve dans la Chronique du Métropolite Maca-

* *Patrum ſuorum ſanguinem profundebant eoque gloriabantur.* Chronique manuſc.

rius

carius, que les Bulgares furent défaits par les Grecs, qui emmenerent la sœur d'un de leurs Princes, prisonniere à Constantinople; qu'elle embrassa la Religion Chrétienne, fut ensuite échangée contre une Dame Greque de considération, qui avoit été prise par les Bulgares, & qu'elle donna à son frere une idée du Christianisme. Celui-ci en trouva la morale si belle, qu'il conçut le desir de la connoître plus à fond & de la suivre. Pour cet effet, il envoya une députation à Michel III, Empereur Grec, pour lui demander des hommes savans qui pussent l'instruire lui & son peuple. On lui envoya *Methodius* & *Constantin*, surnommé Cyrille. Le Prince reçut le baptême, avec une multitude incroyable de ses sujets, l'an de J. C. 858. C'est la première époque du Christianisme en Russie.

Suivant la Chronique manuscrite déposée au bureau de la Marine, les noms de Russie & de Russes commencerent à être connus en 852. La rivalité armoit sans cesse & affoiblissoit, comme on l'a vu, les différens Princes entre lesquels ce pays étoit partagé : les Barbares qui l'environnoient forçoient tous les jours les Russes à payer de nouveaux tributs. Enfin *Gostomile*, qui passoit pour un homme sage & prudent parmi les Esclavons ou Russes, conseilla à ses compatriotes d'appeller à leur secours les *Warages*, leurs voisins. Rurich, qui étoit un Seigneur puissant parmi les Warages, saisit avec avidité l'occasion de contenter ses desirs ambitieux : il assembla autour de lui ses compatriotes;

Chronique Russe, *ubi suprà.*

leur proposa de partager avec eux sa fortune, & de le suivre en Russie: ceux qui se sentirent assez de courage pour se précipiter comme lui dans les hazards accepterent son offre. Bien-tôt Rurich se trouva à la tête d'une armée formidable, en partagea le commandement avec *Sinaus & Truvor*, qui, comme on le croit, étoient ses freres. Il partit & arriva bien-tôt en Russie : ceux de Novogorod l'attendoient avec impatience; ils le reconnurent aussitôt pour leur Souverain : ce fut l'an 862. Il donna une partie de sa souveraineté à ses deux freres : il est vrai qu'il satisfaisoit aux loix de l'équité; mais il manquoit à celles de la politique. Les Russes étoient encore menacés des mêmes malheurs, dont ils vouloient qu'il les tirât : la fortune eut pitié d'eux : Sinaus & Truvor moururent; Rurich resta seul Souverain de la Russie.

ARTICLE II.

RURICH.

Rurich. 862.

LORSQUE Rurich se vit seul maître de la Russie, son ambition se réveilla : il trouva que les bornes de ses Etats étoient trop resserrées. Pour les étendre, il résolut d'attaquer les Grecs, mena contr'eux une armée formidable; mais les Grec étoient disciplinés, les Russes ne l'étoien pas : ces derniers furent entièrement dé faits, & Rurich retourna dans ses Eta avec les foibles restes de son armée. C ignore ce qu'il fit jusqu'à sa mort, qui a

riva en 879, après un regne de 17 ans. On le regarde comme le chef de la première Dinastie ou première race des Souverains de Russie. Il faisoit sa résidence à Novogorod. Quelque tems avant de mourir, il pria *Oleg*, le premier Officier de l'armée, d'avoir soin de son fils *Igor*, qui étoit en bas âge.

Rurich. 879.

ARTICLE III.

Igor I. & Oleg.

Igor I. & Oleg. 879.

OLEG étoit digne de la confiance de son maître : pendant qu'il vécut, il regarda Igor comme son fils, & eut pour lui toute la tendresse paternelle.

Les descendans de Kiew avoient toûjours conservé la Souveraineté de Kiow : *Oschold* & *Idir*, les seuls restes de cette famille, y avoient encore assez de puissance pour faire tête aux Empereurs Grecs, même pour les attaquer. Ces voisins faisoient ombrage à Oleg ; il craignoit de tomber un jour, avec son peuple, sous leurs coups. N'osant employer contr'eux la force, il eut recours à la ruse, fit cacher des soldats dans des vaisseaux, prit des marchandises, s'embarqua, arriva par le Boristhêne à Kiow, & envoya un de ses gens demander à Oschold & à Idir la permission de passer, disant qu'il étoit un Marchand qui alloit, par ordre d'Igor & d'Oleg, trafiquer en Gréce : pour qu'on ajoutât foi à ce qu'il faisoit dire, il descendit lui-même sur le rivage avec quelques-uns de ses gens. Oschold & Idir ne

Chronique manuscrite, *ubi suprà*.

Igor I. & Oleg. 879.

La Dynastie des premiers Princes de Kiow est détruite.

tarderent pas à s'y rendre : Oleg les voyant sans armes & sans défiance, s'élança sur eux, leur dit : « Vous n'êtes » plus Souverains de Kiow; cette Princi- » pauté appartient à présent à Igor & à » moi. » Aussi-tôt il fit signe à ses soldats, qui sortirent des vaisseaux, saisirent Oschold & Idir, les massacrerent *, & les enterrerent proche le mont *Hungarius*. Olega, femme d'Igor, y fit par la suite bâtir l'Eglise de S. Nicolas. Oleg alla ensuite chercher Igor, l'amena à Kiow, dont il fit la Capitale de la Russie. Cette conquête importante, faite avec tant de facilité, augmenta ses forces & son courage. Il attaqua successivement ses voisins & les força tous à lui payer tribut; les uns en argent, les autres en bétail & animaux de différentes espèces. Il exigea même de quelques-un un lapin noir par tête.

903.

Mariage d'Igor avec Olega.

Oleg partageoit sa tendresse entre Igor & sa fille *Olega*. Cette Princesse, élevée dès son enfance à la Cour, avoit toujours été compagne des innocens plaisirs du jeune Igor : dans l'enfance les jeux les attachoient l'un à l'autre ; tous les jours ils se cherchoient, & tous les jours ils se voyoient. Lorsque les graces de la Jeunesse embellissoient Olega, le cœur d'Igor s'en-

* Strahlenberg, dans sa description de la Russie, dit, d'après la Chronique de Macarius, que ce fut Rurich qui les fit périr, les ayant surpris sans défense. Ailleurs il dit, qu'Oschold, qu'il nomme dans cet endroit, Aschold, & Idir étoient généraux de Rurich. On peut inférer de-là que cette Chronique de Macarius n'est pas trop exacte.

flammoit insensiblement pour elle : ce n'étoit plus un enfant qui demandoit à s'amuser avec un autre enfant ; c'étoit un amant qui cherchoit sa maîtresse. Olega n'étoit point insensible ; son cœur payoit le tribut à l'amour : ses yeux disoient à Igor ce que la modestie de son sexe défendoit à sa bouche d'exprimer. Oleg, content de voir que l'amour secondoit ses intentions, ne tarda pas à les unir.

Igor I. & Oleg. 903.

Ce Prince laissant à ses deux enfans le plaisir mutuel de se posseder, entreprit les expéditions que son courage lui conseilloit. Il marcha contre différens peuples qui refusoient de lui payer tribut, les força de rentrer dans le devoir ; attaqua les Grecs, remporta plusieurs avantages sur eux : mais ses soldats, impatiens des fatigues continuelles qu'ils enduroient, le prierent de faire la paix. Oleg, d'un côté ne vouloit pas mécontenter l'armée ; il sentoit de l'autre combien il seroit honteux pour lui d'avoir fait des préparatifs si formidables, sans en retirer ni fruit ni gloire ; enfin il envoya dire à l'Empereur Grec qu'il mettroit les armes bas, si on vouloit donner une certaine somme à chacun de ses soldats, dont le nombre se montoit à quatre vingt mille ; payer un tribut annuel aux six principales villes de la Russie, & lui envoyer des ancres & des cables pour ses vaisseaux : il demanda, en outre, que l'Empereur s'engageât à fournir à ses dépens, l'espace de six mois, aux Marchands Russes qui iroient à Constantinople, du pain, de la viande, du poisson & du vin. L'Empereur accepta ces conditions ; mais

907.

Igor I. & Oleg. 907.

il stipula qu'il ne seroit obligé de recevoir & de nourrir dans Constantinople que cinquante Marchands Russes qui se présenteroient sans armes ; qu'on les conduiroit dans un lieu destiné pour leur demeure, & que là on écriroit leurs noms avant de leur fournir aucune espèce de nourriture. Oleg consentit que cet article fût inséré dans le traité, & on conclut la paix. L'Empereur jura sur la croix d'en observer les conditions, & les Russes jurerent la même chose sur leurs armes & sur le Dieu *Perun*. Oleg, en arrivant à Kiow, attacha son bouclier sur les portes de la ville, pour marque de sa victoire.

Traité de paix conclue avec l'Empereur Grec.

Ce Prince, voulant faire une paix solide avec les Grecs, envoya, cinq ans après, des Ambassadeurs à Constantinople, pour proposer à l'Empereur un accord dont voici le précis. Il est d'autant plus intéressant, qu'on y trouve les loix qui étoient alors observées en Russie. Si un Russe & un Grec se trouvent dans le cas de plaider, chacun d'eux doit être jugé selon les loix de sa nation ; mais si les Juges sont embarrassés pour découvrir la vérité du fait, le Grec prêtera serment suivant sa religion, & le Russe suivant la sienne. Le meurtre sera puni de mort chez les deux nations, & à l'égard l'un de l'autre : si le meurtrier est en fuite, ses biens seront adjugés au plus proche parent du mort, & s'il comparoît par la suite, on lui fera son procès. Si quelqu'un blesse un particulier, il lui payera une somme ordonnée par les loix de chaque nation : si son bien ne suffit pas pour la payer, tous ses revenus seront

Chronique manuscrite, *ubi suprà.*

adjugés à celui qu'il aura bleſſé, juſqu'à ce que celui-ci ſoit rempli de la ſomme qui lui ſera adjugée. On ne fera point de pourſuites contre ceux qui auront ſurpris & tué un voleur; mais ſi le dernier n'eſt pas pris ſur le fait, il ne ſera point permis de le maltraiter; on pourra ſeulement le forcer à rendre ce qu'il aura volé. Quiconque ſera convaincu d'avoir pris quelque choſe avec violence, ſera obligé de rendre le triple. Si la tempête pouſſe un vaiſſeau Grec en Ruſſie, & s'il ſe trouve en même-tems quelqu'un qui le réclame & prouve qu'il lui appartient, non-ſeulement on le lui rendra, mais encore on ſera obligé de lui aider à paſſer tous les lieux où il pourroit être expoſé à faire naufrage. Si la tempête l'a tellement fracaſſé qu'on ne puiſſe plus s'en ſervir, les Ruſſes ſeront obligés de le radouber: les Grecs feront la même choſe à l'égard des Ruſſes. Chaque nation prit une copie de ce traité & jura de l'obſerver inviolablement. Oleg mourut peu de tems après; on prétend qu'il avoit été mordu par une vipere; il fut enterré ſur une montagne, où on lui erigea un tombeau, qu'on voyoit encore pluſieurs ſiécles après.

Igor I. & Oleg. 912.

Les Dreuliens ſupportoient avec impatience le joug des Ruſſes: ils regarderent la mort d'Oleg comme une occaſion favorable pour le ſecouer; mais Igor avoit autant de courage & d'ambition qu'Oleg: à cette nouvelle, il entra en fureur, marcha contr'eux, les battit, & augmenta le tribut qu'on leur avoit impoſé. Pendant qu'il étoit occupé contre les Dreuliens,

Igor ſeul 913.

Igor I. 913.

Suendeldus, son Lieutenant, marcha contre les *Uglicʒes* * qui s'étoient révoltés. Ceux-ci, plus expérimentés dans l'art militaire & plus courageux que les Dreuliens, firent une plus longue résistance : ils ne se soumirent qu'au bout de trois ans, lorsque *Peresiecʒe*, leur Capitale, fut prise. Tous les hommes braves sont généreux : Igor donna à Suendeldus le tribut qu'on avoit imposé aux *Uglicʒes*, & le nouveau qu'on avoit exigé des Dreuliens. Plusieurs Officiers se plaignirent hautement de voir qu'on faisoit des présens si considérables à un seul, pendant qu'on leur accordoit à peine une legere gratification.

941.

Il ne se passa rien de mémorable en Russie, pendant l'espace de trente ans : Les Historiens nous disent qu'Igor employa presque tout ce tems à combattre les barbares qui environnoient ses Etats ; & son courage, toujours secondé par la fortune, le conduisit de victoires en victoires. Les succès irriterent son ambition : il forma le vaste projet de monter sur le trône de Constantinople, qui étoit alors occupé par Constantin Porphyrogenete & Romain Lecapene. Pour cet effet, il fit un armement formidable, équippa une flotte de dix mille vaisseaux : plusieurs disent de quinze. Il fit sa descente le 10 Juin 941, du côté de la Phénicie, traversa le royaume du Pont & la Paphlagonie ; le feu & le sang annonçoient sa marche : il ensévelissoit sous les cendres les villes, les

Zonare, Cedrene, Chronique manuscrite, *ubi suprà*.

* Ils habitoient sur les bords septentrionaux du Boristhême.

bourgs & les villages qu'il rencontroit : tous les vaisseaux qu'il trouva dans les ports devinrent la proie des flammes : les Grecs qui tomberent entre les mains des soldats Russes périrent de la manière la plus cruelle : on mettoit les uns en croix, on assommoit les autres ; on en attachoit d'autres à des arbres pour servir de but ; quelques-uns, n'étant pas encore satisfaits de cette cruauté, enfonçoient des cloux dans la tête de ceux qui avoient le malheur de tomber entre leurs mains.

Igor I. 941.

Cruauté des Russes.

Les plaintes & les gémissemens de ces malheureuses victimes de la cruauté des Russes parvinrent jusqu'à Constantinople : *Panphir*, Officier Grec, se mit à la tête de quarante mille hommes, harcela les Russes dans leur marche ; le Patricien *Thomas* les attaqua d'un autre côté, avec une troupe de Macédoniens, & *Theodore Stratilate* les prit de front. Tous ces officiers n'avoient pour objet que l'intérêt de la patrie : ils donnerent tous ensemble sur les Russes qui, après s'être défendus avec courage, furent à la fin obligés de prendre la fuite & de se retirer dans leurs vaisseaux. L'Empereur les fit poursuivre par *Théophane*, qui les joignit proche le Bosphore, fit l'ancer du feu grégeois * sur leurs vaisseaux, & en brûla la plus grande partie. Presque tous les Russes périrent dans cette incendie ; mais Igor eut le bon-

* Le feu grégeois est composé de soufre, de naphte, de poix, de gomme, de bitume : l'eau, loin de l'éteindre, en augmente l'activité : il est appellé Grégeois, parce que les Grecs s'en sont servis les premiers.

Igor I. 943.

heur de se trouver dans le petit nombre de ceux qui échaperent. Il ne fut pas plûtôt arrivé dans ses Etats, qu'il songea à faire de nouveaux préparatifs contre les Grecs. Romain en fut informé, & lui envoya proposer un tribut plus considérable que celui qu'on avoit jusqu'alors payé aux Russes, s'il vouloit mettre les armes bas. Igor fit assembler les Boïares, pour savoir quel parti il devoit prendre : tous d'une voix unanime lui conseillerent d'accepter la paix, lui disant que les événemens de la guerre étoient toujours incertains. Il suivit leur conseil, envoya des Ambassadeurs à Constantinople, pour faire un traité avec l'Empereur, qui jura sur la croix de l'observer : on en envoya une copie à Igor, qui jura la même chose sur ses armes & sur ses Dieux.

945.

Les soldats Russes, voyant que leur Souverain se préparoit à goûter les douceurs du repos, dont il n'avoit pas encore joui depuis qu'il étoit monté sur le trône, s'assemblerent autour de lui, & tinrent ce langage : » Seigneur, les Sol-» dats de Suendeldus, votre Lieutenant, » sont riches & bien vêtus, parce qu'ils » ont eu le bonheur de se trouver à des » expéditions d'où ils remportoient tou-» jours des dépouilles ; mais nous, qui » avons servi sous vous, qui vous avons » accompagné dans les hazards, nous som-» mes dénués de tout ; à peine avons-» nous des habits pour nous couvrir. » Vous avez, jusqu'à présent, combattu » pour la gloire ; combattez aujourd'hui » pour l'intérêt de vos soldats ; conduisez-

» les dans un pays où ils puissent trouver
» de quoi se payer de leurs peines & de
» leurs fatigues passées. » Ce langage, dicté par la barbarie, fit impression sur l'esprit d'Igor, qui, peu capable de réflexion, ne savoit que combattre. Il les conduisit contre les Dreuliens, qu'il força de lui payer un tribut plus considérable que celui qui leur avoit été imposé. Croyant avoir assez fait pour ses soldats, il reprit le chemin de Kiow; mais ceux-ci, dont la cupidité étoit insatiable, lui représenterent en chemin, que ce qu'il avoit exigé des ennemis seroit bien modique lorsqu'ils l'auroient partagé entr'eux: sur le champ il changea sa marche & la dirigea une seconde fois contre les Dreuliens; croyant cependant que sa présence seule suffisoit pour leur en imposer, il renvoya la plus grande partie de ses soldats à Kiow, & se fit accompagner par un très-petit nombre. Les Dreuliens, apprenant son retour, furent aussi effrayés que surpris; ils lui envoyerent des députés pour lui demander en quoi ils lui avoient déplû, & lui promirent en même-tems toute satisfaction. Sourd aux prières, insensible aux soumissions, il continua sa marche avec autant de confiance que s'il eût été à la tête de toute son armée. Les députés des Dreuliens ne furent pas plutôt de retour chez eux, qu'ils rendirent compte à leurs compatriotes de la cruelle résolution d'Igor, & les avertirent en même-tems du peu de monde qu'il avoit à sa suite. Le désespoir tient lieu de courage: les Dreuliens voyant qu'ils

Igor I. 945.

Igor I. 945.

avoient tout à craindre de la cruauté d'Igor, prirent les armes, allerent à sa rencontre, l'attaquerent & le tuerent avec tous ceux qui l'accompagnoient.

ARTICLE IV.

SWIATOSLAS.

Swiatoslas, 945.

LA renommée porta bien-tôt à Kiow la nouvelle de la mort d'Igor : Olega, sa veuve, sentit toute la douleur que peut causer la perte d'un époux chéri : mais elle sécha bien-tôt ses pleurs pour s'occuper des intérêts de son fils Swiatoslas, qui étoit encore dans l'âge le plus tendre : elle le fit proclamer Souverain, se fit déclarer Régente pendant sa minorité, & nomma Suendeldus Général des armées de Russie. Se voyant tranquille du côté de son fils, elle ne s'occupa plus que du soin de venger la mort de son mari : bien-tôt elle en trouva l'occasion ; les Dreuliens la lui fournirent eux-mêmes : ils lui envoyerent des Ambassadeurs lui proposer la Souveraineté de leur pays, si elle vouloit épouser un de leurs chefs : aussitôt qu'ils furent arrivés, elle les fit précipiter dans un trou qu'on avoit creusé exprès, & le fit remplir de terre.

Olega venge la mort de son mari.

Chronique manuscrite, ci-dessus.

Peu satisfaite de cette vengeance, elle envoya dire aux Dreuliens de lui envoyer les Principaux de leur nation, pour qu'elle choisît celui qui lui conviendroit. Les Dreuliens, ignorant ce qui étoit arrivé à leurs Ambassadeurs, donnerent dans le piège qu'elle leur tendoit, lui envoyerent

les Principaux de leur nation : lorsqu'Olega les eut en sa puissance, elle les fit massacrer, & envoya encore des Ambassadeurs aux Dreuliens, pour les avertir qu'elle iroit chez eux faire un Sacrifice aux mânes de son mari, & pour les prier de préparer de l'hydromel & les autres choses dont elle auroit besoin. Elle ne tarda pas à suivre ses Ambassadeurs. Après avoir rendu les derniers devoirs à son mari, elle fit enivrer les Dreuliens, & ceux qui l'accompagnoient en passerent quinze mille au fil de l'épée.

Swiatoslas. 945.

Elle se hâta de retourner à Kiow, d'assembler ses troupes ; se mit à leur tête, arriva bien-tôt dans le pays des Dreuliens, battit une armée qui étoit venue à sa rencontre, la poursuivit jusque dans son camp, en fit le siége ; mais les assiégés se défendirent avec tant de courage, qu'elle ne put jamais y pénétrer : le courage & la fureur l'excitoient encore à combattre ; mais la fatigue l'arrêtoit : elle se retira, & n'exigea pour tout tribut, qu'un certain nombre de pigeons. Si-tôt qu'on les lui eut délivrés, elle leur fit attacher de petits flambeaux sur les îles & les lâcha : ils retournerent dans leurs anciennes demeures & y mirent le feu, comme Olega l'avoit prévu. Les Russes, qui n'étoient pas éloignés, revinrent bien-tôt sur leurs pas, profiterent du tumulte que causoit l'incendie, firent un carnage affreux des Dreuliens, &, lorsqu'ils furent las de massacrer, ils emmenerent en captivité ceux qu'ils purent attraper, & les vendirent comme des esclaves.

Swiatoslas. 947.

Le feu & le fer à la main, l'implacable Olega poursuivit les malheureux Dreuliens & n'assouvit sa vengeance que dans leur destruction totale. Accoutumée au bruit des armes, elle conduisit son armée sous les murs de *Torostenie*, assiégea cette ville ; voyant que la résistance des assiégés la retenoit plus long-tems qu'elle ne s'y étoit attendue, elle eut recours à la * ruse & se rendit maîtresse de la place. Les habitans obtinrent leur grace en se soumettant à lui payer un tribut, dont elle accorda deux tiers à la ville de Kiow, & l'autre à celle de *Wiszegrade*, sa patrie.

954.

On n'a vu jusqu'à présent dans Olega qu'une femme barbare, que la vengeance conduisoit de cruautés en cruautés ; on ne va plus trouver en elle qu'une femme occupée du soin de regner : la religion Chrétienne va bien-tôt changer ses vices en vertus. Elle parcourut les Etats de son fils ; voyant que les peuples étoient dispersés de côté & d'autre dans des cabanes isolées, elle les rassembla dans différens cantons, forma des bourgs & des villages, elle les soumit à la jurisdiction des villes les plus voisines, &, pour exciter les habitans de ces bourg & de ces villages au travail, elle leur imposa un tribut annuel.

955.

Sentant qu'il falloit, pour adoucir la férocité des Russes, établir des loix parmi eux, elle alla à Constantinople, rechercha la conversation de tous ceux

* Les Historiens ne disent point quelle fut cette ruse.

qu'elle crut être en état de l'inſtruire. Elle s'adreſſa particulièrement au Patriarche, qui, dans les fréquens entretiens qu'il avoit avec cette Princeſſe, ne manquoit jamais de lui préſenter la douceur & la pureté de la morale Chrétienne. La nature ne s'étoit pas contentée d'orner Olega des graces de la figure, elle lui avoit donné un eſprit vif & une conception aiſée: cette Princeſſe voulut connoître une religion qui préſentoit de ſi beaux préceptes. Le Patriarche la ſatisfit avec zèle, & l'amena bien-tôt au point qu'elle lui demanda le baptême; elle le reçut & prit le nom d'Helene.

Swiatoſlas. 955.

Olega embraſſe la religion Chrétienne, ſe fait baptiſer & prend le nom d'Helene.

Strahlenberg, *ubi ſupra.*

Helene Chrétienne n'eſt plus Olega Payenne: elle impoſe ſilence à ſes paſſions: l'ambition, qui étoit l'objet de toutes ſes actions, ſe change en humilité: l'Emperenr de Conſtantinople lui offre ſa main; mais elle ne veut s'occuper que du ſoin d'expier ſes fautes & d'en mériter le pardon; elle refuſe la couronne Impériale. Sa cruauté ſe change en douceur; elle court avec empreſſement au ſecours des malheureux; ce n'eſt plus que par des bienfaits qu'elle annonce ſa puiſſance. Voulant qu'il y eût dans la Ruſſie un lieu où l'on rendît au vrai Dieu le culte qui lui eſt dû, elle fit bâtir des Egliſes. Pour réparer le crime que ſon pere Oleg avoit commis, en faiſant périr injuſtement les Princes Oſchold & Idir, elle en fit bâtir une, ſous l'invocation de S. Nicolas, proche de leur ſépulture.

964.

Helene fit tout ce qu'elle put pour engager ſon fils Swiatoſlas à embraſſer com-

me elle la religion Chrétienne : mais il ne voulut jamais connoître d'autre Dieu que celui de ses peres, & ses armes. Dès l'âge de 22 ans il assembla une armée formidable, soumit les *Viaticzes*, les *Kozars*, &c. la victoire l'accompagnoit par-tout : il étendit prodigieusement les bornes de son Empire. Son ambition, que rien ne peut contenter, l'excite à de nouvelles entreprises : il conduit son armée sous les murs de *Pereslawe*, ou *Pereiaslautzac* & en forme le siége : cette ville étoit bien fortifiée ; il y avoit une nombreuse garnison ; elle se défendit avec opiniâtreté ; le siége fut fort long. Pendant que Swiatoslas y étoit occupé, les *Petschenefes*, que les Grecs appelloient *Patzinaces*, Huns d'origine, allerent assiéger Kiow où étoient la mere & les enfans du Souverain de la Russie. *Pretiez*, un des Lieutenans Généraux de Swiatoslas, assembla promptement des troupes pour aller au secours de cette ville ; mais les Petschenefes étoient si bien postés qu'il n'osa les attaquer & resta campé de l'autre côté du Boristhêne : les assiégés se défendoient avec une vigueur incroyable : mais leurs forces furent bientôt épuisées ; les vivres ne tarderent pas à leur manquer : il ne restoit plus d'espoir que dans la commisération des Barbares qui les attaquoient, lorsqu'un jeune Russe osa tenter une action dont l'antiquité se vanteroit. Il prit un bridon dans sa main, sortit secretement de la ville, parcourut le camp des Petschenefes, en criant à haute voix : » qui a trouvé mon » cheval ? » lorsqu'il se vit sur le bord

Swiatoslas. 964.

968.

Chronique manuscrite, *ubi suprà.*

Action hardie d'un jeune Russe.

Swiatoslas. 968.

du Boristhêne, il se jetta dedans & le passa à la nâge. Les Petschenenses connurent alors quelle étoit son intention, & firent pleuvoir sur lui une grêle de traits; mais il n'en reçut aucun, & joignit l'autre bord du fleuve, où les Russes l'attendoient avec une barque. On le conduisit à Pretiez; il lui annonça le déplorable état dans lequel se trouvoit la garnison, & ajouta qu'elle seroit obligée de se rendre si on ne lui donnoit un prompt secours. Pretiez connoissoit le caractére violent de Swiatoslas; il craignoit son ressentiment, s'il laissoit prendre la ville, & s'il abandonnoit sa mere, sa femme & ses enfans à la cruauté des barbares. La crainte dans ce moment lui tint lieu de courage: il ordonna à tous les trompettes de son armée de faire le plus de bruit qu'il leur seroit possible, fit entrer ses soldats dans les barques qui étoient sur le bord du fleuve. Les Petschenenses crurent que Swiatoslas venoit avec toutes ses forces au secours de la ville; ils leverent promptement le siége, & allerent se retrancher à quelque distance de la ville. Aussi-tôt que les passages furent libres, Olega s'embarqua sur le fleuve avec ses petits enfans. Le Général des Petschenenses examinoit de dessus une hauteur ce qui se passoit, & ne voyoit qu'avec douleur sa proie lui échapper. Pour être certain de ce qu'il avoit à craindre ou à espérer, il se rendit seul au camp des Russes, aborda Pretiez & lui dit: » Es-tu le Prince » des Russes? » Pretiez, qui sentoit combien il étoit dangereux de dire la vérité,

Swiatoslas. 968.

lui répondit : » Je suis le mari d'Olega » que tu vois devant toi. Voulant la se-» courir promptement, j'ai devancé l'ar-» mée avec un détachement ; mais toutes » les forces de la Russie me suivent de » près. » Le Général des Petschenefes lui dit alors : » Mettons les armes bas, & » cessons d'être ennemis ; j'y consens, re-» prit Pretiez. » Ils se donnerent mutuellement la main : le Général des Petschenefes fit présent au Russe d'un cheval, d'une épée & de javelots : Pretiez, de son côté, lui donna un bouclier, un sabre & plusieurs autres armes. Cet accord étant fait, les Petschenefes évacuerent entièrement Kiow ; mais ils resterent campés aux environs, ce qui tenoit toujours les habitans dans l'inquiétude. On avertit Swiatoslas de ce qui se passoit, il vint avec son activité ordinaire, s'élança sur les Petschenefes, les mit en fuite.

969.

Swiatoslas sentit cette année que les chagrins attaquent ceux qui sont assis sur le trône, comme ceux qui sont sous le chaume : il perdit sa mere Olega. Elle est regardée en Russie comme une Sainte : on célébre sa fête l'onze de Juillet.

970.

Il partage ses Etats entre ses Fils.

Swiatoslas essuya ses larmes pour songer aux intérêts de ses enfans. Il fit en Russie ce que Charlemagne avoit autrefois fait en France, partagea ses Etats entre ses fils, conservant toujours la Souveraineté de toute la Russie. Il donna la Kiovie à *Jaropolc* ; le pays des Dreuliens à *Oleg*. Les habitans de Novogorod, instruits de ce qui se passoit à la cour, allerent prier Swiatoslas de leur donner aussi un Prince.

Voyant qu'il faisoit quelque difficulté, ils lui dirent que s'il ne se rendoit à leurs prières, ils étoient résolus d'en choisir un eux-mêmes. Ils est étonnant qu'un Prince aussi impétueux que Swiatoslas n'ait pas puni cette témérité; mais il avoit le projet d'attaquer les Grecs, & ne vouloit point mécontenter ses sujets: il offrit la principauté de Novogorod à ses deux fils, qui la refuserent successivement. Les habitans de Novogorod, voyant que les deux Princes ne vouloient pas les gouverner, proposerent au Souverain de leur envoyer *Volodimir* ou *Wladimir*, son fils naturel; il leur accorda cette demande, se retira ensuite à Pereslave, dont il fit la capitale de la Russie.

Swiatoslas. 970.

Swiatoslas alla voir si ses enfans gouvernoient suivant ses intentions les États qu'il leur avoit confiés; mais lorsqu'il voulut rentrer dans Pereslave, les Bulgares, qui composoient la plus grande partie des habitans, lui en fermerent les portes, allerent même à sa rencontre pour lui livrer bataille: ce Prince étoit trop courageux pour conserver sa vie par la fuite, il les attendit & les força de rentrer dans la ville, qu'il assiégea aussi-tôt, disant à ses soldats qu'il falloit vaincre ou mourir. Sa vivacité naturelle ne lui permettant pas d'attendre les longueurs d'un siége, il fit donner l'assaut & emporta la ville. On ne sait quel châtiment il fit essuyer aux Bulgares; les historiens gardent le silence à ce sujet.

971.

Peu de tems après il déclara la guerre aux Grecs, marcha contr'eux avec un

Guerre avec les Grecs.

Swiatoflas. 971.

corps de troupes qui n'étoit composé que de dix mille hommes. *Jean-Zimisces* *, qui occupoit alors le trône de Constantinople, étoit trop courageux pour laisser ravager impunément ses Etats ; mais craignant que la trop grande précipitation ne lui ôtât la victoire, il voulut savoir à peu-près à combien se montoit le nombre des ennemis : pour cet effet il envoya proposer à Swiatoslas une certaine somme par chaque soldat Russe ; Swiatoslas en déclara vingt mille, quoiqu'il n'en eût que dix mille. Jean-Zimisces assembla promptement ses troupes, marcha aux Russes avec une armée de cent mille hommes. Swiatoslas, furieux de se voir ainsi trompé, voulut sur le champ attaquer les Grecs : mais ses soldats étoient effrayés par leur nombre ; ils refuserent de marcher. Le Prince Russe, dont rien ne pouvoit abattre le courage, leur dit : » Nous n'avons » aucune retraite ; le désespoir fait notre » unique espoir ; puisqu'il faut que nous » combattions de gré ou de force, com- » battons avec courage ; si nous sommes » obligés de mourir ici, rendons au moins » notre mort glorieuse, & ne laissons pas » au nom Russe une tache éternelle : » Swiatoslas va frapper les prêmiers coups; » ceux qui ont du courage ne tarderont » pas à le suivre ; les lâches ne méritent » pas même qu'on songe à eux. » Ce discours, releva le courage des Russes ; ils lui répondirent tous, d'une voix unani-

Chronique manuscrite, *ubi suprà.*

* La Chronique Russe dit que c'étoit Bazile & Constantin ; mais Zimisces, leur Prédécesseur, ne mourut qu'en 976.

me : « Nous n'abandonnerons pas notre » Général ; nous vaincrons, où nous » mourrons à ses côtés. » Ils s'élancerent aussi-tôt sur les Grecs, leur courage étant secondé par la fortune, ils s'ouvrirent un passage au travers de l'armée.

Swiatoslas. 971.

Swiatoslas, de retour dans ses Etats, ne s'occupa que du soin de sa vengeance ; il rassembla toutes les forces de la Russie, rentra sur les terres des Grecs, y mit tout à feu & à sang. Zimisces, qui n'étoit pas moins brave que lui, le chercha, le rencontra proche Dorosterum, lui livra une des plus sanglantes batailles dont l'histoire fasse mention : elle dura depuis le matin jusqu'à la nuit, & la victoire fut presque toujours chancelante ; mais à la fin du jour, l'aîle gauche des Russes commença à plier ; Zimisces s'en apperçut, la chargea avec des troupes d'élite & l'enfonça : les Grecs qui faisoient face à l'aîle droite, excités par l'exemple de l'Empereur, redoublerent leurs efforts & remporterent une victoire complette. Zimisces, instruit que plusieurs villes d'Orient s'étoient revoltées, fit proposer la paix à Swiatoslas, & lui envoya des Ambassadeurs, qui lui présenterent de l'or & des tapis : le Général des Russes ne daigna pas regarder ces présens : il les donna à ses esclaves. L'Empereur Grec, instruit de la manière dont ses Ambassadeurs avoient été reçus, en renvoya d'autres, qui porterent pour présens des armes de différentes espèces : Swiatoslas les reçut avec plaisir, & promit de se retiter dans ses Etats avec son armée, si les Grecs vou-

Curopalat Cedrene : Leo Gramm, in Zimisc.

Les Russes battus par les Grecs.

Swiatoslas dédaigne l'or.

loient payer un tribut, & lui donner en outre une somme pour distribuer aux enfans de ceux qui avoient été tués dans la bataille. L'Empereur refusa d'abord : mais les Officiers de son armée lui conseillerent de sacrifier quelque somme d'argent pour ne pas continuer la guerre avec un homme si féroce & si courageux. Il suivit leur conseil, & Swiatoslas s'en retourna couvert de gloire à Pereslave.

Swiatoslas. 971.

Le Prince Russe, satisfait des conquêtes qu'il avoit faites, & de l'étendue qu'il avoit donnée à ses Etats, resolut de se reposer, & de se contenter du peu de troupes qu'il avoit. Craignant cependant que les Grecs, informés du petit nombre de soldats qui composoient sa garnison, ne vinssent l'assiéger, il crut devoir demander conseil à ses Boïares : il les assembla donc, & leur dit : « Je crois avoir » assez acquis de gloire, pour pouvoir » me reposer sans craindre qu'on m'ac- » cuse de lacheté. Pour être tranquille du » côté des Grecs, je ferai une paix soli- » avec eux : le peu de troupes que j'ai » leur donnera peut-être de la hardiesse ; » ils refuseront de payer le tribut qu'ils » m'ont promis ; mais alors je leverai une » armée plus nombreuse encore que la » dernière, je la conduirai dans leur pays » & n'en sortirai que quand ils m'auront » payé un tribut plus considérable que ce- » lui qu'ils me doivent. » Voyant que les Boïares approuvoient son dessein d'une voix unanime, il envoya un Ambassadeur à Constantinople, pour proposer à l'Empereur une paix solide. Zimisces accepta

Traité de paix avec les Grecs.

sa proposition avec joye, & les deux Monarques étant d'accord, Swiatoslas envoya à Constantinople un écrit conçu en ces termes: « Swiatoslas, Prince * de la » Russie, déclare qu'il a promis avec serment que lui, ses Boïares & tous ses » sujets vivront dans une union parfaite » avec les Grecs sujets de l'Empereur de » Constantinople; qu'ils ne commettront » aucune hostilité sur leurs terres: que » les Russes regarderont les ennemis des » Grecs comme les leurs propres, & » qu'ils les secourront dans toutes les » guerres qu'ils auront à soutenir. Le Prin- » ce Swiatoslas réitère ce serment en son » nom, en celui de ses Boïares & de » tous les Russes. S'il les viole jamais, il » se soumet à encourir l'indignation du » Dieu Perun qu'il adore, & à périr de » ses propres armes. En foi de quoi nous » avons signé le présent écrit, & y avons » apposé notre sceau. »

Swiatoslas. 971.

Chronique manuscrite, *ubi suprà*.

Swiatoslas, ayant par ce moyen terminé la guerre avec les Grecs, voulut profiter de la tranquillité dans laquelle il se trouvoit, pour aller visiter les sources du Boristhène; son Lieutenant Suendeldus fit ce qu'il put pour l'en détourner, & lui dit qu'il s'exposeroit beaucoup, parce que les Petschenesès, dont il connoissoit la férocité, étoient ordinairement répandus dans ces quartiers. Ces remontrances furent inutiles, Swiatoslas étoit trop téméraire pour connoître le dan-

* On voit par-là que les Souverains de Russie ne prenoient pas encore le titre de Grands-Ducs.

ger, il s'embarqua sur le Boristhêne avec un très-petit nombre de ses gardes. Si-tôt qu'il fut parti les *Perciostaucenses*, peuples barbares qu'il avoit forcés à lui payer un tribut considérable, saisirent cette occasion pour se venger : ils firent avertir secretement les Petschenèses que Swiatoslas étoit parti avec très-peu de monde pour aller vers les cataractes du Boristhêne. Ceux-ci profiterent si bien de l'avis, qu'à peine Swiatoslas fut arrivé, qu'il se vit environné de Barbares qui l'attaquoient tous à la fois. Voyant qu'il ne pouvoit avancer ni riculer, il se retrancha de manière que les ennemis ne purent le forcer ; mais ils lui boucherent si bien les passages qu'il fut obligé de rester campé tout l'hiver ; les vivres devinrent si rares dans son camp, que la tête d'un cheval s'y vendoit un prix exorbitant. Si-tôt que les Petschenèses virent que les glaces du Boristhêne étoient fondues, ils le passerent, attaquerent Swiatoslas, qui, malgré le petit nombre des siens, fit une défense vigoureuse ; à la fin il fut accablé par la multitude ; tous les coups étoient dirigés sur lui ; il périt : les soldats qui étoient autour de lui furent taillés en pièces ; le seul Suendeldus eut le bonheur d'échapper au carnage : il alla à Kiow porter la nouvelle de la mort de son Maître. Les Petschenèses enleverent le crâne de Swiatoslas & en firent une coupe, selon l'usage des anciens Mongous & Kalmouks.

Swiatoslas. 972.

Mort de Swiatoslas.

Ainsi périt un des plus grand Guerriers de son tems. Pendant le cours de son regne, qui fut de 27 ans & quelques mois, il

Son caractère.

il ne ſongea qu'à la guerre, & eut preſque toujours les armes à la main. Jamais ſes ſoldats n'emportoient de bagages avec eux, pas même d'uſtenſiles de cuiſine : il ne ſe nourriſſoit lui-même que de viandes cuites ſur des charbons, n'avoit pour lit que la terre, & pour oreiller que la ſelle de ſon cheval. La fortune, en ſecondant ſes entrepriſes, excita ſa témérité naturelle; il en fut la dupe, & ſon exemple prouve que le courage ſans la prudence eſt toujours funeſte.

Swiatoſlas. 972.

ARTICLE V.

JAROPOLC, OLEG ET VOLODIMIR. I.

A la mort de Swiatoſlas la Ruſſie ſe trouva partagée en trois Etats différens : Jaropolc, comme il eſt dit plus haut, regnoit à Kiow, Oleg dans le pays des Dreuliens, & Volodimir à Novogorod. On avoit lieu d'eſpérer que la fraternité réuniroit ces trois Princes, & que leurs Etats n'en feroient qu'un : mais l'intérêt & l'ambition réunis enſemble étouffèrent en eux la voix de la nature : ils ſe pourſuivirent avec autant d'acharnement que s'ils euſſent eu à venger, les uns contre les autres, les plus outrageantes injures. Le premier renverſa le ſecond ſous ſes coups, & fut bien-tôt lui-même immolé à la cruauté du troiſième.

Jaropolc, Oleg & Volodimir I. 973.

Le Boïare Swadolt avoit ſu gagner la confiance de Swiatoſlas, qui l'avoit com-

blé d'honneurs & de biens ; mais son fils s'étoit attiré la haine d'Oleg, au point que celui-ci l'avoit fait mourir. Swadolt étouffa sa douleur, dissimula son ressentiment ; mais il n'attendoit que l'occasion de le faire éclater : il la saisit si-tôt qu'elle se présenta. A peine Swiatoslas étoit-il mort, qu'il alla trouver Jaropolc & lui conseilla d'attaquer Oleg qui s'abandonnoit à l'oisiveté, & de joindre ses Etats aux siens. Jaropolc ne tarda pas à suivre un conseil qui étoit conforme à ses intentions ; il leva une puissante armée, entra dans les Etats de son frere : celui-ci, informé du danger qui le menaçoit, se hâta d'assembler ses troupes & d'aller au-devant de l'ennemi : mais il fut vaincu & forcé de prendre la fuite. Pour échapper plus promptement aux poursuites du vainqueur, il voulut entrer dans une ville qu'il rencontra ; mais il fut obligé de passer sur un pont qui croula ; ceux qui l'accompagnoient étant tombés sur lui l'étoufferent. Jaropolc voulut lui faire donner un prompt secours ; mais il n'étoit plus tems. Ce Prince, voyant le cadavre de son frere, écouta la voix de la nature, se retourna vers Swadolt, & lui dit : « Re» garde, voilà ce que tu demandois. »

Jaropolc, Oleg & Volodimir I. 977.

Chronique manuscrite, *ubi suprà.*

Mort d'Oleg.

Volodimir, instruit de la mort d'Oleg, craignit un pareil sort, quitta promptement Novogorod, & se retira chez les Varages. Jaropolc ne tarda pas à se rendre à Novogorod ; n'y trouvant point de résistance, il se fit proclamer Souverain de toute la Russie. Volodimir, ayant obtenu des Varages le secours qu'il en attendoit,

Volodimir se sauve chez les Varages, en obtient du secours.

rentra dans ses Etats & chassa de Novogorod le Gouverneur que son frere y avoit établi. Il fit demander en mariage *Rochmida*, fille de la Princesse de *Plescow*, petite principauté tributaire de la Russie; mais on la lui refusa, sous prétexte qu'il étoit bâtard. Volodimir, irrité de ce refus, alla à Plescow, fit mourir la Princesse avec deux fils qu'elle avoit, enleva Rochmida & la força de l'épouser.

Jaropolc & Volodimir I. 980.

Il se marie.

Craignant d'être immolé à la cruauté de Jaropolc, il voulut le prévenir, proposa à Blud, Lieutenant de ce dernier, de le faire périr, & lui promit des récompenses dignes de son service. Blud, appréhendant le ressentiment des habitans de Kiow, qui aimoient leur souverain, n'osa commettre lui-même ce crime; mais pour faciliter à Volodimir les moyens de contenter son barbare désir, il conseilla à Jaropolc d'aller *incognito* dans une forteresse éloignée, & de s'y tenir caché jusqu'à ce qu'il eût amassé des forces capables de résister à son frere. Jaropolc écouta ce traître & suivit son conseil. Blud avertit aussi-tôt Volodimir de ce qui venoit de se passer, & lui indiqua le lieu où son frere s'étoit retiré. Volodimir, ne voulant pas laisser de ville forte derrière lui, conduisit son armée à Kiow; si-tôt qu'il s'en fût rendu maître, il alla assiéger la forteresse où son frere étoit. Jaropolc, après une longue résistance, fut obligé de se rendre à discrétion; en vain il implora la clémence du vainqueur; celui-ci donna ordre à deux Varages de le tuer.

Ibid.

Jaropolc est tué.

Volodimir I. regne seul. 981.

Volomidir, après son heureuse & cruelle expédition, retourna à Kiow, où il éleva des autels à différentes Idoles, dont la principale étoit Perun, comme on l'a vu plus haut. Il fut ensuite reconnu, sans aucun obstacle, Souverain de toute la Russie.

987.

Plusieurs Princes lui envoyerent des Ambassadeur, pour lui proposer d'embrasser la religion qu'ils professoient. Après s'être fait instruire de leurs dogmes, il annonça que la religion Chrétienne lui paroissoit la plus solide. Il envoya des Ambassadeurs à Constantinople, pour demander en mariage la Princesse *Anne*, sœur des Empereurs Basile & Constantin, promettant, si on la lui accordoit, de se faire baptiser, & de vivre toujours en paix avec les Grecs, même de les regarder comme ses alliés, & de leur prêter du secours dans les guerres qu'ils auroient à soutenir. Ces offres parurent trop avantageuses aux Empereurs pour qu'ils ne les acceptassent pas : ils lui envoyerent leur sœur. Elle étoit jeune, belle, douce, complaisante ; bien-tôt elle gagna le cœur de son mari. Profitant de l'ascendant qu'elle avoit sur son esprit, elle le porta à tenir la parole qu'il avoit donnée à ses freres ; il se fit baptiser à Kiow & prit le nom de Bazile. Bien-tôt après il fit baptiser ses douze fils qu'il avoit eus de différentes femmes. Le Patriarche de Constantinople lui envoya pour Métropolite Michel Syrus.

Il épouse la sœur des Empereurs Grecs.

Il reçoit le baptême.

988.

Pour mettre Kiow, où il faisoit sa résidence avec sa nombreuse famille, à l'abri

des incursions des Petschenefes, il fit construire plusieurs forteresses dans les environs. Il entra sur les terres de Pologne, & se rendit maître de différentes places. Ayant su se faire craindre & aimer de ses voisins, il jouit pendant plusieurs années d'une paix solide, pendant laquelle il s'occupa du soin de policer ses peuples & d'embellir ses Etats: il bâtit des églises & fonda des écoles. La première église qui fut bâtie sous ses ordres, fut celle de saint Gregoire à Kiow; on en fit la dédicace le 26 Novembre 989. Il parcourut presque tous ses Etats avec des Prêtres Grecs, pour y annoncer le Christianisme, & baptiser ceux qui voudroient l'embrasser: on prétend qu'il en baptisa vingt mille en très-peu de tems. Dans sa route il remarqua un lieu très-commode pour construire une ville; c'étoit une montagne située près de la rivière *Clesma-Reca*. Il ne tarda pas à en faire jetter les fondemens, & lorsqu'elle fut construite, ce qui arriva l'an 990, il lui donna son nom, & y fixa son séjour. Elle a été long-tems la résidence des Grands Ducs de Russie, & est encore la Capitale du Duché de Volodimir.

Volodimir I. 989.

Il bâtit la ville de Volodimir.

Michel Syrus étant mort, Nicolas, Patriarche de Constantinople, sacra Métropolite de Kiow, ou de Russie, *Leon*; *Joachin*, originaire de la Chersonese, Archevêque de Novogorod, & *Fœdor-Grezin*, Archevêque de Rostou.

991.

Pendant que Volodimir étoit occupé du soin d'étendre la Religion Chrétienne dans ses Etats, les Petschenefes profite-

996.

Volodimir I. 996.

rent, pour l'attaquer, de la fécurité dans laquelle ils le croyoient. Ils marcherent fecretement contre lui & entrerent dans la ville où il étoit alors, avant même qu'on fût informé de leurs préparatifs. Volodimir voulut leur faire face ; mais il avoit trop peu de foldats : il fut accablé par la multitude ; &, voyant fa vie expofée, il fe cacha promptement fous un pont, fit vœu de bâtir un temple en l'honneur du faint dont l'églife célébroit la fête ce même jour. Lorfque les Barbares eurent évacué la ville, il ordonna qu'on diftribuât aux pauvres trois cents ruches de miel, & qu'on leur donnât de quoi manger à proportion. Ce repas dura pendant huit jours, au bout defquels il alla à Kiow, où il célébra la fête de la Vierge par des feftins, ce qui plut beaucoup à tous fes fujets nouvellement convertis : il chargea fes Officiers de donner tous les Dimanches un repas dans fon palais, à tous les pauvres qui fe préfenteroient. Plufieurs d'entre ces pauvres s'étant un jour enivrés, dirent qu'ils étoient étonnés qu'on leur fervît chez le Souverain des cuillers de bois, & demanderent s'il n'y en avoit pas d'argent. Ce difcours fut rapporté à Volodimir, qui, loin de fe fâcher, & de traiter ces malheureux avec dureté, comme feroient aujourd'hui bien des gens qui affectent de la dévotion, dit : « Je » veux qu'on faffe faire des cuillers d'ar- » gent & qu'on les leurs préfente : il eft » bien jufte que ceux qui m'en ont pro- » curé par leurs travaux s'en fervent chez » moi. »

Sa vie eft expofée au plus grand danger.

Chronique manufcrite, *ubi fuprà*.

Volodimir passoit des jours heureux : il étoit aimé de ses sujets ; ils s'empressoient tous à l'envi de contenter ses désirs ; mais il éprouva tout-à-coup les chagrins auxquels sont exposés ceux qui vivent long-tems. *Isiaslaus*, son fils aîné, meurt : à peine ses larmes sont-elles essuyées, qu'un nouveau malheur lui en fait verser de nouvelles : la mort lui enleve cette femme aimable & chérie, cette Anne qui partageoit ses chagrins avec lui. *Jaroslaus*, son second fils, auquel il a donné la Principité de Novogorod, refuse de lui payer le tribut qu'il lui a imposé. Volodimir, à cette nouvelle, entre dans une juste colere : il donne ordre à ses Officiers d'assembler les troupes, & veut aller avec elles faire rentrer Jaroslaus dans le devoir. Il est prêt à partir, mais la tendresse paternelle l'arrête : il faut frapper, & c'est sur son fils que les coups doivent tomber. Tant de chagrins à la fois sont au-delà des forces d'un vieillard ; Volodimir meurt.

Volodimir I. 996.

1011.

1014.

Ibid.

1015.

Mort de Volodimir le 15 de Juillet.

Ce Prince avoit épousé plusieurs femmes ; la 1re. s'appelloit *Rochmida*, qui étoit de Pleskou, comme on l'a vû plus haut ; la seconde étoit Bohemienne ; la troisième Bulgare ; la dernière s'appelloit Anne, elle étoit Grecque. Il eut avec la première *Isioslaus*, *Jaroslas* & une fille nommée *Predislava* ; de la seconde *Mstilaus*, *Scrwold* ; de la troisième *Suiatopolc*, *Saslas*, *Suadislas* & *Stanislas* ; de la quatrième *Boris*, *Hlib* ou *Gleb*, & une fille nommée Marie. Il avoit outre ses femmes légitimes, un nombre incroyable de concubines dis-

Ses enfans.

Volodimir I. 1015.

perſées dans différens endroits de ſes Etats. On a lieu de croire qu'il ceſſa de ſe livrer à ſes paſſions lorſque la religion Chrétienne l'eut éclairé. Il eſt regardé comme l'Apôtre de la Ruſſie : on le compte parmi les Saints de ce pays ; ſa fête y eſt célébrée le 15 de Juillet ſous le nom de ſaint Bazile.

ARTICLE VI.

JAROSLAS I. SUIATOPOLC. MSTILAUS.

Jaroſlas I. Suiatopolc, Mſtilaus 1015.

VOLODIMIR avoit eu l'imprudence de partager ſa ſucceſſion entre ſes enfans : ſi-tôt qu'il mourut l'ambition & la jalouſie allumerent la guerre entr'eux : ils ſe battirent avec le même acharnement qui avoit armé leur pere & ſes freres. Suiatopolc, qui étoit à Bereſtow lorſque ſon pere mourut, s'occupa d'abord du ſoin de lui rendre les derniers devoirs : il fit envelopper ſon corps dans un tapis, ordonna de le porter à Kiow ſur un traîneau, de l'enterrer dans l'égliſe de la Vierge, & de lui ériger un Tombeau de marbre.

Ibid.

Suiatopolc fait périr deux de ſes freres.

Cette piété de Suiatopolc à l'égard de ſon pere ſembloit être le préſage de ſes vertus. Ses freres ne devoient attendre de lui que de bons traitemens ; mais il ne s'étoit hâté de faire mettre Volodimir dans le tombeau, que pour dérober à ſon cadavre les crimes qu'il méditoit : il fit aſſaſſiner ſes deux jeunes freres Boris &

Gleb. L'Eglise Romaine & l'Eglise Grecque les honorent comme saints Martyrs, & célébrent leur fête le 24 Juillet, sous le nom de *David* & de *Romain*. Ses autres freres n'échapperent à sa cruauté, que parce qu'ils n'étoient pas avec lui.

Jaroslas I, Suiatopolc, Mstilaus. 1015.

Jaroslas, qui ignoroit la mort de son pere, & qui craignoit les effets de sa vengeance, appella à son secours les Varages. Ces barbares ne manquerent pas, comme on devoit s'y attendre, de profiter de la foiblesse de ceux qui imploroient leur assistance. Ils ne furent pas plûtôt entrés dans Novogorod, qu'ils opprimerent les habitans, violerent les femmes, pousserent enfin les outrages au point que le désespoir, qui ne connoît plus de retenue, excita ces malheureux Citoyens à former le projet de les massacrer tous. L'exécution suivit bien-tôt la résolution. Jaroslas étoit trop injuste pour sentir que la cause de ce massacre en faisoit excuser l'effet: il n'écouta que la colere; mais il en arrêta les transports pour rendre sa vengeance plus certaine. Quelques jours après, il manda les principaux d'entr'eux, & en fit massacrer mille qu'il regardoit comme les chefs de la conjuration formée contre les Varages. La nuit suivante, un courier vint lui annoncer de la part de sa sœur la mort de son pere, le meurtre de ses deux jeunes freres: il ajoûta qu'elle avoit été obligée de se cacher pour éviter le même sort. Cette nouvelle fit connoître à Jaroslas combien il avoit eu tort d'indisposer ses sujets contre lui, & de les traiter avec autant de cruauté: il les fit assembler,

Les Varages massacrés par les habitans de Novogorod; pourquoi.

Ibid.

Jaroslas I, Suiatopolc, Mstislaus. 1015.

avoua devant eux son crime, les pria de l'oublier & de le défendre contre les entreprises de son frere. Les habitans de Novogorod, touchés de voir leur Souverain en qualité de suppliant devant eux, oublierent les maux qu'il venoit de leur causer, & lui promirent qu'ils verseroient jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour sa défense.

Il se trouva bien-tôt à la tête d'une armée de trente mille hommes, & marcha à la rencontre de Suiatopolc qui venoit l'attaquer. Les deux armées se rencontrerent sur les bords du Boristhêne. Jaroslas se campa sur la rive orientale, & Suiatopolc sur la rive occidentale, entre deux marais. La crainte les retint en présence l'espace de trois mois, au bout desquels le Lieutenant de Suiatopolc sortit du camp, poussa son cheval sur le bord du rivage, & dit aux soldats de Jaroslas : « Etes-vous venus ici pour vous enfer» mer dans un camp ? Puisque vous n'a» vez d'autre talent que celui de faire des » murailles de bois, nous vous forcerons » de nous bâtir des maisons. » Ce discours irrita ceux auxquels il étoit adressé, au point qu'ils allerent trouver leur général, lui proposerent de passer le fleuve, pour prouver aux ennemis qu'ils savoient faire autre chose que des maisons. Au commencement de la nuit il leur dit de se préparer à passer le fleuve, & de couvrir leur tête avec un morceau d'étoffe, afin de se reconnoître mutuellement pendant le combat. Ces ordres furent aussi-tôt exécutés que reçus. Suiatopolc avoit passé tout le

jour à boire avec ses Officiers ; son armée étoit en désordre ; elle fut bien-tôt culbutée dans les marais, où il périt un grand nombre de soldats. Suiatopolc prit la fuite & se sauva en Pologne.

Jaroslas I, Suiatopolc, Mstilaus. 1017.

Jaroslas, pour profiter promptement du fruit de sa victoire, alla à Kiow, où il se fit proclamer Souverain. Il n'y jouit pas long-tems de la tranquillité qu'il esporoit : les Petscheneses, qui étoient alliés de Suiatopolc, allerent l'y assiéger : il rangea promptement son armée en bataille, attaqua les ennemis ; le courage étoit égal de part & d'autre, mais la victoire, après avoir été long-tems chancelante, se décida en faveur de Jaroslas.

Suiatopolc est battu par Jaroslas.

Pendant ce tems Suiatopolc imploroit le secours de Boleslas I, Roi de Pologne : il en obtint même plus qu'il n'osoit en espérer : Boleslas se mit lui-même à la tête de ses troupes, & marcha contre Jaroslas. Celui-ci, trop actif & trop courageux pour attendre l'ennemi, alla bien-tôt à sa rencontre ; il le joignit sur les bords du fleuve Bug qui séparoit les deux armées. Blud, Lieutenant de Jaroslas, lacha quelques railleries sur le Roi de Pologne, qui, trop bouillant pour les endurer, se jetta dans le fleuve, le passa à la nâge, fut bien-tôt suivi par son armée, qui surprit celle de Jaroslas en désordre, en passa une partie au fil de l'épée, fit l'autre prisonnière, & la distribua dans les villes de la Pologne, tua de sa propre main Blud, conduisit Suiatopolc à Kiow, s'assit sur le trône, & viola la Princesse Perdislava. Suiatopolc, indigné de l'affront

1018.

Boleslas I. Roi de Pologne monte sur le Trône de Kiow.

Ibid.

Jaroslas I, Suiatopolc, Mstilaus. 1018.

fait à sa sœur ; ordonna de massacrer secretement tous les Polonois que Boleslas avoit dispersés en quartier d'hiver dans les différentes villes de la Russie. Le Roi de Pologne à cette nouvelle ne regarda plus Suiatopolc que comme un ingrat qui méritoit toute son indignation : pour le punir il se hâta de retourner en Pologne lever de nouvelles troupes, emmena avec lui la Princesse Perdislava, plusieurs Boïares, toutes les richesses qu'il avoit trouvées à Kiow, & confia la garde des villes de Russie qui étoient restées sous sa domination, à un certain Abbé nommé Anastase. Après son départ Suiatopolc se fit reconnoître Souverain.

Pendant que ces choses se passoient à Kiow, Jaroslas étoit allé à Novogorod dans le dessein de prendre le peu d'effets qu'il y avoit, & de passer avec dans un pays étranger : il craignoit de tomber entre les mains de son frere. Un de ses amis, nommé Constantin Jocadnik, lui représenta que quand on avoit une fois quitté le trône, il étoit presqu'impossible d'y remonter. Ce fidéle ami fit assembler les habitans de Novogorod, leur représenta, dans les termes les plus touchans, la triste situation de leur Souverain, & le projet que le désespoir lui inspiroit. Le malheur des grands touche toujours le peuple : les habitans de Novogorod coururent en foule au palais de leur Prince : ils lui offrirent leurs biens & lui promirent de verser, pour sa défense, jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Les effets accompagnerent, pour ainsi dire, les promesses : ils s'im-

Desespoir de Jaroslas.

Il est secouru par ses sujets.

poserent un nouveau tribut par tête, formerent une somme assez considérable pour lever une armée de Varages, se joignirent à ces troupes auxiliaires, marcherent à Kiow, battirent le peu de soldats que Suiatopolc avoit autour de lui, & le forcerent de s'enfuir. Il se retira chez les Petschenesses, qui lui fournirent une armée avec laquelle il revint dans ses Etats. Jaroslas avoit prévu son projet & s'étoit toujours tenu sous les armes : il alla au-devant de lui, le joignit sur le bord du Boristhêne, dans le même endroit où Suiatopolc avoit fait assassiner son frere Boris. Les deux chefs avoient inspiré leur haine réciproque aux soldats qu'ils commandoient. On se livra deux combats, où la victoire, également disputée, resta incertaine. La fatigue arrêtoit, mais la fureur excitoit : bien-tôt le sang recommence à couler : ce sont deux freres qui combattent, la haine leur tient lieu de courage : le combat ne peut finir que par la perte de l'un des deux. Les efforts des soldats de Jaroslas redoublent, ceux des ennemis diminuent. Suiatopolc voit son armée plier, la terreur le saisit ; il veut prendre la fuite ; mais un engourdissement qui se répand par tout son corps l'empêche de faire usage de ses pieds : les soldats qui étoient autour de lui l'enlevent & le portent à Beriste. Là le souvenir du crime qu'il avoit commis en faisant périr ses deux jeunes freres joignit les remords à la crainte, & acheva de troubler sa raison : il crut voir autour de lui une multitude de fantômes qui le menaçoient, deman-

Jaroslas I, Suiatopolc, Mstilaus. 1019.

Mort de Suiatopolc.

Ibid.

Jaroslas I, Mstilaus. 1019.

doit qu'on l'emportât plus loin, toutes les fois qu'on vouloit arrêter : il crioit toujours qu'il n'étoit pas en sureté. Enfin lorsqu'il fut arrivé dans un lieu désert, situé entre la Pologne & la Bohême, la violence de sa fiévre augmenta au point qu'il ne put y résister : il mourut. On l'enterra promptement sur une colline qui se trouva dans ce ce lieu.*

Jaroslas se trouva par sa victoire & par la mort de son frere, Souverain de Novogorod & de Kiow. Les Russes étoient dans le cas d'espérer de la tranquillité ; le plus ambitieux de leurs Souverains étoit mort : les autres se donnoient mutuellement des marques d'une amitié fraternelle ; mais ce calme ne dura pas : il fut bien-tôt interrompu par l'ambition, ce vice odieux qui a tant de fois troublé le monde. *Briaczislas*, fils d'Isiaslas, premier enfant de Volodimir, se vit à peine en état de commander par lui-même, qu'il fit éclater son mécontentement au sujet du partage que Volodimir avoit fait de sa succession. Il trouvoit des bornes trop resserrées à la souveraineté de Pleskou qui lui étoit échue : pour les étendre il alla assiéger Novogorod, la prit d'assaut, la pilla & emmena une partie des habitans en captivité à Pleskou. Jaroslas, à cette nouvelle, entra en fureur, sortit de Kiow, qui étoit sa

Briaczislas attaque son oncle Jaroslas, qui le bat & lui pardonne.

1020.

1021.

* La chronique manuscrite, d'où je tire ces faits, dit que dans la troisième action, on vit des Anges combattre contre Suiatopolc, & que son corps répandoit, même plusieurs siécles après sa mort, une odeur si insupportable, qu'on ne pouvoit en approcher. Telle étoit la crédulité des peuples de ce tems.

résidence, se hâta de poursuivre son neveu avec ses plus braves soldats, le joignit, le battit, reprit ce qu'il avoit enlevé à ses sujets, remit les captifs en liberté, & rendit à chacun d'eux ce qui lui appartenoit. Briacziſlas retourna à Pleskou, & craignant la juste vengeance de son oncle, il rassembla toutes ses forces; mais Jaroslas joignit à la gloire de l'avoir vaincu celle de lui pardonner: il l'envoya chercher, lui promit de ne lui faire essuyer aucun mauvais traitement. Il tint sa promesse: lorsque son neveu fut arrivé, il lui donna toutes les marques possibles d'amitie, fit avec lui un traité de paix, qui ne fut jamais interrompu de part ni d'autre.

Jaroslas I. Mstilaus. 1021.

Pendant que l'oncle & le neveu combattoient l'un contre l'autre, Mstilaus étendoient les limites de sa domination: il remporta plusieurs victoires sur les peuples qui environnoient les Russes, & les força de lui payer tribut. Les différens combats qu'ils avoit livrés aux étrangers l'accoutumerent aux armes; il voulut essayer ses forces contre son frere Jaroslas. Sachant qu'il étoit occupé à regler quelques affaires à Novogorod, il alla mettre le siége devant Kiow. Voyant que les habitans de cette dernière ville étoient résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrêmite, il tourna ses armes du côté de Czernikou, dont il se rendit bien-tôt maître.

1022.

La guerre s'allume entre Mstilaus & Jaroslas.

Cet acte d'hostilité fit connoître à Jaroslas quel étoit le projet de son frere: il appella promptement les Varages à son secours, & partit vers l'automne pour

attaquer Mstilaus. Celui-ci ne se laissa pas surprendre ; il se tint tout prêt à donner bataille, & rangea si bien ses troupes, qu'il opposa aux Varages les Severiens qui étoient venus à son secours. Les deux armées resterent quelque tems en présence, sans se livrer bataille ; mais Mstilaus, crut devoir profiter d'un orage impétueux qui s'éleva pendant une nuit très-obscure : il surprit, comme il l'avoit prévu, l'armée de Jaroslas en désordre, & la battit presqu'aussi-tôt qu'il l'attaqua. Le lendemain de l'action, Mstilaus visite le champ de bataille, & voit avec satisfaction qu'il n'a péri dans le combat que des Varages & des Severiens ; à peine y avoit-il un Russe parmi les morts. Content de se voir, par sa victoire, maître de Novogorod, il fit chercher Jaroslas, lui fit dire qu'il pouvoit retourner à Kiow, & jouir tranquillement de sa Souveraineté, ajoutant : « Il est juste qu'il jouisse, en » qualité d'aîné, de cette portion de la » succession de notre pere. » Jaroslas, ne se fiant pas trop à la parole de son frere, eut soin de mettre dans Kiow une garnison très-considérable.

Jaroslas I, Mstilaus. 1024.

Jaroslas est battu.

Les deux freres veulent faire une paix solide ; ils se donnent un rendez-vous sur les frontières de leurs Souverainetés ; mais, craignant quelque trahison de part & d'autre, ils y vont, chacun à la tête d'une armée : en s'abordant, ils se donnent les marques de la plus sincère amitié, font un traité de paix par lequel il est stipulé que Jaroslas aura cette partie de la Russie qui est au midi du Boristhène,

1026.

Ibid.

aujourd'hui le Dnieper, & Mstilaus celle qui est au nord de ce fleuve.

Jaroslas I, Mstilaus. 1026.

Le premier se voyant tranquille du côté de son frere, songea à étendre ses Etats : il fit la guerre à ses voisins pendant l'espace de trois ans, remporta plusieurs victoires sur eux, & leur enleva plusieurs villes. Ce Prince ambitieux ne supportoit qu'avec impatience le joug que lui avoit imposé le redoutable Boleslas : mais il n'osoit plus mesurer ses forces avec celles d'un Monarque qui avoit plusieurs fois renversé son trône : c'étoit un lion rugissant qui ne pouvoit briser sa chaîne.

1030.

1031.

Il apprit sa mort avec d'autant plus de plaisir, que son successeur étoit un Prince indolent qui s'endormoit dans le sein de la mollesse. Sa résolution fut bien-tôt prise ; il la communiqua à son frere, qui l'approuva, lui proposa même de le seconder de toutes ses forces. Ils entrerent tous deux en Pologne avec une armée formidable, prirent plusieurs places, & emmenerent les habitans, & les disperserent dans leurs Etats.

Mort de Mstilaus. 1035.

Ces deux Monarques, couverts de gloire, remplis de satisfaction, ne s'occupoient plus que du bonheur de leurs sujets : les Russes gouvernés par deux Prince que l'amitié fraternelle unissoit, jouissoient de toutes les douceurs de la paix. Jaroslas étoit chéri de son peuple ; Mstilaus, par ses vertus, avoit inspiré les mêmes sentimens au sien, qui eut bien-tôt le chagrin de le perdre : ce Prince mourut à la chasse. Son corps fut porté à Czernikou ; & on l'enterra dans la

principale église de la ville.

Jaroslas I, 1035.

Il étoit d'une taille avantageuse, mais il commençoit à prendre trop d'embonpoint lorsqu'il mourut. Dans sa jeunesse, il avoit la peau belle, les yeux bien fendus & remplis de feu; mais une rougeur trop vive commençoit à se répandre sur son visage, & lui donnoit un air dur. Au milieu des hazards de son courage alloit jusqu'à la témérité; dans la vie privée, c'étoit un Prince doux & généreux.

Jaroslas, après la mort de Mstilaus, se fit proclamer Souverain de toute la Russie, & donna la principauté de Novogorod à Wolodimir, son fils aîné. Lorsqu'il étoit occupé à lui faire prêter serment de fidélité par les peuples qu'il vouloit soumettre à sa domination, les Petschenefes affiégerent Kiow: il se hâta d'aller au secours de la ville, & en fit lever le siége. Peu de tems après il fit arrêter son frere Suadislas, qu'on accusoit d'aspirer à la Souveraineté, & le condamna à une prison perpétuelle.

1036.

Il fait mettre son frere Suadislas en prison.

Ce Prince s'étoit rendu redoutable à tous ses voisins: il jouissoit d'une paix à laquelle la Russie n'étoit point encore accoutumée. Comme il avoit de la grandeur d'ame, il profita de cette tranquillité pour embellir la ville de Kiow, fit achever l'Eglise de sainte Sophie, dorer les portes de la ville, & fonda plusieurs Monastères.

Soit que la paix ennuyât Jaroslas, soit qu'il regardât comme dangereux de laisser dans une plus longue inaction des hommes aussi féroces que les Russes l'étoient alors,

Ibid.

il forma une armée de Ruſſes & de Varages, mit ſon fils Volodimir à la tête, lui donnant pour Lieutenant & pour conſeil *Viſzata*. Il leur ordonna de faire une incurſion ſur les terres des Grecs. Volodimir partit auſſi-tôt : pour arriver plus vîte, fit embarquer ſon armée ſur des barques. Les Grecs, inſtruits de la marche des Ruſſes, vont à leur rencontre ; les deux armées ſe joignent : mais à peine l'attaque commence, qu'une tempête impétueuſe s'éleve tout-à-coup, briſe preſque tous les vaiſſeaux des Ruſſes : celui que montoit Volodimir & Viſzata étoit du nombre : leur légereté leur ſauva la vie. Six mille ſoldats Ruſſes furent jettés ſur le rivage : Viſzata les voyant, dit qu'il étoit de ſon devoir de périr à la tête de ſes troupes, & ſe fit conduire ſur le rivage : mais à peine y eſt-il deſcendu, que toutes les forces des Grecs tombent ſui lui, le prennent priſonnier avec les Ruſſes qui ſont autour de lui. Quatorze vaiſſeaux des ennemis pourſuivent Volodimir ; il combat avec courage & leur échappe.

Jaroſlas I. 1036.

Il envoye ſon fils contre les Grecs.

1043.

Les Grecs, voyant que les efforts qu'ils faiſoient pour l'attrapper étoient inutiles, s'en retournerent, emmenerent tous les priſonniers, & en firent périr une grande partie. Au bout de trois ans, l'Empereur fit la paix avec Jaroſlas, & lui renvoya Viſzata.

La même année, c'eſt-à-dire, en 1043, Jaroſlas donna ſa ſœur Marie en mariage à Cazimir premier, roi de Pologne. L'hiſtoire de ce Roi eſt aſſez ſingulière pour que j'en faſſe le précis.

Jaroslas I, 1043.

Histoire de Cazimir I. Roi de Pologne.

Martini Crömeri, de origine & rebus gestis Polonorum, liber tertius & quartus.

Imprudence de sa mere.

Mſtilaus, pere de Cazimir, s'étoit attiré, par ſes débauches, le mépris de tous les Polonois en général : ſa femme *Rixa*, fille de Godefroi, Comte Palatin du Rhin, avoit pris un tel empire ſur ſon eſprit, quoiqu'il eût un nombre incroyable de concubines, que rien ne ſe faiſoit que par ſon ordre. Cette femme étoit avare, impérieuſe ; tous les Polonois la haïſſoient. Le Roi tomba en démence, *Rixa* acquit plus d'autorité, & fit augmenter la haine qu'on avoit pour elle. Il mourut, & ne laiſſa pour toute poſtérité que Cazimir, qui étoit en bas âge. Les Palatins s'aſſemblerent à Gneſne pour élire un nouveau Roi. L'uſage & la naiſſance appelloient Cazimir au trône ; mais il étoit trop jeune pour ſupporter le poids de la Couronne ; les Palatins, d'une voix unanime, déciderent qu'il falloit confier le pouvoir ſuprême à Rixa ſa mere, juſqu'à ce qu'il eût atteint l'âge convenable pour regner. Ils eſpéroient, ſans doute, que leur complaiſance pour Rixa changeroit ſa dureté en douceur, & ſes injuſtices en équité ; mais il eſt des caractères que rien n'amolit ; elle ne fit uſage de ſa puiſſance que pour les opprimer encore davantage. Croyant qu'à l'abri d'une dévotion feinte & d'un zèle ſimulé pour la religion, elle pourroit s'abandonner à ſon penchant naturel ; elle fréquentoit ſouvent les Egliſes, aſſiſtoit à tous les ſaints Miſtères, & marquoit beaucoup de reſpect pour les Prêtres. Sur le trône ſa fierté étoit pouſſée juſqu'où elle pouvoit aller ; ſon avidité paroiſſoit dans toute ſon étendue. Elle

n'admit à ſon conſeil que des Allemands : ſeuls ils occupoient les dignités : à eux ſeuls elle diſtribuoit les dépouilles de ſon peuple. Ils n'avoient cependant pour mérite que celui d'être Allemands. Tous les jours les Polonois voyoient augmenter les impôts ; & ſi leurs plaintes parvenoient au trône, elles n'y étoient reçues qu'avec mépris. Leur patience ſe changea tout-à-coup en fureur : les Grands commencerent par mépriſer ſes ordres ; bien-tôt ils attaquerent les biens qu'elle avoit acquis en Pologne. La crainte alors la ſaiſit ; elle ne douta pas que dans leur fureur ils n'attentaſſent à ſa vie, & crut que la fuite étoit le ſeul moyen de ſe dérober au danger qui la menaçoit. Elle enleva ce qu'il y avoit de plus précieux dans le tréſor royal, & ſe retira en Saxe avec ſon fils & les Allemands qu'elle avoit à ſa ſuite. Lorſque l'âge eut donné aſſez de force au jeune Cazimir, elle l'envoya à Paris, pour cultiver les ſciences & les arts ; pour y acquérir cette politeſſe qui commençoit déja à caractériſer la nation Françoiſe. Il y lia amitié avec S. Romualde, qui lui inſpira tant de dévotion, qu'il entra dans l'ordre de Cluni, & prononça ſes vœux. Pendant ſon abſence, la Pologne étoit en proie aux plus affreuſes calamités ; elle retomba dans la barbarie ; les richeſſes excitoient l'envie ; l'opulence cauſoit la mort ; la beauté attiroit l'outrage : perſonne n'étoit en ſureté dans les chemins ; perſonne n'y étoit dans les maiſons. Les ſcélérats attroupés enfonçoient les portes, pilloient, violoient & maſſacroient :

Jaroſlas I, 1043.

Id. Ibid.

Calamités des Polonois.

il n'y avoit point d'alzile sacré poûr eux ; les temples & les couvens étoient en proie à leur fureur ; le carnage enfin excitoit le carnage, & les loix, ensevelies dans cet horrible cahos, laissoient les crimes impunis. L'horreur arrête la narra-tion.

Jaroslas I, 1041.

Id. Ibid.

Jaroslas profite de l'état de foiblesse dans lequel se trouve la Pologne.

Les voisins de la Pologne profiterent de l'état de foiblesse dans lequel elle s'étoit mise elle-même, & l'attaquerent chacun de leur côté. Jaroslas fut un des premiers : il fit embarquer une partie de ses troupes sur le Bug, conduisit l'autre par terre, entra dans la Podolie & s'en empara sans trouver la moindre résistance. Les Polonois, accablés sous le poids de leurs malheurs, sentirent enfin qu'il leur falloit un Roi. Les principaux d'entr'eux se donnerent rendez-vous à Gnesne, pour en élire un : mais leurs sentimens furent longtems partagés sur le choix. Les plus sages conseillerent de rappeller Cazimir, &, par de justes raisonnemens, amenerent les autres à leur avis. On choisit les plus éloquens d'entr'eux, pour aller en Saxe annoncer cette nouvelle à Rixa sa mere, & lui demander où étoit son fils. Ils lui firent les plus humbles soumissions, & la peinture la plus touchante du triste état dans lequel leur patrie se trouvoit. Cette femme implacable, loin d'être sensible à leurs malheurs, en écouta le récit avec joie, & leur tint ce langage : « Mes » vœux sont remplis, puisque le Ciel a » pris soin de ma vengeance ; mon fils, » j'en suis certaine, vous recevra avec » le mépris qui vous est dû ; il rejettera » votre offre avec indignation. Voyez,

Ils veulent rappeller Cazimir.

» scélérats que vous êtes, dans quel état
» vos crimes & vos injustices l'ont ré-
» duit : il est allé cacher sa honte & sa
» misere dans le couvent de Cluni en
» France. »

Jaroslas I, 1041.

Les députés des Polonois, contens de connoître le lieu qu'habitoit Cazimir, se hâterent d'y aller. Ils le trouverent effectivement ; ce n'étoit plus le Prince Cazimir, c'étoit le Frere Charles ; il avoit prononcé ses vœux & étoit déja Diacre. Les Polonois l'aborderent avec cet air de soumission qu'ils croyoient devoir à un Roi si justement irrité. « Seigneur, lui di-
» rent-ils, nous sentons combien nous
» sommes coupables de vous avoir forcé
» de sortir de vos Etats ; mais votre mere
» nous avoit réduits au désespoir. Daignez
» jetter un coup d'œil sur votre patrie dé-
» solée & presque ruinée ; arrêtez la destruc-
» tion totale d'un Royaume qui a apparte-
» nu à vos peres. Seigneur, les Polonois
» n'ont d'espoir qu'en vous ; si leur état
» déplorable ne vous touche pas, ils pé-
» riront tous. » Cazimir étoit généreux & compatissant, il ne put entendre ce discours sans verser des larmes ; la piété, jointe à l'humilité lui dicta cette réponse. « Je
» n'impute mon bannissement ni à votre
» injustice, ni aux fautes de ma mere ;
» c'est l'ouvrage de la Providence, dont
» les décrets nous sont inconnus. Les
» maux qu'endure la Pologne, ma chere
» patrie, m'affligent au-delà de toute ex-
» pression : mes peres l'avoient laissée
» dans l'état le plus florissant, & elle est
» à présent dans l'état le plus déplorable.

Il est moine de Cluni.

Id. Ibid.

Jaroslas I, 1043.

» Je lui prêterois avec plaisir tous les se-
» cours dont je suis capable, si j'étois le
» maître de suivre ma volonté. Je con-
» viens qu'on remplit mieux les devoirs
» de l'humanité, même de la religion, en
» gouvernant un Etat, en veillant à la
» conservation d'un peuple, qu'en passant
» une vie privée dans un lieu retiré, &
» en conservant son innocence dans un
» cloître: mais je ne suis plus mon maî-
» tre, je ne puis manquer à la pro-
» messe que j'ai faite à Dieu, ni à l'obéis-
» sance que je dois à mes Supérieurs. »
Cette réponse causa la plus vive affliction aux Ambassadeurs; mais, résolus d'employer tous les moyens possibles pour faire remonter Cazimir sur le trône de Pologne, ils allerent trouver l'Abbé de Cluni, le prient de relever leur Prince de ses vœux. Voyant que leurs prières étoient inutiles, ils lui offrirent des présens: ce moyen ne leur réussit pas mieux que le premier: il leur conseilla de s'adresser au Pape; ils suivirent son avis, & obtinrent ce qu'ils demandoient, à condition que tous les Polonois payeroient une obole par tête, pour entretenir une lampe toujours allumée dans l'Eglise de S. Pierre: la Noblesse & le Clergé furent exempts de cet impôt.

Le Pape le releve de ses vœux.

Cazimir, de retour en Pologne, commença par arrêter les désordres qu'il apperçut dans le Royaume, & parvint par sa prudence à rétablir les loix dans toute leur force. Ayant réglé les affaires intérieures du Royaume, il songea à celles du dehors, &, voulant s'ôter de dessus les

bras

bras un ennemi aussi redoutable que Jaroslas, il lui envoya des Ambassadeurs, pour lui demander en mariage sa sœur Marie : non seulement elle lui fut accordée, comme nous l'avons dit, mais encore Jaroslas fit avec lui un traité d'alliance, par lequel il s'engageoit à le secourir dans les guerres qu'il auroit à soutenir. Les effets suivirent bien-tôt les promesses : Jaroslas le joignit avec un corps de troupes considérable pour attaquer Masos ou Maslaus, Echanson de Miecestas, pere de Cazimir : pendant l'interregne, ce Maslaus s'étoit emparé de cette partie de la Province de Plosko, qui est entre la Vistule, la Narva & le Buk, en avoit fait un Duché auquel il avoit donné son nom, & qui, depuis ce tems, a toujours été appellé Masovie. Les deux alliés le battirent, le forcerent d'abandonnet son Duché, & de se retirer en Prusse. Par prières & par promesses, il obtint des Prussiens une armée assez considérable pour attaquer le Roi de Pologne : il commença par rentrer dans la Masovie, dont il se rendit maître en peu de tems. Cazimir appella une seconde fois son allié à son secours ; Jaroslas marcha avec sa rapidité ordinaire, & Maslaus fut une seconde fois battu. Les Prusses, irrités de voir que les effets ne secondoient pas leurs espérances, le massacrereut.

Jaroslas. 1043.

Jaroslas & Cazimir font alliance.

Jaroslas, pour prix des services qu'il venoit de rendre à Cazimir, le pria de lui renvoyer les prisonniers Russes que son ayeul Boleslas I. avoit emmenés en Pologne. Cazimir en fit sur le champ faire

Chronique manuscrite.

Jaroslas. 1043.

une recherche exacte. On en trouva huit cens, outre les femmes & les enfans : on les renvoya tous en Russie. Ces deux Princes cimenterent leur union par un nouveau mariage ; Iziaslas, fils de Jaroslas, épousa sa sœur de Cazimir.

1044. 1045. 1046.

Depuis que le Prince Russe avoit réuni sur sa tête toute la Souveraineté de la Russie, les peines & les chagrins s'étoient écartés de lui ; la fortune sembloit s'être fait un devoir de contenter tous ses désirs : il avoit affranchi ses Etats des impôts humilians qu'ils payoient à la Pologne ; les fers avec lesquels le terrible Boleslas avoit enchaîné une partie de ses sujets, étoient rompus. Jaroslas jouissoit en paix du fruit glorieux de ses travaux : il faisoit élever des temples à Dieu ; forçoit les Magistrats de remplir leur devoir ; les loix étoient observées ; les Russes vivoient dans une heureuse tranquillité. Le bonheur des hommes ne peut être durable : sa femme mourut le 10 Février 1050, & son fils Volodimir le 4 Octobre 1052.

1054. 1055.

Jaroslas partage la Russie entre ses cinq enfans.

Sa mort.

Jaroslas, sentant que sa fin approchoit, fit assembler ses cinq fils, Isiaslas, Suiatoslas, Wsewolod, Igor & Wiaczelas, les exhorta à s'aimer mutuellement comme freres, & partagea ses Etats entr'eux. Isiaslas eut la Principauté de Kiovie ou Kiow ; Suiatoslas celle de Czernikou ; Wsewolod celle de Pereslave ; Igor fut déclaré Souverain de Volodimir, & Wiaczelas de Smolensko. Il ordonna aux quatre derniers d'avoir pour Isiaslas, leur frere aîné, les mêmes égards, le même respect qu'ils avoient eu pour lui-même. Il mou-

rut le 7 Février 1055, âgé de 76 ans. Ce Prince étoit boîteux : les écrivains vantent son courage, louent sa piété ; il avoit, selon eux, beaucoup de vivacité dans l'esprit. Il fut enterré à Kiow dans l'Eglise de sainte Sophie.

Jaroslas. 1055.

ARTICLE VII.

ISIASLAS I, SUIATOSLAS, WSEWOLOD, IGOR ET WIACZELAS.

Isiaslas I, Suiatoslas, Wsevolod, Igor Wiaczelas.

LORSQUE les fils de Jaroslas eurent rendu les derniers devoirs à leur pere, chacun d'eux se retira dans sa principauté. Viaczelas n'en jouit pas long-tems ; il fut enlevé par une mort prématurée, & Igor joignit la principauté de Volodimir, dont il étoit déja en possession, à celle de Smolensko.

1055.

1057.

Isiaslas, Suiatoslas & Wsewolod ne purent voir sans pitié leur oncle Suadislas, qui étoit détenu en prison à Pleskou depuis vingt-quatre ans ; ils lui firent prêter serment de fidélité, & lui rendirent la liberté. Il entra peu après dans un couvent & y prononça ses vœux.

Le Prince Igor mourut en 1060 & laissa sa succession à son fils Wsevolas, qui se joignit à ses oncles pour attaquer une horde de barbares qui avoient fait une irruption dans la Russie : ces barbares furent battus, & dans leur fuite périrent presque tous de faim & de froid.

1058.

1059.

1060.

Isiaslas attaqua une nation de Tatares, les battit, & leur accorda la paix, à con-

Isiaslas I, Suiatoslas, Wsevolod, Igor. 1060.

dition qu'ils lui payeroient un tribut annuel de mille écus d'argent ; mais loin de le payer, ils chasserent honteusement ceux qu'il envoya pour le recevoir, & entrerent sur ses terres, où ils mirent tout à feu & à sang. Les habitans de Novogorod & de Pleskou se joignirent ensemble, marcherent à la rencontre de ces barbares, & en firent un si grand carnage, qu'à peine en resta-t-il un pour aller annoncer la nouvelle de leur defaite.

Les Poluczi, que plusieurs écrivains prétendent être une branche de Tatars, entrant dans la Principauté de Pereslave, pillerent tous les bourgs & les villages qu'ils rencontrerent. Wsewolod marcha contr'eux ; mais ils défirent son armée, continuerent leurs ravages, & emporterent des richesses immenses.

1063.

Rostilas, fils de Volodimir, l'aîné des enfans de Jaroslas, impatient de voir que ses oncles ne lui donnoient aucune part à la succession de son ayeul, se fit un parti, attaqua Gleb, fils de Suiatoslas, qui résidoit à Tmutorakan en qualité de Souverain, le chassa de cette ville, & y prit lui-même le titre de Souverain. Suiatoslas à cette nouvelle, se met à la tête d'une armée, marche à Tmutorakan : Rostilas, à la nouvelle de son arrivée, prend la fuite, & Suiatoslas rétablit Gleb dans sa Souveraineté : à peine le pere est-il parti, que Rostilas rentre une seconde fois dans la ville, & en chasse Gleb. Suiatoslas avoit sans doute des occupations pressantes, il ne courut pas si promptement à la vengeance de son fils qu'il avoit fait au-

1065.

paravant. Rostilas, se voyant paisible possesseur des Etats qu'il venoit de conquérir, voulut en étendre les bornes: il attaqua les Causaques, & d'autres peuples qui l'environnoient, & les força de lui payer tribut. Le foible Constantin Ducas, Empereur Grec, craignant un voisin si entreprenant, résolut de s'en défaire par la ruse, n'osant l'attaquer par la force. Il gagna par promesses un certain Katopan, qui lui promit d'assassiner ou d'empoisonner ce Prince Russe. Pour remplir son barbare projet, Katopan se rendit à la Cour de Rostilas, s'y comporta de manière qu'il gagna en très-peu de tems sa confiance; le Prince l'admettoit à toutes ses parties de plaisir. Rostilas s'amusant un jour à boire avec ses Boïares, fit venir Katopan. Celui-ci étoit à peine assis, qu'il prit une coupe pleine de liqueur, salua le Prince, la vuida à moitié, y mit du poison qu'il avoit caché sous ses ongles, la présenta ensuite à Rostilas, qui la vuida. Katopan se leva sur le champ & s'enfuit en disant. « Je suis content, mon » projet est rempli, j'ai empoisonné Rostilas. » Ceux qui étoient avec le Prince coururent après ce scélérat, l'attraperent & le massacrerent. Le poison étoit si violent, que Rostilas mourut presqu'au même instant. Ce Prince étoit d'une taille avantageuse, & d'une figure agréable; son courage lui faisoit braver les dangers où la nécessité l'exposoit; la prudence lui faisoit éviter ceux dont il n'attendoit aucun avantage: ce qui caractérise les ames élevées, il étoit compatissant, &

Isiaslas I, Suiatoslas, Wsevolod, Igor. 1065.

1066.

L'Empereur Grec fait empoisonner un Prince Russe.

Chronique manuscrite, *ubi suprà.*

se faisoit un devoir de soulager les malheureux.

Isiaslas I, Suiatoslas, Wsevolod, Wsevolas. 1067.

Wseslas, descendant de Suiatoslas, possédoit le Duché de Poloczcou, qui étoit resté dans sa famille. Excité par l'exemple de ses parens, qui se disputoient réciproquement leur Principauté, il entra à main armée dans Novogorod, pilla les maisons & les Eglises, enleva les chandeliers & les cloches de sainte Sophie, & s'en retourna avec des richesses immenses. Isiaslas, Suiatoslas & Wsevolod rassemblerent leurs forces & marcherent contre lui. Ce Prince étoit brave; le nombre des ennemis ne l'épouvanta point; il alla à leur rencontre; mais il fut battu le 3 Mars, & prit la fuite. Le 10 Juillet suivant, les trois Princes conféderés, envoyent dire à Wseslas de venir les trouver, lui assurant qu'il n'a rien à craindre; que leur intention au contraire est de faire alliance avec lui. Il a l'imprudence d'ajouter foi à leur promesse, va dans leur camp qui est établi près de Smolensko: à peine y est-il arrivé, que, contre la foi donnée & la foi reçue, ils le font arrêter avec ses deux enfans qu'il a amenés avec lui, le font conduire à Kiow, avec ordre de le mettre dans une étroite prison.

Les trois Princes Russes font mettre un de leurs parens en prison.

1068.

Les Russes se croyoient tranquilles; aucuns de leurs voisins ne paroissoient disposés à prendre les armes contr'eux: ils se disposoient à profiter de cette paix pour regler l'intérieur de leurs Etats: mais la Russie fut tout-à-coup infestée par une multitude incroyable de Barbares qui venoient de la Tatarie, & avoient passé

Ils font attaqués par les Huns.

le Tanaïs. Quelques écrivains les nomment Poluczi ; d'autres prétendent que c'étoit une émigration de Huns. Les trois Princes rassemblerent promptement leurs forces & allerent à leur rencontre; mais ils furent battus dans deux combats consécutifs, & prirent la fuite. Isiaslas & Wsewolod se retirerent à Kiow ; Suiatoslas se rendit à Czernikou. Les habitans de Kiow, voyant que les barbares se répandent de tous côtés, & portent par tout le feu & le carnage, s'assemblent dans la place publique, envoient proposer à Isiaslas d'aller contr'eux s'il veut leur fournir des chevaux & des armes, assurant qu'il ne leur sera pas difficile de battre & de chasser de la Russie des barbares tumultuairement amassés, qui ignorent entièrement l'art de la guerre. Isiaslas leur refusa ce quils lui demandoient : il ne vouloit pas sans doute leur mettre les armes à la main, & attendoit du secours de ses freres. Les habitans de Kiow, indignés de son refus, entrent en fureur contre Kosniaczus, son Lieutenant, courent en foule à son Palais ; mais il s'étoit hâté d'en sortir. Voyant qu'il s'est dérobé à leur vengeance, ils tournent leur ressentiment contre Isiaslas & forment la résolution de lui en faire aussi-tôt sentir les effets. Ils se diviserent en deux partis ; un se chargea de la garde du pont, l'autre se rendit à la prison ou Wseslas étoit retenu, en brise les portes, & le conduit à la citadelle, où on le proclame Souverain. Isiaslas, voyant qu'il avoit tout à craindre de la fureur du peuple, & de la ven-

Isiaslas I, Suiatoslas, Wsevolod, Wsevolas. 1068.

Les habitans de Kiow se revoltent contre Isiaslas.

geance de Wseslas, se sauva promptement en Pologne auprès de Boleslas II.

Isiaslas I, Suiatoslas, Wsevolod, Wsevolas. 1069.

Il se sauve en Pologne.

Pendant que ces choses se passoient à Kiow, Suiatoslas ramassa le plus de troupes qu'il lui fut possible, pour attaquer une troisième fois les barbares, qui continuoient toujours leurs ravages : mais ils ne lui laisserent pas le tems de faire tous ses préparatifs & marcherent à lui, si-tôt qu'ils furent informés de ses desseins. Quoique le nombre de ses troupes ne se montât qu'à trois mille, lorsque les ennemis l'attaquerent, il les attendit de pied ferme, & dit à ses soldats : « Voici le moment de réparer votre honneur, & de venger votre patrie des maux que ces barbares lui ont faits ; nous ne devons avoir pour but que la victoire ou la mort. » A peine eut-il prononcé ces mots, que ses soldats, animés par son courage, s'élancerent sur les ennemis, en taillerent dix mille en pièces ; le reste effrayé, prit la fuite & se précipita dans une rivière qui couloit aux environs du champ de bataille : le chef des barbares resta prisonnier. Par cette victoire, la Russie se trouva débarrassée d'un fléau qui la désoloit depuis plusieurs années.

Les barbares qui ravagent la Russie depuis plusieurs années, sont entièrement défaits.

Ses malheurs n'étoient pas encore finis : la guerre civile ne tarda pas à se rallumer dans son sein. Boleslas II Roi de Pologne, avoit donné un asyle à Isiaslas, lorsque les habitans de Kiow s'étoient revoltés contre lui ; mais ce n'étoit point assez pour sa gloire : elle demandoit qu'il le rétablît sur son trône : & s'il ne l'avoit pas encore fait, ce n'est pas qu'il n'en eût for-

Martini Cromeri, de origine & rebus gestis Polonorum, liber quartus.

mé la résolution : mais il avoit été obligé de réunir toutes ses forces contre les Prussiens, les Hongrois, &c. Lorsqu'il eut forcé, par la victoire, ces peuples à lui demander la paix, il assembla ses soldats autour de lui, leur dit : « Braves soldats, vous venez de donner un nouveau » lustre au nom Polonois : vous avez » vaincu autant de nations que vous en » avez eu à combattre ; vous avez remporté autant de victoires que vous avez » livré de batailles. Comptez-vous que je » vous laisse à présent vous abandonner » à une lâche oisiveté ? non, vous m'en » blâmeriez vous-mêmes. Notre devoir » nous appelle ailleurs ; l'honneur des » Souverains demande qu'ils soulagent les » Souverains dans leurs afflictions. Isiaslas, » mon parent & mon allié, a été honteu» sement chassé du trône de ses peres : il » est venu implorer notre secours : nos » affaires particulières ont jusqu'à présent » attiré toute notre attention : rien au» jourd'hui ne nous arrête ; allons en Russie » le venger, & lui placer la couronne sur » la tête. Les Polonois, sous Boleslas I, » déposoient & rétablissoient les Souve» rains ; leur nom étoit respecté chez tou» tes les nations : mais ils ont bien perdu » de leur gloire sous ses deux Prédéces» seurs. J'en rougis ; l'un étoit mon ayeul, » l'autre mon pere. Rendons à la Pologne » son ancienne splendeur, soumettons-lui » une seconde fois la Russie ; étendons ses » bornes jusqu'où Boleslas I. les avoit re» culées. Si je cite souvent son nom, c'est » parce que je veux l'imiter dans ses ac-

Isiaslas I, Suiatoslas, Wsevolod, Wsevolas. 1069.

Isiaslas I, Suiatoslas, Wsevolod, Wsevolas. 1069.

» tions. Je ne vous parlerai point des ri-
» ches dépouilles que vous procurera cette
» expédition : la gloire seule est votre but.
» Partons. »

Isiaslas est secouru par Boleslas II.

Chronique manuscrite.

Boleslas divisa son armée en trois corps & entra en Russie. Wseslas, informé de sa marche, rassembla promptement une armée composée de Russes & de différens peuples de Tatarie, & alla se camper proche de Bielogorod où il se proposoit de livrer bataille à l'ennemi ; mais lorsque l'armée Polonoise parut, il la trouva en très-bel ordre, la peur le saisit, & si-tôt que la nuit parut, il se sauva à Poloczcou.

Martinus Cromerus, *ubi suprà*.

Le lendemain, son armée se voyant sans chef, prit aussi la fuite, & se retira à Kiow. Les habitans de cette ville, consternés de se voir exposés à tout le ressentiment d'Isiaslas, envoyerent des députés à Suiatoslas & à Wsewolas, pour les prier d'implorer pour eux la clémence de leur frere, & leur dire que s'ils voyoient qu'il s'obstinât à leur refuser le pardon qu'ils demandoient, ils brûleroient leur ville, & passeroient en Grece avec leurs femmes & leurs enfans. Les deux Princes leur promirent d'employer tout leur crédit auprès d'Isiaslas pour qu'il leur fît grace. En effet ils lui envoyerent des députés pour le prier de pardonner à ses sujets ; de ne pas lui-même désoler sa patrie ; de renvoyer ses troupes, & de faire grace à la ville de Kiow qui imploroit sa miséricorde ; que Wseslas s'étoit retiré à Poloczcou, & s'occupoit plus des moyens de conserver sa vie, que de ceux de combattre. Ils lui firent représenter que s'il avoit absolument

Il rentre dans ses Etats & fait grace à ceux de Kiow.

Isiaslas I, Suiatoslas, Wsevolod, Wsevolas. 1069.

résolu de se venger de l'outrage qu'on lui avoit fait, il falloit qu'il se reservât à lui-même la punition des coupables, & n'exposât pas sa patrie à la cruauté & à l'avarice des Polonois, qui, après l'avoir pillée & ravagée, la réduiroient à l'esclavage; qu'il devoit enfin se souvenir des malheurs qui arriverent à Suiatopolc, après que les Polonois l'eurent rétabli dans ses Etats. Ils chargerent leurs Ambassadeurs d'ajouter, que s'il s'opiniâtroit à vouloir ravager & détruire la ville de Kiow, ils s'y opposeroient de toutes leurs forces.

Isiaslas fit dire à ses freres que son intention n'étoit point d'exterminer les habitans de Kiow, qu'ils se contenteroient Boleslas & lui de leur causer de la crainte. Ils s'arrêterent en effet tous deux à quelque distance de la ville, & envoyerent Mstilas, fils d'Isiaslas, avec quelques troupes legeres, pour voir ce qui se passoit à Kiow. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il distribua ses troupes dans les différens quartiers de la ville, se fit amener les principaux chefs de la rébellion, ordonna qu'on en mît soixante-dix à mort, & qu'on crevât les yeux aux autres. Il fit ensuite dire à Boleslas & à son pere que tout étoit tranquille dans la ville. Ils se mirent en marche, y arriverent le 2 Mai; tous les habitans sortirent de la ville pour les recevoir, & sitôt qu'ils les apperçurent, poufferent des cris d'allegresse.

Isiaslas chasse Wseslas de Poloczcou, & donne ce d... ché à son ...

Boleslas dit à Isiaslas qu'il ne devoit pas donner le tems à Wseslas de se fortifier à Poloczcou. Le dernier suivit ce sage conseil, partit sur le champ avec une armée

Isiaslas I, Suiatoslas, Wsevolod, Wsevelas. 1069.

composée de Kioviens & de Polonois ; Wieslas ne l'attendit pas ; il prit la fuite aussi-tôt qu'il fut informé de sa marche. Isiaslas entra dans Poloczcou sans trouver aucune résistance : il donna ce Duché * à son fils Mstilas ; celui-ci étant mort peu de tems après, Suiatopolc, son second frere, lui succéda. Boleslas divisa son armée dans différens cantons de la Russie, avec défense à tout soldat, sous peine de la vie, de commettre la moindre violence. Ce Roi trouvant le sejour de Kiow agréable, par la bonté du climat, par la beauté des femmes, aussi bien que par le libre accès qu'elles donnoient auprès d'elles, passa un an dans cette ville. Pendant ce tems Isiaslas fournit des vivres & des habits à ses troupes, & lorsqu'il partit, il lui fit des présens dignes des services qu'il en avoit reçus.

1071.

Chronique manuscrite.

Il ne se passa rien de mémorable en Russie dans l'espace de plusieurs années : les quatre Souverains se disputoient les Duchés que leurs peres leur avoient cédés : celui qui en avoit chassé un de ses Etats, en étoit lui-même chassé le lendemain par un autre.

Faux Prophètes.

Il parut vers ce tems deux faux Prophêtes en Russie : le premier alla à Kiow, où il débita que Dieu lui avoit révélé qu'au bout de cinq ans les eaux du Boristhêne remonteroient vers leur source ; que la Russie prendroit la place de la Gréce, & la Gréce celle de la Russie, & autres absurdités semblables. Il disparut au bout de

* C'est la première fois qu'on trouve le mot de Duché dans la Chronique Russe.

quelque tems, sans qu'on pût savoir ce qu'il étoit devenu. Le second se rendit à Novogorod, où il fit plusieurs choses extraordinaires, que la simplicité des peuples faisoit prendre pour des miracles: il publioit que Jesus-Christ n'étoit pas Dieu, & proféroit à ce sujet les blasphêmes les plus horribles. Par ses discours & par ses prétendus miracles il souleva le peuple contre l'Archevêque Théodore. Le Prélat, cédant à son zèle, prit une croix, alla dans la place publique, excita ceux qui croyoient en Jesus-Christ à venir adorer ce signe de la rédemption: plusieurs se rangerent autour de lui, & rendirent des hommages à la croix qu'il tenoit. D'autres, loin de l'écouter, tournerent cette action en ridicule. Gleb, fils de Suiatoslas, étoit alors Souverain de Novogorod; ce Prince, voyant les habitans divisés en deux partis, craignit que cette division n'amenât la guerre civile, & résolut d'en arrêter les suites par un coup d'éclat. Il fit venir le faux Prophête, &, après lui avoir fait plusieurs questions auxquelles celui-ci faisoit toujours de mauvaises réponses, il lui demanda s'il savoit ce qui devoit lui arriver dans la journée. Le faux Prophête répondit, avec un air d'assurance, qu'il feroit beaucoup de miracles. Le Prince lui dit: « Tu te trompes, » & à l'instant, il lui fendit la tête d'un coup de hache qu'il avoit eu la précaution d'apporter avec lui. Corneille Tacite rapporte dans ses Annales, un fait à peu près semblable sous Tibere. Cet Empereur demanda à un faux Prophête de son tems ce qui

Iisaslas I, Suiatoslas, Wsewolod Wsevolas. 1071.

Isiaslas I, Suiatoslas, Wsewolod Wsevolas. 1071.

devoit lui arriver ; celui-ci, plus adroît que le Russe, regarda le Prince, vit dans ses yeux ce qu'il avoit à craindre, & lui répondit : Je l'ignore : mais je sais que je suis dans un grand danger. Tibere, quelque cruel qu'il fût, lui fit grace en faveur de sa pénétration.

1074.

Isiaslas est encore chassé de ses Etats.

Les quatre * Ducs de Russie avoient jusqu'alors vécu dans une union assez étroite : ils s'aimoient réciproquement, & se prêtoient des secours mutuels. L'intérêt & la jalousie les divisa ** : il s'éleva entre eux une contestation au sujet des limites de leurs Etats. Suiatoslas & Wsewolod, s'étant réunis contre Isiaslas, le forcerent de sortir une seconde fois de la Russie. Il eut encore recours à son protecteur Boleslas II, qui, si-tôt que la saison fut favorable, se mit à la tête de ses troupes & le ramena dans ses Etats. Il soumit, sans beaucoup de peine, les premières villes qu'il rencontra ; mais il trouva une résistance qu'il n'attendoit pas à Lusc, à Volodimir & à Chlem : les murailles de ces villes n'étoient, à la vérité, construites que de terre, selon l'usage de ce pays ; mais il y avoit des provisions de guerre & de bouche en abondance ; elles étoient défendues par une garnison considérable. Boleslas commença par mettre le siégé de-

Boleslas II. le rétablit une seconde fois sur son trône.

* Je me servirai dans la suite de cette expression, pour désigner les Souverains de Russie : c'est à-peu-près le tems où on commence à s'en servir dans l'histoire de Russie.

** Ce fait est tiré du quatrième livre de l'origine & des gestes des Polonois, par Martin Cromer. La chronique Russe n'en parle point.

vant Lusc : il croyoit l'emporter dès la première attaque ; mais elle se défendit avec tant de vigueur, qu'il vit plusieurs fois ses efforts inutiles. Cet échec lui fit connoître qu'on ne doit pas toujours se prévaloir de ses forces, & qu'il faut y joindre la prudence. Il examina alors quel parti il avoit à prendre dans cette conjoncture. Le tems que j'emploie à ce siége, dit-il à ses Officiers, donne aux ennemis le moyen de rassembler leurs forces, & de faire tous les préparatifs nécessaires pour se défendre : si je vais droit à Kiow, & si je l'emporte promptement, les autres villes de ces cantons ne tarderont pas à se rendre ; mais on ne doit jamais laisser une ville fortifiée derrière soi : d'ailleurs si je leve le siége, l'exemple de Lusc excitera les autres villes de la Russie à se défendre avec opiniâtreté. Je crois que la prudence demande que je continue ce siége, & que je reste ici jusqu'à ce que la ville demande à capituler. Les assiégés résisterent encore pendant sept mois, au bout desquels ils offrirent au Roi de lui livrer la ville, à condition qu'il leur laisseroit emporter leurs effets. Boleslas leur accorda cette demande, & entra dans la ville. Après la prise de Lusc, toute cette contrée de la Russie se soumit au Roi de Pologne, qui y établit ses troupes en quartier d'hyver.

Isiaslas I. Sviatoslas, Wsewolod. Wsevolas. 1076.

Les Polonois soumettent une partie de la Russie.

Dès le printems suivant Boleslas alla assiéger Kiow. Pendant qu'il étoit occupé au siége de Lusc, Wsevolod avoit levé des troupes dans ses Etats & dans ceux de ses neveux. (Suiatoslas étoit mort depuis

Boleslas défait Wsevolod & s'empare de Kiow.

Iſiaſlas I, Wſewolod, Wſevolas. 1076.

quelque tems.) Avec ces levées il avoit formé une armée, à laquelle s'étoient jointes les garniſons de Luſc, de Volodimir & de Chlem. Ce Prince, ſe croyant en état de réſiſter aux Polonois, ſe hâta d'aller à leur rencontre : il les joignit à quelque diſtance de Kiow : le courage étoit égal de part & d'autre ; les chefs excitoient les ſoldats par leur exemple : la victoire, diſputée avec opiniâtreté, fut long-tems chancelante ; les Ruſſes commencerent enfin à plier ; les efforts des Polonois redoublerent ; les premiers prirent la fuite, Wſevolod envain les appelloit, la crainte s'étoit emparée d'eux, elle les faiſoit toujours fuir : ne ſe voyant plus environné que d'un petit nombre de ſoldats, qui, malgré leur courage, ne pouvoient réſiſter à la multitude qui les accabloit, il abandonna le champ de bataille. Boleslas remporta une victoire complette ; mais elle fut le prix du ſang de ſes braves ſoldats : il en perdit un nombre incroyable. Il laiſſa repoſer quelque tems ſon armée, trop fatiguée pour entreprendre de nouvelles expéditions. Si-tôt qu'il la crut en état d'exécuter ſes projets, il la conduiſit à Kiow, & donna un aſſaut à la ville en arrivant : la réſiſtance qu'il y trouva, lui fit connoître qu'il lui ſeroit beaucoup plus difficile de s'en rendre maître qu'il ne l'avoit imaginé. Il ſe campa dans un lieu avantageux, & faiſoit donner l'aſſaut à chaque inſtant ; mais il y perdoit toujours beaucoup de monde, ſans en retirer aucun avantage. Quoique Kiow ne fût fortifiée ni par l'avantage de ſa poſition, ni

par la force de ses murailles, elle étoit cependant en état de se défendre. Les débris de l'armée Russienne s'y etoient retirés, & formoient une garnison considérable : les habitans prenoient les armes à l'envi, & combattoient avec un courage qui tenoit de la fureur : les femmes même & les enfans, si l'on en croit Martin Cromer, se joignoient aux soldats pour lancer des fléches & des pierres sur les assiégeans.

Boleslas, voyant que son armée diminuoit considérablement, par les pertes qu'il faisoit dans les différens assauts qu'il donnoit, changea le siége en blocus, & rangea si bien ses troupes qu'on ne pouvoit faire entrer aucunes munitions dans la ville. Il en vint facilement à bout, parce que Kiow est située dans une plaine, où l'on découvre de fort loin ce qui se passe. La quantité de monde qui étoit dans la ville consuma bientôt les vivres qui s'y trouvoient : la famine se faisant sentir, le courage des soldats & des habitans se changea en frayeur; ils implorerent la clémence de Boleslas & lui livrerent la ville. Ce Prince, en y entrant, poussa la pointe de son épée contre la porte de la ville, pour imiter son bisayeul, qui avoit autrefois fait la même chose. Boleslas étoit compatissant, ce qui est ordinaire aux hommes véritablement courageux. Par un édit il défendit, sous peine de la vie à ses soldats, d'insulter les habitans, de leur prendre la moindre chose, & de leur faire la moindre insulte. Les Kioviens, touchés de sa douceur & de sa modération, lui porte-

rent, comme à l'envi, ce qu'ils possédoient de plus précieux : il distribua ces présens à ses soldats, avec l'attention de donner ce qu'il y avoit de plus précieux à ceux qui avoient montré le plus de courage.

Isiaslas I, Wsewolod & Wsevolas. 1077.

Il impose un tribut aux Russes.

Le Roi de Pologne, voyant que les Russes avoient mis les armes bas, & qu'ils étoient disposés à lui obéir, comme à leur propre Souverain, leur imposa un tribut en argent, en habits & en vivres : il fit ensuite reconnoître Isiaslas Souverain des Etats qu'il venoit de conquérir ; &, pour l'affermir davantage sur le trône, il résolut de passer l'hyver à Kiow. Les plaisirs qu'il avoit déja goûtés dans cette ville, ne contribuoient pas peu, sans doute, à y prolonger son séjour : mais Kiow fut aussi funeste à Boleslas II, que Capoue l'avoit été à Annibal : il s'abandonna tellement à la volupté, que son courage amoli n'étoit plus capable d'aucune entreprise hardie : il fut même obligé, par la suite, de sortir de ses Etats, & mourut misérablement.

Pendant son séjour à Kiow, ses soldats, ennuyés d'être si long-tems sans revoir leur patrie, l'abandonnerent presque tous : il en resta si peu avec lui, qu'il eut peur que les Russes ne profitassent de cette conjoncture pour se saisir de sa personne, & sortit secretement de Kiow. Si-tôt qu'il fut arrivé à Cracovie, il fit subir les châtimens les plus rigoureux à ceux qui l'avoient abandonné les premiers en Russie, confisqua les biens des autres, ou les condamna à une prison perpétuelle. Enfin il se fit haïr de ses sujets, au point qu'ils le chasserent de ses Etats, comme nous venons de le dire.

Sa fin malheureuse.

L'expérience auroit dû apprendre aux Ducs de Russie, combien ils se faisoient tort à eux-mêmes en cherchant à se détruire réciproquement, & en faisant entrer des troupes étrangères dans leurs Etats; mais l'ambition n'écoute point de conseils. Wsevolod vivoit tranquillement à Czernikou : s'appuyant sur la foi des traités, il s'y croyoit en sureté : mais il fut attaqué tout-à-coup par deux de ses neveux, Oleg & Boris, qui, pour le chasser de ses Etats, s'étoient mis à la tête d'une armée de Huns. Ce Prince, surpris sans défense, se sauva promptement à Kiow auprès de son frere Isiaslas. Ce dernier eut la générosité d'oublier les maux que Wsewolod lui avoit causés, pour ne songer qu'à le secourir : il commença par se donner lui-même pour exemple, lui tint le langage qu'il crut le plus propre à calmer son chagrin, & finit par lui promettre tous les secours qui dépendroient de lui. En effet, il leva une puissante armée, en partagea le commandement avec son fils Jaropolc, Wsewolod & Volodimir, fils de ce dernier. Ils marcherent droit à Czernikou, & emporterent la ville sur le champ, parce que Oleg & Boris étoient absens; mais la citadelle tint plus longtems : lorsqu'ils étoient occupés à en faire le siége, Oleg & Boris arriverent avec une armée qu'ils avoient levée à la hâte. Oleg, voyant que l'armée de ses oncles étoit plus considérable que la leur, fut d'avis qu'on proposât la paix; mais Boris, plus courageux & plus fier, lui répondit qu'il regardoit comme indigne de lui de

Isiaslas I, Wsewolod & Wsevolas. 1078.

Wsewolod est secouru par Isiaslas.

Isiaslas I, Wsewolod & Wsevolas. 1078.

s'abaisser au point de demander grace, lorsqu'il étoit à la tête d'une armée, & ajouta qu'il croyoit avoir assez de forces pour résister à toute la Russie. Il rangea aussitôt son armée en bataille & attaqua celle de ses oncles : c'étoit le trois Octobre. Il fut tué dès le commencement de l'action, & Isiaslas reçut peu-après un coup de javelot qui le mit aussi à mort. Malgré ces deux accidens, le combat continua avec la même opiniâtreté : Oleg, voyant cependant que les siens, accablés par la multitude, commençoient à plier, prit la fuite. Wsewolod, après la victoire, se rendit à Kiow, s'y fit proclamer Souverain, donna le Duché de Czernikou à son fils Volodimir, & celui de Volodimir à Jaropolc fils d'Isiaslas.

Mort d'Isiaslas.

ARTICLE VIII.

WSEWOLOD I, WSEVOLAS, VOLODIMIR, JAROPOLC.

Wsewolod I, Wsevolas, Volodimir, Jaropolc. 1079.

ROMAIN, fils de Suiatoslas, jaloux de voir que Wsevolod distribuoit à son gré les différentes Souverainetés de la Russie, sans lui en faire part, leva une armée de Huns, & alla l'attaquer à Kiow. Celui-ci, qui ne s'attendoit pas à une révolte si subite, n'avoit point assemblé de troupes : il n'eut d'autre parti à prendre que celui de la douceur, lui promit de lui rendre justice, & l'engagea à mettre les armes bas. Les Huns, irrités de voir que cette paix les frustroit du pillage de

Kiow, maſſacrerent Romain. Les Cozares, chez leſquels Oleg s'étoit retiré après ſa défaite, voulurent engager ce Prince à recommencer la guerre contre Wſewolod, &, ſur ſon refus, ils le chaſſerent. Il ſe retira à Conſtantinople, où il paſſa pluſieurs années : Wſewolod, craignant une ſeconde ſurpriſe de la part de ſes neveux, fit fortifier ſes villes, y mit des gerniſons & des Gouverneurs.

Wſewolod. Wſevolas, Volodimir, Jaropolc. 1093.

Jaropolc, inſtruit de la mort de Boleſlas II, Roi de Pologne, conduiſit dans ce pays une puiſſante armée, mit à feu & à ſang tout le pays par où il paſſa, & emporta en Ruſſie des richeſſes immenſes. En y arrivant il fit un traité d'alliance offenſive & défenſive avec Wſewolod : mais ce traité n'eut pas de ſuite : Jaropolc fut tué peu de tems après par un de ſes Eſclaves.

Wſewolod mourut à Kiow le 13 Avril 1093. Il fut enterré dans le temple de Sainte Sophie. La Chronique manuſcrite de Ruſſie ſemble annoncer que Wſevolas mourut avant ſon frere Wſewolod : mais elle n'indique point en quelle année cet événement arriva.

Mort de Wſewolod & de Wſevolas.

ARTICLE IX.

SUIATOPOLC, VOLODIMIR, ROSTILAS.

APrès la mort de Wſewolod, l'Empire de Ruſſie fut partagé entre Suiatopolc, Volodimir & Roſtilas. Le premier

Suiatopolc, Volodimir, Roſtilas. 1093.

étoit fils d'Isiaslas, il eut le Duché de Kiow; le second étoit fils de Wsevolod, il eut celui de Czernikou; Rostilas, fils de Wsevolas, eut celui de Pereslave.

Suiatopolc, Volodimir, Rostilas. 1093.

A peine ces Princes avoient-ils pris possession de leurs Etats, que les Polouczi, qui étoient une branche de Huns, entrerent dans la Russie, & y firent les plus grands ravages. Suiatopolc, Volodimir & Rostilas rassemblerent promptement leurs forces & marcherent contr'eux : mais les Polouczi se défendirent avec tant de courage, qu'ils passerent au fil de l'épée une partie des Russes, & les forcerent de prendre la fuite. Rostilas se noya en passant la rivière de Stolna : Volodimir pensa y périr aussi en voulant le secourir. Les Polouczi, ne trouvant personne qui se présentât devant eux, continuerent leurs ravages en Russie. Suiatopolc, n'ayant pas assez de troupes pour les attaquer, leur donna une somme assez considérable & les engagea à se retirer : il fit même un traité d'alliance avec Tugortocan, leur Roi, & épousa sa fille.

Les Polouczi ravagent la Russie.

1094.

La Russie fut cette année en butte à toutes les calamités : les barbares la ravagerent : les sauterelles mangerent tous ses bleds. L'année suivante Tugortocan revint à la tête de ses troupes, & recommença ses ravages : mais Suiatopolc & Volodimir avoient pris les précautions nécessaires pour lui résister : ils avoient levé une armée formidable, allerent à sa rencontre, l'attaquerent proche Pereslave, taillerent en pièces une partie de ses troupes, & firent l'autre prisonnière. Il périt lui-même.

1095.

Suiatopolc, Volodimir Rostilas. 1162.

Oleg, s'ennuyant de vivre à Constantinople en qualité de particulier, revint en Russie, se fit un parti, attaqua Isiaslas, fils de Volodimir, l'aîné des enfans de Jaroslas, le défit & le tua, & s'empara du Duché de Volodimir que celui qu'il venoit de faire périr possédoit, en étendit les bornes, & força tous ceux qui l'environnoient de lui payer un tribut. Mstilas, Duc de Novogorod, & un des descendans de Jaroslas, fit dire à Oleg qu'il iroit l'attaquer avec toutes ses forces, s'il continuoit de faire la guerre à ses voisins. Oleg, méprisant ces ménaces, continua ses hostilités. Mstilas, indigné du mépris qu'Oleg lui marquoit, assembla toutes ses forces & marcha contre lui. Oleg, voyant que les effets suivoient de si près les menaces, n'osa attendre l'ennemi; il prit la fuite avec la plus grande précipitation.

Le Roi de Pologne épouse la fille de Suiatopolc.

Boleslas III, fit demander en mariage Sbyslava, fille de Suiatopolc; mais pour l'épouser, il fut obligé d'obtenir une dispense du Pape, parce qu'elle étoit sa parente.

L'histoire de Russie fournit peu d'événemens mémorables pendant un assez long espace de tems. Les Polouczi, ces barbares dont nous avons déja parlé plusieurs fois, y faisoient de continuelles incursions, & les Ducs étoient sans cesse occupés à les repousser. Lorsque les barbares avoient de l'avantage, ils mettoient tout à feu & à sang : s'ils étoient battus, ils se retiroient; mais c'étoit pour reparoître l'année suivante.

Suiatopolc, Volodimir, Rostilas. 1113.

Mstilas, Duc de Novogorod, fit augmenter l'enceinte de cette ville, y bâtit des Eglises en pierre. Ce fut à peu près vers ce tems que la ville de Ladoga fut fondée.

Mort de Suiatopolc.

Suiatopolc mourut à Kiow le 16 Avril 1113. Son frere Volodimir lui succéda au Duché de Kiow, & donna celui de Volodimir à Jaroslas, fils de Suiatopolc.

ARTICLE X.

VOLODIMIR II, ROSTILAS, JAROSLAS.

Volodimir II Rostilas, Jaroslas. 1123.

JAROSLAS, fils de Suiatopolc, voyant que son oncle Volodimir cherchoit tous les moyens de le faire périr *, abandonna son Duché de Volodimir, & se retira en Pologne, auprès de son beau-frere Boleslas III. Celui-ci le reçut avec beaucoup d'accueil, & le garda 4 ans, pendant lesquels il fut continuellement occupé à faire la guerre aux Bohemiens: Volodimir donna le Duché de Jaroslas à André son propre fils.

Le fils de Suiatopolc se retire en Pologne.

Boleslas, n'ayant plus de guerre à soutenir, crut que son devoir demandoit qu'il rétablît son beau-frere dans ses Etats.

Martinus Cromer, de origine & rebus gestis Polonorum, l. 5.

* Le Manuscrit du Roi dit que Jaroslas n'eut d'autre motif pour abandonner son Duché, & passer en Pologne, que la haine qu'il portoit à sa femme: il voulut la quitter plusieurs fois: mais Volodimir l'en empêcha toujours: il profita à la fin d'un moment favorable, & se retira chez son beau-frere. L'autre sentiment paroît plus vraisemblable.

Pour

Pour cet effet, il leva une puissante armée & engagea les Hongrois à le seconder. Coloman, frere d'Etienne, Roi de Hongrie, le joignit bien-tôt avec un corps de troupes de sa nation. Ils se mirent en marche, & en arrivant en Russie, furent encore secondés par une armée de Russes que Volodor, Basile, & Volodimir *, trois Princes du sang royal de Russie, avoient levée. Ils vouloient réprimer l'ambition de Volodimir, Duc de Kiow, qui cherchoit à envahir seul la Souveraineté. Ces trois armées réunies & commandées par des Généraux parmi lesquels regnoit la bonne intelligence, firent trembler le Duc de Kiow : il se sauva, & alla se cacher dans le fond de la Russie-blanche. Les alliés commencerent par assiéger Volodimir, qui ne résista pas long-tems : plusieurs autres places des environs ouvrirent leurs portes si-tôt que l'armée parut. On marcha ensuite droit à Kiow, capitale de toute la Russie; Jaroslas se mit à la tête de l'avant-garde, qui étoit composée de sept mille cavaliers tant Hongrois que Polonois. Les habitans de Kiow, l'ayant apperçu de loin, envoyerent un détachement d'Infanterie pour lui faire tête ; mais il l'enfonça dès le premier choc : un second détachement vint bien-tôt au secours du premier : le combat devint opiniâtre. Jaroslas, pour montrer l'exemple aux siens, combattoit à leur tête : mais son cheval fut tué sous lui. Ce fut dans cet instant que le carnage

Volodimir II
Jaroslas,
André.
1123.

Id. Ibid.

* Différent de celui qu'on vouloit attaquer.

commança : les Polonois & les Hongrois se rangerent autour de Jaroslas pour le garantir des coups que l'ennemi s'efforçoit de lui porter : les soldats de part & d'autre frappoient & mouroient ensemble. Les Russes cédérent à la fin aux efforts des Hongrois & des Polonois : Jaroslas avoit reçu un coup mortel ; le reste de l'armée n'arriva que pour le voir expirer. Boleslas & Coloman jurgerent de venger sa mort par la destruction totale de Kiow : mais André, fils de Volodimir, leur fit des propositions si avantageuses : les Princes Russes, qui s'étoient joints à eux, les presserent avec tant d'instances, qu'ils leverent le siége, & s'en retournerent dans leur pays.

Volodimir II Jaroslas, André. 1124.

Ce Prince est tué devant Kiow.

1125. Incendie à Kiow.

La Russie essuya cette année des malheurs de toute espèce. Elle étoit encore teinte du sang de ses habitans, ses ennemis cessoient à peine de la ravager, qu'un incendie terrible consuma Kiow, sa capitale, le 23 Juin 1125 : il périt un nombre incroyable de personnes dans les flammes.

Chronique manuscrite.

1126.

Volodimir II, jouissoit tranquillement du Duché de Kiow : l'ambition de ses neveux sembloit s'être éteinte ; ils étoient accoutumés à le voir commander & à lui obéir ; mais il mourut le 19 Mai 1126, âgé de 73 ans, après en avoir regné 15 à Kiow. Il avoit épousé plusieurs femmes. Les historiens ne rapportent rien des dernières. On ignore jusqu'à leur nom. La première se nommoit Rosgnida : lorsqu'il l'eut épousée il lui donna le nom de Gorislave. Il s'en lassa bien-tôt, &

prit une concubine. Gorislave en devint jalouse, au point qu'elle forma le projet d'assassiner son mari. Pour cet effet, elle entra dans sa chambre une nuit qu'il dormoit; mais elle fut surprise par les gardes dans le tems qu'elle lui portoit le poignard sur l'estomac. Volodimir, réveillé par le bruit, voulut la tuer; Isiaslas, un de ses fils, qui se trouva là par hazard, l'en empêcha : le lendemain il exila la mere & le fils.

Volodimir II André. 1126.

ARTICLE XI.

MSTILAS II, JAROPOLC, GEORGES.

AUSSI-TÔT que Volodimir fut mort, Mstilas son fils aîné, se fit proclamer Duc de Kiow, céda le Duché de Pereslave à Jaropolc, le second de ses freres, & celui de Moskow à Georges le troisième.

Mstilas II. Jaropolc, Georges. 1126.

Il ne se passa rien de mémorable pendant les premières années du regne de Mstilas : mais quatre ans s'étoient à peine écoulés depuis son avénement au Duché de Kiow, qu'il fit enlever tous les Princes de Poloczko, & les fit conduire à Constantinople, avec leurs femmes & leurs enfans.

1130.

Les annales Russes disent que ce Prince fit une invasion dans la Pologne l'an 1132 : l'histoire de Pologne n'ent fait point mention. Il mourut peu de tems après.

1132.

Mort de Mstilas.

ARTICLE XII.

JAROPOLC II. ET GEORGES.

Jaropolc II & Georges. 1132.

APRÈS la mort de Mſtilas, Jaropolc s'empara du Duché de Kiow, & donna celui de Pereslave à ſon frere Georges, à condition que celui-ci remettroit toutes ſes autres Souverainetés.

1136.

Jaropolc, ennuyé de la tyrannie que Boleslas III, Roi de Pologne, exerçoit ſur les Ruſſes, fit aſſembler tous les Princes ſes parens, & leur tint ce langage : « Il eſt inutile que j'emprunte le ſecours » de l'éloquence pour vous prouver com- » bien eſt peſant le joug que Boleslas » nous impoſe. Je ne m'arrêterai point à » vous faire connoître juſqu'à quel point » il eſt honteux pour des Princes, d'être » ſoumis à la volonté de quelqu'un, lorſ- » qu'ils ſont nés pour commander ; votre » honneur vous le fait mieux ſentir que » mes expreſſions ne pourroient faire ; » mais je ne puis m'empêcher de plain- » dre le ſort de nos ſujets : le Roi de Po- » logne ne ſe contente pas de leur enle- » ver, par les tributs les plus onéreux, » tout ce qu'ils poſſédent, il les force en- » core à combattre & à s'expoſer aux dan- » gers, lorſqu'il a quelque guerre à ſou- » tenir : ces malheureux ont même la » douleur de voir paſſer dans d'autres » mains le prix de leurs travaux, de leurs » bleſſures. Les malheurs que nous éprou- » vons aujourd'hui ſont la ſuite de l'am-

Martinus Cromer, *lib.* 1.

Jaropolc excite les Ruſſes à déclarer la guerre au Roi de Pologne.

Jaropolc II & Georges. 1130.

» bition de nos peres ; ce ſont leurs guer-
» res civiles qui ont mis notre patrie dans
» l'eſclavage : ils faiſoient venir à leur
» ſecours les Polonois, qui les traitoient
» bien-tôt en ennemis. Nous ſommes unis
» & nous ne ſecouons pas le joug qui
» nous accable. Pour moi je préfére une
» mort glorieuſe à une vie honteuſe : je
» crois que vous êtes tous de cet avis.
» Le moment eſt favorable, ſaiſiſſons-le :
» c'eſt Dieu qui nous le procure : nous
» le ſervons mieux que les Polonois : il
» nous eſt favorable. * Boleslas a deux
» guerres à ſoutenir à la fois : les Bohe-
» miens l'ont attaqué d'un côté & les Hon-
» grois de l'autre. Courons promptement
» aux armes : nos ſoldats ſont tout prêts :
» la haine qu'ils ont pour les Polonois
» leur tiendra lieu de courage. Attaquer
» à préſent nos ennemis, c'eſt aller à une
» victoire certaine. »

Les Princes approuverent ſon avis, & lui promirent, avec ſerment, de le ſeconder de toutes leurs forces. Il fut cependant décidé qu'on tiendroit ce projet caché, juſqu'à ce qu'on eût fait tous les préparatifs néceſſaires, & qu'on fût en état de ſoutenir la guerre ; mais ce ſecret étoit trop divulgué, pour reſter long-tems caché : il parvint aux oreilles de Boleslas, qui n'en fut pas moins affligé qu'étonné. Cette révolte arrivoit dans un temps peu favorable pour lui : il avoit déja deux guerres à ſoutenir, & ſe voyoit

* Les Ruſſes ont long-tems regardé les Catholiques-Romains comme des impies.

Jaropolc II & Georges. 1136.

menacé d'une troisième, qui pouvoit être plus funeste que les deux autres. Il fit assembler son Conseil, pour délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre dans une conjoncture si embarrassante. Pierre Vulostoric, après avoir entendu les différens sentimens, dit : « Il ne sera pas difficile » d'arrêter les progrès de cette révolte, » si l'on peut se saisir de celui qui l'excite ; & l'on en viendra plûtôt à bout » par la ruse que par la force. L'honneur » permet l'usage du premier moyen pour » punir un perfide. Mon projet paroît » singulier ; mais je l'exécuterai moi-même. » Peu de jours après il proposa à quelques Comtes Polonois de l'accompagner en Russie ; mais il ne leur fit pas connoître ce qu'il vouloit y faire. Il se rendit avec eux à la cour de Jaropolc, dit à ce Prince qu'il avoit reçu de Boleslas les plus grands outrages ; que ne pouvant plus rester en Pologne il étoit venu en Russie demander un asyle à Jaropolc, dont la renommée vantoit la douceur & la générosité. Il lui ajouta que Boleslas s'étoit rendu odieux à tous ses sujets par ses cruautés. Le Prince Russe, charmé de son discours, le reçut avec tout l'accueil possible : il regarda même comme une faveur du Ciel l'arrivée d'un homme qui étoit si propre à le seconder dans ses entreprises contre la Pologne. Il lui fit beaucoup de questions sur les forces de ce Royaume, & sur le caractère du Roi, lui confia même son projet. L'adroit Vulostoric lui faisoit des réponses propres à contenter ses désirs. Il gagna sa confiance au point que

Martinus Cromer, *ubi supra.*

Jaropolc n'avoit plus rien de caché pour lui. Ce Prince, impatient de commencer la guerre contre la Pologne, fit avertir ses parens de se tenir prêts ; &, pour établir l'ordre dans ses Etats, il résolut de les parcourir, prit avec lui un petit nombre de ses gardes. Vulostoric, regardant cette occasion comme favorable pour exécuter son dessein, lui demanda la permission de l'accompagner avec les Comtes Polonois qui avoient passé en Russie avec lui. Jaropolc accepta sa proposition avec joie : Vulostoric, toujours attentif aux démarches de Jaropolc, l'apperçut un matin dans un lieu écarté, où il déjeûnoit avec deux ou trois de ses Officiers : il l'aborda avec ses compagnons, &, voyant que le Prince se tenoit peu sur ses gardes, il fit signe aux siens de le saisir, le fit lier sur un cheval, le conduisit promptement sur les bords du Dnieper, où il avoit donné ordre de tenir des vaisseaux tout prêts. Enfin il l'amena sain & sauf à Boleslas, qui fut étonné de la hardiesse & de l'adresse en même-tems de Vulostoric. Il lui donna des récompenses dignes du service qu'il en avoit reçu. Jaropolc resta un an prisonnier en Pologne : au bout de ce tems, son neveu Bazile paya sa rançon. Boleslas, avant de lui rendre la liberté, lui fit jurer sur l'Evangile qu'il resteroit toujours son vassal, & qu'il lui payeroit tous les ans le tribut que la Russie devoit à la Pologne.

Jaropolc II & Georges. 1136.

Jaropolc est enlevé & conduit en Pologne, où Boleslas le retient un an prisonnier.

Jaropolc, de retour dans ses Etats ne songea qu'à se venger de l'outrage qu'il avoit reçu de Boleslas ; &, comme il ne

1137.

se sentoit pas en état de lui résister à force ouverte, il résolut d'employer la ruse. Pour cet effet, il gagna, à force de promesses, un Hongrois, d'une naissance assez distinguée, qui se rendit auprès de Boleslas, & lui dit que l'injuste Jaropolc, Duc de Kiow, avoit confisqué tous ses biens & l'avoit chassé de la Russie, parce qu'il avoit soutenu avec zèle les intérêts des enfans d'Etienne, Roi de Hongrie : « Prince, lui ajouta-t-il, ce Russe ne cherche qu'une occasion favorable pour vous » faire périr, ou pour faire à la Pologne » tout le mal dont il sera capable. » Ce fourbe gagna la confiance de Boleslas, par son éloquence, ses manières insinuantes & engageantes, au point que celui-ci lui confia le Gouvernement de Visticia, ville située à neuf milles de Cracovie, sur un rocher qui étoit presque tout environné par les eaux du Nida. On ne pouvoit y arriver que par une langue de terre & par des ponts de bois qui étoient placés sur le fleuve.

Jaropolc II & Georges. 1137.

Il s'en venge après son retour à Kiow.

Boleslas, croyant que les précautions qu'il avoit prises de fortifier ses villes frontières, & d'y mettre de fortes garnisons, le mettoient à l'abri des incursions des Russes, songea a exécuter le projet qu'il avoit de recommencer la guerre avec les Bohémiens. L'Empereur Lothaire en fut informé, & lui envoya des députés, pour le prier d'accepter sa médiation. Boleslas se rendit auprès de Lothaire, & accorda, à la sollicitation de cet Empereur, une tréve de trois ans aux Bohémiens. Le Hongrois, auquel Boles-

las avoit donné le Gouvernement de Vislicia, crut que le tems que Boleslas employoit auprès de l'Empereur étoit favorable pour remplir la promesse qu'il avoit faite à Jaropolc. Pour cet effet, il lui fit dire de prendre si juste ses mesures, qu'il pût se trouver le 19 Février 1137. sous les murs de Vislicia, avec des troupes d'élite. Jaropolc ne tarda pas à se mettre en chemin, & lorsque le Hongrois en fut averti, il envoya dire à tous ceux qui demeuroient aux environs de cette ville de s'y retirer, d'y amener avec eux leurs femmes, leurs enfans, & d'y apporter tous leurs effets, pour ne pas rester exposés aux ravages des Russes qui étoient sur le point d'arriver. Ces malheureuses victimes de la trahison & de la barbarie, exécuterent avec joie les ordres qu'on leur donnoit : ils espéroient être en sûreté, avec leurs biens, dans une ville si bien fortifiée. Jaropolc arrive au jour marqué ; on lui ouvre les portes de la ville pendant la nuit : la garnison est à l'instant massacrée : les femmes, les enfans, les vieillards sont égorgés ; le feu est allumé aux quatre coins de la ville qui est tout-à-coup réduite en cendres. Si on épargne le sang des nobles & des riches, ce n'est que pour les réduire au plus cruel esclavage. De Vislicia, ville florissante, il n'en reste que des cendres. Elle ne s'est jamais rétablie depuis. Le Hongrois demanda à Jaropolc le prix de sa trahison : celui-ci lui répondit : « Un homme d'un » caractère semblable au tien est indigne » de vivre. Ton crime à l'égard de Bolef-

Jaropolc II & Georges. 1137.

Id. Ibid.

La ville de Vislicia est ruinée.

Punition d'un traître.

Jaropolc II & Georges. 1137.

» las annonce ce que tu es capable de » faire contre moi. » Il ordonna à l'inſtant de le prendre, de le lier, de lui couper la langue, de lui arracher les yeux, & de le mutiler. Jaropolc pouſſa la cruauté trop loin, il eſt vrai; mais récompenſer un traître, c'eſt en faire naître une multitude d'autres.

Boleſlas, Roi de Pologne, entre en fureur contre les Ruſſes.

Boleslas ne fut pas plûtôt revenu d'Allemagne, qu'il apprit le déſaſtre de Vislicia; il entra alors en fureur contre Jaropolc & ſes ſujets, & jura de laver la perfidie des Ruſſes dans leur ſang. Le tems que ce bouillant Monarque employoit à faire les préparatifs de guerre, impatientoit ſa vengeance: il appella autour de lui les nobles, les bourgeois de chaque ville, & les payſans de ſon Royaume. On le craignoit, & on l'aimoit; tout le monde obéit à ſa voix: bien-tôt il fut obligé de faire un choix dans le grand nombre de ceux qui ſe préſentoient; tous les Polonois vouloient faire nombre dans l'armée; Boleslas la commandoit. Ceux que ſon caprice lui faiſoit renvoyer, ſe regardoient comme malheureux d'être privés de la gloire de vaincre ou de mourir aux yeux de leur Souverain. Avec une armée compoſée de pareils ſoldats, il entra en Ruſſie: c'étoit un lion rugiſſant qui s'elançoit ſur ſa proie. Il porta le carnage juſqu'aux portes de Volodimir: Jaropolc, trop timide pour oppoſer la force à la force, alla ſe cacher dans des bois & des marais. La vengeance excitoit les Polonois; la fatigue les arrêtoit: ils s'en retournerent dans leur patrie couverts du

Id. Ibid.

Il ravage la Ruſſie.

sang des Russes & chargés de leurs dépouilles.

Jaropolc II & Georges. 1137.

Le Duc de Kiow, voulant se venger, fit assembler les différens Princes de Russie, leur demanda leur avis sur les moyens qu'on devoit prendre pour attaquer Boleslas. On décida à la pluralité des voix, qu'il falloit employer la ruse plutôt que la force contre un ennemi si redoutable. La fortune seconda ce projet. Jaroslas, Duc de Halicie, avoit gagné l'estime de Boleslas, au point que ce Roi lui confioit ses secrets les plus cachés, & prenoit son avis dans les affaires les plus importantes ; les Russes attaquerent ce Duc avec toutes leurs forces, & l'obligerent de s'enfuir en Pologne. Ils connoissoient assez Boleslas, pour être persuadés qu'il ne manqueroit pas d'accourir, avec une armée formidable ; de venger l'insulte faite à son ami, & de le rétablir dans ses Etats. Pour le tromber, & le faire venir avec peu de monde, ils engagerent les habitans d'Halicie à envoyer des députés en Pologne, prier leur Duc de revenir dans ses Etats, & affirmer à Boleslas que les Russes étoient sincerement fâchés du procédé qu'ils avoient tenu à l'égard de Jaroslas ; que s'il vouloit se donner la peine de l'accompagner, il recevroit d'eux toute la satisfaction qu'il voudroit en exiger. Plusieurs Seigneurs Hongrois, voisins de Halicie, gagnés par le Duc de Kiow, affirmerent la même chose à Boleslas. Ce Monarque étoit naturellement sincere, &, par cette raison, crédule : il ajouta foi à ces discours, ne prit avec lui qu'un petit nom-

Jaropolc s'en venge.

Jaropolc II & Georges. 1137.

bre de troupes pour reconduire Jaroſlas à Halicie ; comme cette ville eſt ſur les frontières de la Hongrie, une armée de Hongrois s'y rendit pour attendre le Roi de Pologne, ſous prétexte de lui préſenter des hommages, & féliciter ſon ami ſur ſon retour. Si-tôt que Boleslas parut, ils le ſaluerent, & allerent ſe ranger en bataille à peu de diſtance de ſon arriere-garde ; les habitans de Halicie ſortirent de leur ville, & imiterent la conduite des Hongrois. Boleslas entra alors en défiance ; il appella Vicſeborius, Palatin de Cracovie, & Lieutenant général de ſon armée, lui communiqua ſes ſoupçons. Pendant qu'ils cherchoient enſemble les moyens d'éviter le danger qui les menaçoit & les embûches qu'on leur préparoit, ils virent arriver Jaropolc à la tête d'une armée de Ruſſes qui les prenoit en front. Les ſoupçons du Roi de Pologne ſe tournerent alors en certitude. Quoiqu'il n'eût pas, à beaucoup près, des forces égales à celles des ennemis, il réſolut de combattre, préférant une mort glorieuſe à une fuite honteuſe : rangea promptement ſa petite armée en bataille ; &, pour donner l'exemple aux ſiens, il s'élance le premier ſur les ennemis. Les Polonois, excités par le ſouvenir de leurs victoires paſſées, par le courage de leur Roi, renverſent tous ceux qui ſe trouvent devant eux. Les ennemis, malgré leur nombre, commençoient à plier ; mais un Palatin, dont les hiſtoriens ne diſent point le nom, ſaiſi d'effroi, prit la fuite, & fut imité par ceux qui l'environnoient : preſque toute l'armée Polo-

Boleſlas eſt battu ; il en meurt de chagrin.

noise en fit autant. Boleslas continuoit de combattre avec quelques braves soldats qui s'étoient rangés autour de lui : il regardoit sa mort comme certaine ; mais il vouloit la venger lui-même ; tous ceux qui l'attaquoient tomboient sous ses coups. Enfin son cheval, couvert de blessures, accablé de fatigue, s'abattit sous lui. Un cavalier qui combattoit à ses côtés, descendit de cheval, engagea le Roi à y monter & à s'enfuir, lui disant qu'il devoit compte de sa vie à son peuple ; que sa gloire même demandoit qu'il la conservât, afin de se venger de l'outrage qu'il venoit de recevoir.

Jaropolc II & Georges. 1137.

Lorsqu'il fut arrivé en Pologne, il envoya au Palatin qui l'avoit si lâchement abandonné, une peau de liévre, une passoire & un fuseau, voulant lui marquer qu'il le prenoit plûtôt pour une femme que pour un homme. Le Palatin fut si sensible à cet affront, qu'il se pendit. Boleslas fit ensuite chercher le cavalier qui lui avoit présenté son cheval, lui donna des dignités & des biens suffisans pour vivre honorablement : il prit tout l'argent qu'il avoit dans son trésor, pour racheter les prisonniers. Toute son attention se tourna ensuite du côté de la vengeance : il jura de laver dans le sang des Russes & des Hongrois l'affront qu'il avoit reçu. Voulant s'occuper uniquement de cette guerre, il accorda la paix aux Bohémiens, fit lever des troupes dans toute l'étendue de ses Etats : il étoit prêt à partir ; les Russes, informés de ses desseins, se préparoient à le recevoir. Le chagrin que

Jaropolc II & Georges. 1137.

Boleslas avoit ressenti de sa défaite, étoit trop violent, pour qu'il pût le supporter plus long-tems : il tomba dans une langueur qui le mit hors d'état de marcher à la tête de ses troupes, & mourut peu de tems après, à l'âge de cinquante-trois ans, après en avoir regné trente-six. C'étoit un des plus grands guerriers de son tems. Les Historiens contemporains disent qu'il avoit annoncé son goût pour la guerre, dès sa plus tendre jeunesse, & qu'il passa presque toute sa vie sous les armes. Son courage étoit toujours guidé par la prudence & secondé par la fortune, qui ne l'abandonna qu'à la bataille de Halicie. Ses vertus morales égaloient ses vertus guerrières. Il étoit équitable, libéral & modeste. Sa vivacité naturelle le portoit quelquefois à des mouvemens de colere : mais sa douceur l'arrêtoit à l'instant. Ce Prince étoit d'une hauteur médiocre, mais d'une taille bien proportionnée : il avoit le teint basané, la bouche torse, ce qui lui fit donner le nom de *Crivousti*, qui signifie *bouche torse*. Cet accident lui avoit été causé par un ulcere qui lui étoit venu à la bouche dès son enfance.

Les différens Princes de Russie, n'ayant point d'ennemis à combattre au dehors, tournerent leurs armes les uns contre les autres, & eurent l'imprudence de s'affoiblir mutuellement.

1139.

La Chronique manuscrite du Roi, rapporte un fait assez singulier : on donna l'Evêché de Volodimir à un certain Théodore Eunuque. *Theodorus Eunuchus, Volodimiriæ Episcopus constituitur.*

Mort de Jaropolc.

Jaropolc mourut le 18 Avril 1139.

ARTICLE XIII.

VIACZESLAS ET GEORGES.

Viaczeslas & Georges. 1140.

SI-TÔT que Jaropolc fut mort, son frere Viaczeslas s'empara du Duché de Kiow. Il paroît que Jaropolc le regardoit comme un Prince indolent, & qu'il ne lui avoit donné qu'une très-petite principauté. La suite prouva qu'il avoit raison. Dès la même année qu'il s'étoit fait proclamer Duc de Kiow, Wsevolod, fils d'Oleg, & arrière-petit-fils de Suiatoslas, fils de Jaroslas, qui vivoit en 1043, le força, avec un très-petit nombre de soldats, d'abandonner ce Duché. On ne dit point ce qu'il devint depuis ce tems. Cette révolution arriva le 5 Mars 1140.

ARTICLE XIV.

WSEVOLOD, GEORGES, DAVID.

Wsevolod, Georges, David. 1140. 1147.

WSEVOLOD regna paisiblement à Kiow l'espace de 7 ans; il mourut le 13 Juillet 1147, & laissa le Duché de Kiow à son frere Igor. On ne sait si Wsevolod eut des enfans. Les Historiens gardent le silence à ce sujet.

ARTICLE XV.

IGOR II. GEORGES, DAVID.

Igor II. Georges, David. 1147.

A PEINE Igor étoit-il en possession du Duché de Kiow, qu'il fut attaqué par Isiaslas, fils de Mstilas, & petit-fils de Volodimir II. Igor fit toute la diligence nécessaire pour se défendre ; il leva des troupes, si-tôt qu'il apprit la marche d'Isiaslas, se mit à leur tête, &, persuadé qu'un ennemi qu'on laisse maître de la campagne a de grands avantages, il marcha à sa rencontre : on pensoit de-là qu'Igor avoit du courage, & qu'il se défendroit comme doit faire quelqu'un auquel on veut enlever une couronne; mais il n'eut qu'une saillie de bravoure, qui s'évanouit à l'approche du danger. Lorsqu'il fut en présence de l'ennemi, il abandonna son armée, & alla se cacher dans des marais. Il y resta quatre jours, au bout desquels on le trouva : on le conduisit à Isiaslas qui l'envoya en prison à Pereslave. Au bout de quelques mois le foible Igor fit prier Isiaslas de lui permettre d'entrer dans un Couvent, & d'y prendre l'habit de Moine.

Chronique manuscrite, *ubi suprà.*

Igor prend l'habit de Moine.

Il paroît que David mourut vers ce tems. La Chronique Russe cesse d'en parler, sans marquer le tems de sa mort. Ses fils Volodimir & Rostilas lui succéderent.

ARTICLE XVI.

ISIASLAS II, GEORGES, VOLODIMIR ROSTILAS.

Isiaslas II, Georges, Volodimir, Rostilas. 1147.

ISIASLAS II fut reconnu Duc de Kiow si-tôt qu'Igor eut abandonné son armée. Les soldats du dernier n'ayant personne pour les commander, mirent les armes bas; les habitans de la ville, n'ayant personne pour les défendre, ouvrirent leurs portes.

1148.

Les Ducs de Russie, guidés par la seule ambition, ne songeoient qu'à s'enlever mutuellement leurs Etats. Georges, Duc de Moscow, ravagea les territoires de Novogorod & de Smolensko. Isiaslas & Rostilas, fils de David, ravagerent le Duché de Georges, qui, pour s'en venger, alla assiéger Kiow : Isiaslas rangea son armée en bataille sous les murs de la ville, & combattit avec beaucoup de courage; mais il fut vaincu le 22 Août, & s'enfuit à Luczesko avec sa femme, ses enfans & son frere Volodimir. Les y croyant en sureté, il alla implorer le secours des Hongrois & des Polonois. Boleslas IV, Roi de Pologne, le reconduisit en Russie avec une armée formidable : Georges alla à leur rencontre : on combatit avec un courage égal, & la victoire resta incertaine : les soldats, fatigués de part & d'autre, se retirerent dans leur camp, pour réparer leurs forces. Isiaslas, sentant que la victoire seroit funeste à son pays, de quelque

1150.

Isiaslas est chassé de Kiow, par Georges.

côté qu'elle tournât, fit propoſer un accommodement : Georges goûta ſes raiſons & s'y rendit : ils firent un traité par lequel il fut ſtipulé que le Duché de Kiow reſteroit à Georges & celui de Volodimir à Iſiaslas ; ils payerent une ſomme convenue à Boleslas, qui remmena les Polonois & les Hongrois ; & chaque Duc alla dans le Duché qui lui étoit échu. Les raiſons qui engagerent Iſiaslas à propoſer cet accommodement, furent la perſuaſion dans laquelle il étoit que ſi Boleslas perdoit la bataille il ne manqueroit pas d'aller en Pologne raſſembler toutes ſes forces pour ſe venger de ſa défaite, & qu'alors il mettroit tout à feu & à ſang en Ruſſie. Il ne doutoit pas d'un autre côté que ce Roi n'agît en maître abſolu, & n'exigeât des Ruſſes les contributions les plus fortes, s'il remportoit la victoire.

Iſiaſlas II, Georges, Volodimir, Roſtilas. 1150.

Chronique manuſcrite, *ubi ſuprà.*

Il fait la paix avec Georges : les motifs qu'il'y engagent.

Ces raiſons étoient aſſez fortes pour engager les deux Ducs à reſter tranquilles de part & d'autre : mais l'ambition, excitée par la haine, les aveugloit ſur leurs propres intérêts. Iſiaslas n'apprit pas plûtôt que Georges vivoit à Kiow dans la plus grande ſécurité, qu'il ſe hâta d'aller l'attaquer : ſa marche fut ſi prompte & ſi ſecrete, qu'il entra dans la ville, avant même que ſon ennemi eût la moindre connoiſſance de ſes deſſeins. Celui-ci s'enfuit promptement, & ſe retira à Novogorod ; on lui en ouvrit les portes, parce que les Ruſſes, accoutumés à changer inceſſamment de maître, n'avoient d'affection pour aucun.

Georges ne tarda pas à ſe venger d'I-

Isiaslas : il le surprit de la même manière qu'il l'avoit été lui-même ; mais il se tint si bien sur ses gardes par la suite, qu'Isiaslas ne pouvant employer la ruse contre lui, eut recours à la force. Il appella à son secours les Hongrois & les Polonois qui le rétablirent dans le Duché de Kiow. L'Histoire de Pologne & la Chronique de Russie ne disent point que Boleslas IV ait abusé de sa victoire.

Isiaslas II. Georges, Rostilas. 1151.

Isiaslas & Georges se disputent encore le Duché de Kiow.

Isiaslas, qui s'étoit exposé à tant de dangers, pour conserver la Souveraineté de Kiow, l'abdiqua en faveur de son frere Viacseslas & descendit dans l'état de particulier. Comme il n'avoit point d'enfans, son frere le pria de vouloir bien le regarder comme son fils, & lui promit d'avoir pour lui la même soumission qu'il auroit pour son pere.

1152.

Isiaslas abdique la Souveraineté.

ARTICLE XVII.

VIACSESLAS, GEORGES, VOLODIMIR, ROSTILAS.

ISIASLAS étoit d'un caractère trop bouillant pour rester dans l'inaction, comme il sembloit s'y être déterminé : il prit avec lui deux de ses parens, dont l'un se nommoit aussi Isiaslas, étoit fils de David, & petit fils de Suiatoslas ; l'autre s'appelloit Suiatoslas, & étoit fils de Wsevolod. Ils allerent dans les Etats voisins, où ils mirent tout à feu & à sang.

Viacseslas, Georges, Volodimir, Rostilas. 1153.

Les guerres continuelles que les Souverains de la Russie se faisoient les affoi-

Viacfeflas, Georges, Volodimir, Roftilas. 1153.

bliffoient au point que leurs Etats ne tarderent pas à être en proie à différentes Hordes de barbares, auxquels ils ne purent réfifter. Les Bulgares y firent une invafion en 1153, affiégerent Gorodok, ville du Duché de Kiow. Les habitans réfifterent avec courage ; mais les vivres ne tarderent pas à leur manquer, & la faim commençoit à les tourmenter au point que, fans un prompt fecours, ils fe trouvoient dans la cruelle néceffité de s'abandonner à la difcrétion des ennemis. Un jeune homme, touché du malheur auquel fa patrie étoit expofée, eut la générofité d'expofer fa vie pour la fauver. Il fortit de la ville, paffa à la nâge une rivière qui étoit au pied des murailles, alla avertir les habitans de Roftou de ce qui fe paffoit à Gorodok. Le Gouverneur de Roftou prit les armes, marcha au fecours des affiégés. Son arrivée intimida les Bulgares, qui leverent fur le champ le fiége, & prirent la fuite.

1155.

Mort d'Ifiaflas.

Georges fit conftruire une ville, qu'il appella Dimitri, du nom de fon fecond fils. Ifiaflas, qui avoit abdiqué la Souveraineté en faveur de fon frere, mourut le 13 Novembre 1155.

ARTICLE XVIII.

ROSTILAS, VIACZESLAS, ISIASLAS, GEORGES, VOLODIMIR.

ROSTILAS ne fut pas plûtôt informé de la mort de son frere Isiaslas, qu'il se rendit à Kiow. Son frere Viaczeslas, qui étoit d'un caractère doux & paisible, partagea avec lui la Souveraineté de ce Duché. Ces deux Princes vivoient dans une si grande union, que leurs sujets en étoient étonnés : c'étoit un événement rare en Russie.

Rostilas, Isiaslas, Georges, Volodimir. 1155.

Viaczeslas mourut peu de tems après, & Rostilas partagea son Duché avec Isiaslas, petit-fils de Suiatoslas. Il paroît que Rostilas avoit un caractère semblable à celui de Viaczeslas. Ces deux Princes vivoient dans une parfaite union, lorsque Georges vint les attaquer avec une puissante armée : la peur les saisit tous deux ; ils prirent la fuite. Le premier acte de Souverain que fit Georges à Kiow, fut d'en chasser le Métropolitain nommé Clément, dont il annula tous les actes, & établit Constantin à sa place.

Rostilas & Isiaslas partagent la Souveraineté de Kiow.

1157.

Georges chasse Rostilas I. & Isiaslas du Duché de Kiow.

Georges aimoit le vin au point qu'il s'enivroit tous les jours. Sa santé, affoiblie par l'âge, ne put résister plus longtems à la débauche : il mourut le 15 Mai 1158. Isiaslas & Rostilas ne voyoient qu'avec impatience Georges en possession du Duché de Kiow ; ils s'y rendirent en

1158.

Mort de Georges.

Rostilas. Isiaslas III, Georges, Mstilas. 1158.

diligence, lorsqu'ils apprirent la mort de leur ennemi. Suiatoslas, fils d'Oleg, s'empara du Duché de Czernicou ; Suiatoslas, fils de Wsewolod, de celui de Novogorod.

Isiaslas & Rostilas rentrent à Kiow.

L'union, qui avoit regné entre les deux Princes de Kiow, même pendant leur disgrace, fut troublée par quelques motifs d'intérêts, que l'histoire n'explique point. Rostilas, voyant qu'Isiaslas s'étoit fait un grand nombre de partisans, appella à son secours Mstilas, petit-fils de Wsevolod. Celui-ci accourut à la défense de son ami, chassa Isiaslas de Kiow, & s'en retourna dans son Duché de Volodimir, sans rien exiger de Rostilas pour le service qu'il venoit de lui rendre ; générosité rare dans ce tems. Isiaslas revint bien-tôt à Kiow avec une armée : Rostilas, qui ne s'attendoit pas à le voir reparoître si-tôt, n'eut que le tems de se sauver ; Isiaslas le poursuivit jusqu'à Bielgorod, où il le tint assiégé pendant quatre semaines, au bout desquelles il leva le siége, sur la nouvelle que Mstilas venoit encore à son secours. Lorsque Rostilas eut joint ses troupes à celles de son ami, il poursuivit Isiaslas, le joignit sur les bords du fleuve Zelany. Isiaslas, trop pressé pour pouvoir jetter un pont sur le fleuve, fit face à l'ennemi. Le courage excitoit les uns, le désespoir animoit les autres : le combat fut si opiniâtre, il y eut tant de sang répandu, que les eaux du fleuve en furent toutes teintes : la victoire à la fin se décida contre Isiaslas, qui périt.

1159.

Guerre entre ces deux Princes.

1161.

Isiaslas est tué.

André, Duc de Roſtou, chaſſe ſes freres de leur principauté: ils vont implorer le ſecours de Manuel Comnene, qui leur donne en appanage quatre villes ſur le Danube.

Roſtilas, Mſtilas, André. 1163.

Las Bulgares, croyant les Ruſſes trop occupés de leurs guerres civiles, pour pouvoir ſe défendre contre des ennemis étrangers, entrerent ſur leurs terres pour les ravager; mais André vola au ſecours de ſes ſujets, battit les Bulgares, les pourſuivit juſque dans leur pays, où il ſoumit pluſieurs villes à ſa puiſſance. Roſtilas, Duc de Kiow, mourut en 1165, après un regne de 9 ans.

1165.

ARTICLE XIX.

MSTILAS III, MSTILAS, ANDRÉ.

A LA mort de Roſtilas, Volodimir, fils du Duc de Volodimir, voulut s'emparer du Duché de Kiow, mais il en fut chaſſé pas Mſtilas, fils d'Iſiaslas II. Ce dernier ne regna que quatre ans, pendant leſquels il ne ſe paſſa rien de mémorable en Ruſſie. Vers la fin de l'année 1169, André envoya ſon fils Mſtilas avec une nombreuſe armée contre le Duc de Kiow, qui lui avoit donné quelque ſujet de mécontentement. Le Duc fit des efforts incroyables pour défendre ſes Etats: mais il fut défait, & ſe ſauva à Volodimir, où le Vainqueur le pourſuivit & le tua: ſa femme & ſes enfans furent emmenés pri-

Mſtilas III, André. Mſtilas, 1165.

sonniers à Rostou. André donna le Duché de Kiow à Gleb, fils de Georges.

1169. Mstilas III, est tué.

ARTICLE XX.

GLEB, MSTILAS, ANDRÉ.

Gleb, Mstilas, André. 1169.

QUOIQUE la ville de Kiow fût la capitale de la Russie, celui qui en étoit Souverain, avoit très-peu d'autorité, en comparaison d'André, Duc de Rostou. Ce dernier distribuoit les dignités, & les ôtoit à son gré. Théodore, Evêque de Volodimir, menoit une vie scandaleuse pour un Prélat; il fit fermer les Eglises pour s'épargner la peine d'y célébrer l'office divin, & traita les Prêtres & les Laïques avec une tyrannie cruelle. L'Archevêque de Kiow, son Métropolitain, l'avertit plusieurs fois de changer de conduite, & le menaça d'exercer contre lui tous les droits que sa qualité de Métropolitain lui donnoit. Voyant que Théodore méprisoit ses remontrances & ses menaces, il instruisit André de la conduite de cet Evêque. Le Duc de Rostou dit au Prélat de se soumettre aux ordres de son Métropolitain, &, voyant qu'il persistoit toujours dans sa manière de vivre, il l'envoya, le 8 Mai, pieds & mains liés au Métropolite, & donna le pouvoir à celui-ci de le punir comme il le jugeroit à propos. Le Métropolite le condamna comme malfaiteur, comme hérétique, & comme blasphémateur, à avoir la langue percée, la main droite coupée, & les yeux creyés.

Chronique manuscrite, *ubi supra.*

Chronique manuscrite, *ubi, supra.*

Punition d'un Evêque.

La Russie n'étoit jamais long-tems sans essuyer quelques ravages de la part des Barbares. En 1169, sept mille Huns y firent une invasion : mais Michel, fils de Georges, marcha contr'eux à la tête de seize cents hommes, en tua un très-grand nombre, & en fit quinze cents prisonniers qu'il emmena à Kiow.

Gleb, Mstilas, André. 1169.

Gleb mourut en 1172, après un regne de deux ans & quelques mois.

1172.

ARTICLE XXI.

ROMAIN, MSTILAS, ANDRÉ.

ANDRÉ, qui, comme nous venons de le dire, distribuoit les dignités, fit proclamer Romain, fils de Rostilas, Duc de Kiow, si-tôt qu'il apprit la mort de Gleb : mais ce Prince ne jouit pas long-tems de la Souveraineté. Suiatoslas, fils de Wsevolod, mena une armée devant Kiow, forma le siége de cette ville, la prit le 2 Mars 1174, & s'y fit proclamer Duc. On ne trouve aucuns détails sur cette révolution : le sort que Romain essuya après son malheur est ignoré. Il semble n'être monté sur le trône de Kiow, que pour augmenter la liste des Ducs de ce pays.

Romain, Mstilas, André. 1172.

1174.

Chronique manuscrite, *ubi supr.*

ARTICLE XXII.

SUIATOSLAS II, MSTILAS, ANDRÉ.

Suiatoslas II, Mstilas, André. 1174.

A PEINE Suiatoslas étoit en possession du Duché de Kiow, qu'il fut attaqué par Jaroslas, fils d'Isiaslas; mais il le défit après un combat opiniâtre, & prit sa femme prisonnière. Soit que cette victoire l'eût rendu redoutable à ses voisins, soit qu'il eût su gagner leur amitié, il passa le reste de sa vie assez tranquillement. La Russie n'en fut cependant pas moins troublée : André fut tué par un de ses parens : Jaropolc, fils de Rostilas, Mstilas, Michel, fils de Georges, & Wsevolod se disputerent sa succession. Après avoir répandu beaucoup de sang, ils résolurent de s'accommoder à l'amiable. Pour cet effet ils se rendirent à Rostou, & d'un commun accord céderent ce Duché à Michel. Jaropolc, mécontent de ce qu'on ne lui donnoit aucune part à la succession d'André, partit secretement, se rendit à Pereslave, y leva des troupes, avec lesquelles il revint à Rostou, dont il s'empara, après en avoir chassé Michel, & donna le Duché de Volodimir à Rostilas. Michel leva une armée en peu de tems, &, n'osant attaquer Jaropolc, il alla assiéger Rostilas, le battit le 15 Juin 1176, & s'empara de Volodimir; mais il mourut un an après, & laissa son Duché à son fils Wsevolod.

1175.

Mort d'André, sa succession cause la guerre civile.

1176.

Chronique manuscrite, *ubi suprà*.

Pendant l'espace de huit ans l'histoire de Russie ne présente que des guerres civiles : les Ducs, acharnés les uns contre les autres, se dépossédent mutuellement : ce n'est qu'une même répétition de faits peu intéressans.

Suiatoslas II, Mstilas, André. 1177.

Vers le milieu de l'année 1186, les Ducs de Riazan & de Czernikou menerent une puissante armée contre les Polouczi, qu'ils battirent. Cette victoire excita leur vanité, au point qu'ils se flatterent de porter leurs ames victorieuses plus loin que n'avoient jamais fait leurs ancêtres. Dans cette idée ils s'avancerent du côté de la mer ; mais dans leur marche ils furent environnés par une armée innombrable de Polouczi, qui, voulant venger leur défaite, les attaquerent, en taillerent la plus grande partie en pièces, & firent l'autre prisonnière : dans cette bataille il n'échappa aucun Russe ; il ne s'en trouva pas même un seul qui pût aller annoncer ce désastre dans la Russie.

1186. *Ibid.*

Suiatoslas II, Duc de Kiow, mourut après un regne de huit ans. On ne dit point qu'il ait eu d'enfans. Wsevolod, fils de Georges & Duc de Volodimir, donna le Principauté de Kiow à Rurich, fils de Rostilas, son neveu.

1194. Mort de Suitoslas II.

ARTICLE XXIII.

RURICH II, WSEVOLOD.

LA première année du regne du Rurich II, on essuya dans le Duché de Kiow un tremblement de terre si violent, que la

Rurich II, Wsevolod. 1194.

plûpart des maiſons & des Egliſes furent renverſées. On ne manqua pas de tirer un mauvais préſage de ce phénomene : Les guerres civiles & les ravages continuent dans la Ruſſie.

Rurich II, Wſevolod. 1195.

Romain, fils de Gleb & Duc de Lucko, leve des troupes, va droit à Kiow, en fait le ſiége, s'en rend maître, force Rurich de prendre la fuite, & donne ce Duché à Ingrar, fils de Jaroſlas ; marche enſuite contre les Polouczi, & ravage tout leur pays. Rurich, ne doutant pas que les Polouczi ne fuſſent animés du déſir de vengeance contre Romain, alla leur offrir ſon bras ; ils accepterent ſon offre avec joie, le mirent à leur tête & marcherent à Kiow. Le foible Ingrar fut effrayé à la vue d'une armée ennemie : il s'enfuit, & Rurich prit une ſeconde fois poſſeſſion du Duché de Kiow.

1202.

Romain, à cette nouvelle, entra en fureur ; il aſſembla ſes troupes, fit tant de diligence, qu'il arriva à Kiow avant que Rurich fût informé de ſa marche : il le prit priſonnier avec ſa femme & ſa fille, & ne leur fit grace, qu'à condition qu'ils embraſſeroient la vie religieuſe ; mais il donna le Duché de Kiow à Roſtilas, fils de Rurich.

1204.

ARTICLE XXIV.

ROSTILAS II, WSEVOLOD, CONSTANTIN, ROMAIN.

Rostilas II, Wsevolod, Constantin Romain. 1207.

WSEVOLOD, qui s'étoit acquis autant d'autorité dans la Russie, qu'André en avoit eu auparavant, donna le Duché de Novogorod à son fils Constantin.

Romain, Duc de Lucko, ne songeoit qu'à la guerre : il avoit toujours les armes à la main. La mort de Volodimir, Duc de Halicie lui fournit un nouveau prétexte de satisfaire son ambition. Il se rendit promptement dans ce Duché pour s'y faire proclamer Souverain. Les Haliciens, instruits que ce Prince étoit cruel, refuserent de lui prêter serment de fidélité ; mais Lesko V, Roi de Pologne, auquel il avoit plusieurs fois prêté des secours, le joignit avec une nombreuse armée : ils battirent les Haliciens, & les forcerent de se soumettre à Romain. Celui-ci, reconnut le Roi de Pologne pour son Souverain, lui prêta serment de fidélité, promit de lui payer un tribut annuel, & jura sur l'Evangile qu'il gouvernoit les Haliciens avec équité & douceur. Cette complaisance étoit forcée ; Romain faisoit toutes ces promesses, parce qu'il n'avoit pas assez de troupes pour résister ; mais si-tôt qu'il eut assemblé ses soldats, il oublia ses sermens, se livra sans ménagement à son caractère avare & cruel. Sous différens prétextes, il fit périr tous ceux qui pas-

Rostilas II, Wsevolod, Constantin, Romain. 1207.

soient pour être riches, confisqua leurs biens, &, se glorifiant lui-même de sa barbarie, il disoit publiquement que « pour » manger le miel en sureté, il falloit dé- » truire les abeilles. » Ce tyran amassa bien-tôt des richesses immenses : son ambition, qui le portoit de crimes en crimes, ne lui permit pas de s'arrêter là : il attaqua tous les Ducs de Russie ; força les uns à lui payer tribut, déposa les autres, & laissa dans toutes les parties de cet Empire des traces de sa cruauté. Ses désirs s'irritoient dans les succès : il forma le projet d'envahir la Pologne, qui étoit alors déchirée par les guerres civiles : il y fit d'abord des invasions momentanées, enleva les marchandises aux Polonois qui alloient commercer dans ses Etats. Lesko lui envoya des Ambassadeurs pour lui représenter que sa conduite étoit injuste à l'égard de ses alliés, & pour le prier de faire restituer aux Marchands Polonois ce qu'on leur avoit enlevé ; mais il traita ces Ambassadeurs avec dureté, & poussa l'impudence jusqu'à leur dire qu'il falloit que le Roi de Pologne lui cédât le Palatinat de Lublin, en reconnoissance des services qu'il lui avoit rendus contre son oncle Mieciflas qui vouloit lui enlever la couronne. Lorsque les Ambassadeurs Polonois communiquerent à Lesko les demandes des Russes, il répondit : « Je n'ai » aucune obligation à Romain. Il vint, il » est vrai, dans la plaine de Mosgau avec » une partie de ses troupes ; mais si-tôt » que le combat commença, il prit la » fuite : j'eus beaucoup de peine à empê-

Cruauté de Romain, Duc de Halicie.

Martini Cromeri, de origine, & rebus gestis Polonorum, lib. 7.

» cher les soldats Polonois de suivre son » exemple. Pour avoir le Palatinat de Lublin, il faudra qu'il montre plus de courage contre moi qu'il n'a fait lorsqu'il » étoit mon allié. » Ce discours irrita Romain au point qu'il entra dans le Palatinat de Lublin & y mit tout à feu & à sang. Les habitans du Palatinat de Sendomir se réunirent contre lui, le battirent plusieurs fois & firent des invasions dans ses Etats. Cette résistance irrita Romain au point qu'il leva une puissante armée, dans le dessein de ravager toute la Pologne. Cromer assure que ce Prince, avant de partir pour son expédition, envoya prier Vuladic, Evêque de Volodimir, de venir donner la bénédiction à son armée, & que l'Evêque répondit que la religion lui défendoit de faire cet honneur à des Chrétiens qui attaquoient injustement d'autres Chrétiens. Romain, irrité de son refus, dit qu'il le puniroit de sa témérité lorsqu'il auroit vaincu les Polonois. Vuladic répondit à ceux qui lui rapporterent le propos de Romain. « Je doute qu'il re» vienne jamais en Russie. » L'événement prouva que ses doutes étoient fondés. Romain, impatient de ravager la Pologne, alla avec toutes ses forces assiéger la ville de Lublin. A cette nouvelle Lesko leva des troupes pour aller au secours des assiégés : Romain, informé de ses préparatifs, leva le siége pour aller à sa rencontre, & ravagea tout le pays par où il passa : ses soldats, aussi cruels que lui, massacrerent tous ceux qu'ils rencontrerent. Lesko, dont les préparatifs n'étoient pas encore

Rostilas II, Wsevolod, Constantin, Romain. 1207.

Rostilas II, Wsevolod, Constantin, Romain. 1207.

prêts, lui envoya des Ambassadeurs pour lui proposer de faire un accommodement; mais Romain ne daigna pas même les écouter : il passa la Vistule & se campa sous les murs de Zavichost. Les Polonois, qui avoient hâté leurs préparatis, le joignirent bien-tôt. Le Comte Cristin, qui commandoit leur armée, fit placer Lesko dans un endroit écarté avec une troupe d'élite, afin qu'il pût se retirer en sureté, si la victoire tournoit du côté des Russes. Romain fut d'abord intimidé, à la vue du bel ordre que tenoit l'armée Polonoise; mais il reprit bien-tôt ses sens, rangea ses troupes en ordre de bataille, se mit à leur tête & commença lui-même l'attaque : la mêlée devint furieuse : les Russes & les Polonois combattoient avec un acharnement égal; la terre étoit teinte de sang, couverte de cadavres, & la victoire restoit incertaine. Les Polonois serrerent les rangs, s'élancerent sur les Russes avec tant d'impétuosité, qu'ils les enfoncerent. Romain fit des efforts incroyables pour les rallier; mais, sentant que les forces lui manquoient, & se voyant tout couvert de blessures, il prit la fuite, passa la Vistule; les Polonois le poursuivirent, le joignirent & le tuerent au milieu d'une troupe de soldats qui l'environnoient. Le reste de l'armée Russe périt dans la fuite : une partie fut noyée en voulant passer la Vistule, l'autre tomba sous les coups des ennemis. Ceux qui étoient échappés furent massacrés dans les bois, où les paysans Polonois les rencontroient. On enterra le cadavre de Romain à Sendomir,

Id. Ibid.

& on lui rendit les honneurs dûs à son rang.

Rostilas II, Wsevolod, Constantin. 1207.

Rurich, ancien Duc de Kiow, étant informé de la mort de Romain, sortit de son couvent, chassa son fils de Kiow, & se fit reconnoître Souverain à sa place. Il proposa à sa femme de quitter aussi la vie monastique, & de venir partager le trône avec lui; mais elle refusa, disant que rien ne pouvoit l'engager à rompre le vœu qu'elle avoit fait à Dieu. Rurich ne posséda pas long-tems la couronne de Kiow, les autres Ducs de Russie, trouverent qu'il étoit indécent qu'un Moine fût assis sur un trône, le chasserent & mirent à sa place Wsevolod, fils de Suiatoslas.

ARTICLE XXV.

WSEVOLOD III, WSEVOLOD, CONSTANTIN.

Wsevolod III, Wsevolod, Constantin. 1208.

WSEVOLOD, Duc de Volodimir, donna la Principauté de Novogorod à Suiatoslas son second fils, ajouta cinq villes à celle de Rostou, & la donna à Constantin, son fils aîné.

Rurich avoit vécu sur le trône, il ne pouvoit s'accoutumer à vivre en particulier. Instruit que Wsevolod s'abandonnoit à la molesse, il leva une armée, alla assiéger Kiow, la prit & s'y fit proclamer Souverain.

1209.

Wsevolod, Duc de Volodimir, qui n'étoit occupé que du soin d'établir ses en-

fans, attaqua les Princes de Riazan, les battit, les fit prisonniers, & donna leur Duché à Jaroslas un de ses fils.

Wsevolod III Wsevolod, Constantin.

1209. Mort de Rurich.

Rurich, qui avoit tant de fois acquis & perdu la Souveraineté de Kiow, mourut vers la fin de l'année 1209, & Wsevolod rentra en possession de ce Duché.

1212.

La ville de Rostou fut réduite en cendres. Wsevolod, Duc de Volodimir, engagea son fils Georges à épouser la fille de Wsevolod, Duc de Kiow.

Chronique manuscrite, *ubi suprà.*

Martin Cromer. *ubi suprà.*

Il paroît que les Polonois & les Russes avoient fait un traité de paix par lequel les Russes étoient restés en possession du Duché de Halicie, & l'avoient cédé à Igor & à Romain, fils de celui qui avoit été tué à la bataille de Zavichost. Les Haliciens, impatiens de leur domination, proposerent aux Hongrois de les reconnoître pour leurs Souverains, s'ils vouloient les délivrer de la tyrannie des Russes. André, Roi de Hongrie, saisit cette occasion pour procurer un établissement à son fils Coloman: il l'envoya dans le Duché de Halicie avec un nombre de troupes suffisant pour battre les Russes, qui n'auroient pas manqué de se tenir prêts à lui résister, s'ils avoient été informés de sa marche. Coloman fut plus heureux qu'il ne l'espéroit: il surprit les Princes de Halicie sans défense, les livra aux Haliciens, qui les massacrerent & pendirent leurs cadavres à des fourches.

Le Duché de Halicie pris par les Hongrois.

Coloman, pour se faire un puissant appui contre les Ducs de Russie, qui se préparoient à venger la mort de leurs parens, fit alliance avec Lesko, Roi de Pologne, & épousa sa sœur Salomée. Ce Prince,

persuadé que le nom seul de Lesko en imposeroit assez aux Russes, pour qu'ils n'osassent l'attaquer, renvoya une partie de ses troupes en Hongrie, & ne songea qu'à jouir paisiblement de son Duché; mais Mstilas, proche parent des Princes que les Haliciens avoient massacrés, étoit assez courageux pour ne pas craindre le Roi de Pologne. Il leva une armée composée de Russes & de Polouczi, se rendit à Halicie, surprit Coloman sans défense, le chassa, & se fit proclamer Souverain de ce pays. Le Prince Hongrois alla implorer le secours de son beau-frere, qui lui donna des troupes assez considérables pour se défendre contre les Russes.

Wsevolod III
Wsevolod,
Constantin.
1212.

Mstilas, n'ignorant pas ce qui se passoit en Pologne, appella à son secours les Ducs de Russie, qui lui amenerent un renfort considérable. Il n'étoit pas encore arrivé, lorsque les Hongrois & les Polonois parurent devant Halicie. Mstilas, dont les forces n'étoient pas alors assez considérables pour leur résister, sortit promptement de la ville, alla joindre ses alliés, & revint avec eux. Les Hongrois & les Polonois laisserent Coloman dans la citadelle avec sa femme, & tous ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes, marcherent audevant des Russes. Le combat fut opiniâtre: les Russes, après une résistance vigoureuse, commençoient à plier, lorsque Mstilas avec un corps d'élite, tourna les ennemis: la frayeur saisit ceux-ci, ils lâcherent prise & furent presque tous taillés en pièces. Les Russes, après la victoire, assiégerent Coloman dans la citadelle;

Les Russes battent les Hongrois & les Polonois.

Wſevolod III Wſevolod, Conſtantin. 1212.

de Halicie : il ſe défendit pendant aſſez long-tems ; mais, voyant qu'il n'avoit point de ſecours à attendre, & que la famine augmentoit de plus en plus, il fit ouvrir les portes de la citadelle, & reſta priſonnier avec ſa femme. Mſtilas fut aſſez humain pour ne point le traiter comme il avoit fait les Princes de Halicie ; il défendit à ſes ſoldats, ſous peine de la vie, de lui faire eſſuyer aucun mauvais traitement, & lui donna une garde, auſſi-bien qu'à ſa femme. Coloman fit inſtruire André, ſon pere, de ſa captivité : celui-ci envoya des Ambaſſadeurs à Mſtilas pour lui demander la liberté de ſon fils, & l'obtint. Mſtilas fit plus, il donna ſa fille, appellée Marie, en mariage à Bela, fils aîné de Coloman, & lui rendit le Duché de Halicie ; mais il n'en jouit que trois ans, au bout deſquels il mourut : les Ruſſes rentrerent alors en poſſeſſion de ce Duché. Ces derniers, enhardis par leurs ſuccès contre les Hongrois & les Polonois, ravagerent la Lithuanie : ils entrerent en Pologne, où, ſelon leur uſage ordinaire, ils mirent tout à feu & à ſang. Leſko, pour les forcer de retourner chez eux, envoya un de ſes généraux ravager la Ruſſie avec une troupe d'élite. Les Ruſſes, comme Leſko l'avoit prévu, allerent promptement au ſecours de leurs ſujets : les deux armées ſe rencontrerent ; les Ruſſes furent entièrement défaits : les Polonois firent un grand nombre de priſonniers, parmi leſquels ſe trouverent cinq Ducs, Suiatoslas, Georges, Jaroslas, Volodimir, & Conſtantin. On les conduiſit à Leſko qui les fit

La guerre recommence entre les Ruſſes & les Polonois.

mettre en prison, où il les retint pendant quelque tems, & les renvoya dans leur pays.

Wsevolod III
Wsevolod,
Constantin.
1212.

Wsevolod, Duc de Volodimir, sentant sa fin approcher, envoya dire à son fils Constantin de se rendre auprès de lui, & que son intention étoit de le faire proclamer Duc de Volodimir, & de lui donner la Souveraineté sur ses autres freres. Ce Prince, impatient de voir que Constantin n'arrivoit pas, déclara Georges, un autre de ses enfans, Duc de Volodimir : il mourut peu après ; c'est-à-dire, le 11 Avril 1213, à l'âge de soixante-trois ans, dont il en avoit regné trente-sept. Georges, son fils, lui succéda, comme nous venons de le dire.

1213.

Le premier acte de Souverain que Georges fit à Volodimir, fut équitable : il rendit la liberté aux Princes de Riazan, que son pere tenoit en captivité depuis plusieurs années, & les renvoya dans leurs pays.

Wsevolod III est chassé & meurt.

Mstilas, fils de Romain, alla attaquer Wsevolod III, Duc de Kiow, le chassa de ses Etats & s'en empara. Wsevolod se retira à Czernikou, où il mourut peu de tems après.

ARTICLE XXVI.

MSTILAS IV, GEORGES, CONSTANTIN, VOLODIMIR.

Mstilas IV, Georges, Constantin, Volodimir.
1213.

SUIATOSLAS & Volodimir, jaloux de la préférence que leur pere Wsevolod, Duc de Volodimir, avoit donnée à Georges sur eux, allerent trouver Constantin à Rostou, lui conseillerent de joindre ses troupes aux leurs pour obtenir par la force des armes ce qu'on avoit refusé au droit de leur naissance. Georges, informé de leur dessein, se rendit à Rostou avec ses deux jeunes freres, Jaroslas & Iwan, qui demeuroient avec lui, appaisa par sa douceur ceux qui vouloient lui déclarer la guerre. Il céda à Volodimir la ville de Moscou, dont on fit un Duché : Suiatoslas obtint aussi une portion de la succession de son pere ; mais on ne la désigne point.

1214.

Constantin ravage & brûle la ville de Costrum : Georges, à cette nouvelle, entre en fureur contre lui, arme ses freres de sa colere, marche contre lui, lui livre bataille : les deux freres combattent avec le même acharnement ; la résistance de l'un allume la fureur de l'autre : ce sont deux lions rugissans qui veulent réciproquement se déchirer. La nuit dérobe à leurs yeux les victimes qu'ils veulent immoler ; ils se reposent : le jour paroît & leur montre ceux sur lesquels ils veulent diriger leurs coups : les deux freres s'apperçoient ; ils

s'abordent, levent à la fois le bas pour frapper, se regardent, baissent leurs armes, s'embrassent, & font la paix. Georges céda Pereslave à son frere Volodimir, qui en préfera le séjour à celui de Moscou.

Mstilas IV, Georges, Constantin, Volodimir. 1216.

Ce dernier, malgré les concessions qu'on lui faisoit, trouvoit les bornes de son Duché trop resserrées : pour les étendre, il attaqua les Polouczi ; mais ils le battirent & le firent prisonnier.

1218.

Constantin n'avoit fait qu'une paix simulée avec Georges ; ce n'étoit qu'avec des yeux d'envie qu'il le voyoit assis sur le trône de Volodimir. Il fit en secret des préparatifs pour l'attaquer, & marcha contre lui, si-tôt qu'il se crut des forces supérieures aux siennes. Envain Jaroslas se joignit à Georges, Constantin les battit tous deux, força le premier à lui céder le Duché de Volodimir, & lui donna en échance celui de Suzdal.

La parenté animoit ces Princes les uns contre les autres ; ils ne connoissoient d'autre loi que l'ambition. Gleb, fils de Volodimir & Duc de Riazan, engagea Isiaslas, son cousin germain, à venir le voir avec ses Boïares, le fit massacrer dans un repas, &, craignant la juste punition de son crime, il s'enfuit chez les Polouczi. Ces derniers rendirent la liberté à Volodimir qu'ils tenoient en captivité depuis un an & demi : ses freres lui céderent la Principauté de Starodub, pour la dédommager de celle de Pereslave, dont ils s'étoient emparés. Constantin, Duc de Volodimir, mourut l'an 1218, à l'âge de 33 ans. Georges, après sa mort, rentra en possession du Duché de Volodimir.

Mstilas IV, Georges, Constantin, Volodimir. 1224.

Les maux que les Russes avoient endurés jusqu'alors, n'étoient rien en comparaison de ceux qui les attendoient. Les Mongous, branche de Tatars, ravageoient depuis plusieurs années l'Asie orientale, sous les ordres de Zingis-can.

Abrégé de l'histoire de Zingis-Can.

Ce Tatar fonda un Empire beaucoup plus grand que celui d'Alexandre. Il nâquit dans un canton de la Tatarie, nommé *Blunjulduc*, vers la fin de l'année 1164. Il portoit dans sa jeunesse le nom de *Temugen*, ou *Tamuzin*. Son pere, nommé Jessugi-Bayadur, étoit Can, ou Souverain d'un petit Etat qui pouvoit contenir trente ou quarante mille familles. Temugen n'avoit que treize ans lorsque son pere mourut: la plupart de ses sujets profiterent de sa jeunesse pour se soustraire à sa domination. Le courage du jeune Prince devançoit ses forces: il se mit à la tête de ceux qui lui étoient restés fidéles, attaqua les rebelles: le combat fut sanglant; mais la victoire resta indécise. Temugen, ayant perdu beaucoup de monde dans cette action, s'en retourna avec le reste de son armée dans ses Etats, & résolut, par le conseil de sa mere, d'y attendre une occasion favorable pour se venger. Il y resta tranquille jusqu'à l'âge de quarante ans. Les historiens ne disent point qu'il ait fait des expéditions militaires pendant ce tems. Ayant appris que les Hordes qui s'étoient revoltées autrefois contre lui, se réunissoient pour l'attaquer, il marcha lui-même contr'elles, les battit, fit périr leurs chefs dans les tourmens, & les força de rentrer sous son obéissance.

Histoire Généalogique des Tatars, p. 167. & suiv.

Aunak, Can des Caraïts, craignant que Temugen ne profitât de la puissance qu'il venoit d'acquérir, résolut de le surprendre, & de le faire périr. Temugen, informé de cette résolution, le surprit lui-même, le fit tuer, & s'empara de ses Etats. Après cette expédition toutes les petites tribus voisines se rangerent sous l'obéissance de Temugen, & le proclamerent Can. Pour célébrer son avenement au trône, il donna un repas à tous ses sujets. Lorsqu'on étoit au milieu des réjouissances, un de ses parens, qui passoit pour un Prophête, lui dit à haute voix : » Je » t'annonce, de la part de Dieu, qu'il » faut que tu prennes le titre de Zingis-» Can. Tous ceux de ta postérité seront » Cans de génération en génération. » Le mot de *Zin* en langue des Mongous, veut dire *Grand*, la terminaison *gis* fait le superlatif. Ainsi *Zingis-Can* veut dire *le plus grand Can.*

Mstilas IV, Georges, Constantin, Volodimir. 1224.

Zingis-Can, secondé par la fortune, subjuga les Naimans; soumit le Tangut, vaste pays situé au Nord-est des Indes; prit le Dalai-lama, ou *Prêtre-Jean*, dont nous avons parlé plus haut; le fit périr; s'empara de plusieurs autre pays situés au midi de la Tatarie; attaqua la Chine, en conquit la plus grande partie. La grande Bucharie fut bien-tôt réduite sous son obéissance : ce pays comprend la Sogdiane & la Bactriane des anciens. Il est situé entre le trente-troisième & le quarante-quatrième dégré de latitude, & entre le quatre-vingt-douzième & le cent septième de longitude. Zingis-Can envahit le Cha-

Ibid.

rasm, * la Perse, enfin toute l'Asie.

Mstilas IV, Georges, Constantin, Volodimir. 1224.

L'Auteur des révolutions de l'Empire de Russie, s'est trompé lorsqu'il a dit que les Tatars qui défirent les Russes faisoient la guerre en furieux, sans discipline; que des troupes aguerries leur faisoient lâcher pied; que ces hommes grossiers ne se piquoient point de bravoure, & qu'ils fuyoient avec la même rapidité qu'ils alloient attaquer. Zingis-Can avoit établi une discipline exacte parmi ses trouper. Il divisa son armée en plusieurs corps de dix mille hommes, & ces corps avoient chacune un Commandant particulier. Ils étoient en outre subdivisés en bataillons de mille hommes, avec chacun un chef, & ces bataillons se trouvoient encore divisés en compagnies de cent hommes, avec chacun un capitaine : chaque compagnie étoit partagée en pelotons de dix hommes, ayant chacun son Officier. Toutes ces divisions étoient subordonnées les unes aux autres & recevoient les ordres du Commandant en chef. Le Can avoit établi une loi dans son armée, qui devoit faire des Héros de ses soldats : ceux qui n'alloient pas au secours de leurs camarades, lorsqu'ils les voyoient dans le danger, étoient punis de mort. Il louoit & récompensoit avec largesse les belles actions ; mais il punissoit sévérement les fautes. Voilà les hommes que les Russes eurent à combattre.

Ibid p. 348.

Pendant que Zingis-Can étoit occupé à soumettre la Perse, il envoya deux de

* Ce pays est au Nord de la Perse, & à l'Orient de la mer Caspienne.

Mſtilas IV, Georges, Conſtantin, Volodimir. 1224.

ſes Généraux, Zena-noyan & Sudai-Bayadur, à la pourſuite de Mahomet, Roi de ce pays, avec une armée de trente mille hommes. Les deux Généraux Tatars pourſuivirent le Roi de Perſe de ville en ville, & ſoumirent tout le pays par où ils paſſerent. Voulant tourner leur marche du côté de Derbent, qui eſt ſituée ſur le bord occidental de la mer Caſpienne, à 41 degrés cinquante minutes de latitude, ils prirent des guides pour les conduire par le plus court chemin; mais ces guides les tromperent; ils leur firent prendre un chemin, où ils ſavoient que les Alains & les Poulouczi ou Kipzaks, ſuivant les Tatars, s'étoient mis en embuſcade pour ſurprendre les Mongous. Ceux-ci s'appercevant du danger qui les menaçoit, envoyerent des préſens aux Polouczi, & leur firent dire qu'ils étoient ſurpris de les voir ſe joindre aux Alains contre les Mongous, qui étoient de la même origine qu'eux, & dont ils n'avoient jamais reçu aucun ſujet de mécontentement. Ce diſcours fit aſſez d'impreſſion ſur eux pour engager les Polouczi à mettre les armes bas & à ſe ſéparer des Alains. Alors les Mongous s'élancerent ſur les Alains, en taillerent une partie en pièces, & diſperſerent l'autre. Les vainqueurs, craignant que les Polouczi ne ſe joigniſſent à quelqu'autre nation pour les attaquer, voulant d'ailleurs les punir d'avoir même eu l'intention de prendre les armes contr'eux, en firent un horrible carnage. Ceux qui purent rechapper allerent trouver Mſtilas, Duc de Halicie. Leur Souverain, nommé

Mstilas IV, Georges, Constantin, Volodimir. 1224.

Chronique manuscrite.

Kotink, représenta au Duc que le Can des Mongous étoit si ambitieux, qu'il avoit formé le projet de soumettre toute la terre, & qu'il ne manqueroit pas d'attaquer les Russes lorsqu'il auroit soumis les Polouczi ; que leur intérêt commun demandoit qu'ils réunissent leurs forces contre ses Généraux qui étoient venus les attaquer. Pour engager le Duc de Halicie à suivre ses intentions, & à faire alliance avec lui, il reçut le Baptême. Mstilas fit avertir les autres Ducs de Russie du danger qui les menaçoit, & les engagea à le seconder dans son entteprise contre les Mongous. Lorsqu'ils furent réunis, ils résolurent d'aller chercher les ennemis, & se rendirent sur les bords du Boristhène avec une armée formidable. Les Mongous, informés de la marche des Russes, leur envoyerent des Ambassadeurs, pour leur représenter qu'ils avoient tort de prendre les armes contr'eux ; qu'ils n'avoient point intention de faire la guerre aux Russes, & que leur unique but étoit de se venger des Polouczi qui avoient voulu, sans aucun sujet légitime, les exterminer. Les Russes, au lieu d'écouter ces raisons, firent massacrer les Ambassadeurs : les Mongous leur en envoyerent d'autres pour se plaindre de l'outrage qu'on leur avoit fait, & de l'injustice qu'on exerçoit à leur égard : leurs rémontrances, quoiqu'assez justes, ne furent reçues qu'avec mépris. Mstilas, Duc d'Halicie, qui commandoit l'avant-garde des Russes, passa le Boristhène, & mit en fuite celle des Mongous qui étoit postée sur

la rive de ce fleuve. Toute l'armée Russe suivit Mstilas, attaqua les Mongous, qui étoient campés à quelque distance de là. Ceux-ci, soit par frayeur, soit par feinte, prirent la fuite. Les Russes les poursuivirent pendant quarante jours (l'histoire généalogique des Tatars dit seulement dix), & les joignirent le 16 Juin dans la Circassie, pays situé au Nord-ouest de la mer Caspienne. Les Mongous, trouvant un endroit favorable pour résister à la multitude qui les poursuivoit, s'y arrêterent. C'étoit un lieu resserré par des montagnes, où les Russes ne pouvoient étendre toute leur armée : ils ne présenterent qu'un front égal à celui des Mongous. Le Duc de Halicie rangea promptement les troupes qu'il commandoit en ordre de bataille. Dès la première attaque les Polouczi, qui étoient sur les premiers rangs, prirent la fuite, culbuterent les Russes, qui combattoient avec tant de courage, que la victoire sembloit se décider en leur faveur, & les forcerent de prendre la fuite avec eux. Mstilas, Duc de Kiow, étoit resté dans son camp avec plusieurs autres Princes Russes, & ignoroit ce qui se passoit, parce que le Duc de Halicie, voulant avoir seul l'honneur de la victoire, ne l'avoit pas informé de l'attaque. Il tomba dans la plus grande consternation en apprenant la défaite de son allié, &, voyant qu'il n'avoit aucune espérance de pouvoir se sauver, il résolut de vendre sa vie & celle des autres Princes le plus cher qu'il pourroit. Pour cet effet, il fit ramasser toutes les pierres

Mstilas IV, Georges, Constantin, Volodimir. 1224.

Les Russes sont entièrement défaits par les Mongous.

Chronique manuscrite.

Mstilas IV, Georges, Constantin, Volodimir. 1224.

qu'on put trouver, & en fit faire un mur autour de son camp. L'armée des Mongous étoit divisée en deux parties, dont une poursuivoit les fuyards ; l'autre étoit restée pour assiéger le Duc de Kiow dans son camp. Ce Prince se défendit avec un courage vraiment héroïque pendant trois jours, au bout desquels il se rendit prisonnier avec les autres Princes, à condition que les Mongous les mettroient tous en liberté, lorsqu'ils auroient reçu le prix de leur rançon. Les Vainqueurs, loin de tenir leur parole, firent mettre ces malheureux Princes entre deux planches qu'ils attacherent ensemble, firent un festin, prirent ces planches pour leur servir de siége, & resterent dessus, jusqu'à ce que ceux qu'on avoit mis entre, fussent étouffés ; ils massacrerent tous les autres Officiers de l'armée Russe. Le nombre des Russes qui périrent dans cette action étoit si considérable, qu'il ne réchappa au plus que la dixième partie de leur armée. Georges, à la priere de ses collegues, avoit levé des troupes à Rostou ; les avoit envoyées au secours des Russes ; mais lorsque celui qui les commandoit fut arrivé à Czernicou, & apprit la défaite de ses alliés, il s'arrêta.

Les Mongous avoient fait cette expédition parce qu'on les y avoit forcés ; leur unique but étoit de soumettre tous les Etats du Roi de Perse ; ils l'avoient rempli : bien-tôt ils se mirent en marche pour aller joindre Zingis-Can, qu'ils rencontrerent sur les frontières de la grande Bucharie. Lorsqu'ils lui eurent fait le récit

de leur expédition, il fit l'éloge de leur conduite, en présence de toute l'armée, les combla d'honneurs & de bienfaits.

ARTICLE XXVII.

VOLODIMIR III, GEORGES; JAROSLAS, WSEVOLOD, MICHEL.

LEs Princes Russes qui étoient échappés aux coups des Mongous, partagerent entr'eux les différens Duchés de Russie. Volodimir, fils de Rurich, qu'on a vu tant de fois chassé de Kiow, entra en possession de cette Capitale & de Duché de même nom; Georges conserva le Duché de Volodimir; Jaroslas eut celui de Novogorod; Wsevolod, fils de Constantin, celui de Pereslave; Michel fut proclamé Duc de Czernicou. Ils avoient été si affoiblis par les Mongous, qu'ils n'étoient plus en état d'entreprendre aucune expédition contre leurs voisins, même de défendre leur propre pays. Il paroît que les Polonois s'emparerent du Duché de Halicie, sans trouver la moindre résistance. La foiblesse des Russes arrêtoit même leur jalousie réciproque: ils cesserent de s'armer les uns contre les autres. Ce calme, dont la Russie jouissoit, ne dura pas: les Mongous la ravagerent.

Volidimir III. Georges, Jaroslas, Wsevolod, Michel. 1224.

Les Princes de Russie qui ont échappé aux armes des Mongous partagent entr'eux les Duchés.

1238.

Ces barbares, ne trouvant pas leur vengeance satisfaite par les maux qu'ils avoient causés aux Russes, firent des préparatifs formidables pour les attaquer. Ugadaï Can, qui avoit succédé à Zingis-

1241.

La Russie est ravagée par les Mongous.

Volodimir III.
Georges, Jaroslas, Wievolod, Michel.
1241.

Can, son pere, confia le soin de cette expédition à * Batu-Sagin, & à Scheybani, ses neveux. Le carnage & le feu annoncerent leur arrivée aux Russes : les campagnes étoient couvertes des cadavres; les villes étoient réduites en cendres; la consternation étoit répandue par-tout; personne n'osoit prendre les armes pour se défendre : les Ducs ne songeoient qu'à fuir : plusieurs tomberent entre les mains des Mongous, & furent massacrés. Volodimir III essuya ce malheur un des premiers : Michel, après sa mort, s'empara du Duché de Kiow : Georges périt peu après, & Jaroslas se fit proclamer Duc de Volodimir. Les barbares continuoient leurs conquêtes, ou plutôt leurs ravages. Batu-Sagin, trouvant le pays agréable, résolut de s'y établir, & conçut le projet de s'emparer de Kiow, qui en étoit la capitale. Pour cet effet, il envoya Melguk, un de ses Officiers, en examiner les fortifications, & voir par où on pourroit l'attaquer. Melguk, voyant qu'elle étoit mal gardée voulut s'en rendre maître avec le peu de monde qu'il avoit; mais Michel le prévint; il le fit tuer avec tous ses gens, &, craignant, le ressentiment des Mongous, auxquels il ne se trouvoit pas en état de résister, il se sauva en Hongrie. Rostilas, après son départ, s'empara du Duché de Kiow; mais il en fut bientôt chassé par Daniel, fils de Romain, qui en confia la garde à Romain un de ses proches parens.

* Les Russes l'appellent Batias.

ARTICLE XXVIII.

DANIEL, JAROSLAS, SUIATOSLAS, JEAN.

L'ARMÉE des Mongous ne tarda pas à paroître devant Kiow, comme Michel l'avoit prévu : cette ville fut prise & mise à sac le 6 Décembre. Plusieurs autres villes, du nombre desquelles étoit Volodimir, tomberent sous la puissance des barbares, & subirent le même sort que Kiow.

Daniel, Jaroslas, Suiatoslas, Jean.

1241.

Daniel & Demetrius, qui étoient échappés au massacre de Kiow, eurent l'adresse de persuader au Général des Mongous de conduire son armée en Hongrie, qu'il ravagea. Pendant l'absence des barbares, les Russes s'occuperent à rétablir leurs villes ; mais ils ne jouirent pas long-tems du repos qu'ils espéroient. Les Mongous revinrent, & leur causerent des maux encore plus grands que ceux qu'ils avoient essuyés jusqu'alors. Le désespoir à la fin leur tint lieu de courage : ils se réunirent, attaquerent les Mongous, & en chasserent une partie des villes dont ils s'étoient emparés ; mais ceux-ci rassemblerent toutes leurs forces, & firent payer très-cher aux Russes les avantages qu'ils avoient remportés sur eux. Ils déposerent une partie des Ducs, massacrerent l'autre, établirent grand Duc Alexandre, qui mourut en 1270, & eut pour Successeur son frere Jaroslas. Celui-ci mourut après un regne de sept ans. Les Mongous laisserent

1250.

1256.

Chronique manuscrite, *ubi supra.*

Alexandre grand Duc.

1263. le trône de Russie vacant pendant deux ans, au bout desquels ils le donnerent à Basile, fils de Jaroslas.

CHAPITRE III.

ARTICLE I.

BASILE, grand Duc.

Basile, grand Duc. 1273.

BASILE, fils de Jaroslas, se voyant appuyé sur le trône de Russie par les Mongous, distribua les différens Duchés à ses parens, & exigea d'eux le serment de fidélité. Il établit Volodimir capitale de la Russie.

Ce Prince n'avoit que le titre de Souverain : il étoit obligé de rendre compte de toutes ses actions au Can des Mongous, & de lui payer un tribut considérable. Ce Can, qui étoit le véritable Souverain de la Russie, y faisoit souvent faire le dénombrement des habitans, & forçoit ceux qui lui paroissoient en état de porter les armes d'entrer dans son armée ; il établit des garnisons dans les principales villes.

Les Mongous sont maîtres de la Russie.

La Livonie étoit alors sous la domination des Chevaliers Porte-épée, espéce d'ordre Religieux qui s'étoient dévoués à la guerre : ils voulurent profiter de l'état de foiblesse où se trouvoit la Russie, pour s'en emparer : le Grand-maître alla avec une armée assez considérable attaquer Basile ; mais celui-ci, informé de sa marche,

leva promptement des troupes, reçut du secours des Mongous, alla à la rencontre des Livoniens, les battit, & les força de retourner dans leur pays. Basile, après cette expédition, marcha contre Demetrius qui s'étoit emparé de Novogorod, le battit & le chassa.

Basile, grand Duc. 1273.

Chronique manuscrite.

Basile ne jouit pas long-tems du fruit de ses victoires; il mourut peu-après avoir chassé Démétrius de Novogorod. Il étoit âgé de quarante ans, & en avoit régné cinq.

1277. Mort de Basile.

ARTICLE II.

DEMETRIUS I.

DEMETRIUS, fils d'Alexandre, obtint du Can des Mongous la dignité de grand Duc, après la mort de Basile, & fixa son séjour à Novogorod.

Demetrius I. 1278.

Schabani-Can trouva le pays qu'ils avoient conquis, son frere & lui, si agréable, qu'il résolut d'y passer le reste de ses jours. Il établit son camp sur le bord du Jaïck. Les Tatars, dont les Mongous faisoient une branche, ne demeuroient presque jamais dans les villes. Ils étoient continuellement campés. Le chef des Mongous envoyoit ses ordres aux Russes, qui les exécutoient scrupuleusement. Ayant formé le projet d'attaquer une nation de Tatars qui refusoit de le reconnoître pour son Souverain, il fit dire aux Princes de Russie de venir le trouver avec toutes leurs forces, & leur ordonna d'aller attaquer

Ibid.

Demetrius I. 1278.

ses ennemis. Ils lui obéirent & remporterent une victoire complette le 8 Février 1278. Le Can, content de leur obéissance & de leur bravoure, leur fit des présens considérables, & les renvoya dans leurs états.

Un Evêque excommunie un cadavre, & en est puni par son Archevêque.

Ignace, Evêque de Rostou, fit déterrer le cadavre de Gleb, Prince de Rostou, neuf mois après sa mort, l'excommunia, & ordonna de le porter hors de l'Eglise. Tout le monde fut indigné de la conduite de l'Evêque, parce que le Prince lui avoit rendu les plus grands services pendant sa vie. Cyrile, Archevêque de Kiow, Métropolitain de Rostou, trouva cette action si blâmable, qu'il se rendit à Rostou, déposa l'Evêque, & lui interdit toutes les fonctions du Sacerdoce. Il lui fit cependant grace au bout de quelques mois, à la prière de Démétrius, fils de Boris; mais il lui imposa une pénitence fort rude.

ARTICLE III.

ANDRÉ.

André. 1282.

ANDRÉ, fils d'Alexandre, se rendit au camp des Mongous, & fit si bien par ses présens & ses promesses, qu'il obtint de leur Souverain la dignité de Grand Duc, au préjudice de Demetrius son frere, qui la possédoit alors. Le Can fit plus, il lui donna des troupes pour le soutenir contre son Concurrent. André, en arrivant en Russie, fit savoir aux différens Princes les intentions du Can, & les som-

ma de venir lui prêter ferment de fidélité : il étoit accompagné par les Mongous ; c'en étoit assez pour qu'on lui obéit : les Princes se rendirent tous auprès de lui, & firent ce qu'il voulut exiger d'eux : ils l'accompagnerent à Pereslave, & Démétrius en sortit si-tôt qu'il apprit son arrivée. Les Mongous se répandirent dans différens cantons de la Russie, enleverent tout ce qu'ils rencontrerent, & s'en retournerent chargés de butin.

André. 1283.

Démetrius, voyant que les Mongous s'étoient retirés, se fit un puissant parti & chassa son frere André de Pereslave où il faisoit sa résidence. André se rendit une seconde fois au camp des Mongous, & en obtint encore des troupes, avec lesquelles il défit son frere dans la pleine de Suzdal. Démetrius alla trouver les Mongous, fit tant de soumissions à leur Can, que celui-ci ordonna à son frere de faire la paix avec lui : ces ordres furent exécutés ; le raccommodement fut si sincere entre les deux freres, qu'ils firent mettre à mort Simon Tonglieuvitz, qui étoit l'auteur des disputes qui s'étoient élevées entr'eux.

1284.

Les Mongous avoient tellement effrayé les Russes, que personne n'osoit résister à leur volonté : en conséquence, ils se permettoient les crimes les plus atroces. Un certain Ahmed, Mongou d'origine, assembla une troupe de brigands & s'établit dans la campagne de Kursc, où il attaquoit & voloit tous les passans. Il alla même jusqu'à faire construire deux * bourgs

* On trouve dans la Chronique manuscrite,

André. 1284.

dans la Principauté de Rifcen, & y donnoit afyle à tous les voleurs qui vouloient s'y retirer. Ces fcélérats fe répandoient dans tous les environs, mettoient les habitans à contribution & maffacroient ceux qui refufoient de leur payer les fommes qu'on leur demandoit. Oleg & Suiatoslas, qui étoient Ducs des pays que ces brigands dévaftoient, allerent porter leurs plaintes au Can, qui les écouta favorablement, & envoya ordre à Ahmed de détruire les bourgs qu'il avoit conftruits, & de renvoyer aux deux Princes Ruffes ceux de leurs fujets qui s'y étoient retirés.

Chronique manufcrite.

Ahmed étoit chez les Mongous, lorfque l'ordre du Can lui fut annoncé, il alla trouver le Prince, & lui dit qu'Oleg lui en avoit impofé, en voulant fe faire paffer pour Souverain d'une portion de la Ruffie. Il lui ajouta que s'il vouloit permettre à fon fauconnier de lâcher des faucons dans les étangs d'Oleg, où il y avoit des cignes, celui-ci n'oferoit s'en plaindre, parce qu'il n'ignoroit pas qu'il n'étoit permis qu'aux feuls Princes d'avoir des cignes dans leurs étangs. Le filence, continua-t-il, qu'il fera forcé de garder, prouvera qu'il eft un impofteur. Le Can accorda à Ahmed la permiffion de faire ce qu'il lui demandoit. Oleg, craignant qu'on ne lui tendît par-là quelque piége, n'ofa fe plaindre; il n'ofa même fe rendre auprès du

le mot de *Slaboda*, qui en langue Ruffe, fignifie lieu qui n'eft point environné de murailles. Il paroît que cette expreffion répond à notre mot *bourg*.

Can qui le mandoit. Le dernier, persuadé d'après cela qu'Ahmed lui avoit annoncé la vérité, envoya des troupes contre Oleg & Suiatoslas. Oleg s'enfuit d'un côté, & Suiatoslas se retira dans les forêts. Les Mongous, en ayant été informés, se partagerent en deux corps, dont une partie se chargea de garder les chemins, l'autre poursuivit les deux Princes. Leurs Boïares & leurs filles furent enlevés : on les conduisit en captivité, où on les massacra, & on distribua leurs habits aux plus pauvres d'entre les prisonniers qu'on avoit amenés. On renvoya ensuite ces prisonniers en Russie, avec ordre d'y annoncer que ceux qui oseroient faire le moindre tort à quelque Mongou que ce fût, subiroient le même sort qu'on avoit fait essuyer aux Boïares. Les deux freres d'Ahmed firent aussi-tôt rebâtir les bourgs qu'on avoit détruits.

André. 1284.

Chronique manuscrite.

Suiatoslas, indigné de voir que les Mongous le traitoient avec le dernier mépris, résolut de se venger. Pour cet effet, il rassembla plusieurs paysans, alla attaquer les deux bourgs qu'on venoit de construire, tua une partie de ceux qui les habitoient, & mit l'autre en fuite; les deux freres d'Ahmed eurent le bonheur d'échapper à ses coups : ils se sauverent à Kurtska. Oleg, ayant été informé de la conduite de Suiatoslas, alla le trouver, & le blâma beaucoup ; il lui dit qu'il les avoit deshonorés tous deux, & qu'il les faisoit passer auprès du Can pour des brigands, « Nous pouvions nous justifier » à ses yeux, ajouta-t-il, mais il ne nous

1285.

André. 1285.

» écoutera plus. » Suiatoslas lui répondit avec fierté, qu'il n'avoit pas besoin de ses conseils, qu'il savoit se conduire lui-même. Oleg reprit qu'il devoit se souvenir qu'ils s'étoient promis mutuellement d'agir de concert, & de ne rien faire sans le consentement des deux. Voyant que ce discours ne faisoit aucune impression sur l'esprit de Suiatoslas, il prit le parti d'aller trouver le Can, auprès duquel il se justifia, & en obtint des troupes. En arrivant il alla chercher Suiatoslas, &, se fiant sur la protection des Mongous, il le tua : mais il ne tarda pas à subir la punition dûe à son crime. Suiatoslas avoit un frere aussi vif & aussi entreprenant que lui : Alexandre jura sur ce qu'il y avoit de plus sacré, de venger la mort de Suiatoslas; chercha Oleg, le trouva avec ses deux fils dans le lieu même où il avoit assassiné son frere : il s'élança sur eux & les tua. On voit, par ce détail, combien les Russes étoient soumis aux Mongous.

André & Démétrius se disputoient continuellement la Souveraineté. Le dernier surprit le premier sans défense & le força de se retirer. André alla trouver le Can, qui lui donna des troupes pour recouvrer ses Etats. Démétrius s'étoit toujours tenu sur ses gardes : il alla au-devant de son frere, le battit & le mit en fuite.

Pendant que les Russes se déchiroient mutuellement, les Lithuaniens firent une invasion sur leurs terres, & enleverent tout ce qu'ils rencontrerent. Les peuples, voyant que leurs Souverains ne songeoient même pas à les défendre, se réunirent, at-

taquerent les Lithuaniens, en tuerent un grand nombre, prirent leur chef, & enleverent tout le butin qu'ils avoient fait.

André. 1285.

Les habitans de Roftou craignoient que le nombre des Mongous n'augmentât trop dans leur ville, les attaquerent tous un jour marqué : ils leur enleverent ce qu'ils poffédoient & les chafferent.

1290.

André, qui, après fa défaite, étoit retourné au camp des Mongous, accompagné de fes parens & de fes amis, revint avec une armée formidable, commandée par Dodenus, frere du Can. Il prit quatorze villes, du nombre defquelles étoient Volodimir, Suzdal, Plefcou, Mofcou, Dimitri, &c. & les mit à fac. Demetrius, n'ayant pas des forces fuffifantes pour lui réfifter, prit le parti de fe fauver. André voulut entrer dans Tuere, qui étoit fur fa route; mais les habitans, qui avoient pris la réfolution de fe défendre jufqu'à l'extrémité, lui en fermerent les portes. Sur ces entrefaites, Michel, fils de Jaroflas, Duc de Tuer, revint du camp des Mongous, où il s'étoit rendu pour demander quelque grace au Can. André, inftruit de fon arrivée, tourna fa marche du côté de Volok, qu'il prit & ravagea. Il fe propofoit d'aller affiéger Novogorod : mais les habitans fournirent des fommes fi confidérables aux Mongous, qu'ils refuferent d'obéir à André, & s'en retournerent auprès de leur Can.

1294.

Démétrius mourut en 1295, après avoir difputé pendant huit ans à fon frere André le titre de grand Duc.

1295.

André, fe voyant débarraffé d'un con-

1297.

André. 1297.

current aussi dangereux que l'étoit Démétrius, songea à augmenter sa puissance : il fit des préparatifs pour attaquer les Ducs de Tuere & de Moscou, mais ces deux Princes furent informés de ses desseins dans le tems même qu'il les croyoit le plus cachés. Ils réunirent leurs forces & se tinrent tout prêts à lui résister, lorsqu'il voudroit les attaquer. Il ne tarda pas à se mettre en marche ; mais les trouvant tous deux à la tête d'une armée formidable, il n'osa donner bataille, & leur proposa la paix : ils l'accepterent, & chacun s'en retourna dans ses Etats.

1298.

Les Mongous font une irruption dans le Duché de Kiow, qu'ils ravagent.

1302.

Daniel, Duc de Moscou, passa dans le Duché de Riazan, ensuite dans celui de Pereslave, où les Mongous faisoient des ravages continuels : il les attaqua, les battit & en tua une grande partie.

1303.

Jean ou Iwan, Duc de Pereslave étant attaqué d'une maladie mortelle, & voyant sa fin approcher, désigna pour son successeur Daniel, fils d'Alexandre, Duc de Moscou. Le Duc de Novogorod fit enceindre cette ville de murailles de pierres.

1304.

Daniel ne jouit pas long-tems de la succession de Jean : il mourut le 4 Mai 1304. Son fils Georges fut proclamé Duc de Pereslave & de Moscou.

1305.

André, grand Duc de Russie, mourut le 27 Juillet 1305. Si-tôt que Georges, fils de Daniel, & Michel, fils de Jaroslas, furent informés de sa mort, ils se rendirent auprès du Can des Mongous, pour lui demander, chacun de leur côté, la

dignité de grand Duc. Ils y resterent pendant près d'un an pour faire valoir leurs prétentions. Le Can se décida à la fin en faveur de Michel fils de Jaroslas.

André. 1305.

ARTICLE IV.

MICHEL.

MICHEL, ayant reçu du Can des Mongous le titre de grand Duc de Russie, se fit prêter serment de fidélité par les autres Ducs, qui, le voyant appuyé par les Mongous, n'oserent lui résister.

Michel. 1306.

Tochva, Can des Mongous, mourut en 1314, & eut pour successeur Oziak. Michel partit promptement pour aller rendre ses hommages au nouveau Can, qui le reçut avec beaucoup d'accueil, & le confirma dans sa dignité.

1314.

Georges, fils de Daniel, espérant trouver le nouveau Can plus favorable que son Prédécesseur, se rendit auprès de lui, & fit si bien que le Mongou lui donna sa sœur * en mariage, & le déclara grand Duc, à l'exclusion de Michel. Ce dernier apprit cette nouvelle avec le plus grand étonnement. Il prit sur le champ son parti, & résolut de se maintenir par la force des armes. Pour cet effet il assembla ses troupes, alla au-devant de Georges, le surprit proche Tuere, le battit, & le força de prendre la fuite. Son frere & sa fem-

Chronique manuscrite.

* Cette Princesse s'appelloit Colezaka. Elle embrassa la religion Grecque, se fit baptiser & prit le nom d'Agathe.

Michel. 1318.

me resterent prisonniers. Il les envoya tous deux à Tuere, où Agathe fut empoisonnée.

Georges, qui s'étoit retiré à Novogorod après sa défaite, fit si bien auprès de Michel, qu'il l'engagea à aller avec lui demander au Can des Mongous lequel des deux devoit être reconnu pour grand Duc. Michel fut assez simple pour donner dans le piége : il se rendit au camp des Mongous, & fut tué si-tôt qu'il y arriva.

ARTICLE V.

GEORGES IV.

Georges IV. 1319.

LE Can des Mongous conservoit toujours un pouvoir despotique sur les Russes : il leur envoyoit assez souvent un de ses Lieutenans pour leur faire savoir & exécuter ses ordres. Celui qu'il chargea de cette commission en 1319, s'appelloit Crocza : il étoit si cruel qu'il faisoit mettre à mort ceux que son caprice lui rendoit odieux. L'avarice accompagne presque toujours la cruauté : il pilloit les maisons & les Eglises. Le grand Duc, comme les autres Princes, trembloient à sa voix & n'osoient résister à ses volontés.

1320.

Georges obtint du Can la permission de retourner en Russie, où il ramena avec lui Constantin, fils de Michel, & les Boïares de cet infortuné Prince. Démétrius, qui étoit aussi fils de Michel, lui envoya des Ambassadeurs pour le prier

de lui rendre le cadavre de son pere, qu'il n'obtint qu'après les plus vives instances.

Georges IV. 1320.

Alexandre, Démétrius & Basile se réunirent pour rendre les derniers devoirs à Michel leur pere. Anne, veuve de ce Prince, versa des pleurs sur le tombeau de son mari, pendant le reste de sa vie.

1323.

Démétrius, fils de Michel, impatient de voir Georges, le meurtrier de son pere, sur le trône de Russie, se rendit auprès du Can, gagna son amitié au point qu'il l'engagea à déposer Georges, & à le proclamer grand Duc à sa place. Georges, informé de ce qui se passoit au camp des Mongous, résolut de s'en venger sur les freres de Démétrius : il commença par assiéger Viburge, qui appartenoit à Alexandre, frere du nouveau grand Duc. Alexandre étoit brave & actif : il accourut bien-tôt au secours de la ville, battit Georges, qui s'enfuit, laissa sa caisse militaire, & eut beaucoup de peine à arriver sain & sauf à Pleskou.

Pendant que ces Princes combattoient d'un côté, Achmyl, chef d'un parti de Tatars, mettoit de l'autre tout à feu & à sang,

1326.

Georges n'ayant pas assez de forces pour résister à Alexandre qui le poursuivoit continuellement, crut qu'il n'avoit d'autre parti à prendre que celui d'aller trouver le Can, & d'implorer sa protection. Démétrius étoit resté auprès du Prince Mongou ; il craignoit que Georges ne le fléchît par ses prières, & ne l'amenât au point d'en obtenir une seconde fois la

Demetrius assassine Georges.

dignité de grand Duc : pour éviter le danger qui le menaçoit, il résolut d'assassiner Georges ; ce qu'il exécuta si-tôt que l'occasion s'en présenta.

Interregne. 1327.

Le Can devint furieux, en apprenant la mort de Georges : en vain Démétrius voulut se justifier ; la réponse qu'on fit à son discours fut un ordre de le mettre à mort avec un de ses parens qui l'avoit accompagné. La foiblesse & la simplicité des Princes Russes étonne sans cesse.

Le Can ne se contenta pas de la cruelle punition qu'il avoit fait subir à Démétrius, il voulut qu'elle s'étendît sur toute la Russie. Pour cet effet, il envoya un de ses Lieutenans nommé Sczotkan à la tête d'une armée, avec ordre de s'emparer du Duché de Tuere ; de s'en faire proclamer Duc ; de soumettre les autres contrées de la Russie ; de les partager entre les Princes Mongous, & de forcer tous les habitans à embrasser le Mahométisme. Sczotkan, pour exécuter les ordres de son maître, alla droit à Tuere, où il entra sans trouver de résistance le 15 Août 1328.

1328.

Les Mongous veulent se faire déclarer Ducs de Russie, & forcer les Russes à embrasser le Mahométisme ; mais ils sont défaits par Alexandre, Duc de Tuere.

N'ayant pas un nombre de troupes suffisant pour soumettre à forces ouvertes une ville aussi peuplée, il ne commit aucun acte d'hostilité pendant plusieurs jours, afin que les habitans perdissent toute espèce de défiance, & se livrassent à une entière sécurité. Les Mongous, pour agir encore avec plus de sureté, résolurent de prendre les armes un jour de fête ; ils espéroient que les Russes, tout occupés à célébrer les mystères de leur

religion, se laisseroient égorger, sans nulle espèce de résistance. Ils se tromperent; Alexandre, Duc de Tuere, fut instruit de leur projet assez promptement pour le faire échouer. Il donna des armes à ses sujets, les avertit de se tenir tout prêts à exécuter ses ordres. Le jour de fête que Sczotkan attendoit arriva; mais pendant qu'il étoit encore occupé à prendre les mesures qu'il croyoit nécessaires, Alexandre, à la tête des Russes, s'élança sur lui : les Mongous étoient courageux, ils résisterent avec opiniâtreté, & le combat dura toute la journée. Les Russes, dont le nombre surpassoit celui des ennemis, avoient la prudence de se reposer tour à tour. Enfin les Mongous, épuisés de fatigue, se retirerent, à la faveur de la nuit, dans la citadelle. Alexandre, ne voulant pas perdre de tems inutilement, désirant d'ailleurs d'exterminer ces barbares qui avoient juré sa perte & celle de ses sujets, mit le feu à la citadelle & brûla tous les Mongous qui étoient dedans.

Interregne. 1328.

ARTICLE VI.

IWAN I.

Iwan I. 1328.

LE Can, à la nouvelle de ce qui s'étoit passé à Tuere, entra en fureur, jura la perte d'Alexandre & de tous ceux qui étoient complices de la mort de son Lieutenant Sczotkan. Pour hâter sa vengeance, il fit promettre à Iwan, fils de Daniel, qui étoit venu le trouver, de poursuivre Alexandre par-tout où il pourroit

Iwan I. 1328.

l'attraper, & à cette condition lui donna la dignité de grand Duc. Pour engager ce Prince à lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée, il le fit accompagner en Ruſſie par ſes principaux Officiers & ſes plus fidéles ſoldats. Ils allerent droit à Tuere, s'en emparerent, maſſacrerent une partie des habitans, & mirent l'autre en captivité. Peu ſatisfaits de cette cruauté, ils parcoururent tout ce Duché, & y firent les mêmes ravages.

Alexandre, ſurpris par une attaque ſi ſubite, ſe retira promptement à Pleskou avec ſon frere Conſtantin. Les Mongous continuerent leurs ravages; ils tournerent leur marche du côté de Novogorod, mais les habitans leur donnerent deux mille piſtoles, & les engagerent à évacuer la Ruſſie.

1329.

Iwan I s'étoit élevé un trône ſur le cadavre de ſes ſujets, &, pour s'y maintenir, il avoit diſtribué leurs richeſſes aux barbares qui avoient ſervi ſa cruauté. Il croyoit que la crainte qu'il avoit inſpirée faiſoit ſa ſûreté; mais ſes ſujets n'attendoient qu'une occaſion favorable pour lui faire ſentir tous les effets de leur haine, & pour le ſacrifier à leur vengeance. Les Princes cruels ſont toujours défians; il ſe tint ſi bien ſur ſes gardes, que ſes plus grands ennemis ne trouverent pas le moment de le ſurprendre.

1334.

Siméon, fils d'Iwan, épouſa, à l'âge de dix-ſept ans, la fille du Duc de Lithuanie, laquelle prit le nom d'Anaſtaſe. Il fit environner Moſcou de murailles de bois. Les Ducs Ruſſes & les Mongous conti-

nuerent pendant plusieurs années à s'attaquer & se défendre mutuellement. Si-tôt qus les Mongous cessoient de faire des invasions dans la Russie, les Souverains commençoient sur le champ à se disputer leurs appanages : ce pays étoit continuellement troublé par les guerres étrangères & par les guerres civiles.

Iwan I. 1337.

Cet Alexandre, fils de Michel, qui avoit tant de fois bravé la puissance des Mongous, eut l'imprudence d'aller trouver le Can, espérant rentrer en grace auprès de lui ; mais il avoit trop méprisé la puissance & les menaces de ce barbare, pour qu'il pût gagner son amitié. Pour aimer les hommes braves, il faut l'être soi-même. Le Can des Mongous étoit un Prince indolent, qui n'osoit entreprendre aucune expédition : accoutumé à commander en maître absolu, accoutumé encore à voir ses sujets & les Russes exécuter ses volontés comme des loix, il regarda un homme qui y avoit osé résister, comme digne de mort, & ordonna à ses gardes de le tuer, & de le déchirer par morceaux.

1342. Mort d'Iwan.

Iwan, fils de Daniel, mourut le 31 Mai 1342. Son fils Siméon, après la mort de son pere, se rendit auprès du Can, qui lui accorda la dignité de grand Duc. Lorsqu'il fut de retour en Russie, il établit Volodimir la capitale de la Russie.

ARTICLE VII.

SIMÉON.

Siméon. 1342.

ASBIAC, Can des Mongous, mourut vers la fin de l'année 1342. Asbek, son second fils, assassina ses deux freres, l'aîné & le jeune, & se fit proclamer Can.

Les habitans de Pleskou, de Novogorod, de Moscou refuserent de prêter serment de fidélité un grand Duc, & appellerent André à leur secours; mais, voyant que ce dernier ne faisoit aucune attention à leur prière, ils se soumirent.

1346.

Inconstance de Siméon.

Anastase, femme du grand Duc Siméon, mourut dans un couvent, où elle s'étoit retirée depuis quelque tems. Les Historiens ont gardé le silence sur les motifs qui avoient engagé cette Princesse à prendre un parti si violent. Siméon épousa en secondes nôces la fille de Théodore, un de ses parens.

1347.

Le grand Duc ne garda pas un an sa nouvelle épouse; il la renvoya à son pere. On ignore encore quel fut le sujet de ce divorce. Il prit pour troisième femme Marie, fille de cet Alexandre qui s'étoit plusieurs fois signalé contre les Mongous.

Magnus Roi de Suede, fait une invasion en Russie.

Magnus, Roi de Suede, fit une invasion dans le Duché de Novogorod. Les habitans de ce pays l'attaquerent, lui livrerent neuf combats de suite, & le forcerent d'abandonner le champ de bataille. Il alla assiéger Orechovetz, la prit par ruse. Les habitans de Pleskou, ayant joint leurs forces à celles de Novogorod, chasserent les Sue-

dois de cette place. Magnus fut obligé de s'en retourner dans ses États, avec la honte d'avoir perdu une partie de son armée.

Simeon. 1348.

Tous les voisins des Russes, loin de les secourir contre les Mongous, vouloient au contraire profiter de l'état de foiblesse dans lequel ces barbares les avoient mis. Le Roi de Pologne entra dans leurs Etats, s'empara de Volchinie, chassa tous les Prêtres du rit Grec, & y en établit du rit latin.

1349.

Olger, jaloux de la puissance que Siméon s'étoit acquise, proposa à plusieurs Princes de se réunir contre lui; mais, loin de l'écouter, ils envoyerent ses députés à Moscou, qui étoit alors la résidence du grand Duc. Olger, craignant le ressentiment de ce dernier, lui fit faire des excuses, lui envoya des présens & en obtint la paix.

1353. Mort de Siméon.

Les Mongous laisserent les Russes respirer pendant quelque tems. Ceux-ci, loin de profiter de ce calme pour réparer leurs forces, & se mettre en état de résister à leurs ennemis, s'affoiblissoient eux-mêmes par des guerres continuelles. Siméon, à la vérité, savoit leur en imposer, & les contenoit dans une espèce de crainte; mais il mourut le 26 Avril 1353, & la Russie retomba dans le même désordre d'où elle sembloit vouloir sortir.

ARTICLE VIII.

IWAN II.

Iwan II. 1354.

SI-TÔT que les Princes de Russie furent informés de la mort de Siméon, ils se rendirent auprès du Can des Mongous, pour lui demander la dignité de grand Duc. Il la donna à Iwan, fils d'Iwan I, qui fut proclamé le 25 Mars 1354, & établit son séjour à Volodimir.

Il ne se passa rien de mémorable en Russie sous le regne de ce Prince. Le Can des Mongous mourut vers l'an 1359, & différens Seigneurs de cette nation se disputerent long-tems la couronne, ce qui alluma la guerre civile parmi eux. Si les Russes avoient voulu profiter de cette occasion, ils auroient pu secouer le joug que ces barbares leur imposoient ; mais ils étoient plus soumis que jamais : le grand Duc Iwan mourut le 13 Novembre 1354, & ils allerent demander cette dignité à celui que la fortune avoit placé sur le trône.

ARTICLE IX.

DEMETRIUS II.

Demetrius II. 1360.

DEMETRIUS, fils de Constantin, eut la préférence sur les autres Princes ; le Can le nomma grand Duc. Il fit son entré dans Volodimir le 22 Juin 1360. Il ne posséda la couronne que deux ans, au bout desquels Démétrius, fils d'Iwan II,

1362.

voulut la lui enlever. Pour terminer leur dispute, ils allerent trouver le Can, qui déposa Démétrius, fils de Constantin, & établit son Concurrent à sa place.

Demetrius II. 1362.

ARTICLE X.

DEMETRIUS III.

Demetrius III. 1362.

LE nouveau grand Duc, en arrivant en Russie, voulut prendre possession de Volodimir; mais celui qui venoit d'être déposé, lui résista : ces deux Princes se battirent sous les murs de la ville, & la victoire se décida à la fin en faveur de Démétrius, fils d'Iwan. Le vaincu revint peu de tems après avec une armée formidable, & le força de prendre la fuite. Démétrius, fils d'Iwan, étoit courageux & actif, il ne tarda pas à lever des troupes, attaqua son ennemi, le battit une seconde fois, le mit encore en fuite, & resta en possession du trône.

1364.

Plusieurs brigands arrêtent & pillent tous les vaisseaux qu'ils trouvent sur le Volga; ils vont à Novogorod, enlevent tout ce qu'ils peuvent attraper, & y mettent le feu. Après avoir commis impunément tous ces ravages, ils se retirent chez les Bulgares.

1366.

Démétrius, fils de Constantin, & Démétrius, fils d'Iwan II, font la paix ensemble, & se jurent une amitié mutuelle. Pour la cimenter, le second épouse Eudocie, fille du premier. Le grand Duc profita de la paix dont il jouissoit pour faire réparer les murailles de Moscou.

1367.

Demetrius III. 1368.

Les Mongous s'ennuyoient de laisser les Russes jouir d'une si longue tranquillité : plusieurs se réunirent & allerent piller les bords du Volga. Démétrius fils de Constantin, & son frere Boris, joignirent leurs forces ensemble, & marcherent contre eux. Les Mongous, se voyant surpris sans défense, s'enfuirent au-delà du fleuve.

Le grand Duc & le Métropolitain Alexis, ayant reçu quelque mécontentement de Michel, Duc de Tuere, l'envoyerent prier de venir les trouver à Moscou, sous prétexte de faire quelqu'arrangement avec lui : le troisième jour après son arrivée, ils le firent mettre en prison avec tous ses Boïares ; mais le grand Duc ayant eu, quelque tems après, une guerre à soutenir, lui rendit la liberté, après lui avoir fait prêter serment de fidélité. Le dernier rompit bien-tôt son serment, disant qu'il l'avoit fait dans la prison, & qu'il n'étoit pas obligé de le tenir. Le grand Duc irrité envoya des troupes contre lui, & le força d'abandonner son Duché. Michel alla trouver Olger, Duc de Novogbrod, son beau-frere, qui, à la sollicitation de sa femme, lui prêta une armée composée de Lithuaniens & d'habitans de Novogorod. Ils marcherent contre le grand Duc avec tant de promptitude qu'ils arriverent sur ses terres, avant même qu'il fût informé de leur dessein. Selon la Chronique manuscrite, Olger étoit l'homme le plus vif & le plus discret de son tems. Démétrius, se voyant pris au dépourvu, assembla promptement ce qu'il put trouver de troupes, & leur ordonna d'aller, sous la conduite d'un de

ſes Officiers, au-devant de l'ennemi. Volodimir envoya à ſon ſecours Hyacinthe avec un nombre de ſoldats aſſez conſidérable. Olger ravageoit tout le pays par où il paſſoit : lorſqu'il apprit les préparatifs des ennemis, il ſe hâta d'aller à leur rencontre, les joignit ſur le bord du fleuve Troſna, tua les deux Généraux, & mit leur armée en déroute. Le vainqueur ayant appris par les priſonniers que le grand Duc s'étoit retiré à Moſcou avec le peu de troupes qu'il avoit pu ramaſſer après ſa défaite, s'y rendit dans le deſſein de l'aſſiéger ; mais Démétrius avoit brûlé tous les fauxbourgs, & dévaſté toute la campagne des environs ; Olger voyant la difficulté d'avoir des vivres, leva ſe ſiége au bout de quatre jours.

Demetrius III. 1368.

Demetrius eſt pourſuivi par Olger Prince de Novogorod.

Il arriva un événement aſſez ſingulier à Nis Novogorod : une montagne fort élevée, au pied de laquelle cette ville étoit ſituée, croula, renverſa beaucoup de maiſons, & écraſa une prodigieuſe quantité de perſonnes.

Une montagne écraſe pluſieurs perſonnes par ſa chûte.

1370.

Pluſieurs Knés ou Princes engagerent le grand Duc & Michel, fils d'Alexandre, à faire la paix, & à avoir une entrevue. Ils ſe jurerent tous deux une amitié réciproque : mais ce fut un effet de la complaiſance, non de la ſincérité ; Michel, craignant qu'on ne tramât quelque choſe contre lui, s'enfuit en Lithuanie, & le grand Duc fit, ſept ſemaines après, une invaſion dans le Duché de Tuere, qui appartenoit à Michel, où il prit & ravagea pluſieurs villes.

Michel, qui n'avoit pas aſſez de forces

Demetrius III. 1370.

pour résister à son ennemi, alla au camp des Mongous, & se plaignit des hostilités continuelles que Démétrius exerçoit contre lui. Le Can le proclama grand Duc, & lui donna des troupes pour se défendre.

Démétrius avoit pris ses précautions pour lui résister ; il avoit même posé des sentinelles dans le différens lieux par où il devoit passer, afin de l'enlever. Michel, à cette nouvelle, fut saisi d'effroi : il passa une troisième fois en Lithuanie, & engagea encore le Duc Olger à marcher contre Démétrius. Ce dernier entra en Russie, prit plusieurs villes, poursuivit Démétrius jusqu'à Moscou, en fit le siége : mais ayant appris que plusieurs Princes Russes venoient au secours du grand Duc avec une puissante armée, il fit la paix, & leva le siége. Michel, se voyant abandonné de son allié, passa encore au camp des Mongous, où il obtint une seconde fois le titre de grand Duc. De retour en Russie il voulut prendre possession de Volodimir ; mais les habitans lui fermerent les portes de la ville. Démétrius, craignant que le Can ne vînt l'attaquer avec toutes ses forces, fit proposer à Michel de se rendre tous deux auprès de ce Prince, pour disputer leurs droits en sa présence, & promit au dernier de suivre ses volontés. Le Can, flatté de la soumission de Démétrius, lui confirma le titre de grand Duc.

Démétrius, pour donner à Michel une preuve certaine de l'envie qu'il avoit de vivre par la suite en bonne intelligence avec lui, donna dix mille roubles pour la rançon

rançon de son fils Jean que les Mongous tenoient en captivité depuis plusieurs années. Il le ramena en Russie, & le retint à Moscou, jusqu'à ce que Michel, son pere, lui eût remboursé la somme qu'il avoit donnée. Michel, qui ignoroit les services que Démétrius venoit de lui rendre, ravagea plusieurs de ses villes; mais il s'arrêta si-tôt qu'il en fut instruit.

Demetrius III. 1371.

Pendant que les Princes de Russie se disputoient les dignités, leurs sujets étoient en proie aux brigands. Une troupe de voleurs s'empara de Nirny & de Costrum, qui furent mises à sac.

Le grand Duc Démétrius, ayant reçu quelques sujets de mécontentement d'Oleg, Prince de Riasan, envoya contre lui une armée commandée par Démétrius, Prince de Volynskoi. Les habitans du Duché de Riasan avoient une opinion avantageuse de leur courage & de leurs forces: ils regardoient, d'un autre côté, les Russes comme des hommes si efféminés, qu'ils firent une provision considérable de cordes, pour attacher les prisonniers qu'ils se flattoient de faire dans le combat. Ils allerent avec ces idées à la rencontre des Russes; mais ils ne purent résister même au premier choc de l'ennemi, & prirent la fuite avec la plus grande précipitation. C'est la conduite ordinaire de faux braves; ils font les menaces les plus terribles dans l'absence de l'ennemi: lorsqu'il faut combattre, la peur les saisit.

1373.

Les guerres civiles continuent, Michel, fils d'Alexandre, se met à la tête d'une armée de Lithuaniens, assiége la ville de

Demetrius III. 1373.

Pereslave, ravage tous les environs, & n'épargne la ville, que parce qu'il ne peut la prendre. Il marche droit à Dimitri, brûle les fauxbourgs, & exige de la ville une rançon très-considérable ; parcourt d'autres cantons de la Russie, & laisse par-tout des traces de sa barbarie.

Chronique manuscrite,

Les habitans de Novogorod joignent leurs troupes à celles du grand Duc, vont attaquer Torskoi où Michel a mis une partie de ses troupes en garnison, & confisquent toutes les marchandises de ceux de Tuere qui y sont venus commercer. Michel, à cette nouvelle, assemble ses troupes, marche en diligence à Torskoi, en forme le siége. Il promet de faire grace à ceux des habitans qui voudront rentrer sous son obéissance ; mais, mettant leur confiance dans la garnison, qui est nombreuse, ils lui répondent avec mépris ; &, pour lui faire connoître qu'ils se croient en état de lui résister, ils sortent de la ville, & se rangent en bataille sous les murs. L'impétueux Michel s'élança sur eux, les battit & les força de rentrer dans Torskoi. Il fit donner l'assaut du côté où le vent souffloit avec le plus d'impétuosité, se rendit maître de la ville, l'abandonna au pillage, & y fit mettre le feu. Il n'échappa aux flammes qu'un très-petit nombre d'habitans ; encore étoient-ils tout nuds : on leur avoit enlevé jusqu'à leurs habits.

En vain Démétrius cherchoit à gagner l'amitié de Michel ; celui-ci lui avoit juré une haine implacable, & cherchoit tous les moyens de le faire périr. Il engagea en-

core Olger, Prince de Lithuanie, à joindre contre lui ses troupes aux siennes : ils se mirent en marche le 12 Juillet pour aller assiéger Moscou. Le grand Duc, à cette nouvelle, rassembla toutes ses forces, pour leur résister : les deux armées se rencontrerent, & se chargerent mutuellement : mais dès le premier choc Démétrius enfonça les Lithuaniens, qui se retrancherent derrière un fossé très-large & très-profonds. Les deux armées, n'osant de part & d'autre le franchir, resterent quelque tems en présence : les chefs, ennuyés de se voir dans l'inaction, firent la paix, & s'en retournerent dans leurs pays.

Demetrius III. 1373.

Plusieurs Seigneurs de Moscou, du nombre desquels se trouva Necomat, mécontens des procédés que le grand Duc Démétrius avoit à leur égard, se rendirent à Tuere, pour implorer le secours de Michel : mais celui-ci, ne se sentant pas assez de forces pour résister au grand Duc, en cas qu'il vînt l'attaquer & qu'il voulût le punir d'avoir donné asyle à des rebelles, leur conseilla de se retirer auprès du Can des Mongous, qui ne manqueroit pas de leur accorder sa protection & de les mettre à l'abri des poursuites de Démétrius. Necomat suivit ce conseil, &, ayant gagné l'amitié du Can, il fit tant d'instances auprès de lui qu'il le porta à déposer Démétrius & à nommer Michel grand Duc.

1375.

Necomat retourna en Russie muni d'un décret signé de la main du Can. Le Prince Mongou y annonçoit en termes formels

Demetrius résiste aux volontés du Can des Mongous.

Demetrius III. 1375.

qu'il défendoit aux Ruſſes de regarder par la ſuite Démétrius, fils d'Iwan, comme leur Souverain, & qu'il leur ordonnoit en même tems de regarder comme tel Michel, fils d'Alexandre. Il finiſſoit par ces expreſſions: telle eſt ma volonte ſuprême. Auſſi-tôt que Michel eut reçu l'ordre du Can, il en envoya une copie à Démétrius, & le ſomma de lui rendre hommage; il établit enſuite des garniſons dans différentes villes.

Chronique manuſcrite.

Démétrius trouva qu'il étoit indigne d'un homme courageux de deſcendre du trône, de ſe ſoumettre au caprice d'un barbare. Il appella autour de lui tous les Princes ou Knés de Ruſſie, leur repréſenta qu'ils ſupportoient depuis trop long-tems le joug des Mongous; que leur honneur demandoit qu'ils le ſecouaſſent; il ajouta: « Rien n'eſt plus important pour » un Etat que d'avoir un Souverain digne » de le gouverner; & le Can, qui a » uſurpé le droit de nommer nos grands » Ducs, ne prend que ſon caprice pour » guide dans ſon choix. Je ſuis depuis » long-tems en poſſeſſion de cette dignité: » vous ſavez comment je gouverne, & » vous ignorez comment Michel ſe com» portera ſur le trône. Votre honneur & » votre intérêt demandent que vous me » ſecouriez de toutes vos forces » Tous lui répondirent d'une voix unanime qu'ils étoient tout prêts à périr avec lui, & qu'on ne le feroit deſcendre du trône qu'après leur mort.

Pour remplir leur promeſſe, ils leverent des troupes dans leurs Principautés.

Démétrius, se trouvant à la tête d'une armée formidable, alla le 5 Août 1375, mettre le siége devant Tuere : il fit donner plusieurs assauts à la ville ; mais il étoit toujours repoussé : Michel, qui s'étoit retiré dedans, se défendoit avec d'autant plus de courage, qu'il attendoit un puissant secours de la part d'Olger, Duc de Lithuanie. Voyant que les vivres commençoient à lui manquer, & qu'Olger n'arrivoit point, il essaya de passer sur le ventre des ennemis ; mais les troupes de Démétrius se défendirent avec tant de valeur, qu'il fut obligé de rentrer dans la ville. Se voyant enfin sans ressource, il pria Euthymius, Evêque de Tuere, d'implorer la clémence de Démétrius, qui lui accorda la permission de sortir de la ville avec tout ce qu'il possédoit, à condition qu'il renonceroit pour jamais au titre de grand Duc.

Demetrius III. 1375.

Démétrius, enhardi par les succès, voulut étendre sa domination : il envoya plusieurs Princes, ses vassaux, à la tête d'une puissante armée contre les Bulgares. Asan & Mahmed, qui regnoient alors en Bulgarie, rassemblerent leurs forces pour résister aux Russes : mais ils furent battus & demanderent la paix. Pour l'obtenir ils promirent de payer deux mille roubles au grand Duc, en forme de tribut, & d'en payer sur le champ trois mille. Les Généraux Russes accepterent les trois mille roubles, établirent en Bulgarie un Receveur pour le tribut, & retournerent en Russie.

1376.

Le célébre Olger, Duc de Lithuanie,

1377.

Demetrius III. 1377.

mourut en 1377. Il avoit eu ſoin de partager ſa ſucceſſion entre ſes douze enfans; mais; il leur recommanda de regarder Jagellon l'aîné, comme leur Souverain.

Un certain Arapza ſe mit à la tête d'une horde de Tatars Morduens, entra en Ruſſie, & aſſiégea Nis-Novogorod. Le grand Duc vola au ſecours de la ville avec toutes ſes forces. Arapza prit promptement la fuite, ſon armée ſe diſperſa : le grand Duc s'en retourna à Moſcou, laiſſant une partie de ſon armée ſous la conduite de Jean, ſon fils, de Siméon, fils de Michel, & de Démétrius, fils de Conſtantin, avec ordre de pourſuivre les Tatars. Ces Généraux eurent l'imprudence de laiſſer leurs ſoldats ſans diſcipline : les Morduens s'en apperçurent, s'élancerent ſur eux & les taillerent en pièces. Siméon périt dans l'action. Le fils du grand Duc voulant s'enfuir, fit entrer ſon cheval dans un fleuve qui étoit aux environs; mais le cheval ſe trouvant embarraſſé dans des joncs, ne put nager & périt avec celui qui étoit deſſus.

Une armée de Ruſſes eſt taillée en pièces par la faute de ſes Généraux.

Les Morduens, cherchant à profiter de leur victoire, allerent droit à Nis-Novogorod : Démétrius, fils de Conſtantin, ne ſe trouvant pas aſſez de forces pour leur réſiſter, ſe retira à Suſdal : tous les habitans abandonnerent la ville. Les Morduens y entrerent, tuerent tous ceux qui y étoient reſtés, & la brûlerent.

Les Morduens ſe ſoumettent aux Ruſſes.

Le grand Duc, impatient de voir les Morduens ravager la Ruſſie, leve une nombreuſe armée, met Démétrius, fils de Conſtantin, à la tête, l'envoie con-

tr'eux. Le Général Ruſſe défait les barbares, les pourſuit dans leur pays, & les force de ſe ſoumettre.

Demetrius III. 1377.

Histoire tragique d'un Métropolitain.

Démétrius III, ayant appris la mort d'Alexis, Métropolitain de la Ruſſie, nomma pour ſon ſucceſſeur Mitai, Abbé du Monaſtère de S. Seroai. Avant d'être ſacré il portoit un bonnet blanc & une robe de différentes couleurs. Il avoit commencé par être Prêtre ſéculier : ſon mérite l'avoit fait choiſir pour être le Confeſſeur du grand Duc : peu après il avoit embraſſé la vie religieuſe, étoit parvenu à la dignité d'Abbé, qu'il occupoit lorſqu'il fut élevé à celle de Métropolitain.

Un an après ſa nomination il partit pour aller ſe faire ſacrer à Conſtantinople. Étant prêt d'arriver, il tomba malade : ceux qui conduiſoient le vaiſſeau dans lequel il étoit eurent la méchanceté de retarder leur arrivée, juſqu'à ce qu'il fut mort. Il étoit accompagné par pluſieurs abbés, qui, ne voulant pas perdre la dépenſe qu'ils avoient faite, reſolurent de préſenter au Patriarche de Conſtantinople un d'entr'eux, afin qu'il le ſacrât à la place de celui qui venoit de mourir. Leur choix tomba ſur Pœmen ; mais un d'eux, nommé Jean, refuſa de ſe prêter à cette fourberie : ils le lierent & l'enfermerent dans un lieu où il ne pouvoit parler à perſonne, & continuerent leur route.

Pœmen fouilla dans les papiers de Mitai, y trouva une lettre que le grand Duc adreſſoit au Patriarche de Conſtantinople. Le Prince y marquoit qu'il n'avoit trouvé perſonne qui fût plus digne de remplir

Demetrius III. 1377.

la place de Métropolitain de la Russie, que Mitai, & Pœmen après lui, & qu'il prioit le Patriarche de sacrer le dernier, en cas que le premier vînt à mourir. Le Patriarche fit d'abord difficulté de sacrer Pœmen, disant que la place de Métropolitain de Russie appartenoit de droit à Cyrille, qui remplissoit depuis plusieurs années celle d'Archevêque de Kiow. Pœmen vainquit, à force de présens, la répugnance du Patriarche, & se fit sacrer.

Ceux qui possedent les dignités éminentes sont en butte à la jalousie : on leur demande compte de toutes leurs actions ; leurs fautes sont toujours regardées comme des crimes, & leurs crimes sont publiés par les cent bouches de la renommée. Le grand Duc ne tarda pas à être informé de ce qu'avoit fait Pœmen ; il en fut indigné, le déposa, & l'exila.

1378.

Les Mongous firent une invasion en Russie l'an 1378, assiégerent Nis-Novogorod ; la prirent & la brûlerent. Mamay, Ministre du Can, forma le projet de se faire proclamer Souverain de Russie. Pour cet effet il leva une puissance armée, & l'envoya contre Démétrius : celui-ci, dont la puissance augmentoit de jour en jour, fit dire à tous les Princes ses vassaux de venir le trouver avec leurs troupes, se mit à leur tête, & marcha droit à l'ennemi. Les Mongous se répandoient avec confiance dans la Russie : ils croyoient que leur nom seul faisoit trembler les Russes, & qu'ils n'oseroient jamais leur resister. L'activité de Démétrius les étonna : bien-tôt la frayeur les saisit au point qu'ils

jetterent leurs armes pour pouvoir s'enfuir plus vîte : la nuit empêcha les Russes de les poursuivre ; mais, si-tôt que le jour parut, le grand Duc les chercha, fit mettre à mort tous ceux qu'il put rencontrer, & reprit tout le butin qu'ils avoient fait. On compta parmi les morts un très-petit nombre de Russes : presque toute l'armée des Mongous fut détruite. Mamay, à cette nouvelle, s'abandonna aux transports de la fureur, & jura d'exterminer les Russes. Il leva une nouvelle armée, l'envoya en Russie avec ordre d'y mettre tout à feu & à sang, & de ne pas faire grace même aux enfans à la mammelle. Les habitans de Riasan furent la première victime de sa cruauté ; le Général des Mongous y fit mettre le feu. Démétrius avoit licencié ses troupes ; il n'étoit pas en état de faire face aux ennemis : pour arrêter leurs ravages il envoya des députés à Mamay, lui offrit d'augmenter le tribut annuel qu'il lui payoit, & de lui fournir sur le champ une certaine somme. Ses offres furent acceptées, & les Mongous évacuerent la Russie.

Demetrius III. 1379.

Démétrius défait les Mongous.

Le grand Duc, se voyant tranquille du côté de ce formidable ennemi, s'occupa du soin d'étendre ses Etats. Il envoya des troupes en Lithuanie, dont il soumit une partie. Oleg, Prince de Riasan, & Jagellon, Prince de Lithuanie, demanderent du secours à Mamay. Ce dernier, qui saisissoit avec joie toutes les occasions qu'il trouvoit de faire la guerre aux Russes, fit des préparatifs formidables contr'eux. Oleg qui étoit dans le cas de crain-

dre le ressentiment du grand Duc, l'avertit de ce qui se tramoit contre lui.

Demetrius III. 1380.

Démétrius assembla les Princes Russes, leur fit connoître le danger qui les menaçoit, & les engagea tous à lever des troupes dans leurs Principautés, & à les joindre aux siennes. Il se trouva bientôt à la tête d'une armée de deux cents mille hommes. Mamay, dont les préparatifs n'étoient pas encore faits, eut peur que Démétrius ne vînt le surprendre. Il lui proposa la paix, à condition cependant qu'il augmenteroit le tribut qu'il lui payoit. Démétrius étoit trop brave, pour descendre à une pareille bassesse, lorsqu'il étoit en état de résister. Il répondit qu'il vouloit bien remplir les conditions du dernier traité; mais qu'il n'iroit pas au-delà. Sur son refus, Mamay hâta ses préparatifs, & envoya une armée formidable en Russie. Cet Oleg qui avoit averti Démétrius de ce qui se passoit entre Jagellon & Mamay, fut assez lâche pour se ranger du côté des Mongous, lorsqu'il les vit armés.

Chronique manuscrite.

Demetrius défait encore les Mongous

Taktamys qui commandoit les troupes de Mamay, étoit brave: il marcha droit à l'ennemi qui l'attendoit de pied ferme. Les soldats, excités par le courage de leurs Généraux, firent de part & d'autre des prodiges de valeur. Enfin, après un combat aussi sanglant qu'opiniâtre, les Mongous furent obligés de prendre la fuite. Démétrius revint triomphant à Moscou. Il envoya annoncer sa victoire à tous ses voisins, la fit publier dans toutes les principales villes de la Russie. Oleg, craignant la juste punition de sa perfidie, se retira,

avec sa femme & ses enfans auprès, du Can; Démétrius s'empara du Duché de Riasan, & y établit des Gouverneurs en son nom.

Demetrius III. 1382.

La perte des Mongous avoit été si considérable, qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils fussent en état de faire de nouvelles invasions en Russie; mais le nombre de ces barbares sembloit croître dans leurs défaites : Taktamys reparut avec une armée encore plus considérable que la première. Démétrius fut surpris à la vérité; mais revenu de son premier étonnement, il voulut rassembler le peu de troupes qui étoient aux environs de Moscou & marcher à l'ennemi. Ses Boïares lui représenterent de quelle conséquence il étoit pour les Russes & pour lui-même, de prendre des précautions plus sages pour combattre un ennemi tel que celui qui l'attaquoit : il profita de cet avis, & se retira.

Taktamys avançoit toujours vers Moscou : les habitans consternés, vouloient abandonner la ville; mais Oustéus, neveu d'Olger, Prince de Lithuanie, y alla & rétablit le calme : il fit fermer les portes de la ville, ordonna aux habitans de prendre les armes, & se prépara à la plus vigoureuse résistance. Lorsque le Général des Mongous fut arrivé sous les murs, il s'éleva dans la ville une sédition terrible : le bas peuple pilla les maisons, s'enivra & commit toutes sortes de désordres. Oustéus, par sa prudence, vint à bout de les calmer & de faire rentrer le peuple dans le devoir. Il se défendit courageusement pendant trois jours, au bout desquels Taktamys lui fit proposer une entrevue sous

Demetrius III. 1382.

Ibid.

Moscou est sacagée & brûlée.

une des portes de la ville, avec promesse qu'on ne lui feroit aucun mal. Le Prince, se fiant à la parole du Mongou, se rendit au lieu désigné. Si-tôt qu'il y fut arrivé, le barbare Taktamys le fit assassiner. Il engagea ensuite Basile & Siméon, Princes de Susdal, à persuader aux habitans de mettre les armes bas & de venir le trouver, avec leurs croix & leurs images: ils firent ce qu'on leur proposoit; mais les Mongous les massacrerent tous. Taktamys entra dans la ville, la mit à sac & la brûla. Volodimir, Nis-Novogorod & Mosaiskoi subirent le même sort.

Les Mongous, voyant qu'ils avoient inspiré la plus grande consternation aux Russes, se répandirent par pelotons dans la Russie. Volodimir, fils d'André, à la tête d'une troupe de soldats d'élite, en attaqua une horde assez considérable proche Volok, & la tailla en pièces. Taktamys, trouvant que cet échec avoit considérablement diminué ses troupes, prit la résolution de sortir de la Russie. En s'en allant il ravagea tout le territoire de Riasan.

Démétrius, informé de la retraite de Taktamys, revint à Moscou, & ordonna d'enterrer les cadavres de ceux que les Mongous avoient massacrés, avec promesse de donner un rouble, ou la valeur de cent sols à ceux qui en auroient enterré quatre-vingts. On assure qu'il lui en coûta trois cents roubles, & qu'il y avoit, par conséquent, vingt-quatre mille morts. On répara ensuite les dégâts que le feu avoit causés. Le grand Duc voulant se venger

d'Oleg, envoya une armée contre lui ; mais ce dernier évita par la fuite les maux qu'on lui préparoit : les soldats du grand Duc tournerent leur vengeance contre les sujets d'Oleg : ils ravagerent son Duché.

Demetrius III. 1382.

Michel, fils d'Alexandre, Prince de Tuere, & Boris, fils de Constantin, Prince de Gorodec, craignant que Démétrius ne voulût les punir de ne l'avoir pas secouru contre les Mongous, se sauverent auprès du Can.

Le Prince Russe n'étoit pas plutôt débarrassé des Mongous qu'il cherchoit à étendre sa puissance : dans un tems il dépossédoit un Prince de sa Souveraineté ; dans un autre il en forçoit plusieurs à lui payer tribut : lorsque le Patriarche lui déplaisoit, il le déposoit & l'envoyoit en exil. Quelques années auparavant, Pœmen, dont on a parlé plus haut, ne lui marqua pas tout le respect qu'un sujet doit à son Souverain ; il le déposa, & établit Cyprien à sa place. Vers la fin de l'année 1382, Cyprien quitta Kiow pour aller à Tuere, où il vouloit établir son siége. Le grand Duc regarda cette démarche comme une insulte; Tuere avoit son Souverain particulier : le grand Duc crut que Cyprien, en y établissant son séjour, cherchoit à lui ôter par-là l'honneur d'avoir le Métropolitain dans ses Etats : il le déposa donc, rappella Pœmen d'exil, & le rétablit dans la dignité de Métropolitain.

Tous les Princes de Russie alloient faire leur cour au Can des Mongous; le seul Démétrius méprisoit ce barbare, & osoit lui résister : tous ses amis lui conseillerent

Demetrius III. 1383.

cependant de changer sa fierté en politique, & lui firent connoître qu'il s'exposoit à perdre son trône. « Vos concurrens, » lui dirent-ils, cherchent à cultiver » son amitié, parce qu'ils connoissent sa » puissance : ils peuvent l'amener au point » de vous déposer, & de donner votre » dignité à un d'entr'eux. Prince, il l'a déja » fait, ajouterent-ils : vous avez, il est » vrai, su vous y opposer : mais la fortune » vous secondera-t-elle toujours ? les » Russes seront-ils encore disposés à sacri- » fier leur vie pour vos intérêts. Le peu- » ple est inconstant ; la crainte, non l'a- » mitié, le retient dans le devoir. » Il goûta ces raisons & envoya ses deux fils aînés, Basile & Volodimir, présenter ses hommages au Prince Mongou. Lorsqu'ils y arriverent, ils connurent la sagesse des conseils que les amis de son pere lui avoient donnés : Michel, Duc de Tuere, sollicitoit la dignité de grand Duc, & le Can étoit prêt à se décider en sa faveur ; mais leur présence arrêta tout.

1384.

La fortune secondoit le grand Duc : ce Démétrius, fils de Constantin, qu'on a vû regner en 1360. mourut le 5 Juillet 1383. C'étoit un rival dangereux ; il lui restoit toujours de droits sur une dignité qu'il avoit possédée. Ce Prince jouit 19 ans de la Principauté de Susdal, deux ans de la dignité de grand Duc : il en avoit 61 lorsqu'il mourut.

1385.

Oleg, Seigneur de Riasan, & le grand Duc s'étoient mutuellement juré une haine implacable ; en vain on avoit cherché à les raccommoder ; jamais ils n'avoient voulu

s'y prêter : c'étoit, ſans doute, parce qu'ils n'avoient ni eſtime, ni amitié pour ceux qui s'en étoient mêlés. Un Evêque, nommé Sergius, dont la piété étoit généralement reconnue, vint à bout de les réunir, & leur haine mutuelle ſe changea en amitié. Le grand Duc donna peu de tems après Sophie, ſa fille aînée, en mariage à Théodore, fils d'Oleg.

Demetrius III. 1385.

Démétrius, ayant appris la mort de Pœmen, Métropolitain de la Ruſſie, nomma à ſa place Théodore, ſon Confeſſeur, qui alla ſe faire ſacrer à Conſtantinople.

Les habitans de Nis-Novogorod étoient continuellement tourmentés par une troupe de voleurs qui s'étoit établie aux environs : ne ſe contentant pas d'arrêter les paſſans & de les dépouiller, ils entroient ſouvent dans la ville, ſurprenoient les habitans, les voloient, ou leur faiſoient payer des contributions. Démétrius, à cette nouvelle, aſſembla une troupe de ſoldats, & ſe mit en chemin pour aller délivrer Nis-Novogorod du fléau qui la déſoloit ; mais les voleurs lui envoyerent des députés qui lui offrirent huit mille roubles, s'il vouloit s'en retourner & les laiſſer tranquilles : il eut l'ame aſſez baſſe pour les accepter.

1386.

Suiatoſlas, fils d'Iwan, impatient de voir Mſtilas jouir de la Principauté de Smolensko, à force de promeſſes, trouva le moyen d'aſſembler des troupes ; il marcha droit à Smolensko, dont il forma le ſiége. Mſtilas ſe défendit pendant onze jours avec un courage héroïque. Il repouſſoit tous les efforts de l'ennemi ; mais ſes for-

Demetrius III. 1386.

ces étoient épuisées; les vivres commençoient à lui manquer : il étoit sur le point de se rendre, lorsqu'une armée de Lithuaniens vint à son secours. Suiatoslas leur résista d'abord avec courage ; mais enfin il fut vaincu & périt dans l'action; son armée fut dispersée, & Mstilas resta seul en possession de la Principauté de Smolensko.

1389. Mort de Demetrius III.

Le grand Duc Démétrius III. mourut le 19 Mai 1389, âgé de quarante ans, après en avoir regné 27 & six mois. Il n'avoit que 9 ans lorsque son pere mourut. Il se maria à 16, eut six fils, Daniel, Basile, Georges, André, Pierre & Constantin. Daniel mourut avant lui. Lorsque Demetrius s'apperçut que sa fin approchoit, il fit venir ses enfans & partagea entr'eux sa succession. Basile fut désigné pour son Successeur au grand Duché ; Georges eut la Principauté d'Halicie ; André celle de Mozacskou ; Pierre celle de Dimitri. Il leur ordonna à tous de réserver une part pour leur frere Constantin qui étoit encore à la mammelle, & assigna un appanage à sa veuve.

ARTICLE XI.

BASILE II.

Basile II. 1389.

LE Can des Mongous, ayant été informé que Démétrius avoit désigné lui-même Basile, pour son Successeur au grand Duché, envoya promptement un Ambassadeur en Russie pour confirmer le

dernier dans cette dignité. Il ne vouloit pas perdre le droit qu'il avoit d'élire les Souverains de Russie ; mais ce droit étoit une usurpation ; il ne l'appuyoit plus que par la politique ; sa puissance s'affoiblissoit.

Basile II. 1389.

Les ennemis de la Russie se reposent & cessent de la ravager ; les Princes se sont dépouillés de leur ambition ; tout semble lui annoncer un calme, qui depuis longtems lui est inconnu. C'est envain qu'elle l'espére ; ses propres habitans la déchirent. Ils font des associations, se répandent dans différens cantons, enlevent tout ce qu'ils peuvent attrapper, & massacrent ceux qui veulent leur résister.

1390.

1398.

Ce Can des Mongous, ce Taktamys, qui avoit si souvent ravagé la Russie, vient aujourd'hui avec ses enfans, y chercher un asyle. Temirkluk, un des Lieutenans de Tamerlan, l'a chassé du trône. Vithodus, Souverain de Smolensko, le reçoit avec bonté & lui donne des revenus suffisans pour vivre d'une manière conforme à son rang.

Abrégé de l'Histoire de Tamerlan.

Tamerlan, descendoit en ligne directe du trisayeul de Zingis-Can, & étoit chef de la tribu des Burlas. C'est un des plus grands Conquérans dont l'histoire fasse mention. L'ambition, secondée par le courage & la prudence, l'éleva de la qualité de particulier à celle de Souverain de l'Asie. Il parcourut la Tatarie avec une rapidité incroyable ; soumit à son obéissance les différentes hordes de Tatars ; conquit les Indes, la Perse ; vainquit Bajazet Empereur des Turcs, qui faisoit trembler l'Europe & l'Asie, l'enferma & le

Basile II. 1398.

laissa périr dans une cage de fer : il passa en Egypte, la ravagea. Il vouloit ajouter la Chine à ses vastes Etats, & y marchoit à la tête d'une armée innombrable ; mais la mort l'arrêta.

Histoire généalogique des Tatars.

Ce Prince s'appelloit *Timur-Beg*, ce qui, en langue tatare signifie *Seigneur-Fer.* Beg répond à notre expression, *Seigneur*, & Timur à celle de *Fer.* Il reçut dans les premières actions de sa vie une blessure qui le rendit boîteux, d'où on lui donna le nom de *Timur-lang*, c'est-à-dire, *Timur le boîteux.* Les Écrivains ont changé, par corruption, ce dernier nom en celui de Tamerlan.

Il professoit la religion Mahométane, avoit quelque teinture des Mathématiques & de la Physique. Les savans trouvoient toujours un libre accès auprès de sa personne : il établit une Académie dans Samarkand, qui étoit la capitale de son Empire. On assure qu'il étoit très-sobre & très-modeste ; mais cruel. On dit que le premier jour qu'il assiégeoit une ville, il faisoit arborer sur sa tente un drapeau blanc, pour marquer aux assiégés qu'ils pouvoient avoir recours à sa clémence ; le second il y faisoit placer un drapeau rouge, pour leur annoncer qu'il falloit que les principaux Citoyens payassent de leur vie la résistance qu'ils vouloient opposer à ses victoires ; le troisième enfin, un drapeau noir annonçoit que tous les habitans seroient passés au fil de l'épée. On dit encore qu'il répétoit souvent qu'un Monarque n'étoit jamais en sureté, si le pied de son trône ne nageoit dans le sang.

Il avoit les yeux de travers, le regard affreux, l'air toujours terrible & menaçant. Après sa mort son Empire se démembra. Temirkluk resta en possession de cette partie de la Tatarie que les Mongous occupoient sur les confins de la Russie, & s'y fit proclamer Can.

Basile II. 1398.

Ce nouveau Can, pour étendre sa domination, entra dans la Russie à la tête d'une puissante armée, alla assiéger Nis-Novogorod. Les habitans se défendirent avec une valeur incroyable; mais, au bout de 25 jours, ils furent obligés de capituler. Le Can leur promit de les traiter avec toute la douceur possible, & n'avoit pas dessein de tenir sa parole. Sitôt qu'il fut entré dans la ville, il ordonna de mettre tout à feu & à sang. La plûpart des habitans furent massacrés, & le reste fut mis en captivité. Basile, informé de ce qui se passoit à Novogorod, se hâta d'aller au secours de cette ville: aussi tôt que les Tatars apprirent son arrivée, ils décamperent avec la plus grande précipitation. L'armée Russe les poursuivit sous la conduite de Georges, frere du grand Duc, & donna sur leur arrière-garde, qu'elle tailla en pièces.

1399.

1400.

Vithodus & Taktamis se mettent à la tête d'une nombreuse armée de Mongous, de Russes, de Polonois & de Lithuaniens pour aller attaquer le Can Temirkluk. Taktamis promettoit à Vithodus la Principauté de Moscou avec le titre de grand Duc, s'ils pouvoient réussir: mais ils se tromperent tous deux dans leurs espérances: Temirkluk fut informé de leur pro-

jet assez promptementpour le faire échouer. Il se hâta d'aller à leur rencontre, tailla leur armée en pièces, tua presque tous les chefs, & exigea trois cents roubles des habitans de Kiow, pour le rachat de la ville auprès de laquelle la bataille s'étoit donnée, passa en Lithuanie, où il mit tout à feu & à sang, & s'en retourna dans ses Etats.

Basile II. 1400.

Vithodus, ayant eu le bonheur d'échapper aux coups des Tatars, se sauva en Pologne où il resta plusieurs mois, au bout desquels il fut informé de la mort du Can. Il revint à Smolensko; mais il ne trouva pas les habitans disposés à le recevoir. Ils avoient prêté serment de fidélité à Georges, fils de Suiatoslas, qui descendoit en ligne directe de leurs anciens Ducs, & Vithodus étoit originaire de Pologne. Ce dernier trouva cependant le secret de se faire des partisans: la guerre civile s'alluma: Georges imagina un moyen sûr & prompt pour l'appaiser: il fit assassiner les principaux partisans de Vithodus, qui fut obligé de se retirer promptement pour ne pas essuyer un semblable sort.

Siméon, jaloux de la puissance du grand Duc son frere, refusa de lui rendre hommage; le grand Duc fit des préparatifs pour aller le faire rentrer dans le devoir. Siméon ne l'attendit pas, il se retira auprès de Sadilek, qui étoit alors Can des Tatars: mais il eut l'imprudence de laisser sa femme & ses enfans, que le grand Duc emmena prisonniers à Moscou, après avoir enlevé son trésor. A cette nouvelle, il alla trouver son frere, & obtint grace auprès de lui.

Vithodus, Duc de Smolensko, après avoir levé une armée assez considérable, alla assiéger Smolensko. Voyant, au bout de six semaines, que tous ses efforts étoient inutiles, il ravagea tout le pays qui étoit aux environs, & se retira. Georges, qui étoit Prince de ce Duché, alla s'en plaindre au grand Duc, & lui demander des troupes pour se venger de l'insulte qu'il venoit de recevoir de la part de Vithodus. Le grand Duc avoit fait depuis quelque tems un traité d'alliance avec Vithodus; il ne daigna même pas écouter Georges. Comme ce dernier, en sortant de la ville, avoit promis à sa femme & aux habitans de revenir au bout de douze jours avec des troupes suffisantes pour faire face à l'ennemi, ils résisterent avec opiniâtreté pendant l'espace de tems qui leur avoit été marqué; mais voyant qu'on leur manquoit de parole, & que l'ennemi les pressoit de plus en plus, ils lui demanderent à capituler: Vithodus accepta toutes leurs propositions; il exigea seulement qu'ils lui livrassent Georges: on lui promit de l'arrêter s'il reparoissoit dans la ville. Vithodus étant entré dans Smolensko, fit venir la femme de Georges, la traita avec les égards dûs à une Princesse & la fit conduire, avec une escorte, en Lithuanie. Georges, à cette nouvelle, se retira à Ngrod, où il fut reçu avec beaucoup d'accueil: les habitans lui promirent même de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour sa défense.

Basile II. 1404.

Cyprien, Métropolitain de la Russie, mourut le 27 Septembre, après avoir oc-

1406.

cupé ce ſiége 29 ans & neuf mois & demi. Quelques jours avant ſa mort il dicta ſa confeſſion générale à ſon ſecrétaire, & ajouta au bas un écrit par lequel il demandoit pardon de tous ſes péchés : il chargea le même ſecrétaire de lire & la confeſſion & l'écrit, à haute voix, le jour de ſes funérailles.

Baſile II. 1406.

Baſile II, profitant des guerres que les ſucceſſeurs de Tamerlan avoient à ſoutenir contre ceux de Zingis-Can, étendoit de plus en plus ſa puiſſance dans la Ruſſie : toujours courageux, toujours actif, il marchoit avec rapidité à la rencontre des différentes hordes de Tatars, qui vouloient ſe répandre dans ſes Etats, & reſſerroit de jour en jour l'autorité du Can. Son attention n'étoit pas entièrement fixée du côté des Tatars : il examinoit avec ſoin ce qui ſe paſſoit en Ruſſie ; ſi-tôt qu'il voyoit une diſpute s'élever entre les différens Princes, il alloit à la tête de ſes troupes juger leurs querelles : il les accoutuma à le prendre pour leur arbitre, & à ſuivre ſes déciſions comme des loix. N'ignorant pas qu'un Prince chancelant ſur ſon trône, comme il l'étoit ſur celui de Ruſſie, a beſoin d'alliés, il donna ſa fille Anne en mariage à Jean Paleologue II, Empereur de Conſtantinople.

Politique de Baſile II.

Vithodus, Duc de Lithuanie, avide de gloire & de richeſſes, ſe mit à la tête d'une armée de Lithuaniens & de Polonois ; paſſa dans le Duché de Moſcou, y commit les plus affreux ravages. Baſile, n'ayant pas des forces ſuffiſantes pour lui réſiſter, appella à ſon ſecours les Tatars :

Il eſt attaqué par le Duc de Lithuanie.

qui lui fournirent des troupes pour faire face à l'ennemi. Il confia le commandement de cette armée à Suitrigellon, cousin-germain de celui qui l'attaquoit. Le Duc de Russie espéroit que la haine de Suitrigellon pour son parent lui tiendroit lieu de courage : il ne se trompa pas. Ce Général tendoit des embuches aux Lithuaniens, les attaquoit si à propos, lorsqu'il les voyoit embarrassés dans des lieux desavantageux, qu'il détruisit presque toute leur armée, & les força de se retirer. Basile & Vithodus firent la paix, & se jurerent une amitié mutuelle.

Basile II. 1411.

Martinus Cromerus, ubi suprà.

Gregoire Tzambluk, Archevêque de Kiow, proposa à Vithodus, Prince de Smolensko, différent du Duc de Lithuanie, d'embrasser la religion Romaine : Vithodus, le chassa de ses Etats, en lui disant d'aller à Rome, puisqu'il étoit si attaché à la religion de ce pays. L'Archevêque se rendit effectivement auprès du Pape. Lorsque les Evêques en furent informés, ils tinrent un concile national, & excommunierent Tzambluk, comme rebelle aux loix & aux usages de l'Eglise. Tzambluk revint quelques années après à Kiow, & y passa le reste de ses jours en qualité de simple particulier.

1412.

1417.

Les Russes essuyent tous les fléaux : la guerre les désole ; la famine les accable ; la peste acheve de mettre le comble à leurs malheurs. Ces détails sont trop peu intéressans pour mériter l'attention du lecteur.

1422.

Basile Démétriowits, avoit passé sa vie dans les troubles, & dans les inquiétudes ;

1425.

& c'eſt le ſort ordinaire de ceux qui ſont montés ſur le trône. Il mourut le 27 Février 1425. Les hiſtoriens ne diſent point quel âge il avoit.

Baſile II. 1425.

Mort de Baſile II.

Il paroît que la mort le ſurprit ; il ne déſigna point ſon fils pour ſon ſucceſſeur. On dit qu'il le haïſſoit, parce que la fidélité de ſa femme Sophie, fille de Vithodus, Prince de Smolensko, lui étoit ſuſpecte.

ARTICLE XII.

BASILE III.

Baſile III. 1430.

LEs Princes Ruſſes auroient pu ſecouer le joug humiliant des Tatars ; mais ils n'avoient pas le courage de Baſile II. De tous tems les ames viles ont eu recours aux baſſeſſes, pour contenter leurs déſirs.

Baſile, fils de Baſile II, & Georges, oncle du premier, ſe rendirent au camp des Tatars, pour ſolliciter la place de grand Duc de Ruſſie. Baſile étoit jeune ; il avoit la figure agréable ; il fit ſur Machmet l'impreſſion qu'il pouvoit attendre : le Can le proclama grand Duc.

1432.

Georges, n'écoutant que ſon ambition, réſolut d'obtenir, par la force des armes, ce qu'on avoit refuſé à ſes ſollicitations. Il attira dans ſon parti la plupart des Princes de Ruſſie, en obtint des ſecours d'hommes & d'argent, & marcha contre ſon neveu. Celui-ci fit tous les préparatifs néceſſaires pour lui réſiſter, & croyant qu'il étoit plus prudent d'attaquer l'ennemi

mi dans un pays étranger, que de l'attendre dans le ſien, il alla le chercher. Les deux armées ſe rencontrerent proche Kliaſma, où, après un combat fort opiniâtre, Baſile fut vaincu.

Baſile III. 1433.

Baſile & Démétrius, fils de Georges, ſe mirent à la tête de l'armée victorieuſe, pourſuivirent leur Couſin avec tant de promptitude & d'opiniâtreté qu'ils le joignirent proche Coſtrom. Le déſeſpoir tint lieu de courage au dernier, il rangea ſon armée en bataille; mais la fortune lui fut encore contraire. Les Vainqueurs envoyerent des députés à Georges pour l'informer de leur victoire, & pour lui propoſer de venir ſe faire proclamer grand Duc; mais il eut la générosité ce jour-là de ne point prendre ce titre.

Chronique manuſcrite.

Georges n'avoit pas l'ame aſſez élevée pour continuer à être juſte: il ſe repentit de ne s'être pas fait proclamer grand Duc, lorſque ſes fils le lui propoſerent. Il raſſembla ſes troupes, marcha contre ſon neveu, qui fut défait une troiſième fois proche Roſtou. Le Vainqueur profita de ſa victoire & prit le titre de grand Duc. Il ne le poſſéda pas long-tems, & mourut au bout de quelques mois, âgé de cinquante huit ans. Il déſigna Baſile pour ſon Succeſſeur au grand Duché.

1434.

Georges, Oncle de Baſile III, uſurpe la dignité de grand Duc.

1435.

Baſile Baſilowits voulut tenter une quatrième fois le ſort des armes; il implora le ſecours des amis de ſon pere, & en obtint ce qu'il demandoit : pluſieurs même ſe mirent à la tête des troupes qu'ils lui fourniſſoient. Baſile Georgiwits, ou fils de Georges, fit de ſon côté des prépara-

Basile III. 1435.

tifs pour se maintenir dans sa dignité. Les deux armées se rencontrerent proche Kosmina : Basile Georgiwits fut enfin vaincu : il se retira dans la ville ; le Vainqueur, impatient de recouvrer la dignité de grand Duc, se rendit promptement à Moscou, & donna ordre à ses Lieutenans de poursuivre le Vaincu. Ils se rendirent en diligence à Vologda, où ils croyoient qu'il avoit dirigé sa marche : ne l'y ayant pas trouvé, ils s'y arrêterent quelque tems pour s'y reposer. Basile Georgiwits, informé par Boris, Seigneur de Tuere, qu'ils y vivoient sans aucune méfiance, s'y rendit secretement & les fit prisonniers ; il pilla & saccagea la ville, tourna ensuite sa marche du côté de Novogorod. Démétrius, Prince de Zaozere, voulut l'arrêter ; mais le premier le battit, le tua & emmena sa femme & sa sœur en captivité.

1436.

Basile Georgiwits, & Basile Basilowits étoient trop ambitieux, & le sujet de leur dispute étoit trop important, pour qu'ils missent les armes bas. S'ils cessoient de combattre, c'étoit la fatigue qui les arrêtoit ; leur haine mutuelle, animée par l'ambition, les excitoit bien-tôt. Basile Georgiwits, plus furieux encore après sa défaite, chercha son ennemi, résolut de combattre jusqu'à la mort : Basile Basilowits, armé de la même haine, le cherchoit avec la même résolution. Ce fut dans la plaine de Moscou qu'ils se rencontrerent : ce fut là que se déployerent toutes les horreurs de la guerre : les Russes, acharnés contre les Russes, levoient à la fois le bras pour frapper, & tomboient à la fois. La plaine étoit

Chronique manuscrite.

couverte de cadavres, & le combat duroit encore. La fortune s'étoit déclarée contre Basile Georgiwits; il fut vaincu: son ennemi le conduisit à Moscou, & le fit bientôt mettre à mort.

Basile III. 1438.

Les Tatars, toujours attentifs à ce qui se passoit en Russie, résolurent de profiter des troubles où elle se trouvoit, pour s'enrichir de ses dépouilles. Le Can-Machmet y entra à la tête de ses troupes, & ravagea tout le pays jusqu'à Beleco. Basile, qui n'avoit pas encore licentié son armée, se hâta de le joindre. Machmet, à son arrivée, rangea promptement ses troupes en bataille. Les Russes encouragés par la victoire qu'ils avoient remportée dans la plaine de Moscou, combattirent avec tant de courage, que Machmet fut obligé de prendre la fuite. Basile le poursuivit jusque sur les fontières de ses Etats.

Les Tatars sont défaits par Basile.

Machmet, irrité de sa défaite, reparut l'année suivante avec une armée beaucoup plus considérable, & poursuivit sa marche jusque sous les murs de Moscou, sans rencontrer aucune resistance. Il en brûla les fauxbourgs, & se retira.

1439.

Les guerres civiles furent quelque tems interrompues; les Tatars laisserent les Russes tranquilles; mais les derniers ne goûterent pas, durant ce calme, le bonheur qu'ils avoient lieu d'espérer; ils essuyerent les plus cruels effets de la famine.

Le barbare Achmet, ennuyé du repos dans lequel il vivoit, & se reprochant à luimême de ne pas employer ses forces à enlever des dépouilles, jetta ses regards sur tous ses voisins, pour découvrir une vic-

Basile III. 1445.

time qu'il pût sur le champ immoler à son avarice & à sa cupidité. Le Roi de Pologne, Uladislas III, lui parut trop redoutable, pour qu'il osât l'attaquer. Le seul nom d'Amurat II, Empereur des Turcs, le faisoit trembler; le trône de Perse étoit occupé par un des descendans de Tamerlan. Ce Prince avoit hérité de la valeur de son ayeul; Achmet n'étoit pas assez brave pour se mesurer avec lui. La Russie, affoiblie par des divisions & des guerres continuelles, ne pouvoit lui opposer des forces nombreuses: il y courut; mais il y trouva une résistance qu'il n'attendoit pas. Basile l'avoit vaincu, les Russes s'étoient accoutumés à voir fuir les Tatars devant eux; ils se rassemblerent autour de leur Souverain, marcherent sans crainte contre les Tatars, les battirent encore, & Achmet, de son expédition, n'en retira que la honte de prouver sa lâcheté.

Ils le sont encore.

1446.

Cette victoire sembloit promettre à Basile III de la reconnoissance de la part des différens Knés, ou Princes de Russie, & de la soumission de la part du peuple: mais on a tort d'espérer ce qui sera, par ce qui devroit être. Démétrius, fils de Georges, & frere de ce Basile, avec lequel il avoit tant de fois combattu, voulut profiter du tems où il se reposoit, pour l'attaquer & le chasser du trône. Il trouva même des hommes assez ingrats pour appuyer ses injustes prétentions: des soldats qui n'auroient dû employer leurs armes que pour défendre le libérateur de la Russie, les tournerent contre lui: ils se rangerent sous les drapeaux de Démétrius, qui surprit Ba-

ſile, & le fit priſonnier.

Baſile III. 1447.

Soit que Démétrius eût peur d'attirer ſur lui l'indignation des Ruſſes en faiſant périr Baſile, ſoit que les ſoldats reſpectaſſent encore un Prince qu'ils avoient vû ſe précipiter au milieu des hazards, on lui accorda la liberté & la vie, mais à condition qu'il ſe démettroit de la dignité de grand Duc, & qu'il accepteroit en échange la Principauté de Vologda. Baſile fut obligé de céder à la conjoncture; il ſe rendit à Vologda, & n'y reſta qu'autant de tems qu'il en falloit pour tromper ſon ennemi, & lui perſuader qu'il ne ſongeoit plus à recouvrer la dignité dont il s'étoit démis. Il alla trouver les différens Princes qu'il ſavoit être attachés à ſes intérêts, en obtint du ſecours, ſe rendit à Tuere, eſpérant que celui qui poſſédoit cette Principauté feroit pour lui tout ce qu'exigeoit l'amitié; mais il étoit malheureux, le Prince de Tuere ceſſa de le regarder comme ſon ami. Ce coup imprévu affligea Baſile, & ne le découragea pas: il ſe mit à la tête des troupes qu'il avoit ramaſſées dans différentes Souverainetés, alla droit à Moſcou. Démétrius, ſurpris de la promptitude avec laquelle ſon ennemi recouvroit ſes forces, prit la fuite: Baſile entra dans la ville, & eut le plaiſir de voir que tout le peuple en général s'empreſſoit de lui marquer de la ſatisfaction en le revoyant.

Chronique manuſcrite.

L'expérience avertit le grand Duc; il ne laiſſa pas à ſon ennemi le tems de ſe reconnoître, ordonna à ſes Généraux de le pourſuivre: ils le joignirent ſous les murs de Halicie, où il voulut ſe défendre avec

le peu de soldats qui l'accompagnoient : mais il céda bien-tôt à la force, & se retira à Novogorod.

Basile III. 1449.

Achmet, Can des Tatars, ne voulut pas perdre l'occasion qui se présentoit de ravager la Russie, pendant que les Souverains étoient occupés à se déchirer mutuellement : il y fit une invasion, alla jusqu'à Moscou, qu'il assiégea : Basile, qui s'y étoit renfermé, se défendit avec tant de courage, que le Tatar fut obligé de se retirer, après avoir brûlé les fauxbourgs.

1451.

Démétrius alla trouver les différens Princes, pour leur demander du secours contre Basile ; mais ils refuserent tous de se prêter à ses intentions : il se trouva réduit à mener une vie errante, & mourut de misere l'an 1452.

1452.

Basile III, se vit enfin paisible possesseur du trône de Russie : il eut toujours soin de tenir des troupes prêtes pour arrêter les invasions des Tatars, & battit plusieurs fois le Can Machmet, qui, n'étant pas informé des précautions du grand Duc, vouloit, à son ordinaire, ravager la Russie.

1462.

Mort de Basile III.

L'histoire ne présente rien de mémorable pendant les dernières années du regne de Basile III. Il mourut le 28 Mars 1462. Sa femme se nommoit Ugles ; on ignore sa naissance. Il en eut quatre fils & une fille. Iwan, qui étoit l'aîné, lui succéda ; Georges eut la Principauté de Dimitri ; André celle d'Ugléez ; Boris celle de Wolok, & le plus jeune, qui se nommoit André, eut le Duché de Vologda. La veuve de Basile eut pour appanage Rostou & Romanou. Sa fille, qui se nommoit Anne, épousa, par-

la ſuite Iwan, Prince de Riaſan.

Les Ecrivains mordernes ont dit que ce Démétrius, fils de Georges, qu'on a vû diſputer avec tant d'opiniâtreté le grand Duché à Baſile III, ſurprit ce dernier dans le couvent de S. Serge à Moſcou, lui fit crever les yeux, & le bannit. Ils ajoutent que le même Démétrius, voyant qu'il s'étoit rendu odieux à la nobleſſe, rétablit Baſile ſur le trône, & ſe retira à Novogorod. De-là ils appellent Baſile III, Baſile l'aveugle. La Chronique manuſcrite ne parle point de ce fait: elle dit même le contraire.

Les commencemens de l'hiſtoire des Ruſſes ſont enveloppés de nuages ſi épais, qu'il eſt impoſſible d'appercevoir quel fut le Gouvernement de cette nation. La Ruſſie proprement dite, étoit diviſée en une multitude de petites Principautés où chaque Souverain regnoit deſpotiquement, ſans forme de gouvernement déterminée, & ſans loix écrites.

Tous les Empires du monde connu ont eu des commencemens ſemblables. La France, ſous la première race, fut preſque toujours diviſée en différens Royaumes, l'Eſpagne avoit autant de Souverains qu'elle a de Provinces; dans l'Angleterre on comptoit ſept Rois; l'Allemagne eſt toujours reſtée démembrée; l'Italie l'eſt auſſi: les hommes ont été les mêmes par-tout.

La Ruſſie avoit pour voiſins les Mongous & les Tatars, peuples remuans & belliqueux; ils profiterent de la foibleſſe que lui occaſionnoit la diſpoſition de ſon gouvernement, & la tinrent pendant plu-

ſieurs ſiécles ſous leur domination. Leur Can diſtribuoit à ſon gré les Principautés, & donnoit à celui d'entr'eux qu'il vouloit le plus favoriſer, une eſpèce de prééminence ſur les autres. Celui qui obtenoit cette prééminence prenoit le titre de grand Duc, parce que les autres portoient celui de Duc. Lorſque la Souveraineté de toute la Ruſſie s'eſt trouvée réunie dans la perſonne d'un ſeul, il a conſervé le titre de grand Duc, juſqu'au tems où il a jugé à propos de prendre celui de Czar & d'Empereur.

Chaque Duc nommoit & dépoſoit les Archevêques & les Evêques dans ſa Souveraineté; l'Archevêque ſacroit les Evêques; les Evêques aſſemblés ſacroient l'Archevêque. Le grand Duc nommoit le Métropolitain de toute la Ruſſie, & ce Métropolitain alloit ſe faire ſacrer à Conſtantinople par le Patriarche.

CHAPITRE IV.

ARTICLE I.

IWAN III, dit le Grand.

Iwan III, dit le Grand. 1462.

IWAN III, monta ſur le Trône de Ruſſie à l'âge de 22 ans. Il avoit l'ame trop élevée pour aller s'humilier devant le Can des Tatars, & lui demander la permiſſion de jouir d'un droit que lui accordoit ſa naiſſance. Reſolu de ſoutenir ce droit par la force des armes, il ne daigna pas même informer le Tatar de ce qui ſe paſſoit

en Russie. Prévoyant que le Prince barbare ne manqueroit pas de regarder cette conduite comme une insulte, & de prendre toutes les précautions possibles pour s'en venger, il se hâta de gagner l'amitié des différens Princes de Russie, afin d'en obtenir les secours nécessaires. Il donna sa sœur Anne en mariage à Basile, Prince de Riazan, & eut pour les autres tous les égards possibles. Il éprouva bien-tôt les effets de sa prudence : Machmet leva une puissante armée pour aller ravager la Russie : il étoit déja sur les bords du Tanaïs, qu'il se disposoit à passer, lorsque plusieurs Knés ou Princes, qui s'étoient réunis au bruit de sa marche, vinrent l'attaquer : ils le battirent & le forcerent de retourner dans ses Etats.

Iwan III, dit le Grand. 1462.

Il gagne l'amitié des différens Princes de Russie.

1465.

On trouve peu de détails sur les premières années du regne de ce Prince. Il paroît qu'il s'occupoit à préparer les grands projets qu'il méditoit. Il assembla des troupes, en forma différens corps, les discipline & les accoutuma à obéir à la voix de ceux qui les commandoient. Lorsqu'il les crut en état de combattre, il voulut que l'amitié des différens Princes de Russie à son égard, se changeât en soumission. Celui de Volodimir osa lui résister : il marcha contre lui, parut & le soumit. Cette prompte expédition intimida les autres ; ils se hâterent d'aller à Moscou lui donner des témoignages de leur obéissance.

1468.

Iwan III n'étoit pas satisfait d'avoir réuni sous sa domination toute la Russie proprement dite ; son ambition le portoit

Iwan III, dit le Grand. 1468.

à des objets plus grands : il vouloit laver dans le sang des Tatars les outrages qu'ils avoient faits à la Russie ; il vouloit que les Russes leur fissent porter le joug à leur tour ; il vouloit enfin que son regne fût l'époque de la grandeur de la Russie.

Sa premiere expédition contre le Royaume de Casan.

Chronique manuscrite.

Il n'attendit pas que le Can allât l'attaquer, & donna ordre à Casimus, un de ses Lieutenans, d'aller le chercher jusque dans Casan, où il s'étoit établi depuis quelques années. Iwan ne réussit pas aussi promptement qu'il l'espéroit : le Can étoit courageux : ses troupes étoient nombreuses & accoutumées à vaincre : il se hâta de les assembler, alla au-devant des Russes, les rencontra sur les bords du Volga, se posta si bien qu'il les empêcha de le passer. Les Russes, voyant que les vivres commençoient à leur manquer, se retirerent. Les Tatars les suivirent en queue & ravagerent tout le pays pour où ils passerent : ils pénétrerent jusqu'à la ville de Halicie, en formerent le siége; mais la garnison, secondée par les habitans, se défendit avec tant de courage, qu'elle fut obligée de le lever.

Les Tatars ravagent la Russie.

Les Tatars, qui n'étoient pas accoutumés à voir les Russes venir les attaquer chez eux, s'armerent tous, formerent plusieurs corps, se rangerent sous différens chefs, & se répandirent dans différens cantons de la Russie. La plus nombreuse horde alla dans le Duché de Riazan, qu'elle ravagea. Les habitans prirent les armes, les attaquerent ; mais les Tatars se défendirent avec tant de courage, qu'ils repousserent les Russes, & en tuerent une partie.

Iwan, qui avoit toute la prudence d'un

Général, prit le parti d'envoyer des troupes dans le pays des Tatars, espérant qu'ils s'y rendroient tous pour le défendre, & qu'ils évacueroient la Russie. Il commença par faire attaquer les Czeremisses, peuple situé à l'occident de Casan : les Tatars volerent à leur secours, comme Iwan l'avoit prévu, livrerent bataille aux Russes, qui en tuerent une grande partie, & se retirerent dans leur pays : ils craignoient que les vivres ne leur manquassent.

Iwan III, dit le Grand. 1468.

L'hyver suivant, les Tatars rentrerent dans la Russie : les Russes avoient un Souverain actif & courageux ; ce n'étoit plus un peuple timide qui trembloit au seul nom de Tatars : ils étoient, au contraire, sans cesse sous les armes & toujours prêts à combattre. Ils se partagerent en différens corps de troupes, poursuivirent les Barbares avec tant de promptitude, qu'ils les joignirent, les battirent, reprirent tout ce qu'ils avoient enlevé, & les forcerent d'évacuer la Russie.

1469.

Les Princes Russes ne songeoient plus à se déchirer comme autrefois ; ils ne mettoient plus de la rivalité qu'à montrer leur courage & leur zéle au grand Duc. Théodore, Prince de Nis-Novogorod, se mit à la tête d'un détachement, alla jusqu'aux portes de Casan, où il surprit les sentinelles, & les tua. Les Tatars, pour se venger, attaquerent la ville de Viatka, s'en emparerent & lui imposerent un tribut; mais lorsqu'ils furent retirés, les habitans envoyerent demander du secours au Grand Duc, en obtinrent, & refuserent de payer le tribut qu'ils avoient promis.

Iwan III, dit le Grand. 1469.

Le grand Duc, impatient de voir que les Tatars ravageoient continuellement ses Etats, résolut de faire un dernier effort pour les soumettre. Il envoya ses deux fils, Georges & André, avec une puissante armée assiéger Casan. Les deux Princes arriverent sous les murs de la ville, sans trouver de résistance, & en formerent le siége. Le Can n'ayant pas assez de forces pour résister, demanda la paix, fournit des vivres & des sommes considérables aux deux Princes, qui leverent le siége, & s'en retournerent dans leur pays. Peu après les habitans d'Ustinga, secondés par un corps de troupes que le grand Duc leur avoit envoyé, allerent brûler les fauxbourgs de Casan. Les Tatars voulurent leur fermer les passages ; mais les Russes se firent jour l'épée à la main, & s'en retournerent dans leur pays, sans avoir perdu beaucoup de monde.

1471.

Les Russes & les Tatars resterent quelques tems tranquilles ; mais c'étoit pour réparer leurs forces, & pour combattre avec plus de fureur qu'auparavant. Le grand Duc fut le plutôt prêt & commença les hostilités : il envoya un détachement de Russes assiéger Sarai, qui appartenoit au Can de Crimée, allié de celui de Casan. Ce dernier fit marcher des troupes pour arrêter les Russes dans leur course ; mais elles furent défaites, & la ville de Sarai fut prise. Le Prince de Novogorod crut qu'il pouvoit profiter des embarras que les Tatars causoient au grand Duc, pour braver la puissance du dernier & augmenter la sienne à lui-même ; il alla

affiéger Uftinga. Iwan avoit l'œil par-tout, & favoit rémédier à tout. Uftinga fut promptement fecourue ; Novogorod ne tarda pas à être emportée, & le vainqueur lui impofa un tribut beaucoup plus onéreux que celui qu'il payoit auparavant.

Iwan III, dit le Grand. 1472.

Machmet, Can des Tatars, voyant qu'il n'étoit plus en état de réfifter au Souverain de la Ruffie, fit une ligue offenfive avec Cafimir III, Roi de Pologne. Efpérant tirer de fon allié tous les fecours dont il auroit befoin, il entra en Ruffie, & s'arrêta fur les bords du Tanaïs pour attendre les troupes auxiliaires de Pologne : mais Cafimir eut befoin de fes troupes pour appaifer des troubles qui s'étoient élevés dans fes Etats, il ne put joindre le Tatar auffi promptement qu'il l'avoit promis. La haine que ce dernier portoit aux Ruffes ne lui permit pas de différer plus long-tems fon expédition : il alla affiéger Alexine, la prit en très-peu de tems, la brûla, avec une partie des habitans. N'ayant pas trouvé de réfiftance, il crut qu'il pouvoit continuer impunément fes ravages, & réfolut, pour cet effet, de paffer l'Occa. Il s'y rendit en diligence, fit jetter un pont fur ce fleuve : mais à peine la moitié de fon armée étoit-elle paffée, que deux Lieutenans du grand Duc arriverent, chacun à la tête d'un corps de troupes affez confidérable, couperent le pont & taillerent en pièces ceux qui étoient paffés. Le Can, furpris de voir l'ennemi fi près de lui, prit la fuite & fe retira dans fes Etats.

Chronique manufcrite.

Iwan III, dit le Grand. 1473.

Le grand Duc exigeoit de la soumission de la part de ses freres ; mais , du côté des intérêts, il leur rendoit toute la justice qui leur étoit dûe. Un de leurs oncles mourut sans enfans ; Iwan partagea sa succession avec eux, de manière qu'aucun n'eut lieu de se plaindre. Comme il aimoit beaucoup Marie, sa mere, il voulut augmenter son appanage, & acheta pour cet effet la part qui échut à André l'aîné, parce qu'elle se trouvoit voisine des terres que Marie possédoit.

1474.

Au commencement de l'année 1474, la ville de Moscou essuya un tremblement de terre si terrible, que la plupart des Eglises furent renversées. Peu de maisons furent détruites, parce qu'elles étoient presque toutes de bois, elles obéirent au mouvement de la terre. Le grand Duc fit venir un Architecte de Venise, pour rebâtir les Edifices qui avoient été renversés.

1475.

Iwan III, voyant que le Prince de Novogorod étoit rebelle à ses ordres, marcha contre lui, à la tête de ses troupes ; prit la ville, après une légere résistance ; mit le Prince en fuite, enleva toutes ses richesses, qui étoient immenses, & emmena à Moscou tous les principaux habitans.

1476.

1477.

Le peuple de Novogorod, fatigué des vexations que les Boïares exerçoient contr'eux, envoyerent une députation au grand Duc pour lui demander justice. Ce Prince, voulant mériter l'estime de ses sujets, parmi lesquels ceux de Novogorod faisoient nombre depuis quelque tems, envoya des Commissaires dans cette ville,

Chronique manuscrite.

avec ordre de lui rendre compte à lui-même des motifs de la dispute qui s'étoit élevée entre les Boïares & le peuple.

Iwan III, dit le Grand, 1478.

Ceux qu'il avoit chargés du soin d'examiner la conduite des Boïares de Novogorod, connoissoient trop bien ses intentions pour oser lui déguiser la vérité. Ils lui disent donc que dans cette malheureuse ville le bas peuple étoit sans cesse en butte à l'avidité des grands ; que sa pauvreté même étoit la cause de sa misere ; que l'argent seul guidoit les jugemens. Cet horrible récit le fit frémir ; il déposa les Boïares & le Gouverneur, & donna leurs places à des gens qu'il crut en état de les remplir.

Ibid.

Marie, mere du grand Duc, sentant que sa fin approchoit, résolut de s'y préparer : elle entra dans un couvent, y prit l'habit de religieuse, & changea son nom de Marie en celui de Marthe.

Pendant qu'Iwan étoit occupé à établir la tranquillité dans Novogorod, le Roi de Casan fit une invasion dans le Duché de Viatka qu'il ravagea : il mit le siége devant la ville, avec la résolution de s'en rendre maître, quelque résistance qu'il y trouvât. Il jugeoit du grand Duc qui regnoit alors, par ceux qui avoient autrefois occupé le trône de Russie ; mais il se trompoit : Iwan avoit des troupes toujours prêtes à exécuter ses ordres ; il les envoya contre le Roi de Casan, qu'elles battirent & mirent en fuite.

Le Prince de Susdal, admirant les vertus du grand Duc, alla le trouver, & lui offrit sa Principauté. Iwan l'accepta & lui

donna en échange la Souveraineté de Novogorod ; mais à condition qu'il lui en feroit hommage, & qu'il se regarderoit comme son vassal.

Iwan III, dit le Grand. 1478.

Iwan III avoit les passions trop violentes pour ne pas chercher à tirer vengeance de l'insulte que le Roi de Casan lui avoit faite en assiégeant Viatka ; il envoya deux de ses Lieutenans ravager ses Etats : ses ordres furent ponctuellement exécutés ; les Russes se disposoient même à assiéger la ville ; mais il survint une pluie si abondante, qu'ils furent obligés d'abandonner leur projet, & le grand Duc fit la paix avec le Roi de Casan à des conditions fort avantageuses.

Ibid.

1479.

Iwan, se voyant tranquille du côté de Casan, envoya ses troupes ravager le pays des Nemetzes, qui avoient fait des incursions dans la Russie, & se rendit à Novogorod, où le peuple le reçut avec les démonstrations de la plus grande joie. Ses freres voulurent profiter de son absence, pour s'emparer de Moscou, & pour y faire élire un d'eux grand Duc ; ils en firent le siége. A cette nouvelle, Iwan fit prendre les armes à une partie des habitans de Novogorod, les joignit aux troupes qu'il avoit avec lui, marcha promptement à Moscou ; à son arrivée, ses freres s'enfuirent. Boris, Prince de Volok, & André, Prince d'Ulgis, craignant le ressentiment du grand Duc, se retirerent en Lithuanie avec leurs femmes & leurs enfans. Iwan fit l'impossible pour les faire revenir : il envoya Bassien, Archevêque de Rostou, leur assurer de sa

1480.

part qu'il oublioit le passé, & qu'il ajouteroit deux villes à leur appanage. Rien ne fut capable de les détourner de leur projet : ils continuerent leur route, & allerent jusqu'à Cracovie ; demanderent du secours au Roi de Pologne contre le grand Duc, leur frere, disant qu'il les traitoit avec la dernière inhumanité, & qu'il les réduisoit au point de n'avoir pas de quoi nourrir leurs femmes & leurs enfans. Ils prièrent ce Monarque de permettre à leurs femmes & à leurs enfans de demeurer à Witespk pendant qu'ils seroient occupés à faire la guerre à leur frere.

Iwan III, dit le Grand. 1480.

Le Roi de Pologne sentit combien il seroit imprudent, s'il aigrissoit, sans aucun sujet légitime, un Monarque aussi puissant & aussi courageux qu'Iwan : il refusa aux deux Princes Russes le service qu'ils lui demandoient, & leur ordonna même de sortir de ses Etats. Ceux-ci connurent alors, mais trop tard, la faute qu'ils avoient commises, en n'acceptant pas les offres que le grand Duc leur avoit faites. Ils envoyerent un Boïare à Moscou, pour demander pardon de leur part à Iwan, & lui promettre qu'ils auroient pour lui la soumission qu'ils lui devoient, s'il vouloit leur permettre de revenir en Russie. Le refus qu'il avoit reçu de leur part, joint aux demandes qu'ils avoient faites au Roi de Pologne, l'avoit offensé : il répondit au Boïare qu'il leur défendoit de mettre le pied dans ses Etats, & lui ordonna à lui-même d'en sortir.

Ahmed, occupé à soutenir de longues guerres contre différentes hordes de Ta-

tars, n'avoit fait aucune invafion en Ruffie : mais fi-tôt qu'il eut fait la paix avec les Tatars, il tourna fes armes contre Iwan, marcha à la tête de fes troupes jufque fur les bords du fleuve Ugra, où il campa, voulant attendre que les eaux fuffent gelées. Iwan envoya fon fils, & fon frere André le jeune, pour lui en difputer le paffage. Les deux armées refterent quelque tems en préfence fans commettre aucune hoftilité l'une contre l'autre. Les Ruffes, voyant que les eaux du fleuve étoient affez gelées pour que les ennemis paffaffent, fortirent de leurs tentes & fe rangerent en ordre de bataille. Les Tatars furent faifis d'une terreur panique, & prirent la fuite ; les Ruffes, craignant que ce ne fût une feinte de la part de l'ennemi, & qu'il ne lui tendît des embûches, décamperent & retournerent à Mofcou.

Iwan III, dit le Grand. 1480.

Chronique manufcrite.

Politique d'Iwan.

Iwan joignoit la politique au courage : inftruit que le Roi de Pologne & Ahmed fe propofoient de réunir leurs forces contre lui, il fit alliance avec un Prince Tatar affez puiffant pour combattre Ahmed, & l'engagea à déclarer la guerre à ce dernier : dans le même-tems il envoya des Ambaffadeurs au Can de Crimée, pour l'avertir que le Roi de Pologne avoit fait alliance avec Ahmed, & qu'ils fe difpofoient tous deux à ravager la Crimée. Le Can étoit bouillant, cet avis feul fuffit pour l'irriter : il entra en Podolie, où il mit tout à feu & à fang. Ce fut ainfi qu'Iwan parvint à ôter de deffus fes bras deux ennnemis formidables qui avoient juré fa

perte. Il alla lui-même chercher Sophie, sa femme, qu'il envoya à Bielozero, lorsqu'il apprit la confédération des Tatars & des Polonois.

Iwan III, dit le Grand. 1480.

Peu après Iwan eut le chagrin de perdre son frere André le jeune, en qui il avoit toujours mis sa confiance, & qui lui avoit dans toutes les occasions, donné les plus grandes marques d'amitié.

1481.

Le grand Duc, toujours animé du désir de joindre le Royaume de Casan à ses Etats, leva une puissante armée pour aller en tenter la conquête; mais le Roi de ce pays lui envoya des députés qui lui apporterent des sommes considérables, & lui promirent, au nom de leur maître, un tribut annuel. La soumission du Monarque de Casan contenta Iwan pour cette fois: il mit les armes bas.

1482.

Iwan, fils aîné du grand Duc, & de Marie, sa première femme, épousa Helene, sœur d'Etienne, Despote de Moldavie, dont il eut, dès la première année de son mariage, un fils qui fût nommé Démétrius.

1483.

Le grand Duc, flatté de voir augmenter sa postérité, alla rendre visite à sa Bru, lui fit toutes les caresses imaginables, & promit de lui donner, après ses relevailles, une garniture de Diamans. Sophie, seconde femme du grand Duc, avoit pour le jeune Prince & pour Helene sa femme, toute la haine que les belles-meres ont ordinairement pour les enfans d'un premier lit; plus le grand Duc leur marquoit d'amitié, plus la haine de la grande Duchesse augmentoit à leur égard. Elle

1484.

Chronique manuscrite.

Iwan III, dit le Grand. 1484.

étoit présente lorsqu'Iwan promit les diamans à sa Bru ; ne pouvant cacher son dépit, elle dit à son mari qu'il étoit affligeant pour elle de voir qu'il avoit plus d'égards pour sa Bru que pour elle-même, & lui demanda les diamans. Le grand Duc, indigné de cette jalousie, lui répondit avec dureté, & la refusa. Sophie, pour se venger de l'outrage qu'elle croyoit avoir reçu de son mari, fouilla dans ses coffres, prit tout l'argent & toutes les pierreries qu'elle y trouva, en donna une partie à son frere, & l'autre à une de ses parentes qui avoit épousé Basile, fils du Duc de Tuere. Si-tôt que le grand Duc s'apperçut qu'on lui avoit pris son argent, il entra en fureur, fit mettre ses esclaves à la question pour savoir d'eux qui avoit eu la hardiesse de fouiller dans ses coffres. Ils lui avouerent que c'étoit la grande Duchesse. Il la fit venir, lui fit les reproches qu'elle méritoit, la força de dire l'emploi qu'elle avoit fait de l'argent. Sur son aveu, il envoya un de ses Lieutenans à la tête d'une armée, pour enlever Basile & sa femme ; Basile, informé de ce qui se passoit à Moscou, se sauva promptement en Pologne. Le Lieutenant d'Iwan retourna à Moscou avec ses troupes.

Plusieurs habitans de Novogorod forment le projet de livrer la ville au Duc de Lithuanie ; Iwan en est informé : il les fait arrêter, les fait fouetter, & les envoie en exil. Siméon, Archevêque de la même ville, ne pouvant réprimer les débauches des habitans, donne sa démission.

Geronce, Métropolitain de la Russie, se voyant accablé d'infirmités, donne aussi sa démission, & se retire dans un couvent avec des richesses immenses qu'il avoit amassées. Le grand Duc offrit sa place à Pasius, ancien Abbé du couvent de S. Sergius; mais celui-ci la refusa, parce qu'il savoit que les Religieux de Russie, menoient une vie fort scandaleuse : il étoit très-difficile de rétablir parmi eux la discipline ecclésiastique : beaucoup de Boïares & de Princes avoient embrassé la vie religieuse, & se livroient aux plus grands désordres. Pasius, étant Abbé de S. Sergius avoit voulu plusieurs fois les faire rentrer dans le devoir : mais loin de l'écouter, ils avoient formé le projet de l'assassiner, & il n'avoit échappé à leurs coups, qu'en abandonnant son Abbaye.

Iwan III, dit le Grand. 1484.

Le grand Duc, informé que Michel, Duc de Tuere, vouloit épouser la fille du Roi de Pologne, lui déclara la guerre; mais Michel, qui ne se sentoit pas assez de forces pour résister à un ennemi si redoutable, lui envoya demander la paix par l'Evêque de Tuere. Iwan l'accorda, à condition que Michel cesseroit de prendre la qualité de grand Duc, qu'il avoit usurpée; qu'il lui céderoit les terres de Novotorsce, & qu'il lui fourniroit des troupes, toutes les fois qu'il auroit la guerre à soutenir contre quelque puissance étrangère.

Iwan, pour conserver sa puissance, avoit un besoin continuel d'argent : il en amassoit quelquefois par des moyens peu légitimes, & qu'il auroit lui-même blâmés dans un autre. Gennadius fut obligé de lui four-

nir deux mille roubles, pour obtenir l'Archevêché de Novogorod.

Iwan III, dit le Grand. 1485.

Pendant que les Tatars de Casan & de Crimée sont occupés à se faire la guerre, le grand Duc acheve de soumettre la Russie à son obéissance.

Plusieurs Boïares quittent Tuere, pour aller s'établir à Moscou. Ils remplissoient en cela les intentions d'Iwan. Lorsqu'un habitant de Moscou enlevoit quelque chose à un habitant de Tuere, le dernier ne pouvoit jamais se faire rendre la justice qui lui étoit dûe; mais si un habitant de Tuere enlevoit quelque chose à un habitant de Moscou, le grand Duc envoyoit sur le champ ordre au Seigneur de Tuere de punir son sujet. Il rendoit par-là le séjour de cette dernière ville insupportable.

Le Duc de Tuere, voyant que le grand Duc cherchoit tous les moyens possibles de l'humilier, implora le secours du Roi de Pologne; il lui proposa de lui livrer son Duché, s'il vouloit le mettre à l'abri des persécutions d'Iwan: mais ses lettres furent interceptées, & portées au grand Duc, qui entra en fureur & jura la perte du Prince de Tuere. Il étoit même charmé de trouver l'occasion de lui faire sentir les effets de sa colere. Michel, Prince de Tuere, étoit frere de Sophie, femme d'Iwan, & celui-ci haïssoit tout ce qui pouvoit lui appartenir, depuis qu'elle avoit pillé son trésor.

Michel fut saisi d'effroi lorsqu'il apprit que les lettres qu'il avoit écrites au Roi de Pologne étoient parvenues à la connoissance du grand Duc, il chargea son Evêque

d'obtenir sa grace ; ce fut envain : Iwan envoya des troupes à Tuere, avec ordre de prendre Michel, & de le lui amener mort ou vif. L'Evêque se hâta d'informer Michel de ce qui se passoit, & ce Prince se sauva en Pologne.

Iwan III, dit le Grand. 1486.

Les habitans de Casan offrent la couronne de leur pays au fils du Grand Duc.

Pendant qu'Iwan exerçoit sa vengeance contre son beau-frere, les Tatars continuoient leurs guerres les uns contre les autres. Les principaux habitans de Casan, fatigués des malheurs auxquels leur patrie se trouvoit exposée, envoyerent proposer à Iwan de reconnoître son fils aîné pour Roi. Iwan accepta leur offre & envoya son fils avec une armée à Casan : mais celui qui occupoit alors le trône de ce pays venoit de remporter une victoire complette sur les Tatars de Crimée ; il rencontra le Prince Russe, le battit & le força de retourner à Moscou.

Le Roi de Pologne, ne voulant pas irriter contre lui le grand Duc, lui envoya dire que Michel, Prince de Tuere, étoit dans ses Etats, & lui offrit en même-tems de le lui livrer. Iwan fit réflexion que son honneur ne lui permettoit pas de faire périr son beau-frere : il le laissa en Pologne, & envoya une armée pour soumettre le Duché de Tuere, & pour le joindre à son Domaine. Il chargea celui qui la commandoit de lui envoyer tous les parens de Michel. On commença par se saisir de sa mere, qu'il exila à Pereslave, parce qu'elle avoit engagé la grande Duchesse sa fille à prendre le trésor du grand Duc & à lui en donner une partie, qu'elle avoit dissipée. Le grand Duc, voyant ses affaires termi-

nées du côté du Duché de Tuere, dont il se trouvoit paisible possesseur, résolut d'entreprendre la conquête du Royaume de Casan. Il fit pour cet effet tous les préparatifs nécessaires, mit ses plus habiles généraux à la tête d'une armée formidable, & leur donna ordre d'aller droit à la Capitale. Il espéroit que le reste du pays ne tiendroit pas long-tems lorsque cette ville seroit prise. Les généraux Russes exécuterent scrupuleusement les ordres de leur Souverain : ils battirent une armée de Tatars qui se présenta pour les arrêter dans leur marche, allerent ensuite mettre le siége devant Casan, qu'ils emporterent, &, pour ne pas donner au Roi le tems de se reconnoître, ils le poursuivirent de place en place.

Iwan III, dit le Grand. 1486.

Casan est pris par les Russes.

Plusieurs Boïares dirent à André, Prince d'Uglis, que le grand Duc étoit irrité contre lui, & qu'il se proposoit d'envoyer des troupes dans son Duché pour le prendre & l'amener à Moscou, où il le feroit périr. André se proposa d'abord de passer en Pologne, refuge ordinaire des Russes disgraciés; mais il fit réflexion que le grand Duc étoit étoit trop équitable pour concevoir de la haine contre quelqu'un qui ne l'avoit point offensé. Il envoya un de ses parens à Moscou pour demander à Iwan quel étoit le sujet de sa colere; Iwan répondit qu'il ignoroit ce qu'on vouloit lui dire & qu'il n'avoit aucun sujet de se plaindre du Prince d'Uglis. Il ajouta qu'il vouloit qu'André lui fît connoître ceux qui avoient imaginé ce mensonge. André lui obéit, & les Boïares reçurent le knout. On fit subir le

1488.

Chronique manuscrite.

le même châtiment dans le marché, au milieu du peuple, à plusieurs Prêtres que le Métropolitain Gennadius accusa de s'être enivrés & d'avoir, pendant leur ivresse, manqué de respect aux images.

Iwan III, dit le Grand. 1488.

Des Prêtres subissent publiquement le Knout.

Iwan, instruit que les habitans de Novogorod avoient formé le projet d'assassiner le Gouverneur qu'il y avoit établi, se rendit dans cette ville, fit fouiller dans toutes les maisons, enleva l'or & l'argent qu'il y trouva, sans épargner même le Palais de l'Archevêque. Comme cette ville étoit très-marchande, elle possedoit des richesses immenses. Plusieurs écrivains assurent qu'Iwan y trouva de quoi charger trois chariots d'or, d'argent & de pierreries, sans parler des effets d'or & d'argent, dont le nombre étoit immense. Il fit encore enlever deux mille des plus mutins, & les envoya à Moscou, avec défense, sous peine de la vie, de retourner à Novogorod.

Ce Prince s'occupoit pendant l'hyver à établir la tranquillité & le bon ordre dans ses Etats : pendant l'été la guerre seule fixoit son attention. Si-tôt que le froid cessa, il alla se mettre à la tête de son armée, qui étoit dans le Royaume de Casan, poursuivit le Roi de ce pays avec tant d'ardeur, qu'il le joignit, le fit prisonnier, l'envoya en exil à Vologda & prit le titre de Roi de Casan.

La plus grande partie de Moscou fut réduite en cendres vers la fin de l'année 1488. Le grand Duc la fit réparer avec toute la promptitude possible : il fit rebâtir, à peu près dans le même-tems, celle de Bielozero.

Iwan, voyant que les habitans de Novo-

Iwan III, dit le Grand. 1494.

gorod étoient toujours prêts à se révolter, en transplanta la plus grande partie dans différentes villes de la Russie, dont il envoya les habitans à Novogorod. Ce Prince, ayant reçu quelques mécontentemens du Duc de Lithuanie, au sujet des limites des deux Etats, envoya des troupes dans ce Duché pour le ravager : mais les Lithuaniens les surprirent dans un défilé, & les taillerent en pièces.

André, Duc de Lithuanie, persuadé qu'il succcomberoit tôt ou tard sous la puissance du grand Duc, lui envoya des Ambassadeurs, pour convenir à l'amiable des limites de leurs Etats. Pendant qu'on est occupé à cet arrangement, deux Seigneurs Polonois, Siméon & Jean, son neveu, passent au service des Russes, & livrent au grand Duc les villes de Serpeska & de Viasma. André les reprit; mais le grand Duc les assiégea avec une armée formidable, s'en empara, & y mit une nombreuse garnison.

Plusieurs fils de ces petits Ducs qui avoient possédé leur Duché en toute souveraineté, voulurent se révolter & jouir de la même puissance qui avoit appartenu à leur pere : mais Iwan étoit trop actif pour qu'ils pussent réussir dans leur entreprise; il les fit tous rentrer dans le devoir.

Le Roi de Pologne veut faire empoisonner, ou assassiner Iwan.

Casimir III, Roi de Pologne, effrayé de la puissance du grand Duc de Russie, qui étendoit tous les jours sa domination en Lithuanie, résolut de le faire périr, & chargea de cette horrible commission Jean Lukomski, qui se rendit à Moscou dans le dessein d'empoisonner, ou d'assassiner Iwan. Lukomski fut assez imprudent pour

faire part de son projet à un des gardes du grand Duc: celui-ci, fidéle à son devoir, alla sur le champ en avertir son maître. On mit Lukomski à la question, il avoua son crime & fut brûlé vif. On découvrit dans le même tems une conjuration formée par deux Bourgeois de Smolensko : ils avoient promis au Duc de Lithuanie de lui livrer la ville, & entretenoient correspondance avec lui. On intercepta plusieurs de leurs lettres; ils furent bien-tôt condamnés & exécutés.

Iwan III, dit le Grand. 1493.

Iwan avoit l'ame élevée, il vouloit faire alliance avec les Puissances de l'Europe, & leur envoyoit souvent des Ambassadeurs. Il en envoya l'année 1493 au Duc de Masovie, au Roi de Danemarck, à la République de Venise, à Maximilien, Empereur d'Allemagne, &c. Les Monarques & les Républiques lui en renvoyerent & lui firent demander son amitié.

Chronique manuscrite.

André l'aîné, frere du grand Duc, mourut en prison: il y avoit passé deux ans, & quarante-sept jours. C'étoit un esprit inquiet & jaloux : il avoit voulu plusieurs fois soulever les peuples contre Iwan.

Tout céde enfin à la puissance d'Iwan. André, ce Duc de Lithuanie qui avoit toujours eu les armes à la main contre lui, reconnoît sa puissance & s'y soumet. Il lui envoie des Ambassadeurs pour demander la paix, & lui céde les villes de Serpska, de Viasma & de Mezeska. Voulant lier une étroite amitié avec Iwan, il lui fit demander en mariage sa fille Helene. Le grand Duc la lui accorda, mais à condition qu'on lui laisseroit la liberté de suivre le rit grec.

Ce fut même un des articles du traité de paix.

Iwan III, dit le Grand. 1494.

Vers le commencement du mois de Mai, Sozime, Métropolitain de la Russie s'enivra au point qu'il causa beaucoup de scandale dans l'Eglise : il fut déposé le 17 du même mois & relegué dans le couvent de S. Sergius.

Iwan ne songeoit pas seulement à étendre ses Etats ; il prenoit toutes les précautions nécessaires pour les conserver. Il fit venir de Milan & de Venise des gens capables de fabriquer des canons & de construire des forteresses.

Les Ambassadeurs d'Alexandre, Duc de Lithuanie, arriverent le 6 Janvier à Moscou, & prièrent le grand Duc de permettre qu'ils emmenassent Helene, sa fille, qui avoit été promise en mariage à André: Iwan aimoit Helene, il lui donna des marques de la plus grande tendresse ; la fit conduire par trois de ses parens, par les femmes qui avoient coutume de la servir, & envoya avec elles un Chapelain Grec. Le Duc de Lithuanie alla au-devant d'elle jusqu'à Vilna, où ils furent mariés dans une Eglise du rit Romain, par Stanislas, Evêque de la ville, & par un Prêtre Grec. Lorsque le Duc & la Duchesse de Lithuanie furent arrivés à Cracovie, le Duc fit des présens magnifiques aux Russes qui avoient accompagné Helene, & les renvoya à Moscou. La Duchesse retint auprès d'elle ses trois parens ; mais Alexandre les renvoya bien-tôt, & proposa à la Duchesse d'embrasser la religion Romaine. Sur son refus, il la traita avec dureté : cette Princesse

fit connoître à son Pere les mauvais traitemens qu'elle recevoit de son mari. Iwan envoya des Ambassadeurs au Duc de Lithuanie; ils lui dirent que le grand Duc iroit à la tête de cent mille hommes venger sa fille. André savoit qu'Iwan étoit courageux : la crainte le saisit : il répondit avec soumission aux Ambassadeurs Russes, & Helene fut heureuse.

Iwan III, dit le Grand. 1494.

Les Grecs, mécontens de la domination des Turcs, alloient en foule se ranger sous celle d'Iwan. Il les recevoit avec bonté, & leur donnoit des revenus pour vivre d'une manière proportionnée à leur naissance. Le regne d'Iwan III est l'époque de la grandeur de l'Empire Russe. Tous ces petits Ducs qui la déchiroient par des guerres continuelles furent soumis. Les Tatars de Casan reçurent des Rois de sa main, & lui payerent tribut.

1495.

Le regne d'Iwan III, est l'époque de la grandeur de l'Empire Russe.

Mamuk, Souverain d'une horde de Tatars, trouva le moyen d'exciter les habitans du Royaume de Casan, contre Machmet leur Roi. Le grand Duc de Russie, qui avoit rétabli le dernier dans ses Etats, & qui en tiroit un tribut considérable, crut que son intérêt & son honneur demandoient qu'il le secourut : il lui envoya une armée de soixante mille hommes, commandée par Siméon Riapalouski. Les habitans de Casan, effrayés rentrerent dans le devoir, & Mamuk, qui se préparoit à faire une invasion dans le Royaume de Casan, se hâta de mettre les armes bas. Mahmet, croyant qu'il n'avoit plus besoin des Russes, fit des présens à leurs Officiers & les renvoya : mais si

Iwan III, dit le Grand. 1495.

tôt qu'ils furent partis, les rebelles de Casan en avertirent Mamuk, qui se mit promptement à la tête de ses troupes & alla droit à Casan qu'il prit, sans trouver la moindre résistance: Mahmet se sauva à Moscou; le grand Duc lui donna des revenus suffisans pour vivre d'une manière conforme à son rang. Mamuk avoit profité de la trahison des habitans de Casan; mais il les punit, fit périr les chefs de la révolte, & en fit mettre une grande partie en prison. Les principaux de la nation souleverent le peuple contre lui, le chasserent & envoyerent demander un Roi au grand Duc. Iwan leur envoya Abdylletiph, frere de Mahmet, avec des troupes assez nombreuses pour le soutenir, Mamuk se retira dans ses Etats, & ne songea plus à la conquête de Casan. Les Tatars de Crimée dépouillent des Ambassadeurs qu'Iwan avoit envoyés à Etienne, Despote de Moldavie. Le grand Duc, à cette nouvelle, devient furieux, & envoie dire au Can qu'il ira avec ses troupes chercher ce qu'on a pris à ses Ambassadeurs. Le Can effrayé lui renvoie une partie des effets volés, & paye l'autre.

Les Suedois font une invasion en Russie, assiégent Iwanogrod, & la ravagent. Iwan avoit envoyé une armée au secours de cette ville: mais celui qui la commandoit étoit un lâche, il n'osa livrer bataille aux Suedois, & laissa prendre la ville. Iwan confisqua son bien, & l'exila.

Le grand Duc, informé que les Turcs faisoient des conquêtes rapides dans l'A-

sie, envoya des Ambassadeurs à leur Empereur, pour faire alliance avec lui. Soit que Bajazet n'eût pas le dessein de tourner ses armes du côté du Nord, soit qu'il eût le désir d'avoir pour allié un Monarque dont on lui avoit vanté la valeur, il reçut les Russes avec toutes les marques possibles d'affection, & leur promit d'entretenir toujours une étroite amitié avec leur Souverain. Pendant qu'Iwan songeoit à augmenter le nombre de ses alliés, Albert III, Roi de Pologne, réunit ses forces à celles d'André, Duc de Lithuanie, pour faire une invasion en Moldavie. Comme Etienne, Despote de ce pays, avoit donné sa fille en mariage au fils du grand Duc de Russie, il le fit avertir du danger qui le menaçoit, & lui demanda du secours. Iwan se trouva embarrassé dans le choix du parti qu'il devoit prendre. Etienne, comme beau-pere de son fils, avoit droit d'espérer son appui. André avoit épousé la fille du grand Duc; il ne devoit pas trouver un ennemi dans son beau-pere. Iwan avoit l'esprit juste; il sentit bien-tôt ce qu'il avoit à faire; envoya des Ambassadeurs au Duc de Lithuanie, pour l'avertir de se souvenir de l'alliance qu'ils avoient faite ensemble, & qu'il la romproit s'il attaquoit le Despote de Moldavie qui étoit aussi son allié.

Iwan III, dit le Grand. 1495.

La crainte de déplaire au grand Duc fut un motif suffisant pour empêcher André de fournir des troupes à son frere. Cette défection n'arrêta pas Albert dans l'exécution de son projet : il entra en Moldavie à la tête d'une armée composée

Chronique manuscrite. Martin Cromer, *ubi suprà.*

Iwan III, dit le Grand. 1496.

de soldats d'élite. Il espéroit que les Valaques, d'un côté effrayés à la vue de ses troupes, de l'autre mécontens de la domination tyrannique d'Etienne, se rangeroient volontiers sous son obéissance. Dans cette idée il faisoit mettre en liberté tous les prisonniers que les Polonois prenoient. Quoiqu'Albert eût une armée de quatre-vingt mille hommes, qu'il eût une provision suffisante de munitions de guerre & de bouche, il ne prit aucune villes; les Valaques, contre son attente, se défendoient avec la plus grande opiniâtreté. Etienne, apprenant qu'ils étoient occupés au siége d'une ville qu'ils ne pouvoient prendre, quoiqu'ils y employassent les plus grands efforts, résolut de les attaquer. Pour cet effet, il assembla ses troupes, marcha au travers des forêts, où il se tint toujours à couvert. Lorsqu'il se vit à peu de distance de l'ennemi, il se campa de manière que l'épaisseur des arbres cachoit son armée. De-là il savoit tout ce qui se passoit dans le camp Polonois, envoyoit des détachemens qui enlevoient tous leurs convois: souvent il les attaquoit à l'improviste, & en tuoit une multitude incroyable. Il faisoit si bien garder les passages, qu'il n'arrivoit dans le camp ennemi ni vivres ni fourrages: la famine s'y mit bien-tôt; les soldats Polonois murmurerent contre leur Roi, & le menacerent de l'abandonner. Le Roi de Hongrie, ayant peur que celui de Pologne ne réduisît Etienne au désespoir & ne le forçât d'appeller les Turcs à son secours, envoya des Ambassadeurs au

Guerre entre les Polonois & les Valaques.

camp des Polonois, pour leur faire connoître qu'il étoit de leur intérêt de ne pas réduire un homme aussi brave qu'Etienne, au point de faire alliance avec le Turc, leur ennemi commun. La position dans laquelle se trouvoit Albert étoit trop critique, pour qu'il n'acceptât pas la médiation du Roi de Hongrie. Il y eut donc des négociations entre le Roi de Pologne & le Despote de Moldavie: mais, comme ils n'étoient pas d'accord sur les conditions de la paix, ils convinrent de faire une trêve, pendant laquelle ils arrangeroient leurs différens.

Iwan III, dit le Grand. 1496.

Tout acte d'hostilité cessa dès ce moment, & les Polonois firent les préparatifs de leur départ. Etienne, informé qu'ils vouloient prendre une route différente de celle qu'ils avoient suivi en venant, les fit avertir qu'ils devoient retourner par l'ancienne, parce que l'autre étoit remplie de forêts & de rochers, où les paysans, qui étoient très-féroces, ne manqueroient pas d'assassiner tous les soldats qui s'écarteroient du corps de l'armée. Les Polonois n'écouterent pas cet avis: ils crurent y découvrir de la mauvaise foi, & prirent le chemin qu'ils s'étoient proposé de prendre, pillerent le pays par où ils passerent, & insulterent tous ceux qu'ils rencontrerent. Le quatrième jour ils arriverent auprès de Busk: là se trouvoit une forêt fort épaisse, & d'une étendue assez considérable. Pour la traverser, il n'y avoit qu'un sentier pratiqué au travers des rochers escarpés. Albert, voyant que toute son

Iwan III, dit le Grand. 1496.

armée ne pouvoit le paſſer en un jour ; fit dreſſer des tentes à l'entrée de ce ſentier, & ordonna aux meilleures troupes de ſon armée de paſſer les premières : elles traverſerent la forêt ſans aucun obſtacle. Le lendemain un autre corps partit avec le canon & les bagages : le reſte de l'armée accompagnoit le Roi, & obſervoit auſſi peu d'ordre que s'il eût été en pleine paix. Le Duc de Moldavie n'étoit pas loin : il avoit toujours ſuivi les Polonois par des ſentiers qui lui étoient à lui ſeul connus : lorſqu'il vit les bagages du Roi embarraſſés au milieu de la forêt, il donna ordre à ſes troupes, qui étoient en embuſcade, d'attaquer ceux qui les conduiſoient : bien-tôt il parut lui-même à la tête d'une troupe d'élite, compoſée d'Infanterie & de cavalerie, fit renverſer les arbres, qu'il avoit à moitié coupés, & empêcha ceux qui étoient partis les premiers de revenir, & ceux qui étoient reſtés derrière d'arriver. Il prit les Polonois en queue & en flanc. Ceux-ci furent étonnés, mais ils ne furent pas effrayés ; ils mirent les armes à la main : dans ce tumulte, chacun ne ſonge à combattre que pour ſoi : on n'eſt guidé par aucun drapeau ; on n'eſt commandé par aucun Officier : le déſeſpoir ſeul ſert de guide aux Polonois. Il ſemble que la nature eſt en fureur dans la forêt de Busk. Les grincemens de ceux qui combattent, les gémiſſemens de ceux qui meurent, le choc des armes, le bruit des inſtrumens de guerre, tout annonce l'horreur : elle eſt encore augmentée par les échos de

Les Polonois ſont battus.

la forêt. Les Polonois, voyant qu'ils ne recevoient aucuns secours humains, implorerent ceux du Ciel; leurs voix entrecoupées, leurs expressions mal articulées annonçoient la frayeur dont ils étoient saisis. Albert, pénétré de douleur de voir périr, par son imprudence, la plus grande partie de son armée, donna ordre à ses gardes de franchir tous les obstacles pour secourir ceux que les Valaques accabloient. La garde du Roi étoit, comme dans tous les autres Etats, composée de troupes d'élite : elle exécuta promptement les ordres du Monarque, & lorsqu'elle se vit dans un endroit assez découvert pour combattre, elle fit retentir l'air du bruit de ses armes & de ses trompettes: Etienne, se doutant bien que c'étoit du secours qui arrivoit à ceux qu'il combattoit, alla promptement du côté où il entendoit le bruit. Les gardes soutinrent son premier choc avec fermeté; le combat devint opiniâtre, & ceux qui étoient dans le défilé allerent joindre ceux qui en étoient sortis: les gardes du Roi, en ayant été informés, se battirent en retraite, & se réunirent au corps de l'armée, qui étoit hors de la forêt. Etienne, en habile général, harcela toujours les Polonois, & en détruisit presqu'autant dans la fuite qu'il en avoit fait périr dans la forêt. Albert eut la honte de perdre dans cette expédition ses meilleures troupes, son canon & ses bagages. Il y auroit péri, si le grand Duc de Russie, craignant qu'une victoire si complette n'excitât trop le courage d'Etienne, n'eût envoyé du

secours aux Polonois, pour les soutenir dans leur marche.

Iwan III, dit le Grand. 1497.

Pendant qu'Iwan s'occupoit de ce qui se passoit au-delà de ses Etats, il étoit en butte à tous les chagrins domestiques. Sa femme Sophie, toujours jalouse des marques d'amitié qu'il donnoit à Démétrius son petit-fils, supposa des vices à cet enfant, lui imputa des crimes & le rendit odieux au grand Duc. Pour préparer le coup qu'elle méditoit, elle avoit su, par des complaisances affectées & une douceur simulée, regagner le cœur de son mari. Un jour, dans ces épanchemens, où une femme & un mari goûtent le plaisir mutuel de s'aimer & de se posséder, Sophie peignit Démétrius sous les couleurs les plus noires, & dit au grand Duc, qu'il seroit honteux pour lui d'avoir un pareil successeur, qui n'avoit ni assez de talens, ni l'ame assez élevée pour soutenir l'éclat qu'il venoit de donner au nom Russe: Basile seul, ajouta-t-elle, en est capable; Iwan aimoit Démétrius, sa douceur se changea tout-à-coup en fureur. Il dit à Sophie de s'éloigner de sa présence & d'emmener Basile avec elle, prit le jeune Démétrius entre ses bras, & lui prodigua toutes les caresses d'un pere tendre. Sa tendresse allumoit sa fureur contre Sophie & contre Basile: elle le rendit cruel: il fit trancher la tête à ceux qui avoient le plus de part à leur amitié. Sophie étoit adroite: elle attendit que la colere de son mari fût calmée; &, pour exécuter son projet, prit une route différente de celle qu'elle avoit suivie. Elle

Chronique manuscrite.

commença par regagner la confiance d'Iwan, cessa de blâmer Démétrius en sa présence; mais elle lui faisoit l'éloge de Basile, toutes les fois que l'occasion s'en présentoit. Basile avoit effectivement beaucoup d'avantages sur Démétrius : il étoit grand, bien pris dans sa taille; toutes les graces de la jeunesse étoient répandues sur sa figure; son esprit se développoit tous les jours. Tant de perfections vantées par une femme aimable & aimée augmentoient aux yeux d'un mari. Le grand Duc donna bien-tôt toute sa tendresse à Basile, & n'eut plus que de la commisération pour Démétrius. L'adroite Sophie l'attendoit-là : elle lui dit un jour, qu'il faisoit lui-même l'éloge de Basile : « Seigneur, il a votre taille, votre maintien, votre air majestueux, vos traits, » votre son de voix : enfin c'est vous-» même : je vous aime en sa personne, » & je murmure contre les loix qui ne » souffrent pas qu'il soit votre successeur. » Si le Ciel m'affligeoit au point de me » priver de mon mari, il revivroit dans » mon fils; sa présence calmeroit mes » douleurs; en lui je reverrois Iwan. » Le grand Duc laissa couler des larmes : elles avertirent Sophie de ce qu'elle pouvoit demander. Elle continua son discours en ces termes : « Vous blâmâtes, il y a » quelque tems, ma tendresse pour Basi-» le : Seigneur, étoit-il moins aimable » alors? n'étoit-il pas le fils d'Iwan? la » nature ne l'avoit-elle pas fait à votre » image? Iwan est sur le trône; les Rus-» ses, en le voyant, reconnoissent leur

» Souverain : le monde entier connoît ses » vertus, & l'admire : ces mêmes vertus » sont transmises à son fils ; mais pour les » faire briller, il faut être, comme Iwan, » sur le trône, & Basile n'y sera pas. Seigneur, je sens ce que votre gloire, & » l'intérêt de vos peuples demandent ; mais » mon respect pour vous, mon amour » m'imposent silence. »

Iwan III, dit le Grand. 1497.

Iwan force son petit-fils Démétrius à renoncer à la qualité de grand Duc.

Iwan étoit trop bien attaqué, pour pouvoir résister : Démétrius fut sacrifié. Le grand Duc fit assembler un synode, à la tête duquel se trouva le Métropolitain Siméon, & força le malheureux Démétrius de jurer en leur présence qu'il renonçoit à la dignité de grand Duc. Tout le monde admira la conduite d'Iwan ; mais c'étoit un crime : Démétrius à l'âge de quatorze ans ne pouvoit avoir commis une action qui méritât un pareil châtiment : la nature & les loix reçues depuis quelque tems en Russie lui donnoient droit au trône ; on ne pouvoit, selon la justice, l'en priver. Iwan le grand fut un jeune homme ce jour-là ; il sacrifia son devoir à l'amour.

Plusieurs Boïares, jaloux de la puissance du grand Duc, formerent une conjuration contre lui ; mais il étoit aimé du peuple ; bientôt il fut averti de ce qui se tramoit contre sa personne ; les complices furent découverts. Il fit trancher la tête aux uns, & exila les autres.

Iwan vouloit policer les Russes : il attiroit dans ses Etats tous les étrangers qui avoient quelque talent. Il envoya des Ambassadeurs en Hongrie, en Pologne & à Vienne, pour engager ces Puissances à

faire commerce avec ses sujets, & pour leur promettre en même tems que les marchands qui viendroient dans ses Etats, seroient appuyés de toute sa protection. Il vint à Moscou des Architectes Italiens qui rebâtirent le palais du grand Duc.

Iwan III, dit le Grand. 1498.

Le Monarque de Russie, pour récompenser ses Officiers qui lui avoient donné tant de preuves de courage & de fidélité, engagea Siméon, Métropolitain de toute la Russie, à leur accorder les terres qui appartenoient à l'Evêque & aux Moines d'Euthine.

1499.

Abdiletif, Roi de Casan, informé qu'Aczalac, frere de Mamuc, avoit levé une puissante armée de Tatars pour l'attaquer, envoie demander du secours au grand Duc. Celui-ci donna ordre à Theodore de se mettre à la tête d'une armée, & de marcher promptement du côté de Casan : les Tatars, à l'arrivée des Russes, décamperent promptement.

Les Cosaques croyant qu'Iwan n'avoit pas un nombre de troupes suffisant pour leur opposer, entrerent dans la Russie, & ravagerent tout le pays par où ils passerent. Le grand Duc étoit trop prudent pour qu'on pût le prendre au dépourvu : il envoya sur le champ une armée contre les Cosaques, qui furent taillés en pièces.

1500.

Iwan étoit admiré de tous ses voisins, qui s'empressoient à lui donner des témoignages de leur estime. On vit au commencement de l'année 1500, des Ambassadeurs de différentes nations à Moscou. Des Polonois, des Danois, des Lithuaniens, des Hongrois, des Turcs & des Perses. Ces

honneurs lui causoient sans doute de la satisfaction : mais elle fut troublée par la mort de sa fille Theodosie, & de sa sœur Anne.

Iwan III, dit le Grand. 1500.

Helene, fille du grand Duc, fit avertir son pere qu'André Duc de Lithuanie continuoit toujours à la persécuter au sujet de la religion. Iwan, à cette nouvelle, entra en fureur jura qu'il ravageroit la Lithuanie, qu'il en feroit un désert où l'on ne trouveroit ni hommes, ni maisons, ni arbres. Pour satisfaire sa vengeance, il leva trois armées, & les envoya en Lithuanie par trois endroits différens. André demanda du secours aux Polonois, aux Bohémiens & aux Moraviens : croyant avoir un nombre de troupes suffisant pour faire face à l'ennemi, il alla le chercher, rencontra une des armées Russes; mais il fut battu, & la plûpart de ses Officiers resterent sur le champ de bataille. Pendant que cette armée le battoit d'un côté, les deux autres ravageoient ses Etats. Voyant enfin qu'il n'étoit pas en état de résister à un ennemi si puissant que l'étoit Iwan, il demanda la paix & promit de laisser à Helene le libre exercice de sa religion. La colere d'Iwan étoit calmée, il accorda la paix à son gendre, à condition qu'on laisseroit à sa fille la liberté de suivre le rit Grec, & qu'on lui abandonneroit les villes qu'il venoit de conquérir. Le traité fut signé de part & d'autre, & la paix se rétablit entre les deux nations.

Iwan, toujours rempli du desir d'embellir Moscou, fit rebâtir le couvent de S. Michel.

Ce n'étoit pas assez pour Sophie d'avoir amené le grand Duc au point de forcer le malheureux Démétrius à renoncer au trône ; elle demandoit sa mort. Iwan ne voulut pas commettre un crime si horrible ; il fit enfermer dans une étroite prison Démétrius & Helene, mere de cet enfant infortuné, & défendit qu'on prononçât leur nom dans les prières publiques. Trois jours après, il désigna Basile pour son successeur.

Iwan III, dit le Grand. 1502.

Iwan, ayant appris qu'André, Duc de Lithuanie, avoit été proclamé Roi de Pologne après la mort d'Albert, & que sa fille Helene n'avoit pas reçu les honneurs qui étoient dûs en pareille occasion à la Reine de Pologne, parce qu'elle professoit la religion Grecque, envoya son troisième fils Démétrius en Lithuanie à la tête d'une nombreuse armée, pour venger l'insulte faite à sa sœur. Démétrius ravagea tout le territoire de Smolensko, mit le siége devant cette ville; mais étant informé qu'Alexandre venoit au secours des assiégés avec toutes les forces de la Pologne, il leva le siége & repassa en Russie. Peu de tems après, André envoya des Ambassadeurs à Moscou pour proposer au grand Duc de faire une tréve : la proposition fut acceptée, à condition que les prisonniers seroient rendus de part & d'autre.

Chronique manuscrite.

Martinus Cromerus.

Sophie, cette implacable ennemie du jeune Démétrius, mourut le 7 Avril 1502. Avant de mourir, elle engagea son mari à lui promettre qu'il laisseroit la succession à son fils Basile. Iwan parcourut une partie de ses Etats avec son fils Basile, afin

que les peuples le reconnussent pour son successeur.

Iwan III, dit le Grand. 1502.

Gennade, Archevêque de Novogorod, poussoit l'avarice au point d'exiger des sommes considérables pour administrer la prêtrise. Iwan, indigné de cette profanation, le fit déposer par le Métropolitain, & le condamna à passer le reste de ses jours dans le couvent de S. Michel.

1503.

Les Russes étoient tellement attachés à leur religion, que la moindre marque d'hérésie chez eux étoit puni de mort. Un Secrétaire d'Etat, & un Archimandrite, ou Abbé d'un couvent, furent brûlés vifs dans la place publique de Moscou pour un crime de cette espèce. Le fanatisme a toujours accompagné la barbarie.

Châtiment rigoureux.

Le grand Duc sentant sa fin approcher, se reprocha l'injustice qu'il avoit commise à l'égard de son petit-fils Démétrius : il le fit sortir de prison & le rétablit dans tous ses droits.

1505. Mort d'Iwan.

Iwan mourut le 27 Octobre 1505, à l'âge de soixante-six ans & neuf mois, après en avoir regné quarante-trois & sept mois. Il avoit épousé en premières nôces Marie, fille de Boris, Duc de Tuere, & en secondes Sophie, fille de Thomas, lequel étoit fils de Manuel Paleologue, & Despote d'Achaie. Il eut de Marie, Jean, pere de cet infortuné Démétrius; & de Sophie, Basile qui lui succéda, George, André, Jean, Siméon, Helene qui fut mariée à André, Duc de Lithuanie, Théodosie mariée au Duc de Cholmskoi, & Eudocie, qui épousa un Prince Tatar.

M. de Straklenberg s'est trompé lorsqu'il

a dit qu'Iwan le Grand fut le premier Souverain de la Russie qui prit le titre de Czar. Ce Prince conserva toujours celui de grand Duç. Il ne se fit point encore couronner Roi de Casan, comme le même Auteur le dit. Il conquit ce Royaume, & exila celui qui le possédoit, il est vrai; mais il y établit un autre Roi, & se contenta de lui imposer un tribut; & lorsque les habitans de ce pays étoient mécontens de leur Monarque, ils en demandoient un autre au grand Duc, qui leur en donnoit toujours un de leur nation. Enfin il faisoit à Casan ce que le Can des Tatars avoit fait en Russie pendant plusieurs siècles.

Iwan III, dit le Grand. 1506.

Iwan III est à juste titre nommé Iwan le Grand. Il avoit tous les talens qui font les héros. La nature, pour ne lui être pas favorable à demi, lui avoit donné une figure noble, une taille majestueuse; une santé robuste, & une force de corps extraordinaire. Il avoit l'esprit souple, adroit, vaste & insinuant. Un courage intrépide lui faisoit braver les dangers; mais une prudence consommée les lui faisoit éviter. Il forma le projet de soumettre tous les petits Souverains de la Russie, gagna les uns par caresses, intimida les autres par des menaces, & subjugua ceux qui lui résisterent. Le fier Polonois fut humilié, l'intrépide Tatar accablé, les bornes de la Russie furent reculées de tous côtés, tous ses voisins devinrent ses tributaires.

Iwan ne bornoit pas son ambition à faire des conquêtes; il vouloit embellir ses Etats, y construisoit des Edifices publics; il vouloit encore policer ses sujets, & at-

Iwan III, dit le Grand. 1506.

tiroit à Moscou les étrangers qu'il savoit avoir du mérite. Enfin Iwan III, semble avoir eu quelques étincelles du génie qui devoit inspirer Pierre le Grand.

ARTICLE II.

BASILE IV.

Basile IV. 1506.

AUSSI-TÔT qu'Iwan fut mort, Basile fit remettre en prison l'infortuné Démétrius, son neveu, l'y laissa, monta sur le trône de Russie, & envoya un Ambassadeur à Mendi-Geri, Can de Crimée, pour l'informer de la mort d'Iwan & pour confirmer la paix qui étoit établie entre les deux nations.

Quelques mois après, Mendi-Geri renvoya l'ambassadeur de Russie & le fit accompagner par deux de ses sujets, qu'il chargea de présenter au grand Duc un Traité de paix signé de sa main, avec ordre d'en demander un pareil à ce Prince, & signé de la sienne. Ce Traité étoit conçu en termes qui offenserent la fierté de Basile : il dit aux Ambassadeurs de Crimée, qu'il prétendoit que le Can leur maître lui en envoyât un conçu dans les mêmes termes que celui qu'il avoit envoyé au grand Duc Iwan. Il ajouta : « si Mendi-Geri ne fait pas » ce que je lui demande, j'irai moi-même » le chercher avec cent mille hommes, ils » sont tout prêts. » Lorsqu'un Monarque puissant parle ainsi, il est rare qu'on lui refuse ce qu'il demande : Mendi-Geri ne tarda pas à envoyer à Basile un Traité tel

Chronique manuscrite.

que ce dernier vouloit l'avoir.

Les Russes étendoient tous les jours leur puissance, & la Religion chrétienne en même tems. Kudankul, fils du Can d'une Horde de Tatars, alla à Moscou pour voir la grandeur de Basile: pendant son séjour il lia amitié avec le Patriarche, qui lui fit un si beau tableau de la morale chrétienne, qu'il se fit baptiser & prit le nom de Pierre. Peu de tems après, Basile lui donna en mariage sa sœur Eudocie.

Les Polonois avoient espéré qu'à la mort d'Iwan III. la guerre civile s'allumeroit en Russie au sujet de la succession au trône, & ils étoient tout prêts à y faire une invasion, mais voyant que Basile étoit paisible possesseur de la couronne, ils lui envoyerent des Ambassadeurs pour lui proposer de faire un Traité d'alliance. Le Prince Russe accepta leurs offres, & signa le Traité de paix qu'ils lui proposerent.

La démarche des Polonois n'étoit qu'un piége qu'ils tendoient à Basile : ils vouloient qu'il se crût dans une entière sécurité à leur égard, & faisoient en même tems tout leur possible pour armer ses voisins contre lui, afin de pouvoir l'attaquer avec moins de danger, lorsque ses forces seroient tournées d'un autre côté. Pour cet effet, ils conseillerent à Mendi-Geri, Can de Crimée, de faire une invasion en Russie, proposerent à Mahmet-Amina, Can de Casan, d'en faire autant, & promirent à ce dernier de le seconder de toutes leurs forces, afin de le mettre dans le cas de secouer le joug humiliant que les Russes lui avoient imposé. Le Can de Crimée ne

BASILE IV. 1506.

jugea pas à propos de ſuivre le conſeil des Polonois, ſoit qu'il fût alors occupé à ſoutenir d'autres guerres, ſoit qu'il voulût entretenir l'alliance qu'il avoit faite avec Baſile. Celui de Caſan, croyant avoir trouvé une occaſion favorable pour ſatisfaire ſon ambition, la ſaiſit avec empreſſement. Il commença par faire arrêter Michel Cliapin, Ambaſſadeur de Baſile. Le grand Duc, indigné de l'affront qu'il recevoit dans la perſonne de ſon Miniſtre, leva une nombreuſe armée, en donna le commandement à ſon frere Démétrius, à Théodore, Vaivode de Pleskou, & à Alexandre, Prince de Roſtou, avec ordre de mettre tout à feu & à ſang dans le Royaume de Caſan.

Le Can de Caſan fait arrêter un Ambaſſadeur de Ruſſie.

Le Prince Démétrius fit embarquer les troupes de pied ſur le Volga, & Alexandre conduiſit la cavalerie par terre. Démétrius étant arrivé avant Alexandre, fit débarquer ſes troupes, & attaqua l'ennemi, qui étoit poſté à quelque diſtance du fleuve; mais ſon armée fut entièrement défaite: le peu de Ruſſes qui échappa aux coups de l'ennemi rentra dans les barques & repaſſa le fleuve. Baſile ayant appris cette nouvelle, envoya promptement du ſecours à ſon frere, l'en fit avertir, & lui ordonna de ne pas donner bataille avant l'arrivée de Baſile, Prince de Colmenſe, lequel conduiſoit le ſecours: mais Alexandre, qui commandoit la cavalerie dont nous avons parlé, ayant joint Démétrius, celui-ci brava les ordres de ſon frere, marcha une ſeconde fois à l'ennemi. Il reçut un échec encore plus conſidérable que le

Chronique manuſcrite.

premier : son armée se dispersa : une partie alla se rallier sous les murs de Nis-Novogorod ; l'autre sous ceux de Murom. Mahmet-Amina poursuivit les derniers au-delà du fleuve Sura ; mais il fut battu, & se retira.

Envain Mahmet-Amina attendoit le secours que les Polonois lui avoient promis : il étoit arrivé dans ce royaume une révolution qui déconcertoit les projets du Can de Casan. Alexandre étoit mort, & Sigismond, son successeur, ne se croyoit pas assez affermi sur le trône pour entreprendre une guerre contre les Russes : il envoya au contraire des Ambassadeurs à Basile pour le prier d'établir une paix solide entre les deux Etats : Basile y consentit & signa le Traité. Mahmet-Amina, voyant que le grand Duc se disposoit à tourner toutes ses forces contre lui, se hâta d'envoyer des Ambassadeurs à Moscou pour faire excuse au Monarque de l'insulte qu'on avoit faite à son Ambassadeur, & pour lui offrir de lui renvoyer tous les prisonniers Russes qui avoient été faits dans la dernière guerre. Les propositions furent acceptées ; on échangea les prisonniers, & les deux Princes mirent les armes bas.

Basile aimoit sa sœur Hélene, veuve d'Alexandre, roi de Pologne : il lui envoya faire des complimens de condoléance sur la mort de son mari ; & lui promit en même tems qu'il lui fourniroit tous les secours dont elle auroit besoin.

Ce Prince profita de la paix que lui procuroient les différents traités qu'il

venoit de ſigner, pour ſonger aux affaires intérieures de ſes Etats. Il fit tranſporter dans l'Egliſe Saint Michel les corps de ſes prédéceſſeurs & érigea un tombeau à chacun d'eux : il ſuivoit en cela l'intention de ſon pere.

BASILE IV. 1508.

Le Monarque de Ruſſie, ayant attiré à ſon ſervice un des plus habiles Généraux que l'on connût alors, réſolut de rompre le Traité de paix qu'il avoit fait avec le Roi de Pologne. Ce Général étoit Michel Glinski : il deſcendoit des anciens Ducs de Ruſſie. Ses parens, ayant reçu quelque ſujet de mécontentement dans leur patrie, s'étoient retirés en Pologne, où, par leurs talens pour la guerre, ils avoient acquis beaucoup de conſidération. Glinski, à une valeur extraordinaire, joignoit une ſoupleſſe d'eſprit admirable : il avoit gagné la confiance d'André, alors Roi de Pologne, au point que ce Prince ne faiſoit rien que par le conſeil de ſon favori. Il lui avoit donné le Gouvernement de Lithuanie, où Glinski commettoit les vexations les plus criantes. Les grands de l'Etat avertiſſoient envain le Roi des fautes de ſon favori ; Alexandre croyoit que leurs diſcours n'étoient dictés que par l'envie. Il les regardoit même comme un hommage rendu au mérite de Glinski. Celui-ci, certain de l'amitié de ſon maître, marquoit le plus grand mépris aux Seigneurs Polonois. S'il s'en trouvoit quelqu'un parmi eux dont le mérite fût aſſez éclatant pour le faire remarquer, il employoit tout ſon crédit pour le perdre. Les hommes élevés par le crime tombent

Glinski, habile Général Polonois ; ſon Hiſtoire.

tôt

tôt ou tard ; leur chûte eſt le juſte tribut qu'ils doivent à l'inconſtance de la fortune. Alexandre mourut ; le trône de Pologne fut occupé par Sigiſmond I. Ce nouveau Monarque étoit vertueux ; ce n'étoit que par la vertu qu'on gagnoit ſon eſtime. Il voulut remédier aux abus que ſon prédéceſſeur avoit ſoufferts, & punir les crimes qu'il avoit tolérés. Pour remplir des projets ſi ſages, il écoutoit les plaintes qu'on lui faiſoit ; mais il avoit l'ame trop élevée, & l'eſprit trop juſte, pour que les accuſations fuſſent auprès de lui des preuves. Avant de juger Glinski, il crut devoir examiner ſcrupuleuſement ſa conduite. Ne pouvant ſe déguiſer à lui-même la vérité qu'on lui avoit annoncé, il le cita devant le Sénat, & le força d'y venir ſe juſtifier. Pluſieurs Palatins ſe rendirent eux-mêmes ſes accuſateurs : ſon procès fut inſtruit ; mais avec une lenteur qui lui donna le tems d'échapper à la juſte punition qu'on lui préparoit. Il implora la protection de Baſile auprès de Sigiſmond. Le Prince de Ruſſie ſaiſit avec empreſſement une occaſion ſi favorable de s'emparer du Duché de Lithuanie, & d'attirer dans ſon parti un Général auſſi habile que Glinski. Il lui fit donc dire que s'il vouloit lui livrer la Lithuanie, il en auroit toute la reconnoiſſance qu'il pourroit eſpérer ; qu'il lui céderoit ce Duché en toute propriété, à condition ſeulement qu'il ſe reconnoîtroit vaſſal de la Ruſſie, & ajouta qu'il lui fourniroit un nombre de troupes ſuffiſant pour s'y maintenir. Ces offres étoient trop

BASILE IV. 1508.

Chronique manuſcrite.

avantageuses pour que Glinski ne les acceptât pas ; il fit dire au grand Duc de lui envoyer les troupes qu'il lui promettoit, & un Officier de marque auquel il pût prêter serment de fidélité. Basile envoya en Lithuanie Alexandre, Prince de Murom, avec une armée de soixante mille hommes. Glinsk ne tarda pas à joindre les Russes, se mit à leur tête, emporta plusieurs villes, alla mettre le siége devant Minsko, qui, étant mieux fortifiée & plus fidéle, donna le tems aux Polonois de le secourir. Sigismond, informé de la trahison de Glinski, & de l'invasion des Russes, assembla promptement ses troupes, marcha droit à Minsko. Les Russes, à son arrivée, leverent le siége, & se retirerent sous les murs de Borislow, de-là se replierent sur Orsza. Sigismond, impatient de les joindre, les suivoit en queue : mais ils fuyoient toujours devant lui, & se retirerent jusqu'à Brianfck, où ils trouverent des secours que Basile leur avoit envoyés. Sigismond apprit dans le même tems que les Valaques étoient entrés dans la Podolie : craignant qu'ils n'y missent tout à feu & à sang, il résolut d'aller leur faire face ; mais il ne vouloit pas laisser les Russes continuer leurs ravages. Dans cet embarras, il crut que le plus sage parti qu'il eût à prendre, étoit de proposer la paix à Basile. Pour cet effet, il lui fit demander un sauf-conduit pour un Ambassadeur : le grand Duc l'accorda, & la paix fut établie entre les deux nations, à condition que les Russes évacueroient les villes dont ils s'étoient emparés.

BASILE IV. 1508.

Chronique manuscrite.

Les Tatars Nogaïs, qui étoient établis dans le Royaume d'Aſtracan, envoyerent des Ambaſſadeurs au grand Duc de Ruſſie, pour lui demander à faire alliance avec les Ruſſes, & pour le prier de ſouffrir que le commerce s'établit entre les deux nations.

BASILE IV. 1509.

L'infortuné Démétrius ne pouvant réſiſter à la miſere qui l'accabloit, mourut le quatorze Février 1509. On aſſure que ſon oncle pouſſa la cruauté à ſon égard au point de défendre à ceux qui le gardoient en priſon de lui donner à manger.

1510.

Baſile étant informé que Siméon, ſon oncle, faiſoit des préparatifs pour ſe retirer en Pologne, le fit arrêter, & le condamna à une priſon perpétuelle; mais Siméon, Métropolitain de la Ruſſie, obtint ſa grace.

La cour de Moſcou étoit ſi brillante, qu'on la vantoit dans tous les pays étrangers: la Sultane de Crimée voulut voir par elle-même ſi la vérité répondoit à ce que la renommée publioit: elle ſe rendit dans cette ville. Le Grand-Duc la reçut avec tous les honneurs qui lui étoient dûs, & lui fit des préſens magnifiques lorſqu'elle s'en retourna.

1511.

Plus le Monarque de Ruſſie acquéroit de puiſſance, plus il cauſoit de jalouſie à ſes voiſins. Mendi-Geri, ce Can de Crimée, qui avoit fait en apparence une paix ſolide avec lui, envoya ſes deux fils, Ahmed & Burnas, ravager l'Ukranie. Baſile, étonné de cette trahiſon, fit marcher promptement des troupes contr'eux. L'activité du Prince Ruſſe effraya les deux

1512.

Princes Tatars ; ils évacuerent l'Ukranie.

BASILE IV. 1512.

Mahmet, troisième fils de Mendi-Geri, se mit en marche avec un autre corps de troupes tatares pour ravager la Principauté de Riazan, mais il apprit en chemin que ce pays étoit gardé par deux habiles Généraux qui étoient à la tête d'une armée considérable, & s'en retourna sans avoir osé rien entreprendre.

1513.

Les Tatars de Crimée sembloient se faire un devoir de tourmenter les Russes. Burnas entra l'année suivante dans le Duché de Riazan, y fit les plus terribles ravages, pénétra jusque sous les murs de cette ville, qu'il assiégea. Les assiégés se défendirent avec courage, le grand Duc leur envoya du secours, & les Tatars furent obligés de se retirer après une perte considérable.

Basile fit faire des reproches au Can de Crimée sur les hostilités qu'il commettoit contre lui après avoir confirmé, par serment de part & d'autre, la paix entre les deux nations. Le Can laissa appercevoir dans sa réponse, qu'il n'agissoit qu'à la sollicitation du Roi de Pologne, & promit au grand Duc d'entretenir par la suite une paix solide avec lui : Basile ne songea plus qu'à se venger de la perfidie de Sigismond. Il avoit encore un autre motif de colere & de vengeance contre ce Roi, qui, après avoir cruellement persécuté Hélene, veuve d'André, pour la forcer d'abandonner le rit grec, l'avoit fait mettre en prison, où elle étoit morte de faim.

Chronique manuscrite.

Le grand Duc, pour porter des coups

plus surs, cacha son ressentiment : il feignit d'avoir intention d'entretenir la paix avec les Polonois, & quoiqu'il fît des levées nouvelles, & qu'il assemblât des forces considérables, il sut ôter toute défiance à ceux qu'il vouloit combattre : il eut même l'adresse de les entretenir dans la plus grande sécurité. Il leur persuada qu'il vouloit attaquer le Duché de Livonie, & obtint d'eux la permission de passer par celui de Pleskou. Lorsqu'il fut aux environs de la capitale, il fit camper son armée, sous prétexte de se reposer, &, pour paroître agir toujours en allié, il invita le Gouverneur & les principaux Bourgeois de Pleskou à venir dans son camp. Il les reçut avec cette affabilité qui ôte la défiance, & leur procura tous les amusemens qu'il crut être de leur goût. Pendant qu'il amusoit ainsi le Gouverneur de Pleskou, il gagna les Prêtres qui étoient dans la ville, & qui professoient la Religion Grecque ; les engagea à représenter au peuple qu'étant du rit Grec, il étoit plus avantageux pour lui de se soumettre à la domination d'un Prince qui étoit de la même Religion, que d'obéir à des Souverains qui traitoient avec mépris tous ceux qui n'avoient pas la même croyance qu'eux, & qui étoient toujours disposés à les persécuter. Les mots de Religion & de persécution furent suffisans pour exciter les habitaus de Pleskou ; voyant à leurs portes une armée prête à les soutenir, ils prirent tous les armes, appellerent Basile & le reconnurent pour Souverain : bien-tôt le reste du Duché

BASILE IV. 1513.

Basile trompe Sigismond Roi de Pologne, & s'empare du Duché de Pleskou.

imita la Capitale, & Basile soumit ce païs avant même qu'on songeât à le défendre.

BASILE IV. 1513.

Le Prince Russe l'avoit conquis par la ruse, il le conserva par la politique; transplanta les principaux habitans de chaque ville, & mit à leur place des Russes dont la fidélité lui étoit connue. Il eut encore soin de mettre parmi ceux qu'il envoyoit habiter sa nouvelle conquête, des gens qui ne possédoient rien. Leur fortune ne pouvant subsister qu'autant de tems qu'il seroit Maître de Pleskou, ils étoient forcés de mettre tout en usage pour le lui conserver.

Basile, connoissant la valeur & l'activité de Sigismond, se douta bien qu'il feroit tous ses efforts pour recouvrer ce qu'il venoit de perdre: mais le Russe fut encore assez adroit & assez politique pour éviter une guerre qui pouvoit lui être funeste. Informé que l'Empereur Maximilien cherchoit depuis long-tems une occasion favorable pour s'emparer du Royaume de Hongrie, qui étoit sous la protection de la Pologne, il envoya des Ambassadeurs à ce Prince, pour lui proposer de joindre leurs forces contre les Polonois. Maximilien accepta l'offre, & envoya le Baron d'Herbestein à Moscou pour faire un Traité avec le grand Duc. Il fut décidé que les Russes feroient une invasion en Lithuanie, & que l'Empereur attaqueroit les Polonois par un autre côté; Basile assembla une armée de soixante mille hommes, en donna la conduite à Glinski, avec ordre d'al-

ler droit à Smolensko & d'en faire le siége. Cette place étoit trés-bien fortifiée & très-bien gardée : les Russes n'avoient point d'artillerie ; ils ne purent s'en rendre maîtres , & leverent le siége.

Basile IV. 1513.

Basile, qui avoit désiré de s'en emparer , s'occupa pendant l'hiver à faire les préparatifs nécessaires pour y réussir. Il envoya des Ambassadeurs à Maximilien , pour le prier de se tenir prêt à faire la diversion qu'il avoit promise , & pour lui demander des gens capables de lui fabriquer des canons.

Dès le commencement du printems il se mit lui-même à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes , & alla assiéger Smolensko. Ses troupes étoient mal disciplinées ; son artillerie, qui se montoit à trois cents pièces de canon , étoit mal servie ; la ville étoit toujours bien défendue ; il fut obligé de lever une seconde fois le siége. Ce Prince , voyant qu'il ne pouvoit réussir par la force , eut recours à la ruse. Il proposa à Glinski d'engager les principaux habitans de cette ville à se rendre , leur faisant espérer qu'il seroient plus heureux sous la domination des Russes que sous celle des Polonois , & lui promit en même tems de lui abandonner la souveraineté de ce Duché , à la réserve seulement de lui en rendre hommage , s'il réussissoit dans sa négociation. La proposition étoit trop avantageuse pour qu'elle ne fût pas acceptée. Glinski étoit lié d'amitié avec les personnes le plus distinguées de cette ville : il leur fit connoître les intentions du grand

Basile prend Smolensko par ruse.

Duc de Russie, & ajouta qu'ils ne devoient pas faire difficulté de se soumettre à lui-même qui les aimoit & qui sauroit les défendre contre ceux qui les attaqueroient; enfin il fit agir l'intérêt, & promit des récompenses à tous ceux qui consentiroient à la capitulation. La réponse qu'il reçut fut telle qu'il la désiroit. On lui fit dire de se trouver dans deux jours sous les murs de la ville & qu'on lui en ouvriroit les portes : il vint avec le grand Duc au tems marqué. Les citoyens alors se révolterent ; le Gouverneur voulut employer les remontrances pour les appaiser, ce fut envain : il eut recours à la violence, en punit plusieurs; mais il ne fit que hâter ce qu'il vouloit arrêter : on lui arracha les clefs de la ville, on ouvrit les portes, & les Russes entrerent, & passerent la garnison au fil de l'épée : bien-tôt le Duché de Smolensko suivit l'exemple de cette ville, & se soumit aux Russes.

BASILE IV. 1513.

Basile, satisfait de sa campagne, retourna à Moscou, laissant une partie de son armée à Smolensko sous les ordres de Glinski; il donna le commandement du reste à Michel Bulgakou, avec ordre d'entrer en Lithuanie, d'assiéger Borisow & d'envahir tout le Duché. Sigismond, informé des progrès que faisoient les Russes, se mit à la tête de trente mille hommes d'élite, & alla promptement à l'ennemi. Glinski, irrité contre Basile qui ne lui accordoit pas, comme il le lui avoit promis, la Principauté de Smolensko, résolut de s'en venger. Si-tôt qu'il apprit que Sigismond étoit à

peu de distance de son armée, il lui envoya dire de tourner sa marche du côté de Démétriow, qu'il y trouveroit un des Généraux Russes; qu'il lui seroit facile de le battre, parce que ce Général laissoit ses troupes sans discipline, en attendant qu'il eût reçu les munitions de guerre nécessaires pour faire le siége de la ville. La destruction de cette armée n'étoit pas suffisante pour satisfaire la vengeance de Glinski: il vouloit encore immoler celle qu'il commandoit lui-même; il fit donc dire à Sigismond de se hâter de venir l'attaquer, sitôt qu'il auroit battu les troupes qui étoient aux environs de Démétriow, qu'il disperseroit les siennes de manière qu'elles ne pourroient se secourir les unes les autres, & fit ajouter que dès le commencement de l'attaque il passeroit du côté des Polonois & laisseroit les Russes sans Général. Celui qu'il chargea de la commission eut horreur de ce projet; au lieu de se rendre au camp de Sigismond, il alla trouver Michel Bulgakou & lui fit le détail qu'on vient de lire. Le Général Russe sentit ce qu'il avoit à faire dans un danger si pressant: il envoya au camp de Glinski un officier, dont la fidélité & l'intelligence lui étoient connues, & le chargea d'avertir en secret les soldats du projet qu'avoit formé leur Général, & de les engager ensuite à le saisir, & à le lui amener. L'officier exécuta ponctuellement les ordres de Michel Bulgakou, qui fit charger de chaînes Glinski, & le fit conduire à Moscou, où on le présenta au grand Duc. Si-tôt que

BASILE IV. 1513.

1514.

Chronique manuscrite.

Glinski veut trahir Basile.

celui-ci l'apperçut, il lui dit, * « Traître,
» tu vas subir le châtiment dû à ton crime.
» Traître, toi-même, répondit Glinski,
» c'est injustement que tu m'accuses. Si tu
» avois été un Souverain exact à tenir sa
» parole, j'aurois été un sujet fidéle à rem-
» plir son devoir. Tu sentois que ma pré-
» sence te reprocheroit ton ingratitude,
» & tu m'évitois. Le désir de me venger
» s'étoit allumé en moi au point que j'ai
» regardé comme le plus grand de mes mal-
» heurs de ne pouvoir le contenter. Com-
» me un soldat doit le faire, j'ai toujours
» bravé la mort: quoiqu'innocent, je la
» souffre avec plaisir : mes yeux ne seront
» plus choqués de ta présence. »

La hardiesse de Glinski irrita Basile au point qu'il le fit charger de chaînes, en présence même du peuple, qui étoit accouru en foule pour voir ce spectacle, & lui dit: « Michel Glinski, tant que tu m'as
» été fidéle, je t'ai comblé de faveurs: ton
» ambition seule t'a mis dans l'état où tu
» es. » Glinski, s'adressant au peuple, dit.
» Je crois, pour mon honneur, devoir
» vous faire connoître quel est le crime
» dont on m'accuse. Basile m'avoit promis

* *Perfide, dignâ te, pro meritis, pœnâ afficiam. Atque ille, Perfide, crimen, quod mihi impingis, non agnosco : nam si tu mihi fidem, promissaque servasses, fidelissimum me in omnibus servitorem habuisses; sed, cùm te eam floccifacere, mèque à te insuper eludi viderem, grave mihi imprimis est ea quæ animo in te conceperam me exequi non potuisse. Mortem ego semper contempsi, quam-vel eâ causâ libenter subibo, ne vultum tuum amplius, Tyranne, conspiciam.* Rerum Moscovitatum commentarii, folio 79.

» la souveraineté de Smolensko, à condi- » tion seulement que je lui en ferois hom- » mage, si je pouvois m'en emparer : je » m'en suis rendu maître ; mais le grand » Duc n'a jamais voulu tenir sa parole. In- » digné, comme je devois l'être, de cette » perfidie, j'ai cherché les moyens de re- » tourner en Pologne ; on a découvert » mon projet, on m'en a fait un crime, » & l'on me réduit dans l'état où vous me » voyez. J'attends la mort sans la crain- » dre : un peu plutôt, un peu plus tard il » faut que je meure. » Basile ordonna aux soldats qui l'environnoient de le conduire en prison.

BASILE IV. 1514.

* Glinski réunissoit en lui tous les talens nécessaires pour former un héros : il étoit d'une santé robuste, d'une force de corps extraordinaire : il joignoit à un courage à toute épreuve une prudence consommée. Sa douceur & sa gayeté dans la société le faisoient aimer de tout le monde. Plusieurs Monarques le connoissoient & l'aimoient : ils demanderent sa grace : l'Empereur Maximilien écrivit même à Basile en sa faveur ; mais ce fut envain: il resta plusieurs années en prison, & n'en sortit que sur la fin du regne de Basile, comme nous le dirons par la suite.

1515.

Dès le commencement du printems le grand Duc alla joindre l'armée qui étoit aux environs de Smolensko, y passa une partie de l'été, donna le gouvernement de la ville à Basile Szuiski, & la commandement de l'armée à Czeladin. Ce Général

* *Ibid*, folio 80.

étoit présomptueux ; il crut qu'il suffisoit d'être à la tête d'une armée nombreuse, pour vaincre : on lui entendit même dire qu'il ne se serviroit que de lanières de cuir pour battre les Polonois. Il se mit en marche, dans le dessein de joindre Sigismond & de lui livrer bataille. Michel Glinski avoit toujours le dessein de rentrer en grace auprès du Roi de Pologne, & de se venger des Russes ; du milieu de sa prison, il trouva le moyen de faire avertir Constantin Ostrog, qui commandoit une armée de Lithuaniens, de ne pas s'effrayer du grand nombre de soldats que commandoit Czeladin ; que ce Général ignoroit entièrement l'art militaire, & que sa témérité ne manqueroit pas de lui faire commettre les plus grandes fautes. Sur cet avis, Constantin marcha promptement à l'ennemi, qu'il trouva campé aux environs d'Orsa ; mais dans une position si avantageuse qu'il n'osa l'attaquer. Czeladin, avide de gloire, voulut attirer les Polonois au combat ; il feignit de prendre la fuite, fit jetter des ponts sur le Boristhene, ordonna à une partie de son armée de défiler, pendant qu'il couvriroit cette manœuvre avec l'autre : lorsque la première fut passée, la seconde suivit bien-tôt. Le Général Russe espéroit que les Polonois, le poursuivant avec précipitation, ne manqueroient pas de se débander, & que faisant tout-à-coup volte-face, il les trouveroit dans le plus grand désordre, & les tailleroit en pièces. Les Polonois le poursuivirent effectivement ; mais leur Général eut toujours soin de les tenir en ordre de bataille, fit jetter un pont

BASILE IV. 1515.

Chronique manuscrite.

sur le Boristhène pour faire passer son infanterie ; la cavalerie traversa le fleuve à la nage. Czeladin, au lieu de s'opposer au passage des ennemis, ne s'occupa qu'à ranger son armée en ordre de bataille. Les Polonois, dont le nombre ne se montoit qu'à trente mille, ne furent pas plutôt de l'autre côté du fleuve, qu'ils s'élancerent sur les Russes. Ceux-ci les reçurent avec fermeté, & la victoire fut long-tems disputée. Pendant ce combat, Constantin Ostrog fit dresser une batterie de canon derrière ses troupes auxquelles il envoya dire de reculer. On exécuta ponctuellement ses ordres, & lorsque les Polonois furent arrivés à la portée du canon, il les fit ouvrir ; l'on tira si à propos sur les Russes, qu'ils furent dans l'instant même mis en désordre. Czeladin essaya plusieurs fois de rallier ses troupes ; il prioit, il menaçoit, c'étoit envain, les Russes ne songoient qu'à fuir. Les Polonois les poursuivirent, & en massacrerent un nombre incroyable : l'on vit en-très-peu de tems la plaine couverte de cadavres mutilés, de membres épars, d'armes brisées ; une multitude de corps morts flottoit sur les eaux de la Krapiwna, qui se jette dans le Boristhene. Les Polonois perdirent très-peu de monde dans cette action, & l'on assure que le nombre des Russes qui y périrent se montoit à trente mille. Presque tous les officiers furent faits prisonniers : Czeladin eut lui-même la honte d'être enchaîné & conduit à Cracovie.

BASILE IV. 1515.

Les Russes sont battus par les Polonois.

Le Général Polonois, après cette victoire, fut aussi imprudent qu'Annibal l'a-

voit été après celle de Cannes ; il voulut jouir du plaisir de l'annoncer lui-même à Sigismond, & de lui présenter les prisonniers. Au lieu d'écouter sa vanité, s'il eût été droit à Smolensko, il auroit repris cette ville, & toutes celles dont les Russes s'étoient emparés. Basile étoit trop adroit pour ne pas profiter de son imprudence : il fit augmenter la garnison de ces villes, y envoya des munitions de bouche & de guerre, enfin il les mit en état de soutenir un long siége. Constantin Ostrog sentit, mais trop tard, la faute qu'il avoit faite ; il gagna à force de promesses, un certain Barsanophe, qui étoit un des plus puissans Seigneurs de Smolensko, & l'engagea à disposer les citoyens en faveur des Polonois ; mais les premiers, loin de l'écouter, firent annoncer sa trahison au grand Duc. Basile, qui ne se livroit jamais aux premiers mouvemens de colére, ne crut pas devoir punir une homme d'un rang aussi distingué que Barsanophe sur une simple accusation ; il envoya des gens de confiance pour examiner scrupuleusement la vérité : sur leur réponse, il ordonna qu'on chargeât Barsanophe de chaînes, & qu'on l'envoyât à Moscou. Lorsqu'il y fut arrivé, le grand Duc lui fit les reproches convenables à son crime, & le condamna à une prison perpétuelle. Sigismond, informé que la trahison de Barsanophe avoit été découverte, s'adressa à l'Evêque de Smolensko, qui lui promit de faire tout ce qui dépendroit de lui pour engager les habitans à ouvrir les portes de la ville. Sigismond, se fiant à la parole de l'Evêque,

BASILE IV. 1515.

Chronique manuscrite.

envoya Conſtantin Oſtrog avec peu de troupes pour faire le ſiége de cette ville; mais la garniſon, qui étoit nombreuſe, jointe aux habitans, qui préféroient la domination des Ruſſes à celle des Polonois, fit une ſortie, tailla en pièces la plus grande partie des troupes d'Oſtrog, le força de lever le ſiége & d'abandonner une partie de ſes bagages. Baſile envoya annoncer cette heureuſe nouvelle à Maximilien, qui renouvella le Traité d'alliance qu'il avoit fait avec lui. La renommée vantoit la prudence de Baſile; l'Empereur Turc & le Roi de Dannemarck lui envoyerent des Ambaſſadeurs pour le complimenter ſur ſes conquêtes, & pour renouveller les Traités d'alliance qu'ils avoient faits avec lui.

BASILE IV. 1515.

Mendi-Geri, Can de Crimée, mourut au mois de Mai; Mahmet, ſon fils & ſon ſucceſſeur, envoya des députés à Moskou, pour annoncer cette nouvelle à Baſile, & pour le prier d'avoir pour lui la même amitié qu'il avoit eue pour ſon pere.

Mahmed Amina, Roi de Caſan, ſe voyant attaqué d'une maladie mortelle, envoya prier Baſile de lui donner pour ſucceſſeur Abdiletiph, & lui promit que les habitans de Caſan ne recevroient jamais un Roi que de ſa main. Baſile envoya à Caſan Michel Tucgkou, Nicetas & Karpou, en préſence deſquels Mahmed Amina, & les principaux Seigneurs du Royaume, jurerent qu'ils ſeroient toujours ſoumis aux ordres du grand Duc.

1516. Baſile donne un Roi aux habitans de Caſan.

Chronique manuſcrite.

Albert, Margrave de Brandebourg, & Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, im-

1517.

patient de porter le joug que la République de Pologne avoit imposé à son Ordre, propofa à Bafile de faire une ligue contre les Polonois. Bafile, qui n'avoit point d'ennemi plus redoutable que Sigifmond, accepta la propofition du Grand-Maître; ils firent un Traité d'alliance. Sigifmond, craignant les fuites de cette union, pria l'Empereur Maximilien, avec lequel il avoit renoué amitié, d'être médiateur entre lui & le grand Duc de Ruffie. Maximilien, cédant aux follicitations du Roi, envoya des Ambaffadeurs à Bafile, pour le prier de ne commettre aucune hoftilité contre la Pologne, & d'envoyer un fauf-conduit pour les Ambaffadeurs Polonois qui devoient aller à Mofcou traiter de la paix entre les deux nations. Le Grand-Duc, qui avoit une amitié mêlée d'eftime pour l'Empereur, lui accorda tout ce qu'il demandoit. Pendant qu'on étoit occupé à rédiger les articles du Traité, Sigifmond commit une trahifon indigne d'un grand Prince; il envoya des fommes confidérables au Can de Crimée, pour l'engager à faire une invafion dans l'Ukranie, lui affurant qu'il pourroit la ravager fans obftacle, parce que le grand Duc vivoit dans la plus grande fécurité. Peu de jours après, vingt mille Tatars fe répandirent dans le territoire de Tulle, & le ravagerent. Les Princes Vorofinski, Odokouski leverent promptement des troupes pour aller contr'eux. Ils firent marcher en tête une troupe d'élite commandée par Tutychin, avec ordre de fe contenter de harceler les Tatars, & d'éviter toujours d'en venir aux

BASILE IV. 1517.

Trahifon de Sigifmond. *Ibid.*

mains. Les derniers, informés qu'une armée de Russes venoit les attaquer, songerent à la retraite & résolurent de diriger leur marche au travers des forêts. Mais les Russes les avoient prévenus; leur infanterie s'étoit emparée de tous les défilés; la cavalerie les attaqua, les mit en désordre; lorsqu'ils voulurent entrer dans les forêts, ils trouverent l'infanterie Russe qui les culbuta, les tailla en pièces, & de ces vingt mille Tatars, il n'en échappa qu'un très-petit nombre.

BASILE IV. 1518.

Sigismond trouva le moyen de s'excuser auprès de Basile, & de le disposer à la paix; mais, pendant que ses Ambassadeurs étoient à Moscou pour en stipuler les articles, le Roi de Pologne s'abandonna encore à la trahison; il envoya Constantin Ostrog assiéger Opoczka. Basile étoit trop prudent pour se fier à la parole d'un Prince qui ne savoit pas la garder: il avoit donné ordre à tous les Gouverneurs des frontières, de tenir leurs troupes sous les armes. Constantin ne fut pas plutôt entré dans la Russie, qu'il se vit attaqué par une armée beaucoup plus forte que la sienne: il voulut résister; mais ses soldats consternés prirent la fuite, & les Russes en tuerent la plus grande partie. Basile furieux de se voir si souvent trahi par les Polonois, résolut de rassembler toutes ses forces pour exterminer cette nation. Les préparatifs formidables qu'il fit effrayerent Sigismond. Ce dernier eut encore recours à la médiation de l'Empereur, qui envoya une seconde fois des Ambassadeurs à Moscou, pour engager le grand Duc à faire

Il trahit encore Basile.

la paix avec les Polonois : Maximilien avoit gagné l'estime & l'amitié du Prince de Russie, au point qu'il en obtint ce qu'il lui demanda : la paix fut conclue entre les Russes & les Polonois.

BASILE IV. 1518.

1519.

Mahmet Gieri, voyant que le Roi de Pologne avoit fait une paix solide avec le grand Duc, eut peur que ce dernier ne tournât ses forces contre lui, & envoya des députés à Moscou pour faire aussi la paix avec les Russes : soit que Basile fût fatigué d'avoir toujours les armes à la main, soit qu'il eût formé quelques projets de conquête, il accepta la paix, & le Traité fut signé de part & d'autre.

Basile donne encore un Roi aux habitans de Casan.

Chronique manuscrite.

Les habitans de Casan avoient été trop de fois battus par les Russes, pour oser leur résister, même pour donner quelque sujet de mécontentement à leur souverain. Abdiletiph, leur Can, étant mort, ils envoyerent des Ambassadeurs à Moscou, avec une lettre signée par tous les principaux de la nation, pour informer Basile de la mort de leur Can, & pour le prier en même tems de leur donner un Souverain de sa main. Basile renvoya ces Ambassadeurs avec ordre de dire au conseil de Casan qu'il avoit le projet de donner la couronne à Sigaleus. Son offre fut reçue avec joie. Sigaleus alla à Moscou accompagné de plusieurs Seigneurs de Casan ; il prêta serment de fidélité entre les mains du grand Duc, & les Seigneurs qui l'accompagnoient promirent par écrit, au nom de toute leur nation, de n'entreprendre jamais rien contre les intérêts de la Russie, & de ne reconnoître pour Roi que celui

qu'il plairoit au grand Duc de leur donner. Ces cérémonies étant achevées, Basile envoya un de ses parens à Casan avec Sigaleus, pour placer le dernier sur le trône de ce pays.

BASILE IV. 1519.

Mahmet Gieri n'étoit point tranquille du côté des Russes, il appréhendoit toujours que le repos dont Basile jouissoit ne fût funeste à la Crimée : pour calmer ses craintes, il envoya encore un Ambassadeur à Moskou, proposa au grand Duc de faire avec lui un Traité d'alliance offensive & défensive. Basile accepta la proposition, &, pour mettre sa fidélité à l'épreuve, il lui fit dire de faire une invasion dans la Lithuanie. Mahmet Gieri se mit sur le champ à la tête de ses troupes, entra en Lithuanie, y mit tout à feu & à sang : le Tatar, étant informé que les Lithuaniens se préparoient à marcher contre lui, envoya demander du secours à Basile. Le grand Duc fit promptement défiler des troupes en Lithuanie : si-tôt que Mahmet Gieri les eut jointes, il chercha les Lithuaniens, les rencontra sur les bords de la Vilna, tailla une partie de leurs troupes en pièces, & mit l'autre en fuite. Le Général des Lithuaniens, ayant rassemblé les débris de son armée, les distribua dans des forteresses, & dans des lieux remplis de défilés : les Criméens & les Russes sentirent le danger auquel ils s'exposeroient en les poursuivant ; ils retournerent dans leur pays.

1520.

Il fait alliance avec l'Empereur des Turcs.

Basile savoit joindre la politique à la force : connoissant la valeur de Soliman, Empereur des Turcs, il résolut de s'en

faire un allié, & lui envoya des Ambaſ-
ſadeurs. Soliman ne ſongeoit qu'à étendre
ſes conquêtes du côté de l'Europe & de
la Perſe : il reçut avec accueil les Ambaſ-
ſadeurs de Ruſſie, & ſigna le Traité d'al-
liance avec leur Souverain.

BASILE IV. 1520.

Pauli Jovii de legatione Moſcovitarum liber, fol. 119. & ſeq.

Paul Jove, originaire de Gênes, après
avoir parcouru pluſieurs nations, forma
le projet d'aller faire le commerce de par-
fums & d'aromates en Ruſſie, & pria le
Pape Leon X. de lui donner des lettres
de recommandation auprès de Baſile, grand
Duc de Ruſſie. Celui-ci reçut Paul Jove
avec tout l'accueil poſſible, & le chargea
de lettres pour le Pontife Romain : elles
étoient conçues en termes très-reſpec-
tueux. Il lui promettoit même d'entretenir
une correſpondance avec lui, & de pro-
téger les Marchands Italiens qui vien-
droient dans ſes Etats, & de lui envoyer
des Ambaſſadeurs pour faire alliance avec
lui : mais ce Prince apprit, quelque tems
après, que le Pape avoit fait faire des priè-
res publiques à Rome ; pour remercier
Dieu de la victoire que les Polonois
avoient remportée en 1515. ſur les Ruſſes,
qu'il regardoit comme ennemis des Chré-
tiens : il rompit tout commerce avec le
Saint Pere. Clement VII, voulant réunir
l'Egliſe Grecque à l'Egliſe Romaine, ré-
ſolut d'envoyer à Baſile un Ambaſſadeur
chargé d'une lettre, & jetta les yeux ſur
Paul Jove qui y avoit déja été. Le Pape
dans ſa lettre exhortoit le Monarque de
Ruſſie à ſe réunir à l'Egliſe Romaine, lui
faiſant entendre que ce ſeroit un grand
avantage pour lui & pour ſon peuple,

& lui promettoit de lui donner le titre de Roi, & de le faire reconnoître par tous les autres Monarques, ce que sa qualité de Souverain Pontife lui donnoit droit de faire. Basile reçut encore cet Ambassadeur avec les plus grandes marques de distinction, & en envoya lui-même un au Pape, avec des présens de pelleteries. Il le chargea en même tems d'une lettre conçue à peu près en ces termes : « Au Pape Clement, Pasteur & Docteur de l'Eglise » Romaine ; le grand Prince Basile, Em» pereur & Souverain de toute la Russie, » grand Duc de Volodimir, de Moscou, » de Novogorod, de Plescou, de Smole» nie, d'Isserie, de Jugorie, de Permnie, » de Vetra, de Bulgarie, &c.

» Vous nous avez envoyé par le cen» turion Paul Jove, citoyen de Gênes, » des lettres par lesquelles vous nous ex» hortez de nous réunir aux autres Prin» ces chrétiens, contre les ennemis du » nom Chrétien, & de tenir les chemins » sûrs, afin que nous puissions nous en» voyer réciproquement des Ambassa» deurs. Nous vous promettons que nous » tournerons toujours nos forces contre » les infidéles, & que nous ferons ensorte » que vos Ambassadeurs trouvent tous les » secours nécessaires pour arriver à Mos» cou. Nous vous avons envoyé cette » lettre par Démétrius Erasonius : nous » vous prions de le renvoyer prompte» ment, & de tâcher qu'il soit en sureté » dans sa route. Nous vous prions encore » d'envoyer un Légat avec lui, afin de » nous faire connoître les intentions des

BASILE IV. 1521.

» Chrétiens nos freres, parce que nous » voulons les ſuivre. Donné à Moſcou » le trois Avril de l'an du monde ſept » mil trente, qui répond à l'an mil cinq » cens vingt-deux de notre ere.

J'ai réuni ces faits, afin de les préſenter tout d'un coup ſous les yeux du lecteur.

Ceux de Caſan ſe révoltent.

La Ruſſie étoit alors environnée de voiſins trop remuans pour pouvoir eſpérer d'être long-tems tranquille. Dans le tems que Baſile ſe flattoit de jouir, ſur la foi des Traités, du repos que la paix procure, on vint lui annoncer que les habitans de Caſan s'étoient révoltés, qu'ils avoient chaſſé Sigaleus leur Roi, appellé à leur ſecours Sap-Gieri, un des fils de Mahmet Gieri, Can de Crimée, & qu'ils l'avoient reconnu pour leur Souverain ; on lui apprit encore que Mahmet Gieri, craignant que le grand Duc n'envoyât du ſecours à Sigaleus, s'étoit mis à la tête de toutes ſes troupes, & avoit fait une invaſion en Ruſſie. Baſile raſſembla promptement ſes forces, & marcha à l'ennemi : Mahmet Gieri, étonné de l'activité des Ruſſes, ſe retira dans ſes Etats.

1522.

Le Can, voulant ſoutenir ſon fils ſur le trône de Caſan, entra une ſeconde fois en Ruſſie : mais il ne réuſſit pas mieux que la première ; le grand Duc ſe mit en campagne auſſi-tôt qu'il en apprit la nouvelle, marcha à ſa rencontre avec deſſein de lui livrer bataille ; Mahmet Gieri, qui n'avoit d'autre projet que d'empêcher les Ruſſes d'aller à Caſan pour rétablir Sigaleus ſur le trône, évitoit toujours d'en venir à une

bataille, & fuyoit devant le grand Duc : se voyant à la fin poursuivi de trop près, il évacua la Russie.

Basile IV. 1522.

Basile, pour porter sur l'usurpateur du trône de Casan des coups plus accablans, résolut de prendre le tems nécessaire pour les préparer. Il commença par faire une tréve de cinq ans avec les Polonois, parcourut toutes les différentes Provinces de ses Etats pour y lever des troupes, & amassa des munitions de guerre & de bouche. Pendant qu'il étoit occupé à ces préparatifs, Mahmet Gieri fit une invasion dans le Royaume de Casan, prit la capitale & s'y fit proclamer Roi. Ce barbare, qui n'avoit pour guide que l'ambition, l'avarice & la cruauté, eut l'imprudence de traiter ses nouveaux sujets avec trop de sévérité, & de les accabler d'impôts : il les poussa enfin au désespoir; il le massacrerent. Son malheur n'apprit point à Sap Gieri, son fils, ce qu'il avoit à craindre; il persécuta, avec la plus grande cruauté les Chrétiens qui étoient dans le Royaume de Casan, & au lieu de chercher à gagner l'amitié de Basile, il lui fit l'outrage le plus insultant que puisse recevoir un Monarque. Ce dernier, informé des maux que Sap Gieri faisoit endurer aux Chrétiens de ses Etats, lui envoya un Ambassadeur pour le prier de faire cesser la persécution contr'eux. Il paroît qu'il fit usage de ce moyen, parce que ses préparatifs n'étoient pas encore prêts. Sap Gieri pouvoit profiter de cette occasion pour changer la haine de Basile en amitié : ses intérêts demandoient qu'il

BASILE IV. 1523.

eût égard à sa recommandation & qu'il reçût son Ambassadeur avec des marques de distinction ; mais il le fit massacrer. Basile, à cette nouvelle, entra en fureur, & jura la perte de Sap Gieri. Pour satisfaire plus promptement sa vengeance, il fit construire des bateaux, donna le commandement d'une partie de ses troupes à Sigaleus, leur ordonna de s'embarquer sur la rivière de Sura, & de faire toute la diligence possible pour se rendre à Casan. Voulant éviter toute surprise de la part des ennemis, il fit bâtir un Fort dans l'endroit où la Sura se décharge dans le Volga.

Chronique manuscrite.

1524.

Dès le printems de l'année suivante le grand Duc leva une armée formidable, en donna le commandement à ses plus habiles Généraux, fit embarquer l'infanterie, ordonna à la cavalerie de marcher le plus promptement qu'il lui seroit possible, afin de seconder Sigaleus qui n'avoit pas des forces suffisantes pour risquer une bataille contre les habitans de Casan. Sap Gieri, informé que l'armée Russe entroit dans ses Etats, fut saisi de frayeur ; il se retira dans Casan, & n'osa plus se mettre en campagne. Les habitans de Casan, indignés de sa lâcheté, proclamerent Roi son frere Saffa Gieri, le mirent à leur tête, & marcherent au-devant des Russes. Les deux armées se rencontrerent à quelques lieues de Casan ; le combat fut opiniâtre : les Russes attaquoient avec une impétuosité incroyable ; les troupes de Casan leur résistoient avec un courage inspiré par le désespoir ; la fortune se décida

cida en faveur des Ruſſes, & les troupes de Caſan ſe retirerent dans la ville. Les premiers, n'ayant pas ce qui leur étoit néceſſaire pour l'aſſiéger, en firent le blocus. Baſile, à la prévoyance duquel rien n'échappoit, avoit ſenti l'embarras dans lequel ils devoient ſe trouver ſi la fortune leur étoit favorable : pour les en tirer il avoit fait marcher après eux un renfort avec tout ce qui pouvoit être néceſſaire pour former un ſiége. Ceux de Caſan, voyant qu'il leur étoit impoſſible de réſiſter à une puiſſance ſi formidable, eurent recours à la clémence du grand Duc ; propoſerent à ſes Généraux de mettre les armes bas, & d'accepter toutes les conditions qu'il voudroit leur impoſer. L'armée Ruſſe interrompit les hoſtilités, mais elle reſta campée ſous les murs de Caſan, pour attendre les ordres de ſon maître.

BASILE IV. 1524.

Les députés de la ville, ayant obtenu des officiers de l'armée Ruſſe un paſſeport, ſe rendirent à Moſcou pour implorer la clémence de Baſile. C'eſt ici que la fortune marque avec éclat ſon inconſtance : ces Tatars autrefois ſi fiers & ſi courageux forçoient les Ruſſes à ſuivre leurs volontés comme des loix, & traitoient les Souverains de la Ruſſie comme des eſclaves : ils ſont aujourd'hui forcés de venir ſe proſterner aux pieds du grand Duc & implorer ſa clémence. Baſile avoit le caractère doux : il pardonna aux habitans de Caſan, leur permit même de laiſſer Saffa Gieri ſur le trône ; mais à condition qu'il lui prêteroit ferment de fidé-

1525.

Baſile pardonne aux habitans de Caſan.

lité, & envoya un de ses Boïares pour le recevoir.

BASILE IV. 1525.

Le grand Duc, voulant profiter du repos que lui procuroit la paix pour rétablir l'ordre dans ses Etats, les parcourut. Trouvant les siéges de Columna & de Vologda vacans, il y nomma des Evêques, fit environner Columna d'un mur de pierres, & éleva un nouveau Monastère à Moskou.

1526.

Voyant que sa femme Solomonia, la fille de Georges, Prince de la maison des grand Ducs, étoit stérile, il lui ordonna d'entrer dans un couvent & épousa Helene, fille du Prince Basile Leonides Glinski, & niéce de ce Glinski qui tour-à-tour avoit trahi les Polonois & les Russes, & que Basile tenoit depuis quelques années en prison. Pendant le reste de l'année 1526, le grand Duc reçut des Ambassadeurs de différentes Puissances de l'Europe.

1527.

Basile alla, au commencement du printems de l'année 1527, à Mosaesk pour se dissiper : il y reçut les Ambassadeurs des Lithuaniens, & fit avec eux une tréve de six ans. Il y donna aussi l'audience de congé à l'Ambassadeur de l'Empereur d'Allemagne & au Légat du Pape.

La grande Duchesse Hélene profita de la gaïeté où elle voyoit son mari pour demander la liberté de son oncle Michel Glinski : elle l'obtint malgré tous les sujets de mécontentement que Basile avoit contre lui.

1528.

Le grand Duc ne passa pas cette année avec autant de tranquillité qu'il avoit passé

les précédentes. Iflas Gieri, Can de Crimée, & fon frere Ifup Gieri, firent une invafion dans la Ruffie, & voulurent paffer le fleuve Occa : mais les Ruffes, qui étoient en garnifon dans ces quartiers, s'oppoferent à leur paffage, les battirent & les forcerent d'évacuer le pays. Saffa Gieri, Can de Cafan, infulta & maltraita l'Ambaffadeur que Bafile lui avoit envoyé pour lui faire renouveller le ferment de fidélite qu'il lui devoit. Mais ce Can ayant appris que fes deux freres, fur le fecours defquels il comptoit, avoient été battus, il fe repentit de fa témérité, & envoya des Ambaffadeurs au grand Duc, pour le prier de lui pardonner cette faute, difant qu'elle avoit été commife fans fa participation.

BASILE IV. 1529.

Bafile ordonna aux Ambaffadeurs de Cafan de fortir de fes Etats, & leur dit qu'il iroit avec foixante mille hommes porter la réponfe à leur Can. Peu de tems après il envoya une armée formidable dans le Royaume de Cafan, avec ordre de marcher droit à la Capitale, d'en faire le fiége & de prendre Saffa Gieri mort ou vif. Les Ruffes arriverent le 10 Juillet 1530, fous les murs de Cafan : la garnifon, qui étoit compofée d'habitans du pays & de Tatars Nogaïs, voulut faire une fortie ; mais elle fut repouffée avec une perte fi confidérable, qu'elle rentra dans la ville & y porta la confternation. Bulak Myrfa, un des principaux de Cafan, fortit & alla prier le Général des Ruffes de vouloir bien interpofer fes bons offices auprès du grand Duc en faveur

1530. Guerre contre les habitans de Cafan ; foumiffion des derniers.

Basile IV. 1530.

d'une malheureuse ville qui, sans être complice de l'imprudence du Can, alloit être mise à sac, & peut-être ensévelie sous ses ruines. Il ajouta que les habitans de Casan promettoient, sur ce qu'ils avoient de plus sacré, d'être toujours soumis au grand Duc, & qu'ils ne prendroient dans la suite pour Can, que celui qu'il jugeroit à propos de leur donner. Le grand Duc se laissa toucher ; il ordonna à son Général de recevoir le serment des chefs de la Nation, & de ramener ses troupes en Russie.

Naissance d'Iwan IV.

A la satisfaction que goûtoit Basile d'avoir si promptement soumis ses ennemis, s'en joignit une autre : sa femme accoucha le 25 Août 1530, d'un fils. C'est cet Iwan, si célèbre dans l'Histoire de Russie sous le nom d'Iwan le Tyran.

1531.

Les habitans de Casan n'étoient pas satisfaits d'avoir obtenu leur grace du grand Duc, ils lui envoyerent des Ambassadeurs pour lui demander celle de Saffa Gieri, avec promesse de leur part de lui garder éternellement la fidélité qu'ils lui devoient. Basile eut la facilité de leur accorder ce qu'ils lui demandoient, & leur envoya un député pour recevoir en son nom le serment de Saffa Gieri. Lorsque le député du grand Duc fut arrivé à Casan, Saffa Gieri refusa de lui prêter serment de fidélité : le Russe en informa son maître, qui envoya sur le champ demander au Can raison de son refus. Saffa Gieri répondit qu'il étoit tout prêt de faire ce que l'on demandoit de lui ; mais qu'il vouloit qu'on lui envoyât quel-

qu'un qui fût d'une naiſſance plus illuſtre, & revêtu d'un pouvoir plus étendu que celui qu'on lui avoit envoyé, il demandoit en même tems qu'on lui renvoyât les Ambaſſadeurs de Caſan. Baſile ſe doutant que Saffa Gieri méditoit quelque trahiſon, ordonna qu'on arrêtât ſes Ambaſſadeurs, & qu'on les retînt en priſon juſqu'à ce qu'ils découvriſſent le motif qui faiſoit agir ainſi leur Can. Ils dirent qu'ils avoient appris par celui qui avoit apporté la lettre de Saffa Gieri, que le bruit couroit à Caſan que le grand Duc ſe préparoit à envoyer une armée dans le pays, & qu'ils imaginoient que c'étoit la raiſon pour laquelle leur Can avoit refuſé d'obéir aux ordres de Baſile; qu'ils croyoient d'ailleurs que les Criméens & les Nogaïs avoient engagé leur Prince à tenir cette conduite. Ils finirent enfin par dire au grand Duc que ſi Saffa Gieri lui déplaiſoit abſolument, ils le chaſſeroient & en prendroient un autre de ſa main, & le prièrent d'envoyer Sigaleus avec à Baſilgorod, diſant qu'ils écriroient de-là aux principaux bourgeois de Caſan pour les avertir que l'intention du grand Duc de Ruſſie étoit qu'ils reconnuſſent Sigaleus pour leur chef; & ajouterent que la nation entière ne manqueroit pbs de ſe ſoumettre à ſes volontés. Baſile leur accorda ce qu'ils demandoient; mais il fit partir avant eux un homme de confiance pour connoître quelle étoit l'intention des habitans de Caſan. Cet homme lui rapporta que Saffa Gieri, Can de Caſan, excité par les Cans de Crimée, avoit

voulu tuer le député du grand Duc de Russie, que les principaux bourgeois de Casan s'y étoient opposés, & qu'ils l'avoient même chassé de la ville avec tous les Tatars de Crimée qui étoient à Casan, & qu'ils imploroient la protection du grand Duc. Peu de tems après les habitans de Casan envoyerent des députés à Moscou pour prier Basile de leur accorder du secours contre le Can de Crimée, & de leur envoyer pour Souverain Enealeus ; ce qui leur fut accordé sans aucune difficulté. Gregoire Moroscou accompagna. Enealeus jusqu'à Casan, lui fit prêter serment de fidélité au grand Duc & le plaça sur le trône.

BASILE IV. 1531.

Les habitans de Casan chassent leur Can qui veut tuer un Ambassadeur de Russie.

Au commencement de l'année 1532, Islas, frere du Can de Crimée, envoya demander à Basile la permission de passer en Russie, avec promesse de lui obéir comme à son Souverain, s'il vouloit lui accorder une pension suffisante pour le faire vivre d'une manière digne de son rang. Basile lui accorda sa demande, & l'adopta pour son fils.

1532.

Le Roi de Pologne envoya des Ambassadeurs à Moskou pour renouveller la tréve qu'il avoit faite avec Basile. Said Gieri, craignant la puissance du grand Duc, lui envoya un traité d'alliance signé de sa main : Basile le signa aussi de la sienne. Le Roi d'Astracan fit demander du secours aux Russes contre les Circasses, qui avoient fait une irruption dans ses Etats.

Basile avoit su se faire craindre & respecter de tous ses voisins ; la renommée

1533.

publioit ses vertus par toute la terre : Babus Padisza, Roi des Indes, envoya à Moscou un Marchand Indien nommé Chosa Husin, avec des lettres par lesquelles il proposoit à Basile de faire un traité d'alliance & de se regarder mutuellement comme freres ; il lui offroit en même tems d'établir un commerce entre les deux nations. Basile accepta l'offre à l'égard du commerce ; mais il refusa l'alliance fraternelle : ne connoissant pas lorigine de Babus Padisza, il craignoit de se compromettre.

Le Roi des Indes propose à Basile de faire alliance avec lui.

Chronique manuscrite.

Sigaleus, que le grand Duc avoit placé sur le trône de Casan quelques années auparavant, & que Saffa Gieri en avoit chassé, présenta une requête à Basile pour lui demander de quoi subsister : Basile, sentant que sa demande étoit juste, lui accorda pour appanage les villes de Kosyra & de Serpuchow. Il les lui ôta peu de tems après, & le condamna à une prison perpétuelle, parce qu'il fut informé que Sigaleus faisoit tous ses efforts pour remonter sur le trône de Casan, & qu'il cherchoit à exciter une révolte contre Enaleus. Ce dernier avoit su gagner l'amitié du grand Duc par sa soumission : la fille du Roi d'Astracan lui ayant eté promise en mariage, il ne voulut pas l'épouser avant d'en avoir obtenu la permission de Basile.

Le Souverain de la Russie se rendoit de jour en jour plus redoutable à ses ennemis : aucun n'osoit l'attaquer ; ceux même qui étoient menacés de quelque danger imploroient sur le champ son assis-

tance. Le Duc de Moldavie, ayant appris que les Polonois se disposoient à faire une invasion dans ses Etats, envoya demander du secours à Basile, & le prier en même tems d'engager l'Empereur Turc à lui en fournit aussi. Basile étoit plus prudent que le Duc de Moldavie ne l'imaginoit: il ne voulut pas reprendre les armes contre les Polonois dont il connoissoit la valeur; il ne voulut pas encore attirer les Turcs sur les frontières de ses Etats: il employa la voie de la négociation, & engagea les Polonois à abandonner leur projet.

Les habitans de Crimée, mécontens de la domination d'Islas Gieri, qu'ils avoient élu à la place de Said Gieri, le chasserent & donnerent le sceptre à Sap Gieri. Ce dernier, croyant que le moyen de s'affermir sur le trône étoit de faire alliance avec le grand Duc de Russie, lui envoya des Ambassadeurs. Basile les reçut avec accueil, & accepta l'offre qu'ils lui firent de la part de leur maître. Islas Gieri, & Saffa Gieri, se voyant dépouillés de leurs Etats, chercherent à en conquérir de nouveaux: pour cet effet, ils firent une invasion dans l'Ucranie: mais Basile envoya contr'eux des troupes commandées par d'habiles Généraux, qui les battirent & les forcerent de se retirer.

Basile étoit fort pieux: il fit construire beaucoup de temples, les enrichit par ses présens: la décoration des Eglises fixoit une partie de son attention. Sur la fin de cette année il fit fondre une cloche du poids de quarante mille livres.

Ce Monarque fut attaqué de la goute à Volok, où il étoit allé pour se dissiper: il se rendit à Moscou, & voyant qu'elle remontoit dans son estomach, il fit venir sa femme, ses enfans, & Michel Glinski; dit à ce dernier: « oubliez les maux que » je vous ai faits, comme j'oublie moi- » même les sujets de mécontentement que » vous m'avez donnés: voilà mes en- » fans; je vous les confie & vous char- » ge de leur servir de pere & de les met- » tre à l'abri des malheurs auxquels leur » enfance les expose. » Il déclara ensuite Iwan son successeur au trône, désigna l'appanage que Georges devoit avoir. Ses dispositions étant faites, il se fit transporter dans un monâstère, prit l'habit de Religieux, & le nom de Barleas. Enfin il mourut le quatre Décembre 1534. après un regne de 28 ans & trente sept jours, âgé de 54 ans huit mois neuf jours. Il eut deux femmes, Salomonia, qu'il força d'entrer dans un couvent, parce qu'elle étoit stérile, & Hélene, dont il eut deux enfans, Iwan qui lui succéda, & Georges, qui mourut fort jeune.

BASILE IV. 1533.

1534.

Mort de Basile.

Basile IV. ne fut point un Prince pusillanime, comme plusieurs Ecrivains ont osé l'avancer: son courage, secondé de la prudence, le fit craindre & respecter de ses voisins. Les Polonois, qui avoient si souvent fait trembler les Russes, furent plusieurs fois, sous son regne, obligés de leur demander la paix, & eurent la honte de se voir enlever plusieurs villes, sans pouvoir les reprendre. Les Tatars de Casan voulurent envain secouer le joug,

BASILE IV. 1534.

que son pere leur avoit imposé, il sut les retenir dans le devoir. Ceux de Crimée furent battus, toutes les fois qu'ils l'attaquerent. Ce Prince, dit Paul Jove, qui lui avoit parlé plusieurs fois, étoit d'une belle figure : il avoit le caractère naturellement doux ; il punissoit avec répugnance, & pardonnoit toujours avec facilité. Il pourroit être mis au rang des grands Princes ; mais sa mémoire est tachée par son usurpation & par sa cruauté à l'égard de son neveu Démétrius, auquel la couronne appartenoit. Il n'avoit point de gardes du corps ; la fidélité de ses peuples, dit encore Paul Jove, veilloit seule à sa conservation.

Les Historiens modernes ont peint ce Prince sous des couleurs bien différentes : ils ont tous parlé d'après Olearius, que le Duc de Holstein envoya en ambassade à Moscou l'an 1633. Cet Ambassadeur étoit si peu instruit, qu'il confond les noms & les dates. Voici ce qu'il dit. J'emprunte les expressions de Wicquefort son traducteur. Olearius parle du Royaume de Casan. « Sa » conquête, dit-il, a couté beaucoup de » sang aux Moscovites, & son histoire est » assez mémorable pour mettre ici une pe» tite digression. Basili Ivanovits, pere du » Tyran Ivan Basilovits, ayant obtenu une » très-signalée victoire sur les Tatars de » Casan, leur donna pour chef un nommé » Seheale (c'est ce Sigaleus dont nous » avons parlé) Tatar de naissance ; mais » si mal fait de sa personne, que ses sujets, » qui l'avoient pris en aversion, s'étant » ligués avec les Tatars de Crim, qui sont

» Mahométans, comme eux, se souleve-
» rent, le surprirent & le chasserent. Ce
» succès donna aux Tatars de Crim, qui
» avoient fait un puissant corps d'armée,
» le courage d'entrer en Moscovie sous la
» conduite de deux freres Mendligeri & Sap-
» geri, qui contraignirent le Moscovie,
» qui avoit amassé quelques troupes, &
» qui étoit campé sur la rivière d'Occa,
» de se retirer à Novogorod.

» Après cela les Tatars assiégerent, pri-
» rent & pillérent la ville de Moscou, &
» presserent si fort le château, que les Mos-
» covites furent contraints de demander la
» paix. Les Tatars prêterent l'oreille à un
» accommodement, & après avoir reçu
» des présens fort considérables de ceux
» qui défendoient le château avec plus de
» courage que de succès, ils firent la paix,
» à la charge que le grand Duc & tous ses
» sujets seroient à jamais leurs tributaires.
» Basile eut de la peine à recevoir des con-
» ditions si honteuses; mais il fut contraint
» de céder à la néceſſité, & de confirmer
» l'accord par ses lettres patentes.

» Mendligeri, pour faire connoître qu'il
» étoit Souverain de Moscou, fit dresser
» sa statue au milieu de la ville, & voulut
» que le grand Duc, pour témoigner sa
» soumission, frappât la terre de sa tête de-
» vant cette statue, toutes les fois qu'il
» payeroit le tribut aux Tatars. Après cet-
» te victoire les deux freres se séparerent.
» Sapgeri établit le siége de sa domination
» à Casan, & Mendligeri, comme l'aîné,
» demeura à la ville de Crim: mais celui-
» ci, voulant joindre à ses conquêtes la

BASILE IV. 1534.

» ville de Resan, il résolut d'en assiéger
» le château ; & pour cet effet il fit dire
» au Vaivode Iwan Kowar, qui y com-
» mandoit, que c'étoit une folie à lui de
» s'opiniâtrer à la défense de la place, &
» qu'il ne devoit point faire de difficulté
» de la lui rendre, puisque le grand Duc
» étoit devenu son sujet. Le Vaivode lui
» répondit que s'étoit une chose qu'il trou-
» voit si étrange, qu'il ne la pouvoit pas
» croire, s'il ne lui envoyoit des preuves
» capables de lui ôter tout sujet de doute.
» Mendligeri, se persuadant qu'il n'y en
» avoit point de plus convaincantes que
» les lettres mêmes, les lui envoya en la
» même forme que le grand Duc les avoit
» fait expédier. Mais le Vaivode, bien aise
» d'avoir l'original de ces lettres en son
» pouvoir, manda à Mendligeri qu'il les
» garderoit fort soigneusement aussi bien
» que la place, qu'il pretendoit défendre
» jusqu'à la dernière goutte de son sang. Il
» y avoit dans la place un canonier nom-
» mé Jean Jourdain, lequel tua tant de
» monde au Tatar, qu'un jour voyant
» qu'un coup de canon lui avoit emporté un
» pan de sa robe, il eut peur, & offrit de
» lever le siége si on vouloit lui rendre
» les lettres du grand Duc. Mais le Vai-
» vode n'en voulut rien faire, & obli-
» gea Mendligeri à lever le siége. Il en-
» voya ensuite les lettres à la cour de
» son Prince, où elles furent reçues avec
» une joie universelle de tout le peuple,
» qui abbatit aussi-tôt & foula aux pieds
» la statue de Mendligeri. Le grand Duc
» en reprit même tant de courage, qu'a-

» yant mis une armée de vingt mille
» hommes sur pied, il déclara la guerre à
» Sapgeri, Prince de Casan, lui faisant
» dire qu'en le surprenant & l'attaquant
» sans lui déclarer la guerre, il avoit
» procédé en voleur & en assassin; mais
» que lui, comme Seigneur & conserva-
» teur des Russes, y procédoit en hom-
» me d'honneur, & lui déclaroit la mar-
» che de son armée & le siége de la ville
» de Casan. Ce siége fut sanglant & opi-
» niâtre de part & d'autre, mais malheu-
» reux aux Moscovites, & ce fut la fin
» de la guerre que Basili Yvanovits fit aux
» Tatars. »

Un mot suffit pour réfuter cette narration, qui est contre toute vraisemblance. 1°. Sapgieri étoit un Prince foible; 2°. Ce fut Mahmet Gieri son pere qui voulut le secourir contre Basile; mais il ne réussit pas, comme on l'a vu; 3°. Puisque Mendligeri vouloit augmenter ses Etats, pourquoi ne conservoit-il pas Moscou, dont il étoit maître? 4°. Les Polonois, qui saisissoient toutes les occasions qu'ils rencontroient pour abattre la puissance Russe, n'auroient pas manqué de se joindre aux Tatars.

Basile, pendant son regne, eut soin de faire fortifier ses places : il les faisoit garnir de canons que lui fondoient des Allemands & des Italiens qu'il avoit attirés à la cour. Ses armées n'étoient composées que de cavalerie. Les Gouverneurs des Provinces enrôloient les jeunes gens capables de porter les armes, & ceux qui étoient enrôlés ne payoient point d'im-

pôts : pendant la guerre ils étoient nourris & entretenus aux dépens du Prince. Le mérite parvenoit toujours aux dignités, & les fautes étoient personnelles.

BASILE IV. 1534.

CHAPITRE V.

ARTICLE I.

IWAN IV. *Dit le Conquérant.*

PREMIER CZAR.

IWAN IV. 1534.

Paul Jove *de legatione Moscovitarum.*

JE crois qu'on a fait une injustice à la mémoire d'Iwan IV. en le désignant sous le titre de Tyran, & qu'il mérite, avec plus de raison, celui de Conquérant.

Les Russes avoient conçu tant de vénération pour Basile IV. qu'après sa mort tous les ordres de l'Etat s'empresserent d'aller prêter serment de fidélité à son fils Iwan, quoiqu'il n'eût que quatre ans trois mois neuf jours; ils nommerent Hélene, sa mere, Régente de l'Empire pendant la minorité du nouveau grand Duc. Il est rare qu'un Etat, dans une minorité, ne soit pas agité de quelques troubles, parce qu'il est rare qu'il ne se trouve pas quelque mécontent. Le Prince Georges, oncle du grand Duc, fit dire par son Secrétaire au Prince André, son second frere, qu'il étoit honteux pour eux de souffrir que le sceptre passât dans les mains d'un enfant; qu'ils pouvoient tenir à l'égard d'Iwan la même conduite

que Basile avoit tenue à l'égard de Démétrius son neveu ; il lui fit proposer en même-tems d'augmenter son appanage, & de le combler de bienfaits s'il vouloit le seconder dans ses projets & lui aider à monter sur le Trône. André répondit au Secrétaire de son frere, que sa conscience ne lui permettoit pas de se prêter à une révolte formée contre un Prince auquel il avoit prêté serment de fidélité il n'y avoit pas trois jours. Le Secrétaire de Georges répondit à André, que son scrupule étoit mal fondé, puisqu'il n'avoit prêté ce serment que par contrainte, étant alors environné de tous les Boïares, & des principaux Officiers de l'État. André persista toujours dans ses intentions, & lorsque le Secrétaire fut parti, il envoya avertir la Grande-Duchesse des intentions de Georges. Cette Princesse, sur l'avis de son conseil, fit arrêter Georges dès le même jour.

IWAN IV. 1534.

Georges veut détrôner son neveu Iwan.

Hélene, n'ignorant pas qu'il étoit de son intérêt d'entretenir la paix avec ses voisins, envoya des Ambassadeurs à Sap Gieri, Can de Crimée, à Enealeus, Can de Casan, & à Sigismond, Roi de Pologne, pour leur notifier la mort de Basile, & l'avénement d'Iwan au Trône ; & pour les prier d'entretenir la paix avec la Russie. Les Cans reçurent ces Ambassadeurs avec affection : mais Sigismond répondit avec hauteur à ceux qu'on lui avoit envoyés. La Régente, craignant qu'il n'eût le projet de faire une invasion en Russie, fit fortifier les Villes, & y mit des garnisons. Hélene étoit belle &

jeune : elle avoit le cœur tendre, & fut sensible aux charmes d'un jeune Boïare nommé Ovuczina qui étoit à la Cour : elle lui fit des avances, & le reçut dans son lit. La conduite des grands est trop éclairée, pour qu'ils puissent cacher leurs fautes. Celle d'Hélene ne fut pas longtems ignorée : tous les Courtisans se la répétoient. Michel Glinski l'en avoit avertie : il lui conseilla de se comporter avec plus de décence. Cette Princesse, loin d'écouter ces sages conseils, conçut contre Glinski une haine implacable, résolut sa perte, l'accusa d'avoir empoisonné Basile, & le fit mettre en prison où il périt de misere.

Sur la fin de cette année, il arriva à la Cour de Moscou soixante-dix Ambassadeurs de soixante-dix Princes des Tatars Nogaïs. Ils avoient un cortege de sept cents personnes auxquelles s'étoient joints quatre mille Marchands, qui amenoient cinquante mille chevaux pour les vendre.

Les Polonois, comme la Régente l'avoit prévu, ne tarderent pas à faire une invasion en Russie. Sigismond envoya André Nemiron faire le siége de Starodule; mais le Gouverneur de cette Ville se mit à la tête de la Garnison, qui étoit assez considérable, fit une sortie, tua une prodigieuse quantité de Polonois, prit un de leurs principaux Officiers, & força Nemiron de lever le siége. Ces derniers, avant de rentrer en Lithuanie, mirent le feu aux fauxbourgs de Radogoszcze, bientôt il se communiqua à la ville & la réduisit en cendres : il y périt beaucoup de

personnes, du nombre desquelles le Gouverneur se trouva. Il voulut encore détruire Czernikou : mais le Gouverneur fit une sortie sur lui pendant la nuit, & lui tua tant de monde, qu'il fut obligé de se retirer.

IWAN IV. 1535.

Peu de tems après une autre armée de Polonois rentra en Russie avec le projet de brûler Smolensko : pendant qu'ils étoient occupés à mettre le feu aux fauxbourgs, le Gouverneur rassembla ce qu'il y avoit de jeunesse dans la ville, marcha contre les ennemis, les battit, les mit en fuite, & éteignit le feu.

La Régente fit assembler son Conseil, pour savoir par quels moyens elle pourroit arrêter les ravages des Polonois. On lui conseilla de faire faire une invasion en Pologne. Cet avis lui plut ; elle y envoya une armée, qui se divisa en quatre détachemens, & ravagea tout le pays par où elle passa, & rentra en Russie chargée de dépouilles. Le Roi de Suéde & le Duc de Livonie envoyerent des Ambassadeurs à Moscou pour complimenter Iwan sur son avénement au trône, & pour confirmer la paix qu'ils avoient faite avec son pere.

Le Grand Duc porta cette année un édit, par lequel il ordonnoit de frapper de la monnoie nouvelle, parce que l'ancienne étoit trop usée. Deux roubles & demi suffisoient pour faire un copec ; on en mit trois dans la nouvelle. Le même édit ordonnoit qu'on recherchât avec soin & qu'on punît séverement les faux-monnoyeurs.

Chronique manuscrite.

Hélene étant informée que le Gouverneur de Smolensko vouloit livrer la ville au Roi de Pologne, envoya une armée commandée par le Prince Basile Glinski, pour retenir les habitans dans le devoir, & lui ordonna d'assiéger Mstilave : elle envoya en même-tems Buturlin avec une armée sur les frontières de la Pologne, lui ordonna d'y bâtir une nouvelle ville. Pendant que ces Généraux exécutoient les ordres de la Régente, les Polonois assiégerent Starodub. Ils ouvrirent une tranchée, & approcherent leur canon assez près pour l'attaquer du côté qu'ils jugeroient à propos : le Gouverneur, qui n'avoit jamais vu attaquer une place de cette manière, ne se mit point en devoir d'arrêter leurs travaux, & la ville fut prise en très-peu de tems : les Polonois la brûlerent. Les Généraux Russes étoient pendant ce tems-là occupés au siége de Mstilave ; voyant qu'ils ne pouvoient s'en rendre maîtres, ils y mirent le feu, & se retirerent.

Pendant que les armes de Russie étoient tournées contre les Polonois, les habitans de Casan cherchoient à secouer le joug que les Grands Ducs leur avoient imposé. Voyant qu'Enaleus étoit trop attaché aux Russes, ils le tuerent, & envoyerent des députés en Crimée pour prier Saffa Gieri de venir les gouverner. Hélene, voulant opposer quelqu'un à Saffa Gieri, rendit la liberté à Sigaleus.

Cette Princesse, persuadée que les habitans de Casan ne tarderoient pas à faire une invasion en Russie, fit en-

vironner de palissades Mezieca, qui étoit sur les frontières de Casan. Les habitans de Casan ne tarderent pas à faire une invasion dans la Russie, comme la Régente l'avoit prêvu : ils allerent assiéger Nis-Novogorod, & voulurent y mettre le feu : mais ils en furent chassés par la garnison, qui étoit très-nombreuse. Les Polonois & les Russes employerent presque toute l'année 1536 à faire des courses sur les terres les uns des autres. La Régente, pour arrêter celles des ennemis, fit construire des forts sur toutes les frontières. Les Tatars, voulant profiter de l'occasion que les Polonois leurs fournissoient de ravager la Russie, se répandirent dans le territoire de Castrom, & y mirent tout à feu & à sang. Il y avoit alors peu de troupes en garnison dans ces quartiers; celui qui les commandoit, cédant à son courage, n'eut pas la patience d'attendre les troupes qu'on lui envoyoit ; il attaqua les Tatars, fut battu, périt lui-même dans l'action, & les Tatars continuerent leurs ravages.

Iwan IV. 1536.

Chronique manuscrite.

Cet André, qui avoit quelques années auparavant marqué tant de zèle pour son neveu Iwan, se souleve aujourd'hui contre lui. Il demande avec empressement qu'on augmente son appanage ; sur le refus que lui fait la Régente, il se livre aux transports de la colere, & jure qu'il obtiendra par la force ce qu'on refuse à sa douceur. La Régente, instruite de son projet, donna des ordres pour le faire arrêter. Celui qui fut chargé de les exécuter en avertit André. La colere de ce

Iwan IV. 1536.

Prince se changea en crainte ; il se rendit sur le champ à Moscou, alla trouver Daniel, le Métropolitain, lui raconta ce qui se passoit entre lui & la Régente. Le Métropolitain alla aussi-tôt à la Cour, & par ses prières obtint la révocation de l'ordre. André, tranquille en apparence, s'en retourna dans le pays qui lui avoit été donné en appanage : si-tôt qu'il y fut arrivé, il fit les préparatifs nécessaires pour passer en Lithuanie. La Régente en fut informée, &, comme elle méditoit depuis quelque tems une expédition contre les habitans de Casan, elle résolut de profiter de cette occasion pour détourner son beau-frere du projet qu'il avoit formé : en conséquence, elle lui manda de se rendre à Moscou pour se mettre à la tête de l'armée que le Grand Duc vouloit envoyer contre ses ennemis. André, craignant qu'on ne lui tendît un piége, répondit qu'il lui étoit impossible d'exécuter les ordres du Grand Duc, parce qu'il étoit attaqué d'une maladie très-dangereuse. La Cour lui envoya des Médecins, qui protesterent à Hélene que la maladie de son beau-frere n'étoit pas dangereuse. La Régente alors, convaincue qu'il avoit le projet de se sauver, lui envoya un second ordre de se rendre à la Cour : il fit encore la même réponse, & envoya Pronski, un de ses gentilshommes, pour assurer à Hélene que sa maladie étoit la cause de sa désobéissance. Pendant ce tems il fit les préparatifs de son départ : mais Ouczin, qui étoit aussi un de ses gentilshommes, alla promptement avertir

la Grande Ducheſſe de ce qui ſe paſſoit. Elle envoya auſſi-tôt un Evêque avec pluſieurs Prêtres pour raſſurer André, & pour lui proteſter que le Grand Duc n'avoit point intention de lui faire de mal. Craignant qu'André ne perſiſtât dans ſon projet, elle chargea Ouczin de prendre la garniſon d'Obolensko, & de ſe tenir en embuſcade dans un endroit par ou devoit paſſer André, & fit mettre en priſon Pronski, l'envoyé du dernier. Un des gentilshommes d'André, ayant été informé des ordres que la Cour venoit de donner, alla promptement en inſtruire ce Prince, qui s'étoit déja retiré à Staric. André partit ſur le champ pour ſe retirer à Novorſca, &, voulant ſe rendre maître de Novogorod, il envoya dire aux habitans que les Boïares s'étoient emparés du Gouvernement, & qu'ils ſe propoſoient de faire périr toute la famille Ducale. Pluſieurs des principaux de Novogorod, ajoutant foi à ce diſcours, ſe rendirent auprès de lui. La Régente fut bientôt informée de ces nouvelles : elle envoya Nicetas avec une puiſſante armée pour retenir Novogorod dans le devoir, & manda à Ouczin de raſſembler ſes troupes, & de pourſuivre André. Ouczin joignit ce Prince près de Liuchal : André voulut ſe mettre en état de défenſe avec ceux qui l'accompagnoient; mais Ouczin, lui ayant aſſuré que le Grand Duc ne le priveroit point de la liberté, & lui rendroit même ſon amitié, il mit les armes bas, & alla à Moſcou avec Ouczin. Lorſqu'ils y furent arrivés, la Régente blâ-

IWAN IV. 1536.

ma beaucoup ce dernier d'avoir promis à André qu'on lui laisseroit la liberté, puisque le Grand Duc ne s'y étoit engagé ni par parole ni par écrit : elle fit sur le champ mettre le Prince en prison, & donna des gardes à sa femme. On donna le knout à tous les complices de sa révolte ; on fit périr dans les supplices ceux de Novogorod qui avoient embrassé son parti, & on exposa leurs cadavres sur le grand chemin.

IWAN IV. 1537.

Le seul événement mémorable de cette année en Russie, fut la mort de la Grande Duchesse, qui arriva le 3 Avril. Quelques Boïares, indignés de voir qu'elle vivoit toujours avec Ouczin, mirent du poison dans son breuvage & la firent périr. Hélene prouve, & l'histoire en fournit plusieurs autres exemples, que la chasteté n'est pas toujours l'indice du mérite des femmes. Elle gouverna la Russie avec prudence & fermeté. Les Russes l'aimoient au point qu'ils mettoient toujours son nom à côté de celui du Grand Duc, dans les actes publics.

1538.

Mort d'Hélene.

Après la mort d'Hélene, il s'éleva de grands troubles en Russie au sujet de la Régence. Georges & André, oncles du Grand Duc, étoient détenus en prison, Jean & Simeon étoient morts. Le Prince Basile Suiski & Jean Théodore Bielski, les deux plus proches parens du Grand Duc, avoient seuls droit d'y prétendre. Chacun d'eux, pour appuyer ses prétentions, se fit des partisans. Théodore Missurin, Secrétaire du Grand Duc, & Daniel Métropolite, se joignirent à plusieurs

1539.

Boïares pour appuyer la faction de Bielski; mais le nombre des partisans de Suiski étoit beaucoup plus considérable, & le rendoit, par conséquent, plus puissant. Suiski fit mettre à mort Missurin, & se fit proclamer Régent: son premier acte d'autorité, fut de déposer le Métropolite Daniel, & de mettre à sa place Joseph Skripicyn, Abbé du couvent de saint Serge.

IWAN IV. 1539.

Les principaux habitans de Casan, envoyerent des députés à Moscou, pour prier le Grand Duc de leur pardonner la faute qu'ils avoient commise à son égard, & lui demander en même-tems des troupes pour les défendre contre le Can de Crimée, qui ne manqueroit pas de les attaquer lorsqu'ils auroient accompli leur projet. Ce projet, ajouterent-ils, est de faire périr Saffa Gieri, notre Can, qui enrichit tous les jours ses Criméens de nos dépouilles. Le Grand Duc les reçut avec accueil, fit sur le champ marcher des troupes du côté de Casan, & ordonna à celui qui les commandoit de s'arrêter sous les murs de Scolodimir, jusqu'à ce qu'il eut reçu de nouveaux ordres. La Russie étoit en paix avec Sap Gieri, Can de Crimée; ce Can avoit un Ambassadeur auprès du Grand Duc, & celui-ci en avoit un auprès du Can. Le Conseil d'Iwan ne se fioit cependant pas aux paroles du Criméen; &, pour être en état de lui résister, en cas qu'il voulût remuer, on fit défiler des troupes du côté de Columna. Cette précaution fut fort sage: sitôt que le Can de Crimée sut que les Russes se disposoient à attaquer celui de Casan, il rassembla toutes ses forces pour faire

1540.

1541.

IWAN IV. 1541.

une invaſion dans leurs Etats, avec la réſolution d'y mettre tout à feu & à ſang. Il ſe vantoit même d'être en peu de tems à Moſcou, & d'y faire la loi. Le Grand Duc en ayant été informé, donna ordre à Théodore, Gouverneur de Pleskou, de s'avancer du côté de la Crimée, pour ſavoir ſi les bruits qui ſe répandoient étoient véritables : Théodore ne tarda pas à lui faire connoître qu'on lui avoit dit la vérité. Iwan donna ſur le champ ordre à Démétrius Bielski de ſe rendre ſur les bords de l'Occa, & à Michel Bulgakou d'aller à Pachera : il manda à Suiski, qui s'étoit arrêté à Volodimir, de faire revenir les troupes qui étoient parties pour Caſan, de les joindre aux ſiennes, & de ſe mettre à leur tête. Sur la nouvelle que les Tatars étoient en marche, il fit dire à Bielski, qui étoit ſur les bords de l'Occa, de diſperſer une partie de ſon armée dans les forêts, afin de ſurprendre l'ennemi au paſſage, & d'augmenter la garniſon de la ville de Serpuchou. Les diſpoſitions furent faites aſſez promptement pour arrêter les progrès des ennemis. Ils vinrent au mois de Juillet attaquer Serpuchou ; mais ils furent repouſſés avec beaucoup de perte : dans ce combat on fit neuf Tatars priſonniers ; on les envoya au Grand Duc : ils l'avertirent que pluſieurs hordes de Tatars s'étoient jointes à Saffa Gieri, & ſe propoſoient de mettre tout à feu & ſang dans la Ruſſie. Iwan, à cette nouvelle fut ſaiſi de frayeur ; il alla ſe proſterner au pied des autels, pour implorer la protection de Dieu, fit aſſembler ſon conſeil, à la tête duquel

Le Can de Crimée fait des préparatifs formidables pour attaquer les Ruſſes.

Ibid.

duquel il mit le Patriarche, & demanda à ceux qui le composoient quel parti il avoit à prendre dans une conjoncture si délicate. Les uns lui conseillerent de sortir de Moscou, d'aller dans quelque place forte & d'y rester jusqu'à ce qu'on eût levé une armée suffisante pour résister à l'ennemi; les autres blâmerent cet avis, & s'exprimerent en ces termes: « Les ancêtres du » Grand Duc ont tenu cette conduite, il » est vrai: mais ils étoient en état de sup- » porter les fatigues de la route, & Iwan » est encore dans un âge fort tendre; d'ail- » leurs ils ne se retiroient que pour aller » ramasser des troupes qui pussent venir » avec eux défendre la Capitale; la garni- » son de Moscou est aujourd'hui fort nom- » breuse; elle peut soutenir un siége. Enfin » les villes où les Grands Ducs se retiroient » autrefois, sont beaucoup moins sures que » Moscou; elles sont sur les frontières de » Casan. » Le Grand Duc se déclara en faveur du dernier sentiment, & assembla les officiers les plus expérimentés qu'il put trouver dans Moscou, leur dit de faire tous les préparatifs pour une vigoureuse défense, en cas que l'ennemi vînt l'attaquer. Ils remplirent les magasins de munitions de guerre & de bouche, & firent mettre des barricades dans toutes les rues des fauxbourgs. Iwan écrivit ensuite à ses Généraux pour les avertir d'agir de concert, & de combattre avec courage; il les conjura d'oublier leurs querelles particulières, de se souvenir qu'ils étoient Chrétiens, & que leurs ennemis étoient des infideles.

IWAN IV. 1541.

IWAN IV. 1541.

Sap Gieri, informé que ses premiers détachemens ont été battus, vient en personne à la tête du corps d'armée pour passer l'Occa : les Russes lui opposent leur avant-garde. Le Tatar, croyant qu'elle forme toute l'armée Russe, ordonne aux siens de forcer le passage ; mais le gros de l'armée avance : il appelle les chefs de la nation, & leur dit avec colère : « Vous » m'aviez assuré que les Russes avoient » tourné toutes leurs forces du côté de » Casan, & que je ne rencontrerois pas un » seul soldat ennemi sur ma route, & tous » ceux qui ont combattu contre cette na- » tion, m'assurent qu'ils n'ont jamais vu » ses armées si nombreuses & si bien dis- » ciplinées, que celle qui vient nous atta- » quer. » Voyant enfin qu'on lui opposoit une résistance invincible, la frayeur le saisit ; il voulut prendre la fuite ; mais ses Officiers l'arrêterent & l'engagerent à faire encore face pendant quelque tems. Les Russes ayant le lendemain fait approcher du canon, tirerent plusieurs volées sur les Tatars, & en tuerent un nombre prodigieux ; la frayeur de Saffa Gieri augmenta au point qu'il prit la fuite, sans prendre la précaution de rallier ses soldats ; ils le suivirent bien-tôt. Voilà où aboutirent les menaces de ce fier Tatar.

Il est défait.

1542.

Les Princes Tatars représenterent au Can que Temir Arak, se trouvant dans une position semblable à la sienne, n'avoit cependant pas voulu évacuer la Russie sans y faire quelques ravages ; qu'il avoit pris & saccagé Halicie. Cet avis réveilla le courage de Saffa Gieri ; il jura

qu'il ne quitteroit pas la Russie, sans en avoir arrosé une partie du sang de ses habitans : en conséquence, il tourna sa marche du côté de Pronesk, & en fit le siége. Il croyoit l'emporter d'assaut ; mais il y avoit une garnison nombreuse qui sut résister à ses premières attaques. Pendant qu'il se préparoit à donner un second assaut, il vit arriver des détachemens de l'armée Russe, qui l'avoient toujours suivi en queue : ne doutant pas que le corps de l'armée les suivoit de près, il se hâta de lever le siége, & s'en retourna dans ses Etats.

La victoire que les Russes venoient de remporter sur le Can de Crimée, rendit le Grand Duc redoutable à ses voisins. Plusieurs Princes Nogaïs lui envoyerent des députés, pour confirmer l'alliance qu'ils avoient faite avec lui. Le 25 Décembre Iwan fit venir à la Cour Vladimir, son cousin-germain, fils de cet André qui avoit pris les armes pour faire augmenter son appanage, lui accorda les biens de son pere ; mais il mit auprès de lui de nouveaux gentilshommes, & lui défendit de se servir de ceux qui avoient été auprès de son pere.

Le Monarque de Russie avançoit en âge, & ceux qui l'environnoient briguoient à l'envi sa faveur. Les Princes Suiski, pere & fils, jaloux de voir qu'il accordoit toute sa confiance à Bielski, jurerent la perte de ce dernier. Ils dirigerent leurs premiers coups contre le Métroplitain. Quoiqu'il leur fut redevable de la place qu'il occupoit, il avoit toujours marqué du

IWAN IV. 1542.

penchant pour Bielski, lequel par son moyen s'étoit avancé dans les bonnes graces du Grand Duc. Le Métropolitain, informé que les Suiski se proposoient de l'attaquer, se sauva dans le couvent de la Sainte Trinité. Ses ennemis furent bien-tôt informés de sa fuite : ils envoyerent plusieurs gentilshommes de leur suite le chercher : ceux-ci, voyant qu'il refusoit de les suivre, se répandirent en invectives contre lui ; plusieurs d'entr'eux se mirent même en devoir de le tuer : mais l'Abbé du couvent, homme vénérable par sa piété, les arrêta.

Suiski le pere ayant gagné les Officiers de l'armée qu'il commandoit dans la guerre contre les habitans de Casan, les fit approcher de Moscou, & ordonna qu'on leur en ouvrît les portes pendant la nuit. Si-tôt qu'ils y furent entrés avec leurs soldats, il les conduisit à la maison de Bielski, le fit enlever, ordonna qu'on le conduisît à Bieloczero, & qu'on l'enfermât dans une étroite prison : il fit en même-tems subir le même traitement au Métropolitain. Iwan, à son réveil, demanda son favori : mais on lui répondit qu'il étoit sorti de Moscou pour quelques affaires. Suiski, voyant que ce Prince s'impatientoit de ne pas voir Bielski, fit assassiner ce dernier dans sa prison, & dit au Prince que Bielski étoit mort subitement, en revenant d'un voyage qu'il avoit été obligé de faire.

Les armées de Russie étoient si bien commandées, que tous ses voisins n'osoient plus faire aucune entreprise contr'elle : le Roi de Pologne, envoya des Ambassadeurs

à Moscou pour continuer pendant sept ans la trêve qui avoit été faite avec lui. Plusieurs Princes d'Astracan en envoyerent de leur côté pour demander à entretenir l'alliance établie entre les deux nations. Le Can de Crimée fit une invasion dans les territoires de Starodub & de Novogorod; mais les Gouverneurs de ces pays tenoient leurs soldats dans une exacte discipline : ils marcherent promptement à l'ennemi, taillerent en pièces une partie de ses troupes & le forcerent de se retirer.

IWAN IV. 1542.

Saffa Gieri, craignant toujours d'être dépouillé de ses États par les Russes, envoya un Ambassadeur à Iwan, pour le prier de lui accorder la paix, & lui promettre en même-tems une entière soumission à ses volontés. Le Grand Duc se laissa toucher, & promit de laisser Saffa Gieri sur son trone. Le Can de Crimée, voyant qu'Iwan pouvoit réunir contre lui toutes les forces de la Russie, fit proposer la paix à ce Prince, qui l'accepta. Les Tatars étoient trop remuans, & trop avides de dépouilles pour laisser les Russes tranquilles : plusieurs hordes se réunirent, entrerent dans le Duché de Riasan, y mirent tout à feu & à sang; les troupes Russes qui étoient en garnison dans ces quartiers, se rassemblerent, marcherent contre ces Tatars, en tuerent une partie & mirent l'autre en fuite.

1543.

Pierre, Vaivode de Moldavie, instruit de la puissance du Grand Duc, lui envoya des Ambassadeurs pour le prier de lui prêter du secours contre les Turcs qui

exigeoient de ses sujets des contributions exhorbitantes : mais Iwan ne leur en voulut pas accorder, disant qu'il avoit fait un traité d'alliance avec le Sultan, & qu'il ne croyoit pas devoir le rompre.

IWAN IV. 1543.

André de Suiski, jaloux de ce qu'Iwan donnoit toute sa confiance à Simeon Voronsop, saisissoit toutes les occasions qu'il pouvoit trouver de l'humilier. Voronsop s'en plaignit un jour au Grand Duc en presence de Suiski. Ce dernier, cédant à sa fureur, oublia le respect qu'il devoit à son Souverain, s'élança sur Voronsop, lui porta plusieurs coups, déchira ses habits, & le traîna hors de l'appartement. Iwan, justement irrité de cette hardiesse, donna ordre à ses gardes de saisir Suiski, de le conduire hors du Palais, de le tuer, & de traîner son cadavre dans les rues de Moscou : « Je » veux, dit-il, montrer comment je pu-» nis ceux qui osent m'insulter. » Ses ordres furent ponctuellement exécutés, & les Boïares, intimidés par cette sévérité, n'oserent plus lui manquer.

1544.

Le Prince Kubenski fit tuer plusieurs Boïares qui ne lui avoient pas marqué tout le respect qu'il croyoit être dû à sa qualité de Prince. Aussi-tôt qu'Iwan en fut instruit, il l'exila : mais il le rappella quelques mois après.

1545.

Les Cans de Casan & de Crimés firent un traité, par lequel ils se promettoient mutuellement de se secourir contre les Russes. Celui de Casan, se fiant sur la parole du Criméen, chassa tous les Russes qui étoient établis dans ses États. Cette

nouvelle fut bien-tôt portée à Iwan, qui se hâta de faire des préparatifs pour forcer les habitans de Casan de rentrer dans le devoir. Lorsque ses troupes furent prêtes, il les divisa en deux corps, en envoya un par terre sous la conduite des Princes Punkow, Szeremetou, & Paletskoi; l'autre s'embarqua sur le Volga, & le Prince Serebrianoi fut chargé de le conduire. Toute l'armée se réunit le jour de la Pentecôte aux portes de Casan, y entra sans aucune résistance, y mit tout à feu & à sang, & emmena en captivité plusieurs chefs de la nation.

IWAN IV. 1545.

Saffa Gieri s'étoit sauvé à l'arrivée des Russes: il rentra dans la ville si-tôt qu'il apprit leur départ, &, se persuadant qu'ils n'avoient fait cette invasion dans ses États, qu'à la sollicitation de ses sujets, il en condamna plusieurs à mort; mais ils éviterent le supplice par la fuite: les uns passerent en Russie, les autres à Astracan. Ce Can exerça de si grandes cruautés contre ses sujets, que leur patience étant épuisée, ils envoyerent des députés au Grand Duc pour lui offrir de lui livrer Saffa Gieri, s'il vouloit leur envoyer des troupes. Iwan accepta leur offre, & promit les troupes qu'on lui demandoit.

1546.

Le Grand Duc, voulant réprimer la licence que les Boïares s'étoient permise pendant sa minorité, résolut d'en punir quelques-uns pour intimider les autres. Anastase Buturlin servit le premier d'exemple: il avoit lâché des propos injurieux contre le Gouvernement: le Grand Duc lui fit couper la langue: il exila peu

Iwan réprime la licence des Boïares.

de tems après les Princes de Kubenski, Suiski, Gorbatoi, Paletski, & Théodore Voronsop, qui avoient exercé des vexations contre plusieurs particuliers. Il les rappella par la suite, à la sollicitation du Métropolite.

Pendant que le Souverain de Russie étoit occupé à établir le bon ordre dans le Gouvernement, il reçut des lettres de Casan, par lesquelles les chefs de la nation lui marquoient qu'ils avoient chassé Saffa Gieri : ils lui demandoient pardon du passé, le prioient de leur envoyer pour Can Sigaleus, & de le faire précéder par quelque Boïare, auquel ils pussent prêter serment de fidélité au nom du Souverain de Russie. Iwan envoya Eustathe à Casan : tous les ordres de la nation lui prêterent serment de fidélité, & lorsqu'il revint à Moscou il rapporta encore des lettres par lesquelles ce peuple demandoit Sigaleus avec de nouvelles instances. Sigaleus partit enfin accompagné du Prince Bielski, qui le plaça sur le trône.

On avoit lieu de croire que le peuple de Casan, fatigué des révolutions continuelles qui arrivoient dans son pays, resteroit enfin tranquille, & qu'il garderoit exactement la parole qu'il avoit donnée au Grand Duc : mais Saffa Gieri eut le secret de se faire un parti parmi ses sujets : le peuple se déclara en sa faveur : envain les Grands voulurent soutenir Sigaleus ; il fut obligé de se sauver, pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi. Iwan envoya un corps de troupes au-devant de lui, pour le secourir dans sa

marche. Le Can de Crimée leva une armée, &, pour faire diverſion, entra en Ruſſie. Iwan, qui avoit toujours ſoin de tenir des troupes toutes prêtes à marcher au premier ordre, ſe rendit promptement à Columna. Le Can de Crimée, à cette nouvelle, ſe hâta d'évacuer la Ruſſie. Pendant qu'Iwan étoit à Columna, un de ſes favoris accuſa pluſieurs Boïares d'avoir tenu contre la perſonne du Souverain des diſcours injurieux. Iwan, ſe rappellant la conduite que ces Boïares avoient tenue pendant ſa minorité, entra dans une ſi grande fureur, qu'il fit trancher la tête aux Princes Iwan Kubenski & Théodore Voronſof ; il exila Théodore Bieloſero, & fit mettre en priſon Michel Voronſof.

IWAN IV. 1546.

Saffa Gieri, Can de Caſan, voyant que les chefs de la nation le haïſſoient & cherchoient à le faire périr pour placer Sigaleus ſur le trône, en condamna pluſieurs à mort, & traita les autres avec la plus grande cruauté. Les Tatars, impatiens de vivre ſous la domination d'un Prince ſi cruel, ſe retirerent à Moſcou & prierent Iwan de les admettre au nombre de ſes ſujets : il leur donna des revenus ſuffiſans pour vivre ſelon leur rang. La fuite des Seigneurs de Caſan ne fit qu'augmenter la fureur de Saffa Gieri ; il en fit ſentir les effets indiſtinctement à tous ſes ſujets. Ce peuple, dans ſon malheur, implore le ſecours du Monarque des Ruſſes, qu'il regardoit depuis long-tems comme ſon protecteur. Les Czeremiſſes, établis ſur les montagnes, étoient plus hardis que les autres, parce que leurs habita-

1547.

IWAN IV. 1547.

tions étoient plus difficiles à forcer : ils envoyerent des députés à Moscou, pour proposer au Grand Duc de marcher contre Saffa Gieri, avec promesse de l'attaquer eux-mêmes d'un autre côté, si-tôt qu'ils sauroient que les Russes seroient entrés dans le Royaume de Casan. Iwan fit à ces députés une réponse favorable : mais il vouloit abattre entièrement la puissance de Saffa Gieri, & résolut de faire les préparatifs nécessaires pour y réussir.

Iwan IV. prend la Couronne Royale avec le titre de Czar.

Les Souverains de Russie n'avoient jusqu'alors pris aucune marque distinctive de leur dignité. Les Écrivains ont du moins gardé le silence à ce sujet. Iwan IV, voyant que son pouvoir étoit aussi-bien, même mieux établi que celui des Rois de Pologne, de Suéde & de Hongrie, voulut comme eux, porter la couronne, & prendre un titre qui désignât mieux sa puissance que celui de Duc. Il fit donc assembler les Princes, les Boïares & tous les chefs de la nation, leur fit connoître son dessein, & fixa le jour de son couronnement au seize Janvier.

Ce jour étant arrivé, tous les Prélats de Russie s'assemblerent dans l'Eglise de la Vierge, cathédrale de Moscou ; le Grand Duc s'y rendit accompagné de ses Boïares, de ses Gardes & d'une multitude incroyable de peuples. Il se mit à genoux au pied de l'autel ; le Métropolite Macarius lui plaça la couronne sur la tête, & le proclama Tzar, qui signifie Roi. Les Écrivains ont défiguré ce mot & en ont fait celui de Czar. Je m'en servirai dans

la suite. Les Prélats, les Boïares & le peuple répéterent d'une voix unanime : *Iwan, Czar de Russie.* Ce récit est contraire à celui de tous les Écrivains qui parlent de la Russie. Selon eux, Iwan ne prit le titre de Czar, qu'après avoir entièrement soumis les Royaumes de Casan & d'Astracan, & les Souverains de Russie ne le portent encore aujourd'hui qu'en qualité de Rois de ces deux Royaumes. C'est une erreur. 1°. On voit qu'Iwan IV. le prit avant de s'être rendu maître de ces pays. 2°. Les Tatars de Casan & d'Astracan ne désignoient point leur Monarque par le mot Czar, mais par celui de Can. Si Iwan n'avoit pris le titre de Roi qu'à l'instar des Souverains de ces Royaumes, il auroit conservé pour, marquer sa dignité, le mot dont on se servoit pour exprimer la leur, & se seroit fait nommer Grand Duc de Russie, Can de Casan & d'Astracan. A l'imitation des autres Monarques de l'Europe, il prit le titre de Roi, qui, en langue Russe, est exprimé par celui de Czar. Ses successeurs l'ont porté en qualité de Souverains de Russie, non comme Rois de Casan & d'Astracan.

IWAN IV. 1547.

Quatre jours après son couronnement, Iwan épousa Anastasie, fille de Georges Romanou.

Il se marie.

Peu de tems après la célébration du mariage d'Iwan, la ville de Moscou fut presqu'entièrement réduite en cendres : l'Eglise de la Vierge & le Palais du Czar furent consumés. Les flammes dévorerent une multitude incroyable d'antiquités & de livres grecs. Pendant l'incendie, le

Iwan IV. 1547.

Métropolite Macarius se transporta dans l'Eglise de la Vierge, où il ne cessa de prier que quand le toît fut totalement brûlé : la chaleur insupportable le força de se retirer : il emporta avec lui l'image de la Vierge.

Le bas peuple, grossier & crédule, est toujours prêt à écouter & à croire le premier bruit qui se répand, quelqu'absurde qu'il soit. Quelques-uns, jaloux du crédit que Georges Glinski s'étoit acquis sur l'esprit du Czar, publierent que c'étoit lui qui avoit fait mettre le feu à la ville. Ce propos se répand de bouche en bouche : on l'apperçoit un jour passer au milieu de la place publique environné de plusieurs personnes de marque : on s'attroupe, on s'excite mutuellement. Il reçoit un coup de pierre ; bien-tôt il en est accablé & périt sous les coups, avec tous ceux qui l'accompagnoient. Le Czar n'apprit cette nouvelle qu'avec indignation : il envoya ses gardes faire main-basse sur le peuple : on saisit les plus mutins, & on les fit périr dans les supplices.

1548.

Le premier soin du Czar fut de faire réparer les dommages que l'incendie avoit causés à la ville de Moscou. Il maria son frere à Julie, fille du Prince Démétrius Paletski ; mais il ne leur donna point d'appanage, & voulut qu'ils restassent tous deux à la Cour.

Pendant qu'Iwan s'occupoit du soin de soulager ses peuples, on vint lui annoncer que les Princes Michel Glinski & Turuntai Pronskoi étoient partis pour aller s'établir en Lithuanie : il envoya promp-

tement après eux le Prince Pierre Suiski avec une troupe de noblesse. On rencontra les deux fugitifs dans la forêt de Rzeva. Ces derniers, voyant qu'ils ne pouvoient s'échapper, prirent le parti de tourner leur marche du côte de Moscou, dans le dessein de dire au Czar qu'ils n'avoient point eu le projet de quitter la Russie, que leur dessein étoit seulement de faire un pélerinage à une église de la Vierge qui étoit sur les frontières de la Lithuanie. Ceux qu'on avoit envoyés à leur poursuite, les suivirent avec tant de rapidité, qu'ils joignirent Turuntain qui se déguisoit en prêtre pour entrer dans Moscou sans être reconnu: Suiski arrêta Glinski dans les fauxbourgs de la ville. On les mit tous deux en prison, & lorsqu'on les interrogea, ils répondirent, comme ils l'avoient projetté, qu'ils n'avoient point eu le dessein de s'enfuir, qu'ils alloient seulement en pélerinage à l'église de la Sainte Vierge, pour la prier de les mettre à l'abri du malheur qui étoit arrivé à Georges Glinski, que le Czar avoit fait mettre à mort, & qu'ils s'étoient égarés: ils obtinrent leur pardon à la prière du Métropolite Macarius.

IWAN IV. 1548.

Ivan IV. avoit un génie trop étendu, pour qu'un objet seul fût capable de fixer toute son attention. Il faisoit travailler à la ville de Moscou, il arrêtoit les vexations des Princes & des Boïares; sa vigilance retenoit les Gouveneurs dans le devoir: il faisoit encore les préparatifs nécessaires pour abattre la fierté du Can de Crimée, & pour soumettre celui de Ca-

IWAN IV. 1548.

ſan. Lorſqu'ils furent prêts, il fit partir une partie de ſes troupes par différentes routes, & ſous différens chefs, leur donna rendez-vous à Volodimir. Il ſe mit lui-même en marche peu de tems après, & fit conduire avec lui les canons & les munitions de guerre. Sigaleus eut ordre de ſe rendre au lieu déſigné, avec une troupe dont on lui confia le commandement. A peine le Czar avoit-il paſſé la grande Novogorod, qu'une pluie abondante le força d'interrompre ſa marche: les glaces ſe fondirent, les fleuves ſe déborderent: on ne pouvoit plus faire avancer le canon, les hommes même avoient beaucoup de peine à marcher. Il attendit trois jours pour voir ſi le tems deviendroit plus favorable; ce fut envain, la pluie ne diſcontinuoit pas. Enfin il eut la douleur de ſe voir forcé de retourner à Novogorod: il ordonna cependant à ſes Officiers de réunir leurs troupes & de les joindre à celles de Sigaleus. N'ayant point de canon à conduire, ils allerent ſans difficulté juſqu'à Caſan. Ils trouverent le Can qui les attendoit ſous les murs de la Ville avec une nombreuſe armée, l'attaquerent, le battirent, & le forcerent de rentrer dans Caſan. N'ayant pas d'artillerie, ils n'en purent faire le ſiége, ſe contentant ſeulement de ravager tous les environs, & s'en retournerent à Moſcou.

1549.

Dès le commencement de l'année 1549, les troupes de Caſan firent une invaſion dans le Duché de Halicie, ſous la conduite d'un certain Arak, y mirent tous à feu & à ſang. Zacharias, Gouverneur de Koſ-

trom, rassembla les soldats qu'il avoit dans son Gouvernement, marcha contre eux, les poursuivit jusques sur les bords du fleuve Azerouka, les attaqua, en tua une prodigieuse quantité, fit périr leur Général, & prit un grand nombre de prisonniers.

Saffa Gieri, Can de Casan, n'avoit pas pris le commandement des troupes qui avoient fait une invasion en Russie, parce qu'il étoit dangereusement malade: il étoit tombé en allant à la chasse & s'étoit rompu les côtes. Il mourut au commmencement de Mars. Les chefs de la Nation proclamerent Can Utemis Gieri son fils, quoiqu'il ne fût alors âgé que de deux ans, & envoyerent des députés au Can de Crimée avec des lettres par lesquelles ils imploroient sa protection contre le Czar. Les Cosaques intercepterent ces lettres & les envoyerent à Iwan. Ceux de Casan, informés de ce qui se passoit, firent demander la paix au Czar; mais ils n'ent reçurent que des réponses vagues: il vouloit les punir du projet qu'ils avoient formé de se liguer avec ceux de Crimée contre lui.

Sigismond, Roi de Pologne, étoit mort l'année dernière, & son fils Auguste avoit été proclamé Roi. Ce dernier étoit d'autant plus incapable de régner, qu'il ne prenoit pour Ministres que ceux qui flattoient ses passions, lesquelles étoient ses seuls guides. Craignant que le Czar ne profitât des troubles que sa molesse occasionnoit dans le Royaume, il envoya des Ambassadeurs à Moscou pour renouveller la paix qui étoit établie entre les deux nations. Ivan

n'avoit pas le projet de tourner ses armes contre lui, c'étoit le Royaume de Casan qu'il vouloit attaquer : il fit un nouveau Traité avec Auguste.

IWAN IV. 1549.

1550. Le Prince Russe manda dès le commencement de l'année suivante à tous les Gouverneurs des Provinces de lever des troupes, & de les envoyer à Volodimir. Lorsqu'il sut qu'elles y étoient arrivées, il s'y rendit avec son frere Georges & le Métropolite. Ce dernier donna la bénédiction à l'armée, & le Czar la fit aussi-tôt partir pour Novogorod, où il avoit fait transporter toutes les munitions & tous les bagages : il y alla lui-même & se mit sur le champ en marche pour attaquer Casan : mais la chaleur fut si excessive qu'elle le força de s'arrêter. A cette chaleur succéda un orage impétueux ; la pluie tomba en si grande abondance pendant quatre jours que les plus petites rivières déborderent ; les Russes ne purent continuer leur marche. Ivan reprit la route de Moscou, & pour tenir les Tatars de Casan en bride, il fit construire sur les frontières une Ville où il laissa une garnison assez nombreuse. Ayant été informé que le Can de Crimée faisoit des préparatifs pour entrer dans ses Etats, il alla visiter les fortifications de Colomna & de Riezan.

1551. Les préparatifs de guerre que le Czar avoit faits l'année précédente contre les habitans de Casan ne furent point capables d'intimider les Nogaïs : plusieurs Mirsas ou Princes de ce pays se réunirent, entrerent dans le territoire de Riezan, & y firent de terribles ravages. Les Gouver-

neurs des environs réunirent leurs troupes, marcherent contr'eux, leur livrerent bataille, en tuerent plusieurs, & en prirent un assez grand nombre. Ivan récompensa ces Gouverneurs d'une manière proportionnée au service qu'ils lui avoient rendu. Le Can de Casan, & les Mirsas Nogaïs, ne se trouvant pas en état de résister aux forces du Czar, lui envoyerent demander la paix : mais il répondit à leurs députés, qu'il vouloit aller lui-même chez eux en signer les articles. Pour les resserrer de plus en plus, il fit construire les matériaux d'une forteresse dans le diocèse d'Oglecz, (c'étoit en bois) les fit transporter sur une colline située près de Casan, à la gauche du Volga, y établit la forteresse à laquelle il donna le nom de Suiatski. C'est à présent une Ville assez considérable. Les Czeremisses sentirent bien qu'il ne prenoit ces précautions que pour les punir de leur rébellion : ils implorerent sa clémence, & lui promirent de lui être inviolablement fideles. Il leur pardonna, & les exempta de tout impôt pendant trois ans; mais, pour éprouver leur fidélité, il les fit marcher contre les habitans de Casan. Comme les derniers avoient du canon, ils firent périr un grand nombre de Czeremisses. Ceux-ci ayant combattu avec beaucoup de courage, le Czar leur fit distribuer une somme considérable, admit les Officiers à sa table, fit donner aux principaux des robes de soie fourrées de martre, & aux subalternes des robes de laine fourrées de peaux d'un moindre prix. Ivan, dans cette occasion, montra

Chronique manuscrite.

plus de magnificence, & fit plus de dépense qu'aucun de ses prédécesseurs n'avoit fait.

IWAN IV. 1551.

Les Czinbases, peuple soumis au Roi de Casan, prennent les armes contre leur Souverain; voyant qu'ils ne sont pas en état de lui résister, ils se mettent sous la protection du Czar & lui prêtent serment de fidélité. Les Criméens qui étoient à Casan, voyant que tous les habitans de cette Ville leur avoient juré une haine implacable, se rassemblerent & se mirent en route pour retourner dans leur patrie: mais ils furent attaqués dans leur retraite par les Viatkas, qui en tuerent une grande partie, enchaînerent leurs chefs & les envoyerent à Moscou.

Les habitans de Casan n'ayant personne parmi eux qui leur conseillât de résister à la puissance du Czar, envoyerent des députés à Moscou, pour prier Ivan de donner la couronne de Casan à Sigaleus. Le Czar le leur promit; mais à condition qu'ils lui enverroient Usemis Gieri avec sa mere; que les Gzeremisses, qui étoient établis sur les montagnes, resteroient sous la domination de la Russie, & qu'on mettroit en liberté tous les captifs Russes qui étoient à Casan. Les députés promirent qu'ils enverroient Usemis Gieri à Moscou, qu'on rendroit la liberté aux prisonniers Russes; mais ils ne voulurent point s'engager à faire exécuter l'article qui concernoit les Czeremisses. Ivan, pour intimider les habitans de Casan, fit construire une nouvelle forteresse sur leurs frontières, & y mit une forte garnison. Il fit ensuite partir

Sigaleus avec une armée formidable : lorsque ce dernier fut aux portes de Casan, les principaux de la ville vinrent au-devant de lui : il lut à haute voix les conditions que le Czar lui imposoit, & ajouta : « Acceptez ces propositions, ou préparez-vous à la guerre ; voilà des soldats tout prêts à combattre. » Les habitans de Casan lui répondirent qu'ils alloient instruire leurs concitoyens de ce qui se passoit. Ils rentrerent dans la ville & revinrent peu après accompagnés des députés de tous les ordres de la nation, qui accepterent les propositions du Czar, & promirent avec serment de les exécuter. Sigaleus entra alors dans la ville avec le Prince Galitzin & le Boïare Chabarou ; il porta un Edit, par lequel il condamnoit à mort tous ceux qui garderoient un seul Russe chez eux. Il s'en trouva six mille, qu'on mit en liberté. Les Officiers Russes retournerent à Moscou, avec les troupes qu'ils avoient amenées.

Sigaleus oublia bien-tôt les bienfaits d'Iwan : au lieu de lui envoyer la mere d'Usemis Gieri, veuve de Saffa Gieri, il l'épousa, & loin de punir de mort, comme il s'y étoit engagé, tous ceux qui gardoient chez eux des prisonniers Russes, il leur faisoit dire de les resserrer étroitement. Le Czar en fut informé, & le fit sommer de sa parole.

Emurgei, Souverain d'Astracan, craignant que le Czar, tranquille du côté de Casan, ne tournât ses forces contre lui, envoya des Ambassadeurs à Moscou, pour proposer à Iwan de prendre son Royaume sous sa protection, ajoutant qu'il se feroit

gloire d'être son vassal. Iwan accepta sa proposition, & envoya des Ambassadeurs à Astracan pour recevoir le serment de fidélité.

Les habitans de Casan avoient l'esprit si leger, qu'aussi-tôt que le Czar leur avoit accordé la paix, ils songeoient à la révolte. Pour avoir un prétexte de prendre les armes contre lui, ils lui envoyerent proposer de leur rendre la domination du pays que les Czeremisses occupoient, & de confirmer par serment la paix qu'il avoit faite avec eux. Iwan répondit qu'il ne leur accorderoit jamais la première demande, & qu'ils ne devoient compter sur la seconde que quand ils auroient mis en liberté le reste des prisonniers Russes. Il ajouta que s'ils tardoient à le faire, il iroit lui-même les y forcer. Peu de tems après le Boïare Chabarou, qui avoit fait un voyage à Casan, vint dire au Czar que Sigaleus étoit un perfide ; que ses sujets avoient mis beaucoup de prisonniers Russes dans des cachots, & qu'il ne vouloit pas punir les premiers comme il s'y étoit engagé par serment; que d'ailleurs les habitans de Casan se préparoient à une révolte; qu'ils avoient déja fait alliance avec les Nogaïs; que Sigaleus, loin d'en avertir le Czar, sembloit entrer dans leur projet.

Chabarou étoit mal informé de ce qui se passoit à Casan : il est vrai qu'on y retenoit plusieurs prisonniers Russes; mais Sigaleus étoit lui-même la cause de la révolte qu'on y méditoit. Il traitoit ses sujets avec la plus grande dureté, & faisoit punir de mort ceux qui commettoient

les moindres fautes. Il eut la cruauté d'en faire tuer un très-grand nombre dans un repas auquel il les avoit invités; plusieurs craignant le même sort, se retirerent chez les Nogaïs; d'autres allerent à Moscou, pour implorer la protection du Czar. Ce dernier envoya avertir Sigaleus de se comporter avec plus de prudence & de douceur à l'égard de ses sujets, & d'être plus exact à remplir la parole qu'il lui avoit donnée. Sigaleus répondit à celui qui porta la parole, qu'il jureroit, & garderoit une fidélité inviolable au Prince Russe, s'il vouloit lui rendre la Souveraineté des montagnes qu'occupoient les Czeremisses. Iwan envoya à Casan le Prince Paletzcoi, pour dire à Sigaleus de faire mettre en liberté tous les prisonniers qui étoient dans ses États, avec menace de l'y contraindre par la force s'il ne le faisoit de bonne volonté. Sigaleus répondit qu'il iroit lui-même à Moscou se justifier auprès du Czar, & fit les préparatifs pour le voyage. Ses amis l'avertirent de mettre dans la ville une garnison de Russes; mais il leur répondit que cette précaution seroit inutile, parce qu'il auroit soin d'emmener avec lui ceux qui pourroient causer quelque trouble. Il partit avec le Prince Paletzcoi, & emmena tous ceux qui lui étoient suspects. Lorsqu'ils furent arrivés sur les frontières de Russie, ils trouverent deux Seigneurs de Casan, qui s'y étoient retirés pour éviter la cruauté de Sigaleus, & qui dirent à Paletzcoi, que tous les habitans de Casan haïssoient leur Roi au point qu'ils se ré-

Iwan IV. 1552.

volteroient, si on ne leur en donnoit pas un autre. Paletzcoi rapporta ce propos au Czar, qui voulant en savoir la cause, la leur envoya demander. Ils répondirent que Sigaleus étoit un tyran, qui faisoit mettre à mort ses sujets sans aucun motif plausible; qu'il en dépouilloit plusieurs de leurs biens & les réduisoit à la dernière misere; qu'il enlevoit les femmes & les filles qui lui plaisoient, & les déshonoroit; qu'enfin si le Czar vouloit gouverner le Royaume de Casan comme une de ses Provinces, il trouveroit les grands & le peuple tout disposés à lui obéir. Iwan fit venir Sigaleus, lui fit les reproches qu'il méritoit, lui dit qu'il avoit le projet de réduire le Royaume de Casan en Province de Russie, & qu'il lui donneroit des biens suffisans pour vivre selon son rang. Sigaleus, cédant à la nécessité, répondit qu'il se soumettroit aux volontés du Czar. Ce dernier envoya le Prince Miskulenski, & le Boïare Czeremissinou à Casan pour recevoir en son nom le serment de fidélité des habitans. Tous le prêterent, & promirent de reconnoître Iwan pour leur Souverain, & de se soumettre à ses volontés. Ils leur livrerent ensuite la femme de Sigaleus, qui, par ses intrigues, avoit souvent causé des troubles dans leur pays. Miskulenski se rendit ensuite à Suiaga, ville située sur les frontières de la Russie, manda au Czar que le Royaume de Casan étoit entièrement soumis, & qu'on recevroit les Gouverneurs qu'il jugeroit à propos d'y envoyer. Il choisit parmi les

Boïares ceux qui étoient le plus en état d'établir des loix sages, & de contenir le peuple dans le devoir en sachant employer à propos la douceur ou la sévérité selon l'occasion. Lorsqu'ils furent entrés dans le territoire de Casan, ils envoyerent dans la ville plusieurs Seigneurs de ce pays qu'ils avoient amenés de Moscou avec eux, pour avertir les habitans de leur arrivée. Si-tôt que ces Seigneurs, ou Myrsas, car c'est ainsi que les Tatars appellent les principaux de leur nation, furent entrés dans la ville, ils publioient que les Russes venoient dans l'intention de mettre Casan à sac : l'allarme se répand bien-tôt ; on ferme les portes & le peuple prend les armes. Les Boïares, voyant qu'au lieu de les recevoir avec accueil, comme on le leur avoit fait espérer, on prenoient les armes contr'eux, prirent le parti de se retirer, firent mettre aux fers tous les Myrsas qu'ils avoient retenus auprès d'eux, & envoyerent avertir le Czar de ce qui se passoit.

Iwan ne s'étoit pas attendu à la révolte de ceux de Casan ; il n'avoit pas pris les mesures nécessaires pour les soumettre par la force, s'ils ne se rendoient pas par la douceur. Le parti qu'il crut le plus sage fut celui de dissimuler son ressentiment, jusqu'à ce qu'il se trouvât en état de se venger de l'affront qu'on lui faisoit. Les habitans de Casan le connoissoient trop bien, pour croire qu'il tarderoit long-tems à marcher contr'eux avec toutes ses forces. Pour se mettre en état de lui résister, ils envoyerent demander du

secours au Roi d'Aſtracan, & lui propoſerent de donner la couronne de leur pays à Edi Gieri ſon fils. Le Roi d'Aſtracan accepta l'offre & promit ce qu'on lui demandoit. Les Czeremiſſes, qui habitoient les montagnes, entrerent dans la révolte, & firent des incurſions en Ruſſie. Iwan, cédant à ſon impatience, envoya ordre aux Gouverneurs des Provinces de lui envoyer, avec toute la diligence poſſible, les troupes qu'ils commandoient. Vers la fin de Mars, il les fit aſſembler, pria le Métropolite Macarius de leur donner la bénédiction, & de les exhorter à combattre avec courage pour la foi. Le Czar, pour donner un motif plauſible à la guerre qu'il entreprenoit, eut la politique de la faire regarder comme une guerre de religion, & de la faire approuver par le Métropolite & les autres Prélats.

IWAN IV. 1552.

Chronique manuſcrite.

Iwan, craignant que le Can de Crimée ne l'attaquât pendant ſon expédition, mit de fortes garniſons dans toutes les villes frontières de ce côté. Sigaleus, cet ancien Roi de Caſan, lui conſeilla de différer ſon expédition juſqu'à l'hiver : mais Iwan lui répondit : « Les munitions ſont » amaſſées, les bagages ſont faits, les ſol» dats ſont bien diſpoſés, tout le monde » approuve mon projet; dans le retarde» ment les choſes peuvent changer. » Dès le lendemain, qui étoit le premier Juin, il fit partit ſon armée, & ſe rendit luimême, par une route différente à Colomna. Lorſqu'il y fut arrivé, il manda à Sigaleus de le venir trouver, & de l'accompagner dans ſon expédition : mais le dernier

nier étoit si gras qu'il ne pouvoit ni marcher ni aller à cheval : Iwan le laissa à Gorodoc. Sigaleus étoit capable de donner de bons conseils au Czar ; mais il n'étoit pas brave.

IWAN IV. 1552.

L'armée Russe ayant joint Iwan à Colomna, se mit en marche pour aller au-devant des troupes de Casan & d'Astracan, qui vouloient s'opposer à son passage. Les deux armées se rencontrerent à quelques lieues de Colomna, se livrerent sur le champ bataille, donnerent des marques réciproques de valeur : enfin la victoire se déclara en faveur d'Iwan, qui, par son exemple, avoit toujours soutenu le courage des siens. Ce Prince, guidé par son activité ordinaire, voulut continuer dès le lendemain sa marche ; mais les troupes de Novogorod se souleverent, & dirent qu'elles n'étoient pas en état de faire une si longue route. Iwan, loin d'agir en tyran, comme plusieurs écrivains assurent qu'il faisoit dans toutes les occasions, fit demander à chaque soldat en particulier ce qui lui manquoit, & le lui fit donner. Lorsqu'il eut pourvu à tout, il marqua le jour du départ pour le treize Juillet : en arrivant à Murom, il apprit qu'un détachement qu'il avoit envoyé devant le corps d'armée avoit attaqué & battu les Czeremisses, & les avoit forcés de rentrer sous son obéissance. En entrant dans le territoire de Casan, il manda à Edi Gieri, de se soumettre, d'avoir recours à sa clémence, plutôt que de s'exposer au sort des armes, qui, selon toutes les apparences, ne lui seroit

IWAN IV. 1552.

pas favorable. Edi-Gieri entra en fureur, dit qu'il ne se soumettroit jamais à un vil chrétien, dont il braveroit toujours les menaces, & qu'il étoit tout prêt à combattre. Iwan continua sa marche, & arriva devant Casan le 22 Août. Il en fit sur le champ le siége, & lorsque ses batteries furent dressées, il fit tirer sans relâche sur la ville. Voyant que malgré ce feu continuel, elle ne se rendoit pas, il fit miner les murailles en plusieurs endroits; lorsque les mines eurent fait leur effet, les Russes monterent à l'assaut & emporterent la ville. Pendant que les derniers entroient par un côté, les Tatars se sauvoient par l'autre : ils s'enfuirent à Astracan. Iwan, flatté de cette conquête, donna à ses soldats des récompenses proportionnées à leurs services. Il s'occupa ensuite du soin de rétablir le calme dans la ville, fit de son territoire une Province de Russie, y laissa un Gouverneur, & retourna à Moscou.

Iwan soumet entièrement le Royaume de Casan & l'érige en province de Russie.

1553.

Au commencement de l'année 1553, les habitans de Moscou furent désolés par la peste : elle fit périr près de neuf mille personnes. Les Czeremisses se répandirent le long du Volga & volerent plusieurs marchands. Ceux-ci en porterent leurs plaintes au Czar, qui ordonna au Gouverneur de Suiagen de punir les Czeremisses. On en fit pendre quatre-vingt.

Cet Edi Gieri, qui avoit voulu usurper le royaume de Casan, fit prier le Métropolite Macarius d'intercéder auprès du Czar en sa faveur, & lui promit de se faire baptiser s'il obtenoit sa grace. Iwan

IV. étoit pieux ; il répondit au Métropolite qu'il étoit tout prêt à pardonner au Tatar ; mais qu'il falloit auparavant mettre sa sincérité à l'épreuve, parce qu'il ne croyoit pas qu'il fût permis de profaner le Sacrement de Baptême. Lorsqu'on fut convaincu de sa bonne foi, on le baptisa ; le Czar lui fit construire un Palais dans Moscou, & lui donna des biens suffisans pour vivre d'une manière conforme à son rang.

Iwan IV. 1553.

Les Russes traitoient les Czeremisses avec tant de dureté, que ceux-ci, impatiens de supporter un joug si rude, se révolterent. Le Gouverneur de Suiagen envoya contr'eux le Prince Solticof ; mais ils battirent les troupes qu'il commandoit, & le frirent prisonnier. Le Czar étant alors malade ne put apporter tous les soins nécessaires pour remédier à cet accident : si-tôt qu'il fut rétabli, il ordonna aux Gouverneurs des différentes provinces de faire des levées & de les envoyer à Casan. En peu de tems il se trouva dans ce pays une armée assez considérable pour faire rentrer les rebelles dans le devoir.

Mort de Démétrius, fils aîné d'Iwan IV.

Le Czar, toujours secondé par la fortune, sembloit jouir d'un bonheur que rien ne devoit troubler ; mais le malheur se fait un jeu d'attaquer les hommes au milieu des plus grandes prospérités. Démétrius, fils d'Iwan, mourut pendant que son pere étoit en pélérinage. Le corps du jeune Prince fut exposé plusieurs jours ; & lorsque le Czar fut arrivé à Moscou, il lui fit donner les honneurs de la sépulture ; la pompe funébre égala celle des Souverains.

Iwan IV. 1553.

Malgré les soins qu'Iwan IV prenoit d'entretenir la paix dans l'Eglise de Russie, il s'y éleva vers la fin de cette année une dispute qui pensa avoir des suites funestes. Un certain Matuiska Semenou, s'avisa de nier la divinité de Jesus-Christ, les Saints Mystères, de tourner en ridicule les cérémonies de l'Eglise, & de dire que les canons étoient des fables; que Saint Nicolas étoit un homme comme les autres, & qu'il lui paroissoit ridicule de le regarder comme un Saint. Il se fit bien-tôt des partisans : Les Prélats parlerent, on se souleva contr'eux : ils employerent le secours du bras séculier; le Czar fit punir plusieurs de ces blasphémateurs; on découvrit leur chef, on le condamna à une prison perpétuelle, & le calme se rétablit dans l'Eglise. Les Palatins de Pologne, effrayés des succès du Czar, écrivirent à Michel Suiski, pour le prier d'engager son Prince à faire une paix solide avec leur Roi. Ce dernier refusa de conclure la paix; mais il consentit à faire une trêve de deux ans, & jura sur l'Evangile de l'observer.

1554.

Le Can de Crimée, voyant qu'Iwan avoit forcé tous ses ennemis à lui demander la paix, eut peur qu'il ne l'attaquât avec toutes ses forces, & ne l'accablât; pour prévenir ce malheur, il écrivit au Prince Russe, & employa dans sa lettre les termes les plus respectueux; mais il le nommoit Grand Duc, au lieu de lui donner le titre de Tzar, ou Czar, que l'usage alors établi lui avoit accordé. Iwan s'en offensa, & renvoya la lettre sans réponse. Le Can de Crimée étoit fier & impérieux,

Chronique manuscrite, *ubi suprà*.

mais en même tems politique : il écrivit une seconde lettre à Iwan, y employa le terme de Czar, & en obtint ce qu'il désiroit.

Iwan IV. 1554.

Quoique les Polonois fussent en paix avec les Russes, ils étoient toujours en défiance contr'eux, & entretenoient à la Cour de Moscou des espions pour connoître tout ce qui se passoit dans le conseil du Czar. On en découvrit un ; on le mit à la question ; il avoua son crime, & dit que la misère le lui avoit fait commettre. Ses Juges le condamnerent à mort ; mais le Czar, à la prière du Métropolite, lui accorda la vie, & le condamna à un exil perpétuel.

Les Arcenses, nation Tatare, située aux environs de Casan, prit les armes, entra dans les Etats du Czar, & y mit tout à feu & à sang. Iwan envoya contr'eux le Prince Mikulinski, lequel les défit entièrement, les poursuivit jusques dans leur pays, prit six mille hommes, quinze mille femmes, tous les enfans qu'il put attraper, renversa une ville qu'ils avoient construite, les força de se soumettre au Czar & de lui payer un tribut annuel.

Les habitans d'Astracan, mécontens de la domination d'Emurgei, leur Roi, envoyerent proposer au Czar de se soumettre à son obéissance, & lui promirent de chasser leur Roi, s'il vouloit leur fournir des troupes capables de les soutenir. La proposition étoit trop flatteuse pour qu'un Prince aussi ambitieux qu'Iwan ne l'acceptât pas. Il leva sur le champ une armée formidable, en donna le commandement au

Il se rend maître de celui d'Astracan.

Chronique manuscrite.

Iwan IV. 1554.

Prince Promski. Ce dernier, étant arrivé sur les frontières d'Aſtracan, envoya le Prince Wiaſemski, avec un détachement aſſez conſidérable, pour examiner ce qui ſe paſſoit dans la ville d'Aſtracan, & ſi Emurgei ſe tenoit ſur ſes gardes. Wiaſemski force ſa marche, arrive ſous les murs d'Aſtracan, donne promptement l'aſſaut, & s'en empare avant qu'on ait ſongé à la défendre : il paſſe au fil de l'épée une partie de la garniſon, & fait l'autre priſonnière. Emurgei, qui étoit au nombre des captifs, eut le bonheur de ſe ſauver : il ramaſſa quelques ſoldats qui s'étoient répandus dans la campagne, & ſe retrancha au bas d'une montagne qui étoit aux environs. Wiaſemski envoya promptement avertir Promski de ce qui ſe paſſoit. Celui-ci ne tarda pas à paroître avec le reſte de l'armée ; il attaqua d'abord le camp du Roi, qui prit ſur le champ la fuite. Promski ravagea les environs, & fit priſonniers tous les ſoldats qui étoient répandus dans la campagne, entra dans Aſtracan, y mit une garniſon Ruſſe, & alla à la pourſuite du Roi, qui ſe retira à Aſac : mais les femmes de ce Prince, ne pouvant faire autant de diligence qu'en faiſoit leur mari, tombèrent entre les mains des Ruſſes. Promski, retourna à Aſtracan, d'où il envoya un courier avertir le Czar de ce qui s'étoit paſſé, & lui demander ſes ordres. Iwan lui fit dire de faire proclamer Derbiz Roi d'Aſtracan, mais d'exiger de lui & du peuple le ferment de fidélité, avec promeſſe de payer tous les ans à la couronne de

Russie quarante mille altins * & trois mille livres de poisson. Les habitans s'engagerent, en outre, à ne reconnoître pour Roi, après la mort de Derbiz, que celui qu'il plairoit au Czar de leur désigner. Promski exécuta ponctuellement les ordres de son maître, & retourna à Moscou. Il avoit fait cette brillante expédition dans l'espace d'un mois; Iwan le reçut avec tout l'accueil qu'il méritoit.

IWAN IV. 1554.

Pendant que les forces du Czar étoient tournées contre le Roi d'Astracan, le Can de Crimée chercha un prétexte pour rompre la paix qui étoit établie entre la Russie & ses Etats, & fit dire à Iwan que s'il ne lui envoyoit pas une certaine somme, il iroit lui-même à la tête de soixante mille hommes la chercher. Le fier Russe répondit qu'il n'avoit jamais acheté la paix, qu'il étoit tout prêt à le recevoir, & qu'il lui épargneroit même la moitié du chemin. Le Can n'osa effectuer ses menaces, & donna aux Russes le tems de faire la conquête d'Astracan.

1555.

Emurgei, Can d'Astracan, trouva le moyen d'assembler autour de lui une partie de ses sujets, auxquels se joignirent plusieurs Tatars de Crimée. Il alla se camper aux environs d'Astracan, à dessein de surprendre cette ville pendant la nuit, mais Derbiz étoit trop actif pour qu'Emurgei pût accomplir son dessein. Si-tôt qu'il fut informé de la marche de l'ennemi, il fit mettre la garnison sous les armes, alla à lui, l'attaqua lorsqu'il étoit occupé à cons-

* L'altin vaut deux sols & demi, monnoye de France.

truire son camp, tailla son armée en pièces, & le força de prendre la fuite.

Iwan IV. 1555.

Ismael, un des Mirsas, ou Princes des Nogais, voulant faire sa cour à Iwan, surprit Jusuf, fils d'Emurgei, dans un moment qu'il étoit sans gardes, le tua & envoya un courier à Moscou porter cette nouvelle au Czar. Celui-ci, flatté du zèle que le Tatar lui marquoit, & content en même-tems du service qu'il lui avoit rendu en le délivrant d'un ennemi aussi actif & aussi entreprenant que Jusuf, envoya des présens considérables à Ismael, & lui promit de le secourir de toutes ses forces contre ceux qui voudroient l'attaquer.

Sigismond Auguste, qui entretenoit toujours la paix avec la Russie, envoya des Ambassadeurs à Moscou, pour complimenter Iwan sur la conquête d'Astracan, & pour lui dire qu'il rendoit grace à Dieu de voir que son allié étendoit tous les jours la Religion Chrétienne.

La fortune ne se lassoit point de prodiguer ses faveurs à Iwan : il avoit soumis par la force de ses armes Casan & Astracan; la sagesse de ses loix, la douceur de son administration, sa puissance, son courage, engagerent plusieurs Princes à venir déposer leur couronne aux pieds de son trône. Edi Gieri, Souverain d'une portion de la Sibérie Occidentale, lui envoye demander sa protection, avec promesse de le regarder comme son Souverain, de lui prêter serment de fidélité, & de lui payer un tribut annuel consistant en trente mille peaux de martre zibéline. Iwan fit accompagner les députés de Sibérie par Démé-

Chronique manuscrite.

trius Kurovi, qu'il chargea de recevoir le ferment de fidélité d'Edi-Geri, & de faire la defcription du pays que ce Prince poffédoit.

Alexandre, Duc de Moldavie, avoit envie de fecouer le joug des Turcs: perfonne ne lui parut plus en état de le feconder dans fes intentions qu'Iwan: il s'adreffa à lui pour en obtenir du fecours; mais ce fut envain, le Czar le refufa, difant qu'il avoit fait un traité d'alliance avec le Sultan & qu'il ne vouloit pas le rompre.

Les différens Mirfas des Tatares, envoyent des Ambaffadeurs à Mofcou pour complimenter le Czar fur la conquête d'Aftracan, pour lui demander à faire alliance avec lui, & la permiffion d'établir un commerce libre entre leurs fujets réciproques. Iwan reçut ces Ambaffadeurs avec accueil, & leur promit de protéger les marchands de leur nation.

Tous les Princes voifins de l'Empire de Ruffie craignoient le Czar, ils le laiffoient en filence étendre les bornes de fa puiffance. Il profita du calme dans lequel il fe trouvoit pour fatisfaire au devoir que la Religion exigeoit de lui. Il fit affembler tous les Archevêques, Evêques & Abbés de la Ruffie, afin de chercher les moyens d'affermir la Foi dans le Royaume de Cafan. On décida qu'il falloit y établir un Archevêque, & mettre fous fa Jurifdiction le Royaume de Cafan, le pays des Czeremiffes, Bafilgorod & Viatha. Le Czar porta un édit par lequel il accordoit à cet Archevêque, la dixme de tous les revenus de ce pays. On donna cette place

à un certain Georges, qui fut sacré dans un Concile national, & son rang lui fut assigné entre l'Archevêque de Restou & celui de Novogorod.

Iwan IV. 1555.

Chronique manuscrite.

Iwan étant informé que les femmes d'Emurgei approchoient de Moscou, envoya son trésorier au-devant d'elles, & ordonna qu'on les traitât en Reines & non pas en captives. Si-tôt qu'elles furent arrivées, il alla lui-même leur rendre visite, & fit donner tous les secours nécessaires à l'une d'entr'elles, qui étoit accouchée dans la route. Cette Princesse, touchée des attentions du Czar, consentit qu'on baptisât son enfant : elle reçut elle-même le baptême peu de tems après, & épousa un Boïare.

Les Turcs, voyant que les Moines du Mont Sinaï ne payoient pas le tribut qui leur avoit été imposé, s'emparerent de leur territoire. Les premiers ayant entendu vanter la piété d'Iwan, envoyerent les principaux d'entr'eux à Moscou, pour lui représenter la triste situation dans laquelle ils se trouvoient. Le Prince Russe fut touché de leur malheur : il ordonna qu'on leur délivrât les sommes dont ils avoient besoin.

Il assiste les Moines du Mont Sinaï.

Le Czar, en donnant l'audience de congé aux Ambassadeurs des Mirsas Tatars, les avertit de remplir la promesse qu'ils lui avoient donnée d'être toujours attachés à ses intérêts. Il envoya ordre à ses Gouverneurs qui étoient répandus sur les bords du Volga, de veiller de près sur la conduite des fils de Jusuf.

Kaphtyreou, auquel Iwan avoit confié

le Gouvernement d'une partie de ces contrées, avertit son maître que Derbiz, qu'il venoit de placer sur le trône d'Astracan, entretenoit correspondance avec le Can de Crimée, & que, voulant arrêter les suites fâcheuses que cette correspondance pourroit avoir, il s'étoit lui-même approché d'Astracan avec ses troupes.

La présence du Général Russe n'intimida point Derbiz, il livra passage aux fils de Jusuf, qui allerent attaquer le Mirsa Ismael, allié d'Iwan, & le battirent.

L'Evêque & le Gouverneur de Wilna, écrivirent au Métropolite & à Michel Suiski, pour les prier d'engager le Czar à faire une paix solide avec la Pologne & la Lithuanie; le Métropolite leur répondit que le Czar paroissoit disposé à écouter les propositions qu'on lui feroit, & qu'il avoit donné des ordres pour qu'on reçût les Ambassadeurs du Roi leur maître avec tous les égards qui leur étoient dûs.

Le Général Kaphtyreou, voyant que Derbiz le bravoit au point d'entretenir correspondance avec tous les ennemis du Czar, rangea son armée en bataille, & la conduisit sous les murs d'Astracan. La frayeur saisit alors Derbiz, il s'enfuit avec tous ses partisans. Kaphtyreou demanda pourquoi il fuyoit; il lui fit dire que son intention n'étoit point de lui faire de peine, qu'il étoit seulement venu pour l'exhorter à tenir une autre conduite à l'égard du Czar, & pour lui prêter les secours dont il auroit besoin. Derbiz lui répondit: « On m'a averti que le Czar faisoit des pré» paratifs pour m'attaquer, & qu'il avoit

» donné ordre à celui qui devoit comman-
» der les troupes qu'il se proposoit d'en-
» voyer contre moi, de me faire périr si
» je tombois entre ses mains. Pour éviter
» ce malheur, j'ai fait alliance avec le Can
» de Crimée, espérant qu'il me mettroit à
» l'abri des maux dont j'étois menacé du
» côté des Russes : il m'a effectivement en-
» voyé ses fils avec des secours d'hommes
» & d'armes : mais j'ai senti que mes for-
» ces n'étoient pas suffisantes pour vous
» résister lorsque vous êtes arrivé, &
» croyant que vous aviez ordre de me
» faire périr, j'ai mis mon unique espoir
» dans la fuite. » Le Général Russe lui repondit que loin d'être venu pour le traiter aussi cruellement qu'on le lui avoit fait croire, il vouloit au contraire le rétablir dans les bonnes graces du Czar. Le Roi, se fiant à sa porole, rentra dans Astracan, & Iwan tint à son sujet la parole que Kaphtyreou lui avoit donnée. Le Général Russe avertit Iwan par le même courier, qu'Ismael avoit rassemblé des troupes suffisantes pour attaquer les fils de Jusuf, & qu'il étoit rentré en possession de ses Etats.

La fortune secondoit Iwan dans la paix comme dans la guerre. Sibokei, Souverain des Circassiens, vint à Moscou avec son fils Kudadik & son frere Acymgun, pour prier le Czar de lui fournir du secours contre les Turcs & contre le Can de Crimée, qui faisoient des incursions continuelles dans ses États, & lui promit de le reconnoître pour son Souverain. Iwan lui répondit qu'il étoit tout prêt à le se-

courir contre le Can de Crimée ; mais qu'il ne vouloit commettre aucun acte d'hostilité contre les Turcs, parce qu'il avoit fait un traité de paix avec eux. Il fit d'ailleurs beaucoup d'accueil à ce Prince, à son fils & à son frere, ordonna qu'on eût pour eux tous les égards qui étoient dûs à leur rang. Les Princes Circasses furent si satisfaits de la manière avec laquelle ils étoient à Moscou, que Sibokei & son fils formerent le projet de descendre du trône pour passer le reste de leur vie auprès du Czar. Ils demanderent le baptême : Iwan, qui étoit zélé pour la Religion Chrétienne, accepta leur offre avec joie, leur fit préparer un appartement dans son Palais, & dit au Métropolite d'y envoyer tous les jours un Prêtre pour les instruire.

Pendant qu'Iwan goûtoit le repos que lui avoit procuré la terreur de ses armes, il se vit tout à coup forcé d'entreprendre une guerre qui lui causa beaucoup d'inquiétudes, & dans laquelle il perdit ses plus braves officiers. Les Russes & les Suédois avoient conclu une trêve qui devoit durer soixante ans : vingt étoient à peine écoulés, qu'il s'éleva une contestation entre les Gouverneurs d'Orechorie & de Carélie, villes frontières des deux Etats; la dispute s'échauffant de plus en plus, on en vint aux armes de part & d'autre : il y eut beaucoup de sang répandu. Le Gouverneur de Novogorod, en ayant été informé, envoya proposer à celui de Viburg d'examiner entr'eux cette affaire, & de l'accommoder. Le der-

IWAN. IV. 1555.

nier fit instruire Gustave Vasa, alors Roi de Suede, de ce qui se passoit, & lui demanda ses ordres. Le Roi lui défendit d'entrer en accommodement, & lui ordonna de soutenir la dispute par les armes. Le Gouverneur de Viburg obéit; il assembla ses troupes, entra en Russie, pilla & brûla tous les bourgs & villages qu'il rencontra. Celui de Novogorod, toujours guidé par la prudence, envoya un des officiers de sa garnison représenter à Gustave combien son procédé étoit injuste & cruel. Le Roi de Suede avoit formé le projet de faire la guerre aux Russes : au lieu d'écouter l'officier de Novogorod, il le fit mettre en prison. Le Gouverneur Russe, indigné de cette conduite, envoya un détachement ravager les frontières de la Suede: mais l'armée Suédoise le rencontra, le tailla en pièces: celui qui le commandoit périt en se défendant vaillamment. Après cette expédition, Nicolacw, Gouverneur d'Isbosec, fit demander à Paletski, (c'étoit le nom de celui de Novogorod (un sauf-conduit pour un député qui arrangeroit l'affaire pour laquelle les deux nations prenoient les armes. Paletski envoya le sauf-conduit ; mais le député ne parut point. Le Gouverneur de Novogorod, sentant alors que les Suédois cherchoient toutes les occasions possibles d'insulter les Russes, fit avertir Iwan de ce qui se passoit. Le Czar, qui connoissoit la valeur de Gustave, résolut de tenter la voie de l'accommodement, avant de prendre celle des armes. Il envoya des Commissaires sur les lieux, pour examiner le

motif qui avoit engagé les Gouverneurs à rompre la trêve. Ceux-ci, après avoir examiné l'affaire, lui manderent que les Gouverneurs Suédois & les Gouverneurs Russes étoient également coupables. Il se disposoit à envoyer des Ambassadeurs à Gustave, afin de faire un accommodement, & de lui représenter que deux Grands Princes ne devoient pas entrer en guerre pour soutenir la querelle de deux particuliers. Le projet étoit sage; mais Iwan ne put l'exécuter. Dès le commencement de l'année 1556, le Roi de Suede envoya une nombreuse armée en Russie, avec ordre d'y mettre tout à feu & à sang. Toutes les campagnes des environs d'Orchovie furent bien-tôt ravagées; les Suédois assiégerent la ville; mais elle étoit défendue par une forte garnison, & par un Gouverneur courageux & habile dant l'art militaire; elle résista assez long-tems pour arrêter l'armée Suédoise & pour donner le tems aux Russes de la secourir. En effet, si-tôt qu'Iwan apprit l'invasion des Suédois dans ses États, il abandonna son projet de pacification, se hâta d'envoyer des troupes au secours d'Orchovie. Les Russes en arrivant, ne prirent pas le tems de se reposer, ils attaquerent les Suédois avec la plus grande impétuosité: mais ils furent bien-tôt repoussés par l'artillerie des derniers. On perdit peu d'hommes de part & d'autre; mais les Russes firent cent cinquante prisonniers & enleverent quatre canons.

IWAN IV. 1555.

1556.

Iwan s'étoit hâté d'envoyer un détachement contre les Suédois, pour les em-

IWAN IV. 1556.

pêcher de continuer leurs ravages ; mais il faisoit des préparatifs formidables. Il assembla les troupes de toutes les différentes provinces de son Empire, en forma une armée de deux cents mille hommes, en confia le commandement à ses plus habiles Généraux, & ordonna à Paletski, lequel commandoit en chef, de s'arrêter sur les frontières de la Pologne, & d'écrire à Gustave pour lui représenter que leurs prédécesseurs mutuels, ayant fait une trêve de soixante ans, la prudence demandoit qu'ils ne la rompissent pas pour de legers motifs, qu'ils devoient plutôt avoir une entrevue, & chercher les moyens de conciliation. Il dit à son Général d'ajouter, que si Gustave ne jugeoit pas à propos de se rendre lui-même dans un lieu désigné pour l'entrevue, il pouvoit y envoyer des Ambassadeurs, afin que, par leur moyen, ils examinassent le sujet de la querelle, & qu'ils fissent mutuellement punir ceux qui l'avoient occasionnée ; & finit par dire : « Avertissez Gustave qu'il » fasse attention que lui seul sera cause de » toutes les cruautés qui vont se commet- » tre ; que lui seul versera le sang qui va » couler, s'il n'accepte pas les proposi- » tions que je lui fais. » Ce langage n'est point d'un barbare, tel que les historiens Allemands, Polonois & Anglois nous représentent Iwan.

Chronique manuscrite.

Les remontrances du Czar furent inutiles. Gustave fit répondre au Général Russe que l'expédition des Suédois contre Orchovie s'étoit faite à l'insu du Roi, & que les Russes, avant de se permettre les menaces, de

voient se souvenir de la fuite qu'ils avoient été obligés de prendre dans le dernier combat. Le Général Russe dit à ses soldats d'aiguiser leurs armes, & les fit entrer dans la Suede. Il ravagea plusieurs villes, où il trouva des munitions de toute espèce. Il tourna sa marche du côté de Visburg, ou les Suédois étoient campés. Si-tôt que ceux-ci l'appercurent, ils envoyerent un détachement contre lui; mais il le défit: alors le Général Suédois attaqua les Russes avec toute son armée, & les repoussa jusqu'à leur camp. Le Général Russe avoit eu la précaution d'y mettre des troupes en embuscade, & du canon; elles firent un feu si vif sur les Suédois, qu'il en tomba une prodigieuse quantité; l'aile droite des Russes les tourna aussi-tôt, & en fit un carnage horrible.

IWAN IV. 1556.

Paletzki voulut profiter de cette victoire pour assiéger Visburg, mais la garnison fit une sortie si vigoureuse, qu'elle l'empêcha d'établir ses batteries. Le Général Suédois assembla les débris de son armée, & tenta de secourir Visburg: mais les troupes qu'il envoya furent taillées en pièces par un détachement de Russes qui les rencontra.

Le Czar fut bien-tôt informé du progrès de ses armes, & goûta tout le plaisir que le succès cause à ceux qui sont dans l'inquiétude. Ce plaisir ne l'enivra cependant pas au point de braver la fortune; il envoya ordre à Paletzki d'offrir encore la paix au Roi de Suede. Gustave consentit enfin à une trêve de six ans.

A peine le Czar eut-il terminé la guerre

IWAN IV. 1556.

de Suede, qu'il s'éleva tout à coup de nouveaux ennemis contre lui. Les habitans de Casan se révolterent tous à la fois, massacrerent les soldats Russes qui étoient en garnison dans leur pays, & élurent un Roi : on l'avertit en même-tems que ce Derbiz qu'il avoit placé sur le trône d'Astracan, s'étoit révolté ; qu'il avoit fait périr tous les Mirsas qui étoient attachés aux intérêts du Czar ; qu'il s'étoit retranché avec cinq cents hommes dans une petite ville située sur le Volga ; que les officiers Russes l'y avoient assiégé pendant trois jours, & l'avoient à la fin forcé d'en sortir, qu'il s'étoit retiré à Casan. On annonça en même-tems à Iwan que le Can de Crimée faisoit des préparatifs formidables pour entrer sur les terres de la Russie.

Le Czar, excité par son activité ordinaire, fit les préparatifs qu'il crut nécessaires pour résister à tous ces ennemis.

Philippe II, Roi d'Espagne, & Marie Reine d'Angleterre, font alliance avec le Czar.

Pendant qu'il y étoit occupé, Philippe II. Roi d'Espagne & Marie Reine d'Angleterre lui envoyerent des Ambassadeurs, pour lui proposer de faire alliance, & d'établir un commerce libre entre leurs sujets réciproques. Le Czar les reçut avec accueil, & leur accorda ce qu'ils demandoient.

Lorsque les soldats furent prêts, il établit des regles de discipline militaire, & ordonna à ses officiers de les faire exécuter avec sévérité. Il fit la revue de ses troupes, fit faire la liste de tous les nobles qui prenoient les armes. Par ce moyen, qui avoit jusqu'alors été inusité en Russie, Iwan parvint à faire ranger sous ses drapeaux tous les hommes nobles qui étoient

dans ses Etats. Il envoya ensuite des Commissaires pour examiner la conduite des Gouverneurs des villes, &, pour leur ôter tout moyen de vexation, il assigna aux derniers des revenus sur son trésor. Iwan avoit agi avec tant d'activité, que ses villes frontières étoient approvisionnées, les garnisons étoient assez nombreuses pour les défendre; le Can de Crimée trouva une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas; il ne retira de son expédition que la honte de perdre l'élite de ses troupes; & évacua la Russie aussi promptement qu'il y étoit entré.

Denis, Patriarche de Constantinople, connoissant la générosité d'Iwan, lui envoya un Légat, avec des reliques de Saint Grégoire Pantaleon & de Saint Barnabé. Ce Légat étoit chargé de dire au Czar, que le Patriarche avoit ordonné, sous peine d'excommunication, de prononcer le nom d'Iwan dans les prières publiques, comme celui du Souverain le plus orthodoxe de toute la Chrétienté, & qu'il le prioit de lui envoyer de quoi subsister, parce qu'il étoit dans la dernière misere, son Palais étant continuellement pillé par les Mahométans: le Czar étoit dévot, il fit délivrer une somme considérable au Légat.

Le Roi de Suede envoya à peu près dans le même-tems un courier à Moscou, pour prier Iwan de permettre à ses sujets de venir acheter du suif & de la cire. Le Czar refusa d'abord ce que le Suédois lui démandoit; mais il s'adoucit par la suite & l'accorda.

Vers la fin de cette année, le Duc de

IWAN IV. 1557.

Sibérie qui, plusieurs années auparavant, s'étoit reconnu vassal de la couronne de Russie, envoya au Czar un tribut de sept cents martres zibelines, & lui fit faire des excuses, s'il ne lui envoyoit pas le nombre qu'il avoit promis tous les ans; ajoutant qu'il n'avoit pu le faire, parce qu'un de ses voisins avoit pillé ses états. On avertit le Czar que le Duc le trompoit & qu'il pouvoit envoyer tout le tribut; le Czar, irrité de la conduite que son vassal tenoit à son égard, fit dépouiller le député en sa présence, & ordonna qu'on le conduisît en prison.

Le Can de Crimée, pressé par les Cosaques, implore la clémence du Czar & en obtient la paix. On vint dire à Iwan que les enfans de Jusuf avoient lié amitié avec plusieurs Mirsas, principalement avec Ismael, auquel ils avoient promis de se soumettre à l'obéissance du Czar, & de le servir fidélement dans le Royaume d'Astracan; que la première preuve de leur zele avoit été contre Derbiz, auquel ils avoient enlevé tous les canons que le Can de Crimée lui avoit envoyés; que les habitans de Casan revenoient en foule dans la ville, demandoient pardon de leur rébellion, à laquelle ils avoient été excités par les Mirsas & leur Roi. On leur accorda ce qu'ils demandoient, à condition qu'ils prêteroient serment en présence des officiers Russes, de demeurer toujours fideles au Czar.

Gustave envoya des députés au Czar pour lui proposer une paix solide; le dernier demanda d'abord des conditions oné-

reuses ; mais il se relâcha par la suite, & les deux Monarques firent une trève de quarante ans.

Le Grand Maître de Livonie envoya aussi des députés au Czar, pour le prier de remettre la rançon d'un rouble qu'il vouloit exiger pour chaque prisonnier. Mais Iwan dit qu'on avoit promis avec serment de lui payer cette somme, & qu'il vouloit l'avoir avant de renvoyer les prisonniers, ajoutant que si l'on tardoit à le faire, il iroit la chercher avec cent mille hommes.

Ce Prince fit construire un port sur le fleuve Nerva, au-dessous d'Ivanogorod, & défendit à tous ceux des villes voisines de porter aucune marchandise en Allemagne, ajoutant cependant qu'il leur permettoit de négocier avec ceux qui viendroient chez eux.

Le Can de Crimée, fatigué de vivre en paix, fit une invasion en Russie, il assiégea pendant vingt-quatre jours l'Isle de Chordetzense, mais il fut repoussé avec une perte considérable. Celui qui y commandoit en donna avis au Czar, & lui fit dire en même-tems, que cette Isle serviroit de boulevart à la Russie contre les attaques du Can de Crimée.

Iwan, pour conserver ses conquêtes, étoit obligé d'avoir continuellement les armes à la main : aussi-tôt qu'il avoit fait rentrer ceux de Casan dans le devoir, ceux d'Astracan se révoltoient ; à la rébellion de ceux-ci succédoit celle des Czeremisses & des Cosaques.

1558.

Edi-Gieri, Duc de Sibérie, envoya au Czar le tribut de mille peaux de martre &

une somme d'argent assez considérable, qu'il devoit lui payer tous les ans. Alors Iwan fit donner la liberté à son député. A peu près dans le même tems, l'Ambassadeur que le Czar avoit envoyé en Angleterre revint à Moscou, présenta au Monarque, de la part du Roi d'Angleterre, deux lions & plusieurs autres raretés, & amena avec lui des médecins & des orfévres.

Le Czar avoit le génie assez vaste pour s'occuper de plusieurs objets à la fois. Il construisoit des villes, disciplinoit les troupes, poliçoit son peuple : mais les embarras de la guerre le troubloient toujours. Pendant qu'il faisoit fabriquer des ouvrages en or & en argent à Moscou, le Gouverneur de l'isle de Chordetzense le fit avertir qu'il avoit encore été attaqué par le Can de Crimée, que ses exhortations n'avoient pu retenir auprès de lui les Cosaques, que la rareté des vivres avoit effrayés, & qu'enfin il s'étoit trouvé dans le cas de s'enfuir. Iwan fut assez juste pour goûter ses raisons, le fit venir à Moscou, lui fit prêter serment de fidélité, &, pour le dédommager de son isle, lui donna le revenu de Beleou.

Iwan a soumis à son obéissance les royaumes de Casan, d'Astracan, & une portion de la Sibérie; sa puissance s'étend, du Nord au Midi, depuis les bords de la mer glaciale, jusqu'aux confins de la Perse; d'Orient en Occident, depuis les montagnes des Aigles, le camp des Calmouks, & la mer Caspienne, jusqu'à la Livonie, la Courlande, la Prusse & la Pologne. Ces bornes sont trop resserrées pour contenter

son ambition. Il jette ses regards autour de ses Etats ; pour voir quel pays il peut attaquer. La Livonie est riche & fertile; c'est la Livonie qu'il attaque. Pour avoir un prétexte plausible d'y faire une invasion, il fit dire au Grand Maître de l'Ordre Teutonique établi en Livonie, de congédier six mille hommes de troupes Allemandes qu'il avoit à son service, & de lui payer le tribut que les Livoniens lui devoient. Le Grand Maître fit assembler son Conseil, pour délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre. Les plus expérimentés lui dirent que loin de renvoyer les troupes Allemandes, il falloit les doubler, & les placer sur les frontières de la Russie ; parce que le Grand Duc paroissoit avoir formé la résolution d'attaquer les Livoniens, quelques moyens qu'ils employassent pour l'en empêcher. Cet avis ne plut pas au Grand Maître : il dit que le Czar demandoit une chose de trop peu de conséquence pour qu'on ne le contentât pas ; que s'il vouloit faire la guerre aux Livoniens après qu'on auroit renvoyé les Allemands ; on trouveroit des hommes & des forces suffisantes pour lui résister. L'opinion d'un Souverain dans les délibérations prévaut toujours; on congédia les troupes Allemandes, & on envoya des Ambassadeurs à Moscou. Lorsqu'ils arriverent daus la Capitale de Russie, on les reçut avec tout l'appareil qui pouvoit annoncer la puissance du Czar. Ce Prince leur donna audience dans un appartement où l'or brilloit de toutes parts. Son trône étoit d'or massif ; sa robe étoit d'étoffe d'or doublée de martre ; douze

IWAN IV. 1558.

Guerre contre la Livonie.

Historia belli Livonici, per Thimalnum Bredenbachium conscripta.

vieillards couverts d'une robe de martre, l'environnoient. Iwan demanda aux Ambaſſadeurs s'ils venoient pour propoſer la paix : ils lui répondirent qu'ils n'avoient été envoyés que pour ce ſujet, & lui préſenterent des vaſes de vermeil de la part du Grand Maître & de l'Evêque de Derpt.

Le Czar commença par leur dire que les Livoniens avoient toujours cherché à tromper les Ruſſes, & n'avoient jamais rempli les traités de paix. Il fit un pompeux éloge de la valeur & de la piété des anciens Livoniens, &, par un contraſte humiliant pour les Ambaſſadeurs, il continua en ces termes : « Vous avez totale» ment dégénéré de la valeur de vos an» cêtres ; vous n'avez ni foi ni loi ; vos » Egliſes ſont renverſées, vos Monaſtères » pillés. Vous n'êtes plus enfin des Chré» tiens ; je ne vois en vous que des pro» fanes qui ſuivent les préceptes du pre» mier barbare qui va dogmatiſer chez » eux » : il finit par dire qu'il ne leur accorderoit jamais la paix. Les Ambaſſadeurs lui répondirent : « Prince, nous avons » cherché dans tous nos regiſtres, & nous » n'y avons rien trouvé qui annonçât le » tribut que vous nous demandez : à l'é» gard de la réſolution que vous avez priſe » de nous faire la guerre, nous nous en » plaindrons à l'Empereur Romain. Iwan » reprit : « Croyez-vous qu'il écoutera » vos plaintes, quand il ſaura que vous » avez renverſé les Egliſes, que vous » avez pillé les Monaſtères, quoiqu'il les » eût pris ſous ſa protection ? »

Id. Ibid.

Les Ambaſſadeurs de Livonie, voyant que

que le Czar ne leur donnoit point d'autre réponse, se retirerent, & lui firent demander un guide pour les conduire dans la Livonie. Il leur en accorda un, & lui donna l'ordre secret de les conduire par des chemins détournés, afin de les égarer & de les tenir plus long-tems en route. Pendant qu'ils étoient en chemin, il écrivit aux Livoniens. Voici la traduction de sa lettre.

« Le Grand Empereur de Russie, à Guil-
» laume de Furstemberg, Grand Maître de
» l'Ordre Teutonique en Livonie, à l'Ar-
» chevêque de Riga, à l'Evêque de Derpt,
» aux autres Evêques, & à tous les habi-
» tans de la Livonie.

» Vous nous avez envoyé des Ambas-
» sadeurs pour renouveller la paix qui de-
» puis si long-tems subsiste entre votre na-
» tion & la nôtre : mais les injustices que
» vous avez commises à notre égard nous
» empêchent de vous accorder ce que vous
» nous demandez : nous voulons nous ven-
» ger. Vos Ambassadeurs, pour obtenir ce
» qu'ils nous demandent, nous assurent
» que le Grand Maître de Livonie, l'Ar-
» chevêque de Riga, l'Evêque de Derpt,
» & tous les Livoniens, répareront toutes
» les injustices qu'ils ont commises à notre
» égard, & qu'ils donneront tout pouvoir
» de commercer à nos marchands; enfin
» que l'Evêque de Derpt nous payera tou-
» tes les années le tribut qu'il nous doit,
» & qu'il continuera de nous le payer exac-
» tement par la suite; qu'il laissera passer
» sur ses terres tous ceux qui voudront
» venir en Russie, de quelque nation qu'ils

IWAN IV. 1558.

» soient & pour quelque affaire que ce
» puisse être ; enfin qu'il ne prêtera aucun
» secours, de quelque espèce qu'il puisse
» être, au Roi de Pologne. Vous avez
» déja fait les mêmes promesses ; vous avez
» même fait serment sur la croix de les
» exécuter : mais vos promesses & vos
» sermens ont été bien-tôt oubliés. Nous
» vous avons averti plusieurs fois par nos
» lettres & par nos Ambassadeurs de pren-
» dre garde d'exciter contre vous notre
» juste vengeance, & de faire répandre le
» sang innocent. Vous avez bravé nos me-
» naces & nos avis, & vous ne nous avez
» demandé des passe-ports que pour gagner
» du tems. Le Dieu que vous avez tant de
» fois pris à témoin de votre perfidie &
» de vos mensonges connoît mon innocen-
» ce & mes intentions : il me pardonnera
» les maux que je vais vous faire sentir. Je
» suis Chrétien comme vous ; comme vous
» j'aime mon prochain. Je vous envoie
» cette lettre pour vous avertir de vous
» tenir prêts à vous défendre, parce que
» j'ai résolu de vous attaquer. Souvenez-
» vous de ne pas insulter celui qui vous
» la porte, & de me le renvoyer sain &
» sauf. Donné à Moscou au mois de No-
» vembre de l'an du monde 7066 », qui
répond à 1558, selon notre manière de
compter.

Les préparatifs d'Iwan étoient déja faits : trois mille Russes entrerent dans la Livonie, & envahirent le territoire de Derpt. Les campagnes sont ravagées, les villages & les bourgs sont réduits en cendres, hommes, femmes, filles, enfans, tout est

Id. Ibid.

Immolé à la cruauté des Russes. Le sang, dont la terre est teinte, les cadavres dont elle est couverte, les cris des mourans n'arrêtent point leur fureur ; le carnage les excite au carnage. Ceux qui peuvent échapper à leurs coups, & entrer dans la ville, ne conservent la vie que pour souffrir : les villages qu'ils habitoient sont changés en monceaux de cendres ; les cadavres palpitans sont ceux de leurs peres, de leurs meres & de leurs freres ; les cris qu'ils entendent sont du secours qu'on leur demande, & ils ne peuvent en porter. Le nombre d'hommes qui s'est retiré dans cette malheureuse ville est trop considérable pour la quantité de vivres qu'on y a pu amasser : bien-tôt on y est attaqué par la famine ; la peste s'y joint ; tous les fléaux se réunissent contre les habitans de Derpt.

Iwan IV. 1558.

Les Russes ravagent la Livonie.

La fureur des Russes ne trouvant plus de quoi se satisfaire dans la campagne, se tourne contre la ville ; mais le désespoir tint lieu de courage aux assiégés, ils résisterent à leur attaque avec tant de fermeté, tirerent le canon si à propos, qu'ils les forcerent de lâcher prise. Ceux-ci tournerent du côté de Nerva, & y firent les mêmes ravages qu'ils avoient faits dans le territoire de Derpt. Au bout de quarante jours ils rentrent en Russie chargés de dépouilles. Avant d'évacuer la Livonie, ils firent cependant dire au Grand Maître, que s'il vouloit épargner un sort semblable au reste de son pays, il falloit qu'il envoyât des Ambassadeurs au Czar.

Les Chevaliers & le Grand Maître s'assemblerent à Wenden, pour délibérer sur

Id. Ibid.

IWAN IV. 1558.

le parti qu'ils avoient à prendre dans une si terrible circonſtance. L'union & la bonne intelligence, ſi néceſſaire en pareil cas, ne ſe trouva point parmi les Chevaliers; chacun propoſa un avis différent. Les uns vouloient qu'on levât des troupes pour faire en Ruſſie ce que les Ruſſes avoient fait en Livonie, ajoutant qu'on ne devoit pas regarder comme invincible une nation qui avoit été vaincue tant de fois. Les autres dirent qu'il falloit ſacrifier quelques ſommes d'argent, pour éviter la guerre avec une nation auſſi formidable que les Ruſſes. Ce ſentiment fut préféré au premier, & l'on envoya des députés à Moſcou demander une trêve de quarante jours & un paſſe-port pour des Ambaſſadeurs. Le Czar accorda ce qu'on lui demandoit; mais les Ambaſſadeurs le trouverent tellement irrité contre les Livoniens, qu'ils ne purent obtenir ni paix, ni continuation de trêve. Voici la cauſe de ce changement ſubit. Le Grand Maître de Livonie avoit fait conſtruire une ville avec un château ſur les frontières de ſes États du côté de la Ruſſie; le Czar en avoit fait conſtruire une pareille ſur les frontières de ſon Empire. Celle de Livonie s'appelloit Nerva; on nommoit celle de Ruſſie Ivanogorod.

Id. Ibid.

Ces deux villes étoient ſi voiſines que l'on voyoit de l'une ce qui ſe paſſoit dans l'autre. Quelques Officiers de la garniſon de Nerva, étant ſur des tours de la citadelle, apperçurent un nombre aſſez conſidérable de Ruſſes qui ſe promenoient dans la place publique d'Ivanogorod : ils chargerent deux canons à cartouche, tirerent ſur les

Russes & en tuerent une très-grande quantité. Les autres soldats Livoniens, qui étoient répandus dans les différens quartiers de la ville, croyant que ces coups de canon annonçoient la cessation de la trêve, monterent sur les autres tours, chargerent tous les canons qu'ils y trouverent, continuerent de tirer sur la ville d'Ivanogorod, & tuerent encore une prodigieuse quantité de Russes. Ceux-ci, ne voulant commettre aucun acte d'hostilité sans les ordres du Czar, lui envoyerent promptement un exprès pour l'avertir de ce qui se passoit. Ce député sortoit du Palais lorsque les Ambassadeurs de Livonie y entrerent. Iwan leur tint le langage que lui dicta la colere ; & finit par ces mots : « Votre perfidie ne m'étonne point : ceux » qui manquent à Dieu peuvent bien man- » quer aux hommes. » (Les Livoniens avoient embrassé depuis peu le Luthéranisme.) « Reportez à votre Grand Maître » l'argent qu'il m'envoie : je vous suivrai » bien-tôt le fer & le feu à la main. »

IWAN IV. 1558.

Id. Ibid.

Chronique manuscrite.

L'effet suivit de près les menaces : les habitans de Nerva virent paroître sous les murs de leur ville une armée formidable de Russes. Ces derniers pousserent le siége avec tant de vigueur, que les assiégés demanderent à capituler : mais on leur répondit qu'il falloit qu'ils se rendissent à discrétion : le désespoir leur tint alors lieu de courage : ils résisterent avec une fermeté qui déconcertoit les Russes. Au bout de huit jours le feu ayant pris dans la ville par un accident imprévu, les Russes profiterent du tumulte qu'il causa, don-

nerent un assaut général & emporterent la place. Ils passerent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrerent : le Gouverneur se retira dans la citadelle avec une partie de la garnison ; s'y défendit quelques jours, au bout desquels il se rendit à condition qu'on lui accorderoit la vie & à tous ceux qui l'avoient accompagné. Les articles étant signés de part & d'autre, il sortit avec ses troupes. Le Czar envoya l'Archevêque de Novogorod purifier les Eglises qui avoient été profanées par les Luthériens. Il fit rendre la liberté aux principaux bourgeois qui n'avoient pas été vendus aux Tatars, & reçut les paysans au nombre de ses sujets.

Iwan IV. 1558.

Les Russes dirigerent leur marche du côté de Derpt : ils dépouilloient les hommes & les femmes qu'ils rencontroient, & les envoyoient tout nuds dans la ville, afin d'avertir les habitans qu'un pareil sort les attendoit, s'ils résistoient aux armes du Czar. Les plus notables des habitans de Derpt voyant les Russes aux portes de la ville, vont trouver l'Evêque, lui disent qu'ils ont formé le projet de se rendre au camp de l'ennemi & de lui porter des présens pour en obtenir une capitulation honorable : l'Evêque sachant qu'il n'a aucun secours à espérer, approuve leur projet & les exhorte à le remplir. On leur ouvre les portes ; mais au lieu de prendre le chemin du camp des Russes, ils prennent celui de Riga ; les présens qu'on croit qu'ils veulent faire à l'ennemi, sont leurs effets qu'ils emportent. L'Evêque se voyant si lâchement abandonné par ceux en qui il

mettoit toute son espérance, tomba dans la consternation. Les Chanoines qui l'environnoient lui firent sentir combien il étoit dangereux de s'abandonner ainsi à la crainte & au désespoir dans une conjoncture semblable; enfin ils réveillerent son courage. Il descendit dans le place publique, appella les habitans de Derpt, & lorsqu'il les vit assemblés autour de lui, il leur tint ce langage: « Il faut que vous » combattiez aujourd'hui pour défendre » vos femmes, vos enfans, votre patrie; » enfin votre religion, contre des barba- » res qui ne connoissent ni loi ni religion. » Laisserez-vous deshonorer vos femmes » avec une honteuse tranquillité; verrez- » vous massacrer vos enfans, sans faire le » moindre effort pour les défendre; ren- » versera-t-on vos temples, vos autels, » avant que vous ayez répandu la dernière » goutte de votre sang? Dieu, qui m'en- » tends, c'est ton secours seul que j'im- » plore. » Ce discours eût été capable d'exciter le zèle, de relever le courage de tous les citoyens de Derpt; mais presque tous avoient embrassé le Luthéranisme; ils n'écoutoient que leur haine contre les Catholiques Romains, &, pour les voir périr, ils bravoient même les dangers auxquels ils se voyoient exposés. Le chef du peuple, qui portoit le titre de Consul, répondit à l'Evêque en ces termes: « Si le Prélat & les Chanoines veulent » secouer le joug du Pape, & se réunir » aux Luthériens, ils trouveront en nous » tous les secours qu'ils peuvent attendre. » L'Evêque lui répondit. « Ce n'est point

Historia belli Livonici per Thilmanum Bredenbachium conscripta.

Iwan IV. 1558.

» par entêtement que nous restons attachés à l'Eglise Romaine ; ce n'est point » par un zèle indiscret que nous regardons » le Pape comme le chef de l'Eglise ; c'est » parce que nous suivons avec scrupule » les préceptes de l'Eglise ; c'est encore » parce que nous obéissons avec soumission aux Conciles. Depuis que vous » avez embrassé le Luthéranisme, votre » patrie a essuyé tous les malheurs : elle » est envahie par des ennemis implacables. » C'est une vengeance du Ciel irrité par » votre hérésie, & vous nous proposez » de l'appaiser par elle. Quel terrible fléau » pour l'humanité que l'esprit de parti ! Le Gouverneur de la ville prit la parole, & dit : » chacun de vous peut suivre la religion qui lui conviendra ; mais » il faut qu'il combatte pour sa patrie, » pour son pere, pour sa femme & pour » ses enfans. » Ce discours laconique frappe les esprits : tout le monde se range autour de lui, & promet de répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang plutôt que de livrer la ville aux Russes. On commença par faire murer trois portes ; on fit monter du canon sur les tours & sur les murailles ; on fit enfin tous les préparatifs nécessaires pour une vigoureuse résistance. Les Russes s'approchent de la ville, en font le blocus & se préparent à l'assiéger dans toutes les regles. Quoique ce fût au milieu de l'éte, le brouillard étoit si épais, que les assiégés ne pouvoient voir les assiégeans. Les premiers, ne sachant où diriger leurs coups, firent une décharge générale de leur artil-

lerie ; mais leurs coups furent presque tous perdus : ils tuerent très-peu de Russes. Ceux-ci hâterent leurs travaux, dirigerent toutes leurs batteries sur la ville, & firent un feu si terrible, que l'air en retentissoit plus de deux lieues à la ronde. Les assiégés de leur côté firent aller toute leur artillerie : le feu étoit si considérable de part & d'autre, qu'il sembloit, disent les Historiens, que cette malheureuse ville étoit toute embrasée. Les assiégés firent une sortie ; mais ils furent repoussés avec une perte considérable. La nuit suivante, les Russes minerent la muraille & remplirent les trous qu'ils avoient faits de barils de poudre ; mais leurs ingénieurs étoient si mal-adroits, que la mine joua sans produire aucun effet. Le lendemain ils firent sur la ville une décharge plus vive que celles qu'ils avoient faite jusqu'alors. Dans ce moment la frayeur s'empara des assiégés : les femmes, cédant à leur timidité naturelle, commencerent à pousser des gémissemens sur le malheur qui les menaçoit : les Luthériens se rendirent à l'Eglise cathédrale, dirent à l'Evêque & aux Chanoines, qu'ils ne pouvoient voir sans douleur les maux que la crainte causoit à leurs citoyens, & que pour y mettre fin, ils avoient pris la résolution d'ouvrir les portes. L'Evêque leur répondit, qu'ils devoient faire attention à la honte & au deshonneur que leur en causeroit l'exécution ; que les Russes étoient des barbares implacables, qui avoient pour les hommes moins de ménagement, que les autres nations n'en montroient à

l'égard des bêtes même. Il finit par leur dire que s'ils ne craignoient pas la cruauté du tyran auquel ils vouloient se soumettre, ils devoient au moins craindre la vengeance de Dieu, en laissant profaner ses temples par des Schismatiques. Ce discours ne fit aucune impression sur l'esprit des Luthériens, ils persisterent toujours dans la résolution qu'ils avoient prise de livrer la ville aux Russes, employerent même les injures & les menaces contre l'Evêque & les Chanoines : sans écouter leur réponse, ils envoyerent des députés au Général ennemi pour le prier d'interrompre le siége, & lui promettre d'embrasser le rit grec, de lui livrer la ville, de prêter serment de fidélité au Czar, si on vouloit leur accorder la vie & la jouissance de ce qu'ils possedoient. Le Général Russe promit tout ce qu'on lui demandoit. Cette réponse causa toute la joie possible aux Luthériens, qui envoyerent deux des principaux d'entr'eux au camp ennemi, pour y prêter serment de fidélité au Czar en leur nom. Cette nouvelle s'étant répandue dans la ville y jetta le trouble.

Le Gouverneur, accompagné de tous les Catholiques, se rendit dans la place publique, dit qu'il n'étoit point disposé à prêter serment de fidélité au Souverain de Russie, & que sa dernière résolution étoit de défendre sa religion, sa patrie & sa liberté jusqu'à la dernière goutte de son sang; qu'il n'étoit pas étonné que des gens qui avoient si facilement quitté le Christianisme, pour embrasser le Luthéranisme,

fussent tout disposés à quitter le dernier pour le rit grec : il finit par dire : Ceux qui n'ont point de remords sont capables de tous les crimes. Les Luthériens, qui n'avoient conservé aucun sentiment d'honneur, lui répondirent que la vie & les biens étoient préférables à tout. Ils allerent ensuite trouver l'Evêque, dont ils connoissoient la foiblesse, surent si bien le prendre, qu'ils lui firent adopter leur sentiment, & le disposerent à faire entrer les ennemis par le Palais épiscopal ; mais les soldats qui étoient à le garder, réunis aux Chanoines, refuserent de lui obéir, & lui dirent que les Russes n'en seroient les maîtres que quand ils les auroient tous tués. Le Général Russe, informé de ce qui se passoit dans Derpt, fit dire aux habitans qu'il étoit disposé à continuer le siége jusqu'à ce qu'il eût pris la ville ; & que si on vouloit lui ouvrir les portes, il ne forceroit personne à changer de religion, qu'il donneroit la liberté à ceux qui ne voudroient pas se soumettre de se retirer où ils jugeroient à propos. Dès le lendemain on lui ouvrit les portes.

IWAN IV. 1558.

Les Russes ne commirent point à Derpt les horribles massacres dont on les accuse. Leur Général, fidele à sa parole, laissa à chacun la liberté de conscience, & permit à ceux qui ne vouloient point rester sous la domination du Czar, de se retirer & d'emporter leurs effets. Il fit plus : ayant appris que les Tatars auxiliaires qui étoient dans son armée se disposoient à les voler & à les faire prisonniers, il les fit escorter jusqu'en Lithuanie. Tout le territoire de

Id. Ibid.

Derpt ne tarda pas à se soumettre au vainqueur.

IWAN IV. 1558.

Le Can de Crimée, croyant qu'Iwan avoit tourné toutes ses forces du côté de la Livonie, crut pouvoir ravager la Russie sans aucun danger. Pour avoir un prétexte d'y faire invasion, il envoye dire au Czar de lui payer le même tribut qu'il exigeoit des Livoniens, sinon qu'il entreroit en Russie avec une armée formidable, & qu'il y feroit les mêmes ravages que les Russes faisoient en Livonie. Le fier Iwan répondit qu'il étoit accoutumé à voir les autres Princes lui demander la paix, & qu'il ne s'aviliroit pas au point de l'acheter ; qu'il n'attendroit pas que le Can vînt sur ses terres, qu'il iroit lui-même le chercher. Sur le champ, il fit assembler des troupes & les envoya en Crimée. Le Can, qui ne croyoit pas que l'effet suivît si promptement les menaces, fut si intimidé, qu'il n'osa paroître en campagne. Les Russes ravagerent une grande étendue de son pays, & s'en retournerent chargés de butin.

Le Général de l'armée Russe qui étoit en Livonie, alla à Moscou, pour rendre compte de sa conduite au Czar. Le Monarque avoit l'ame aussi élevée que le courage, il donna à son Général des récompenses proportionnées à ses actions, le chargea de fortifier Derpt & de faire bénir les Eglises.

1559. 1560.

Le Grand Maître de Livonie, voyant que le Czar avoit formé la ferme résolution d'envahir tout son pays & d'en faire une Province de Russie, envoya deman-

der du ſecours à tous les Princes de l'Europe ; mais il n'en reçut que des réponſes vagues. Il s'adreſſa au Can de Crimée, qu'il ſavoit être depuis long-tems l'ennemi implacable des Ruſſes. Ce dernier ſaiſit avec empreſſement l'occaſion qui ſe préſentoit de ſatisfaire ſa haine. Il aſſembla ſes ſoldats, ſe mit à leur tête, & les conduiſit en Ruſſie, où ils firent des ravages tels que des barbares peuvent les faire. Iwan, dont toutes les troupes étoient alors répandues en Livovie, les rappella bien-tôt pour les oppoſer aux Tatars : mais ceux-ci ne firent pas la réſiſtance qu'on attendoit d'eux : dès le ſecond échec qu'ils reçurent, ils demanderent la paix, qu'ils obtinrent facilement, & s'en retournerent dans leur pays.

Au deſir qu'Iwan avoit de ſoumettre la Livonie à ſon obéiſſance, ſe joignit celui de ſe venger de la nouvelle guerre que le Grand Maître venoit de lui ſuſciter. Il augmenta le nombre de ſes troupes, les arma de ſa haine, & les envoya en Livonie. Les lions, les tigres ne reſpirent pas le carnage avec plus d'ardeur que les Ruſſes, lorſqu'ils entrerent en Livonie : le fer & la torche à la main, ils marquoient leur trace par le ſang & le feu. Pluſieurs villes & pluſieurs châteaux furent en proie à leur fureur. Ils aſſiégerent la ville de Felin. Le Grand Maître, Guillaume de Furſtemberg, qui s'y étoit retiré, animoit par ſon exemple la garniſon & les bourgeois : la réſiſtance étoit égale à l'attaque. Les Ruſſes fatigués de voir que leurs travaux étoient inutiles, ſe diſpoſoient à lever le ſiége,

IWAN IV. 1560.

lorſque leur Général trouva parmi les aſſiégés des hommes aſſez lâches pour lui livrer la ville. Ils étoient du corps des officiers de la garniſon : pour exécuter leur horrible projet, ils commencerent par gagner les ſoldats, auxquels ils dirent que leur défenſe étoit inutile contre des forces auſſi conſidérables que celles du Czar ; qu'il faudroit tôt au tard qu'ils ſuccombaſſent ; & que s'ils irritoient l'ennemi, ils n'auroient aucune grace à en attendre. Ils tinrent à peu près le même langage au peuple, & l'amenerent auſſi facilement que les ſoldats au but qu'ils s'étoient propoſé. L'hiſtoire de chaque ſiécle, de chaque nation fournit des exemples de ſemblables crimes. On envoya propoſer aux Ruſſes de leur livrer la ville, s'ils vouloient accorder la vie & les biens aux habitans, & la liberté aux ſoldats de ſe retirer où ils jugeroient à propos. On leur accorda ce qu'ils demandoient ; mais à condition que la garniſon ſortiroit ſans armes & ſans bagages. Si-tôt que les conditions furent acceptées de part & d'autre, on ouvrit les portes, la garniſon ſortit ; mais le Grand Maître reſta priſonnier. Les Ruſſes trouverent dans Felin tant de canons & une ſi grande quantité de munitions de guerre, qu'ils en eurent ſuffiſamment pour conquérir une partie de la Livonie.

Id. Ibid.

1561. 1562. 1563. 1564.

Ils ne tarderent pas à rentrer en campagne : ce peuple, accoutumé aux intempéries de l'air, n'étoit arrêté dans ſes ravages, ni par la rigueur de l'hiver, ni par l'extrême chaleur de l'été : il ne ſe repoſoit que quand la fatigue l'empêchoit d'a-

vancer. Nerva, Derpt, Felin venoient de tomber ſous leurs coups ; Veiſſoſtein, Caconhuſen, Archerad & toutes les principales villes de la Livonie ſubirent tour à tour le même ſort. Les Ruſſes ne ſe contentoient pas de ravager les villes de Livonie, ils déſoloient toutes les campagnes, brûloient les villages & égorgeoient tous ceux qui ne vouloient pas prêter ſerment de fidélité au Czar. Ils porterent leurs armes dans des pays où la ſtérilité du terrein, la dureté du climat, la miſere des peuples ſembloient annoncer qu'on ne verroit jamais d'ennemis.

IWAN IV, 1564.

Envain les Livoniens adreſſoient leurs plaintes à leurs voiſins ; envain ils imploroient leurs ſecours ; envain même la prudence avertiſſoit les premiers de voler au ſecours de ceux qu'on accabloit, tous ſe contentoient de gémir & reſtoient dans l'inaction. Deux particuliers ſeuls furent aſſez généreux, & aſſez courageux pour les ſecourir. André Sapieha, d'une illuſtre naiſſance dans le Duché de Lithuanie, & Jean Buring, originaire de Hemlſtad dans le Duché de Brunſvick, raſſemblerent autour d'eux des Allemands, des Polonois, & des Lithuaniens, les animerent de leur courage, les conduiſirent en Livonie, & réſolurent d'immoler les Ruſſes à la vengeance de ceux qu'ils traitoient avec tant de cruauté. Ces deux braves officiers n'ayant ni canons, ni munitions de guerre, ne pouvoient combattre les Ruſſes à forces ouvertes : par des attaques ſubites & hardies, des retraites bien ménagées, des embuches adroites, ils déconcertoient tous

Deux particuliers vengent les Livoniens.

Iwan IV. 1564.

leurs projets, les harceloient continuellement, & les forçoient à garder une discipline exacte; on les vit enfin faire en Livonie contre les Russes, ce que Scanderberg avoit fait un siècle auparavant contre les Turcs.

1565. 1566.

Si Sapieha & Buring avoient reçu les secours qu'ils étoient en droit d'attendre, Iwan IV. auroit eu la honte d'éprouver que la force échoue toujours contre le courage secondé de la prudence. Mahomet II. en avoit déja fourni l'exemple contre Scanderbeg, comme je viens de le dire : mais les Puissances voisines restoient dans une honteuse tranquillité; les malheureux Livoniens n'avoient à opposer à leurs ennemis que de la crainte & du désespoir. Les villes, les forteresses de cette malheureuse province avoient subi le joug des Russes; deux seules résistoient, Revel & Riga. Leur opiniâtreté irritoit celle d'Iwan. Ce Prince, voyant que la force & la ruse étoient des moyens inutiles, sentit enfin que sa domination étoit insupportable aux Livoniens, & qu'ils périroient plutôt tous que de le reconnoître pour leur Souverain. Craignant d'ailleurs que les Polonois & les Suédois ne se liguassent contre lui, & ne lui arrachassent sa proie des mains, il fit dire aux Livoniens qu'il se borneroit au simple titre de protecteur de Livonie, s'ils vouloient mettre les armes bas, & qu'il en céderoit la possession & la souveraineté à Magnus, Duc de Holstein, frere du Roi de Dannemarck, lequel auroit le titre & les prérogatives de Roi. Pour paroître agir de bonne foi, le Czar

envoya des Ambaſſadeurs en Dannemarck: ils y furent reçus avec beaucoup d'accueil; on accepta leur propoſition. Le Duc de Holſtein envoya des Miniſtres avec eux en Ruſſie pour entamer la négociation. Il y alla lui-même peu de tems après. Iwan lui rendit tous les honneurs qui étoient dûs à ſon rang, le proclama Roi de Livonie, & lui donna en mariage ſa tante Marie. Les conditions que le Czar impoſa au nouveau Roi, furent qu'il lui payeroit un leger tribut tous les ans; qu'il déclareroit pour ſes ennemis tous ceux des Ruſſes, & qu'il n'entreprendroit jamais rien de contraire aux intérêts des derniers. Le Czar de ſon côté promit à Magnus la ſucceſſion héréditaire du Royaume de Livonie, pour lui & pour ſes héritiers en ligne maſculine; & à leur défaut, le ſucceſſeur devoit être pris dans la maiſon de Holſtein, ou dans celle de Dannemarck.

IWAN IV. 1566.

Le Duc de Holſtein eſt fait Roi de Livonie.

Cette nouvelle fit plaiſir à la plus grande partie des Livoniens; ils reconnurent Magnus pour leur Souverain; mais ceux de Revel & de Riga, haïſſent Iwan au point que tout ce qui pouvoit avoir rapport à ce Prince leur étoit odieux. Pour ne pas ſe trouver dans l'affligeante néceſſité de ſe ſoumettre à l'allié du Czar, Revel ſe mit ſous la protection des Suédois, qui y envoyerent toutes les munitions dont elle avoit beſoin, en augmenterent la garniſon, & la mirent en état de ſoutenir un long ſiége: la ville de Riga ſe ſoumit aux Polonois, à condition qu'on lui accorderoit le libre exercice de la Religion. Sigiſmond Auguſte, qui régnoit alors en Po-

Iwan IV. 1566.

logne, flatté de voir une ville si puissante soumisse à son obéissance, accorda aux habitans ce qu'ils lui demandoient, & promit de leur fournir tous les secours dont ils auroient besoin contre les Russes. Il ne tarda pas à effectuer sa dernière promesse.

Iwan ne consulta pas la politique dans la conduite qu'il tint à l'égard des Livoniens. Persuadé qu'ils ne pourroient résister à ses forces, il regarda comme au-dessous de lui d'avoir des égards & des complaisances pour eux; traita avec cruauté ceux qu'il soumit, & ne leur permit l'exercice d'aucune religion différente de la sienne. La crainte & le désespoir s'emparerent de ceux qu'il n'avoit pas encore subjugés: ils se jetterent entre les bras de ses ennemis, qui les mirent dans le cas d'insulter à ses forces & de les braver.

1567. 1568. 1569.

Le Duc Magnus parut devant Revel avec une armée formidable. Ce Prince, croyant combattre pour ses intérêts à lui-même, fit des efforts incroyables: mais elle étoit défendue par des Suédois, à la bravoure desquels se joignoit la crainte de tomber entre les mains d'un ennemi qui s'étoit fait une loi de ne leur accorder aucune grace. On attaqua, & l'on défendit avec un courage qui tenoit de la fureur; on ne cessoit enfin de combattre que quand la fatigue arrêtoit. Magnus, voyant qu'il ne réussissoit pas par la force, eut recours à la ruse; il fit dire aux assiégés qu'il les traiteroit avec toute la douceur possible, qu'il leur laisseroit la jouissance entière de leurs biens, l'exercice libre de toute

religion, & que les étrangers pourroient emporter avec eux tous leurs effets. Celui qui faisoit ces propositions étoit trop odieux, & ceux qui les entendoient étoient trop irrités pour qu'elles fussent acceptées. Iwan, dont les désirs s'irritoient dans les obstacles, envoye de nouvelles troupes à Magnus, lui ordonne de lever le siége de Revel & de ravager toute la Livonie.

IWAN IV. 1569.

L'année suivante, Iwan se mit lui-même à la tête d'une armée formidable, entra en Livonie avec le Duc Magnus; & pour engager ce Prince à servir son ambition, il lui présentoit toujours l'espoir de la couronne. Le Czar voulut commencer sa campagne par enlever plusieurs forteresses qui étoient aux environs de Revel : guidé par une mauvaise politique, il les réduisoit en cendres si-tôt qu'il les avoit prises. Ses efforts échouoient toujours contre Revel : la crainte des habitans leur tenoit lieu de courage; ils étoient d'ailleurs soutenus par une nombreuse garnison de Suédois.

1570.

La fureur du Czar augmente : il fait encore venir de nouvelles troupes, & couvre la Livonie de Russes. On prétend que son armée montoit à trois cents mille hommes. Les Rois de Pologne & de Suéde virent le danger qui les menaçoit : ils sentirent tout le mal que pouvoit leur faire un Monarque aussi courageux & aussi puissant que le Czar. Ils inspirerent leur crainte à Selim, Empereur des Turcs, lui firent connoître combien il étoit important pour lui d'arrêter le progrès des armes Russes.

IWAN IV. 1570.

Selim assembla une armée formidable; dit au Bacha qui la commandoit de commencer son expédition par le Royaume de Casan, de ravager & de brûler toutes les villes qu'il y trouveroit, d'assiéger la capitale, & d'en enlever toutes les richesses. Il excita ensuite les soldats par l'espoir du pillage. S'appercevant que la longueur du chemin effrayoit ses troupes, il fit ranger l'armée sur le rivage & embarquer toutes les munitions nécessaires devant elles. La flotte prit sa route par les Palus Méotides, déboucha dans la mer Caspienne, ensuite sur le Volga. Elle partit au mois d'Avril, & arriva le 5 Septembre au port le plus proche d'Astracan. Les Turcs étant débarqués, exécuterent ponctuellement les ordres du Sultan. Ils commencerent par ravager toute la campagne, & mirent ensuite le siége devant Astracan. Les Tatars & les Russes furent d'abord effrayés de se voir attaqués par un ennemi, qui jusqu'alors leur avoit été inconnu, & qui employoit contr'eux des forces si considérables : mais leur frayeur se changea bien-tôt en mépris, lorsqu'ils virent de quelle manière les Turcs faisoient la guerre. Le Gouverneur ou le Vice-Roi d'Astracan, étoit un Général habile & courageux. Il commença par faire à la ville toutes les fortifications qu'il crut nécassaires pour soutenir un long siége, y jetta des vivres, & y fit entrer une nombreuse garnison. Il se mit à la tête d'un détachement de quinze mille hommes, & attaqua les ennemis toutes les fois qu'ils vouloient donner un assaut. Il tomboit avec une rapidité incroyable sur les détache-

Les Turcs attaquent les Russes.

Paul Oderbo. Joannis Basilidis vita.

mens qui alloient au fourage, & les tailloit en pièces. Bien-tôt les Turcs manquerent de vivres; le Général Russe enlevoit tous ceux qu'on leur apportoit. Celui qui commandoit la garnison, par des sorties subites, détruisoit tous leurs travaux. Ils étoient enfin assiégés de tous côtés; pour comble de malheur l'hiver approchoit, & le froid étoit déja fort vif, ce qui leur faisoit connoître combien il devoit être rude, lorsque la saison seroit plus avancée.

Toutes ces incommodités ne leur firent point lâcher prise: par une opiniâtreté naturelle à leur nation, ils résolurent de périr tous plutôt que d'abandonner leur entreprise. Le Bacha divisa son armée en deux corps: en laissa un continuer le siége, & conduisit l'autre contre le Général Russe: mais celui-ci sut si bien se camper, qu'on n'osa l'attaquer. Pendant la nuit il prit des chemins détournés, & arriva le lendemain à la pointe du jour à la queue de l'armée Turque. Il l'attaqua avec tant de fureur & de promptitude en même-tems, qu'il en avoit tué une grande Partie, avant que les autres eussent songé à se défendre. L'épouvante se mit dans l'armée des Turcs: ils prirent tous la fuite: plusieurs, pour se sauver plus vîte, jetterent leur armes. Serebrin, c'étoit le nom du Général Russe, alla avec toute la diligence possible, attaquer le détachement qui étoit resté devant la ville. Sa promptitude y jetta l'épouvante: il en tailla une partie en pièces, & mit l'autre en fuite.

L'armée des Turcs est battue, & presqu'entièrement détruite.

Dans ces deux actions il périt un nombre incroyable de Turcs, parmi lesquels

Iwan IV. 1570.

se trouverent les principaux officiers de l'armée. Ceux qui étoient échappés retournerent vers leur flotte; mais le Volga s'étoit débordé & l'avoit poussée dans la mer; ceux qui étoient restés à la garder avoient beaucoup de peine à regagner le rivage. Serebrin, voulant profiter de ce moment pour détruire entièrement l'armée des ennemis, dit à ses soldats, que les Turcs n'étoient pas assez punis de les avoir attaqués sans aucun motif, sans aucune déclaration de guerre; qu'il falloit marcher à eux, & n'en pas laisser un seul qui pût aller annoncer leur défaite au Sultan. Tous répondirent d'une voix unanime, qu'ils étoient prêts à le suivre, & à exécuter ses ordres. Ils marcherent sur le champ à l'ennemi, le trouverent occupé à se retrancher, & l'attaquerent avec courage. Les Turcs opposerent de la résistance: la mêlée devint furieuse. Pendant ce tems la flotte arriva: les Turcs se jetterent dedans, les Russes les y suivirent: on s'y battit avec acharnement: plusieurs vaisseaux périrent, plusieurs furent pris: il n'en échappa qu'un très-petit nombre, qui, pour s'en retourner, prit la même route que la flotte avoit suivie pour arriver. Selim ne retira de cette expédition que la honte de prouver l'incapacité de ses officiers, & la foiblesse de ses soldats.

1571. 1572.

Iwan continuoit ses ravages dans la Livonie, lorsqu'il apprit le succès que ses armes avoient eu contre les Turcs à Astracan. Il en rendit grace à Dieu, & envoya au Gouverneur d'Astracan des récompenses dignes de ses services. Ce

Monarque puniſſoit très-ſéverement les fautes; mais il récompenſoit toujours avec largeſſe ceux qui lui rendoient ſervice.

Iwan IV. 1572.

Toujours occupé du déſir de conquérir la Livonie, il entra dans le Duché de Lithuanie, pour y attirer les braves Lithuaniens qui étoient aſſez généreux pour ſecourir les Livoniens. Il réuſſit en effet, &, voyant qu'ils n'avoient pas aſſez de troupes pour lui faire tête, il parcourut tout le Duché. Guidé par la ſeule haine qu'il avoit vouée à cette nation, il brûla pluſieurs villes, fit maſſacrer tous les hommes qu'il rencontra, & mit leurs femmes & leurs filles dans l'eſclavage.

Pendant qu'Ivan ſatisfaiſoit ſa vengeance contre les Lituaniens, Magnus, Duc de Holſtein, écouta les propoſitions des Livoniens & des Polonois. Les premiers lui offrirent de le proclamer Roi, & de ſe ſoumettre à lui comme à leur légitime & unique Souverain; les ſeconds promirent de lui fournir tous les ſecours dont il auroit beſoin, pour ſe maintenir ſur le trône. Il ſe rendit à Venda, prit la couronne, & fut proclamé Roi: le peuple, qui étoit accouru en foule, lui prêta ſerment de fidélité. Le Czar, informé de ce qui ſe paſſe à Venda, y court: auſſi-tôt que les habitans ſont informés de ſa marche, ils ferment les portes de la ville, & ſe préparent à une vigoureuſe réſiſtance. Iwan arrive frémiſſant de colere, tourne autour de Venda, jure qu'il l'enſévelira ſous ſes ruines, & qu'il ne fera pas même grace aux enfans à la mammelle. Les citoyens déliberent ſur le parti qu'ils ont à

Le Duc de Holſtein ſe fait proclamer Roi de Livonie.

Iwan IV. 1572.

prendre : ils examinent leurs forces, & les trouvent insuffisantes pour résister : ils font la visite des magasins & les trouvent vuides : la consternation est générale : elle se change bien-tôt en désespoir. Chacun se sent coupable & craint les effets de la colere du Czar; on prend enfin l'horrible résolution de mettre le feu à la ville, & de périr avec elle. Tout le monde s'arme de torches ; Magnus, Duc de Holstein, touché de compassion à la vue du malheur qui menace ce peuple infortuné, propose de se sacrifier lui-même pour le salut public. Il se dépouille des ornémens de sa Royauté, prend un habit de deuil, sort de la ville, se rend au camp du Czar, se jette à ses genoux, implore sa clémence. Iwan, dans ce moment-là, ne fut qu'un barbare qui n'écouta que sa colere : il tint au Duc de Holstein les propos les plus outrageans, alla même jusqu'à le frapper, ordonna qu'on le chargeât de chaînes, & qu'on l'éloignât de lui. Les habitans de Venda, voyant de dessus les murs ce qui se passoit, sentirent qu'ils n'avoient point de pardon à espérer d'un homme qui n'en savoit pas même accorder à son oncle. Leurs torches étoient encore allumées ; ils mirent le feu à leurs maisons : bientôt il se communiqua aux magasins, & la ville sauta avec tous ceux qui étoient dedans.

1573.

Les Polonois étoient trop occupés des affaires intérieures du Royaume, pour pouvoir opposer aux Russes des forces capables d'arrêter leurs ravages. Sigismond Auguste venoit de mourir : toute la nobles-

se

se Polonoise étoit assemblée à Varsovie pour élire un nouveau Roi. Les Livoniens n'avoient pour secours que ces détachemens Lithuaniens dont nous avons parlé : le Czar étoit sur le point de contenter ses désirs & de voir toute la Livonie sous son obéissance : mais il fut arrêté tout-à-coup par le Can de Crimée. Ce dernier sembloit se repentir d'avoir laissé les Russes si longtems tranquilles de son côté : il assembla toutes ses forces, fit une invasion en Russie, mit tout à feu & à sang, pénétra jusqu'à la ville de Moscou, qu'il mit à sac, & dont il brûla les fauxbourgs. Iwan, à cette nouvelle, se livre à tous les transports de la fureur. Se persuadant que les Livoniens ont part aux hostilités que le Criméen commet contre lui, fait massacrer tous les prisonniers qu'il a faits, sans distinction de rang, d'âge, ni de sexe. Iwan, ce jour-là, fit à sa mémoire une tâche que rien ne peut effacer. Il mit des garnisons dans toutes les places qu'il avoit conquises, & se hâta d'aller au secours de ses sujets. Le Can de Crimée, instruit de sa marche, alla au-devant de lui, le surprit avant qu'il eût rangé ses troupes en ordre de bataille. Les Russes plierent d'abord ; mais le Czar les rallia sur le champ, & leur inspira son courage : ils donnerent sur les Tatars avec tant de vigueur, qu'ils les enfoncerent. Le Can rassembla ses troupes, & continua ses ravages dans la Russie ; le Czar le poursuivoit avec une ardeur incroyable, mais il ne pouvoit le joindre : le Criméen, par des marches & des contre-marches, l'évitoit

La Russie est ravagée par le Can de Crimée.

IWAN IV. 1573.

toujours. Le Czar, impatient d'achever la conquête de la Livonie, lui fit propofer une fomme confidérable pour faire la paix : le Can l'accepta, & évacua la Ruffie.

1574. 1575.

André Sapieha & Jean Buring, dont on a déja parlé, profiterent de l'abfence d'Iwan pour réparer les ravages qu'il avoit faits dans la Livonie : ils raffemblerent autour d'eux ce qu'ils purent trouver de foldats en Livonie & en Lithuanie : ils y joignirent des Polonois, des Suédois & des Pruffiens, qu'ils avoient fu attirer à leur fecours. Ils commencerent à prendre plufieurs fortereffes, dont le Czar s'étoit emparé, affiégerent & reprirent Venda.

Ibid.

Iwan, informé de ce qui fe paffe en Livonie, y envoye un corps de troupes confidérable : mais la fortune fe laffoit

1576.

de le feconder dans fes entreprifes : les troupes d'André Sapieha augmentoient de jour en jour ; elles furent bien-tôt affez confidérables pour fe mefurer en rafe campagne contre les Ruffes. Sapieha n'attendit pas que l'ennemi vînt le chercher, il alla lui-même au-devant, le joignit bientôt, & lui livra bataille. Les Ruffes fe préfenterent au combat avec cette confiance que donne l'habitude de vaincre : mais ils trouverent une réfiftance & un courage qui leur étoient inconnus dans ce

Le Prince Sapieha défait les Ruffes.

pays. Les Polonois, excités par la gloire ; les Livoniens, par la vengeance & l'efpoir de la liberté, s'animoient mutuellement, & combattoient avec une impétuofité à laquelle rien ne pouvoit réfifter. Ils enfoncerent les Ruffes, les pourfuivirent

jusque dans leur camp, s'en emparerent, prirent tous les canons & toutes les munitions de guerre qu'ils y trouverent. Parmi les canons il s'en trouva trois d'une grosseur énorme. Il périt dans cette action un nombre incroyable de Russes. Les Polonois & les Livoniens y perdirent peu de monde. Si-tôt que le Czar fut informé de cette défaite, il se hâta de faire de nouvelles levées, & d'envoyer du métal pour fondre de nouveaux canons : il vouloit prouver à ses ennemis que sa puissance pouvoit résister à la fortune même. Plus un Prince est puissant, plus il a tort de vouloir le paroître : il se fait autant d'ennemis qu'il a des voisins : Iwan en est une preuve. L'échec qu'il venoit de recevoir en Livonie fut le présage de ceux qu'il devoit essuyer par la suite.

Henri de Valois, informé de la mort de son frere Charles IX, s'étoit enfui sécretement de Pologne, pour aller prendre la couronne de France. Les Polonois, après de longs débats, élurent Roi de Pologne Etienne Battori, Prince de Transilvanie. Ce nouveau Monarque, élevé dès son enfance dans les camps, aimoit autant la guerre que Sigismond Auguste la haïssoit. Lorsqu'il fut couronné, il fit assembler les Palatins, & leur représenta que la gloire de la nation demandoit qu'on tirât vengeance des insultes que les Russes faisoient tous les jours aux Polonois. Il fit à ce sujet un discours qui inspira sa haine contre Iwan à tous ceux qui l'entendirent. On décida, à la pluralité des voix, qu'il falloit lever des troupes, & établir de

Ibid.

Iwan IV. 1576.

nouveaux impôts pour subvenir aux frais de la guerre. La résolution étant prise, on chercha un homme qui fût assez courageux & assez ferme pour aller déclarer la guerre à Iwan au nom du Roi & de toute la nation. On jetta les yeux sur Basile Lopatinski : à une naissance illustre il joignoit une fermeté & un courage à toute épreuve. Il prit avec lui de jeunes gens de la première qualité. Lorsqu'ils furent entrés sur les terres des Russes, on leur rendit tous les honneurs qui leur étoient dûs ; mais si-tôt que l'on connut le motif qui les conduisoit, on changea de conduite à leur égard ; ils reçurent des outrages dans toutes les villes par où ils passerent. Lorsqu'ils furent arrivés à Moscou, ils trouverent un Boïare que le Czar avoit chargé de les conduire dans un Palais tout prêt à les recevoir : on eut soin de leur fournir tout ce qui leur étoit nécessaire.

Au bout de quelques jours un des officiers du Czar alla trouver Lopatinski, & lui dit qu'il venoit de la part de son maître pour l'avertir qu'on ne souffriroit pas qu'il parût à la Cour le sabre à la main. Selon l'usage établi alors, les Ambassadeurs qui alloient déclarer la guerre, mettoient le sabre à la main lorsqu'ils paroissoient devant le Monarque auquel on les envoyoit. Le fier Lopatinski répondit à l'officier du Czar : « Je sai que votre maî» tre peut me faire périr ; mais la crainte » ne m'enpêchera pas d'exécuter les or» dres du Roi mon maître. » L'officier lui dit de prendre garde à ce qu'il alloit faire. » Il est étonnant, ajouta-t-il, qu'un simple

» particulier ose braver un Monarque qui
» a fait trembler les plus grands Rois. « Je
» ne suis point venu à Moscou, reprit
» Lopatinski, pour braver le Czar : je
» ne manquerai point au respect que je
» lui dois, j'en connois toute l'étendue,
» mais j'exécuterai les ordres de mon
» maître. »

Quelques jours après, le même officier alla dire à l'Ambassadeur de Pologne que le Sénat étoit assemblé & l'attendoit : Lopatinski s'y rendit. On lui demanda quel étoit le sujet de son ambassade ; il répondit, d'une voix ferme : « Je viens dé» clarer la guerre à la Russie au nom de » la Pologne. » On le conduisit de là à l'audience du Czar. Il donna ordre à celui qui précédoit à son carrosse de mettre l'épée à la main. Les rues par où il passoit étoient remplies de peuple qui étoit accouru pour le voir. Sa fierté jointe à l'air de noblesse qu'il avoit naturellement, jettoit la terreur dans tous les esprits. Lorsqu'il entra dans la Cour du Palais, il s'y trouva un si grand concours de monde, qu'il y périt plus de cent personnes qui furent écrasées sous les chevaux. Le peuple, toujours superstitieux, prit ce malheur pour un mauvais présage de la guerre. Chacun se disoit : si un seul Polonois écrase tant de Russes, que ne nous feront-ils pas lorsqu'ils seront tout réunis ?

Lopatinski trouva le Czar dans un appartement tout rempli d'or & de pierreries. Le Monarque, voulant paroître mépriser ceux qui lui déclaroient la guerre, affecta un air de gayeté. L'Ambassadeur lui pré-

Ibid.

Iwan IV. 1576.

senta la lettre du Roi & une épée dont la lame étoit faite en forme de faulx, ce qui faisoit une déclaration de guerre. Iwan jetta sur lui un regard d'indignation : sa fierté étoit humiliée de voir qu'un simple particulier osât lui montrer tant de fermeté. Il lut la lettre du Roi de Pologne ; elle étoit écrite en langue Russe. Le Czar en la lisant frémissoit de colere. Etienne lui reprochoit les outrages qu'il avoit faits à la nation Polonoise, les ravages qu'il avoit commis dans la Livonie. Il lui proposoit d'évacuer ce dernier pays, & de dédommager les Polonois des torts qu'il leur avoit causés, lui assurant qu'à ce prix il entretiendroit toujours la paix avec lui. Il finissoit enfin par dire au Czar : si vous ne voulez pas faire ce que je vous demande, j'aurai plus d'acharnement à attaquer les Russes, que de zèle à venger les Polonois.

Iwan dit à Lopatinski : « Je ne suis pas » dans le cas que le Roi de Pologne puisse » m'intimider par ses menaces. Il me pro» pose la paix, & prend tous les moyens » capables de m'engager à faire la guerre. » Il ordonna ensuite qu'on conduisît l'Ambassadeur à sa demeure, & qu'on lui fournît toutes les choses dont il auroit besoin.

Le Czar fit assembler les Knées & les Boïares, lut la lettre du Roi de Pologne, & leur demanda s'ils étoient d'avis qu'il fit, pour avoir la paix, ce qu'on demandoit de lui. Tous répondirent d'une voix unanime qu'ils croyoient qu'il aimoit trop sa gloire, pour se deshonorer par une pareille lâcheté ; qu'ils étoient tout prêts

à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour soutenir sa réputation, & pour défendre leur patrie. Il leur dit qu'avec une telle façon de penser, il espéroit qu'ils prouveroient aux Polonois qu'il étoit dangereux d'attaquer les Russes, & qu'il alloit s'occuper tout entier du soin de faire des préparatifs. Il commença par envoyer ordre à tous les Gouverneurs de Province de faire des levées, & d'augmenter les garnisons des villes.

IWAN IV. 1576.

Etienne, de son côté, rassembloit des troupes, amassoit des munitions, & examinoit de quel côté il attaqueroit les Russes. Lorsque ses préparatifs furent prêts, il résolut de commencer ses hostilités contre les Russes par le siége de Poloczko; il se mit promptement en marche, donna ordre à son avant-garde de se hâter, & de sommer la garnison Russe d'évacuer Poloczko. Les Russes, croyant que cette avant-garde composoit toute l'armée Polonoise, répondirent par une décharge de toute leur artillerie. Le Roi ne tarda pas à paroître : il étoit à la tête d'une armée formidable, qu'il avoit eu soin de pourvoir de toutes les choses nécessaires pour un siége. Les Russes connurent alors l'ennemi auquel ils avoient affaire. La frayeur les saisit. Iwan s'étoit rendu à Plescou, le rendez-vous de l'armée Russe : il voyoit tous les jours arriver de nouvelles troupes sous ses drapeaux; mais il ne pouvoit vaincre la crainte que lui inspiroit le pressentiment de ses malheurs, & demeuroit dans l'inaction.

1577.

Le Roi de Pologne formoit pendant ce

JWAN IV. 1577.

tems le siége de Poloczko, & les détachemens qu'il avoit répandus dans la Livonie s'emparoient des châteaux qu'il rencontroient sur leur passage. Le Roi fit donner un assaut à la ville l'onze Août 1577; mais il trouva une si vigoureuse résistance, & perdit tant de monde, qu'il fût obligé de rappeller ses soldats, & de continuer le siége, selon toutes les regles de la guerre. Il commença par brûler les fauxbourgs, & força la garnison de se retirer dans la citadelle. Ses soldats, animés par son exemple, faisoient des efforts incroyables : ils bravoient l'incommodité de la saison ; chacun d'eux mettoit de la rivalité à détruire les Russes. Si quelqu'un quittoit les sapeurs & les mineurs, ce n'étoit que pour aller servir les canonniers. Les Russes opposoient de leur côté une résistance qui approchoit du désespoir : leur artillerie alloit jour & nuit : ils faisoient pleuvoir sur les Polonois une grêle continuelle de traits. Les assiégeans & les assiégés montrerent à Poloczko jusqu'où le courage peut aller. Les Polonois s'emparerent d'une hauteur qui commandoit la ville : de là ils lancerent des fléches enflammées sur les premières fortifications : elles étoient de bois & ne tarderent pas à être embrasées. Les soldats, impatiens de la résistance opiniâtre des Russes, s'élancerent au milieu des flammes pour les combattre de plus près : les Russes en firent autant de leur côté.

Ibid.

Cet horrible combat dura pendant plusieurs minutes. Les Polonois lâcherent à la fin prise. La flamme avoit dérobé les

combattans à la vue des spectateurs : on ne connut les vainqueurs que par le nombre de ceux qui manquoient du côté des vaincus. Les Polonois perdirent vingt-sept hommes, mais tous les autres étoient blessés. Le feu avoit consumé leurs cheveux, leur barbe, & presque tous leurs habits. Lorsqu'ils rejoignirent l'armée, ils étoient tout couverts de feu, de sang & de cendres ; cet horrible spectacle étonna même les plus hardis.

IWAN IV. 1577.

Le feu continuoit à détruire les fortifications ; il en tomba une partie assez considérable pour former aux Polonois un libre passage. Ceux-ci, ne voulant pas donner le tems à l'ennemi de rétablir ce qui étoit détruit, y accoururent en foule : les Russes se présenterent encore pour défendre le passage : mais le nombre des ennemis étoit trop grand : ils furent repoussés. Les Polonois entrerent dans la ville & firent main-basse sur tout ce qu'ils rencontrerent. Les rues étoient déja couvertes des cadavres. Etienne arrive, il demande grace pour des Chrétiens ; le carnage cesse. On propose aux soldats de la garnison de s'enrôler dans l'armée Polonoise, avec promesse de leur fournir, après la guerre, de quoi subsister : six mille acceptent ce parti, les autres sont renvoyés avec leurs officiers dans les États du Czar.

Prise de Poloczko.

Le Roi de Pologne, voulant continuer la conquête du duché de Poloczko, attaqua & enleva plusieurs petites places : mais il trouva beaucoup de résistance à Socol : tous les officiers de la garnison

de Poloczko s'y étoient retirés, avec les soldats qui avoient refusé de prendre parti dans l'armée Polonoise. Etienne commença par en former le blocus : il ferma tous les passages, afin d'empêcher les vivres d'y arriver. Il fit ensuite mettre le feu aux fortifications, qui étoient aussi de bois : elles ne tarderent pas à être réduites en cendres. Les Polonois y entrerent & y firent un nombre incroyable de prisonniers. Le Roi sentit que c'étoit une imprudence de les renvoyer dans leur pays, & qu'en les gardant, il diminuoit les forces de l'ennemi. La politique fit taire son humanité naturelle. Il se trouva parmi les prisonniers un grand nombre d'officiers Russes, aussi illustres par leur naissance que par leur courage & leur valeur.

Pendant qu'Etienne poussoit ses conquêtes dans la Livonie, Iwan s'occupoit à faire la revue de ses troupes, & à faire fondre des canons dans le Duché de Plescou. Lorsqu'il apprit les progrès des Polonois, & la défaite des siens, il manda à Solcan, garde de son anneau, auquel il avoit confié le Gouvernement de Moscou pendant son absence, de faire assembler le peuple, & de diminuer beaucoup à ses yeux la perte des Russes.

Le Gouverneur, pour exécuter les ordres de son maître, se rendit dans la place publique & y tint ce langage : « Apprenez, » citoyens, que Poloczko & Socolo sont » tombés entre les mains des ennemis. Cette » nouvelle seroit effrayante pour nous, » si l'inconstance de la fortune ne nous » étoit pas connue, & si nous ne savions

» pas qu'il n'y a aucun Monarque sur la
» terre qui n'ait essuyé des revers. Les
» Polonois ont repris ces deux places, il
» est vrai; mais toute la Livonie nous est
» soumise: ils ont détruit des places de peu
» d'importance, & nous leur avons pris
» des villes considérables. Je conviens
» qu'avec Poloczko nous avons perdu de
» grandes richesses, qu'une partie de no-
» tre plus brillante jeunesse a été enséve-
» lie sous les ruines de Socol; mais nous
» devons supporter ces pertes avec patien-
» ce, puisque nos ennemis en ont souffert
» de plus considérables. Nous avons assez
» de forces pour les chasser des villes
» qu'ils viennent de prendre. Nous pou-
» vons venger le sang des nôtres, en ré-
» pandant celui des leurs. Si le courage
» seconde vos forces, vous verrez en
» peu les Polonois aussi humiliés, qu'ils
» sont aujourd'hui triomphans. » Ce dis-
cours, tout simple qu'il étoit, fit assez
d'impression sur l'esprit des Russes, pour
calmer leur crainte.

Envain les Russes se flattoient de répa-
rer leur perte, elles se multiplioient tous
les jours. Ce Constantin Ostrog, dont
nous avons admiré plus haut la valeur &
la science dans la guerre, joignit le Roi
de Pologne avec une troupe d'élite, qui
se faisoit gloire de servir sous ses ordres.
Etienne lui confia le siége de Jaroslave,
ville très-considérable par sa grandeur &
par ses richesses. Ostrog, voyant qu'elle
se disposoit à faire une vigoureuse résis-
tance, y mit le feu, & la réduisit en cen-
dres. Comme un torrent qui renverse tout

ce qu'il rencontre, il détruisit tous les forts, les bourgs & les villages qui se trouverent sur sa route.

Etienne, de son côté, parcouroit la Livonie, & chassoit les Russes de toutes les villes dont ils s'étoient emparés. La satisfaction que ce Prince goûtoit au milieu de ses triomphes fut troublée par la jalousie d'un des principaux officiers de son armée. Grégoire Oschic, homme d'une illustre naissance, mais d'un esprit leger, ne voyant qu'avec un secret dépit la gloire qu'acquéroit Etienne, &, sacrifiant l'honneur & l'intérêt de la Pologne à sa basse jalousie, dit à plusieurs officiers, que le Roi ne songeoit, en continuant cette guerre, qu'à sa propre gloire; qu'il ruinoit l'Etat par les sommes qu'il en tiroit pour les frais de la guerre, & le dépeuploit par les combats qu'il donnoit & par les siéges qu'il faisoit. Les officiers Polonois eurent horreur de ce discours, le rendirent au Roi, qui sur le champ fit assembler le conseil de guerre: on condamna Oschic à avoir la tête tranchée; ce qui fut promptement exécuté.

Tous les officiers de l'armée Polonoise étoient persuadés que le Roi tourneroit ses armes du côté de Smolensco, mais il résolut d'aller assiéger Vélicole. Voyant l'étonnement que sa conduite causoit, il dit que plusieurs motifs l'engageoient à faire cette démarche: 1°. Que les villes & les forteresses qu'il avoit conquises l'année passée le conduisoient directement au siége de Vélicole; 2°. Qu'il espéroit que le Czar viendroit avec toutes ses forces au secours

de cette ville, & qu'il avoit si bien pris ses précautions pour le recevoir, qu'il pouvoit, suivant toutes les regles de l'art militaire, espérer la victoire; enfin que la nouvelle de la prise d'une ville si importante, sa douceur & sa bonté à l'égard des vaincus pourroient engager plusieurs autres places à lui ouvrir leurs portes. Sa résolution étant prise, il fit mettre son armée en marche, traversa des déserts immenses, & des forêts extrêmement épaisses. Lorsqu'il rencontroit quelque ville sur son passage, il en faisoit le siége, &, pour ne pas dépeupler son armée, il en détruisoit les fortifications: lorsqu'il fut arrivé près de Luc, il fit camper son armée. A peine le camp étoit-il achevé, que l'on vit arriver des Ambassadeurs du Czar qui venoient proposer la paix: mais leurs propositions étoient celles d'un vainqueur qui fait la loi. Etienne, au lieu de leur répondre, donna ordre à plusieurs détachemens Hongrois & Polonois d'avancer du côté de Vélicole, & de faire les préparatifs du siége. Il ne tarda pas à les suivre, établit son camp à peu de distance de la ville, & dit à ses soldats qu'il ne quitteroit ce lieu que pour entrer dans la place. L'art s'étoit joint à la nature pour la fortifier: elle étoit couverte d'un côté par une rivière fort large, & de l'autre par des marais impraticables; les Russes l'avoient en outre fortifiée avec plus de soin qu'aucune autre ville sujette à leur domination; elle étoit défendue par une nombreuse garnison.

Ibid.

Le Roi de Pologne, après en avoir fait

plusieurs fois le tour, sentit qu'il perdroit un grand nombre de soldats pour la prendre : connoissant d'un autre côté combien il lui étoit important de ne pas lever le siége, il prit une résolution toute opposée à la douceur de son caractère ; ce fut de la réduire en cendres. Il se mit à la tête d'une troupe d'élite, brava le feu continuel des assiégés, attacha de meches enflammées aux murailles, qui, comme celles de toutes les autres villes de ces pays, n'étoient que de bois. Les soldats, voyant que le Monarque s'exposoit ainsi, mirent de la rivalité à se précipiter dans le danger : tous attacherent à la fois le feu aux murailles, & dans un instant la ville sauta. Etienne, voyant la plaine toute teinte de sang, couverte de cadavres mutilés, entendant les cris des femmes & des enfans, versa des larmes de compassion & dit : « Malheureux Iwan, voilà tes victimes. » Il ordonna sur le champ qu'on fouillât sous les ruines de la ville, & qu'on donnât promptement du secours à ceux qui seroient encore en état d'en recevoir.

Les Polonois allerent droit à Turopec, qui n'étoit qu'à six milles de Vélicole. Comme il failloit traverser une forêt fort épaisse pour y arriver, le Roi fit prendre les devans à un détachement composé de Hongrois & de Polonois, afin de voir si les ennemis ne seroient point en embuscade. Ce détachement rencontra dans sa marche un corps de troupes ennemies. On se rangea en ordre de bataille de part & d'autre ; mais les Russes furent enfoncés dès la première attaque, & celui qui les

commandoit fut fait prisonnier. Les Polonois prirent Neval qu'ils trouvérent sur leur route, enleverent Zavolocie avec la même rapidité : Turopec tint pendant quelque tems ; mais le Roi étant arrivé avec toute l'armée, pressa le siége au point que les assiégés demanderent à capituler. Tout ce qu'ils purent obtenir fut la vie ; ils furent tous faits prisonniers. Après cette brillante campagne, le Roi de Pologne retourna à Cracovie, laissant le commandement de son armée à Radzivil, celui de ses officiers qu'il croyoit le plus en état de le remplacer. Ce n'est point sans étonnement qu'on voit le fier Iwan regarder, avec tranquillité, les exploits guerriers du Roi de Pologne : il semble que le courage de ce Russe s'est amolli, qu'il n'ose plus, comme autrefois, se précipiter au milieu des hazards, & exciter ses soldats par son exemple. Cette inaction n'étoit cependant point l'effet de la timidité. Ce Prince espéroit que les Polonois, manquant de vivres, de munitions, &c. se détruiroient eux-mêmes. On lui avoit persuadé que la République commençoit à se fatiguer d'entretenir une armée dont elle ne retiroit d'autre avantage que celui de contenter l'ambition du Roi.

IWAN IV. 1578.

Le Czar étoit mal informé de ce qui se passoit en Pologne. Etienne y fut reçu avec toutes les marques d'affection qu'il pouvoit attendre. Le peuple ne le désignoit que sous le titre glorieux de pere de la patrie. Il proposa dans la diete de faire le siége de Plescou : tous les Palatins lui promirent d'une voix unanime, de lui four-

nir les secours dont il auroit besoin. Plusieurs d'entr'eux firent plus, ils leverent des troupes & se rangerent avec elles sous ses drapeaux. Ce Prince rejoignit donc son armée avec un renfort considérable. Il crut qu'avant d'assiéger une place aussi forte que Plescou, il devoit s'emparer d'Ostrovie qui étoit sur son passage, & alla sur le champ en former le siége. Les ennemis, qui le croyoient en Pologne, furent étonnés de la rapidité de sa marche. La frayeur les saisit : ils ne songerent qu'à implorer sa clémence, & lui ouvrirent les portes de la ville. En y entrant il défendit à ses soldats de causer le moindre dégât, disant qu'il ne faisoit la guerre qu'au Czar, & qu'il ne vouloit pas rendre malheureux des hommes qui lui confioient leur vie & leurs biens. Il se hâta d'aller faire le siége de Plescou : mais il y trouva une résistance à laquelle il ne s'attendoit pas. Iwan, se doutant qu'il l'attaqueroit, avoit eu soin d'y envoyer des munitions de toute espèce, d'y mettre une garnison composée de soldats d'élite, & d'en confier le Gouvernement à Basile Suiski, dont la valeur & l'expérience lui étoient connues. Lorsqu'il sut que les Polonois se disposoient à attaquer cette ville, il chargea le Gouverneur de punir avec la dernière sévérité ceux qui ne feroient pas leur devoir, & de récompenser avec largesse ceux qui combattroient avec courage.

IWAN IV. 1578.

Suiski méritoit la confiance du Czar ; il se défendit avec un courage & une prudence qui étonnerent les Polonois. Tous les postes étoient gardés avec soin ; par

un feu continuel, par des ſorties ſubites, il détruiſoit un nombre prodigieux d'ennemis. La réſiſtance des aſſiégés irritoit l'opiniâtreté des aſſiégeans : avec le canon & le bélier ils battoient les murailles : ils parvinrent enfin à faire une brêche; Etienne y fit monter une troupe de ſoldats d'élite, pour voir ſi l'on pouvoit monter à l'aſſaut. Le reſte de l'armée n'attendit pas la réponſe : les ſoldats prirent tous à la fois les armes, & s'élancerent ſur la brêche. Le brave Suiski ſe mit a la tête de la garniſon, renverſa tout ce qu'il trouva ſur ſon paſſage; les Ruſſes, à ſon exemple, combattoient avec un courage qui tenoit de la fureur. Les Polonois leur réſiſterent pendant un jour ſur la brêche, & furent à la fin obligés de lâcher priſe. Suiski, voyant que les munitions de guerre, les vivres commençoient à lui manquer, que la garniſon étoit fatiguée par le travail continuel qu'elle étoit obligée de ſoutenir, écrivit au Czar pour lui demander un prompt ſecours : mais celui qu'il avoit chargé de la lettre tomba entre les mains des ennemis, qui le conduiſirent au Roi. Ce Prince, ſachant par-là l'état dans lequel étoit la ville, en informa ſon armée, afin d'entretenir ſon courage par l'eſpoir d'une prompte réuſſite.

Pendant qu'Etienne étoit occupé au ſiége de Pleſcou, il reçut un Ambaſſadeur de la Porte Ottomane. Le Sultan le lui avoit envoyé pour le complimenter ſur ſes conquêtes, & pour lui offrir en même-tems tel nombre de troupes qu'il voudroit accepter. Le Roi de Pologne marqua ſa re-

connoiſſance dans les termes les plus expreſſifs ; mais il refuſa l'offre qu'on lui faiſoit. Il étoit trop zélé pour la religion Chrétienne, & ne vouloit pas recevoir de ſecours d'un infidele.

Magnus, Prince de Holſtein, voyant que le Czar ne lui donnoit plus d'emploi, le traitoit même avec dureté, conçut le deſir de quitter la Ruſſie, & de ſe mettre ſous la protection du Roi de Pologne. Il écrivit en conſéquence à ce Monarque, & lui demanda la permiſſion de ſe rendre auprès de ſa perſonne : mais Etienne, craignant que ce Duc n'eût formé quelque projet contraire à ſes intérêts, ne lui fit aucune réponſe. Le Duc de Holſtein perſiſtant toujours dans ſon projet, alla trouver le Prince Radzivil, Palatin de Vilna, & le pria d'interpoſer ſon crédit en ſa faveur auprès du Roi. Radzivil obtint d'Etienne ce que le Duc Magnus deſiroit : le Roi lui donna pour appanage une portion de la Livonie, à condition qu'il la tiendroit à foi & hommage du Roi de Pologne.

Les Polonois pourſuivoient avec chaleur le ſiége de Pleſcou, qui étoit ſur le point de ſe rendre. Les rapides progrès d'Etienne effrayerent Iwan; le découragement dans lequel il voyoit ſes troupes, augmentoit ſes craintes. Dans cet embarras, il s'adreſſa au Pape; lui propoſa de ſoumettre l'Egliſe de Ruſſie à ſa diſcipline, s'il vouloit être médiateur entre Etienne & lui. C'étoit Grégoire XIII. qui occupoit alors le ſiége du Saint Pierre. Ce Pontife, flatté de trouver l'occaſion de ſe

faire reconnoître comme le chef unique de l'Eglise dans un Empire aussi puissant que la Russie, résolut d'employer tout son crédit auprès du Roi de Pologne, pour l'engager à faire la paix à des conditions qui ne fussent pas humiliantes pour le Czar. Il chargea de cette commission un Jésuite, nommé Possevin. C'étoit un homme éloquent, souple, adroit, & insinuant. Possevin se rendit au camp du Roi de Pologne, devant Plescou. En l'abordant, il lui tint ce langage. « Prince, les cris des » malheureux que vous accablez, & dont » vous ravagez les biens, se font entendre du Pere commun des Chrétiens; & » excitent sa commisération. Souffrez » qu'ils n'implorent pas inutilement son » secours. Le Czar mérite, il est vrai, » toute votre colère; il a manqué à la » foi tant de fois donnée & tant de fois » reçue; il a, sans aucun motif plausible, » ravagé la Livonie : si vos coups tomboient sur lui seul, je vous engagerois » le premier à les redoubler; mais, Prince, ils tombent tous sur son malheureux peuple. Pouvez-vous voir sans » pitié le soldat arracher au paysan le fruit » de ses pénibles travaux; le fils égorgé » entre les bras de sa mere? Ces cadavres » mutilés qui couvrent les campagnes, » ces monceaux de cendres, ces villes » fumantes, ce sang humain qui arrose la » terre & annonce votre marche; ces » malheureux que vous voyez errans privés d'asyle & de subsistance; ces captifs » que vous chargez de fers, irritent le » Ciel contre vous. Le Pape, votre Pere

Iwan IV. 1578.

» spirituel, vous conjure d'écouter la » voix de la douceur; de vous souvenir » que vous êtes un Chrétien, & de n'être » pas plus cruel que les animaux les plus » féroces. »

Etienne écoutoit le Jésuite avec attention, & lui dit, lorsqu'il eut achevé son discours: « Le Saint Pere trouvera tou» jours en moi de la soumission, lorsqu'il » me demandera des choses qui seront en » mon pouvoir: mais si je mets les armes » bas aujourd'hui, le Czar ravagera de» main la Pologne, & la République me » blâmera, avec raison, de n'avoir pas » rempli ses intentions, lorsqu'elle m'a » confié ses forces. Si le Czar veut rendre » aux Polonois les places qu'il leur a en» levées, & payer les frais de la guerre, » je mettrai les armes bas: allez lui faire » ces propositions. Comme je crois qu'il » ne les acceptera pas, je vais continuer » le siége. »

Les propositions du Roi de Pologne étoient trop humiliantes pour qu'Iwan les acceptât. Il leva une armée dont il donna le commandement au Duc Obolinski, & lui ordonna d'aller au secours de Plescou; Etienne, à son arrivée, partagea l'armée Polonoise en deux corps; l'un continua le siége, l'autre alla à la rencontre du Duc Obolinski, & le défit entièrement. Iwan, croyant forcer le Roi de Pologne à lever le siége de Plescou, chargea un de ses Généraux d'entrer en Lithuanie; & d'y mettre tout à feu & à sang. Etienne manda au Prince Radzivil de lever des troupes en Pologne & d'aller faire tête aux Russes

qui étoient dans la Lithuanie. Ce dernier exécuta les ordres du Roi avec tant de promptitude, qu'il attaqua les ennemis avant même qu'ils fussent informés de sa marche. Les ayant surpris dans le désordre, il en tailla une partie en pièces, & mit l'autre en fuite, la poursuivit jusque sur les terres de la Russie, où il commit les plus grands ravages. Les Russes étoient si effrayés, qu'aucun n'osoit faire tête à Radzivil. Il pénétra jusque dans les Royaumes de Casan & d'Astracan, portant partout le feu & le carnage. Au bout de trois mois, il retourna au camp des Polonois, qui étoient encore occupés au siége de Plescou, & y amena un nombre incroyable de prisonniers.

La joie qu'Etienne goûtoit au milieu de ses triomphes fut troublée, lorsqu'on lui apprit que la religion avoit allumé la guerre civile à Vilna. Les Catholiques, par le conseil de plusieurs Jésuites que le Pape avoit envoyés dans cette ville, brûlerent en plein midi les livres qui contenoient les dogmes des Luthériens & des Grecs. Ceux qui étoient partisans de ces dogmes employerent la force pour empêcher qu'on ne leur fît cet affront. On courut aux armes, on se battit de part & d'autre; les Prêtres se mêlerent de la dispute. Etienne fut plusieurs fois tenté de lever le siége de Plescou pour aller appaiser ces troubles. Sentant cependant combien il seroit honteux pour lui de ne pas s'emparer d'une ville qui lui avoit couté tant de tems & tant de fatigues, il se contenta d'envoyer à Vilna un de ses officiers, qui sachant

IWAN IV. 1579.

employer tour-à-tour les menaces & les promesses, sut rétablir le calme.

Jean III, Roi de Suéde, crut que son intérêt demandoit qu'il ne laissât pas le Roi de Pologne faire la conquête de toute la Livonie : il leva une puissante armée, en donna la conduite à Pondus, qui alla assiéger Narva, la prit, passa la garnison au fil de l'épée, saccagea la ville, & en enleva toutes les richesses. Il attaqua ensuite plusieurs autres places des environs, & les mit à sac.

Etienne à cette nouvelle fut consterné : il envoya un député au Roi de Suéde pour se plaindre de ce qu'il lui enlevoit le fruit de ses travaux. « C'est moi, lui fit-il di-» re, qui ai porté les premiers coups aux » Russes ; c'est moi qui les ai réduits au » point de foiblesse où ils sont aujour-» d'hui, & vous seul en profitez. Prince, » votre conduite dans cette conjoncture » est toute contraire au droit des gens. » Le Roi de Suéde répondit : « Les victoi-» res que mes prédécesseurs ont rempor-» tées sur les Russes, prouvent que je » n'avois pas besoin de secours pour les » attaquer. Je ne l'ai pas fait, parce que » mes armes étoient tournées d'un autre » côté. J'ai des droits sur la Livonie, mon » intention est de les faire valoir. Je ne » troublerai point le Roi de Pologne dans » ses conquêtes, & j'espére qu'il en fera » autant à mon égard. »

1580.

Les Russes se voyant attaqués de tant de côtés à la fois, s'abandonnerent, pour ainsi dire, au désespoir. Ne sachant à quoi attribuer l'indolence à laquelle le Czar se

livroit à la vue de tous les malheurs qu'ils enduroient, résolurent enfin de réveiller son courage. Le peuple, les Boïares, & les Knées, d'un consentement unanime, lui firent une députation. Ceux qui la composoient lui tinrent ce langage: « Prince, » souffrez que nous nous prosternions aux » pieds de votre trône, pour supplier » votre Majesté de croire que nous serons » éternellement soumis à ses volontés, & » que nous sommes tout prêts à répandre » jusqu'à la dernière goutte de notre sang » pour elle. Mais nous sommes pénétrés » de douleur: notre Monarque semble se » défier de notre courage. Autrefois il » commandoit & nous obéissions: pour » soutenir sa gloire, nous nous précipi- » tions au milieu des hazards, nous bra- » vions les dangers. Aujourd'hui nous » voyons ravager nos campagnes, brûler » nos villes & nos villages, massacrer » nos compatriotes, égorger nos enfans, » déshonorer nos femmes & nos filles, » & Iwan nous laisse dans une honteuse » tranquillité. Notre honneur, notre pa- » trie nous invitent à prendre les armes. » Les cris de nos peres, de nos femmes, » de nos enfans nous appellent: volons à » leur secours. Grand Prince, si vos tra- » vaux passés ont diminué vos forces, » mettez votre fils Iwan à notre tête: sa » présence seule nous fera souvenir de » nos victoires passées, & nous ne tar- » derons pas à nous venger de nos en- » nemis. »

IWAN IV. 1580.

Le Czar sentit que ses sujets étoient autorisés à lui reprocher son oisiveté: il en

IWAN IV. 1580.

eut honte lui-même; mais ne voulant pas convenir de sa faute devant son peuple, il dit aux députés : « Vous poussez la har-» diesse bien loin, en venant dans mon » Palais exprès pour me reprocher ma » conduite. Vous me proposez de mettre » mon fils à votre tête : êtes-vous las de » me voir assis sur le trône? Sortez. »

Le lendemain il parut au milieu de la place publique, sans gardes, jetta sa couronne au milieu du peuple, se dépouilla de la robe impériale, & dit : « Donnez » cette couronne & cette robe à quelqu'un » qui sache mieux commander que moi, » & à qui vous saurez mieux obéir. J'ai » conquis les Royaumes de Casan & d'As-» tracan, la Livonie; j'ai vaincu les Turcs; » j'ai toujours soutenu la gloire de ma » nation; jamais les Russes, sous mon re-» gne, n'ont été insultés impunément. » Pour me remercier de tout ce que j'ai » fait pour vous, vous cherchez un au-» tre Monarque. » Le peuple consterné attendoit en silence la fin de cette singulière scène. Quelques Boïares crierent : « Vous êtes notre Empereur, nous n'en » voulons point d'autre que vous. » On lui présenta sa couronne & sa robe : mais il dit qu'il ne les reprenoit que pour punir les auteurs de cette révolte. Se tournant ensuite vers son fils Iwan, il lui dit.

Ibid.

« C'est donc toi, malheureux, qui souleve » mon peuple contre moi. Tu te fais nom-» mer Souverain pour me précipiter du » trône. Ton projet, sans doute, ne se » bornoit pas à me faire descendre dans » l'état de particulier, tu en voulois aux jours

» jours de ton pere. Puisque tu ne recon-
» nois en moi ni ton pere, ni ton Sou-
» verain, en te punissant, j'oublierai que
» tu es mon fils, & ne me souviendrai que
» de la rigueur qu'un Monarque doit em-
» ployer contre un sujet rébelle. La pu-
» nition que tu recevras, apprendra aux
» fils à respecter leur pere même dans l'in-
» fortune. » Le jeune Prince, les yeux
baissés, & dans une attitude humiliée,
écoutoit son pere en silence. Il se prof-
terna à ses pieds, & le pria de ne le pas
condamner sans l'entendre. Le Czar avoit
un bâton, selon son usage ordinaire. Il
trouva que son fils poussoit la hardiesse
trop loin d'oser lui répliquer; pour lui
imposer silence, il lui appliqua sur la tête
un coup de son bâton. Le jeune Prince
étoit trop occupé de la douleur que lui
causoit la colère de son pere, pour faire
attention au coup qu'il venoit de rece-
voir; il se leva, & se mit en devoir de
partir; mais il fut dans un instant tout cou-
vert de son sang, les forces lui manque-
rent; il retomba sans connoissance aux
pieds de son pere. La colère du Czar fit
dans l'instant place à la tendresse pater-
nelle. Il regarde son fils, sur le visage
duquel la pâleur de la mort s'est répandue,
leve les yeux au Ciel, & dit. « Voilà
» donc, Grand Dieu, le dernier coup que
» tu me préparois! Je suis moi-même le
» meurtrier de mon fils! Malheureux
» Iwan, tu te prives toi-même du plaisir
» de goûter le fruit des peines & des
» soins que t'a couté son enfance. En se
» précipitant sur le corps du jeune Prince,

Iwan tue son fils dans un mouvement de colère.

Ibid.

IWAN IV. 1580.

» il lui dit : Mon fils, tu es plus heu-
» reux que moi : tu meurs & moi je ne
» vis que pour te regretter, pour m'a-
» bhorrer : tous les inſtans de ma vie ſe-
» ront plus cruels que la mort. » Le jeune
Iwan ouvre des yeux preſque éteints, at-
tache ſes regards ſur ſon pere, lui dit :
« Mon pere, je meurs content, puiſque
» je vois que votre tendreſſe pour moi
» vous fait verſer des larmes : je n'ai ja-
» mais formé le projet dont vous m'accu-
» ſez ; j'en prends le Ciel à témoin. Il veut
» que je périſſe ainſi : mais je ſerois bien
» plus ſatisfait ſi c'étoit au milieu des en-
» nemis.

Le ſilence & la conſternation s'étoient répandus dans toute l'aſſemblée ; chacun ouvroit la bouche pour parler, & la fermoit ſans avoir rien dit. On plaignoit le fils, on plaignoit encore plus le pere. Le Czar fit porter ſon fils au Palais, & ordonna qu'on lui fournît tous les ſecours qu'on croiroit lui être néceſſaires. Il ſe renferma dans ſon appartement, & ſe livra à toute ſa douleur. Tantôt il déchiroit ſes habits, ſe frappoit la tête contre les murs ; tantôt il ſe couchoit par terre, appelloit ſon fils à haute voix, & verſoit un torrent de larmes ; tantôt il alloit dans la chambre du jeune Prince, le contemploit pendant quelques heures, & alloit pleurer. Le jeune Iwan mourut au bout de cinq jours. Son pere lui fit faire des funérailles auſſi pompeuſes que celles des Grands Ducs, & le fit porter dans l'Egliſe de Saint Michel, où étoit la ſépulture de ſes ayeux.

Le Czar, depuis ce tems, mena une vie toujours triste & remplie d'amertume. Ses courtisans faisoient tous leurs efforts pour le dissiper ; mais on lui voyoit souvent répandre des larmes au milieu des conversations. Il lui arrivoit même de s'écrier : « Mon fils, mon cher Iwan. » Ce Prince employoit de son côté tous les moyens qu'il croyoit capables d'appaiser la colère de Dieu, & de calmer ses remords. Il envoya des sommes considérables aux Patriarches de Constantinople & d'Alexandrie, & aux Religieux qui gardent le saint Sépulcre à Jérusalem; il écrivit au Roi de Pologne, qui étoit toujours occupé au siége de Plescou, pour le prier de laisser passer ceux qu'il envoyoit porter de l'argent aux Patriarches & aux Moines Grecs. Étienne étoit trop pieux, pour ne pas remplir en cela les intentions du Czar.

IWAN IV. 1580.

Le Jésuite Possevin étoit toujours à la Cour de Moscou, pour engager le Czar à satisfaire aux demandes du Roi de Pologne, & à conclure une paix solide. Il redoubla ses instances auprès de lui, lorsqu'il le vit dans l'accablement que lui causoit la mort de son fils. Il lui représenta que le malheur qu'il venoit d'essuyer dans le sein de sa famille, les défaites de ses troupes, la prise de plusieurs de ses villes, le succès de ses ennemis, ses infortunes qui se multiplioient tous les jours, lui annonçoient ce qu'il avoit à craindre pour l'avenir ; qu'il ne devoit pas douter qu'après la prise de Plescou, les Polonois viendroient l'attaquer dans sa capitale : qu'il devoit enfin être fatigué de voir répandre tant de sang

1581.

IWAN IV. 1581.

humain. Les malheurs avoient abattu la fierté d'Iwan : il répondit qu'il étoit tout prêt à faire un accommodement avec Etienne, & à lui céder la Livonie, si le Roi vouloit lui rendre les places qu'il avoit conquises en Russie, & évacuer Plescou. Le Jésuite profita des dispositions dans lesquelles il le trouvoit, & l'engagea à écrire lui-même au Roi de Pologne. La lettre du Czar étoit conçue en termes qui annonçoient de la sincérité ; il disoit à ce Prince que l'humanité, la religion devoit les engager réciproquement à mettre les armes bas. Etienne lui répondit qu'il étoit tout disposè à accepter ses propositions. Les deux Monarques s'envoyerent réciproquement des Ambassadeurs, & choisirent Zapolscie pour le lieu où devoient s'assembler les Plénipotentiaires des deux couronnes. On convint que les Russes évacueroienr entièrement la Livonie, que les Polonois abandonneroient les villes de Russie dont ils s'étoient emparés, qu'ils leveroient le siége de Plescou, & qu'on rendroit les prisonniers de part & d'autre.

Le Roi de Pologne & le Czar font la Paix.

Lorsque les articles furent signés, les deux Monarques les ratifierenr. Possevin signa le traité de paix au nom du Pape, & y apposa le cachet de Sa Sainteté, qu'il avoit apporté dans cette intention.

Etienne, pendant les conférences, avoit confié le commandement de son armée à Zamosci. Si-tôt que ce Général fut instruit que le traité de paix avoit été ratifié par les deux Monarques, il envoya un officier avertir le Gouverneur de la ville que la paix étoit faite, qu'il pouvoit ouvrir les

portes de la ville, & laiſſer ſortir les bourgeois auſſi librement qu'ils faiſoient avant la guerre. Le lendemain le Général Polonois envoya un officier de marque prier le Gouverneur de venir dîner avec lui. Le Gouverneur refuſa, & donna des raiſons ſi plauſibles, que le Général s'en contenta; mais tous les officiers de marque, & tous les notables bourgeois ſe rendirent au camp des Polonois. Zamoſci les reçut avec les plus grandes marques d'amitié, & après s'être entretenu quelque tems avec eux, il les fit paſſer dans un lieu qui étoit orné des plus beaux tapis de Perſe, & où l'on avoit dreſſé des tables qui étoient couvertes des mets les plus délicats. Le repas dura depuis midi juſqu'à minuit. Le Général Polonois y déploya toute la magnificence aſiatique. Il pria tous les convives d'emporter leurs couverts, qui étoient de vermeil.

IWAN IV. 1581.

Le Can de Crimée étoit trop avide de dépouilles, pour laiſſer les Ruſſes tranquilles de ſon côté, pendant qu'ils étoient occupés contre les Polonois: il avoit ravagé pluſieurs cantons de la Ruſſie. Lorſqu'il ſut que la paix étoit ſolidement établie entre les Ruſſes & les Polonois, il ſentit tout le danger qui le menaçoit, envoya des Ambaſſadeurs à Iwan pour lui demander à faire la paix & lui propoſer de rendre tous les priſonniers qu'il avoit faits. Iwan n'étoit plus ce fier Monarque, toujours prêt à prendre les armes pour venger une inſulte: les chagrins avoient diminué ſes forces, amolli ſon courage & ralenti ſon activité, il accepta les propoſitions du Can.

1582.

Iwan IV. 1582.

Ibid.

Ce Prince ne menoit plus qu'une vie languiſſante ; ſon exiſtence même lui étoit inſupportable : on le voyoit ſouvent ſe promener ſeul, la tête baiſſée, l'air morne ; on lui entendoit pouſſer des ſoupirs, & dire : *Je voudrois me dérober au reſte des hommes. Je ne ſuis plus regardé que comme un lâche qui a laiſſé maſſacrer ſon peuple, brûler, ſaccager ſes villes ; que comme un tyran qui a lui-même aſſaſſiné ſon fils ; je ne ſuis enfin qu'un objet d'horreur. Malheureux Iwan ! que n'es-tu mort quatre ans plutôt, ou pourquoi as-tu vécu ?*

1583.

Les Ruſſes pénétrent dans la Sibérie.

Nous avons dit plus haut qu'un Duc de Sibérie s'étoit mis ſous la protection du Czar, qu'il lui avoit prêté ſerment de fidelité, & qu'il s'étoit engagé à lui payer un tribut tous les ans. Iwan ſe trouva par-là maître de la partie la plus occidentale de la Sibérie ; mais ſes armées étant ſans ceſſe occupées du côté de Caſan, d'Aſtracan, de la Crimée, de la Suéde & de la Pologne, il ne lui fut pas poſſible pendant ſon regne de pouvoir pénétrer plus avant dans ce vaſte pays. La fortune, comme ſi elle eût eu regret de lui avoir été contraire dans la guerre de Livonie, voulut lui faire recouvrer ſa gloire, réparer ſes pertes par des nouvelles conquêtes.

Chronique manuſcrite : Hiſt. Généalogique des Tatars page 492. & ſuiv.

Un Coſaque, nommé Jermak, à la tête de mille ſoldats de ſa nation, s'étoit établi entre l'Occa & le Volga, pilloit tous les vaiſſeaux qui entroient dans ces deux fleuves, ſoit Perſes, Buchares, ou Ruſſes. Il pouſſa la hardieſſe juſqu'à mettre pluſieurs villes des environs à contribution. Si-tôt

que le Gouvernement de Moſcou en fut informé, il envoya des troupes contre Jermak, qui ne conſultant que ſa témérité, voulut faire face : mais dans le premier choc il perdit quatre cents hommes & prit la fuite avec les ſix cents autres qui lui reſtoient. Il remonta les rivières de Kuma & de Sutowaya, pour ſe dérober à la punition qui étoit dûe à ſa témérité. Dans cette preſſante conjoncture il propoſa à un certain Strobinof, qui poſſédoit beaucoup de terres dans ces cantons, de lui fournir des bateaux & des gens pour lui aider à deſcendre la Tura avec ſes ſoldats, & lui promit de le récompenſer de ſes ſoins s'il venoit à bout des projets qu'il avoit formés. Strobinof, qui ſentoit combien il étoit dangereux pour lui d'avoir pour voiſin un homme qui faiſoit profeſſion de piller & de ravager, ne fit pas difficulté de lui accorder ce qu'il lui demandoit. Jermak, avec le ſecours de Strobinof, deſcend la Tura, entre en Sibérie, s'empare de quelques villages qu'il rencontre, les met à ſac, deſcend le fleuve Creſquoi, paſſe dans le territoire de Storganoviana, prend avec lui cinquante Coſaques & pénétre juſqu'à la ville de Sibir, ou Tobolskoi, qui étoit la réſidence du Can de cette contrée; y entre ſi rapidement, qu'il ne donne pas le tems à la garniſon de ſe défendre. Les gardes du Roi font face aux Coſaques; mais ils ſont bien-tôt enfoncés : le Roi prend la fuite. Sa femme & ſes enfans reſtent entre les mains des Coſaques. Jermak fit des conquêtes rapides dans la Sibérie, & pour

obtenir son pardon, il envoya quelques-uns de ses soldats offrir au Czar la Souveraineté de ce pays. Sa proposition fut acceptée : on fit des présens considérables aux Cosaques; on donna à Jermak le titre de Prince de Sibérie, & on lui envoya des troupes, pour l'engager à tenter de nouvelles conquêtes dans ce pays.

IWAN IV. 1583.

Le nouveau Prince de Sibérie, étant informé qu'une caravane de Buchares venoit faire le commerce en Sibérie, se mit en embuscade dans une isle, avec cent cinquante Cosaques, dans le dessein de surprendre ces marchands & de leur enlever les marchandises qu'ils apportoient : mais il n'eut pas la précaution d'établir des sentinelles, & il s'endormit avec sa troupe. Kuczium, ce Can de Sibérie qu'il avoit battu & forcé de prendre la fuite, se trouva par hazard dans ce canton, apperçut les tentes des Cosaques, offrit la grace à un de ses gens qui étoit comdamné au supplice, s'il passoit le fleuve & alloit examiner la contenance de ceux qui étoient dans l'isle. Le criminel se jette à la nâge, voit les Cosaques ensevelis dans un profond sommeil, va rendre compte à son maître de ce qu'il a vu. Kuczium, n'osant se fier à sa parole, lui dit de repasser une seconde fois le fleuve, & de lui apporter quelque preuve convaincante de ce qu'il avançoit. Cet homme obéit & rapporte la tête d'un Cosaque, & trois fusils. Kuczium, alors convaincu de la vérité, passe dans l'isle avec ses gens, & tue tous les Cosaques, à la réserve d'un seul qui trouva le moyen d'échapper, & d'aller dans la

ville rapporter ce qui venoit d'arriver. Les Cosaques qui y étoient furent saisis de frayeur à ce récit, &, croyant qu'ils n'avoient plus de sûreté à espérer dans la Sibérie, puisque Jermak n'étoit plus à leur tête, ils prirent la fuite, repasserent en Russie, & allerent à Moscou raconter le malheur qui leur étoit arrivé. Malgré leur lâcheté, on les reçut avec accueil; on leva des troupes que l'on incorpora parmi eux; on mit à leur tête un Général, qui fit construire plusieurs villes en Sibérie, rebâtit celle de Tobolskoi, qui en est la capitale. Depuis ce tems les Russes se sont toujours étendus dans cette vaste contrée, & sont parvenus jusqu'aux isles du Japon, & cherchent les moyens de pénétrer en Amérique, comme nous l'avons dit au commencement de cette Histoire.

IWAN IV. 1583.

Nous avons rapporté de suite la première expédition en Sibérie, pour ne pas interrompre la narration : mais Iwan étoit mort lorsque Jermak envoya proposer sa conquête à la Cour.

1584.

Le chagrin affoiblissoit peu-à-peu les forces du Czar: il se trouva bien-tôt hors d'état de sortir de son appartement. Sa famille, les courtisans alloient avec empressement lui rendre visite, & tâchoient à l'envi de calmer ses chagrins, & de soulager ses maux. Un matin Arine Ududovic, veuve de son fils Iwan, alla pleurer avec lui : elle étoit jeune & belle; le Czar la prit entre ses bras, s'accusa d'être lui-même la cause de son veuvage, lui tint des propos tendres, & se permit des caresses un peu libres. Arine se méprit, elle

IWAN IV. 1584.

attribua à la passion ce qui n'étoit que l'effet de la tendresse : elle s'écria ; les gardes entrent dans l'instant. Iwan lança sur sa bru des regards d'indignation, & lui dit de sortir. Il ordonna qu'on allât chercher son fils Théodore ; le tirant à l'écart, il lui dit : « Mes malheurs sont au comble. Je m'apperçois que les Knéès, les Boïares, le » peuple même ont conçu du mépris pour » moi ; qu'on me regarde comme incapable de régner : je ne vous parle point de » votre frere : ne vous en souvenez jamais » que pour me plaindre. Je n'attendois de » consolation que dans le reste de ma famille. Arine est venue me rendre ses » hommages, & s'informer de l'état de ma » santé. Sa vue a rallumé toute ma tendresse pour Iwan. Je l'ai serrée entre » mes bras, je lui ai prodigué mes caresses : elle les a prises, le croiriez-vous, » mon fils, pour une passion criminelle : » elle s'est écriée, les gardes sont entrés. » Ne leur aura-t-elle pas communiqué ses » injustes soupçons ? Ne me regardent-ils » pas à présent comme un monstre, capable de commettre des crimes de toute » espèce ? Je l'ai chassée de mon appartement : je vous ordonne de la chasser » de mes États. Je veux que la misere lui » rappelle pendant le reste de ses jours, » qu'elle a injustement outragé le Czar » Iwan ; je veux que ma vengeance la » poursuive jusque dans le tombeau. Allez » exécuter mes ordres. » Théodore vouloit d'un côté obéir à son pere, de l'autre la pitié lui parloit en faveur d'Arine : il se faisoit encore un reproche de rendre

Ibid.

malheureuse une femme qui n'étoit criminelle que par vertu. Dans cet embarras il alla trouver le Métropolite, lui raconta ce qui venoit de se passer & les ordres qu'il avoit reçus de son pere. Le Métropolite étoit un homme sage, il conduisit Théodore avec prudence, lui dit : « Prince » le bannissement d'Arine avertira le peu- » ple de ce qui s'est passé. La méchanceté » naturelle à l'homme le porte toujours » à croire plutôt le mal que le bien ; votre » pere paroîtra criminel aux yeux du pu- » blic, & l'on croira qu'il se venge des » refus de sa bru. Cachez-la dans un en- » droit qui soit à vous seul connu. Lors- » que le Ciel vous aura placé sur le trô- » ne, vous lui rendrez la liberté. Par-là » tout tombera dans l'oubli. » Théodore suivit l'avis du Métropolite ; il conduisit Arine dans un couvent, où elle prit l'habit de religieuse & passa le reste de ses jours. Elle n'en voulut pas sortir, lorsque Théodore le lui envoya proposer après la mort d'Iwan.

Les Tatars de Casan, informés de l'état de foiblesse dans lequel se trouvoit le Czar, chasserent leur Gouverneur & les troupes Russes qui étoient en garnison chez eux, entrerent dans la Russie proprement dite, & y firent beaucoup de ravages. On envoya une armée contr'eux : mais tout se ressentoit de la foiblesse du Monarque : on ne put les faire rentrer dans le devoir.

Iwan, après avoir langui plusieurs mois, se sentit attaqué d'une maladie mortelle. Il se mit au lit, fit venir ses officiers, & leur dit : « Braves guerriers, vous avez

IWAN IV. 1584.

» souvent vu Iwan se précipiter dans les » hazards, braver les dangers; vous l'a- » vez vu forcer la fortune de seconder » son courage. Il a soumis les Royaumes » de Casan, d'Astracan, vaincu les Turcs, » les Polonois & les Suédois : il a fait » trembler toutes les nations : il a rempli » le monde en entier de son nom. Il est » une preuve bien frappante des vicissitu- » des des choses humaines. La fin de sa vie » est aussi humiliante pour lui, que le com- » mencement a été glorieux. Vous le » voyez aujourd'hui en butte à tous les » malheurs qui peuvent attaquer l'huma- » nité : pour toute consolation il n'attend » que la mort. » Il eut la satisfaction de voir couler les larmes de leurs yeux, & de les entendre tous dire d'une voix unanime : Seigneur, nous attendons le rétablissement de votre santé avec impatience, pour aller sous vos ordres punir les Polonois & les Suédois des outrages qu'ils osent faire à votre sacrée personne : vivez, Seigneur, pour votre gloire, pour votre peuple, pour nous. Il n'est plus tems, reprit-il, l'Éternel a prononcé ma sentence de mort.

Il envoya chercher son fils, le pria de rendre la liberté à tous les captifs, d'ouvrir les prisons à tous les prisonniers, & de distribuer de l'argent dans les couvens, pour engager les religieux à prier pour le repos de son ame. Le bruit se répandit bien-tôt de l'état dans lequel le Czar se trouvoit : le peuple, à chaque instant, accouroit en foule aux portes du Palais : chacun vouloit savoir par lui-même ce qu'il avoit à craindre ou à espérer :

du Palais on alloit se prosterner au pied des autels pour demander à Dieu la conservation du Monarque.

IWAN IV. 1584.

Iwan, sentant sa fin approcher, fit venir le Métropolitain Denis, le pria de lui donner la robe des religieux de Saint Basile, & prit le nom de Jonas. Il fit ensuite venir ses deux fils, Théodore & Démétrius, désigna le premier pour son successeur au trône, & donna le Duché d'Ugleecz à Boris. Ces arrangemens étant faits, il ne s'occupa plus que du soin de se préparer à l'éternité. Enfin il mourut le 18 Mars 1584.

Chronique manuscrite.

Sa mort fut dans l'instant annoncée au peuple; la renommée répandit cette triste nouvelle dans toute la Russie. On sentit la perte que l'on venoit de faire. Chacun pleuroit en lui un pere, un protecteur; & le public en général pleuroit son défenseur & son libérateur. On craignoit que les peuples qu'il avoit soumis ne se révoltassent; que les voisins ne s'armassent de tous côtés; enfin on craignoit de voir la Russie devenir la proie de tous ceux qui l'environnoient.

Le corps du Czar resta pendant trois jours exposé aux yeux de son peuple: les Russes alloient comme à l'envi lui rendre les derniers hommages. La nuit du troisième au quatrième jour on le transporta dans l'Eglise de Saint Michel. La pompe funebre de ce Prince surpassa en magnificence celles de tous ses prédécesseurs. On mit sur son cadavre les ornémens de la Royauté. Les Knées, les Boïares, & les soldats l'accompagnoient: la tristesse qui

Ibid.

Iwan IV. 1584.

étoit répandue ſur leurs viſages annonçoit celle qui étoit dans leur cœur : les gémiſſemens du peuple étouffoient la voix des Prêtres & prouvoient aux ſpectateurs combien Iwan leur avoit été cher. Voilà quelle fut la fin d'un des plus grands Princes qui ait paru. Il fut malheureux ſur la fin de ſon regne, parce qu'il fut trop heureux dans les commencemens. Ce bonheur l'enivra au point qu'il croyoit que tout devoit plier devant lui.

Nous venons de préſenter Iwan IV. aſſis ſur ſon trône, & commendant en ſouverain ; montrons-le dans la vie privée, & le lecteur décidera s'il a mérité le titre de tyran que la plupart des Hiſtoriens lui ont donné. Je ne ſuis point ſon apologiſte ; je ſuis ſon hiſtorien, & je rapporterai la vérité, telle que je l'ai trouvée dans les écrivains qui ont parlé de lui ; mais en me tenant toujours en garde contre ceux qui ſe ſont fait un devoir de rendre ſa mémoire odieuſe à la poſtérité.

Portrait & caractère d'Iwan IV.

Oderborn, qui avoit vû ce Prince, dit qu'il étoit grand, bien pris dans ſa taille ; qu'il avoit l'air majeſtueux, les membres bien proportionnés. Ses yeux étoient petits, mais étincelans. Son teint bazané, ſa barbe noire & épaiſſe, lui donnoient un air martial qui imprimoit du reſpect & de la crainte aux ſoldats. Il avoit une conception ſi aiſée, qu'il entendoit ce qu'on vouloit lui dire, même avant qu'on eût fini de parler. Sa mémoire étoit ſi heureuſe, qu'il connoiſſoit tous ſes gardes par nom & par ſur-nom. Il connoiſſoit même tous ſes eſclaves, & ſavoit à quel ouvra-

ge chacun d'eux étoit occupé. Lorſqu'il ſe promenoit dans ſes jardins, on étoit fort étonné de l'entendre les appeller tous par leur nom, louer & récompenſer ceux qui s'étoient acquittés avec ſoin du travail qu'on leur avoit confié. Lorſqu'il avoit accordé la liberté à quelqu'un d'eux, il vouloit qu'on lui donnât des preuves certaines qu'on avoit exécuté ſes ordres à cet égard.

Iwan, dès ſa jeuneſſe, donna des preuves de la douceur de ſon caractère. Lorſqu'il rencontroit des enfans, il les careſſoit, leur demandoit de quelle profeſſion étoient leurs parens, & ne les quittoit jamais ſans leur faire des largeſſes. Il faiſoit arrêter tous les vieillards qu'il voyoit, s'informoit s'ils avoient leur néceſſaire; & ſuivant leur réponſe, il ordonnoit qu'on les ſoulageât. Il avoit la ſatisfaction de voir dans les campagnes les payſans accourir en foule à ſa rencontre, & de les entendre crier: Voilà notre Monarque, notre Pere. C'eſt le conſolateur des affligés, l'appui des malheureux. On a tout lieu de croire qu'Iwan IV. eût été un Prince fort humain, s'il avoit paru dans des tems plus heureux, & pris naiſſance dans un pays policé. Il étoit généreux, aimoit à faire du bien. Sous ſon regne les belles actions furent toujours récompenſées avec éclat. Il recevoit les étrangers avec accueil, & aimoit à entendre vanter ſa magnificence. Il avoit ſoin de faire expoſer aux yeux des Ambaſſadeurs ſes plus riches ornémens. Rougiſſant lui-même de la groſſiéreté de ſon peuple, il cherchoit à atti-

Idem.

rer dans ses États des artistes & des savans. Il s'étonna de voir qu'il n'y avoit aucunes loix écrites ; chargea les Gouverneurs des différentes villes de lui envoyer les usages établis, & les exemples des différens cas décidés, en fit faire un corps de droit & le distribua aux juges, avec un ordre exprès de le suivre exactement.

Ce n'étoit ni à la naissance ni aux sollicitations qu'il donnoit les places de juge ; le mérite seul les obtenoit. Lorsqu'il savoit que quelqu'un en avoit brigué une, il le faisoit punir sévérement. Aucun Prince n'a examiné avec plus de soin la conduite des Magistrats, & n'a puni avec plus de sévérité ceux qui étoient surpris en faute qu'Iwan IV. Lorsqu'il savoit que quelqu'un d'eux avoit vexé le peuple, il le faisoit porter dans toutes les rues de la ville par quatre bourreaux ; un cinquième précédoit le cortege, tenant un fouet à la main dont il faisoit retentir l'air. On le conduisoit ensuite au Palais, & le Czar lui disoit : Ce fouet que vous avez entendu pendant qu'on vous portoit, vous annonce le châtiment que vous subirez si vous ne remplissez pas les fonctions de votre charge comme vous le devez. Il en faisoit couvrir d'autres d'une peau d'ours ; on les conduisoit dans le marché public, on amenoit tous les chiens du quartier pour les mordre & les déchirer. Il examinoit les Ministres avec autant d'attention, & les punissoit avec autant de sévérité.

Il avoit une aversion particulière pour ceux qui se livroient à la boisson, & les

détenoit en prison pendant des années entières. Tous les cabarets étoient fermés pendant la quinzaine de Pâques & celle de Noël.

IWAN IV.

Iwan IV. enjoignoit aux Juges de ne faire aucune grace aux débiteurs : il disoit qu'on ne pouvoit traiter avec trop de sévérité ceux qui abusoient de la confiance des autres. Leur punition ordinaire étoit d'être couverts de vieux habits tout déchirés, conduits dans toutes les rues de la ville, & fouettés dans toutes les places publiques.

Il donnoit une audience publique toutes les semaines : les portes du Palais étoient ce jour-là ouvertes à tout le monde : le Czar écoutoit avec bonté les plaintes des malheureux contre les grands qui les vexoient, & sur le champ donnoit satisfaction aux premiers. Il avoit un de ses secrétaires à côté de lui, pour recevoir les placets & les distribuer aux Ministres, qui étoient obligés de juger les affaires en sa présence, & de motiver leur jugement.

Rerum Moscovit. Comm.

Ce Prince, sachant que ses prédécesseurs n'avoient eu que des armées composées de soldats tumultuairement amassés, & que leurs états étoient sans cesse exposés aux invasions de leurs voisins, voulut avoir des troupes réglées dans son Empire. Il commença par visiter ses provinces, fit enregistrer tous les Boïares, leurs enfans & leurs esclaves. Dans ces registres leur âge étoit exactement marqué. Il connut par-là combien il avoit de sujets en état de porter les armes ; offrit aux Boïares une somme par an, pour qu'ils se tinssent tout

prêts à prendre les armes au premier ordre qu'il leur en donneroit : il fit même construire un édifice dans Moscou, pour loger les enfans de ceux qui étoient pauvres : ils y étoient en même-tems nourris & entretenus à ses dépens. Les Boïares qui étoient riches ne recevoient point de solde, logeoient, nourrissoient & entretenoient eux-mêmes leurs enfans : mais ils étoient enregistrés, & faisoient le service militaire comme les autres. Ils étoient obligés d'être sans cesse sous les armes, tantôt pour combattre contre les Tatars de Crimée, tantôt contre ceux de Casan & d'Astracan, ou contre les Polonois & les Suédois. Si la Russie étoit en paix avec ces nations, les Boïares alloient garder les villes frontières. Les Laboureurs & les Marchands n'étoient jamais troublés dans leur travail & leur commerce : on n'en enrôloit jamais aucun.

Les Russes ne connoissoient alors que l'arc, les fléches, le javelot, la hache & le canon. Leurs armées étoient toutes composées de cavalerie ; jamais on n'y voyoit d'infanterie. Les munitions de bouche & les fourages ne les embarrassoient point. Les cavaliers se nourrissoient avec un peu de ritz bouilli ; des feuilles & des écorces d'arbres faisoient toute la nourriture des chevaux.

Iwan IV. avoit toujours soin de récompenser les soldats qui avoient bien servi. Il leur donnoit des terres à cultiver. Comme il étoit l'héritier de tous ses sujets, il se trouvoit toujours dans le cas de donner de ces récompenses. Plusieurs Knées, fa-

tigués du ſervice militaire, ſe retirerent dans les provinces; le Czar, indigné de cette pareſſe, donna ordre aux Gouverneurs de les enregiſtrer avec les Boïares. Leur naiſſance les mettoit, à la vérité, à l'abri de la contrainte dans laquelle étoient les Boïares; mais le Prince connoiſſoit par-là ceux qui refuſoient de ſervir, & jamais ils n'avoient de part à ſes bienfaits. Il augmenta les gardes du corps, ſous le titre de Strelitz. C'étoit une troupe à pied, & la ſeule infanterie qu'il y eût alors en Ruſſie. Cette troupe, à l'inſtar des gardes Prétoriennes, ſous les Empereurs Romains, & des Janiſſaires en Turquie, ſe multiplia au point qu'elle faiſoit trembler les Czars ſur le trône.

Iwan étoit d'une piété exemplaire: lorſqu'il aſſiſtoit au ſervice divin, il ſe proſternoit preſque toujours au pied des autels, & y demeuroit pendant une ou deux heures. Les jours de jeûne il ne mangeoit que des racines & ne buvoit que de l'eau. Pendant la quinzaine de Pâques, il ſe retiroit à une maiſon de campagne à quelques milles de Moſcou, dans laquelle il avoit fondé un couvent de religieux de Saint Baſile. Il prenoit l'habit de religieux, & édifioit tout les autres par ſon auſtérité.

Il aimoit beaucoup à parler de religion, & s'en entretenoit ſouvent avec ceux qu'il ſavoit être bons Théologiens. Ayant appris qu'un certain Rocyta, homme fort inſtruit, & qui profeſſoit la religion Luthérienne, étoit à Moſcou, il l'envoya chercher, & lui dit: « Je veux connoître » vos dogmes; ſi vous m'éclairez, vous

IWAN IV.
» pouvez compter sur mon amitié. Mais
» parlez sans crainte. Vous vous vantez,
» avec ceux de votre secte, d'être les seuls
» qui suivent les préceptes de l'Evangile ;
» mais, ce qui y est contraire, vous jet-
» tez la division, vous allumez la guerre
» dans toute l'Europe. D'ailleurs vos dog-
» mes ont été condamnés dans les Conci-
» les par tous les véritables Chrétiens.
„ Vous êtes bien singuliers de soutenir
„ que la foi seule sauve l'homme, & de
„ convenir en même-tems, que le Sei-
„ gneur viendra à la fin des siécles juger
„ les vivans & les morts, & les récom-
„ penser, ou les punir selon leurs actions:
„ si la foi seule suffit pour conduire à la
„ béatitude éternelle, son jugement est
„ inutile, & le nouveau Testament ne
„ doit pas nous avertir de veiller conti-
„ nuellement sur nos actions.

„ Voilà les paradoxes de vos Hus & de
„ vos Luther. L'Ecriture Sainte autorise-
„ t-elle ces hérétiques à troubler toute
„ la terre ? non, ce n'est que l'ignorance
„ & la férocité du peuple, toujours avi-
„ de de nouveautés. De qui ces innova-
„ teurs tiennent-ils leur mission ? Jesus-
„ Christ leur a-t-il donné le pouvoir de
» faire des miracles, comme il le donna à
„ ses disciples ? Je me souviens d'avoir lû
„ ces paroles dans Saint Paul : Invoque-
„ ront-ils celui en qui ils n'ont point de
„ confiance ? Auront-ils de la confiance
„ pour celui dont ils n'ont jamais enten-
„ du parler ? Peuvent-ils entendre parler
„ de lui, si personne ne le leur annon-
„ ce ? Qui le leur annoncera, si person-

„ ne n'eſt chargé de le faire ? Examinez,
„ Rocyta, la conduite de ceux qui vous
„ envoient prêcher, ce que vous annon-
„ cez, & comment vous ſuivez le précep-
„ te du Sauveur, qui ordonne la paix &
„ l'union à ſes diſciples. Il regne dans vos
„ temples une liberté qui approche de cel-
„ le des lieux de débauche : vous rejettez
„ le jeûne & l'abſtinence, que le Seigneur
„ nous a tant recommandés. Vos prières
„ ne ſont autre choſe qu'un murmure
„ inſupportable. Ce ſont des injures que
„ vous dites à Dieu. Vous vous êtes at-
„ tiré la haine des Saints par les inſultes
„ que vous leur avez faites. Ces habitans
„ du Ciel pourroient cependant obtenir
„ pour vous les faveurs de Dieu. Dès le
„ tems qu'ils étoient ſur la terre, il avoit,
„ à leur prière, chaſſé les démons & reſ-
„ ſuſcité les morts.

„ Non-ſeulement vous ne rendez aucun
„ hommage aux Saints, mais vous les avez
„ bannis de vos temples & de vos mai-
„ ſons ; vous auriez dû au contraire cou-
„ vrir vos murailles de leurs images. La
„ Divinité même tire vangeance des ou-
„ trages que vous leur faites : elle a établi
„ parmi vous une ſource éternelle de diſ-
„ cordes. L'honneur eſt ſi peu en recom-
„ mandation chez vous, que le mariage
„ n'y eſt pas regardé comme une choſe
„ ſacrée. Vos Prêtres, au lieu de fem-
„ mes, on des concubines ; ils ont cepen-
„ dant la hardieſſe d'annoncer la piété au
„ peuple. Dieu a prononcé ſa malédiction
„ ſur eux ; il les a condamnés à des tour-
„ mens éternels : jamais ils ne goûteront

„ avec lui le miel de la félicité éternelle. „

IWAN IV.

Rocyta étoit trop instruit pour rester sans réponse : il en fit une, dont Iwan fut si content qu'il la lui demanda par écrit. J'ai cru qu'il étoit inutile de la rapporter ici : mon but étant de faire connoître le caractère & l'esprit d'Iwan IV, je me suis contenté de traduire ses objections. Je les ai trouvées dans Paul Oderborn, qui a écrit la vie d'Iwan Basilowitz, en latin barbare.

Les vertus d'Iwan IV. étoient gâtées par des vices. La hardiesse & l'insolence des Boïares le rendirent méchant. Pour les faire rentrer dans le devoir, il fut obligé, en sortant de sa minorité, d'employer la sévérité. Dans un pays barbare, la sévérité conduit bien-tôt à la cruauté : il s'y accoutuma, & ses punitions étoient toujours cruelles. Ce Prince avoit même l'humeur bisarre. Il alla un jour trouver son Diack, lui présenta une requête, par laquelle il le prioit de lui fournir, dans un certain tems, une armée de deux cents mille hommes, pour faire rentrer ceux de Casan & d'Astracan dans le devoir : il l'assura qu'il prièroit Dieu pour lui.

Relation curieuse de l'état présent de la Russie, traduite de l'Anglois, 1679.

Il portoit toujours un bâton ferré, & lorsqu'il s'entretenoit avec quelque Boïare, il lui appliquoit ce bâton sur le pied : s'il supportoit constamment la douleur, le Czar le regardoit comme un homme courageux, & concevoit beaucoup d'estime pour lui.

Ayant appris qu'un Vaivode avoit reçu en présent une oye remplie de ducats, il ne lui en marqua aucun mécontentement : mais passant par la place publique, il or-

donna au bourreau de donner le knout à ce Vaivode, & de lui demander à chaque coup, comment il trouvoit la chair d'oye.

IWAN IV.

Il envoya un jour chercher une mesure de puces à Vologda, & mit les habitans à l'amende, parce qu'elle n'étoit pas assez pleine.

Ibid.

On l'avertit que des Angloises & des Ecossoises avoient trouvé ridicules certains tours qu'elles lui avoient vu faire dans un festin; il les fit venir, ordonna qu'on les dépouillât, fit répandre devant elles cinq ou six boisseaux de poids, & les obligea de les ramasser un à un. Il leur fit ensuite donner de l'eau-de-vie, & leur dit de ne pas tourner une autre fois ses actions en ridicule.

Il ordonna à son Diack de faire venir un particulier de Casan, dont le nom étoit *Plehasheve*, qui, en langue Russe, signifie chauve. Le Diack se méprit & manda au Vaivode de Casan d'envoyer à Moscou tous les hommes chauves qu'il pourroit trouver. Le Vaivode en envoya quatre-vingt dix, & écrivit au Diack, pour lui demander pardon de n'en avoir pas envoyé davantage. Lorsqu'on avertit le Czar que quatre-vingt-dix chauves lui demandoient audience, il fut fort étonné: mais ayant été informé de la méprise, il rit beaucoup, fit boire ces hommes chauves pendant trois jours & les renvoya.

Ibid.

Ce Prince avoit une amitié remplie d'estime pour la Reine Elisabeth. On assure qu'il disoit même que, pour la posséder, il changeroit volontiers le trône de Russie avec celui d'Angleterre. Elisabeth envoya

en ambaſſade à Moſcou le Chevalier Jérôme Boſe. Cet Ambaſſadeur tint une contenance noble & fiere, & ſe couvrit en paroiſſant devant le Czar. Celui-ci, ſurpris de la hardieſſe de l'Anglois, lui dit: „ Ne ſavez-vous pas comment je traite „ les Ambaſſadeurs inſolens. „ (Je n'adopte point la fable du chapeau qu'il fit clouer ſur la tête d'un Ambaſſadeur, parce que celui-ci ne vouloit pas l'ôter: elle n'a pas de vraiſemblance. Je ne l'ai d'ailleurs trouvée dans aucun auteur contemporain. Ils diſent ſeulement qu'Iwan tint des propos aſſez durs à des Ambaſſadeurs Polonois, qui ſe préſenterent devant lui d'une manière indécente.)

Le Chevalier Boſe répondit au Czar: « Je ſai, Prince, ce que vous voulez me „ dire: mais je ſuis Ambaſſadeur de la Rei„ ne Eliſabeth, qui n'ôte ſon bonnet & ne „ découvre ſa tête devant aucun Prince „ du monde. Si l'on inſulte ſon Miniſtre, „ elle ſaura ſe venger en grande Reine.

„ Voilà un brave homme, reprit le „ Czar, d'oſer parler & agir ainſi pour „ l'honneur & les intérêts de ſa Souve„ raine: „ ſe tournant enſuite vers les Boïares, il ajouta: « qui de vous, lâ„ ches que vous êtes, oſeroit faire la mê„ me choſe pour moi. „

Iwan, depuis ce tems, marqua toujours beaucoup d'eſtime & d'amitié à l'Ambaſſadeur Anglois. Il le faiſoit manger avec lui, le menoit à toutes ſes parties de plaiſir, & lui demandoit preſque toujours ſon avis dans les affaires les plus ſérieuſes. Les Boïares en conçurent de la jalouſie, & dirent

dirent un jour au Czar qu'ils étoient étonnés qu'il marquât tant d'égards à un homme qui n'étoit ſeulement pas capable de monter à cheval. Lé Czar, comme ils l'avoient prévu, répondit qu'il leur donneroit la preuve du contraire. Il fit venir l'Ambaſſadeur Anglois, & ordonna qu'on amenât un cheval. Les Boïares avoient eu la précaution d'en apprêter un ſauvage & indompté. Le Chevalier Boſe s'en apperçut, le monta avec tant d'adreſſe, le mania ſi bien, & le fatigua tant, qu'il le fit mourir ſous lui. Le Czar ſut par la ſuite le tour qu'on lui avoit joué, & ſon eſtime augmenta pour cet Ambaſſadeur.

Iwan parcouroit ſouvent ſes États pour y établir l'ordre, y maintenir les loix. Un Cordonnier ayant appris qu'il devoit paſſer par ſon village, crut qu'il étoit de ſon devoir de faire un préſent au Souverain, & conſulta ſa femme ſur ce qu'il devoit donner au Czar. Une paire de ſouliers leur parut un objet trop peu conſidérable : ils réſolurent d'y joindre un fort gros navet qui étoit dans leur jardin. Le Czar reçut ce préſent avec bonté. Il engagea ſes courtiſans à acheter des ſouliers du Cordonnier, & à les lui payer le double de ce qu'ils valoient : il en prit lui-même une paire. Tous ceux qui vouloient faire leur cour au Monarque, ſe faiſoient chauſſer par ce Cordonnier, qui s'enrichit au point qu'il quitta ſa boutique, & laiſſa beaucoup de bien à ſes enfans. Ils ſont aujourd'hui nobles, ſous le titre de *Leopotskys*, c'eſt-à-dire, gens libres & vivant noblement. On aſſure qu'on voit encore aujourd'hui

proche du lieu où étoit la maison de ce Cordonnier, un arbre par-dessus lequel ceux qui passent jettent leurs vieux souliers, en mémoire d'Iwan IV. & du Cordonnier.

IWAN IV.

Un gentilhomme ayant appris cette action, s'imagina qu'en faisant un présent plus considérable au Czar, il recevroit une récompense proportionnée à ce qu'il donneroit. En conséquence, il lui présenta un fort beau cheval. Iwan sentit combien il seroit importuné dans tous les lieux par où il passeroit, s'il se piquoit de générosité : il donna au gentilhomme le navet dont le Cordonnier lui avoit fait présent.

Ce Prince se déguisa un jour, & alla chercher à loger dans un village près de Moscou. Tous les habitans refuserent de le recevoir. Un misérable paysan fut seul touché de sa situation, & le fit entrer chez lui. La femme de ce paysan étoit alors enceinte; elle accoucha même en présence du Czar. Le Prince quitta son hôte de grand matin, & lui promit de lui amener un parrain & une marraine. Il lui tint parole, & alla le trouver avec toute sa cour le jour suivant; nomma son enfant, lui fit des présens considérables, & ordonna qu'on abattît toutes les maisons du village, à l'exception de celle du paysan qui l'avoit reçu chez lui. Il dit aux habitans du village : « Pour que vous soyez une autre fois » plus charitables à l'égard des étrangers, » je crois qu'il faut vous faire éprouver » à vous-mêmes combien il est triste de » coucher à l'air, lorsqu'il fait froid. »

Ibid.

Iwan prenoit souvent le singulier plaisir

de s'aſſocier avec des voleurs. Il leur conſeilla un jour de voler le tréſor du Czar, & leur dit qu'il les guideroit dans l'exécution de ce hardi projet. « Scélérat, lui » dit un de la troupe, en le frappant, tu » veux que nous volions notre Monarque, » qui eſt le meilleur de tous les maîtres. » Nous devons plutôt nous adreſſer à » quelqu'un de ces riches Boïares qui le » trompent tous les jours. »

Cette réponſe fut ſi agréable à Iwan, qu'il changea ſon bonnet contre celui du voleur, & lui donna rendez-vous pour le lendemain au Duaretz, qui étoit une place par laquelle le Czar paſſoit ſouvent, & lui dit qu'ils y boiroient de l'eau-de-vie & de l'hydromel. Le voleur s'y trouva à l'heure marquée : le Czar l'ayant apperçu, le fit appeller, l'exhorta à changer de vie, lui donna de l'emploi à ſa Cour, & ſe ſervit de lui pour découvrir les autres voleurs, qu'il fit punir avec ſa ſévérité ordinaire.

Pluſieurs écrivains, tels qu'Oderborn, Peri, Olearius &c. ont fait d'Iwan IV. le monſtre le plus abominable qui ait jamais paru. Selon eux, il ſurpaſſoit en cruauté les Denis, les Nerons, les Domitiens, les Commodes, les Caracallas, &c. J'ai lu avec attention les écrivains qui ont parlé de ce Prince, & après les avoir conférés les uns avec les autres, j'ai trouvé qu'on lui avoit prêté des vices & des crimes dont il ne fut jamais capable.

Selon Oderborn, le plaiſir le plus délicieux pour lui c'étoit de voir répandre le ſang humain, d'entendre les gémiſſemens

de ceux qu'il faisoit périr dans les supplices : l'âge, le sexe, rien n'excitoit sa commisération. Il faisoit, dit cet écrivain, déshonorer en sa présence les plus belles filles qu'on trouvoit dans les villes qu'il avoit prises, & les condamnoit ensuite à périr dans les plus cruels tourmens. Lorsque ses armes ne lui procuroient point de victimes, il tournoit sa cruauté contre ses propres sujets. Une faute légere étoit à ses yeux un crime digne de mort. Il est vrai qu'il punissoit avec sévérité les vexations : mais il rendoit par-là son peuple heureux, & s'en faisoit aimer. L'attachement & le zèle que les Russes marquoient à ceux qui se présentoient pour ses descendans, est une preuve de leur amour pour lui. Si-tôt qu'un homme se disoit Démétrius, fils d'Iwan, on couroit en foule auprès de lui, comme nous le verrons par la suite.

Un Anglois qui alla à Moscou peu d'années après sa mort, dit que le peuple ne se lassoit point de faire l'éloge d'Iwan, & qu'on peut le mettre au nombre des plus grands Princes du monde. Le Baron de Mayerberg dit formellement, qu'on a eu tort de traiter Iwan de tyran ; qu'il gouvernoit son peuple avec douceur, & qu'il faisoit observer les loix avec sévérité. Il est vrai qu'il fit une guerre injuste aux Livoniens & qu'il exerça beaucoup de cruautés contr'eux.

On assure encore que ce Prince se maria sept fois : mais tous les Historiens Russes assurent qu'il n'eut que deux femmes, Anastasie Romanou, & Marie Nagoy.

De la première il eut

Anne, morte jeune;
Démétrius, mort jeune;
Jean, qu'il tua d'un coup de bâton, comme on l'a vu plus haut.
Eudocie, morte jeune;
Théodore, qui lui ſuccéda.
Il eut de la ſeconde, Démétrius, dont nous expoſerons les malheurs.

Premières Loix écrites en Ruſſie.

Je crois que le lecteur verra avec plaiſir le Code qu'Iwan IV. fit compoſer & diſtribuer aux Juges. Le voici.

Lorſqu'un homme ſera condamné à payer une amende d'un rouble, il payera au Juge deux *altins*, ce qui fait deux ſols & demi de France, & un *denaing* au Notaire, ce qui fait un ſol.

Si deux perſonnes qui plaident l'une contre l'autre viennent à l'audience, & s'accommodent avant que le Juge ait prononcé, ils ne payeront pas moins les ſommes marquées ci-deſſus. Si l'Ocolnitz, ou Juge, condamne l'accuſé à ſe juſtifier par les armes, & lui déſigne le rendez-vous, ce qu'il a ſeul le droit de faire, l'accuſé lui payera cinquante denaings & deux altins, quand même les parties s'accommoderoient ſans ſe battre. Si l'accuſateur & l'accuſé ſe battent, le vaincu payera au vainqueur la ſomme qu'on lui demandoit; donnera ſoixante ſols au Juge, avec ſes armes; cinquante denaings au Greffier.

Un homme accuſé d'avoir mis le feu à une maiſon, d'avoir tué quelqu'un, ou

d'avoir volé, doit se justifier par le duel : s'il est vaincu, son accusateur peut exiger ce qu'il a de plus précieux ; les Juges prendront sur son bien les sommes mentionnées ci-dessus, & lui feront subir un supplice proportionné au crime qu'il aura commis.

Les meurtriers doivent être punis de mort.

Les espions, les blasphêmateurs ; ceux qui retiennent des gens libres en esclavage ; ceux qui mettent secrétement dans les maisons des particuliers, des choses qui leur appartiennent à eux-mèmes, & disent ensuite qu'on les leur à volées ; ceux enfin qu'on peut convaincre de sortilege ou de magie doivent subir le dernier supplice.

Un homme convaincu pour la première fois de vol, recevra le knout, & sera condamné à l'amende.

Celui qui sera surpris volant pour la seconde fois, sera puni de mort, s'il n'a pas un bien suffisant pour donner la valeur de ce qu'il vouloit prendre, & pour payer en même-tems les Juges.

Un homme accusé de vol se justifiera par les armes. S'il est vaincu, ses biens & sa personne appartiendront à son accusateur.

Si l'on surprend un homme suspect dans le vol, il faut qu'il fasse affirmer, par deux personnes d'une probité reconnue, qu'il n'avoit jamais volé, sinon il sera puni de mort, & ses biens seront adjugés à son accusateur.

Les sentences qu'on prendra par écrit

ſeront payées un rouble, & le Juge recevra neuf denaings pour ſon ſalaire, le notaire trois, & celui qui eſt chargé d'y appoſer le cachet du Czar, recevra un altin.

Les Juges inférieurs ont ſeulement le pouvoir de condamner à une amende proviſoire, & pour le fond de l'affaire, ils doivent renvoyer aux Juges ſupérieurs.

Celui qui veut accuſer quelqu'un d'un crime capital, doit venir à Moſcou ſe préſenter devant le Juge, & lui dire qu'il demande que tel ſoit cité en Juſtice. On envoie un *Nedelſnik*, ou Sergent, chercher l'accuſé. Si l'accuſé n'avoue pas ſon crime, on demande des témoins à l'accuſateur, & on fait convenir, l'accuſateur & l'accuſé, qu'ils s'en rapporteront à leur témoignage. L'accuſé peut récuſer les témoins & demander le duel; les Juges ſont obligés de le lui accorder. Ils peuvent tous deux ſubſtituer d'autres combattans à leur place. Il ne leur eſt pas permis de faire uſage dans ce combat de l'arc & de la fléche. Leurs armes offenſives ſont le javelot, la lance, la hache & le poignard. Leurs armes défenſives ſont la cuiraſſe, le bouclier & la cotte-d'armes.

Le témoignage d'un homme noble a plus de poids que celui de ſix perſonnes d'un bas étage.

Chacun doit plaider ſa cauſe lui-même.

Les Juges ſont tenus de rendre la juſtice gratis.

Ceux qui ſe croyent mal jugés peuvent en appeller au Prince.

Canons du Métropolite JONAS, *ou* JONATHAN.

POUR mieux faire connoître quelles étoient les mœurs des Ruſſes dans ce ſiécle, j'ai cru devoir rapporter les Canons que donna alors un de leurs Métropolites.

Dans un cas preſſé l'on peut baptiſer les enfans ſans Prêtre.

On ne doit point manger des animaux qui ont été tués par des oiſeaux carnaſſiers, ou par des bêtes féroces.

Perſonne ne doit manger des animaux étouffés.

Il eſt défendu de manger de la viande pendant la Septuagéſime.

Les Prêtres ne peuvent conſacrer avec du pain azyme.

Les Ruſſes peuvent communiquer avec les Catholiques Romains, mais ils ne peuvent célébrer l'Office divin avec eux.

Les Ruſſes doivent rebaptiſer les Catholiques Romains qui embraſſent la Religion Grecque, parce que les Romains baptiſent par effuſion, au lieu de baptiſer par immerſion, ce qui rend leur baptême nul.

On ne doit pas brûler les vieilles images, ni les vieilles tables ſur leſquelles on a conſacré : il faut les enterrer dans des jardins, ou dans d'autres lieux écartés, afin qu'elles ſoient à l'abri de toute profanation..

Si vous bâtiſſez une maiſon dans un lieu où il y a eu autrefois une Egliſe,

ayez toujours ſoin de laiſſer vuide le lieu où étoit l'Autel.

Lorſqu'un homme marié embraſſe la vie religieuſe, ſi ſa femme ſe marie à un autre, il peut entrer dans les Ordres ſacrés.

La fille d'un Prince ne peut épouſer un homme qui communie avec du pain azyme, & qui mange des mets impurs.

Les Prêtres peuvent ſe couvrir en hyver des peaux des animaux qu'ils mangent.

Ceux qui ne ſe ſont point confeſſés, & qui retiennent le bien d'autrui, ne doivent pas être admis à la Communion.

Les Prêtres & les Moines peuvent aſſiſter aux nôces; mais ils doivent ſe retirer dans le tems des danſes.

Un Prêtre qui épouſe une femme qui a déja eu deux maris, eſt déchu de la Prêtriſe.

Lorſqu'une mere veut faire baptiſer ſes enfans, s'ils ſont dans un âge trop tendre pour jeûner, elle doit le faire pour eux.

Un mari qui laiſſe ſa femme pour en épouſer une autre, ne doit point être admis à la Communion. Un homme qui épouſe la femme d'un autre, doit ſubir la même peine.

Un Prêtre eſt obligé de racheter ſa femme, lorſqu'elle eſt en captivité chez les Infideles, & la reprendre pour femme, parce qu'elle n'eſt pas complice des violences qu'on lui a faites.

Ceux qui vont commercer dans les pays qu'habitent les Catholiques Romains, ne doivent pas être privés de la Communion: ils ſont ſeulement obligés de reciter

des prières en forme de pénitence.

On ne doit point donner à manger aux femmes dans les couvens.

Le mariage doit être contracté dans l'Eglise & en public.

ARTICLE II.

THEODORE I.

THEODORE I. 1584.

IWAN IV. avoit examiné son fils Théodore avec attention, & quoique celui-ci fût arrivé à l'âge de 27 ans, il le trouvoit incapable de gouverner un Empire aussi vaste que celui de Russie. Sa tendresse paternelle, jointe aux droits que donne la naissance, ne lui permirent cependant pas de l'écarter du trône. Lorsqu'il vit sa fin approcher, il chercha parmi les courtisans quelqu'un qui pût aider son fils de ses conseils, & gouverner l'État en son nom. Il n'en trouva aucun qui fût plus en état de remplir ses intentions que Bogdan Bielski. Ce Knée joignoit à une naissance illustre, à une opulence peu commune, une fierté naturelle, une sagacité admirable, & un attachement inviolable pour la famille Impériale. Cet attachement de Bielski pour la famille Royale étoit simulé : il n'avoit pour cause que la crainte qu'Iwan lui avoit inspirée. Si-tôt que ce Monarque fut mort, les vertus de ce courtisan s'évanouirent, & les vices prirent leur place.

Joannis Basilidis, Magni Moscoviæ Ducis vita, à Paulo Oderbornio conscripta.

L'on ne vit plus en lui qu'un ambitieux prêt à sacrifier tout au desir de monter sur

le trône. Théodore étoit le plus grand obstacle qui s'opposoit à son élévation : il dirigea contre Théodore tout ce que la ruse & la méchanceté lui inspirerent. Pour empêcher ce Prince d'être proclamé Czar, il tâcha de séduire les Grands par présens & par promesses. Voyant que ce moyen ne lui réussissoit pas, il se tourna du côté des soldats, répandit parmi eux l'argent avec profusion, & les mit dans ses intérêts. Ils ne tarderent pas à dire en public qu'on devoit craindre sous Théodore un regne aussi dur qu'il l'avoit été sous Iwan; que d'ailleurs on ne devoit pas prendre pour Souverain un homme que le pere lui-même avoit regardé comme indigne de l'être.

Les discours que tenoient les soldats causerent de l'inquiétude aux Boïares : ils se plaignirent publiquement de la conduite de Bielski, dirent que toutes ses démarches montroient en lui un homme qui aspiroit à la puissance suprême; qu'en tenant sous sa tutelle le fils d'Iwan, il déshonoroit la mémoire du feu Czar & toute la nation Russe; enfin que ses brigues & ses factions, en divisant le peuple, ne tendoient qu'à allumer la guerre civile, & à ruiner l'État.

Bielski, voyant que ses ruses échouoient, eut recours à la force : il fit venir des troupes des différentes provinces de l'Empire, & menaça les plus opiniâtres de les faire périr dans les supplices, s'ils ne rentroient dans le devoir, & s'ils ne lui obéissoient pas, comme ils en avoient reçu l'ordre du feu Czar. Les nobles, loin

THEODORE I. 1584.

de se livrer à la crainte, n'en devinrent que plus furieux contre Bielski; ils s'attrouperent, crierent publiquement à la liberté, assemblerent le peuple, lui firent prendre les armes, tirerent plusieurs canons de l'arsénal, les dirigerent contre le château dans lequel Bielski s'étoit retiré. Il se défendit pendant quelque tems avec assez de courage : les soldats qui l'accompagnoient, voyant que le peuple les assiégeoit avec opiniâtreté, mirent les armes bas, & ouvrirent les portes du château. Bielski veut prendre la fuite; mais il est arrêté : on lui reproche son ambition, & on lui dit qu'il faut, pour conserver sa vie, qu'il abandonne le Gouvernement de l'Etat. Celui qui portoit la parole au nom de la nation, ajoute qu'il seroit imprudent de laisser la souveraine puissance à un homme qui sacrifie la tranquillité publique à son ambition, & qui ne fait usage de sa puissance que pour faire des malheureux. Bielski écouta ce discours d'un air tranquille, répondit qu'il abandonnoit sans regret le soin du Gouvernement. Il sortit peu de jours après de Moscou, & se retira à Casan.

1585.

Les Knées & les Boïares se rendirent en foule auprès de Théodore, & le prierent avec instance de se faire couronner. Il leur promit d'en faire faire la cérémonie le jour de l'Ascension.

Les peuples des différentes provinces de l'Empire accoururent à Moscou pour voir couronner leur Empereur. La foule étoit si grande dans les rues, qu'à peine les gardes du corps purent faire un passage

au Prince, lorsqu'il partit pour aller à l'Eglise. Les Knées, les Vaivodes & les Boiares précédoient la marche : les soldats formoient deux haies depuis le Palais impérial jusqu'à l'Eglise, à la porte de laquelle le Clergé attendoit le Czar.

THEODORE I. 1585.

Couronnemen de Théodore.

Lorsque le Monarque fut arrivé, Denis, qui étoit alors Métropolite, l'embrassa. Le pavé de l'Eglise étoit couvert de magnifiques tapis; sur les murailles étoient des tapisseries d'étoffes d'or & d'argent. Un fauteuil erichi de perles & de pierreries étoit placé au milieu de l'Eglise, pour recevoir le Czar. Ce Prince avoit sur la tête un bonnet de pourpre enrichi de pierreries. Sa robe étoit aussi de pourpre, & toute couverte d'agraffes d'or. Les anneaux qu'il avoit aux doigts, jettoient un éclat qui éblouissoit ceux qui les regardoient.

Lorsque ceux qui composoient le cortége furent entrés, on garda un profond silence. Le Métropolite, s'adressant à Théodore, lui dit : « Seigneur, le maître des » hommes, qui fait à son gré mouvoir le » monde, qui tourne les destins à sa vo- » lonté, vous place au faîte des grandeurs » pour que vous soulagiez le peuple qu'il » vous soumet : vous ne devez pas être » le fléau de votre patrie, vous devez au » contraire en être le protecteur. Votre » conduite, prenez-y garde, servira de » modèle aux Grands. Ce sera une véri- » table satisfaction pour vous, de pouvoir » reprocher à vos courtisans de commet- » tre des fautes que vous ne vous per- » mettez pas. Les malheureux iront avec » confiance implorer votre secours ; vo-

» tre conduite avertira les Grands de ne » pas vexer votre peuple. Votre pere se » livroit à l'amour de la gloire, & à la » satisfaction de conquérir; vous, Prince, » vous ne prendrez les armes que pour » mettre votre patrie à l'abri des maux » que ses ennemis chercheront à lui faire. » Vous songerez à récompenser la vertu » & à punir le crime. Votre vigilance » mettra la Russie à l'abri des guerres ex- » térieures, & des guerres civiles; vos » vertus seront célébrées, non-seulement » dans la Russie, mais même par-tout l'u- » nivers. Vos sujets adresseront sans cesse » des vœux au Ciel pour la conservation » d'un Souverain qui fait tout leur espoir » & toute leur félicité. » Ce discours reçut les applaudissemens de tous ceux qui l'entendirent. Le Métropolite prit la couronne impériale qui étoit sur l'autel, & la plaça sur la tête de Théodore. Toutes les bouches répéterent : vive le Czar Théodore. Ce Prince fit distribuer une prodigieuse quantité de pièces d'argent.

Théodore avoit l'esprit trop foible pour supporter un fardeau tel que celui de la Royauté : il falloit auprès de ce Prince quelqu'un qui sût calmer ses craintes, & écarter de lui les embarras qui le fatiguoient. Trop peu éclairé pour savoir faire un choix ; trop foible pour prendre une résolution, il étoit prêt à se laisser subjuguer par le premier courtisan qui se présenteroit. Boris Godunou étoit son beau-frere, il avoit souvent occasion de le voir & de lui parler. D'ailleurs il étoit appuyé par le crédit de l'Impératrice Irène sa sœur

pour laquelle Théodore avoit beaucoup d'amitié. Cette Princesse possédoit tous les agrémens de son sexe, sans en avoir les foiblesses : ayant étudié le caractère du Czar, elle avoit l'art de paroître toujours soumise à ses volontés, & de lui faire suivre toutes les siennes. Lorsque ce Prince prenoit de l'ennui, elle envoyoit chercher son frere, lorsqu'il falloit traiter de quelque affaire importante, Boris Godunou étoit toujours présent & toujours prêt à donner son avis. Le Czar ne tarda pas à prendre de l'amitié pour un homme qui calmoit ses ennuis, & qui le soulageoit dans les embarras du Gouvernement. S'accoutumant à le consulter & à suivre ses conseils, il lui confia bien-tôt tout le soin de l'Etat.

C'étoit alors Boris Godunou qui distribuoit les graces; c'étoit de lui qu'on obtenoit les dignités. C'étoit par ses ordres que les crimes étoient punis; les Russes ne reconnoissoient plus Théodore pour leur maître, qu'à son nom, sous lequel Godunou faisoit exécuter ses volontés à lui-même.

Godunou devient le favori de Théodore.

Ce favori, quoique d'une naissance assez illustre, étoit d'un rang inférieur aux Knées & aux Boïares: ses parens n'avoient paru dans les armées qu'en qualité d'officiers subalternes, & n'avoient fait aucune action d'éclat. Toujours dans un état médiocre, ils n'étoient connus à la Cour que depuis le mariage du Prince Thédore avec Iréne. Godunou, pour être égal à ceux qui le regardoient comme leur inférieur, se fit donner une des premières dignités

de l'Etat ; ce fut celle de Colonel général de la cavalerie.

THEODORE I. 1585.

Son crédit augmentoit de jour en jour, & son ambition se développoit en même tems. Arrivé sur les premières marches du trône ; il vouloit monter au haut & s'y asseoir. Pour cet effet il commença par écarter de la Cour tous ceux qui y avoient du crédit, donna leurs charges & leurs emplois à des personnes dont il connoissoit l'attachement pour lui. Ceux qui oserent blâmer ce changement furent envoyés en exil ; Godunou confisqua leurs biens & les distribua à ses créatures.

Le Czar avoit eu un fils ; mais il étoit mort: Démétrius, fils d'Iwan & frére de Théodore, étoit devenu par-là présomptif héritier de la couronne. C'étoit le seul qui pût arrêter les desirs ambitieux de Godunou : sa naissance & son rang mettoient trop de distance entre les autres sujets & lui, pour que le favori de Théodore osât l'attaquer : tout le monde avoit les yeux fixés sur ce jeune Prince & veilloit à sa conservation. L'adroit Godunou trouva bien-tôt les moyens de le soustraire aux regards du peuple. Il sut persuader à Théodore d'envoyer son frere à Ugléecz, qui lui avoit été donné en appanage par Iwan. Démétrius reçut alors ordre de partir avec Marie sa mere, sa nourrice & tous ses parens du côté maternel. Nous verrons par la suite quelle étoit l'intention du scélerat en écartant le jeune Prince de la Cour.

Chronique manuscrite.

Godunou étoit obligé, par la place qu'il occupoit, d'aller se mettre à la tête des troupes que l'on avoit envoyées contre

les habitans de Cafan, qui s'étoient révoltés fur la fin du regne d'Iwan, comme on l'a vu ci-deffus : mais il fentoit combien il étoit dangereux pour lui de quitter la Cour. Il craignoit que le Czar ne prît pour un autre la même affection qu'il avoit conçue pour lui, & que fon abfence ne déconcertât tous fes projets. D'un autre côté, il ne vouloit pas que celui qui commandoit l'armée fe trouvât dans le cas d'acquérir la confiance des foldats au point de contre-balancer fon crédit. Il crut que le moyen le plus sûr de fe tirer d'embarras étoit de faire la paix avec ceux de Cafan. Il leur fit des propofitions fi avantageufes, qu'ils mirent les armes bas.

Les Knées & les Boïares, impatiens du joug que Godunou leur impofoit, formerent une faction contre lui : celui-ci, pour leur réfifter, affembla fes partifans, dont il avoit l'art de multiplier le nombre tous les jours. La difpute augmentoit de jour en jour : Godunou ne confulta pas dans ce tems-là fa prudence ordinaire. Au lieu de chercher à calmer les efprits de fes adverfaires, il les irritoit de plus en plus par une hauteur & une fierté infupportables. Bien-tôt les plus grands de l'État fe déclarerent contre lui. Les Mftilauski, les Suiski, les Vorouski, les Colovini, fe mirent à la tête des mécontens : les Strelits entrerent dans le parti oppofé à Godunou. La guerre civile étoit fur le point de s'allumer, lorfque le Czar prit parti dans la querelle, & fe déclara en faveur de fon favori. Mftilauski fut enfermé dans un couvent, & forcé de fe faire rafer;

THEODORE I. 1585.

plusieurs de ses partisans furent exilés & renfermés dans des prisons. Golovini se retira en Pologne, ou il passa le reste de ses jours.

Les Suiski resterent inébranlables au milieu de l'orage : ils bravoient Godunou, même au pied du trône. Ce fier courtisan fremissoit de rage, mais il n'osoit rien attenter contre leur personne ; outre qu'ils étoient du sang Royal, le peuple & les soldats avoient pour eux une singulière amitié, & étoient tout prêts à prendre les armes pour leur défense. Denis, le Métropolite, s'établit médiateur entr'eux & le courtisan : il parvint par ses prières à les faire venir dans son Palais : lorsqu'ils y furent, il leur fit toutes les remontrances qu'il crut capables de les amener à la paix. Ils parurent se reconcilier, & se promirent une amitié mutuelle en présence du Métropolite. Le peuple étoit accouru en foule aux portes du Palais Episcopal, pour savôir les suites de cette entrevue. Si-tôt que les Suiski parurent, on se rangea autour d'eux, pour leur demander ce qu'ils avoient conclu : ils répondirent : « nous venons de nous reconcilier avec » Godunou. » Deux marchands qui étoient présens dirent : « cette réconciliation cau» sera notre perte & la vôtre. » Dès la nuit suivante les deux marchands furent enlevés, & ils ne reparurent jamais.

1586.

Ces deux victimes étoient trop peu importantes pour assouvir la vengeance de Godunou : il vouloit immoler les Suiski même. Pour réussir dans cet horrible projet, il commença par corrompre leurs es-

claves, & les engagea, par préſens & par promeſſes, à dépoſer que leurs maîtres avoient formè le projet de detrôner le Czar, & de mettre quelqu'un de leur maiſon à ſa place. Il fit appliquer à la queſtion pluſieurs marchands; mais les tourmens ne furent pas capables d'engager ces derniers à trahir la vérité. Jean Suiski fut cependant conduit dans la priſon de Bicloczera où on lui trancha la tête pendant la nuit: André Suiski ſubit le même ſort à Cargopoli. Lorſque Boris Godunou eut lâché la bride à ſa cruauté, il ne garda plus de ménagement: toutes les perſonnes de qualité, tous les marchands qui avoient été attachés aux Suiski périrent dans les priſons. Le Métropolite & l'Archevêque de Novogorod allerent trouver le Czar, ſe plaignirent des injuſtices de ſon favori. Théodore étoit trop foible, & Godunou trop adroit pour que la démarche des Prélats eût l'effet qu'elle devoit avoir. Le Miſtiſtre parvint à les faire paſſer auprès du Monarque pour des calomniateurs: ils furent dépoſés, & on donna la place de Métropolite à Job, Archevêque du Roſtou.

Malat Geri, fils du Can de Crimée, alla à Moſcou; Théodore lui fit tout l'accueil poſſible; lui donna un logement dans ſon Palais, & le fit manger avec lui. Ce Prince, flatté des égards que le Czar avoit pour lui, embraſſa la religion Chrétienne, ſe fit baptiſer, & prit le nom de Théodore: il demanda des troupes au Czar, ſe mit à leur tête, & ſoumit aux Ruſſes pluſieurs nations Tatares.

Théodore, voyant que la ville de Moſ-

cou étoit trop peuplée, fit conſtruire dans ſon territoire celle de Biologorod, & la peupla de Moſcovites.

La mort d'Etienne Battori, un des plus grands Princes qu'ait eu la Pologne, fut ſuivie de troubles, qui penſerent ruiner ce Royaume. Tous les Monarques des environs prétendoient à la couronne ; chacun avoit ſes partiſans parmi les Polonois, & jamais la diviſion ne fut plus grande en Pologne. Pluſieurs Palatins ſe rendirent à Moſcou & propoſerent la couronne de leur pays au Czar. Cette offre étoit trop flatteuſe pour qu'il ne l'acceptât pas ; il envoya des Ambaſſadeurs à la diete ; eut preſque tous les ſuffrages & alloit être proclamé Roi : mais l'Archevêque de Gneſne fit connoître aux Palatins combien il étoit dangereux de mettre ſur le trône de Pologne un Prince auſſi puiſſant que le Czar, & accoutumé à commander en maître abſolu. On goûta ſes raiſons, & l'on proclama Sigiſmond III, qui étoit de la famille des Jagellons du côté de ſa mere, ſœur de Sigiſmond Auguſte.

1588. 1589.

Vers le commencement de l'année 1588, Jérémie, Patriarche de Conſtantinople, alla à Moſcou pour chercher de l'argent, afin de gagner la faveur du Grand Viſir, & de faire dépoſer Mitiphrane qui avoit été élu Patriarche à ſa place. Pour obtenir ce qu'il demandoit, il propoſe au Métropolite de Ruſſie de le ſacrer Patriarche, & de lui donner le même pouvoir en Ruſſie, qu'il avoit lui-même ſur les Chrétiens de Turquie. Job, avec le conſentement du Czar, ſe fit ſacrer Patriarche, & dès ce mo-

ment la Russie cessa de relever du Patriarche de Constantinople pour le spirituel. Le nouveau Patriarche nomma des Métropolites & des Archevêques dans les principaux siéges de l'Empire.

THEODORE I. 1589.

Les Suédois, avoient toujours conservé la ville de Nerva, dont ils s'étoient emparés sous le regne d'Iwan IV. Les officiers Russes conseillerent au Czar d'envoyer des troupes reprendre cette place importante. Théodore en parla à son Ministre, qui, n'osant s'opposer à ce projet que tous les Boïares approuvoient, lui conseilla de se mettre lui-même à la tête de son armée.

Le Czar, toujours prêt à suivre les conseils de son favori, partit au mois de Juin 1590. avec la Czarine. Il s'arrêta à Novogorod, y fit fondre des canons, laissa l'Impératrice dans cette ville, alla à Nerva, dont son armée faisoit déja le siége. La résistance fut si opiniâtre du côté des assiégés, qu'ils tuerent les principaux officiers de l'armée Russe. Théodore voulut plusieurs fois lever le siége : mais celui qui commandoit sous ce Prince, lui représenta qu'il seroit honteux pour les Russes de lâcher prise même en présence de leur Monarque. Le Czar goûta ses raisons, exhorta lui-même les soldats à redoubler leurs efforts & leur promit des récompenses proportionnées aux services qu'ils lui rendroient dans cette occasion. Les assiégés ne pouvant résister aux efforts redoublés des ennemis, envoyerent des députés au Czar, lui proposer d'abandonner le siége de Nerva, & de lui céder Ivanogorod,

1590.

THEODORE I. 1590.

& deux autres villes qui étoient aux environs. Théodore accepta leur proposition, donna ordre de fortifier les trois villes qu'on venoit de lui céder, y mit des garnisons assez nombreuses pour les défendre, alla chercher la Czarine qu'il avoit laissée à Novogorod, & la ramena avec lui à Moscou.

1591.

Sigismond III. envoya des députés à Théodore au commencement de l'année 1591, pour lui proposer de faire une paix solide entre la Pologne & la Russie. Godunou craignoit toujours de se voir obligé de quitter la Cour pour aller commander les armées ; on fit une trêve de vingt ans avec les Polonois.

Malat-Gieri, Can de Crimée, traitoit ses peuples avec tant de cruauté, qu'ils résolurent de s'en défaire par quelque moyen que ce fût. Celui qui leur parut le plus prompt & le plus sûr fut le poison. Le Can sentit bien-tôt des coliques insupportables: il envoya demander des Médecins à Théodore, qui lui envoya le sien. Ce Médecin s'apperçut aussi-tôt que Malat-Gieri étoit empoisonné : il employa tous les remedes que son art put lui indiquer pour guérir ce Prince : mais le poison avoit fait son effet; le Can mourut avec plusieurs de ses courtisans qui avoient été empoisonnés avec lui. On découvrit les coupables & on les condamna à être brûlés vifs.

Godunou ne voyoit qu'avec impatience que le Prince Démétrius, frere du Czar, formoit un obstacle entre le trône & lui: il chargea un de ses confidens de l'em-

poisonner : mais toutes les tentatives de ce scélérat furent inutiles : la mere & la nourrice du jeune Prince examinoient de trop près ceux qui l'abordoient. Godunou assembla ceux qu'il regardoit comme ses plus sinceres amis, leur confia le desir qu'il avoit de faire périr Démétrius, & leur demanda les moyens qu'il pourroit employer pour réussir. Basile Godunou, cousin-germain de Boris, eut horreur de ce projet, & demanda lequel seroit assez hardi pour tremper ses mains dans le sang Royal. Boris Godunou jetta sur lui un regard de colere, qui annonçoit à Basile ce qu'il avoit à craindre pour lui-même. Ce dernier dit alors qu'il ne vouloit pas commettre ce crime lui-même; mais qu'il promettoit un secret inviolable pour celui qui le commettroit. Volodimir Zagrieski & Nicefore Czepeugou promirent à Boris d'aller à Ugléecz, & d'assassiner Démétrius. La grandeur de l'entreprise, les suites fâcheuses qu'elle pourroit avoir les fit réfléchir : lorsque Boris leur proposa de partir, ils refuserent tous deux. L'envie de faire fortune enhardit André Klesnin : il dit à Boris Godunou, qu'il espéroit trouver parmi ses amis quelqu'un qui viendroit à Ugléecz avec lui. Il le proposa à plusieurs; mais ils eurent tous horreur de ce crime. Le seul Michel Bilagolski lui promit de l'accompagner. Pour encourager ces deux scélérats, Godunou leur donna des sommes considérables, leur fit des promesses encore plus flatteuses, & engagea le Czar à les nommer Gouverneurs d'Ugléecz. Si-tôt qu'ils furent partis, Go-

THEODORE I. 1591.

Chronique manuscrite.

Theodore I. 1591.

dunou, qui ne prenoit conseil que de son ambition & de sa cruauté, fit périr tous ceux auxquels il avoit confié son horrible projet.

Lorsque les scélérats furent arrivés à Ugléecz, ils allerent rendre hommage à la Czarine douairiere, & au Prince Démétrius. Leurs visites devinrent si fréquentes chez le Prince, que la Czarine en conçut de l'inquiétude. Elle redoubla ses attentions & ses soins auprès de son fils, & ordonna à la nourrice d'en faire autant. Les deux scélérats, voyant qu'on ne quittoit point le Prince de vue, gagnerent, à force d'argent, sa gouvernante, & l'engagerent à le mener hors du Palais qu'il habitoit. Le jour étant marqué (c'étoit le 15. de Mai à midi), cette femme le mena dans le parvis : un des scélérats vint, aborda Démétrius, le prit entre ses bras, examina son collier, lui demanda si c'en étoit un neuf, lui enfonça un poignard dans le cou, & s'enfuit; mais la plaie n'étoit pas mortelle, parce que le poignard n'étoit entré que dans les chairs. L'autre conjuré arrive ; voyant que le Prince n'étoit pas blessé à mort, il l'arrache d'entre les bras de sa nourrice, qui étoit accourue aux cris de l'enfant, lui met la tête sur ses genoux, lui coupe le cou, enfonce son poignard dans le sein de la nourrice, & s'enfuit. La Czarine douairiere arrive dans ce moment. Elle voit son fils étendu par terre & tout couvert de son sang. Elle crie & demande du secours : mais tous les gardes & officiers du Prince étoient alors à dîner. L'assassin voulut s'élancer sur elle:

Le Prince Démétrius est assassiné.

la

la Princeſſe entra promptement dans l'Egliſe, qui étoit tout auprès, monta dans la tour, en ferma la porte, & ſonna une cloche. Le ſcélérat fit tous ſes efforts pour enfoncer la porte de la tour, & menaça la Czarine de lui faire ſubir le même ſort qu'à ſon fils, ſi elle ne ceſſoit pas de ſonner. Le peuple accourt au ſon de la cloche : à la vue du cadavre de Démétrius & de ſa nourrice, il entre en fureur, s'élance ſur le meurtrier, & l'aſſomme à coups de pierres & de bâtons. Son camarade eut la témérité de venir à ſon ſecours, & fut à l'inſtant même mis en pièces. Leurs membres furent traînés dans les rues d'Ugléecz, & portés hors de la ville où ils ſervirent de pâture aux chiens.

Les Magiſtrats d'Ugléecz manderent à l'Empereur les détails de la mort funeſte de ſon frere : mais Godunou avoit donné ordre de lui amener tous ceux qui ſe préſenteroient pour parler à Théodore. On lui amena celui qui apportoit la lettre des Magiſtrats d'Ugléecz : il la prit, & en ſubſtitua une autre par laquelle on annonçoit au Czar, que ſon frere étoit tombé malade & que dans un accès de fievre, il s'étoit coupé lui-même la gorge ; on demandoit que ſes gardes fuſſent punis de leur négligence.

Théodore aimoit ſincerement ſon frere, il le pleura amerement ; envoya le Prince Baſile Suiski avec pluſieurs Boïares, pour faire faire les funérailles de Démétrius, & pour s'informer de la manière dont il étoit mort. Suiski exécuta les ordres du Czar, fit enterrer le Prince dans la Cathé-

drale, avec tous les honneurs qui lui étoient dûs. Il interrogea ensuite les principaux bourgeois sur la mort du Prince. Tous lui dirent qu'il avoit été assassiné par deux scélérats, que Godunou avoit chargés de commettre ce crime. Ce Prince fut cependant assez lâche pour dire au Czar que son frere s'étoit tué lui-même. On fit périr les gardes de Démétrius dans les tourmens.

THEODORE I. 1591.

Godunou fait enfermer la veuve d'Iwan.

Godunou sentoit ce qu'il avoit à craindre de la Czarine douairiere. Il tenta plusieurs fois les moyens de la faire périr : mais elle se tenoit trop sur ses gardes, pour qu'il en pût venir à bout. A la fin il obtint un ordre du Czar pour la faire enfermer dans un couvent fort éloigné, où il lui étoit défendu de parler à personne.

Chronique manuscrite.

Tous les habitans d'Ugléecz qui avoient accusé Godunou du meurtre de Démétrius, périrent par la main du bourreau : les uns furent étranglés, les autres eurent la tête tranchée. Ce barbare fit raser la ville d'Ugléecz comme un lieu infâme, en transporta les habitans dans différens endroits, & récompensa les veuves des ministres de son crime. La gouvernante de Démétrius fut la première qui eut part à ses largesses : elle avoit livré le Prince aux assassins. Godunou, voyant que toutes ses précautions lui avoient réussi, & que son crime étoit enséveli dans le silence, affecta une profonde tristesse, s'habilla de deuil, & le fit prendre à toute la Cour. On l'avertit cependant que plusieurs personnes de marque le soupçonnoient d'être l'auteur du meurtre de Démétrius. Il sentit

de quelle conséquence il étoit pour lui d'arrêter ces bruits. Pour cet effet il assembla ses satellites, leur désigna ceux qui tenoient ce discours contre lui, leur ordonna de les assassiner. Pour leur en faciliter les moyens, il fit mettre le feu à la ville de Moscou : pendant le tumulte que causoit l'incendie, on exécuta ses ordres.

THEODORE I. 1591.

Il fait mettre le feu à la ville de Moscou.

Godunou, voulant toujours occuper les Russes, pour ne pas leur laisser le tems d'examiner sa conduite, trouva le secret d'engager le Can de Crimée à faire une invasion dans l'Ukranie. Un des confidens de ce scélérat, passa en Crimée, dit au Can, dans une conversation particulière qu'il eut avec lui, que l'indolence du Czar s'étoit répandue sur tous les Russes; que les troupes de cet Empire étoient bien différentes de celles qui servoient sous Iwan; que les fortifications des villes n'étoient point entretenues; que les garnisons n'étoient point disciplinées, & que ceux qui étoient véritablement attachés à leur patrie, craignoient tous les jours une invasion, parce qu'on n'étoit pas en état de se défendre. Celui qui parloit ainsi savoit bien l'effet que produiroit son langage. Le Can ne tarda effectivement pas à entrer dans l'Ukranie à la tête d'une armée formidable. Les officiers qui étoient alors dans cette province, demanderent du secours à la Cour : mais ce fut envain. Ils prirent le parti de mettre les troupes qu'ils purent assembler en garnison dans les villes, & se rendirent à Moscou pour annoncer eux-mêmes combien il étoit dangereux de ne pas faire tête aux Criméens. L'ennemi les

Il engage le Can de Crimée à faire une invasion dans l'Ukranie.

suivit, en saccageant tous les lieux par où il passoit, arriva devant Moscou, & y établit son camp. Tous les habitans étoient dans la consternation. Le Czar fut saisi de frayeur : il monta sur une tour : en voyant les ennemis brûler & saccager tous les environs, il versa des larmes, poussa des gémissemens, & dit que ceux auxquels il confioit le soin du Gouvernement ne remplissoient pas ses intentions. Godunou, qui étoit présent, lui assura avec serment que l'ennemi décamperoit le lendemain, & qu'on le forceroit d'évacuer toute la Russie. Dès la nuit suivante, Godunou envoya des courriers à Novogorod & dans toutes les villes considérables de Russie, pour donner ordre aux Gouverneurs de faire promptement conduire à Moscou les troupes qu'ils pourroient ramasser. Il fit prendre les armes à tous ceux qui se trouverent dans cette capitale, & qui étoient en état de les porter. Le bruit des trompettes & des tambours frapperent les oreilles du Can : il demanda aux Russes qu'il avoit faits prisonniers, ce qui l'occasionnoit : ils lui dirent que c'étoit des troupes qui arrivoient de tous côtés pour défendre la capitale. Cette réponse effraya le Can : il partit dès la nuit même. On le poursuivit; mais il marcha à si grandes journées qu'on ne put jamais le joindre. La joie du Czar fut proportionnée à ses inquiétudes : il récompensa avec largesse les officiers & les soldats, & nomma Godunou Connétable. Il fit construire une Eglise dans le lieu où les Criméens étoient campés, & lui donna le nom de la Vierge du Tanaïs.

Pour n'être pas exposé dans la suite à un pareil accident, il fit environner les fauxbourgs de Moscou de murailles de bois.

THEODORE I. 1591.

Le nouveau Connétable, pour disposer les esprits en sa faveur, & pour préparer l'exécution du grand projet qu'il avoit formé, engagea le Czar à faire la remise des impôts qui lui étoient dûs, & à ouvrir les prisons à ceux qui y étoient détenus du tems de son pere Iwan, & depuis qu'il étoit monté lui-même sur le trône.

Les Cosaques étendoient tous les jours leurs conquêtes dans la Sibérie : ils soumirent cette année plusieurs nations au Czar, & lui envoyerent une quantité prodigieuse de peaux de martres zibélines.

Plusieurs Princes Grecs, descendans des Paléologues, ne pouvant endurer plus long-tems les persécutions des Turcs, demanderent un asyle à Théodore, qui les reçut avec accueil, & leur donna un appanage suffisant pour les faire vivre d'une manière conforme à leur rang. Ils amenerent avec eux un Evêque, qui se fit admirer par sa science & par la pureté de ses mœurs. Le Czar lui donna par la suite l'Archevêché de Susdal.

1592.

Les habitans de l'Ukranie furent avertis que Godunou étoit la cause de l'invasion que le Can de Crimée avoit faite dans leur pays. On ajoutoit que son idée en cela étoit de détourner les yeux des Russes de dessus sa conduite, & de les leur faire fixer sur d'autres objets. Iwan Godgoreski, homme de qualité, lequel s'étoit retiré dans cette province, ayant eu oc-

casion d'aller à Moscou, rapporta chez un particulier les bruits qui se répandoient à ce sujet contre le Connétable Godunou. Celui-ci ne tarda pas à en être informé. Il fit venir Godgoreski chez lui, le força de dire de qui il tenoit ces propos. Godgoreski avoua qu'il les tenoit d'un paysan qui étoit à son service. Le paysan fut bientôt arrêté, mis à la question pour avouer quels étoient ceux qui répandoient des discours injurieux contre Godunou. Ce malheureux nomma dans les tourmens plusieurs autres paysans desquels il les tenoit : ils subirent le même sort que lui, & en très-peu de tems la cruauté de ce Ministre dépeupla l'Ukranie.

THEODORE I. 1592.

Ibid.

Plusieurs peuples des environs de la mer Glaciale se réunirent, entrerent dans la Russie, ravagerent beaucoup de villes, & pillerent une infinité de temples. Le Czar leva une armée considérable, en confia le commandement à Gregoire Volkonski, & lui ordonna d'attaquer les ennemis partout où il les trouveroit. Le Général Russe joignit bien-tôt les barbares, en fit un horrible carnage, & reprit tout le butin qu'ils avoient fait dans les différens pays par où ils avoient passé. Ils allerent dans un autre canton de la Russie, & y continuerent leurs ravages. Volkonski, pour les forcer d'évacuer la Russie, passa dans leur pays & y mit tout à feu & à sang. Pendant que ce Général ravageoit le pays des barbares, Théodore en envoya un autre à la tête d'une nouvelle armée faire le siége de Wiberg. Ce nouvel officier emporta la ville en très-peu de tems, y passa l'hiver, &

revint à Moscou chargé de dépouilles.

Pendant que les troupes du Czar étoient occupées contre les barbares du Nord, il parcouroit les Monastères de son Empire, & enrichissoit les Moines. Etant informé que plusieurs des Boïares qui avoient servi dans les guerres du Nord, étoient entrés en dispute contre Godunou, & ne lui avoient pas marqué tout le respect qu'ils lui devoient, il les mit aux arrêts chez eux: mais il leur fit grace le jour de Pâques à la prière du Patriarche.

Le Can de Crimée, impatient de la tranquillité dans laquelle il voyoit ses troupes, euvoya deux de ses fils à leur tête, ravager les territoires de Resan & de Kossiran. Godunou fit marcher contr'eux des troupes qui les forcerent de se retirer.

Godunou se voyoit au moment de perdre le fruit de ses crimes: Iréne, femme de Théodore, étoit prête d'accoucher. Tous ceux qui avoient examiné avec attention la conduite du favori, attendoient avec impatience le moment auquel cette Princesse accoucheroit: ils adressoient sans cesse des vœux au Ciel pour qu'elle donnât aux Russes un Prince qui arrêtât les desirs ambitieux de Godunou. Iréne accoucha le 9 Avril, & mit au monde une Princesse. La joie de Godunou fut égale à l'inquiétude qu'il avoit eue: il engagea le Czar à ordonner des réjouissances publiques & à célébrer la naissance de sa fille, avec autant de pompe que si ç'avoit été celle d'un Prince. Toutes les prisons furent encore ouvertes; on distribua des sommes considérables aux Moines, & on en envoya de

THEODORE I. 1592. 1593.

pareilles à ceux qui gardoient le Saint Sépulcre à Jérusalem.

Nous avons dit plus haut que les Suédois & les Russes avoient fait la paix, & s'étoient cédé mutuellement plusieurs possessions du côté de la Livonie ; mais le Czar ayant demandé aux Suédois la cession de quelques autres, moyennant une somme considérable qu'il offroit de payer, & ayant été refusé, la guerre étoit sur le point de se rallumer entre ces deux Puissances. La mort de Jean III. Roi de Suéde, arrivée dans ce tems, changea les intérêts de la Suéde, & porta le Sénat à prêter l'oreille aux propositions du Czar. Les Etats assemblés pour l'élection d'un nouveau Roi, envoyerent des députés à Moscou prier Théodore de suspendre les coups qu'il se disposoit à leur porter, jusqu'à ce qu'ils eussent élu un nouveau Roi. Le Czar reçut les Ambassadeurs Suédois avec accueil, & leur accorda une trêve d'un an. Pendant ce tems, Sigismond, Roi de Pologne, fut élu Roi de Suéde. Il conclut la paix avec la Russie : le traité portoit que la province d'Esthonie demeureroit à la couronne de Suéde, & que l'on céderoit plusieurs autres places aux Russes, en attendant qu'on nommât des Commissaires de part & d'autre pour régler les limites des deux Etats.

Le Czar eut le chagrin de perdre cette année sa fille, à laquelle on avoit donné le nom de Théodosie. Il lui fit faire de pompeuses funérailles, & distribua encore des sommes considérables aux Moines, pour les engager à prier Dieu pour le repos de l'ame de sa fille.

Ce Prince, voyant que le Can de Crimée ne vivoit que des dépouilles qu'il enlevoit sur les terres de ses voisins, fit construire trois villes proche les frontières de ses États, du côté de la Crimée. Il les fit fortifier selon toutes les regles de l'art connu alors, y mit de fortes garnison, & y envoya de nombreuses colonies.

THEODORE I. 1594.

Malgré l'indolence de Théodore, les Russes étendoient leurs conquêtes. Au Nord-Ouest de la mer Caspienne, entre l'embouchure du Volga & de la Georgie, est situé le pays des Circasses. Ces peuples sont basanés, d'une hauteur médiocre : mais il ont une taille bien proportionnée. Leur visage est large & plat ; leurs traits sont grossiers, leurs cheveux noirs & forts. Pour habit ils ont une veste d'un gros drap gris, & un manteau de feutre, ou de peau de mouton : ils ont un bonnet de feutre ou de drap noir ; des bottes de cuir de cheval. Leurs armes sont l'arc & la fléche. Leurs femmes sont d'une beauté ravissante. Elles sont grandes, bien faites, ont la peau fort blanche, les couleurs très-vives, les yeux & les cheveux noirs. Les Circasses ignorent ce que c'est que jalousie ; ils laissent à leur femme une liberté entière, & passent les jours à la chasse & à garder leurs troupeaux. Les Circassiennes profitent de cette liberté dans toute son étendue : mais on assure qu'elles ont une adresse admirable à vuider les poches de ceux qui les caressent. En été elles ne portent qu'une chemise de toile de coton, encore est-elle très-courte : en hiver elles ont des robes de coton doublées de peaux, & se

Hist. Généalogique des Tatars, page 446. & suiv. Strahlenberg, t. 2. p. 437. Chronique manuscrite.

THEODORE I. 1594.

couvrent la tête avec un bonnet noir. Ces peuples étoient Mahométans dans le 16ᵉ. siècle : mais ils n'avoient ni mulhas ni mosquées, & ne prenoient qu'une femme. Lorsqu'un homme mouroit sans enfans, son frere étoit obligé d'épouser sa veuve. Ils enterroient les morts avec beaucoup de cérémonie, bâtissoient une espèce de sale sur la tombe du défunt. Aux funérailles d'un homme de marque, ils sacrifioient un bouc, en suspendoient la peau au haut d'une perche, qu'ils plantoient au milieu de leur ville ou village, & alloient y faire leurs adorations. Ils professent actuellement la Religion Grecque & ont abandonné leurs superstitions. Ils se nourrissoient de la chasse, de l'agriculture, & de brigandages. Vers les bords de la mer Caspienne, ce pays est stérile ; mais sur les frontières du Dagestan, de la Georgie, il produit beaucoup de fruits & de légumes. On prétend qu'il y a des mines d'argent assez abondantes. Les chevaux de ce pays sont fort estimés, quoiqu'ils soient mal faits : mais ils marchent d'une vîtesse extraordinaire, & sont fort aisés à nourrir.

Ces peuples, fatigués par les incursions continuelles des Persans, envoyerent des députés au Czar, pour lui proposer de les prendre sous sa protection. Théodore y envoya une armée, & donna ordre à celui qui la commandoit d'y construire des forts. Les Circasses, jugeant par-là que le Czar vouloit les soumettre entièrement, prirent les armes, attaquerent les Russes, en tuerent une très-grande quantité, & mirent les autres en fuite. Sunczelei Jaco-

bovitz, Souverain de ce pays, craignant que le Czar ne tirât vengeance de l'insulte qu'on venoit de lui faire, se rendit lui-même à Moscou, fit des excuses à Théodore, lui proposa de lui rendre foi & hommage, lui promit de souffrir qu'il fît bâtir une ville dans son pays, & qu'il y mît une garnison de Russes. Le Czar accepta son offre, lui promit de lui prêter du secours contre les Perses toutes les fois qu'il en auroit besoin: il fit construire la ville de Terki, y envoya des Prêtres, des livres & des images. Le Souverain de Circassie embrassa la Religion Chrétienne, & fut imité par un grand nombre de ses sujets. Ce pays est à présent soumis à la Russie: Terki fait une des principales places de cet Empire. Les descendans de Sunczelei, connus sous le nom de Knées Czerkaski, tiennent un rang fort distingué à Moscou. Le Prince de Cabardie, lieu situé aux environs de la Circassie, sur les bords occidentaux de la mer Caspienne, fit les mêmes propositions au Czar, qui les accepta aux mêmes conditions.

THEODORE I. 1594.

Théodore parcourut tous les couvens qui étoient aux environs de Moscou, pour remercier Dieu de la grace qu'il lui faisoit en le mettant dans le cas de promulguer la Religion Chrétienne. Pendant qu'il étoit occupé du soin de rendre à Dieu les hommages qu'il croyoit lui devoir, Godunou cherchoit les moyens de se frayer le chemin au trône, & ceux qu'il employoit étoient toujours des crimes. Il fit mettre le feu à la ville de Moscou, & lorsqu'il vit que l'incendie étoit prêt à réduire tout

1595.

en cendres, il assembla les Strelits, se mit à leur tête; par son exemple & par ses largesses, il leur fit faire les plus grands efforts pour éteindre le feu. Lorsqu'ils en furent venus à bout, il parcourut les rues avec ses esclaves, fit distribuer des vivres & de l'argent à ceux que l'incendie avoit réduits dans la misere. Il fit rétablir leurs maisons à ses dépens; donna aux marchands des sommes assez considérables pour continuer leur commerce: tout le monde fut dédommagé.

On ignoroit que le mal venoit de lui; on ignoroit encore le motif de sa générosité: le peuple ne l'attribuoit qu'à sa commisération & à son amour pour lui: tout le monde publioit les vertus de Godunou, & son nom se gravoit dans tous les cœurs. Voilà comment cet adroit scélérat savoit donner aux plus grands crimes l'apparence des plus rares vertus.

L'étonnement est épuisé de voir un homme sorti d'un état de simple particulier, arriver, de crime en crime, sur les derniers dégrés du trône, enfin s'asseoir dessus, comme on le verra par la suite. Godunou est un des plus grands & des plus heureux scélérats dont l'histoire fasse mention. Ceux qui approchoient de la personne du Monarque, & qui ne pouvoient manquer d'appercevoir les crimes du favori, & de pénétrer ses desseins, étoient assez lâches pour rester dans un honteux silence. Si la crainte de sa vengeance leur fermoit la bouche, celle que les réflexions devoient leur inspirer, les engageoit à parler, & à faire ouvrir les yeux au Czar

& au peuple, sur la conduite de ce monstre, qui devoit être immolé à la vengeance publique, à sa sureté, & celle du Monarque même.

Il savoit faire naître les occasions de paroître généreux aux yeux du peuple, savoit encore profiter de celles que le hazard lui procuroit. Une tempête terrible ravagea plusieurs campagnes, & détruisit une infinité de maisons : les paysans reçurent des gratifications, & les maisons furent relevées avec une promptitude extraordinaire, par les ordres & aux dépens de Godunou.

Sous un regne foible, les crimes se multiplient. Deux Boïares, l'un nommé Basile Seczepin, l'autre Basile Lebedan, formerent le hardi projet d'enlever le trésor du Czar : pour y réussir ils résolurent de mettre le feu à la ville pendant la nuit, gagnerent un des gardes de ce trésor, qui leur promit de laisser la porte ouverte, afin qu'ils y entrassent lorsqu'on seroit occupé à éteindre le feu. Leur complot fut découvert le jour qui précédoit la nuit qu'ils avoient marquée pour l'exécuter. Ils furent mis à la question, découvrirent leurs complices. On les condamna tous à avoir la tête tranchée.

Godunou avoit eu l'adresse de faire la paix avec tous les voisins des Russes, & de profiter de ce calme pour rendre le commerce florissant. Plusieurs Princes envoyerent des Ambassadeurs à Moscou pour faire alliance avec le Czar, & pour le prier d'accorder sa protection aux marchands de leurs Etats qui porteroient des marchandi-

ses, & qui en acheteroient dans son Empire.

THEODORE I. 1595.

De toutes ces ambassades celle de Perse flatta le plus la vanité de Théodore. Celui qui occupoit alors le trône de ce pays étoit Schah-Abas, surnommé le Grand. Ce Prince remplissoit la terre de son nom. Sous son regne, la Perse parvint à un état de splendeur qui lui avoit été jusqu'alors inconnu : elle le conserva pendant un siécle, & n'en déchut que par la foiblesse des successeurs de ce Grand Prince. Théodore reçut les Ambassadeurs de ce Roi avec beaucoup d'accueil, leur fit des présens magnifiques, les admit à sa table, envoya des Ambassadeurs Russes avec eux, pour faire une alliance solide avec le Grand chah-Abas.

Godunou, pendant ce tems, jettoit ses regards de tous côtés pour voir s'il appercevroit quelqu'un qui fût capable d'apporter obstacle à ses desirs ambitieux. Le Prince Simeon se présenta sur le champ. C'étoit un Mirsa, ou Souverain de Tatarie, qui avoit abandonné ses Etats, étoit allé en Russie sous le regne précédent pour se faire Chrétien. Iwan IV. fut luimême son parrain, lui fit épouser la fille d'un Boïare, & lui assigna le Duché de Tuere pour subsister. Ce Prince menoit une vie exemplaire dans son Duché : par sa douceur & sa piété il avoit su gagner l'estime & l'amitié de tous les habitans : on ne parloit jamais à Théodore du Prince Siméon que pour lui vanter ses vertus. Le mérite fait impression, même sur les esprits foibles : Le Czar aimoit Simeon,

entretenoit une correſpondance régulière avec lui, en recevoit ſouvent des conſeils & les ſuivoit avec exactitude : mais l'adroit Godunou ſavoit intercepter les lettres de ces deux Princes, & ne laiſſoit parvenir à Théodore que celles qui n'étoient pas contraires à ſes intérêts. La lecture de ces lettres lui fit connoître que le Prince Simeon étoit inſtruit de ſes crimes, & qu'il faiſoit tous ſes efforts pour les peindre aux yeux du Monarque de Ruſſie. Voyant que cet homme étoit ſon ennemi déclaré, il jura ſa perte : mais il étoit difficile d'attenter à ſes jours ; il ſe tenoit toujours en garde ; l'amitié de ceux qui l'environnoient veilloit ſans ceſſe à ſa conſervation. Comme un loup affamé qui tourne autour d'une bergerie pour enlever & dévorer le premier agneau qui s'écartera, Godunou fixoit ſes regards ſur Simeon, & étoit toujours prêt à ſaiſir la première occaſion qui ſe préſenteroit de le faire périr : ſes ſatellites environnoient ſans ceſſe la maiſon de ce Prince. Toutes ſes tentatives, tous ſes efforts étoient inutiles ; Simeon le connoiſſoit trop bien pour ſe laiſſer ſurprendre. Ce Prince enfin impatient de voir ce ſcélérat entaſſer les crimes ſur les crimes, & regarder avec tranquillité & ſécurité les victimes qu'il immoloit à ſa cruelle ambition, réſolut d'aller lui-même le dénoncer au trône. Il partit pour Moſcou, prit avec lui ſes plus fideles amis, & ſe préſenta avec eux aux portes du Palais : mais Godunou y veilloit ſans ceſſe ; & l'on ne pouvoit y entrer que ſous ſes auſpices. L'entrée en fut

THEODORE I. 1595.

Ibid.

THEODORE I. 1595.

fermée à Simeon toutes les fois qu'il s'y présenta. Ce Prince chercha les moyens de parler au Czar lorſqu'il iroit à l'Egliſe : il ne put jamais les trouver ; tous ceux qui gardoient & environnoient Théodore étoient les créatures de Godunou. Simeon, par ſes démarches, ne réuſſit qu'à mieux connoître la foibleſſe de Théodore & la puiſſance de Godunou. Il s'en retourna en gémiſſant dans ſon Duché, réſolu de ne plus ſe mêler des affaires de la Cour, & de ne s'occuper que du ſoin d'élever ſa famille.

Le Miniſtre étoit trop irrité contre le Prince Tatar; il avoit un intérêt trop vif à le perdre, pour ne pas redoubler ſes efforts contre lui ; il étoit enfin trop familier avec le crime, pour ne pas réuſſir dans ſes horribles projets. Il parvint à gagner les eſclaves même de ce Prince : ils l'empoiſonnerent.

Ce ſcélérat dépeuploit ainſi la Ruſſie de ce qu'elle avoit d'hommes vertueux, & de leurs cadavres il ſe faiſoit un marche-pied pour monter ſur le trône.

Pendant que ces ſcènes ſanglantes ſe paſſoient en Ruſſie, les nations étrangères cherchoient à faire alliance avec le Czar : on jugeoit ce Monarque par la puiſſance de ſon Empire ; on ne le connoiſſoit pas. On vit arriver à Moſcou des Ambaſſadeurs de l'Empereur d'Allemagne, du Pape, du Roi d'Angleterre, du Can de Bucharie, & des Circaſſes. Tous ces Ambaſſadeurs venoient lui propoſer de faire alliance avec leurs Souverains, & le prier de leur part de laiſſer le commerce libre entre ſes ſu-

jets & les leurs. Les Circasses étoient venus pour renouveller le serment de fidélité qu'ils lui avoient prêté. Il les reçut tous avec accueil, & leur fit des présens considérables : mais il marqua plus d'affection & d'égards à celui d'Allemagne : il le fit manger à sa table, lui donna un de ses principaux officiers pour l'accompagner & pour le guider. Il mit des gardes à sa porte, & lorsqu'il lui donna son audience de congé, il lui fit des présens beaucoup plus considérables que ceux qu'il avoit faits aux autres Ambassadeurs.

Plusieurs Evêques de Turquie allerent à Moscou pour demander des secours à Théodore : ils étoient continuellement pillés par les Turcs, qui leur laissoient à peine de quoi subsister. Godunou n'avoit rien à craindre de leur part : il leur laissoit un libre accès auprès du Czar, employoit même son crédit pour leur faire accorder ce qu'ils demandoient : ils s'en retournoient toujours contens, & chantoient les louanges de Godunou par-tout où ils passoient. Plusieurs de ces Prélats, trouvant qu'ils menoient une vie plus douce & plus tranquille en Russie qu'en Turquie, s'y établirent. De ce nombre fut l'Archevêque de Chipre.

Cette année la peste fit de si grands ravages à Plescou & à Ivanogrod, qu'on fut obligé d'envoyer des colonies dans ces deux villes pour les peupler.

Godunou profita de la paix dont on jouissoit pour faire fortifier les principales villes de Russie : il regardoit déja cet Empire comme un héritage qui lui appar-

THEODORE I. 1595.

tenoit. Voulant présider à ces ouvrages, il résolut de parcourir une partie de l'Empire. Il craignoit qu'il ne se trouvât quelqu'un pendant son absence qui fît ouvrir les yeux au Czar sur sa conduite, & persuada à ce Prince de venir avec lui. Les conseils de Godunou étoient aussi promptement suivis, qu'ils étoient donnés. Les préparatifs du voyage furent bien-tôt prêts : le Monarque & son favori partirent : ils commencerent par faire relever les fortifications de Smolensko, & la firent environner d'une muraille de pierres. A peine cet ouvrage étoit-il achevé, que le Czar tomba malade, & voulut s'en retourner à Moscou. Godunou n'avoit garde de le laisser aller seul : il affecta beaucoup d'inquiétude : son zéle, disoit-il, ne lui permettoit pas d'abandonner le soin de sa personne à tout autre : il partit avec lui.

Le Can de Crimée, qui rompoit aussi facilement les traités de paix, qu'il les faisoit, entra en Russie à la tête d'une nombreuse armée, & mit tout à feu & à sang. Le Czar à cette nouvelle fut saisi de frayeur, il se rappelloit le tems où il avoit vu ce cruel ennemi campé sous les murs de Moscou, & faisant les plus affreux ravages dans les campagnes des environs. Il donna ordre qu'on levât des troupes & qu'on mît à leur tête Michel Bezin, dont on lui avoit vanté la valeur. Godunou proposa un autre Général, parce qu'il n'étoit pas sûr de l'amitié de Bezin ; mais Théodore s'avisa dans ce moment d'avoir de la fermeté ; le commandement de l'armée fut donné à Bezin. Ce Général cherch

le Can, le joignit, l'attaqua si à propos & avec tant de courage, qu'il tailla son armée en pièces, & le força d'évacuer la Russie. Lorsqu'on vint annoncer cette heureuse nouvelle au Czar, il dit, en regardant Godunou: « Je veux que mes ordres » soient exécutés : souvenez-vous que je » suis Czar. »

THEODORE I. 1595.

L'histoire de Russie ne fournit rien de mémorable pendant les années 1596 & 1597. On trouve seulement dans la Chronique de ce pays, qu'il y eut un tremblement de terre si violent aux environs de Moscou, qu'un Monastère qui étoit dans ce canton fut entièrement détruit : une colonne de stuc résista seule à la secousse. Tous les Religieux furent écrasés sous les débris.

1596. 1597.

Théodore avoit parlé avec trop de fermeté à Godunou, pour que la défiance de ce scélérat ne fût pas allarmée. Le dernier sentit que le Prince pourroit insensiblement s'accoutumer à commander lui-même, à faire exécuter ses volontés, & que ses ennemis ne manqueroient pas de profiter de l'affoiblissement de son autorité à lui-même, & de le perdre. Pour prévenir ce malheur, il résolut de porter ses crimes au comble; trouva le moyen de mettre du poison dans un verre de vin que le Czar demanda un jour après le dîner.

1598.

Le poison que Théodore avoit reçu de la main de son favori ne tarda pas à faire son effet. Le Prince fut d'abord attaqué d'une legere colique d'estomach : ses forces diminuerent peu à peu : il sentit que sa fin approchoit, ordonna qu'on lui amenât la

THEODORE I. 1598.

Czarine, lui fit les adieux les plus touchans, la pria de ne pas se charger du Gouvernement de l'Empire, & de se retirer dans un couvent où elle prieroit Dieu le reste de ses jours pour le repos de l'ame de son mari; où, loin des grandeurs & des vanités du monde, elle se prépareroit elle-même à jouir du bonheur éternel. Théodore demanda qu'on fit venir le Patriarche, les Archevêques, les Knées & les Boïares. Ils ne purent voir, sans verser des larmes, leur Empereur dans un état de foiblesse qui leur annonçoit sa mort prochaine. Ils lui demanderent s'il n'avoit point intention de désigner son successeur à l'Empire, & quel sort il vouloit que l'on fit à la Czarine : ils ajouterent qu'ils étoient tout prêts à la proclamer Souveraine, & à lui prêter serment de fidélité, si c'étoit son intention. Théodore leur répondit que Dieu prendroit soin de sa femme, & qu'il lui avoit déja fait connoître la conduite qu'il désiroit qu'elle tînt après sa mort. Il demanda ensuite au Patriarche * quels étoient deux Evêques qu'il voyoit contre la porte. Le Patriarche nomma ceux qu'il voyoit les uns après les autres : le Czar lui repliqua : « Je connois tous ceux » que vous venez de nommer; mais les

* *Interrogat qui illi bini episcopi essent qui ad portas starent. Cùm Patriarcha omnes præsentes ex ordine nominasset, Tzar respondit, se hos homines nosce, illos autem sibi esse ignotos, conjectura inde horta est eum Angelos vidisse.* Chronique manusc. de Russie. Je rapporte ce fait tel que je l'ai trouvé dans l'original. Il fera connoître quelle étoit la façon de penser des Russes dans le tems dont je parle.

» deux que je vous ai désignés me sont » tout-à-fait inconnus. » On conclut de-là qu'il avoit vu des anges. Le Patriarche lui administra les derniers Sacremens. Le Prélat n'eut pas besoin de lui faire des exhortations ; le Prince s'en faisoit à lui-même. Il consoloit ceux qu'il voyoit pleurer, leur disoit que la mort étoit une sentence que le Juge éternel avoit prononcée sur le genre humain, & que tout le monde devoit la subir. Mon pere, ajouta-t-il, m'a montré le chemin; je le montre moi-même aux autres.

THEODORE I. 1598.

Mort de Théodore.

Il mourut le sept Janvier 1598. On l'enterra dans l'Eglise de St. Michel auprès d'Iwan IV. son pere. Les gémissemens du peuple étoufferent la voix des Prêtres : on assure même que l'on n'entendoit pas le son des cloches.

Il épousa Iréne, sœur de ce Godunou dont on a vu les crimes, & que l'on verra dans la suite assis sur le trône des Czars. Il eut d'elle trois enfans. Deux du vivant d'Iwan, savoir Pierre, mort avant que Théodore fût sur le trône ; une fille dont on ignore le nom. Elle mourut aussi avant que Théodore montât sur le trône.

Théodosie, son pere étoit Empereur lorsqu'elle nâquit. Elle ne vécut qu'un an.

Portrait & caractère de Théodore.

Oderborn dit que ce Prince étoit grand, bien pris dans sa taille. Sa figure annonçoit la douceur de son caractère : mais cette douceur alloit jusqu'à la foiblesse. Jamais il ne se mêla des affaires de l'État, en confia le soin à un scélérat qui le trompoit tous les jours. Quoique son pere l'eût souvent conduit à ses expéditions militai-

THEODORE I.

res, pour l'accoutumer au bruit des armes, & à voir le péril de sang froid, il ne parut jamais à la tête des armées qu'en tremblant: le nom seul de l'ennemi le faisoit frémir. Pendant que Godunou préparoit les voies qui devoient le conduire au trône, Théodore alloit dans les Monastères chanter avec les Moines. Plusieurs Ecrivains assurent que le plus grand de ses plaisirs étoit de sonner les cloches. Un pareil trait met le caractère de Théodore dans tout son jour. Il semble que ce Prince n'est monté sur le trône que pour prouver combien les peuples gouvernés par un pareil Monarque sont à plaindre. Sous son regne les crimes se multiplioient: les usurpations, le vol, l'assassinat se commettoient impunément. On savoit dérober tout à sa connoissance, & on se permettoit tout. Il vit couler le sang de son frere: l'humanité, la tendresse fraternelle, le respect qu'il se devoit à lui-même, rien ne fut capable de l'émouvoir. Il se livroit quelquefois à des saillies de vivacité: mais il retomboit aussi-tôt dans son indolence naturelle.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES
ET DES ARTICLES,
Qui indiquent les principales matières.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

Fin de la Table du premier Tome.